



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

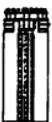
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

138 L. 1



UNIVERSI



Digitized by Google



138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

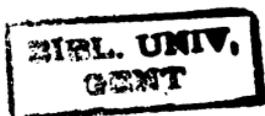
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

AN XII.





(N^o. CLVI.) 4 MESSIDOR an 12.
(Samedi 23 Juin 1804.)

M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
LA BATAILLE D'ACTIUM (1).

C H A N T.

Sacra facit vates.... Imité de *PROPERCE*.

PEUPLÉS, faites silence à la voix du poète,
Le sacrifice est prêt, déjà le coup mortel
A frappé la victime aux marches de l'autel ;
Sur le Pinde écoutez l'émule de Philète (2) :
Que la laine trois fois borde le feu sacré ;
Donnez-moi ces parfums : puissé-je être enivré

(1) Quoique l'original ne soit point coupé en strophes, j'ai cru pouvoir me permettre cette forme, comme la plus analogue au ton des couplets qu'a employés *Properce*. Je pourrais citer, sur-tout dans la poésie italienne, plusieurs exemples de cette liberté.

(2) C'est le nom d'un poète grec, que *Properce* réunit volontiers dans ses poésies à celui de *Callimaque*.

A

2 MERCURE DE FRANCE,

Du nectar qui jaillit de l'urne de Cyrène (1) !
Dans le cristal des eaux que je plonge mes mains !
Je vais, m'abandonnant au transport qui m'entraîne,
Chanter la gloire des Romains.

Que l'Envie, aux accords de la lyre immortelle,
Fuie, et de ses poisons souille d'autres climats ;
L'Apollon palatin s'offre à guider mes pas
Dans les secrets détours d'une route nouvelle.
O Muses, soutenez mon vol audacieux !
Et toi, grand Jupiter ; puissant maître des cieux,
Si le nom de César enflamme mon génie,
De son auguste éclat si j'embellis mes vers,
Ah ! n'en sois point jaloux ; le héros d'Ausonie
Règne avec toi sur l'univers.

Aux confins de l'Épire, il est un port facile,
Où la mer d'Ionie accourt briser ses flots.
Là se découvre un temple ; aux feux des matelots
Les palmes d'Actium signalent cet asyle :
Des efforts de la terre en ce lieu rassemblés,
Le souvenir s'éveille en mes esprits troublés.
L'oracle me redit l'arrêt de la Fortune :
*D'une femme enhardi à de honteux mépris ,
La flotte entière doit aux plaines de Neptune
Crouler en immenses débris.*

De nos Romains bientôt la valeur indomptée
S'élance avec César à de nouveaux lauriers ;
Née en deux parties dispose les guerriers ;
Déjà brillent les dards sur l'onde épouvantée.
Combattans, arrêtez. . . . Dans les airs, Apollon
Arrive de Délos, Délos que l'aigillon
Détachait autrefois de sa base incertaine.
Sur le pompeux esquif de lumière éclatant,
Le dieu plane, et du Nil l'audacieuse reine
Frémit du destin qui l'attend.

(1) Il veut désigner ici *Callimaque*, natif de *Cyrène*.

Apollon, cette fois, avait quitté sa lyre ;
 Son front n'égalait point l'or de ses blonds cheveux,
 Tel il parut jadis terrible, impétueux ;
 Quand, du fils de Pélops châtiant le délire,
 Il dévoua les Grecs aux avides tombeaux (1) ;
 Tel, lorsque de Python brisant les longs anneaux,
 Il immola ce monstre aux champs de la Phocide (2) ;
 (Image où le poète apprend qu'il doit dompter
 L'Envie et ses serpens, qu'une Muse timide
 N'osera jamais affronter.)

« Auguste, dit Phœbus, toi le salut du monde,
 » Honneur d'Albe la longue, illustre sang d'Hector,
 » Plus grand que tes aïeux, prends un plus vaste essor ;
 » La terre t'appartient, sois le maître de l'onde,
 » Entends dans mon carquois mes flèches retentir (3)...
 » Le crime se promet en vain d'anéantir
 » L'espoir de Romulus en ton ame aguerrie ;
 » Ne sois point infidèle aux oiseaux Palatins,
 » Frappe, de ses terreurs délivre ta patrie ;
 » Sur toi reposent ses destins.

» O honte ! l'ennemi, dans sa haine implacable,
 » Exhale sous tes yeux ses royales fureurs,
 » Et tu le souffrirais !..... Non, non, plus de lenteurs !
 » Vois la mer s'indigner sous le poids qui l'accable !
 » Sois sans crainte à l'aspect de ces mille vaisseaux !
 » De ces immenses tours qui volent sur les eaux,

(1) Epris de la beauté de Chryseïs qu'il avait enlevée, Agamemnon ne voulut pas rendre cette fille à son père Chrysès. Apollon, pour venger l'outrage fait à son prêtre, envoya la peste dans le camp des Grecs.

(2) Cette double comparaison renferme le doute qu'exprime Visconti dans son Musée Clémentin sur le véritable sujet de l'Apollon du Belvédère.

(3) En parlant d'Apollon..... *I dardi*

Strepitando sull'omero Rimbalzano.

Iliade. Traduction de CÉSAROTTI.

4 MERCURE DE FRANCE,

- » Les flancs couverts d'airain sont vides de courage :
- » La cause en soi fait tout ; juste, l'honneur la suit ;
- » Injuste, du soldat elle perd le suffrage ,
» Et l'infamie en est le fruit.

» Commence d'Actium la célèbre journée !
» C'est moi qui t'en fournis le moment glorieux ;
» C'est moi qui guidenai, d'un bras victorieux ,
» La nef de *Julius*, de lauriers couronnée. »
Il dit, et lance un trait. Dans sa sublime ardeur,
Auguste n'a cédé qu'à Phœbus en valeur ;
Rome a vaincu..... La reine, au gré des Dieux, punie,
En partage n'a plus que l'opprobre, le deuil ;
Et son sceptre, brisé dans les flots d'Ionie ,
Disparaît avec son orgueil.

Le grand César, penché sur l'astre d'Idalie ,
Voit son fils, l'applaudit de ses regards charmés :
« Je suis un dieu, dit-il ; les voilà confirmés
» Ces exploits dont mon sang a flatté l'Italie. »
Soudain Triton poursuit, et sa voix, dans les airs,
Module des accents que les Nymphes des mers
S'empressent de redire à la plage attentive,
Tandis que Cléopâtre, en butte aux coups du sort,
Dirigeant vers le Nil sa barque fugitive,
Echappe à son arrêt de mort.

Ah ! que notre vengeance eût été satisfaite ,
Si nous avions pu voir, captive des Romains ,
Cette femme arriver par les mêmes chemins
Où Jugurtha, naguère, a traîné sa défaite !.....
Mais au dieu de Délos épargnons nos regrets ;
Dix vaisseaux ont péri par un seul de ses traits,
Le temple d'Actium en garde la mémoire.
Salut, remparts sacrés !... Muse, écoute Apollon !
« Assez tes vers, dit-il, ont chanté la victoire ;
» Tiens, prends le luth d'Anacréon. »

De roses mon front se couronne,
Phœbus a quitté son carquois :
Venez, venez, Nymphes des bois ;
Sans crainte mon cœur s'abandonne
Aux délices de vos festins ;
Célébrez le fils de Latone
Et la grandeur de nos destins.

Des plus doux parfums de l'Asie
Embaumez trois fois mes cheveux ;
De Falérne, au gré de mes vœux,
Faites ruisseler l'ambrosie.
O Bacchus ! quand de tes transports
L'ame du poète est saisie,
Tout cède à ses brillans accords.

C'est par toi que, rivaux d'Orphée,
Les uns nous peignent à grands traits
Du fier Sicambre, en ses marais,
La rébellion étouffée,
Du soleil les climats ardens,
Et le royaume que Céphée
A transmis à ses descendans.

Remplis de ta fureur divine,
D'autres, pour venger nos drapeaux,
Du Parthe troublent le repos,
Dans leurs vers creusent sa ruine,
D'avance tentent de punir
L'Orient que César destine
Aux triomphes de l'avenir.

Ah ! si tu peux encor m'entendre,
Sache que l'Euphrate est soumis ;
O Crassus, il nous est permis
D'aller baigner de pleurs ta cendre :
Console-toi dans les enfers
Où Rome en deuil t'a vu descendre !
Rome oublie enfin tes revers.

6 MERCURE DE FRANCE;

O Nuit, hâte-toi, je t'implore ;
Viens me prodiguer les faveurs
Et de Bacchus et des neuf Sœurs,
Jusques à la naissante Aurore :
Dieux ! quel plaisir à son réveil,
Si mon breuvage se colore
Des feux de l'Olympe vermeil !

VINCENT DARUTY, à Cagliari en Sardaigne.

L' HOMME ET LE TEMPS.

« Dis-moi, vieillard, quel est ton âge ?
— L'éternité. — Ton nom ? — Le temps. . .
— Quel est ton emploi ? — Je ravage. . .
— Repose-toi quelques instans ;
— Je ne saurais. — Pourquoi ? — Le monde
Reçoit le mouvement de moi.
— A quoi sert cette faux profonde ?
— A tout moissonner. — Mais pourquoi
Flottent-i's derrière ta tête,
Ces cheveux plantés sur ton front ?
— Pour que devant on ne m'arrête. . .
— Mais le derrière est chauve. . . — Bon,
Je ne veux pas que l'on m'y prène.
— Je viens de t'arrêter ! — Tu crois !
Je te tiens. . . — Et moi je t'entraîne.
— Laisse, laisse, vieillard. Eh quoi !
Rien ne peut te fixer ? . . . — Tu vois. . .
Ne vieillis plus à ma poursuite ;
Jouis ; tu ne peux m'échapper.
— Mais tu me fuis ? — C'est par ma fuite
Que je saurai te rattraper. »
« Grand Jupiter, quelle folie
» De bavarder avec le temps !

MESSIDOR AN XII.

- » Homme, *utilise* les momens.
- » Va, je cours malgré ton envie,
- » Et chacun de mes mouvemens,
- » Déchire un des fils de ta vie.»

RICARD-SAINT-HILLAIRE, fils.

LA FAUVETTE ET LE LINOT.

F A B L E.

DANS un bosquet, voisin d'un hermitage,
Un linot, sans prétention,
Faisait entendre son ramage.
Pour exciter son émulation,
Une fauvette à l'azuré plumage,
Voulait bien quelques fois accorder son suffrage
Aux faibles accens de sa voix ;
Mais au retour de l'agréable mois
Que le printemps ramène sur son aile,
Le bosquet retentit des chants de Philomèle :
Le linot étonné les écoute et se tait.
Eh quoi ! vous gardez le *tacet* ?
Lui dit, un beau matin, la fauvette indulgente.
Oùï, répondit le modeste linot,
Quand le rossignol chante,
Le silence est mon lot.

LAGACHE (d'Am....)

L'ÂNE CONSERVÉ.

É P I G R A M M E.

EN vérité, Guillot, notre âne nous ruine,
Disait à son mari la fermière Claudine ;
Son travail ne saurait lui fournir le manger :
Il faut le vendre. Oh ! non, répond le ménager,

B MERCURE DE FRANCE;

Tant qu'a vécu mon pauvre père,
Un âne fut toujours céans ;
Et tant que je vivrai , quand j'irais à cent ans,
Un âne ici sera , ma chère.

G..... , (du Puy, Haute-Loire.)

ENIGME.

Sur mes trois pieds je suis au vrai très-singulier ;
Et ma tête et ma queue en tout point sont semblables.
Quant à mon cœur , rien n'est plus régulier.
Ah ! qui que vous soyez , si quelques misérables,
Pressés par le besoin , viennent vous supplier,
N'usez jamais de mon entier.

Tout malheureux sans doute doit me craindre.
Véritables amans , que vous êtes à plaindre ,
Lorsqu'incertains de votre sort
Je puis imprudemment prononcer votre mort !
Mais nos mœurs ont rendu l'événement si rare ,
Qu'on ne saurait plus craindre un pouvoir si barbare.

LOGOGRIPE.

J'OFFRE , dans quatre pieds , un grain très-farineux ;
Mais en m'ôtant un point je suis devant vos yeux.

CHARADE.

Les Chinoises , dit-on , s'ornent de mon premier ;
Vous serez à l'abri passant dans mon dernier ;
Approchez mes deux bouts , vous aurez mon entier.

Par M. ROBERT , habitant d'Issoudun,
département de l'Indre.

*Mots de l'Enigme , du Logogriphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Vent*.
Celui du Logogriphe est *Tarn*, où l'on trouve *rat*.
Celui de la Charade est *O-raison*.

Mémoires du duc de la Rochefoucauld. Un vol. in-18. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue S. André-des-Arcs, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n^o. 42.

LES mémoires du cardinal de Retz sont beaucoup plus dramatiques que les mémoires du duc de la Rochefoucauld ; en rapportant tous les événemens à lui, le cardinal a trouvé un moyen bien simple de ne pas s'écarter de l'unité sans laquelle il n'est point d'intérêt pour les lecteurs vulgaires ; et l'on peut dire que la même vanité qui le rendit factieux lui faisait trouver, dans sa retraite, un certain plaisir à raconter ses fautes : les souvenirs de la Fronde lui plaisaient, parce que les incidens de la Fronde pouvaient encore servir à lui donner une certaine importance aux yeux de la postérité. Le duc de la Rochefoucauld, au contraire, a écrit sur ces temps malheureux dans les dispositions d'un homme qui sent que sa considération était indépendante des troubles civils, et que sa fortune aurait été plus brillante s'il n'eût pas sacrifié les faveurs de la cour à l'attachement qu'il eut toujours pour le prince de Condé ; aussi ne se met-il jamais sur le premier rang : il ne cherche, ni ne fuit l'occasion de parler de lui ; il ne fait ni l'éloge, ni l'apologie de sa conduite ; il raconte, et se nomme sans affectation et sans fausse modestie lorsque les événemens auxquels il a pris part exigent qu'il le fasse. Comme historien, il ne conserve aucun souvenir favorable au parti qu'il a servi, aucune prévention injuste contre le parti qu'il a combattu :

cette impartialité qu'on ne peut trop admirer annonce un homme d'un grand caractère. C'est dans son ouvrage qu'on peut connaître les fautes et les torts du prince de Condé auquel il était dévoué, et les qualités du cardinal de Mazarin auquel il fut toujours opposé. Ainsi, en avouant que les mémoires du coadjuteur sont plus dramatiques que les mémoires de M. de la Rochefoucauld, nous sommes bien loin de donner la préférence aux premiers ; ils ne plairont à un plus grand nombre de lecteurs, que parce que le plus grand nombre a toujours besoin qu'on lui donne, sur les hommes et sur les événemens, des jugemens tout faits, et assez passionnés pour que la mémoire puisse s'en charger sans effort : mais les bons esprits préféreront l'ouvrage du duc de la Rochefoucauld, parce qu'il est vrai, noble et simple dans ses récits, qu'il exerce la réflexion, et ne cherche jamais à la séduire. C'est la manière de Tacite, autant que des mémoires écrits sans prétention peuvent être comparés à une histoire dont chaque phrase est travaillée avec soin.

Ces mémoires n'avaient point été destinés à l'impression ; les premières éditions qu'on en fit en Hollande, sur des copies dérobées, eurent beaucoup de débit malgré les fautes qui s'y glissèrent. L'auteur, mécontent de se voir défiguré, fut tenté de se faire imprimer lui-même : ses amis le détournèrent de ce dessein vraiment dangereux dans un moment où toutes les personnes dont ils parlaient vivaient encore, et à une époque où l'esprit de famille engageait à prendre en toutes choses parti pour les siens. En général, tous les écrits sur les affaires du temps ne doivent paraître que lorsqu'ils ne peuvent plus réveiller de haines ; car, s'ils sont dictés par la vérité, ils blesseront tous les partis, et s'ils sont faits de manière à ne point blesser ceux

qui ont pris une part active aux troubles civils, ils seront sans intérêt pour la postérité. Il est vrai qu'on n'évite guère ces deux inconvéniens sans risquer de tomber dans un autre : un ouvrage qui doit long-temps rester manuscrit, s'altère en passant de mains en mains ; les dépositaires se permettent quelquefois des additions, quelquefois des retranchemens ; les libraires ensuite, pour faire les volumes plus ronds, mêlent des morceaux sur le même sujet à un ouvrage dont ils ne sentent pas le mérite, et croient l'avoir rendu plus complet lorsqu'ils n'ont fait que lui ôter son originalité : c'est ce qui était arrivé aux mémoires que nous annonçons. M. Renouard, qui aime les livres comme s'il n'était pas libraire, et les bons ouvrages comme s'ils contribuaient à la fortune de ceux qui les vendent, est parvenu à se procurer les copies les plus authentiques, dont une est corrigée de la main de M. de la Rochefoucauld ; et l'édition qu'il nous donne est la première qui ne laisse rien à désirer. Cependant, sans entrer dans des détails qui deviendraient fastidieux, nous croyons que la première partie n'est pas de la même main : M. Renouard reconnaît la différence du style ; eh ! qui n'en serait frappé ? Des phrases d'une longueur qui désole l'attention, un enchaînement de conséquences dont on désire toujours la fin, quoiqu'il soit difficile d'en contester la justesse ; en un mot, tous les défauts opposés à ceux qu'on peut reprocher à M. de la Rochefoucauld considéré comme auteur : s'il a commencé à écrire d'une manière aussi prolixé, il faudrait en fournir des preuves incontestables pour que les gens de goût pussent se décider à le croire. Il ne suffit pas de dire que son style s'est formé : on sait bien que le style se forme par le travail ; mais on ne change point sa manière, par la même raison

qu'on ne change point la tournure de son esprit ; et il y a tant de différences entre les quatre-vingt-douze premières pages de ces mémoires et la suite, qu'il est impossible d'y reconnaître le même écrivain. Au reste, nul reproche à faire à cet égard à M. Renouard : en disant qu'il regarde le commencement comme appartenant au duc de la Rochefoucauld, il ne donne que son opinion particulière ; mais il avoue que le manuscrit sur lequel il a imprimé n'a commencé à lui servir qu'à la page quatre-vingt-treize de son édition.

Comme éditeur, M. Renouard a mis quelques notes ; il en est une dans laquelle il s'est montré plus tranchant qu'il n'appartient à un particulier, puisqu'il semble décider impérativement un objet sur lequel les plus grands politiques sont encore indécis. Nous la citerons :

« Si quelque chose prouve jusqu'à l'évidence la » supériorité de ces mémoires sur ceux qu'on » avait déjà mis au jour, c'est le soin avec lequel » on avait retranché tout ce qui pouvait blesser » et offusquer la *cour* ; ici se trouve une page » toute entière dont on n'avait jamais eu connois- » sance : on y voit le *jugement* que portait M. de » la Rochefoucauld sur l'utilité des états-géné- » raux. »

Il est naturel qu'en imprimant un ouvrage avec la permission de l'autorité, on en retranche tout ce qui blesserait, non la *cour*, mais l'autorité ; cela est d'usage dans tous les pays, et jusqu'à présent on ne voit pas ce qu'on peut gagner à s'en écarter ; mais n'est-il pas possible aussi qu'on ait retranché l'opinion de M. de la Rochefoucauld sur l'utilité des états-généraux, seulement par égard pour lui ; car jamais on n'a cru que l'opinion de M. de la Rochefoucauld fût un *jugement* en politique ? Dans une assemblée des états-géné-

raux, il voyait, et il l'avoue, l'intérêt de M. le prince de Condé; mais était-ce aussi l'intérêt de la France? Sous un roi mineur, pendant la régence d'une reine qui ne fut jamais cruelle, et qui succédait au cardinal de Richelieu qui avait irrité la noblesse par sa cruauté plus encore que par son despotisme; dans l'état d'effervescence où était la France qui passait de la confusion du pouvoir féodal à l'unité du pouvoir monarchique, pouvait-on espérer un heureux résultat d'une assemblée où chacun porterait ses prétentions, ses mécontentemens, ses souvenirs; où tous les efforts pour retourner en arrière devaient être vains, et n'auraient probablement eu d'autre résultat que d'arrêter l'essor que Louis XIV devait donner à son siècle? Des états-généraux sous un roi enfant, et après le cardinal de Richelieu! des états-généraux au milieu de l'esprit de la Fronde! il y a de quoi faire frémir, même après notre révolution. Il serait à désirer qu'un éditeur ne portât pas l'engouement pour l'ouvrage qu'il imprime, jusqu'à se prononcer sur des questions de cette importance. Qu'il se contente de faire remarquer qu'il rétablit une page supprimée dans les éditions précédentes, et qu'il laisse aux lecteurs le soin de juger les motifs qui jusqu'alors avoient commandé cette suppression.

Au reste, la note de M. Renouard tombe positivement sur le seul passage dans lequel M. de la Rochefoucauld s'amuse à chercher le meilleur parti qu'on aurait pu prendre pour finir les troubles de l'état; ordinairement il ne s'occupe qu'à raconter la conduite des partis, et il marque d'une manière lumineuse les erreurs dans lesquelles ils sont réciproquement tombés. On voit qu'il n'ignorait pas cette vérité si souvent confirmée par l'expérience, que, quand tout se mène par les passions, les fautes ne servent d'exemples ni à ceux qui les commettent,

ni à ceux qui en profitent , et qu'ainsi dans les troubles civils un parti se perd presque toujours par ce qu'il fait , et ne sort d'une situation désespérée que par ce que font les partis opposés. Si le cardinal de Mazarin eût été aussi passionné que ses ennemis , il aurait été sacrifié sans retour ; mais il avait beaucoup de calme dans l'esprit , et son sang-froid devait à la longue assurer son autorité. La destinée de cet homme fut vraiment singulière ; détesté de tous les ordres de l'état , banni par la haine publique , il vit à ses pieds tous ceux qui l'avaient proscrit , et mourut premier ministre , sans s'être jamais fait craindre , sans avoir en rien diminué le pouvoir qui lui fut confié.

Parmi les fastueuses inutilités prodiguées par la philosophie du dix-huitième siècle , on doit compter sur-tout les ouvrages dans lesquels on trace la conduite que doivent tenir ceux qui gouvernent. Pour que ces ouvrages fussent bons à quelque chose , il faudrait que les circonstances politiques se rencontrassent souvent les mêmes ; et quiconque sait lire l'histoire est convaincu qu'il n'y a pas deux événemens semblables dans leur origine , dans leurs développemens , et dans leurs résultats. Tous les livres faits par des philosophes , pour l'instruction des rois , sont particulièrement ridicules en ce qu'ils supposent que les peuples sont toujours bons , reconnoissans , faciles à gouverner ; et cependant il est incontestable que les nations sont quelquefois atteintes de folie : cela est toujours sensible dans les états démocratiques , et n'est pas sans exemple dans les monarchies. Pendant la Fronde , la France avait certainement des vertiges , puisqu'on y faisait la guerre civile en riant , et qu'on s'y livrait à tous les excès uniquement par vanité. Il n'y avait ni fanatisme , ni grands intérêts , ni ambition , ni aucune de ces brillantes erreurs avec lesquelles on porte si

facilement les peuples aux plus affreuses extrémités ; tout était misérable dans les motifs , et peut-être n'y eut-il aucun résultat uniquement parce qu'aucun chef ne sut jamais ce qu'il voulait. Si le cardinal de Mazarin eût étudié les livres pour découvrir quelle conduite il devait tenir dans des circonstances aussi extraordinaires , il se serait fatigué bien vainement ; il chercha ses ressources dans son caractère , et c'est en effet toujours là qu'on les trouve , quand on n'est pas un sot : on ne se sauve point avec l'esprit qu'on emprunte , mais avec le sien. Le cardinal était très-fin : de règle générale , la finesse n'est bonne à rien. c'est du moins un axiome reçu ; et cependant elle lui suffit pour terminer la guerre civile et rétablir l'ascendant de l'autorité souveraine. Cet exemple est unique dans l'histoire du monde. S'il eût voulu imiter le cardinal de Richelieu , dont la mémoire était vivante , et dont il connaissait bien les projets puisqu'il avait été son élève , il aurait perdu la France en donnant de grands motifs aux mécontents , car les esprits ne demandaient qu'un prétexte pour pousser les choses à ce point où il n'y a plus de conciliation possible. Les factieux subalternes ne faisaient pas d'autre souhait , ainsi qu'on peut le voir dans les mémoires du cardinal de Retz ; le duc de la Rochefoucauld laisse aussi entendre que les amis du prince de Condé trouvaient qu'il osait trop pour ce qu'il voulait , et pas assez pour ce qu'il aurait pu. Dans les troubles qui éclatent sous les gouvernemens monarchiques , les mécontents en sous-ordre sont toujours intérieurement disposés à aller plus loin que les chefs , car les chefs ont leur fortune faite , et les subalternes veulent faire la leur. Ce fut donc un grand bonheur pour la France que cette finesse du cardinal de Mazarin , qui , laissant toujours l'espérance aux mécontents en titre , ne força point à devenir ambitieux des hommes qui ne se révoltaient que par

vanité, et qui seraient tombés dans la dépendance des factieux populaires s'ils avaient été obligés de renoncer à s'arranger avec la cour.

Quoique le duc de la Rochefoucauld parle peu de lui dans ses mémoires, il est facile d'y démêler son caractère : c'était un homme qui se serait aisément contenté d'une vie tranquille, et auquel cependant les grands mouvemens ne déplaisaient pas ; avec son sang-froid, il aurait volontiers poussé les choses à l'extrême, uniquement pour satisfaire sa raison qui lui demandait souvent quel était le but de tant d'agitations. Il n'y a rien de plus terrible que les gens raisonnables une fois qu'ils sont engagés dans les révolutions ; il leur est quelquefois plus facile d'en partager les crimes que les petites gens ; aussi ne reviennent-ils au repos de la vie domestique qu'avec un souverain mépris pour l'humanité. C'est dans les guerres de la Fronde que l'auteur des Maximes apprit à mettre tous nos sentimens, une partie de nos vertus, et tous nos vices sur le compte de l'amour-propre. En effet, il avait vu la France livrée aux horreurs de la guerre civile, il avait vécu avec tous les chefs, assisté à la plupart des conspirations, sans rencontrer un homme assez passionné pour méditer quelque chose de grand, ou assez sage pour sacrifier sa vanité à l'intérêt de sa patrie. Il peignit l'homme tel qu'il le connaissait ; et s'il le montra toujours vain, c'est qu'il n'avait pu le considérer que sous ce rapport ; aussi restera-t-il au premier rang parmi nos moralistes, parce que toutes ses maximes sont vraies quoiqu'elles ne soient pas d'une application aussi générale qu'il l'a pensé : comme historien, il est à la fois si naturel et si profond, qu'il ne peut plaire qu'aux hommes de bon goût et de bon jugement ; mais il suffit de répandre cette idée dans le monde, pour que la nouvelle édition de ses Mémoires s'enlève avec rapidité.

F I É V É E.

Fables littéraires de Thomas Yriarte, poète espagnol, traduites en français par M. Lhomandie, professeur de langues anciennes et modernes. Un vol. in-12. Prix 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Debray*, libraire, Barrière des Sergens, rue Saint-Honoré, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Pères Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

*Sumite materiam vestris, quæ scribitis, æquam
Viribus.*

Ce précepte d'Horace, qui termine l'une des fables de Thomas Yriarte, traduites par le professeur français, aurait pu devenir très-utile à cet auteur et à ce traducteur, si l'on savait toujours profiter des avis qu'on donne volontiers aux autres; mais, comme dit Lafontaine,

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Thomas Yriarte s'est figuré qu'il était né pour instruire le genre humain par des fables, et M. Lhomandie a jugé qu'il n'avait rien de mieux à faire dans ce monde que de le traduire. Il serait difficile de décider lequel des deux s'est trompé le plus lourdement. Le premier a fait soixante-sept fables, qui, selon le traducteur, lui ont acquis une grande réputation parmi les Espagnols; il les appelle littéraires, parce qu'elles sont toutes dirigées contre les critiques, avec qui il paraît que Thomas Yriarte avait de grands démêlés: il ne cesse de les invectiver et de se louer lui-même, comme c'est assez l'usage des mauvais auteurs; il se fâche, d'où je conclus qu'il avait tort. Son ton, toujours grondeur et hargneux, indispose le lecteur et lui fait rejeter la leçon d'un moraliste qui ne sait pas se modérer lui-même: on croit assister à la leçon du maître de philosophie de

B



M. Jourdain, qui, après s'être fait rosser par le maître de danse et le maître d'armes, dit, en rajustant son collet : « Ce n'est rien, un philosophe sait prendre les choses, et » je m'en vais composer contre eux une satire qui les » déchirera de la belle manière. » Voilà à peu près la morale du fabuliste espagnol, et cela fait une assez plaisante philosophie.

Jusque-là, il n'y a rien que de risible; mais ce qui devient sérieux, c'est que ce terrible auteur menace du poison quiconque osera trouver que ses fables sont mauvaises : « *Messieurs les rongeurs*, dit-il agréablement, » *craignez qu'on ne vous prépare de l'encre corrosive.* » Il dut y avoir en Espagne bien des gens en péril d'être empoisonnés, à moins que cette encre corrosive de Thomas Yriarte ne soit une figure, pour exprimer le mordant de son style et la force de ses épigrammes. Dans ce cas, je ne vois rien de moins dangereux, ni de plus innocent.

Je m'étais persuadé depuis long-temps que les Espagnols n'avaient pas le génie tourné à la naïveté de l'apologue : leur langue a des formes pompeuses qui s'y prêteraient difficilement. Michel-Cervantes a mis, il est vrai, dans son style, beaucoup de naturel, de gaieté et de finesse, mais cet auteur, qui avait prodigieusement voyagé, n'avait pas le caractère espagnol; on le voit bien, puisqu'il a travaillé à le réformer, et peut-être (qu'on me pardonne cette réflexion), avec plus d'esprit que de jugement. Tout son ouvrage n'a d'autre vue que de guérir ses compatriotes de ce goût pour l'héroïque et le merveilleux, qui avait fait écrire tant de romans de chevalerie. Ces romans étaient mauvais, sans doute; mais c'est une question, s'il ne valait pas mieux régler ce goût par la raison, que le déraciner par le ridicule. Les grandes actions qu'il pouvait produire ont disparu; les mœurs qu'il rendait sévères se

sont amollies. Il ne s'est conservé que ce caractère fier et sérieux qui distinguait encore la nation de Charles-Quint, depuis même que cette fierté n'avait plus d'objet.

Je me persuadais donc que les écrivains de cette nation grave ne pouvaient réussir dans le genre naïf ou familier. Le caractère que Thomas Yriarte a donné à ses fables m'affermis dans mon opinion. Il n'y avait qu'un auteur de ce pays et de cette humeur, qui pût imaginer de donner à l'apologue un ton aussi sérieux, et de changer la douce bonhomie de ses leçons en critiques pleines d'aigreur.

Mais que penser de la littérature espagnole, si les fables de cet auteur sont aussi admirées que le prétend M. Lhomandie ? Et que penser de M. Lhomandie, si ces fables sont aussi mauvaises que je le prétends ? Or, je tiens pour impossible de trouver un inventeur plus sec et un écrivain plus froid que ce Thomas Yriarte ; c'est ce que je ferai voir aisément.

La fable a, comme le poëme dramatique, ses héros, ses caractères et ses mœurs convenus ; et de même que c'est une loi de représenter Achille emporté, et Médée violente, c'en est une de donner au paon de l'orgueil, au chien de la fidélité, et de la finesse au renard. L'invention consiste à mettre ces personnages en scène, et à faire ressortir leur naturel d'une manière piquante et instructive. C'est ce qu'Esopé, Phèdre, Lafontaine, ont fait, chacun avec l'esprit qui lui était propre. Mais Thomas Yriarte est créateur à sa manière ; ce puissant génie a imaginé (voyez ce que c'est que l'invention !) de substituer aux anciens héros de l'apologue, des animaux qui étaient plus de son goût, et de donner, par exemple, au crapaud, le caractère et le langage du paon. Cela n'est-il pas heureusement trouvé ? Voyez la fable LXI, où, pour représenter l'orgueil d'un auteur qui cherche le grand jour, il met en

scène un crapaud qui fait le glorieux, et il lui oppose (saisissez la beauté du contraste) un hibou qui se cache dans son trou, pour peindre le mérite modeste qui fuit la lumière. N'est-ce pas là une fiction d'un joli goût, et surtout bien entendue ? Car vous sentez que ce hibou, qui a toutes les raisons du monde de se cacher, puisqu'il est laid, et qu'il ne peut supporter le jour, est un emblème parfait du mérite, qui ne se cache que parce qu'il est modeste. Mais ne manquez pas d'admirer la belle réflexion qui termine cette fable, et le tour pittoresque que l'auteur donne à sa morale. *Hélas !* dit-il, *nous aimons mieux être crapauds publics que hiboux cachés.* Comme cela est ingénieux ! comme cela est dit finement, pour vous faire entendre que l'orgueil a plus de partisans que l'humilité ! Vous m'avouerez que ces *crapauds publics* sont d'un goût absolument neuf. Pour moi, je sais un gré infini à M. Lhomandie de nous avoir procuré une lecture aussi curieuse. Je vois bien des gens qui ne s'en amusent point, parce qu'ils ne savent rien approfondir ; ils effleurent toutes les beautés avec dégoût ; ils sont comme ce rat dédaigneux (pour ne pas sortir des fables), qui ne touchait aux mets que du bout des dents :

... *Tangentis male singula dente superbo.*

Je ne suis pas de cette humeur ; je ne vois rien de plus divertissant qu'un auteur qui se rend ridicule de la meilleure grace du monde. Dieu merci, les Thomas Yriarte ne nous manquent point, mais on en voit peu qui donnent le bon exemple de faire contre les critiques un volume de fables. Il devrait y avoir, dans la république des lettres, un serment de *haine à la critique.* Un vrai Thomas Yriarte doit porter cette haine dans le cœur, comme un Romain y portait la haine des rois. Ce sont de bien abominables gens que ces critiques, qui n'ont point d'autre occupation

que de faire admirer ce qui est beau dans les arts de l'esprit, et de proscrire ce qui peut corrompre le goût de leur nation.

Voici un des tours les plus fins que Thomas Yriarte ait imaginé pour leur donner le change. *Je vais*, dit-il, *traduire une fable d'Esopé...* Le critique, ainsi prévenu, lit et trouve une fable qui n'a pas le sens commun.... Il n'y a pas moyen de s'y tromper; c'est du Thomas Yriarte tout pur; c'est son style, c'est son air niais, on le reconnaît à merveille, et vous jugez comme on rit de sa finesse. Mais voici le tour. Il plaît à ce bonhomme d'imaginer qu'on y est trompé. Il suppose que le critique prend sa fable pour une fable d'Esopé. Il lui fait dire qu'elle est charmante; et voilà mon sot qui part d'un grand éclat de rire, tout triomphant d'une méprise que lui-même a imaginée. *Ah! ah!* dit-il, *monsieur l'érudit, vous trouvez cette fable si heureuse? Eh bien! critiquez-la maintenant, elle est de moi.* Il est malin ce Thomas Yriarte. Il est toujours sûr d'avoir raison quand il fait la demande et la réponse.

On a déjà cité, mais en partie seulement, la fable de la chèvre et du cheval. C'est un meurtre; je la rapporterai toute entière, car c'est un morceau charmant, et très-propre à faire connaître tout à-la-fois le génie de l'original et le goût du traducteur.

« *La chèvre et le cheval.*

» Une chèvre, depuis long-temps, écoutait avec atten-
 » tion les doux accords d'un violon harmonieux, elle tré-
 » pignait de joie; et s'adressant à un cheval qui, charmé
 » comme elle, avait oublié sa ration d'avoine, elle lui
 » parla de la sorte: N'entends-tu pas l'harmonie de ces
 » cordes? Hé bien! sache que ce sont les boyaux d'une
 » chèvre qui fut autrefois ma compagne. Je me flatte,

» et ce n'est point un petit bonheur, qu'un jour mes in-
 » testins sonores formeront des cadences aussi douces. Le
 » cheval se retourna vers elle, et lui répondit : Si ces cordes
 » résonnent, c'est qu'on les frappe avec des crins arrachés
 » à ma queue. Le mal et la frayeur que cette opération me
 » causa sont dissipés, et maintenant j'ai le plaisir de voir
 » que le violon doit son éclat à mon secours. Toi qui
 » espères une satisfaction égale, quand la goûteras-tu ?
 » après ta mort.»

Il serait difficile d'imaginer l'instruction que Thomas Yriarte a tirée de cette fable : on pourrait la donner à deviner comme une de ces énigmes renforcées dont on n'a pas encore le sens, après avoir trouvé le mot. La voici :

« C'est ainsi qu'un mauvais auteur qui, pendant sa vie,
 » n'a pas vu applaudir ses ouvrages, en appelle au juge-
 » ment de la postérité, et se console.»

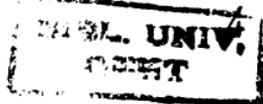
Je laisse aux curieux le soin de trouver le rapport qui peut exister entre les ouvrages d'un mauvais auteur et les boyaux sonores d'une chèvre. Il appartiendrait peut-être au traducteur de nous l'expliquer ; mais, pour moi, je ne suis pas assez fin connaisseur pour le découvrir. G.

Premiers élémens de la langue française, ou Grammaire usuelle et complète, rédigée d'après les principes des meilleurs auteurs tant anciens que modernes ; par M. Caminade, membre de plusieurs sociétés savantes. Seconde édition. Deux vol. in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez Agasse, rue des Poitevins, n°. 18; Garnery, libraire, rue de Seine, vis-à-vis celle Mazarine; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. CAMINADE n'a pas eu la prétention d'établir un nouveau système : après un siècle où l'on a imaginé tant

de théories grammaticales, il a cru nécessaire de recueillir les bonnes observations qui avaient pu être faites sur quelques difficultés de la langue française. Il est peu de littérateurs modernes qui ne se soient occupés plus ou moins de cet objet. M. de Voltaire, conservant sous plusieurs rapports les traditions du grand siècle, a donné souvent des décisions pleines de clarté et de goût; M. Duclos, entraîné par l'esprit de système, a plutôt embrouillé cette matière qu'il ne l'a éclaircie; l'abbé d'Olivier a fait quelques réflexions fines dont on a pu profiter; et M. d'Alembert, dont les prétentions littéraires n'étaient fondées ni sur un goût délicat, ni sur une connaissance parfaite du génie de notre langue, n'a laissé qu'un petit nombre d'observations utiles. Il était à désirer qu'un homme de goût pût faire un choix dans ce mélange de préceptes bons et mauvais; et que, ne se livrant pas à l'esprit d'innovation du siècle, il eût soin de ne recueillir que les règles qui se concilient avec le caractère particulier de la langue française. C'est ce qu'a entrepris M. Caminade; il a, sous plusieurs rapports, atteint le but qu'il se proposait. Cependant on ne peut s'empêcher d'observer que plus d'une fois il a été entraîné involontairement dans les erreurs des écrivains modernes. Il est difficile, en s'occupant d'un travail de ce genre, de ne pas prendre quelques opinions hasardées dans des livres dont on est obligé de faire une étude approfondie.

Au nombre de ces erreurs que la critique doit relever, il faut remarquer celle qui a été commune à plusieurs écrivains modernes, et qui consiste à penser que l'instruction des anciens collèges était défectueuse. On connaît tous les sophismes rebattus qui furent employés pour prouver que, dans l'éducation, on devait principalement s'occuper de la langue française, et que l'étude des langues



mortes était à peu près inutile. M. Caminade ne partage pas tout-à-fait cette opinion; mais il cite, avec une sorte de complaisance, ce passage de d'Alembert, où la doctrine nouvelle est développée. « Des gens de lettres se récrient tous » les jours sur l'harmonie de la langue grecque et de la » langue latine; ils ne manquent pas de lui donner une » grande supériorité sur les langues modernes, sans compter d'autres avantages qui sont dus à la nature et au » génie de ces langues. L'admiration pour l'harmonie des » langues mortes et savantes se remarque sur-tout dans » ceux qui, ayant mis beaucoup de temps à les étudier, se » flattent de les bien savoir, et les savent en effet aussi » bien qu'on peut savoir une langue morte, c'est-à-dire » très-mal; cet enthousiasme, qui n'est pas toujours de » bonne foi, a sa source dans un amour-propre assez pardonnable: on s'est donné bien de la peine pour apprendre » une langue difficile; on ne veut pas avoir perdu son » temps; on veut même paraître aux yeux des autres » récompensé des peines qu'on a prises, etc. »

Il n'était pas possible de mettre plus à l'aise la paresse et l'ignorance. En couvrant de ridicule ceux qui, par un travail pénible, étaient parvenus à entendre les chefs-d'œuvre de l'antiquité, on devait facilement réussir à dégoûter les jeunes gens d'une étude qui, après tout, ne pouvait faire d'eux que des pédans. Aussi cette doctrine philosophique s'était glissée dans les écoles long-temps avant la révolution, et l'on y remarquait une négligence et un dégoût qui annonçaient, dans les lettres, une prompte décadence. Nous avons dit que M. Caminade ne partageait pas tout-à-fait cette erreur; il convient que l'étude des langues anciennes est une mine abondante que les plus grands hommes ont exploitée; mais il offre en même temps aux jeunes gens un appât dont il est à craindre que

leur paresse naturelle ne les porte à profiter. « On sait, » dit-il, que beaucoup de personnes, qui n'ont jamais lu » Homère, ni Cicéron, se sont fait un nom dans la littérature par les productions les plus estimables. » Cette assertion n'est nullement fondée. Sans doute il a pu se trouver des gens de beaucoup d'esprit parmi ceux qui ont négligé leurs premières études : ils ont pu faire des ouvrages agréables ; mais jamais ils n'ont pris rang parmi nos auteurs classiques. Dans le siècle de Louis XIV, le seul Boursault a fait exception ; encore ne doit-on considérer l'auteur d'*Esopé à la Cour* et du *Mercur Galant* que comme un poète comique du troisième ordre. Nos grands maîtres, au contraire, ne sont parvenus à perfectionner la langue française que par une étude approfondie des anciens ; c'est dans l'arrangement de leurs périodes, dans l'harmonie de leur style, dans la variété de leurs tours, dans la noblesse de leurs expressions, que ces grands maîtres ont puisé les beautés que nous admirons dans leurs ouvrages. L'art de la comédie exige peut-être moins que toute autre partie de la littérature, la connaissance de la langue latine ; cependant, l'on sait que Molière, dont l'éducation avait été négligée, se livra, malgré son père, à ce genre d'étude, qu'il le cultiva toute sa vie, et qu'au milieu des occupations dont il était surchargé, il fit en vers une traduction de *Lucrèce*.

Au reste, les opinions hasardées que nous croyons devoir reprocher à M. Caminade ne se trouvent guères que dans sa préface. La Grammaire usuelle en est presque toujours exempte. Elle commence aux premières règles de la prononciation, embrasse toutes les parties de l'art de parler et d'écrire correctement, et se termine par un petit *Traité de rhétorique*, divisé en deux chapitres, dont l'un est intitulé : *De l'art d'écrire en prose et en vers* ; et l'autre : *Des règles de la versification*.

On voit que cet ouvrage est un des plus complets qui existent en ce genre. Les préceptes sont exprimés avec élégance et clarté, et les exemples sont en général bien choisis. L'ordre que l'auteur a adopté mérite des éloges ; on passe sans fatigue d'un objet à un autre ; aucune définition n'est obscure ; aucune difficulté n'est sans explication ; et les irrégularités sont souvent éclaircies ingénieusement par les règles de l'analogie. M. Caminade a donné beaucoup de soin au chapitre de son ouvrage qui traite des participes ; on peut dire que personne , jusqu'à présent , n'a jeté plus de lumières sur cette partie de notre grammaire , qui a donné lieu à tant de théories différentes.

La Rhétorique de M. Caminade mérite à peu près les mêmes éloges quant à la clarté des définitions et à la justesse des principes. Cependant l'on est étonné de ne pas trouver , parmi les exemples cités à l'occasion des figures oratoires , ces modèles de l'éloquence française , qui ont prêté à la religion une voix si persuasive et si entraînant. Bossuet , Massillon , Fénelon ne sont presque jamais rappelés par M. Caminade. On voit à leur place Thomas , Vauvenargue et J. J. Rousseau. Si c'est un sacrifice que l'auteur a été obligé de faire aux philosophes modernes , il faut croire qu'il ne s'y est prêté qu'à regret : avec le goût qu'il annonce , on voit qu'il a dû sentir combien cette omission pouvait nuire à son travail. M. Caminade veut donner un modèle de style tempéré : combien n'en aurait-il pas trouvé d'exemples dans Fénelon et dans Massillon ? Obligé de le chercher dans M. Thomas , il choisit un passage de l'éloge de d'Aguesseau ; quoique ce passage soit un des meilleurs morceaux de l'orateur , on remarquera facilement qu'il est loin de pouvoir être présenté aux jeunes gens comme un modèle.

M. Thomas parle des vertus privées de d'Aguesseau

ce sujet pouvait donner lieu aux peintures les plus douces et les plus touchantes. On devait s'attendre à voir ce magistrat célèbre retiré au sein de sa famille, oubliant la méchanceté des hommes au milieu des caresses de ses enfans, répondant à leurs questions naïves, et partageant leurs jeux. L'orateur pouvait faire valoir cette simplicité dans les manières qui distinguait d'Aguesseau, et qui donnait à ses grands talens un nouveau lustre. Rien ne l'empêchait de s'étendre sur l'indulgence qu'il avait pour des travers et des vices dont sa vertu antique l'avait toujours préservé. Ces sortes de tableaux étaient beaucoup trop naturels pour l'orateur moderne. Voici comment il s'acquitte péniblement de la tâche qu'il s'est imposée.

« Suivons, dit-il, d'Aguesseau dans l'intérieur de sa » famille, nous y verrons un spectacle aussi noble que » touchant. Père, époux, fils vertueux, il remplit ces » devoirs sacrés comme dans *les premiers âges du monde*. » Il adore la vertu dans son père, il l'a reçue en dot avec » son épouse; il l'enseigne lui-même à ses enfans : je » vois cette famille *auguste* et simple, unie par les nœuds » les plus tendres, vivre sous la garde d'une *auguste* dis- » cipline, dans cette joie que la paix, la concorde et la » vertu inspirent. Quel spectacle de voir un père savant » et vertueux, *revêtu de la pourpre, assis sur le trône » de la justice, entouré de ses jeunes enfans, transporté » de joie en voyant leurs vertus éclore, les serrer dans » ses bras, les baigner de larmes de tendresse, les offrir » à la patrie ! O luxe ! ô dignité de notre siècle ! jamais » ta funeste grandeur ne donna un pareil spectacle au » monde. »*

Jamais peinture n'exigea plus de simplicité, jamais elle ne fut faite avec plus d'emphase et de prétention. La vertu que d'Aguesseau adorait dans son père, qu'il a reçue en

28 MERCURE DE FRANCE;

dot avec son épouse, et qu'il enseigne à ses enfans, présente une suite de métaphores incohérentes; la tournure est froide et affectée. Qu'entend l'auteur par une *discipline auguste*? est-ce l'ordre qu'un père de famille vertueux établit dans sa maison? Le tableau qui suit n'a aucune vérité. Quand d'Aguesseau remplissait ses fonctions, il n'était pas avec ses enfans: se mettait-il en robe rouge pour jouer avec eux? On reconnaît, dans ces rapprochemens forcés, l'emphase d'un rhéteur. Que signifie ensuite cette apostrophe contre le luxe? C'était un lieu commun dont M. Thomas avait coutume de se servir quel que fût le sujet qu'il traitât.

On trouve, dans la Rhétorique de M. Caminade, des exemples mieux choisis que celui que nous venons de citer. Comme nous l'avons déjà observé, les défauts de cet ouvrage tiennent peut-être aux circonstances dans lesquelles l'auteur s'est trouvé: à une époque où les bons principes de l'instruction étaient oubliés, il fallait absolument, pour faire adopter un livre classique, sacrifier quelque chose aux préjugés dominans (1). Ces sacrifices n'étant heureusement pas nombreux, sur-tout dans la partie purement grammaticale, il y a lieu de croire que l'ouvrage de M. Caminade pourra être utile aux jeunes gens et aux étrangers qui voudront se perfectionner dans l'étude de la langue française.

P.

(1) La première édition de cet ouvrage a paru en l'an 7.

Extraits d'Homère et de Sophocle, ou Seconde partie de l'Anthologie poétique grecque; par J. B. Gail, professeur de littérature grecque au Collège de France. Prix : 1 fr., broché. A Paris, chez l'Auteur, au Collège de France, place Cambray; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. GAIL vient de rendre un nouveau service aux études de la jeunesse par la publication de cette seconde partie de son *Anthologie grecque poétique*. La première partie contenait des morceaux choisis d'Anacréon, de Théocrite, de Pindare, d'Aristophanes, avec la traduction latine, la traduction française interlinéaire et des notes. La seconde, destinée à des étudiants plus forts, est composée des plus beaux passages de *l'Iliade*, de *l'Odyssée* et de *l'Œdipe*, roi, de Sophocle; mais sans notes, et seulement avec la traduction latine. Le choix des morceaux est fait avec goût. On ne peut trop admirer et louer le zèle de M. Gail, qui consacre à faire de bons ouvrages élémentaires, le peu de loisir que lui laisse son important travail sur Xénophon.

Nous profitons de cette occasion pour réannoncer deux autres ouvrages de M. Gail, publiés il y a quelque temps : 1°. *Le Traité de la Chasse, de Xénophon, traduit en français d'après deux manuscrits collationnés pour la première fois, et accompagné de notes critiques.* In-18. Prix : 1 fr. 50 cent. A Paris, chez l'Auteur, et chez le Normant. — 2°. *Les Trois Fabulistes, Esope, Phèdre et Lafontaine, avec un commentaire sur Lafontaine par Champfort.* Quatre vol. in-8°. Prix : 10 fr. On vend chaque partie séparément. Paris. Mêmes adresses.

S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F E Y D E A U .

Second début de mademoiselle *Saint-Aubin* dans
Michel - Ange.

Après avoir trois fois joué le rôle de Cécile, dans le *Concert*, aux applaudissemens unanimes d'un public toujours également nombreux et empressé, la débutante avait pris quelques momens de relâche : elle a reparu dans celui de Florina de *Michel-Ange*, et l'on s'est encore porté en foule à cette pièce.

Le Théâtre Feydeau semble être plus particulièrement celui des orages. Il y en a eu ce jour-là un assez violent, même avant que la toile fût levée. Le parterre s'est amusé à poursuivre par ses vociférations quelques hommes qui, placés sur le devant de la première galerie, laissaient des femmes derrière eux. Comme ils étaient là, pour ainsi dire, à sa portée, il les a regardés comme ses justiciables, les a *admonétés* et condamnés à se montrer plus galans. Il s'est, de préférence, attaché à un des coupables qui voulait à toute force être entendu. On a compris qu'il consentait à la retraite, mais qu'il désirait une capitulation honorable. Cinq ou six fois il a pris la parole. Sa phrase, commençant toujours par *l'impulsion de son cœur*, était toujours interrompue par des risées. Enfin, après une demi-heure de résistance, voyant que l'impulsion de son cœur était constamment baffouée, il a, moitié gré, moitié force, exécuté le jugement *d'expulsion*. Plusieurs autres, égale-

ment coupables du crime de lèse-galanterie, ont persisté dans leur révolte. Quand la toile s'est levée, on a eu l'air de vouloir s'opposer à la représentation jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans l'obéissance. J'ai cru un moment que ce débat consumerait la soirée; mais les réfractaires ont laissé crier, sont restés à leur place, et le parterre s'est apaisé tout-à-coup, comme par miracle.

L'acte de police qu'il a exercé n'était pas sans doute de sa compétence; et, n'ayant pas de force coercitive, il a éprouvé qu'on pouvait lui résister impunément. Mais s'il a tort dans la forme, au fond, sa réclamation n'est-elle pas raisonnable? On objecte qu'il n'est pas juste de priver une femme du plaisir d'être à côté de son père, de son époux, de son *ami*. C'est sans doute un inconvénient: il lui restera du moins la ressource d'en être très-proche; et un léger sacrifice de sa part épargne à d'autres personnes de son sexe le désagrément d'avoir pour toute perspective, pendant trois heures, le dos d'un homme qui, plus grand qu'elles, les empêche de voir la scène. Vraiment, si l'intention du parterre n'était que de se procurer le plaisir de contempler plus à l'aise la plus belle moitié de l'assemblée, on pourrait trouver trop de personnalité dans son exigence; mais rien ne s'oppose à ce qu'on croie qu'il n'est mu que par un sentiment désintéressé de galanterie; et s'il entrait dans son procédé un peu de l'un et de l'autre motif, il est à présumer que les femmes n'en seraient point offensées.

Cependant, comme il est de la nature de toute espèce d'abus d'aller toujours croissant jusqu'à ce qu'il soit réprimé, il arrivera que cette querelle interrompra quelque jour entièrement le spectacle, et qu'il faudra l'intervention de la police pour la terminer.

On a d'abord donné *la Malade par amour*. C'est le grand talent de madame Scio qui seul avait soutenu ce drame

médiocre ; dénué de cet appui , il a été sifflé dans la scène où la malade avoue son amour à celui qui le cause , avec une franchise qui choque un peu la bienséance. Ce n'est pas que ce personnage n'ait été bien rendu ; mais il l'était supérieurement par madame Scio , et son absence a valu un affront à la pièce. Quand l'actrice estimable qui jouait la malade a reparu , on a eu soin de l'avertir par des signes non équivoques qu'on avait sifflé son rôle et non pas sa personne.

Il était temps néanmoins que cette pièce finit , et fit place à *Michel-Ange*.

On se souvenait encore de la douce émotion qu'on avait éprouvée au début de mademoiselle Saint-Aubin , lorsque , rappelée sur le théâtre une seconde fois avec sa mère , elle s'était jetée sur sa main , l'avait baisée avec tendresse , et qu'on avait vu leurs yeux baignés de larmes de joie et d'attendrissement. On en parlait dans l'assemblée lorsque mademoiselle Saint-Aubin a paru , et qu'on a vu un spectacle non moins touchant , la mère avec sa fille sur la scène. La situation de madame Saint-Aubin était embarrassante : on voyait l'inquiétude maternelle percer à travers la gaieté qu'elle était obligée de montrer dans le rôle de Zerbine ; on a cru même s'apercevoir qu'elle disait tout bas à sa fille *courage*. Bientôt les applaudissement dont mademoiselle Saint-Aubin a été couverte ont permis à Zerbine de déployer sans contrainte tout son enjouement. La scène s'ouvre très à propos par une ariette , et mademoiselle Saint-Aubin , toujours sûre d'être accueillie avec enthousiasme dès qu'elle chante , a eu le temps et toutes les raisons possibles de se rassurer. On a vu , avec plaisir , que le talent de cantatrice n'était pas le seul qu'elle possédât : elle a débité quelques paroles avec justesse et sensibilité , avec un accent qui allait au cœur. Il reste encore
beaucoup

beaucoup de timidité à vaincre. Ses mains, trop souvent jointes, se levaient et se baissaient trop périodiquement. Sa mère et Elleviou lui en prenaient fréquemment une, non sans dessein, suivant toute apparence, et l'obligeaient ainsi à varier ses gestes : mais cette timidité même avait un charme inexprimable, et dont ne sauraient approcher ce qu'on appelle l'à-plomb et l'aisance, qui sont des qualités d'un autre âge, et qu'on ne doit pas trop s'empresser de voir éclore. Elleviou et madame Saint-Aubin, ayant l'air de protéger la jeune débutante, et de ne jouer en quelque sorte que pour la faire briller, offraient une scène infiniment plus touchante que toutes celles de *Michel-Ange*, auxquelles on ne pouvait guère prêter d'attention. C'était en quelque sorte deux drames en un, dont celui qui était réputé le principal se trouvait éclipsé par l'autre. Et comme acteurs et comme protecteurs, Elleviou et madame Saint-Aubin ont été au-dessus de tous les éloges. La figure de mademoiselle Saint-Aubin est très-agréable ; la candeur et l'ingénuité se peignent dans tous ses traits ; son maintien a de la grace et de la décence. Elle a été demandée avec transport ; sa mère ensuite. Madame Saint-Aubin s'est montrée rapidement à l'extrémité du théâtre, au bord de la coulisse, comme si elle eût craint de détourner de sa fille l'attention du public, et de lui dérober quelques applaudissemens. Cette situation pourrait faire le sujet d'un tableau plein d'intérêt.



THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Théophile, ou les Deux poètes, par MM. Pain et

Le poète qui figure avec Théophile, dans cette pièce

C

34 MERCURE DE FRANCE;

est Colletet, père de celui contre lequel Boileau a fait ces deux vers très-peu dignes de lui :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
Va mendier son pain de cuisine en cuisine.

Les auteurs font jouer à Colletet un rôle infâme, et un très-brillant à Théophile. Ce dernier, incrédule et libertin, fut soupçonné d'être l'auteur du *Parnasse Satyrique*, recueil de méchancetés, de débauches et d'impiétés, et condamné, comme criminel de lèse-majesté divine, à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. Arrêté au Catelet, en Picardie, et ramené à Paris, il fut renfermé dans le même cachot où avait été Ravallac. On recommença son procès, et, malgré ses protestations d'innocence, il fut condamné à un bannissement. Il revint à Paris, où il mourut à 36 ans dans l'hôtel du duc de Montmorenci, qui lui avait donné un asile. Il avait de l'imagination et peu de jugement. On est persuadé que le père Garaste, dans *sa doctrine curieuse*, a outre-passé la médisance à son égard, quoiqu'il y eût du dérèglement dans ses mœurs, et du cynisme dans ses discours et dans ses écrits. Racan disait que son plus grand tort était de n'avoir pas fait de meilleurs vers.

Le couplet d'annonce était naturel et facile. C'est bien assez, dit-on, qu'autrefois

Il ait été brûlé dans cette ville;
Aujourd'hui n'allez pas siffler
Son effigie au Vaudeville.

C'est sa fuite au Catelet qui a fourni le canevas du drame. Là se trouve Silvie, à laquelle le talent de Théophile a inspiré en sa faveur la plus tendre prévention. Il est l'ami de son père, (qui est absent), et il vient se réfugier chez lui, déguisé en capitaine et accompagné de *Fier-à-Bras*, son domestique, vêtu d'un uniforme de

soldat. Il a fait route avec M. Troussset, prévôt, chargé de l'arrêter, et qui ne l'a point reconnu sous son déguisement. Cet officier *de robe courte* ne cesse de répéter qu'il est *fin*, et cependant il dit son secret au premier venu. Le prétendu capitaine avoue que Théophile est son ami, et le prétendu soldat confesse qu'il a été à son service. M. Troussset demande si le signalement qu'on lui en a donné est bon. Il se défie de son exactitude :

Car en fait de signemens,
On en fait de si ressemblans,
Qu'ils ressemblent à tout le monde.

Celui dont il fait lecture est bien celui du poète. *Fier-à-Bras* lui persuade le contraire, et lui en dicte un tout opposé. Moyennant ce stratagème, le capitaine s'imagine n'avoir rien à craindre. Il voit Silvie, dont il est enchanté, et qui, de son côté, le trouve charmant. Elle voudrait bien que Théophile, dont elle le croit l'ami, lui ressemblât. La suivante de Silvie, Florine, remontre à sa maîtresse qu'elle a tort de se passionner pour ce poète qui est peut-être laid ou difforme. Elle répond qu'un homme d'esprit ne peut être désagréable :

Crois-moi, Florine, le génie
Embellit même la laideur.

Bientôt elle change de langage. Colletet, le véritable auteur du *Parnasse Satyrique*, qu'il a méchamment mis sur le compte de Théophile, arrive au Catelet chez le père de la belle Silvie, avec lequel il est lié. Il vient pour s'y cacher, parce qu'il a aussi quelque sujet d'inquiétude. Un mal-entendu fait que Silvie le prend pour Théophile. Comme il a l'air sombre et farouche, Silvie le trouve infiniment moins agréable que le faux capitaine, et son engouement s'évanouit.

Les deux poètes se rencontrent, se disputent à l'occasion de leurs vers. Colletet tourne en dérision ces deux-ci de Théophile, qui sont véritablement des modèles de mauvais goût :

Le voici ce poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître !

« Pour les tiens, répond Théophile, personne ne te les » reprochera; on s'en rappelle pas un seul. » Colletet réplique par la menace de le faire connaître au prévôt. Au fort de la querelle, Troussel survient; il a tout entendu. Le capitaine et le soldat prétendent que Colletet est Théophile. Colletet, furieux, a beau crier à l'imposture, le prévôt donne ordre de les saisir. A la réflexion, il demande cependant ses papiers à Théophile, et comme le poète n'en a pas, Troussel ne sait plus que croire. Colletet commence à espérer; mais l'officier de robe courte lui déclare qu'il a aussi des notes contre Colletet, et s'assure des deux poètes.

Cependant Silvie accourt, elle a été joindre son père à une demi-lieue du château. En revenant de Paris, il avait versé et s'était légèrement blessé. Sa fille apporte la grâce de Théophile, que le père a obtenue. Elle a su que les deux prisonniers répudiaient l'un et l'autre ce nom, parce qu'il était proscrit. Pour découvrir quel est celui à qui il appartient, elle témoigne le plus vif intérêt pour Théophile: ce poète, éivré d'amour, tombe à ses genoux, et, au péril de sa vie, lui témoigne sa joie et sa reconnaissance. Silvie lui apprend qu'il a sa grâce, et lui dit que son père a quelque autre chose à lui communiquer. Il devine sans peine ce qu'elle n'ose dire, et passe du sein de l'infortune au comble du bonheur. Silvie annonce à Colletet que le parlement veut bien se borner à mépriser le *Parnasse Satyrique*; et Théophile déclare lui pardonner ses méchants vers, pourvu qu'il ne les mette plus sur son compte. Il en

est quitte pour quelques sarcasmes qu'on lui lance. Il faut, dit-on, l'excuser,

S'il n'eût mal parlé de personne,
Personne n'eût parlé de lui.

Les couplets de ce vaudeville sont, en général, très-bien tournés. Il y en a un qui peint très-agréablement le sort du poète, et qui finit ainsi.

Il attend la gloire long-temps,
Et toujours la fortune.

Ce joli drame a le double mérite de l'intérêt et de la gaieté. L'esprit y est répandu avec une juste mesure. Je n'y ai remarqué qu'un calembourg; et on peut passer un calembourg unique dans un vaudeville, et dans la bouche d'un valet. Celui de Théophile, en parlant de son arrêt et de son amour, lui dit :

Vous ne pourrez sortir d'affaire;
Car je vous vois entre deux feux.

On a demandé l'auteur. M. Pain a été nommé; on a ajouté qu'il avait un collaborateur qui voulait garder l'anonyme. La pièce a été très-bien jouée par MM. Henri et Chapelle, et par mademoiselle Desmares. Elle a eu un succès soutenu et mérité.

A N N O N C E S,

VII^e., VIII^e. et IX^e. cahiers de la seconde année de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. — Ces trois cahiers, de 216 pag. avec des planch., contiennent, entre autres articles intéressans et utiles : Machine très-simple pour arroser les prés. — Moyen d'empêcher les étangs de geler. — Excellent préservatif contre les maladies contagieuses des bestiaux. — Potage économique et agréable, par le comte de Rumfort. — Blanchiment des toiles écruës en usage dans l'Inde. —

38 MERCURE DE FRANCE;

Education des volailles à l'île de Bourbon. — Manière d'extraire le sucre du miel. — Deux remèdes contre la goutte. — Guérison des chancres qui rongent les oreilles des chiens de chasse. — Description d'un fourneau d'évaporation. — Ciment turc pour les métaux, le verre, la porcelaine, l'acier, etc., etc. — Le prix de l'abonnement de la seconde année de cette Bibliothèque est, comme pour la première, de 10 fr. pour les 12 cahiers que l'on reçoit, mois par mois, francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n^o. 20, à Paris.

Considérations sur le glanage, pour servir de réponse à la question faite sur cet objet par la ci-devant Commission d'Agriculture. Par Etienne Calvel, ci-devant membre de plusieurs Académies, Sociétés littéraires et d'Agriculture, de la Société d'Emulation de Colmar. Prix : 50 c., et 60 c. par la poste; avec cette épigraphe :

Non ignara mali, miseris succurrere disco. VIRG.

Je connus le malheur, puisé-je l'adoucir !

A Paris, chez A.-J. Marchant, libraire pour l'Agriculture, rue des Grands-Augustins, n^o 12.

Cet ouvrage, écrit avec autant de sensibilité que d'éloquence, offre tout ce qu'on peut dire de plus sage pour concilier l'intérêt de la propriété et celui de l'indigence; et assure à l'auteur de l'intéressante Feuille du Cultivateur, un nouveau titre à l'estime publique.

Abrégé de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'empire romain, en Occident; traduit de l'anglais du docteur Goldsmith sur la douzième édition, par V. D. Musset Pathay, à l'usage des Lycées et écoles secondaires; seconde édition, soigneusement revue et corrigée, avec une carte de l'Italie et de la Gaule. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent., port franc.

A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libr., quai des Augustins, n^o 67. On trouve *l'Histoire de la Grèce*, du même auteur; deux vol. in-8^o avec cartes. Prix : 9 fr. et 12 fr., franc de port; et *l'Abrégé de la même*, à l'usage des classes; un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent., port franc.

Au lieu de noyer les faits dans des réflexions morales, Goldsmith présente sans cesse un tableau rapide dont toutes les parties se lient les unes aux autres. Son style vif et plein de concision, lui a mérité à juste titre le nom de *Tacite anglais*. De temps en temps il lui échappe une réflexion; mais elle est si précise et surtout si naturelle, qu'on croit toujours soi-même l'avoir faite avant de la lire.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de Voyages intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, par Camp; traduit de l'allemand avec des notes, et ornés de cartes et figures. — Sixième et dernière livraison de la seconde année; contenant les tomes 3 et 4 du voyage de Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient. Deux vol. in-18, fig. et une belle carte de la Perse. Prix : 3 fr. et 3 fr. 60 cent., par la poste. — La souscription pour la troisième année, qui comprendra les voyages en Europe, est ouverte à raison de 15 fr. pour Paris, et 19 fr. 50 cent., franc de port.

A Paris, chez Gabriel Dufour, libraire, rue des Mathurins, au coin de la rue de Sorbonne.

Code civil des Français, contenant les motifs de chaque loi, les rapports faits au tribunal, les discussions qui y ont eu lieu, et les

discours prononcés au corps législatif, suivi d'une table raisonnée des matières ; par l'auteur du Dictionnaire Forestier. Cinq vol. in-8°, et un volume renfermant le texte, imprimé sur l'édition de la République, auquel on a joint une table très-étendue des matières. Prix des 6 vol. : 15 fr., et 20 fr. par la poste.

A Paris, chez Garnery, libraire, rue de Seine.

Le meilleur commentaire du Code se trouvant dans les motifs et les discussions auxquels chaque loi a donné lieu, le public ne peut qu'accueillir favorablement le recueil que nous lui annonçons. Les éditions officielles que le Gouvernement a publiées, ne renferment que le texte.

Manuel latin, ou Choix de compositions françaises et recueil de fables et histoires latines ; le premier, pour préparer à la traduction des auteurs latins ; le second, pour faciliter l'intelligence des écrivains du siècle d'Auguste ; l'un et l'autre contenant un vocabulaire. Par J. E. J. F. Boinvilliers, correspondant de l'Institut national de France, etc. 4^e édition. — Tous les devoirs français que renferme cet ouvrage, dont la publication a été retardée bien involontairement, coïncident en tout avec les règles de la syntaxe contenues et développées dans la Grammaire latine du même auteur. Ces deux ouvrages classiques, et généralement adoptés, ne subiront plus de changement, il n'y a d'éditions avouées par l'auteur que celles dont les exemplaires sont signés de lui à la main. A Paris, chez Hoquart, rue de l'Eperon, n° 1 ; Barbou, rue des Mathurins. A Rouen, chez Auguste Delalain. Prix : 2 francs 40 cent. cart.

Nouvelles observations sur la Grammaire française, pour servir de complément à celle de M. de Wailly, par M. Lardillon, associé correspondant de la société des Sciences et Arts de Dijon. Un vol. in 8. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. 10 cent., franc de port par la poste. — Cet ouvrage est fait pour ajouter un nouveau mérite à la Grammaire de Wailly : des principes lumineux, des observations délicates, des remarques judicieuses, beaucoup d'aperçus nouveaux, doivent assurer à l'auteur le suffrage de ceux qui le liront. Cet ouvrage ne peut être que très-utile aux Français qui veulent saisir toutes les finesses de la langue, et aux étrangers qui veulent en étudier les principes.

A Paris, chez Grégoire, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n° 135 (bis) ; et Thouvenin, libraire, quai des Augustins, n° 44.

Marie Menzikof et Fédor Dolgorouki, histoire russe, en forme de lettres ; trad. de l'allemand d'Auguste Lafontaine, par madame Isabelle de Montolieu. Deux vol. in-12, brochés. Prix : 4 fr. pour Paris, et 5 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Gosset, libraire, palais du Tribunal, galerie de bois, n° 234. — On trouve chez le même libraire, Aristomène, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, par madame de Montolieu. Deux vol. in-12, brochés. Prix : 4 fr. pour Paris, et 5 fr. 50 cent. par la poste.

Mémoire sur l'Hortensia, plante nouvelle de la Chine. Deuxième édition, augmentée d'un autre Mémoire sur le castrau, ou galand du jour, du soir et de la nuit, arbrisseaux très-odoriférans, et qui méritent par cette raison d'être cultivés dans nos jardins ; par J. P. Buchoz, méd.-naturaliste ; br in-8°. Prix : 50 c., et 60 c. par la poste.

A Paris, chez Mme. Buchoz, épouse de l'auteur, rue de l'École de Médecine, n° 30.

LES DIFFÉRENS OUVRAGES SE TROUVENT AUSSI CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE, RUE DES PAËTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, n° 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. — Nous félicitons, dit le *Morning-Chronicle*, nos concitoyens de ce que l'on peut considérer les derniers débats du parlement comme la défaite de la nouvelle administration. La première mesure ministérielle proposée par M. Pitt n'a obtenu, hier soir, qu'une majorité de 40 voix. Il n'est pas douteux que le bill ne soit abandonné, et que de nouveaux arrangemens ministériels n'aient bientôt lieu. Nous espérons que la minorité deviendra majorité si l'on en vient à de nouvelles divisions, et que M. Pitt sera forcé de céder à l'esprit qui anime à la fois le parlement et le public.

Les débats qui ont eu lieu hier soir à la chambre des communes sont beaucoup plus importans par leur résultat que par les raisons données pour et contre. Le ministre n'a eu qu'une majorité de 40 voix, et cette division est vraiment décourageante, si l'on considère les efforts qu'a faits M. Pitt : une aussi faible majorité dans une discussion aussi importante pour les ministres, loin de leur fournir un juste motif de triomphe, n'est pour eux qu'une défaite presque totale.

On saura bientôt quel est le plan de conduite que se propose M. Pitt ; et s'il se résout enfin à soutenir un combat aussi prodigieusement inégal sous le rapport des talens, il ne sentira pas redoubler son courage en voyant ce qu'a produit son grand et premier effort : sa majorité de 40 voix n'est que supérieure à celle qu'avait son digne prédécesseur lorsque, voyant son administration frappée d'un coup mortel, et cédant aux desirs du parlement, il s'est retiré d'un poste qu'il ne pouvait plus occuper à l'avantage de son pays. Dans la séance des communes du 5 juin, il avait dit :

Personne ne contestera que le grand objet de recruter et d'organiser notre armée de ligne, ne mérite toute l'attention de la chambre et l'approbation de la nation entière. Tout le monde conviendra qu'il est de la plus grande importance de fonder un établissement militaire, non-seulement proportionné aux circonstances où nous nous trouvons, mais encore propre à offrir une ressource suffisante pour être employé dans une guerre continentale, si les circonstances l'exigeaient. Ces circonstances peuvent se

présenter ; et il est d'une sage politique de se mettre en état d'agir en ce cas avec vigueur et avec succès. Mais rien n'annonce cette guerre continentale que semblent appeler les vœux du ministre. Au contraire, tout semble présager la continuation de la paix de l'Europe, l'Angleterre exceptée ; car les dernières lettres de Ratisbonne parlent d'une ouverture qui vient d'être faite par le ministre directorial aux ministres des états de l'empire à la diète, pour les informer que le gouvernement français a remis à M. de Cobenzel, ministre impérial à Paris, une note relative aux explications demandées sur les arrestations à la rive droite du Rhin. Cette affaire, est-il dit, est maintenant arrangée, et on attend d'un jour à l'autre une déclaration du gouvernement de Bade, propre à écarter de la diète toute délibération à cet égard. En conséquence, la décision d'ouvrir le protocole sur cette affaire vers la fin de juin, a été rapportée.

A la seconde lecture du bill pour la défense de l'état, la discussion a été très-animée encore. Quatre orateurs ont parlé contre. M. Pitt, résumant toutes les opinions énoncées contre son plan, demande à ceux qui l'ont combattu, leurs conseils, leurs moyens, leurs systèmes et leurs amendemens ; et, passant aux détails, il s'étonne de ce qu'on se laisse arrêter par des *petites considérations paroissiales*, lorsqu'il s'agit des intérêts fondamentaux de la patrie et des plus chères espérances de l'Europe. D'ailleurs, il nie que ce mode soit arbitraire ou tyrannique ; il insiste sur la nécessité d'avoir une force respectable, et conclut en invoquant les lumières et les conseils des honorables membres qui lui sont opposés.

M. Fox a parlé pendant plus de deux heures, avec un ton fort animé. Il a combattu le projet, parce qu'il lui semblait être inconstitutionnel, avoir beaucoup d'inconvéniens et ne pas atteindre le but qu'on s'était proposé. Il pense qu'on peut se servir utilement des milices de l'armée de réserve et de l'armée régulière ; qu'on peut s'en reposer sur le patriotisme et l'énergie des habitans pour défendre leur pays. Il repousse les reproches que M. Pitt lui a faits, en rappelant que lui-même avait demandé la création d'un comité pour examiner la situation militaire de l'état. Il s'arrête un moment sur une phrase du discours de M. Pitt.... « A parler franchement, dit l'orateur, il me semble qu'il y a également défaut de modestie dans M. Pitt et dans M. Addington. L'un parle

» de lui-même comme s'il faisait à lui seul toute l'administration actuelle ; l'autre comme s'il avait été lui seul toute l'administration dernière. Cela me paraît injurieux à la majorité du dernier ministère, qui forme encore la majorité du nouveau. Qu'avons-nous donc à faire des six membres qui partagent si heureusement la gloire et la fortune de l'administration présente et passée ? Ils ont été ministres, nous l'apprenons par le calendrier de la cour : qu'ils soient encore ministres, nous en avons des autorités également incontestables. Ils sont membres des deux cabinets, et non, heureusement pour eux, dans l'état abandonné de ceux qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre. (Longs éclats de rire.) » Après cette sortie, M. Fox reprend l'examen du bill proposé ; il en démontre les inconvéniens. Il termine par dire qu'il s'excuserait d'avoir si long-temps occupé l'attention de la chambre d'un projet si defectueux, si le caractère de son auteur ne lui avait paru mériter cette marque de considération.

Le bill n'a obtenu encore que la faible majorité qu'il avait eue à la première lecture.

On mande de Naples, que le chevalier Acton, avant son départ de la cour, a été comblé des bienfaits du roi.

Des lettres de Ratisbonne nous apprennent que le chargé d'affaires de France, M. Bacher, a demandé au ministre de l'électeur archi-chancelier, M. le baron d'Albini, l'éloignement de l'évêque français émigré de Sisteron, et du père Maure Horn, Ecossais, qui était étroitement lié avec M. Drake.

P A R I S.

Il paraît des *Mémoires secrets* de M. de Montgaillard (1), dans lesquels on trouve des détails très-curieux sur une foule de faits qui appartiennent à la révolution. L'auteur s'accorde, en plusieurs points, avec M. Méhée ; il soutient constamment que le général Moreau était d'accord avec Pichegru, pour le rappel des Bourbons. « Je les plains, » dit-il ; je me plains, d'être forcé, par le plus inexorable de tous les devoirs, à élever ma voix en ce moment. » Ce n'est point contre ces infortunés que je parle, c'est

(1) Un vol. in-8° Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste.
A Paris, chez Petit et le Normant.

» pour ma patrie que j'écris. J'achèterais mon propre
 » silence au péril de ma vie , si ce silence pouvait être
 » compatible avec la fidélité que je dois au gouvernement.
 » Ces pages sont baignées de mes larmes. »

Tout n'est pas également intéressant dans cet écrit , qui paraît avoir été tracé avec une grande rapidité. Il importe , par exemple , peut-être assez peu de savoir que M. de Montgaillard a fait « deux dîners excellens chez » M. le comte d'Odonnal , et qu'il y a mangé des pois » verts et des fraises , avant la mi-mai. » Il y a beaucoup d'autres particularités de ce genre , qu'il aurait également pu nous laisser ignorer. Mais la plus grande partie de ces Mémoires sera lue avec avidité par tous ceux qui connaissent la révolution , ou qui veulent la connaître. On y trouvera des notices sur une quantité de personnages remarquables , que l'auteur a vus de près , et des anecdotes piquantes , qui n'étaient pas connues , ou ne l'étaient guères.

M. de Montgaillard garantit l'exactitude de ses récits. « Il faut que ces pages vivent de vérité , que mon témoi- » gnage paraissè ce qu'il est , le témoignage d'un homme » d'honneur : et puisque mon devoir m'oblige à reproduire » mon nom aux regards du public , je dois à mes enfans » de leur laisser intact l'héritage d'honneur que mon père » m'a transmis. »

Ailleurs il dit : « Les amis de l'Angleterre affectent de » répandre que je suis un homme sans nom , sans consi- » dération , sans existence ; ils espèrent affaiblir ainsi la » force des témoignages. » Après avoir établi sa noble descendance , et prouvé qu'il n'était pas un homme sans nom , M. de Montgaillard ajoute : « J'aime mieux avoir » rendu un service à la république , que descendre du roi » Clovis. » Entr'autres services rendus par lui à la république , il rappelle le conseil qu'il donna à l'archiduc Charles pendant le siège de Mantoue. « M. l'archiduc » faisait alors le siège de Kehl : on m'assura qu'il était » dans l'incertitude s'il continuerait les opérations de ce » siège , ou s'il détacherait une partie de son armée pour » provoquer la levée de celui de Mantoue. Je crus qu'il » ne pouvait y avoir aucune raison suffisante pour m'em- » pêcher d'exprimer , au quartier-général de M. l'archiduc , » une façon de penser conformé aux intérêts de ma patrie , » dans cette circonstance majeure. »

Il avoue franchement qu'après être retourné au parti

de la république, qu'il a d'abord combattu, il conserva quelque temps les apparences royales, pour être utile à l'armée française en Italie. « Si l'on osait appeler cela être » espion, je m'honorerais de l'avoir été; car je n'ai jamais » été conduit que par mon zèle, et n'ai été payé que par » mes services. »

Parmi les choses extraordinaires qu'on trouve dans cette brochure, aucune n'est plus extraordinaire que ce qu'on y raconte de M. le comte de Trautmandorff, ministre autrichien. « M. Robespierre, disait ce ministre, est un » homme bien étonnant; depuis plus de six semaines il » nous empêche de dormir: pourquoi aussi ne pas le re- » connaître? Tout serait terminé de cette manière. »

L'auteur fait de MM. Bertrand et d'Antraigues le portrait le plus hideux et le plus effrayant, et ne flatte pas M. Necker, comme on va voir.

« J'ai lu une lettre de M. Necker à M. Bertrand, à » Rennes, de la fin de l'année 1788. Le Janus-genevois » remerciait le Samuel-Bertrand, intendant, de la manière » heureuse avec laquelle il dirigeait l'opinion contre les » les castes privilégiées, à Nantes et à Rennes. M. Ber- » trand avait le lâche amour-propre de montrer cette lettre; » M. Necker a répandu la *première goutte* de sang de la » révolution, et M. Bertrand a vendu cette goutte. »

Quand à M. d'Antraigues, l'auteur assure « qu'il ven- » dait aux Anglais le sang des hommes dont il était le » ministre, et riait comme un fou des victimes et des » dupes qu'il faisait. Croira-t-on que M. Montet et moi » ayons eu la preuve de ces faits, de la bouche même de » M. d'Antraigues? »

M. Wickham est un *cion* politique et a l'obligation à M. Drake de n'être pas le plus inepte des négociateurs.

M. de Montgaillard parle en termes flatteurs du caractère de M. d'Avary, non de son esprit; de M. Guillermin, et surtout de l'archiduc Charles; de M. de Barentin, comme d'un imbécile qui, parce qu'il a fait serment de porter toujours le cordon bleu sur la poitrine, en a fait faire un de toile cirée, qu'il garde même dans le bain.

Voici quelques-uns des traits dont il peint M. Pitt. « M. Burke disait de ce premier ministre de l'Europe: » On dirait qu'il joue avec le monde comme avec un » bilboquet... Devenu homme et ministre le même jour, » il fut doué par la nature d'une éloquence rare, même en » Angleterre. C'est un excellent administrateur, et peut-

» être le meilleur financier qu'ait eu la Grande-Bretagne.
 » Son désintéressement pécuniaire et son esprit national
 » sont devenus des vérités géométriques, et lui méritent
 » toute la confiance de son estimable nation... Il maîtrise
 » l'opinion ; il a gouverné par le sentiment d'une haine
 » profonde contre la France : c'est celle d'Annibal contre
 » Rome. Personne n'ignore que lord Chatam, ramenant
 » son fils à Londres, le fit mettre à genoux sur le tillac,
 » et lui fit jurer, à la vue de Calais, une haine irrécun-
 » ciable à la nation dont il quittait le territoire...
 » Heureusement, avec l'ame de Machiavel, il n'a pas reçu
 » le génie de Richelieu. Toutes ses entreprises politiques
 » contre la France portent l'empreinte de la médiocrité
 » de son génie... M. Pitt est peut-être, jusqu'à Douvres,
 » l'homme le plus étonnant qu'ait enfanté la Grande-
 » Bretagne : à Calais ce n'est plus qu'un homme ordi-
 » naire. »

M. de Montgaillard regrette la perte de ses papiers que son valet de chambre, recherché par la police, a brûlés en l'an 8 ; ce qui l'empêche aujourd'hui « de donner au public toute sa correspondance avec Louis XVIII, aussi bien que beaucoup de lettres de M. d'Antraigues, et de plusieurs agens de M. le prince de Condé. »

Il faut lire, vers la fin de l'ouvrage, les idées de l'auteur sur la révolution et ses causes. « La révolution française n'est point la suite réfléchie d'un plan antérieur à la convocation des états-généraux ; elle me paraît tout simplement le résultat, peut-être nécessaire et à peu près inévitable, de la corruption du siècle, de la perfection des sciences et des arts ; (*perfection*, la plus dangereuse des maladies de l'esprit humain), des fautes de la cour, des vices bien plus que des crimes des grands, de la mobilité de l'esprit public, et des circonstances particulières dans lesquelles l'Europe se trouvait placée, depuis plusieurs années, par une conséquence forcée de l'égoïsme qui a caractérisé ce siècle, et de la cupidité qui a signalé la fausse politique des puissances... Nul esprit n'en devina les événemens, aucun cabinet n'en entrevit les conséquences, et un seul homme a su y mettre un terme. »

Le gouvernement monarchique paraît à l'auteur le seul convenable. « Je ne sais si Montesquieu n'a pas craint de dire qu'il n'y avait qu'une manière sage et utile de gouverner les hommes, mais je sais bien que la nature

» nous l'indique en ne donnant qu'un chef à la famille ;
 » je crois que si la Providence eût condamné Montesquieu
 » à être contemporain de la révolution, ce grand génie
 » eût effacé une partie de son Esprit des lois. Le génie de
 » Montesquieu est tout entier dans ses Considérations sur
 » les Romains. »

— On compte à présent neuf condamnés à mort pour la conspiration, qui ont obtenu leur grace. Le dernier est Charles d'Hoziér. Ils ont été transférés de la Conciergerie au Temple. On dit qu'au 14 juillet ils seront mis en liberté. Les autres condamnés à mort ont été envoyés à Bicêtre. Ils se sont tous pourvus en cassation.

De ceux qui ont été condamnés à la détention de deux ans, aucun ne s'est pourvu, si ce n'est la fille Hisai. Le général Moreau a renoncé à cette faculté, après une longue conférence avec ses conseils, et une plus longue avec sa femme.

— On annonce que le fameux M. Drake est de retour sur le continent, et qu'on ignore où il va se fixer.

— On fait en ce moment des travaux à l'hôtel des Invalides ; on croit qu'ils ont pour objet des dispositions pour les cérémonies et les fêtes du couronnement, que l'on dit être renvoyé au 18 brumaire

— Le 30 prairial, à cinq heures du soir, le soleil parut d'une couleur purpurine de phosphore. L'atmosphère était très-nébuleuse, sans être chargée de nuages. Le baromètre à cuvettes, bien purgé d'air, était à 28 pouces et demi ; le thermomètre de Réaumur au mercure, à 15 degrés et demi. La direction de la boussole devint folâtre pendant une minute ; la boussole de déclinaison était à 18 degrés 45 secondes du nord à l'ouest. Si l'on peut attribuer des effets semblables à des causes pareilles, on peut croire qu'il y a eu grande éruption volcanique sur notre hémisphère, ainsi qu'il arriva lors des tremblemens de terre de Messine et de Lisbonne, suivant les observations de M. Lemonnier.

— On lit dans la gazette de Hambourg, un article où il est dit positivement que l'ex-général Lahorie et Fresnières, secrétaire du général Moreau, ont été arrêtés à Neisse, petite ville de la Silésie prussienne, sur la demande du gouvernement français.

— On trouve chez le Normant, les *Vers Homonymes*, suivis des *Homographes*, par M. Fréville, professeur aux écoles centrales. Cet ouvrage forme un fort volume in-12, et se vend 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste.

(N^o. CLVII.) II MESSIDOR an 12.
(Samedi 30 Juin 1804.)



M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O È S I E.

~~~~~  
E S S A I D E T R A D U C T I O N

Du Prædium Rusticum, poëme latin de
P. VANIERE.

Fragment du deuxième livre, qui commence au 350^e vers
Ille suos hominum, etc.

TROP heureux ce mortel qui, sans trouble et sans bruit,
Vit dans l'obscurité d'un champêtre réduit,
Et borné dans ses vœux, content du nécessaire,
Interdit à son cœur tout espoir téméraire !
Sa seule ambition est de donner des lois
Aux fleurs de ses jardins, aux arbres de ses bois.
Il n'a pas pour le gain cette ardeur inquiète
Qui, toujours renaissante et jamais satisfaite,
Fait sur des monceaux d'or asseoir la pauvreté ;
Jamais trop de savoir n'enfla sa vanité.

D

50 MERCURE DE FRANCE.

Le seul art qu'il possède est celui de bien vivre ,
De soigner des troupeaux , de connaître et de suivre
L'influence des cieux et l'ordre des saisons ,
La nature des vents et le temps des moissons.
Il méconnaît l'envie , et d'un peuple volage
Ne va point follement mendier le suffrage ,
Et montrer , en tombant du faite des honneurs ,
La triste vanité des humaines grandeurs.
Il ne redoute point , étranger aux affaires ,
Et la voix de Thémis et ses arrêts sévères.
Comme il ne hait personne il n'a point d'ennemi ;
La crainte , le remords n'approchent pas de lui :
Nul regret ne se mêle à sa gaité durable ,
Et jamais le dégoût ne s'assied à sa table.

D'un bras infatigable il poursuit ses travaux ;
Tantôt sème un blé pur dans les sillons nouveaux ,
Tantôt le redemande à son terrain fertile.
Ainsi croît sa vigueur ; ainsi son corps agile
Ignore et ces douleurs et ces infirmités
Qu'enfante la mollesse au sein des voluptés.
Tout mets lui paraît bon , car la faim l'assaisonne ;
Et sa faim , le travail chaque jour l'aiguillonne.
Un facile sommeil lui verse ses pavots ,
Tandis que l'opulent cherche en vain le repos ,
Et sur sa couche d'or , bercé par la mollesse ,
Veille et demeure en proie à sa noire tristesse.

Vaut-il mieux , méprisant la nature et ses lois ,
Courir au sein des mers sur un fragile bois ,
Y poursuivre Plutus et franchir les limites
Qu'à nos vastes desirs un Dieu même a prescrites ?
Vaut-il mieux habiter un monde corrompu ,
Où l'intérêt toujours étouffe la vertu ;
Et , jaloux d'un vain nom , qu'on poursuit à toute heure ,
Tantôt d'un grand superbe assiéger la demeure ,
Courtiser sans rougir d'indignes serviteurs ,
Et s'ouvrir en rampant la route des honneurs ;

Et tantôt, se laissant aller à l'indolence,
Traîner dans les langueurs sa pénible existence ?

Vaut-il mieux au barreau, prôstituant sa voix,
Défendre l'innocence et le crime à la fois ;
Ou, d'un triste avocat qui s'emporte et qui crie,
Comme juge, écouter la longue plaidoïerie,
Et, voué sans relâche aux affaires d'autrui,
Laisser journellement les siennes dans l'oubli ?

Vaut-il mieux, sous le poids d'une usure effroyable,
Feignant de l'obliger, écraser son semblable ;
Ou, cherchant dans la guerre un barbare butin,
S'engraisser à loisir des pleurs du genre humain ?
Tandis qu'on peut aux champs cueillir d'une main pure
Les faciles trésors qu'enfante la nature.

Heureux, a dit Virgile, heureux le laboureur,
S'il sait l'être en effet, s'il connaît son bonheur !
Mais Virgile aime mieux percer le voile immense
Qui des mondes divers nous cache l'ordonnance.
Ainsi ce beau génie, en ses doctes loisirs,
Pâlit sur des objets créés pour nos plaisirs ;
Il suit, sans se lasser, la route peu connue
Des globes radieux errans dans l'étendue,
Les classe, et savamment les range en divers corps ;
Tandis qu'en ses foyers, sans trouble et sans efforts,
Le laboureur jouit de leurs clartés propices,
Et d'une belle nuit goûte en paix les délices.

FÉLIX DE SAINT-GENIÈS.

LA MÉLANCOLIE.

Récit.

CONCLUSION.

.....
.....
.....
Mais déjà de la nuit le flambeau solitaire
Répand dans la vallée une faible lumière.

52 MERCURE DE FRANCE,

Sur les rochers déserts l'argent de ses rayons
De la neige brillante imite les flocons ;
Tandis que les Zéphirs , amans légers de Flore ,
Balancent tendrement les boutons près d'éclorc :
De la noire forêt le feuillage frémit ;
Et l'écho de ces bords aux plus lointains redit
La plainte que murmure au courant qui l'entraîne ,
Une source tombant et fuyant sur l'arène.
Quel moment enchanteur ! l'univers est en paix ,
La chaumière est égale au fastueux palais ;
Tous deux ensevelis dans les flancs de la nue ,
De leurs murs inégaux n'affligent point la vue :
Le pauvre dort peut-être , et le riche endurci
Peut-être appelle en vain le sommeil qui l'a fui.
Le poète , inspiré , sur sa lyre savante
Célèbre les beaux arts , la gloire , son amante :
Sur un ton moins pompeux le hautbois des bergers
D'une simple romance entretient les vergers ;
D'un malheureux amant il redit l'aventure ,
Comme il fut oublié d'une belle parjure ,
Comme il quitta les lieux témoins de son malheur ,
Et mourut en aimant qui lui perça le cœur :
Hélas ! l'amant trahi peut-il chérir la vie !

Entendez-vous crier , sous la main de Sylvie ,
Le volet malheureux qu'elle soulève en vain ?
Elle s'arrête.... elle ouvre , et s'arrête soudain....
Rassure-toi ; la nuit pour toi sera discrète ,
Et tu n'as réveillé qu'une douce fauvette ,
Tremblant pour ses petits , comme toi pour tés feux.
Tout est calme ; et Sylvie , au comble de ses vœux ,
Croit entrevoir au loin , aux rayons de la lune ,
Le doux ami qui fuit sa lumière importune ,
Et dans l'obscurité cherche à perdre ses pas.
Il approche.... c'est lui ; le cœur ne trompe pas....
Un soupir , un baiser , sont donnés par Sylvie ;
Mais c'est tout ; c'est beaucoup... Au matin de la vie ,

L'amour est innocent, et n'en est que plus doux.

« Adieu, mon doux ami! — Ma belle, m'aimez-vous?

— Je t'aime... — Demeurez... — Je ne puis... — Ah, cruelle!...

— Je souffre plus que vous... — Adieu! Sois-moi fidelle.

— A demain, mon ami! — Tu me quittes!.. — Ah Dieu!.. »

Elle rentre, et revient pour lui redire adieu....

L'ami, bien lentement, s'éloigne de Sylvie,

Le cœur rempli d'amour et de mélancolie :

Tes ombres, douce nuit ! mieux que les feux du jour,

Inspirent le poète, et plaisent à l'amour.

O nuit! c'est dans ton sein que la harpe gallique,

Des compagnons d'Odin et de l'Ecosse antique,

A dit à l'aube les travaux belliqueux ;

Et ces chants, applaudis par nos derniers neveux,

Graces à *Lormian*, honneur de ces rivages,

Du temps qui détruit tout défiant les outrages,

Feront aimer la gloire, et suivront aux combats

L'intrépide guerrier qui brave le trépas :

Ils charmeront encor les heures de la vie,

Et livreront les cœurs à la mélancolie.

O nuit! tu vas finir... un rayon incertain

Sur ton manteau de deuil projette le matin ;

Bientôt l'astre de feu, sortant du sein de l'onde,

D'un seul de ses regards, rendra le jour au monde :

Alors, tranquille nuit ! compagne de la paix !

Loin de nous... Mais le jour va revoir nos guérets...

La haine et la douleur reviennent sur la terre,

Et moi, je vais rêver sous mon toit solitaire.

RICARD-SAINT-HILLAIRE, fils.

TRADUCTION DE LA PREMIÈRE ODE D'HORACE.

Mæcenas, atavis, etc.

ILLUSTRE rejeton des rois de l'Etrurie,

Mécène, ô mon soutien, ô ma gloire et ma vie !

54 MERCURE DE FRANCE,

Pour ceindre d'un laurier son front victorieux,
 L'athlète, tout couvert d'une noble poussière,
 Aime à faire voler un char dans la carrière :
 S'il remporte la palme, il est au rang des dieux.
 Des caprices du sort, esclave ambitieux,
 L'un poursuit des honneurs la fumée incertaine :
 L'autre, pour entasser les trésors de la plaine,
 Se plaît à cultiver les champs de ses aïeux.
 On ne les verrait point, pour tout l'or du Pactole,
 Timides nautonniers, sur de frêles vaisseaux
 Commettre leur destin à la merci d'Bole.
 Lorsque les aquilons ont soulevé les flots,
 Le marchand, du fermier nous vante le repos :
 Bientôt, la soif du gain ranimant son courage,
 Sur sa nef réparée il brave le naufrage.
 D'autres, s'abandonnant à leur goût paresseux,
 Mollement étendus sur le bord des fontaines,
 Dans les flots écumans d'un Falerne mousseux,
 Boivent le doux quibli des soucis et des peines.
 Le soldat, endurci dans les travaux de Mars,
 Aime le son perçant des trompettes guerrières,
 Ce son si redoutable au cœur des tendres mères !
 Son bonheur est de vivre au milieu des hasards.
 Le chasseur, sans penser à sa jeune compagne,
 Passe les jours, les nuits, errant dans la campagne ;
 Soit qu'il suive une bête à travers les forêts,
 Soit qu'un vieux sanglier ait rompu les filets.
 Pour moi, l'honneur, les prix, les couronnes de lierre,
 Des bocages et des frais délicieux,
 Des nymphes et de Pan les danses et les jeux,
 M'élevant au-dessus du profane vu'gaire,
 M'inspirent les accords les plus mélodieux,
 Pourvu que les neuf Sœurs visitent ma retraite,
 Et daignent accorder mon luth harmonieux ;
 Mais si j'obtiens de vous le titre de poète,
 Bientôt mon front superbe ira frapper les cieux.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

EN tout temps, en tout lieu, sur tout ce qui respire
 J'exerce un invincible et naturel empire ;
 Et je cause aux mortels , soumis à mes desirs ,
 Et de cruels tourmens , et de bien doux plaisirs.
 Sans cesse , à leurs regards , je me métamorphose ;
 Et même , à leur insçu , de leur sort je dispose.
 Rien au monde , lecteur , même ta volonté ,
 Ne saurait désunir notre société ;
 Avec toi je naquis , et nous mourrons ensemble.
 Par un contraire effet , en moi seul je rassemble
 Et la présomption , et la timidité ,
 Et l'adresse à séduire , et la crédule ivresse.
 Toujours l'oreille au guet , les yeux toujours ouverts ,
 Bien sonvent , et j'entends , et je vais de travers.
 Je suis bas , orgueilleux ; je gronde , je caresse.
 Mes sentiment , mon goût , sont fins , sont délicats ;
 Le mets le plus grossier a pour moi des appas.
 Frère du dieu de la tendresse ,
 J'assure ses succès ; et le fripon par fois ,
 Sans respect pour mon droit d'ainesse ,
 Me force à fléchir sous ses lois.
 Des autres je m'occupe avec un soin extrême ,
 Pour mon propre intérêt ; car c'est moi seul que j'aime..
 Mais j'ai parlé trop clairement ;
 Et c'est ainsi que bien souvent ,
 En voulant me cacher , je me trahis moi-même.

D....

LOGOGRIPE.

Je suis de ma nature un être assez petit ,
 Et , malgré mon grand nom , mon mérite est fort mince :
 Je me couvre parfois du manteau de l'esprit ,
 Et j'amuse souvent Paris et la province.

4

56 MERCURE DE FRANCE,

Je suis pour les oisifs un objet très-commode ;
Je vous inscris sans peine au nombre des auteurs :
Je partage mon trône avec deux de mes sœurs ;
Et , si l'on me méprise, on n'est point à la mode,
(En province, s'entend) ; et si quelque lecteur ,
Voulant me disséquer, desire me connaître,
Qu'il cherche dans dix pieds de diverse grandeur :
Aussitôt à ses yeux un métal va paraître ;
Un mal très-répandu , que peut-être il ressent ;
Une exclamation ; le chef d'une famille ;
L'instrument sur lequel on brûla Saint-Laurent ;
Ce qui toujours distingue un homme d'une fille ;
Ce que cherche un Français en bravant le trépas ;
Et cet objet sacré dont il prend la défense :
Quoi ! malgré tout cela , tu ne devines pas ?
Eh bien ! en veux-tu plus ? je suis en ta puissance.

LE GORGUS (de Versailles.)

CHARADE.

Mon premier charge un animal tranquille ;
Sans mon second mon tout est inutile.

Par un Abonné.

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Non*.

Celui du Logogriphe est *Maïs* (blé de Turquie.)

Celui de la Charade est *Cha* (1) -rade.

(1) Le *cha* est une étoffe de soie qui se fait à la Chine. (Voyez le
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE.

L'Enéide, traduite en vers français par *J. Delille*.
Quatre volumes in-18, figures, avec le texte.
Prix : 14 fr. et 16 fr. 50 cent. par la poste.
A Paris, chez *Giguet et Michaud*, imprimeurs-
libraires, rue des Bons-Enfants; et chez *le Nor-*
mant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres
Saint-Germain-l'Auxerrois, n^o. 42.

TOUT n'est pas admirable dans les hommes les plus dignes d'admiration. La faiblesse humaine se trahit toujours par quelque endroit. Nous avons vu Virgile s'élever dans le second livre de *l'Enéide*, à toute la hauteur de l'épopée. Dans le troisième, il n'embouche plus que faiblement la trompette héroïque. Ce n'est pas l'avis de M. Delille, qui veut, au contraire, que ce soit un des chants où le poète latin ait montré le plus de goût et quelquefois d'imagination. Il va même jusqu'à dire qu'il est peut-être supérieur à ceux qu'on a coutume d'admirer davantage ; mais les traducteurs sont comme les amans, qui voient dans leurs maîtresses des beautés qu'elles n'ont pas, et qui ne voient pas les défauts qu'elles ont.

Ce n'est pas le mouvement, c'est l'action qui manque à ce troisième chant : ce sont deux choses qu'il faut apprendre à distinguer. La flotte des Troyens ne fait que passer et repasser la mer, sur la foi d'oracles ambigus, qui la jettent de rivage en rivage. C'est mettre des corps en mouvement ; ce n'est pas mettre en action des âmes et des caractères. Errer, ce n'est pas agir ; et cette vie vagabonde, qui n'est relevée par aucun exploit, ternit le caractère de résolution qu'Enée avait fait paraître

dans le livre précédent. Le premier oracle d'Apolon s'explique si mal, que les Troyens vont s'établir en Crète, où ils essuyent la peste. Les Dieux d'Ilion apparaissent alors à Enée, et lui apprennent que ce n'est pas en Crète qu'il fallait aller, mais en Italie. On pouvait leur répondre que leur avis venait un peu tard. La conduite de ces Dieux est si mal entendue, qu'elle donne un air de faiblesse à la piété du héros. Enée croit tout, jusqu'aux prédictions des Harpyes, qui, pour avoir été rapportées par Denys d'Halicarnasse, n'en sont ni moins puérides, ni moins indignes de figurer dans un poëme sérieux. Lorsqu'on songe que ces tables que les Troyens seront réduits à dévorer, ne sont autre chose que des gâteaux qui leur servent d'assiettes; peut-on ne pas rire de voir une circonstance si frivole faire la matière d'une prophétie menaçante qui effraie toute une armée? M. Addison trouve que Virgile a bien soutenu dans cet endroit la majesté du poëme épique. Il a bien fait de le dire, je ne l'aurais jamais deviné.

L'arbre sanglant de Polydore, que le Tasse a imité, n'est pas seulement une fiction dépourvue de vraisemblance, comme l'ont observé les critiques; c'est encore du merveilleux en pure perte, puisqu'un événement si terrible, au lieu d'exciter Enée à la vengeance, n'aboutit qu'à lui faire peur et à précipiter sa fuite.

..... *Gelidusque coit formidine sanguis.*

Enée est un peu sujet à avoir le sang glacé dans les veines, et ces marques d'une frayeur excessive reviennent trop souvent dans son récit. Il avait cependant une belle occasion de déployer sa grandeur d'âme, et la bonté qui fait le fond de son caractère. Les inquiétudes paternelles d'un chef, dans une mission aussi haute et aussi difficile que

la sienne, suffisaient à ce dessein. Il fallait sauver le reste de sa nation. Et de quels périls ? Quelle nuit pour un héros, que celle où Enée, retiré vers le mont Ida avec ses compatriotes, voyait, d'un côté, les Grecs et les flammes qui achevaient de consumer Troie, et de l'autre, une multitude tremblante qui se reposait sous son épée ! Virgile pouvait approfondir cette situation : il ne l'a pas même touchée. Par quelle raison ? Je l'ignore ; mais au lieu de décider ce qu'il devait faire, voyons ce qu'Homère a fait dans une conjoncture assez semblable, qui ouvre le dixième chant de *l'Iliade*.

Les Grecs sont à la veille de voir leurs retranchemens forcés, et leur flotte brûlée par Hector. La nuit seule les a sauvés de ses mains. Les Troyens, maîtres de la plaine, attendent le lever de l'aurore pour les exterminer. La consternation règne dans le camp. Cependant les guerriers, fatigués d'une sanglante bataille, dorment près des vaisseaux. Agamemnon seul ne peut fermer les yeux. Ce roi des rois pleure sur le sort de ses peuples, qu'il voit réduits à la dernière extrémité ; mais après que sa grande ame a donné quelques momens à la douleur, il se souvient que le salut de l'armée repose sur lui seul. Il se lève, il va visiter tous les postes du camp ; il envoie son frère réveiller les principaux capitaines, et joint à son ordre cette leçon admirable : « N'oublie pas, en arrachant nos guerriers » au sommeil, de les qualifier honorablement. » Appelle-les du nom de leurs pères ou de leurs ancêtres. Eloigne de ton ame tout sentiment d'orgueil. C'est à nous de porter tout le poids du malheur. » Cette résignation, dans un cœur aussi fier que celui d'Agamemnon, me paraît un effort de magnanimité également sublime et touchant. Ce n'est qu'un sentiment, mais il est sinoble ; ce n'est qu'une parole, mais elle est si pleine de gran-

60 MERCURE DE FRANCE,

deur d'ame, qu'elle suffit pour tracer le modèle d'un parfait général et d'un véritable pasteur des peuples. Cette manière de dessiner les caractères est vraiment homérique, et il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître dans cette partie l'immense supériorité du poète grec.

Si la justice oblige de dire qu'on ne trouve pas dans l'*Enéide* ces ressorts vigoureux de la composition d'Homère, on n'oubliera jamais que l'éclatante perfection de son style couvre tous les défauts. Virgile, comme écrivain, n'a que des admirateurs. C'est le poète le plus sensible et le plus mélodieux de l'antiquité; c'est aussi le plus difficile à traduire. Il faudrait avoir, pour ainsi dire, la même oreille et la même ame, pour rendre ces délicatesses de sentiment, de goût et d'harmonie par lesquelles il vous enchante, et qui offrent presque à chaque pas des difficultés qu'il faut bien croire invincibles, puisque M. Delille ne les a pas vaincues.

La versification du célèbre traducteur m'a paru plus égale et plus soutenue dans le troisième livre. Il réussit mieux à donner du tour et de l'élégance à de simples détails de narration, qu'à entrer dans les finesses du cœur, ou même à déployer les richesses de l'imagination. Ce sont souvent de très-beaux vers qu'on est obligé de critiquer dans M. Delille, et j'ose assurer qu'il serait un poète plus parfait, s'il savait quelquefois être un versificateur moins brillant.

Par exemple, on est étonné de trouver, dans une description de la peste, des vers tels que ceux-ci:

..... La stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
.....
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne.

Il faut avouer que ce n'est pas là la couleur du sujet, ni celle de Virgile. Dans une mortalité générale, s'amuse-t-on à considérer si la *guirlande* de l'année est flétrie ? C'est tout ce qu'on dirait d'une sécheresse qui empêcherait les bergères de trouver des fleurs dans les prés. Virgile est bien éloigné de cette espèce de coquetterie d'imagination. Il tourne tout en sentiment :

..... *Miserandaque venit
Arboribusque satisque lues, et lethifer annus.
Linquebant dulces animas.*

Un des secrets de l'art, pour émouvoir et laisser des impressions profondes, c'est de ramasser en quelque sorte toute la force du sentiment, et toute l'abondance des idées sous une seule expression. C'est comme un seul coup qu'on porte à l'âme ; mais si fort et si puissant, qu'il l'ébranle jusqu'au fond. Virgile excelle dans cet art, qui est une des grandes parties du style. S'il y a une circonstance attendrissante dans l'*Enéide*, c'est sans doute celle du départ des Troyens, lorsque, prêts à s'embarquer, ils jettent un dernier regard sur les cendres de leur ville. Combien de vers touchans le poète ne pouvait-il pas tirer de cette circonstance ! Cependant, il fait dire simplement à Enée :

*Littora tunc patriæ lacrymans portusque relinquo,
Et campos ubi Troja fuit.*

C'est comme un trait qu'il jette en passant, et il vous laisse creuser ce fonds de tendresse et de mélancolie. S'il l'eût développé, il n'aurait produit que des sentimens superficiels. M. Delille traduit :

Les yeux en pleurs, je pars, je fuis ces bords chéris,
Ces antiques remparts, dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie.

Ces vers ne paraissent pas très-défectueux ; et néanmoins combien une critique rigoureuse y trouverait

à reprendre ! Premièrement, *ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie*, qui pourraient être partout ailleurs un beau vers, ne servent ici qu'à altérer la douceur et le naturel du style ; car une personne affligée, qui cherche des expressions tendres, n'ira pas recourir à de pareilles métaphores. Ensuite, *ces bords chéris* ne rendent point *littora patriæ, les rivages de la patrie*. Cette dernière expression va au cœur : et pourquoi ? c'est qu'elle vous met en situation, c'est que tous ceux qui ont voyagé sur mer savent avec quel attendrissement on considère de loin les rivages de sa terre natale. Enée ne pouvait pas dire, au moment de s'embarquer, qu'il fuyait *les toits paternels*, puisque ces toits ne subsistaient plus, et qu'il dit lui-même, dans le second livre, que les Grecs y avaient mis le feu.

..... *Tectum omne teuebant.*

Mais quand l'expression aurait été juste, Virgile ne l'eût pas employée, parce que c'est entrer dans un détail qui ne peut qu'affaiblir le grand sentiment que le poète a renfermé dans une seule parole : *Et campos ubi Troja fuit*..... Qui est-ce qui ne sent pas que cela dit tout ?

On trouve le même art dans le bel épisode d'Andromaque. Cette femme si tendre, cette mère inconsolable, quel plaisir ne semble-t-il pas qu'elle va éprouver à s'entretenir avec Enée de tout ce qu'elle aime ? Au moment où elle ouvre la bouche, quel torrent de sensibilité et de regrets ne s'attend-on pas à lui voir répandre ! Elle ne dit qu'un mot, elle ne jette qu'un cri : *Hector ubi est ?* Où est mon Hector ? Et les larmes lui coupent la voix.

..... *Dixit, lacrymasque effudit.*

La vraie douleur n'a point de phrases, ni de dis-

cours suivi, elle n'a que des mots tendres, des exclamations qui partent du cœur. Ceux qui ont perdu quelque personne chère, et qui la regrettent tous les jours, sentiront tout ce qu'il y a de vrai et de profond dans la question d'Andromaque. C'est le cri habituel d'une ame désolée, qui a sans cesse devant les yeux ce qu'elle a perdu. Où est-il celui que j'aimais ? *Hector ubi est ?*

Ne craignons pas d'approfondir ces beautés sentimentales : notre nation en a besoin. Amollissons, s'il se peut, ces entrailles que la guerre et l'égoïsme ont endurcies. Qu'y a-t-il de plus touchant que cette triste solennité, dans laquelle Virgile nous représente Andromaque vouée toute entière au culte de la douleur et de l'amour ?

*Solennes tum forte dapes et tristia dona,
Ante urbem in luco, falsi Simoëntis ad undam,
Libabat cineri Andromache.*

Les souvenirs de la patrie viennent se mêler à ceux de l'amour conjugal et de la tendresse maternelle. C'est au fond d'un bois, sur le bord d'un ruisseau qui lui rappelle le Simoïs, que la veuve d'Hector fait des libations à sa cendre. Le poète ajoute qu'elle avait élevé deux autels pour y pleurer :

Et geminas, causam lacrymis, sacra verat aras.

Deux autels ! C'est assez rappeler la double perte qu'elle avait faite. D'un mot, Virgile vous fait entendre et le motif et le but de ce triste appareil. *Causam lacrymis* ; mais M. Delille n'a pas senti combien cette brièveté était précieuse. Il joint à ce beau texte le plus malheureux de tous les commentaires. Après avoir dit assez élégamment,

Deux autels recevaient le tribut de ses pleurs,

Il ajoute :

L'un pour Astinax, et l'autre pour son père.
Là pleurait tour-à-tour et l'époux et le mère.

C'est là ce que j'appelle épuiser le lecteur, et ne lui rien laisser dans l'ame; car, lorsque le poète a tout dit, que peut-il vous rester à penser ?

Je n'aime pas non plus entendre dire à Andromaque, dans la suite de son histoire,

J'ai rampé ~~sur~~ un maître.

Ce langage manque de convenance dans la bouche d'une princesse. Il faut remarquer avec quelle délicatesse Virgile a relevé, par l'expression, ce qu'il y a d'humiliant dans le fond de l'idée.

*Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus.*

Observez que c'est la seule occasion où Andromaque parle au pluriel. *Nos. . . tulimus*. Elle se confond dans la foule des captives, pour sauver sa dignité. Elle ne se nomme pas, par respect pour elle-même. Le sort peut persécuter une grande ame, il ne l'avilit jamais. O qu'il importe d'apprendre à lire dans la pensée des grands écrivains, et de se rendre compte de toutes les expressions qu'ils emploient ! Suivons Virgile jusqu'à la fin de l'épisode.

Les premiers mouvemens du cœur d'Andromaque ont été pour Hector ; les derniers sont pour son fils ; mais l'expression en est bien différente. C'est une douleur modérée, quoiquetendre, qui ne trouble ni l'usage de l'esprit, ni les lois du discours. Le fils d'Enée lui rappelle le sien ; c'est à cet enfant qu'elle fait ses derniers adieux. Elle lui offre des vêtemens travaillés de ses mains, qu'Astyanax aurait portés.

*Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ. Cape dona extrema tuorum,
O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquanti tecum pubesceret ævo,*

Quelle

MESSIDOR AN XII.



Quelle juste mesure de sensibilité et de modération, de douleur et de dignité ! Avouons que Virgile a fourni à Racine la première idée de ce beau caractère; mais aussi, disons que Racine a prodigieusement perfectionné l'idée de Virgile. Quels hommes que Virgile et Racine ! La manière dont M. Delille a traduit le discours d'Andromaque n'est pas dépourvue d'élégance ni de sentiment, et cependant elle ne me satisfait pas. J'en vais dire les raisons.

Je trouve d'abord qu'il y a quelque chose de trop familier et de trop brusque dans les deux impératifs qui commencent le discours,

« Tenez, prenez ce don de l'épouse d'Hector. »

Ensuite, pourquoi le traducteur a-t-il craint de faire dire à Andromaque que ce don était l'ouvrage de ses mains ? *Manuum monumenta mearum.* Pourquoi a-t-il transporté cette circonstance dans le récit où elle perd ce qu'elle a de touchant ? L'expression de *monumenta* est elle-même une beauté de sentiment que M. Delille nous laisse à regretter.

« Cher enfant, qu'il vous prouve à jamais ma tendresse. »

Je regarde comme une grâce charmante, dans le latin, qu'Andromaque se nomme ici elle-même. Elle dit à cet enfant : Que mon présent vous fasse souvenir long-temps de l'amour d'Andromaque.

Longum Andromachæ testentur amorem.

Mais après s'être nommée avec cette simplicité; elle ajoute tout-à-coup, avec une emphase touchante, qu'elle est l'épouse d'Hector; *conjugis Hectoreæ.* C'est un léger mouvement d'orgueil qui s'éteint bien vite dans les larmes.

..... *Cape dona extrema tuorum.*

« C'est le dernier présent d'une triste princesse. »

E

66 MERCURE DE FRANCE,

On doit sentir pourquoi ce nom de *princesse* ne convient point ici. Virgile dit *tuorum*, et M. Delille a eu raison de s'y reprendre à deux fois pour rendre la modestie et le sentiment de cette expression.

« De vos parens, hélas ! c'est le dernier bienfait.
» Prenez, ô de mon fils, doux et vivant portrait ! »

Ce dernier vers est bien éloigné de rendre la force et la douceur de la pensée d'Andromaque, qui regarde le jeune Iule comme la seule image qui lui reste d'Asryanax.

O mihi sola mei super Astyanactis imago !

« Voilà son air, son port, son maintien, son langage;
» Ce sont les mêmes traits, il aurait le même âge. »

Le tour de Virgile est infiniment plus passionné, et il s'arrête à des traits de ressemblance bien plus sensibles que l'*air* et le *maintien*. *Sic oculos, sic ille manus*. . . Il est naturel qu'Andromaque soit frappée des regards et du geste; mais elle ne peut pas dire, *voilà son langage*, lorsque cet enfant n'a pas prononcé une parole. Elle se complait dans cette vive image de son fils, elle est entraînée par le plaisir d'en parler, et, par une suite de cette complaisance, elle orne son style. Il y a, dans le dernier vers, une fleur de poésie que le traducteur paraît avoir désespéré de faire passer dans notre langue.

Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

On voit, par tous ces exemples, que le troisième livre n'est pas inférieur aux précédens pour le mérite de la diction. On y reconnaît assurément la même main. C'est ce qui couvre de ridicule la prétendue tradition rapportée par Macrobe, qui donne pour un fait certain que Virgile avait copié presque mot à mot tout le second livre de l'*Enéide* dans un ancien poète grec. Je suis étonné que

M. de La Harpe prétende qu'il soit difficile de douter d'un pareil fait. Il serait bien plus difficile d'y croire, quand même il aurait de meilleures autorités pour appuis. Car est-il si aisé de se persuader qu'un homme tel que Virgile, ait pu prendre dans un autre écrivain, non-seulement le fond des idées, mais même le style d'un des plus beaux chants de son poëme, sans qu'un emprunt si considérable laisse apercevoir la moindre nuance de disparate dans la manière de concevoir, de sentir et de s'exprimer ? Non, l'empreinte est trop uniforme, et la touche trop originale pour s'y méprendre ; et il est évident, pour un homme de goût, que celui qui a écrit le sixième livre de *l'Énéide*, a également écrit le second. Virgile aura pu profiter de quelques situations, remanier quelques idées du poète grec. C'est ce qu'il a fait à l'égard d'Apollonius de Rhodes et de Catulle, dans la peinture des amours de Didon. Cependant, personne ne conteste l'originalité du quatrième livre, et Didon n'en est pas moins regardée comme la plus belle création de son génie.

C H. D.

Les Merveilles du Corps humain, ou Notions familières d'Anatomie, à l'usage des enfans et des adolescents, par L. F. Jauffret. Deux volumes in-18. Prix : 3 fr., et 4 f. par la poste. A Paris, chez Leclere, libraire, quai des Augustins ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

IL y a deux manières de se rendre ridicule dans les lettres : l'une est de traiter en bel esprit ce qui est de science, et l'autre de traiter en savant ce qui est du bel

E 2

esprit. De ces deux manières je ne voudrais pas dire que M. Jauffret ait été assez adroit pour n'en pas manquer une ; mais son livre me paraît avoir les deux défauts contraires , d'être trop savant et de ne l'être pas assez ; de sorte que ne convenant ni aux hommes qu'il n'instruit pas suffisamment , ni aux enfans qu'il instruirait trop , il est difficile de deviner à qui il pourrait être utile , à moins que ce ne soit à M. Jauffret lui-même.

« Il y a des sujets , dit Leibnitz , où l'information n'est pas moins nécessaire que le génie. » C'est à quoi on ne fait pas assez d'attention aujourd'hui ; et de là vient qu'on traite en déclamateur des matières où il ne faudrait être qu'instructif. Galien , Ray , Derham , Nieuwentith , ont écrit sur la merveilleuse structure du corps humain. Ils l'ont fait pertinemment , parce qu'ils avaient du savoir. Ils ont réfuté la folle opinion de ces philosophes qui voulaient que les yeux n'eussent pas été faits pour voir , ni les pieds pour marcher , mais qui soutenaient que l'homme les avait tournés à cet usage , par sa seule volonté , et par l'effet du hasard. C'était le faire plus habile que la nature , et il faut avouer qu'il s'était avisé là d'une chose bien sensée. Ces absurdités qui eussent été capables de déshonorer l'esprit humain , ont donné lieu à de beaux traités sur les causes finales ; et l'anatomie , dont quelques personnes abusent aujourd'hui , servait alors à justifier la Providence. C'est ce qui a fait dire à Fontenelle : « L'astronomie et l'anatomie sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caractères du souverain Etre. L'une annonce son immensité , l'autre son intelligence ; on peut même croire que l'anatomie a quelque avantage. L'intelligence prouve encore plus que l'immensité. »

Cicéron , dans le second livre de la Nature des Dieux ,

a traité ce beau sujet comme en se jouant ; il a montré de quel style on pouvait orner les considérations qu'il offre à l'esprit. Il est tout à-la-fois le modèle et le désespoir de ceux qui veulent traiter cette partie de la philosophie en orateurs. J'en rapporterai quelques passages, et l'on verra que M. Jauffret n'a fait que délayer la matière sur laquelle l'auteur romain a jeté en passant quelques-unes des fleurs de son éloquence. Je n'imagine pas que le lecteur se plaigne d'être arrêté un moment par Cicéron, avant d'arriver à M. Jauffret.

« *Sunt è terra homines, non ut incolæ atque habitatores, sed quasi spectatores superarum rerum atque cælestium, quarum spectaculum ad nullum aliud genus animantium pertinet. Sensus autem interpretes ac nuncii rerum, in capite, tanquam in arce, mirificè ad usus necessarios et facti et collocati sunt. Nam oculi, tanquam speculatores, altissimum locum obtinent ex quo plurima conspicientes, fungantur suo munere. Et aures, cum sonum percipere debeant, qui naturâ in sublime fertur, rectè in altis corporum partibus collocatæ sunt. . . . » . . . « *Quis verò opifex, præter naturam, quâ nihil potest esse callidius, tantam solertiam persequi potuisset in sensibus ? quæ primum oculos membranis tenuissimis vestivit et sepsit, quas primum perlucidas fecit, ut per eas cerni posset ; firmas autem, ut continerentur. Sed lubricos oculos fecit et mobiles, ut et declinarent, si quid noceret, et ad spectum, quò vellent, faciliè converterent. » « *Auditus autem semper patet ; ejus enim sensu etiam dormientes egemus, à quo cum sonus est exceptus, etiam è somno excitamur. Flexuosum iter habet, ne quid intrare possit, si simplex et directum pateret. Provisum etiam ut si qua minima bestiola conaretur irrumpere, in sordibus aurium, tanquam in visco, inhaeresceret. Extrà autem***

eminent quæ appellantur aures , et tegendi causâ factæ tutandique sensus , et ne adjectæ voces laberentur atque errarent , priusquam sensus ab his pulsus esset. »
(De naturâ Deor. lib. II.)

« La terre n'est pas pour l'homme une demeure ni une patrie; c'est un lieu d'observations, d'où il considère tout le spectacle des choses célestes, qui n'est point fait pour les animaux. Ceux de ses organes dont la fonction est de l'instruire de ce qui se passe, sont placés dans la tête comme dans une citadelle, et leur usage est merveilleusement approprié à nos besoins. Les yeux occupent le poste le plus élevé, comme des sentinelles qui veillent à sa garde; et les oreilles, qui sont destinées à recevoir les sons, dont la nature est de monter, sont placées avec le même jugement dans le haut du corps humain. . . . Mais quel autre que le souverain artisan eût pu perfectionner avec tant d'adresse ces instrumens de nos sensations? avec quelle finesse il a tissu ces membranes, dont il a couvert et garanti les yeux, et qui sont tout à-la-fois assez transparentes pour que les rayons de la lumière y pénétrent, et assez fermes pour retenir l'œil dans ses mouvemens! En même temps il a fait les yeux humides et mobiles, pour qu'ils pussent éviter ce qui les blessait, et tourner aisément leurs regards, partout où l'esprit les voudrait porter. . . . L'organe de l'ouïe reste toujours ouvert; c'est un sens dont nous avons besoin même dans le sommeil; afin qu'au premier bruit qui nous menace nous soyons avertis et réveillés. Mais pour que rien ne s'y puisse introduire, son canal est plein de détours; la nature a pourvu même à arrêter les petits insectes qui s'efforceraient d'y pénétrer; ils demeurent pris dans cette espèce de glu dont il est tapissé. Au dehors, la coquille de l'oreille forme une *proéminence* qui n'est pas seulement destinée à pro-

téger l'organe, mais à recueillir la voix qui aurait pu tomber et se perdre, avant que l'ouïe en eût été frappée.»

On voit assez ce que ces idées pouvaient fournir à un esprit aussi philosophe et aussi fertile que celui de Cicéron. Il eût pu les étendre sans mesure, s'il eût imaginé de faire un livre d'un sujet d'amplification. Mais il a laissé à M. Jauffret l'idée vraiment neuve de mettre l'anatomie en dialogues à l'usage des enfans. Cicéron était un bon homme qui n'aurait pas senti l'importance de cette étude dans le premier âge. Il ne se doutait pas que les connaissances physiques dussent faire le capital de l'éducation. Il ne savait pas combien il était pressant d'enseigner aux petites filles toutes les parties du corps humain; mais M. Jauffret ne manque pas, parmi les interlocuteurs de son dialogue, d'en introduire une dont les innocentes questions pourraient fortement embarrasser son cher papa, M. de Valmont, lorsqu'il lui parle *des viscères pectoraux et abdominaux et des muscles fessiers*. La digne occupation pour un père, et la belle instruction pour des enfans! Certainement cette anatomie théorique est pour les hommes mêmes qui n'en font pas leur étude, la curiosité la plus vaine et la plus stérile; et, quant à la pratique, on conviendra sans peine que, hors l'application qu'on en fait à la médecine et à la chirurgie, il serait difficile de lui trouver un autre objet d'utilité.

Mais la forme que M. Jauffret a donnée à son livre, est encore plus étonnante que l'objet qu'il s'est proposé. Il met en scène un bon père, qui, soigneux de cultiver l'esprit de ses jeunes enfans, profite des momens de loisir que lui procure son séjour à la campagne, pour leur faire la description « d'une machine composée d'un nombre infini » de parties de nature différente, solides, molles, fluides, » spiritueuses, toutes renfermées sous une enveloppe com-

» mune ; d'une machine en même temps élégante et ma-
 » jestueuse, qui s'élève perpendiculairement sur deux
 » piédestaux, l'un à droite, l'autre à gauche, surmontés
 » par deux colonnes obliques, lesquelles soutiennent en
 » l'air un édifice à trois étages qui se communiquent par
 » des ouvertures ménagées avec art dans les planchers
 » qui les séparent. »

On est d'abord tenté de croire que c'est d'une machine de physique qu'il va être question ; et on ne peut s'empêcher d'admirer la clarté de ce style pour des enfans.

M. Jauffret examine ensuite les propriétés des cinq sens ; il fait observer l'admirable mécanisme de chacun en particulier, leurs rapports avec les objets extérieurs, mais il ne dit pas un seul mot de leurs relations avec l'ame, qui auraient pu lui fournir des vues physiologiques si intéressantes. Peut-être n'a-t-il pas voulu s'engager dans cette métaphysique avec des enfans qui n'auraient pu l'entendre, mais qui cependant ne comprennent pas davantage ce que c'est que *le pli des rayons dans les humeurs de l'œil la rampe supérieure du limaçon de l'oreille le nerf olfactoire composant les papilles du nez, etc.*

Des cinq sens, M. Jauffret passe à l'examen du *tibia* et du *péroné*, du *fémur*, du *sacrum*, des *vertèbres* et des autres os ; du *périoste* qui les recouvre, et de la *synovie* qui sert à faire mouvoir toute cette charpente avec plus de facilité. Il n'oublie pas, en passant, les soixante-huit os de la tête, mais il ne juge pas à propos d'en faire la description, et il fait quelques observations sur les parties du visage, et, en particulier, sur les lèvres qui, dit-il, nous sont indispensables pour recevoir les alimens, pour empêcher qu'ils ne tombent de la bouche, pour les repousser au dedans, lorsque les mâchoires s'ouvrent, et pour

arrêter la salive qui s'échapperait continuellement, *ce qui serait*, ajoute la petite Laurette, *une chose des plus dégoûtantes*. Il distingue douze ou quinze sortes de rires dont les lèvres sont l'organe ; mais, moins profond que le philosophe du Bourgeois Gentilhomme, il ne s'arrête pas à nous indiquer les différens mouvemens qu'elles doivent faire pour les exprimer. Il nous donne ensuite la belle description que Gallien a faite de l'usage de la main, et il finit par une courte explication de la respiration, de la circulation du sang, de la digestion et de la nutrition, qu'il dit être un secret impénétrable. Il termine enfin son livre par cette sage réflexion « que cette matière, toute attrayante » qu'elle est pour des yeux philosophes, ne peut avoir » pour les enfans *le charme* des autres connaissances plus » rapprochées de leur âge. » Et il faut avouer que c'est une belle raison pour justifier l'utilité de son ouvrage.

M. Jauffret ignore-t-il donc qu'il y a long-temps que les hommes les plus sensés se sont élevés contre ce fol amour des sciences physiques, qu'on veut inspirer aux enfans dès le berceau ? On veut *les charmer* ; on veut faire de l'éducation un amusement. Des insensés, qui osent se dire philosophes, vous parlent sans cesse de les instruire en les divertissant ; et on trouve des pères qui se laissent enchanter à ces rêveries, qui ne sentent pas qu'avec ces amusemens et cette mollesse, on peut bercer de grands enfans, mais non pas former des hommes. N'est-il pas temps enfin de nous défaire de cette manie de vouloir nous rendre plus agréables qu'utiles à ces beaux enfans, qu'on aime tant, mais pour lesquels on fait si peu de chose ? Etudions-nous leur nature, leur caractère, pour céder sans cesse à leurs caprices ? Sommes-nous leurs flatteurs ou leurs maîtres ; leurs esclaves ou leurs pères ? Défions-nous de cette molle tendresse qui veut leur épargner toute

la peine , et qui cherche à semer de roses le rude sentier qui mène à la science et à la vertu : aimons-les , mais pour eux-mêmes ; forçons notre amour à se renfermer dans notre sein , et qu'il ne paraisse qu'aux fruits utiles qu'ils en retireront pour leur instruction. « Aussi bien , dit Montaigne , est ce une opinion reçue d'un chacun , que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens : cette amour naturelle les attendrit trop et les relâche , voire les plus sages. » Vous voulez charmer vos élèves , imprudent que vous êtes , vous voulez les divertir ! et si , dans un moment d'humeur , ils vous disent que vous ne les charmez pas , que vous ne les divertissez pas , qu'aurez-vous à leur répondre ?

C'est une chose digne de remarque combien l'adoption d'un faux principe nous jette loin de la raison , et quelle prise nous donnons sur nous lorsqu'une fois l'erreur a gagné notre esprit. Mais si le premier devoir de la critique est de relever cette erreur , elle doit , en même temps , y joindre le correctif que le sujet comporte , et c'est ce que je fais de bon cœur , en rendant hommage aux vues secondaires de M. Jauffret dans la composition de son ouvrage : il faut avouer que la partie morale de son livre , quoique légèrement effleurée , est très-douce et très-honnête ; si le sujet est mal choisi , au moins il est traité avec une grande réserve , et avec tout le respect qu'on doit à l'enfance.

M. Jauffret annonce , dans le cours de son ouvrage , qu'il a le projet de nous parler un jour des plantes , des oiseaux , des papillons , etc. , etc. , et de suivre le plan qu'il s'est tracé dans le livre qu'il nous offre aujourd'hui ; c'est-à-dire que chacun de ces objets lui fournira la matière d'un volume ; et , comme il n'y a pas de raison pour exclure de ce long travail la plus petite partie de l'histoire naturelle , je prévois avec douleur que nous ne pourrons

suffire aux productions de cet infatigable écrivain. Heureux les amateurs dont la bibliothèque sera assez large pour les contenir, la fortune assez grande pour les acheter, et la vie assez longue pour les lire !

G.

Œuvres complètes de mesdames de la Fayette et de Tencin. Cinq vol. in-8°, avec portraits. Prix : 18 fr. , et 24 fr. par la poste. A Paris, chez *Colnet*, libraire, quai Voltaire; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

CETTE nouvelle édition qui vient de paraître, est précédée de notices historiques et littéraires très bien faites et fort agréables; on y a joint quelques lettres de madame de la Fayette, adressées à madame de Sévigné, et la correspondance de madame de Tencin avec M. de Richelieu. Les lettres de madame de la Fayette sont écrites avec beaucoup d'esprit; on y trouve cette manière piquante de conter et de peindre, qui donne tant d'agrément aux lettres de toutes les femmes spirituelles de ce temps, et qui consiste à ne jamais s'appesantir, à savoir choisir les petits détails, et à le faire avec précision et simplicité. Peindre d'un trait fut un talent qu'elles eurent toutes, ainsi que celui de plaisanter et de médire avec une légèreté et un certain ton d'insouciance véritablement inimitable. Mais ce caractère qui les distingue particulièrement, ne se trouve que dans leurs lettres; car, par une singularité remarquable, elles ont dans leurs ouvrages composés pour le public, un style diffus et souvent lourd: ce qui prouve qu'elles écrivaient à leurs amis sans aucune prétention, et comme elles parlaient. Leurs lettres don-

nent une idée exacte de leur conversation, et certainement il n'en fut jamais de plus aimable. C'est ce bon goût et ce ton si parfait, qui rendent si agréables les lettres de mesdames de Maintenon, de Caylus, de Coulanges, de Dangeau, de la Fayette, de Sévigné, etc. : mais cette dernière eut de plus un charme, une gaieté et des graces qui n'appartinrent qu'à elle. Néanmoins, si elle eût été privée de ce goût général alors, si elle eût eu les prétentions de notre siècle, ses lettres ne seraient pas le modèle le plus parfait que l'on puisse citer dans ce genre. Madame de la Fayette n'avait point de gaieté dans l'esprit; on sent que c'est par *imitation* qu'elle en veut montrer à madame de Sévigné, et alors elle manque de grace, parce qu'elle manque de naturel; mais combien elle est vraie, quand elle parle de son amitié pour madame de Sévigné! Elle n'emploie, pour l'exprimer, ni tournures, ni jolies phrases, et chaque mot intéresse. Ces lettres honorent également son esprit et son cœur. On n'en peut dire autant de la correspondance de madame de Tencin : on n'y voit qu'une intrigante qui se montre sans graces, sans finesse, et même sans esprit.

Madame de Tencin dit nettement, dans ces lettres, que la cour eut l'air d'exiler Voltaire, pour l'envoyer à Berlin, *comme espion, sonder le cœur et abuser de la confiance du roi de Prusse*. Le témoignage de madame de Tencin ne serait pas en ceci d'un grand poids; les personnes dévouées à l'intrigue ne sont jamais impartiales, et madame de Tencin haïssait Voltaire et madame du Châtelet; mais on trouve dans les lettres même de Voltaire une infinité de traits qui donnent beaucoup de vraisemblance à cette affreuse accusation. Il paraît que Voltaire joua plus d'une fois ce rôle infâme. Samuel Johnson, écrivain si véridique, dit que Pope se brouilla avec Voltaire parce que

ce dernier était un espion de la cour d'Angleterre, et qu'il ne venait chez lui que pour le sonder et l'épier (1).

On ne parlera point des romans de mesdames de la Fayette, de Tencin et de Fontaines; ils sont jugés depuis long-temps, et placés au premier rang des productions de ce genre. C'était rendre un service au public de rassembler ces ouvrages charmans, et d'en former un recueil imprimé avec le plus grand soin, dont tous les amateurs des lettres orneront sûrement leur bibliothèque.

Je releverai ici une petite erreur de fait qui se trouve dans une note. On y dit qu'une des dames de la cour était *première dame d'honneur de Madame*. Il n'y a jamais eu à la cour et chez les princesses du sang, qu'une seule *dame d'honneur* et qu'une seule *dame d'atour*; les autres dames chez la reine s'appelaient *dames du palais*; et chez toutes les autres princesses, *dames de compagnie*. Chez toutes les princesses du sang la place de *dame d'honneur* se donnait toujours à la plus ancienne. Les seules princesses de la *famille royale* avaient des *dames d'atours*.



Suite des Souvenirs de Félicie.

IL faut convenir, à la gloire des lettres, que ceux qui les cultivent avec application et succès, sont en général moins vindicatifs et moins haineux que les autres hommes. Ils disputent entre eux trop souvent avec toute la grossièreté, tout l'emportement de la colère et de l'orgueil blessé; mais il n'est pas rare de les voir ensuite se réconcilier avec sincérité: leur amour-propre est délicat et très-

(1) The lives of the most eminent english poets by Samuel Johnson.

irritable; néanmoins il semble qu'il n'ait qu'un premier feu, et que la réflexion, ou, pour mieux dire, le charme de l'étude, en amortisse tous les ressentimens. La haine personnelle envenime le cœur; il y a toujours de l'atrocité dans ses desseins ou dans ses desirs; les haines littéraires n'ont point cette véhémence et cette férocité, et (à moins de noirceurs particulières dont on a vu peu d'exemples) elles ne détruisent ni l'humanité ni l'estime. Un bon écrivain est piqué plutôt qu'irrité d'une critique injuste: quand il a répondu, il se croit vengé, il n'y pense plus; et si son ouvrage est accueilli du public, le pardon des injures ne lui coûte guère.

On a remarqué que dans le parlement d'Angleterre, ce sont les mauvais orateurs qui conservent une véritable rancune contre leurs adversaires; il en est de même parmi les auteurs: ceux qui sont dépourvus de talent sont quelquefois implacables; tous les traits lancés contre eux ont porté. Dans la carrière littéraire on n'opprime point un mérite supérieur; on n'y peut immoler que les sots: ceux-là sont donc très-excusables lorsqu'ils se montrent vindicatifs; le grand *tribunal d'appel* n'existe pas pour eux; ils savent que le public ne cassera point les arrêts dont ils sont les victimes, alors même que la sentence est injuste.

Ce n'est point le génie qui attire des persécutions; mais il faut admirer la Providence qui a réglé que celui qui fait un pernicieux usage de ses talens, aura toujours lieu de s'en repentir. La véritable gloire fut souvent funeste aux héros; elle ne l'est jamais aux écrivains, elle ne leur suscite que de petits ennemis, de petites contradictions, qui ne sont au vrai que des tracasseries puérides (1).

(1) L'auteur écrivait ceci avant la révolution; et tout ce qu'on a vu depuis, ne prouve rien contre ces réflexions. On ne peut juger sagement les hommes que dans les temps calmes et dans le cours ordinaire de la vie.

Si J. B. Rousseau n'eût jamais profané son talent par d'infâmes épigrammes , on ne l'auroit point accusé d'avoir composé les couplets qui causèrent sa perte. Mais M. de Voltaire , avec tout son crédit , ses nombreux partisans et ses intrigues , n'a pu dans aucun moment affaiblir la réputation littéraire de ce grand poète. Il eut beau calomnier Fréron , ce dernier , dans ce temps même , passa toujours pour être un excellent critique. Si M. de Pompignan eût eu plus de goût et plus de grace dans l'esprit , Voltaire n'aurait pu le tourner en ridicule. Au reste , toutes ces moqueries ne tombaient en général que sur la personne de M. de Pompignan , elles n'attaquaient point ses écrits.

Jamais la seule flatterie n'a fait naître un véritable attachement , et les critiques littéraires ne peuvent inspirer qu'une inimitié superficielle et momentanée : ce qui n'affecte point l'âme , ne saurait inspirer une haine profonde. Il résulte de tout ceci , que le cœur est plus délicat et plus sensible que l'amour-propre ; c'est une vérité qui honore la nature humaine : malheur à ceux qui ont employé tout leur esprit à la combattre. Je trouve , à l'appui de cette opinion , beaucoup de traits frappans dans l'histoire des littérateurs anglais ; en voici quelques-uns :

Blackmore fut l'auteur d'un poëme intitulé *le Prince Arthur* , qui eut un grand succès dans le temps. Dennis , célèbre critique , fit une satire sanglante de cet ouvrage ; ce qui n'empêcha pas Blackmore de devenir par la suite son ami , et d'écrire que Dennis était égal à Boileau pour la poésie , et supérieur à lui pour la critique.

Spence fit une critique , écrite avec politesse , mais très-détaillée , très-sévère et parfaitement juste , de la traduction de l'*Odissée* de Pope. Ce dernier trouva cet ouvrage si bien fait , qu'il desira en connaître l'auteur ; il se

lia avec lui de la plus intime amitié, et dans la suite, par son crédit et par ses amis, il contribua infiniment à l'avancement de sa fortune.

Anthony Collins, qui fit un si mauvais usage de ses talens, possédait une fort belle bibliothèque; on réfuta tous ses ouvrages, en prouvant qu'il faisait une multitude de fausses citations: stratagème si souvent employé depuis par nos philosophes irréligieux. Non-seulement Collins n'éta. t point irrité des critiques, mais il ne refusait jamais de prêter des livres à ceux qui ne desiraient les avoir que pour réfuter ses ouvrages.

En relisant ce journal, je vois qu'à propos de mon ineptie en affaires et de l'esprit de madame de F****, je m'étais promis de conter une petite histoire; la voici :

D. GENLIS.

(La suite dans un prochain numéro.)

S P E C T A C L E S.

T H É A T R E L O U V O I S.

Les Tracasseries, comédie en cinq actes et en prose.

DESTOUCHES avait indiqué à un ami, et même ébauché quelques sujets de comédie. On en a traité trois : *le Vindictif*, *l'Aimable Vieillard* et *le Tracassier*; aucun n'a réussi. Le premier de ces drames est de feu M. Dudoyer, homme de lettres peu connu, si ce n'est par son attachement à mademoiselle Doligni, qu'il avait fini par épouser. On sait que *l'Aimable Vieillard* n'a pas eu une heure entière d'existence sur le Théâtre-Français.

Quant

MESSIDOR AN XII.

Quant au *Tracassier*, Destouches l'aurait manqué certainement, à en juger d'après le plan qu'annoncent les trois premières scènes qu'il avait esquissées. Son chevalier annonce qu'il veut, à force d'adresse et de tracasserie, écarter des rivaux qui pourraient traverser un riche mariage qu'il a en vue. C'est là le procédé d'un intrigant. La tracasserie alors ne se montre plus comme le fond de son caractère; mais comme un moyen qu'il appelle au secours de son ambition.

L'auteur de la nouvelle pièce, que les journaux avaient nommé d'avance, nous donne deux tracassiers au lieu d'un, M. Tatillon et sa femme. Obligés de quitter leur ville, d'où ce défaut les avait, en quelque sorte, fait chasser, ils viennent chercher à s'établir dans un bourg voisin. Le mari arrive le premier pour choisir une habitation. Ce jour est marqué par deux événemens très-considérables; c'est celui d'une grande foire, et d'une grande alliance entre les deux premières familles du pays. Le notaire et le marchand de drap du lieu étaient en procès pour un pré. Ils doivent terminer la querelle par le mariage de leurs enfans. M. Tatillon choisit sa demeure provisoire dans une auberge dont l'hôte a préparé le repas de noces. A la fin du premier acte, on voit un honnête négociant de la ville qu'habitait le couple Tatillon, et qui annonce à l'aubergiste le caractère de ces gens. Il prétend que le mari est homme à le persécuter pour qu'il abatte sa maison, afin d'avoir, lui, le plaisir de présider à sa reconstruction. Effectivement, M. Tatillon en dit quelque chose dans le cours de la pièce. Cette charge a paru un peu forte.

Au second acte, madame Tatillon vient seconder son mari, et en un moment ils ont brouillé huit personnes: les futurs époux, les beaux-pères, les belles-mères, le négociant de leur pays, qui est venu à la foire, et sa

F.

82 MERCURE DE FRANCE ;

maîtresse. M. Tatillon trouve cette dernière fort à son goût, et le lui fait connaître. Cette fantaisie forme comme une double intrigue ; mais, d'un autre côté, elle sert heureusement aussi à amener le dénouement qu'on attendait avec impatience. Madame Tatillon, instruite de cet amour subit, témoigne de l'humeur, de la jalousie ; et tandis que ses tracassiers se querellent, tous ceux qu'ils ont brouillés se raccommodent. Lorsqu'ils reviennent, ils sont bien étonnés du prompt effet qu'a produit leur absence ; et tout le monde leur conseille d'aller habiter la capitale, où leur humeur tracassière sera moins dangereuse, et ne trouvera point autant d'emploi qu'en province.

Cette pièce, en somme, a fort ennuyé ; on en peut assigner plusieurs causes. Dans les premières scènes, M. Tatillon a plus l'air d'un importun, qui n'a aucun usage, que d'un tracassier. Il parle à tout le monde, sans connaître personne ; arrête long-temps, et à diverses reprises, un aubergiste qui a tout à-la-fois l'embaras d'une foire et d'un repas de noce ; qui répète sans cesse qu'il n'a pas une seconde à perdre, et ne s'en va jamais. On a trouvé que c'était un pléonasme que de mettre deux tracassiers sur la scène ; que M. Tatillon est trop avili. C'est sa femme qui écrit les lettres d'affaires, et c'est lui qui les porte à la poste. On commence par les donner pour de bonnes gens ; et quelquefois leurs tracasseries dégèrent en noirceurs d'autant plus odieuses, qu'ils les font sans intérêt ; en sorte qu'ils ne se contentent pas toujours d'être de *petits méchants*. C'est peut-être encore un défaut de l'intrigue, qu'aucune des affaires dont les *Tatillons* se mêlent pour les gêner, ne les touche. Il eût été plus moral de leur faire porter la peine de leur odieuse conduite, que de les montrer nuisant avec impunité à tout le monde. L'immensité des détails étouffe l'action principale. Les *tatillo-*

nages sont si fréquens, qu'il en résulte une fatigante monotonie. C'eût été assez de trois actes pour développer ce genre de ridicule. Quoique les personnages, qui sont très-multipliés, aillent et viennent sans cesse, l'action chemine très-lentement. Enfin, on a remarqué que cette pièce avait beaucoup de ressemblance avec quelques-unes de ses sœurs, et qu'il y avait aussi des tatillons dans les *Voisins*, *la Diligence de Joigny*, *l'Ami de tout le Monde*, etc.

On a pourtant retrouvé dans plusieurs traits, et même dans plusieurs scènes, le talent de l'auteur, sa manière vive, franche, piquante, originale. Rien n'est plus plaisant que le procédé de M. Tatillon qui rappelle en face aux six principaux personnages, les torts réciproques et les défauts qu'il leur suppose. Madame Tatillon même en est choquée : « Que faites-vous donc, lui dit-elle ? --- C'est, » répond-il, pour les réconcilier. »

On a écouté avec la plus grande indulgence, malgré l'ennui dont on ne pouvait se défendre. Quand la toile a été baissée, quelques sifflets se sont fait entendre. Il eût bien mieux valu se borner à ne pas demander l'auteur. Ce silence seul eût été assez expressif. Les sifflets sont une grossièreté superflue, qu'on aurait dû épargner à un auteur qui a tant de droits à l'estime et à la bienveillance publique.

Il vient de réduire sa pièce à quatre actes, et cette réduction lui a procuré quelque succès. L'auteur est l'in-fatigable Picart.

A N N O N C E S.

Essai d'un nouveau calendrier liturgique, ou classification nouvelle et raisonnée des fêtes pour tout le cours de l'année chrétienne. Brochure de 128 pages. A Paris, chez Brajeux, libraire, rue Saint-Severin, n°. 122, vis-à-vis la rue de la Harpe. Prix : 1 fr. 50 cent. — Un article des lois organiques du concordat promet une liturgie uniforme pour tous les diocèses de France. L'auteur de l'écri

que nous annonçons, présente à cette occasion ses vues sur la meilleure manière de composer l'année chrétienne. Elles ne sauraient être indifférentes aux véritables amis de la religion; elles méritent l'attention des personnes qui seront chargées du travail concernant cette uniformité de culte promise et si désirée.

Nouvel atlas portatif et classique de géographie ancienne et moderne, d'après les nouvelles divisions des états de l'Europe et les dernières découvertes, pour l'intelligence de toutes les géographies, contenant 30 cartes euluminées, destiné à l'usage des Lycées et écoles secondaires. Prix : 10 fr. pour Paris, et 11 fr., port franc.

L'Etude de l'enfance, ou syllabaire méthodique, instructif et amusant; divisé en quatre parties, et orné de planches, pour l'instruction des enfans du premier et du second âge; contenant, 1.° les premiers principes de la lecture; 2.° l'abrégé des principes de la grammaire et de l'orthographe; 3.° les principes de la morale puisés dans l'histoire de Joseph; 4.° les premiers principes de l'écriture et de l'arithmétique. Par M. F. Buron, professeur d'écriture, d'arithmétique, de commerce et de banque, et membre de plusieurs sociétés savantes,

Adeo in teneris consuescere multum est. VIRGILE.

Il importe de former l'homme dès son enfance.

Un vol. in-12. Prix : 1 fr. pour Paris, et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, palais du Tribunal, galerie de bois, n° 188, et passage Feydeau, n° 24.

Les trois conjurés, Irlandais, ou l'Ombre d'Emmet; par P. S. Tissot: broch. de 20 pag. in-8°. Prix : 60 c. et 75 c. par la poste.

A Paris, chez Cussac, imp.-lib., rue Croix des Petits-Champs, n° 53.

Cade des Enfans naturels, ou Recueil complet des lois qui fixent leur état et leurs droits: précédé d'un traité analytique des mêmes lois, et suivi de formules d'actes de reconnaissance; par P. A. Garrea, ci-devant avoué-défenseur au tribunal de cassation. Un volume. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Garnery, libraire, rue de Seine, ancien hôtel Mirabeau.

Méthode simple et facile, par demandes et par réponses, pour apprendre rapidement, et sans confusion, la musique; suivie des principes du violon, et de l'explication des termes italiens les plus usités pour l'indication des mouvemens; terminée par des observations sur la musique, avec plusieurs planches; par F. M., ancien professeur de musique. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez Michelet, imprimeur-libraire, rue Montmartre, n° 224, entre les rues Mandar et Ticquetone.

Septième, huitième et neuvième cahiers, avec figures, du *Journal du Galvanisme, de Vaccino*, etc.; par une société de physiciens, de chimistes et de médecins; rédigé par J. Nauche, médecin, président de la société galvanique, membre des sociétés académique, des sciences, médicale de Paris, de Gènes, de plusieurs comités de vaccine, etc. — Le prix de la souscription est de 12 fr., pour recevoir, franc de port, douze cahiers de 48 pages chacun, dont un chaque mois.

— On souscrit chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n° 20. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

Grammaire de l'Enfance; par Yves Bastiou, ancien principal du collège de Tréguier, auteur de la *Grammaire de l'Adolescence*. Nouvelle édition. Prix : 75 cent., et 1 fr. par la poste. A Paris, chez

Fain, impr.-libr., place du Panthéon, aux ci-devant Ecoles de droit.

Méthode simplifiée de la tenue des Livres, en partie simple ou double, par laquelle le journal et le grand-livre se balancent mutuellement, et les livres les plus volumineux peuvent être rapportés et balancés tous les jours, sans qu'il soit possible de ne pas découvrir l'erreur la plus légère; méthode expéditive, sûre et facile; remédiant à tous les défauts des méthodes en usage, applicable à toute espèce de commerce, adoptée par la banque d'Angleterre, et pour laquelle l'auteur a obtenu un brevet d'invention; traduite de l'anglais de E. T. Jones, avec des tableaux adaptés au nouveau style, pour modèles du journal et du grand-livre en partie simple et double, d'un état d'entrée et de sortie des marchandises, et d'un compte de caisse. Seconde édition, revue, corrigée avec soin et augmentée; par J. G****. Prix: 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez E. Johanneau, libraire, palais du Tribunat, première galerie de bois, n°. 236.

L'Arithmétique des Dames, ou *Traité de Calcul*, à l'usage des jeunes personnes qui se destinent au commerce, contenant les calculs, tant anciens que nouveaux, les plus nécessaires aux commerçans: le rapport des anciens poids, mesures et monnoies, avec des tableaux comparatifs; le tout expliqué avec clarté et précision; par P. G. Galignard, professeur de langue française. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Montmore, au coin du passage du Saumon; Le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois; et Martinet, rue du Coq Saint-Honoré.

Les Matinées du Hameau, ou Contes d'un grand-père à ses petits enfans; ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement des enfans du second âge: « Le conte fait passer la morale avec lui. »

Prix: 4 fr., et 5 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Dujardin, libraire, rue de la Harpe, n°. 461;

La quatrième livraison de l'*Oeuvre du Poussin* paraît; elle contient quatre pages de la vie du Poussin, huit pages de description, et six gravures, dont 1°. la Manne; 2°. Saint François Xavier au Japon, qu'on croit être gravé pour la première fois; 3°. Vision de sainte Françoise; 4°. Moïse sauvé des eaux; 5°. l'Echo, paysage; 6°. le berger Paris, esquisse.

Cet ouvrage, monument digne de la gloire du Poussin, premier peintre de l'école française, et de la nation qui s'honore de lui avoir donné le jour, est dû au burin de MM. Massard, et au goût délicat que M. Gault (de Saint-Germain) manifeste depuis long-temps pour les arts utiles et agréables.

Le prix de chaque livraison est de 8 f. sur pap. fin nom de Jésus; de 12 f. sur même papier, fig. avant la lettre; de 15 fr. sur papier vélin, fig. avec la lettre; de 18 fr. sur papier vélin, fig. avant la lettre, pour Paris; 25 cent. de plus pour les départemens.

On n'exige aucune avance; on ne paye chaque livraison qu'en la recevant: il en paraît une tous le mois,

On souscrit à Paris, chez Maillard, libr., rue du Pont de Lodi, n°. 1;

Et chez Massard l'aîné, place Thionville, maison l'Honorey, n. 27.

Cet ouvrage se vend encore chez Didot l'aîné, imprimeur au Louvre.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. La séance de la chambre des communes du 11 juin a été très-orageuse. Le chancelier de l'échiquier ayant proposé de se former en comité, afin de prendre en considération le bill ayant pour objet de créer des forces additionnelles, cette proposition a été vivement combattue. On a soutenu que ce bill menaçait la liberté des sujets; qu'il tendait à renverser la constitution, puisqu'on voulait faire des levées indépendamment du parlement, et que les troupes restassent toujours sur pied. La France, dit M. Moore, est dans un tel état, que vouloir l'attaquer par terre, serait une véritable folie. Nos forces de terre sont parfaitement inutiles, et nos vaisseaux les rendront toujours telles.

M. Naughton ne voit au contraire, dans la mesure proposée, rien de contraire à la constitution, et juge une armée permanente nécessaire à la patrie; il ajoute qu'on ne peut attribuer qu'à l'esprit de faction, les discours de plusieurs honorables membres. Il est rappelé à l'ordre. La motion de M. Pitt obtient une majorité de 50 voix.

Dans la séance du 15, l'orateur a proposé de procéder à la deuxième lecture des amendemens du bill de défense. On s'y est opposé, et le ministre a eu contre lui une majorité de 6 voix.

Les portes sont restées fermées pendant un assez long-temps. Les tribunes ont enfin été r'ouvertes; et plusieurs membres ont parlé pour ou contre le bill. M. Klarke a prétendu que c'était à M. Pitt que la Grande-Bretagne devait la conservation de tout ce qui lui est cher, et qu'elle

ne pourrait jamais acquitter envers lui la dette de la reconnaissance. Je n'oublie pas, dit-il, les magnifiques éloges qui lui furent dernièrement prodigués par ceux mêmes qui se montrent aujourd'hui ses plus opiniâtres adversaires. Ils reçurent avec applaudissement les premières vues du bill qu'ils décrivent aujourd'hui. Les débats ont continué avec chaleur. Le tumulte a été extrême. M. Spencer Stanhope dit qu'il ne s'est jamais passé de scène plus fâcheuse et plus méprisable. Il est rappelé à l'ordre. Le procureur-général prend la parole, et représente la conduite de l'opposition comme un nouveau stratagème pour hâter l'éloignement d'un ministre. L'intention de ces messieurs est évidente. Ils ont résolu de s'opposer à toutes les mesures que le ministre pourra proposer. Ils veulent opérer de nouveaux changemens dans les conseils de S. M. et suspendre pour deux mois le pouvoir exécutif.

L'orateur de la chambre pense que l'honorable membre (le procureur-général) a transgressé les règles de l'ordre, en interprétant de cette manière les motifs des autres membres.

L'amendement a été mis aux voix; et le ministre n'a eu qu'une majorité de 29 voix: ce qui prouve, dit le *Morning-Chronicle*, que le pouvoir ministériel est sur son déclin.

Londres rétentit encore des bruits de paix qu'y répandit l'arrivée de M. Livingston. Le *Moniteur* les a contredits. Le *journal de Paris* dit que cet ambassadeur américain a quitté cette ville plutôt qu'il ne voulait, ou ne s'y attendait. Les ministres de S. M. ayant jugé qu'un plus long séjour de la part de cet ambassadeur avait quelque inconvénient dans les circonstances.

On mande des bords du Mein que les sémestriers de

88 MERCURE DE FRANCE,

toutes les troupes prussiennes ont été congédiées, et sont retournés chez eux ; circonstance qui , seule , suffirait pour détruire les bruits qui ont couru des préparatifs militaires en Prusse.

Des nouvelles analogues, de Vienne, annoncent qu'il y a en ce moment des négociations ouvertes sur divers points très-importans, dont la décision consolidera le nouvel ordre des choses, et maintiendra, par un juste équilibre, les rapports des puissances continentales entr'elles, et que le cabinet autrichien joue un des principaux rôles dans ces négociations.

On écrit de Hambourg : Le bruit court ici que décidément les médecins du roi d'Angleterre ont rédigé, le 3 juin, une consultation à l'effet de convaincre ce monarque que sa santé exige sa prompte abdication, et que M. Pitt a été faire part de cette consultation au prince de Galles. Ce qui est hors de doute, c'est que MM. Fox et Gray sont allés trouver M. Pitt, et sont restés en conférence avec lui au moins une heure et demie.

On écrit de Hanovre, que deux bataillons de troupes françaises sont partis, il y a quelques jours, des environs de Walfrode, pour Bremervœdde, afin d'occuper les rives du Weser, et intercepter la navigation de ce fleuve aux bâtimens anglais.

Plusieurs journaux allemands, parlent de la manière la plus favorable pour les relations politiques des puissances de l'Europe, et pour la fixité de la paix continentale, des nouveaux changemens qui ont eu lieu en France.

On lit dans un gazette allemande : Le roi de Naples doit enfin avoir résolu d'accorder aux Français le droit de mettre des garnisons dans les forteresses du pays. — L'amiral Nelson a envoyé une escadre vers Corfou, pour agir

en certains cas conjointement avec les forces navales d'une autre puissance , ect. (*Publiciste.*)

Cette dernière nouvelle paraît bien peu vraisemblable , puisqu'il est connu que la Russie a en France , et la France en Russie , un chargé d'affaires.

Des lettres de Hambourg font mention de préparatifs militaires dans les états du roi de Danemarck , sans qu'on en connaisse le motif. On prétend que les relations de ce royaume avec celui de Suède ont pris tout-à-coup une tournure assez sérieuse.

Il y a eu aussi de nouvelles contestations entre le Danemarck et l'Angleterre , relatives à des bâtimens de commerce enlevés par les escadres anglaises qui bloquent l'embouchure de l'Elbe. Ces prises , qui paraissent avoir été autorisées par le ministère britannique , ont donné lieu à des représentations très-vives. Ce procédé hostile a excité une forte sensation en Danemarck , où les Anglais sont détestés , depuis le bombardement de Copenhague par l'amiral Nelson.

On lit dans la gazette d'Augsbourg : Il se fera dans peu quelques changemens dans l'état pontifical , et à cette occasion , le roi de Sardaigne recevra , dit-on , une indemnité. Le cardinal Fesch , oncle de l'empereur des Français , paraît destiné à jouer un plus grand rôle.

On écrit de Hanovre : Le général Bernadotte , maréchal d'empire , est attendu ici aujourd'hui (19 juin). Le général Dessolles restera près de lui. — On va changer les boutons dans l'uniforme français. Au lieu des mots : *République française* , on lira *Empire français*.

De Berlin : que M. Laforêt , ministre de France , a reçu de la cour une réponse très-satisfaisante à la note qu'il remit il y a quelques jours. Il l'a aussitôt envoyée à l'empereur.

Il paraît certain que M. le prince de Hatzfeld se rendra sous peu à Paris, pour féliciter l'empereur sur son avènement.

P A R I S.

Le dispositif de l'arrêt de la cour criminelle et spéciale, séante à Paris, n'a été connu qu'au commencement de cette semaine. Il porte qu'il est constant que d'après l'instruction et le débat, il a existé une conspiration tendante à troubler la république par une guerre civile, en armant les citoyens les uns contre les autres, et contre l'exercice de l'autorité légitime. On avait dit dans tous les journaux, et nous l'avions répété d'après eux, que neuf des condamnés à mort avaient obtenu leur grâce. C'est une erreur : il n'y en a eu que huit, et de ceux qu'on avait nommés, il faut excepter Louis Ducorps.

Le 4 messidor, la cause a été plaidée à la cour de cassation. Le rapporteur, M. Audier-Massillon, a réfuté les cinq moyens présentés par les appelans, et conclu à la confirmation du jugement. MM. Gauthier, Dommaget et Girod, ont plaidé pour les accusés. On trouvera dans ce que nous rapporterons de la réfutation de M. Merlin, procureur-général, les principales objections faites par ces défenseurs.

« On allègue, dit-il, que les procès-verbaux dressés dans le cours de l'instruction préliminaire, n'ont pas été annexés à l'acte d'accusation. L'article 251 du code n'oblige d'annexer à l'acte d'accusation que les procès-verbaux qui constatent le corps du délit. Or, dans l'affaire actuelle, il n'existe aucun procès-verbaux de cette espèce,

il n'existe point de délit matériel : le crime n'existe que dans la pensée de ceux qui se préparaient à le commettre.

» Il a été , dit-on , produit en témoignage des hommes qui avaient joué dans le procès le rôle de dénonciateurs. Le fait est-il vrai ? cette assertion n'a été mise en avant qu'à cette audience : supposez qu'elle soit vraie ; qu'en résultera-t-il ? L'article 358 du code défend de produire les dénonciateurs comme témoins , dans le seul cas où il s'agit de délits dont la délation est pécuniairement récompensée par la loi , ou lorsque le dénonciateur peut , de toute autre manière , profiter de l'effet de sa dénonciation. Or , dans l'espèce dont il s'agit , la loi ne récompense pas pécuniairement la dénonciation du crime imputé aux demandeurs en cassation. Les prétendus dénonciateurs dont on parle à la cour , ne pouvaient profiter de leur dénonciation , soit directement , soit indirectement ; ainsi l'article 358 ne peut recevoir ici aucune espèce d'application.

» Enfin , a-t-on dit , les accusés n'ont pas joui de la liberté nécessaire pour leur défense ; mais quelle preuve apporte-t-on d'une assertion aussi extraordinaire ? aucune ; et la preuve contraire résulte du procès-verbal des débats.»

Le procureur impérial a conclu comme le rapporteur , et leurs conclusions ont été suivies ; la cour de cassation a confirmé l'arrêt de la cour criminelle.

Le lundi 6 messidor , cet arrêt ayant été lu aux douze condamnés à mort , ils ont tous demandé des confesseurs , qui les ont accompagnés jusqu'à l'échafaud. Chacun a embrassé son confesseur et baisé le crucifix avant de se livrer à l'exécuteur. La tête de Georges est tombée la première. Celle de Mercier la dernière. Joyant et Deville dit Tamerlan , montés sur l'échafaud , ont crié : *Vive le roi !* Les militaires ont répondu à ce cri par celui de : *Vive l'empereur !*

Les huit condamnés qui ont obtenu leur grâce , seront renfermés dans différens châteaux forts , pendant quatre ans , au bout desquels ils seront déportés.

Le général Moreau est parti pour se rendre aux Etats-Unis.

— Unir l'Océan à la Manche , en joignant la Loire à la Vilaine , et celle-ci à la Rance , et par ce moyen établir une communication sûre et facile entre les deux ports de Nantes et de Saint-Malo ; réunir la Vilaine à la rivière d'Oust , cette dernière à celle de Blavet , et le Blavet à la rade de Brest ; jonctions si utiles à l'approvisionnement du premier port de France : telle est l'importante partie du plan général de navigation adopté par les états de Bretagne en 1784 , que le gouvernement d'alors se proposait de faire exécuter à ses frais , en ce qui concernait le Blavet seulement , et qu'un gouvernement dont l'active influence se fait sentir partout où il s'agit d'ouvrir de nouvelles sources de prospérité , fait aujourd'hui exécuter toute entière.

(*Journal des Débats.*)

— Le cabinet britannique , qui ne cesse de faire tous ses efforts pour susciter des ennemis à la France , vient , dit-on , de proposer à la cour de Vienne des subsides pour 300,000 hommes. On ajoute que S. M. lui a fait répondre qu'elle persistait invariablement dans son système de neutralité.

— Une de ces femmes scandaleuses , qui ne rougissent de rien , se présenta dernièrement au jardin de l'Elysée , et scandalisa tellement l'assemblée par l'indécence de son costume , qu'on fut forcé de la mettre à la porte. Elle fut reconduite *extra muros* par tous les jeunes gens qui se trouvaient là , et les huées de la multitude poursuivirent cette malheureuse bien au-delà des Champs-Elysées.

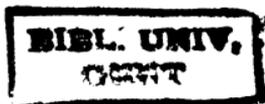
— On a célébré nouvellement à Salency-lès-Noyon, département de l'Oise, la fête de la Rosière. Un concours prodigieux de personnes distinguées assistait à cette fête. Cette cérémonie religieuse, qui a eu pour instituteur Saint-Médard, évêque de Noyon, natif de Salency, décédé en 545, n'a jamais été interrompue, pas même dans nos plus violentes convulsions révolutionnaires. On remarque avec intérêt que, depuis cette édifiante et pieuse institution, aucun Salencien n'a été flétri par la justice.

— Dans la journée du 8 messidor, on a observé, à Paris, en neuf heures d'intervalle, une variation presque incroyable, de 12 degrés du thermomètre, quoiqu'il n'y ait point eu d'orage apparent, du moins dans le voisinage; car on doit présumer qu'il y en a eu au loin.

— Le ministre des finances, consulté sur la question de savoir « si les clauses des baux qui chargent les fermiers d'acquitter la contribution foncière de leurs exploitations, emportent pour eux l'obligation d'acquitter la portion de la contribution volontaire votée pour la guerre contre l'Angleterre, qui se trouve répartie au marc le franc de la contribution foncière », a répondu « que cette taxe est incontestablement à la charge du propriétaire, à moins qu'il n'existe entre lui et son fermier une convention explicativement contraire. »

— Nos forces navales et celles de la Hollande ont, dans trois ou quatre actions récentes; obtenu des avantages marqués sur celles de la Grande-Bretagne, dans l'Océan et la Méditerranée.

— M. le conseiller d'état Portalis, a fait, dit-on, à l'empereur un rapport sur plusieurs associations religieuses, qui, sous le nom de *Société du cœur de Jésus*, *Société des victimes de l'amour de Dieu*, *Société des Paccanaristes*,



ou pères de la foi, s'étaient introduites en France, ces dernières années. On assure que sur ce rapport, l'empereur a ordonné la suppression de ces sociétés, non autorisées, et formées sans que leurs membres eussent observé les formalités prescrites.

— *Le Normant* vient de mettre en vente une nouvelle édition, du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, par J. J. Barthélemy (1). Cet ouvrage est un des monumens littéraires du dix-huitième siècle, qui passeront à la postérité. Son succès égala celui de *l'Esprit des Lois*. Ces deux productions, d'un genre différent, ont coûté l'une et l'autre vingt ans de travail à leurs auteurs. Le style de Montesquieu est plus vif et un peu plus concis. Celui de Barthélemy a plus d'harmonie et de sûreté. Si l'on peut lui faire quelque reproche, c'est, si on l'ose dire, l'excès de la perfection. Dans *l'Esprit des Lois*, on trouve plus d'une opinion qui peut être contestée, et qui n'est pas sans danger. Il n'y en a aucun à lire le *Voyage d'Anacharsis*. Si la Grèce y est peinte avec les plus brillantes couleurs, l'auteur a soin de faire observer la faiblesse et le vice de ces petites républiques, dont le vice incurable était, d'un côté, la haine et l'envie que la pauvreté portait à la richesse, de l'autre, la versatilité du peuple, la nécessité de le flatter pour lui plaire, et la bassesse des orateurs, qui le corrompaient en le flattant.

M. Barthélemy est du très-petit nombre des écrivains dont les ouvrages sont à-la-fois, comme on l'a dit, une autorité pour les savans, un modèle pour les écrivains, une

(1) *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, par J. J. Barthélemy. Sept vol. in-18. Prix : 16 fr. brochés, et 20 fr. cartonnés.

source d'instruction et de plaisir pour tous les genres de
 lecteurs. Sans répéter des éloges unanimes et cent fois
 répétés, nous nous bornerons à faire connaître quelques-
 unes des additions et des améliorations de cette édition,
vraiment nouvelle. Elle est en sept vol: in-18; c'est la pre-
 mière de ce format, si commode pour les ouvrages qu'on lit
 souvent. Elle a été imprimée par M. Didot jeune, avec la
 plus scrupuleuse exactitude : l'éditeur a fait choix de caractères
 au-dessous de ceux employés dans les éditions in-8^e
 et in-12, mais qui, gravés et fondus exprès pour celle-ci,
 lui donnent une netteté d'impression que la vue la plus
 délicate peut encore trouver agréable. Cette édition,
 faite sur la magnifique édition in-4^e, revue et augmentée
 par M. l'abbé Barthélemy lui-même, dans les dernières
 années de sa vie, et donnée au public après la mort de
 l'auteur, par M. Didot le jeune, contient par consé-
 quent toutes les *Additions* et toutes les *Corrections* qui
 donnent à l'édition in-4^e une si grande supériorité sur
 les précédentes. Parmi les *Additions*, on distingue un
 excellent *Mémoire de M. Mariette, sur le plan d'une*
Maison grecque, relatif au chapitre des Maisons et des
Repas des Athéniens; plusieurs morceaux ajoutés dans
 le cours de l'ouvrage, notamment aux chapitres sur les
Jeux olympiques, sur l'*Éducation*, sur l'*Argolide*, sur
Socrate, sur le *Bonheur*, etc...; et trois Tables nouvelles
 jointes aux deux précédemment publiées, savoir : une
 des *Mois attiques*, une autre des *Tribunaux et Magis-*
trats d'Athènes, et la troisième des *Colonies grecques*.
 Ces nouvelles Tables ont été rédigées d'après les vues et
 selon le désir de M. l'abbé Barthélemy, par un de ses
 collègues à l'Académie des Inscriptions. Le savant au-
 teur des *Tables des hommes célèbres dans la littéra-*

sure, les sciences et les arts, imprimées dans les premières éditions, les a corrigées en beaucoup d'articles, les a augmentées de moitié environ; enfin il a revu et vérifié la première *Table*, celle des *Epoques*, avec toute l'attention qu'exige une matière si épineuse et si importante. Les *Corrections* sont trop nombreuses pour les indiquer ici. Nous nous contenterons de dire qu'elles sont de deux sortes; les unes regardent le style; les autres sont des erreurs de *faits*, de *sommes* et de *dates* qui avaient échappé à l'attention de l'auteur, mais qu'il a relevées au moyen des vérifications dont il s'est occupé jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière. — L'éditeur a mis à la tête de cette édition les *Mémoires sur la vie et sur quelques-uns des ouvrages de Jean-Jacques Barthélemy, écrits par lui-même en 1792 et 1793*. L'auteur ne se proposait point de les livrer à l'impression; mais on a pensé avec raison que le public n'écouterait pas sans intérêt un écrivain célèbre racontant à sa famille et à ses amis les principales circonstances de sa vie, avec cette simplicité et cette candeur qui rendaient son caractère si aimable. Enfin le premier volume est orné du portrait de l'abbé Barthélemy, gravé par M. Saint-Aubin, d'après la belle médaille que M. Duvivier a consacrée à la mémoire de son illustre ami. La réunion de tous ces avantages ne peut manquer d'assurer à cette jolie édition la préférence sur toutes celles qui l'ont précédée.

— Le même libraire vient de mettre en vente un livre intitulé : *Nouveau Dictionnaire de l'Enregistrement, Timbre et Hypothèques*; par M. Belot, de Langres. Un volume in-8°. Prix : 8 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste.

Errata. Faute essentielle à corriger dans le dernier N°. (23 juin), page seconde, vers 17°, *seux*; lisez : *veux*.

(N^o. CLVIII.) 18 MESSIDOR 2^o 12.

(Samedi 7 Juillet 1804.)



M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
L E C O L I B R I.

*A madame D....re, qui accusait l'Auteur d'avoir
montré beaucoup d'inconstance (1).*

Vous connaissez ce léger volatile,
Du papillon ce rival inconstant;
Ainsi que lui, vif, aimable et brillant,
Amant des fleurs, mais amant peu docile,
Qui toujours brûle, et toujours caressant,
De l'une à l'autre, en son humeur volage,
Va promener son infidèle hommage,
Aime, jouit et change en un instant:
Du Colibri, je crois; telle est l'image.

(1) Cette pièce fut composée à Saint-Domingue, en 1792.

Penseriez-vous que cet oiseau charmant
 Dût de l'amour éprouver l'esclavage ?...
 Qui le croirait ? Et voici cependant
 Un Colibri qui languit , qui soupire :
 Tout est soumis à l'amoureux empire ,
 Et l'univers cède aux lois d'un enfant.

Près d'un bouton qui commençait d'éclore ,
 Un Colibri reposait ce matin ;
 A son éclat , l'œil séduit , incertain ,
 Croit voir briller une fille de Flore ;
 Mais , tout-à-coup , d'un gosier souple et fin ,
 J'entends sortir un aimable ramage :
 Je l'écoutais ; Amour qui l'inspirait ,
 Me permettait d'entendre son langage ,
 Et je vous rends ce que l'oiseau chantait.

CHANSON DU COLIBRI

Jadis d'une aile légère ,
 J'aimais à papillonner ,
 J'étais toujours sûr de plaire ,
 Et toujours prêt à changer ;
 Mais , aujourd'hui , quel prestige
 En ces lieux vient m'enchanter ?
 Un Colibri qui voltige
 Serait-il fait pour aimer ?...

Oui je perds mon inconstance ,
 Près de ce bouton charmant ;
 Amour , jamais ta puissance
 Ne fit rien de plus brillant !
 Seul il aura mon hommage ;
 Il est digne de ma foi ,
 Et l'oiseau le plus volage
 Sera moins heureux que moi.

Enfant gracieux de Flore ,
 Il a toutes ses faveurs ;

MESSIDOR AN XII.

9

Tous les regards de l'Aurore,
Qui le baigne de ses pleurs ;
Et dans sa beauté nouvelle,
Seul il offre à mes ardeurs,
Tout ce que le moins fidèle
Va chercher sur mille fleurs.

Ainsi chantait l'oiseau chéri de Flore :
Echo se tait à des accens si doux ;
Moi, dans l'ardeur du feu qui me dévore,
Je m'écriais, le cœur tout plein de vous :
Dieu des amans, de la beauté que j'aime,
Dans ce bouton tu m'as fait voir l'emblème !
Pour la former tu réunis un jour
Tous les attraits dont brillent tour-à-tour,
Aux lieux soumis à ton pouvoir suprême,
Mille beautés qui composent ta cour.
Comble mes vœux, puissant dieu de Cythère !
Sans doute un jour, elle doit s'enflammer !
Ah ! je sais trop comment il faut l'aimer ;
Enseigne-moi comment on peut lui plaire.

A G A R.

V E R S

*Ecrits sur un exemplaire de l'AMINTE du TASSE, donné
par un maître d'italien à son écolière.*

Je rêvais cette nuit ; une image chérie
Se retraçait à mon œil enchanté.
Nouvel Aminte, auprès de la belle Silvie
Je croyais être transporté.
Je m'éveille, et soudain un hasard favorable
Me présente les chants de ce poète aimable,
Qui si bien fit parler amour, fidélité ;

G 2

Je les lis, les répète, et dis avec tendresse :
 Mon écolière, hélas ! que n'es-tu ma maîtresse !
 Je la verrais en toi cette jeune beauté
 Que le chantre d'Aminte a su rendre immortelle.
 Tu m'offrirais Siivie, et serais moins cruelle.

Autant d'attraits, sur-tout plus de bonté,
 Telle je te voyais en songe :
 Dis un seul mot, et pour moi le mensonge
 Devient une réalité.

Le Tasse sut aimer, et ne fut point volage ;
 J'en crois ses malheurs, et l'ouvrage
 Qu'a mon réveil Amour a placé sous mes yeux.

Qu'il me deviendra précieux,
 Dans chaque vers si tu lis mon hommage :

Si quelque jour déposant la fierté
 Qui désolait l'amant de la belle Silvie,
 Et fixant pour jamais le destin de ma vie,
 Ce doux mot *j'aime* est par toi répété !

Je devrai tout à l'appui secourable
 Qu'Aminte et son auteur ici m'auront prêté ;
 Mais pour te peindre un sentiment durable,
 Qu'est-il besoin d'un langage emprunté ?

Si j'ose t'offrir *une fable* (1),
 Dans mon cœur est la vérité.

LA TORTUE ET LES GRENOUILLES.

F A B L E.

Au sort d'autrui souvent on porte envie,
 Lorsqu'on devrait remercier les Dieux
 D'être en effet partagé beaucoup mieux ;
 Mais de l'homme c'est la folie,
 Il veut toujours ce qu'il n'a pas :

(1) Le Tasse a intitulé modestement son poëme pastoral, *Favola Boschereccia*.

Et l'insensé se trouve aux portes du trépas,
Ayant en vains desirs passé toute sa vie.

Voici comme Esope a traité,
De son temps, cette vérité.

Une tortue avait son domicile
Près d'un marais. Les dames de ces lieux,
Gent fort légère et fort agile,
Venaient à tout moment se montrer à ses yeux.
Les unes s'avançaient doucement à la nage
Jusques aux bords du marécage,
Puis tout-à-coup rentraient au fond des eaux;
Les autres se jouaient, sautaient dans les roseaux,
S'égayaient et faisaient maint autre badinage.

A tous ces jeux, la tortue en secret
Soupirait.

Qu'à mon égard, se disait-elle,
La nature semble cruelle!

Loin d'avoir cette agilité

Qui me mettrait au comble de la joie,
Il faut encor que je me voie

Presque réduite à la captivité;

Ayant sur le dos cette masse

Que je ne puis, qu'avec difficulté,

Parfois changer enfin de place.

Tout en faisant réflexion

A sa misère prétendue,

A ses regards s'offre une grue

Jettant la consternation

Parmi la gent du marécage.

Que vois-je ? ô Jupin, quel carnage !

Dit l'animal porte-maison.

Des hôtes de cette eau bourbeuse

J'enviais la condition ;

Ah ! qu'avec bien plus de raison,

La mienne, en ce moment, doit leur paraître heureuse !

B. S.

3

ENIGME.

Je suis monstre marin ou démon, mais femelle :
Monstre, pour dévorer, j'attaque un gros vaisseau ;
Démon, j'ai le cœur dur et l'ame assez cruelle
Pour étouffer l'enfant qui dort dans son berceau.

Par M. VERLHAC (de Brives), abonné.

LOGOGRIPE.

RENVERSE-MOI, lecteur ; et quand ton pauvre esprit,
Tout enveloppé d'un nuage,
Ne saurait distinguer le jour d'avec la nuit,
Tu n'y verras que *trop*, je gage.
Redresse-moi, le fanal luit ;
Cingle droit, ne va pas au port faire naufrage.

CHARADE.

AIR : *Mon père était pot*, etc.

L'ANGLETERRE, sans mon premier,
Aurait moins d'arrogance ;
Certain docteur, par mon dernier,
Démontre sa science ;
Mon tout, dans un mois,
Paraît quatre fois,
Et toujours on le fête ;
Il est dans les cieux,
Au nombre des Dieux,
Et sur terre un prophète.

LAGACHE (d'Am.....).

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Amour-propre*.
Celui du Logogriphe est *Logogriphe*, où l'on trouve *or*,
gripe, *oh ! père*, *gril*, *gorge*, *gloire*.
Celui de la Charade est *Bat-eau*.

Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, et ses amis littérateurs et philosophes; par Dieudonné Thiébault, de l'Académie royale de Berlin, etc. Cinq volumes in-8°. Prix : 18 fr., et 24 fr. par la poste. A Paris, chez Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20 ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. THIÉBAULT a été pendant vingt ans professeur de grammaire et de style à Berlin, dans une maison d'éducation élevée sur un plan tracé de la main de Frédéric, plan mal conçu, et qui prouve que ce roi n'entendait rien à l'éducation, quoiqu'il eût autant d'esprit que ceux qui ont fait des romans sur ce sujet; mais, à cet égard, l'esprit ne remplace point l'expérience, et l'on ne peut compter à Frédéric, comme un noviciat suffisant, le temps qu'il consacra à l'instruction d'un de ses neveux dont il voulait être l'ami, le confident, auquel il prétendait apprendre à faire des vers, et qu'il congédia au bout de huit jours un peu plus brusquement qu'il n'appartient à un ami et à un instituteur.

Sous le titre de *Souvenirs*, M. Thiébault a réuni toutes les anecdotes qu'il a entendu raconter, tous les faits dont il a été témoin pendant son séjour à Berlin, ce qui forme cinq volumes in-8°. qui ne sont pas amusans; c'est la faute de l'auteur dont les idées sont épaisses, le style extrêmement lourd, et qui n'ayant jamais pu savoir lui-même quel genre d'ouvrage il composait, semble n'avoir pris

que les défauts de tous les genres qu'il a confondus. Pour qu'on ne nous accuse pas d'être trop positifs dans nos assertions, nous examinerons le discours préliminaire qu'on peut regarder comme la poétique de M. Thiébault.

Sans avoir l'intention de déprécier l'histoire, il lui préfère les Mémoires qui font connaître les grands hommes dans leur vie privée; et même des Mémoires historiques lui paraissent exiger encore une méthode sévère, un ton mesuré, une marche régulière qui l'effrayent : aussi veut-il qu'on regarde son ouvrage comme de simples *Souvenirs*, et il définit des souvenirs *une suite de conversation*. On a donc le droit d'exiger que rien ne soit approfondi, et sur-tout que rien ne soit apprêté, car la conversation exclut tout apprêt. Cependant l'auteur avoue qu'il a lui-même donné la forme aux discours que tiennent les personnages qu'il met en scène; et quand il ne l'aurait pas avoué, on le sentirait, puisqu'ils s'expriment tous de la même manière : que ce soit Frédéric II ou l'un de ses académiciens, l'impératrice Marie-Thérèse ou l'un des garçons de sa chambre qui parlent, c'est toujours M. Thiébault qu'on entend. Il ne veut point qu'on l'accuse d'infidélité pour cela, parce qu'il suit, dit-il, l'exemple des historiens grecs et latins, et particulièrement de Salluste et de Tite-Live; mais Salluste et Tite-Live ne prétendaient pas écrire de simples *Souvenirs*, et ce n'est encore aujourd'hui qu'à titre d'historien qu'on pardonne au dernier d'être si souvent un grand orateur. Certes, je suis bien éloigné de reprocher à M. Thiébault d'être éloquent; mais je le prierai d'examiner s'il est loyal de s'appuyer sur Tite-Live, quand on s'annonce pour ne donner que des anecdotes sans liaison et sans ordre chronologique.

Dans un autre endroit, M. Thiébault dit : « J'ai

» vivement désiré que nous eussions à léguer à la
 » postérité des *mémoires* particuliers, très-détaillés
 » ou vraiment complets sur Frédéric-le-Grand :
 » j'ai vu avec peine que personne ne s'en occu-
 » pait; et, à défaut de tout autre, j'ai osé m'en
 » occuper moi-même il y a plus de vingt-cinq
 » ans. Depuis cette époque, cette idée ne m'a
 » jamais abandonné; elle m'a poursuivi partout;
 » *tous les jours* je m'en suis occupé autant que
 » j'en ai eu le loisir; j'ai successivement recueilli,
 » conservé, augmenté mes notes; et enfin *j'ai*
 » *rédigé* l'ouvrage que je me résous à publier
 » aujourd'hui. » Ne résulte-t-il pas positivement
 de cet alinéa que M. Thiébault nous offre des
 mémoires complets sur Frédéric II, que ces mé-
 moires sont le fruit de vingt-cinq ans de travaux,
 qu'il s'en est occupé tous les jours? Et alors pour-
 quoi donc résume-t-il sa préface en affirmant qu'il
 ne donne que des *Souvenirs*? Il faut chercher la
 cause de pareilles inconséquences, non dans le des-
 sein de chagriner l'auteur, mais pour rappeler aux
 jeunes gens qui cultivent les lettres combien il est
 difficile de bien faire un livre, même lorsque l'on
 sait écrire correctement.

M. Thiébault voulait faire parler ses personnages;
 il a réclamé ce droit comme appartenant à l'his-
 toire, et il a cité Salluste et Tite-Live; il voulait
 entrer dans beaucoup de discussions, et il s'est
 appuyé de l'autorité de mémoires historiques;
 mais comme il voulait aussi se mettre en scène, et
 qu'il ne pouvait lier sa personne aux faits princi-
 paux qu'il raconte, il a tout confondu, et il a jus-
 tifié ce désordre par l'exemple des *Souvenirs*: de
 sorte que son ouvrage manque de dignité, d'inté-
 rêt et d'ensemble si on le considère comme une
 histoire; d'ordre si on le regarde comme des
 mémoires historiques; et qu'il est beaucoup trop

lourd pour des *Souvenirs*. Je suis très-persuadé que M. Thiébault, professeur de style, n'aurait pas oublié de présenter de pareilles observations à ses élèves, s'il avait voulu exercer leur jugement sur un livre composé comme le sien.

Au reste, on ne peut qu'applaudir à la modestie avec laquelle il avoue ne s'être décidé à publier son recueil d'anecdotes sur la cour de Frédéric, que par le regret de voir que personne ne s'occupait de nous donner des mémoires sur la vie privée de ce souverain. Pour moi, je n'aime pas à scruter l'intimité des rois, même lorsqu'ils sont morts : s'ils ont été grands, et qu'on veuille qu'ils paraissent tels à la postérité, il faut ne les montrer que dans l'histoire, parce qu'ils y sont entourés de personnages éclatans sur lesquels ils dominent, ce qui ajoute à leur majesté ; mais le plus grand des rois qu'on ne pourrait faire voir qu'au milieu de philosophes et de beaux esprits, risquerait de paraître un homme bien médiocre, et c'est l'effet que produit Frédéric II dans l'ouvrage de M. Thiébault. Le libelle sanglant de Voltaire contre *le Salomon du Nord*, n'a point nui à l'idée qu'on peut vouloir se former de ses qualités héroïques ; les *Souvenirs* de M. Thiébault au contraire seront mortels pour la réputation de ce souverain, parce que M. Thiébault va toujours faisant l'apologie de son héros, et qu'il n'y a peut-être rien de plus fâcheux pour un homme qui a dominé en Europe que d'avoir toujours besoin d'être défendu par un professeur de grammaire. Qu'un simple particulier écrive l'histoire, il en a le droit s'il possède le talent nécessaire ; comme elle ne repose que sur des actions publiques, comme les objets qui sont de son ressort emportent avec eux un grand intérêt, l'écrivain le plus solitaire, s'il a du génie, s'élève naturellement au niveau des faits sur lesquels il appelle

le jugement de la postérité ; mais des mémoires particuliers sur des souverains ne peuvent être écrits noblement que par des hommes qui ont vécu dans leur intimité, que par des hommes assez élevés par leur naissance ou les places qu'ils ont occupées pour ne point mettre d'importance à de petites choses, et d'emphase dans la manière de les raconter. M. Thiébault n'était point dans cette position : l'anecdote suivante expliquera notre pensée à cet égard.

Lorsque Frédéric composait des discours pour son académie, il chargeait M. Thiébault de les lire, et avant la lecture de lui indiquer les fautes qu'il aurait pu faire contre la langue. Un jour M. Thiébault lui en indiqua une qui était, dit-il, un bon solécisme, bien conditionné, très-frappant, et placé positivement dans l'endroit destiné à produire de l'effet ; le roi voulut soutenir sa manière, l'appuyer par des exemples ; M. Thiébault eut réponse à tout ; Frédéric prit de l'humeur, saisit une plume *avec avidité*, raya la phrase, en refit une autre dans laquelle il y avait encore un solécisme, d'un genre différent, il est vrai ; mais enfin c'était un solécisme. « Je vis le *danger* qui me » menaçait, dit l'auteur, et je résolus de le *braver*, » par cette seule raison que c'eût été me rendre » trop *coupable*, envers lui que de l'exposer à la » critique de *toute* l'Europe, pour n'avoir pas eu » le *courage* de faire mon devoir et de lui dire la » vérité..... Cette nouvelle critique le mit aux » champs : je le vis devenir subitement rouge de » colère, les yeux enflammés, l'air dur et mena- » çant, et *toute* la physionomie annonçant un » homme disposé à prendre un parti violent..... » Je suis persuadé qu'il n'a jamais été plus hors de » lui, lorsqu'il lui est arrivé de s'oublier jusqu'à » donner des coups de bottes dans les jambes : je

» ne craignais pas qu'il m'en donnât; ma qualité
 » d'étranger me rassurait, vu qu'il ne s'est jamais
 » abandonné à cette vivacité qu'envers quelques-
 » uns de ses sujets. Mais je m'attendais à être brus-
 » quement renvoyé, pour ne jamais plus être
 » rappelé auprès de lui. » Que fit M. Thiébault,
 car il faut bien que j'abrège sa narration, et je
 n'en suis qu'à la cinquième page ? Il prit un air
 attristé et non abattu, sa voix fut celle d'un homme
 pénétré, mais inflexible, et ce fut en parlant lente-
 ment, d'un ton bas et concentré, les yeux fixés sur
 le parquet *devant ses pieds*, et tout le corps dans
 une attitude simple, modeste et immobile, qu'il
 dit au roi..... Ce qu'il lui dit est bien long;
 mais, on doit en convenir, il est impossible de
 montrer un plus entier dévouement pour la gloire
 d'un souverain qui fait des solécismes dans un dis-
 cours pour son académie. Frédéric se calma, *sa*
main alla reprendre sa plume, et sans aucune
 répugnance, il écrivit la phrase telle que M. le
 professeur de grammaire l'avait proposée dans ses
 remarques. « J'ai toujours regardé la conduite de
 » Frédéric en ce moment, dit M. Thiébault,
 » comme l'un des traits qui lui font le plus d'hon-
 » neur. En effet, roi tout-puissant, ayant pour
 » principe de ne jamais donner aucune marque
 » de faiblesse (1) ou de versatilité, ayant, outre la
 » fermeté de son caractère, *la maladie des rois*,
 » je veux dire le malheur de ne pouvoir supporter
 » la contradiction, dans laquelle leur amour-
 » propre ne leur permet guère de voir autre chose
 » qu'une *irrévérence* et un manque de respect, il
 » sut néanmoins, dans l'accès même d'une très-

(1) Quelle plus grande marque de faiblesse que de s'emporter quand on fait des fautes, et des fautes de grammaire encore !

» forte colère, entendre le langage de la vérité et
 » de la raison; il eut assez de *force dans l'ame*
 » pour s'y soumettre à l'instant même. » M. le professeur ne peut s'offenser si je m'arrête quoiqu'il n'ait pas fini, puisqu'il convient lui-même que tout autre qu'un roi aurait pu lui dire : *taisez-vous*. Dix pages pour une anecdote aussi puérile ! un discours dans le genre de Tite-Live pour un solécisme ! la colère d'un souverain auteur et philosophe ! l'admiration d'un grammairien qui voit dans le dénouement de cette scène ridicule un des traits qui font le plus d'honneur à son élève ! tout cela me paraît si petit, si peu instructif, si mal raconté, que je me crois autorisé à répéter que des mémoires historiques sur des hommes qui appartiennent à la postérité, ne peuvent être dignement écrits que par ceux que leur naissance ou les places qu'ils ont occupées garantissent de l'engouement et de l'emphase. Si Sully n'avait pas été aussi grand, il n'aurait point parlé d'Henri IV avec tant de naturel et de simplicité. On sait d'ailleurs que ce prince trouvait fort bon que Malherbe le reprît lorsqu'il se servait d'une expression qui rappelait plutôt le roi de Navarre que le roi de France ; il riait quelquefois de la gravité du poète, et suivait toujours ses conseils. De tous les souverains qui appartiennent à l'histoire, Frédéric II me paraît celui qui pouvait le plus gagner à ne point être vu dans son intimité ; on sentira facilement la vérité de cette assertion par l'analyse rapide que je vais faire des anecdotes rassemblées dans cet ouvrage : je n'en admets, ni n'en conteste l'authenticité ; et je crois devoir prévenir que je ne parle pas ici du roi de Prusse qui fut un grand homme de guerre, mais du roi de Prusse dont il est question dans les *Souvenirs* de M. Thiébault.

Frédéric ne fut jamais un jeune homme ; il est

même permis de douter s'il fut homme : les accusations portées contre ses mœurs sont absolument sans preuves, et l'on pourrait croire, au cynisme de ses discours, qu'il mettait un certain amour-propre à se laisser accuser de goûts bizarres, pour qu'on ne pût le soupçonner d'être absolument sans passions. Le plaisir de faire de la musique le lia dans sa jeunesse avec la fille d'un simple bourgeois de Postdam, que le gros roi Guillaume fit fouetter publiquement par le bourreau, et qui, déshonorée, fut réduite à épouser un voiturier de Berlin. Frédéric fit à cette infortunée une pension très-économique. Ayant voulu voyager, son père le fit mettre en prison avec le dessein très-prononcé de lui faire couper la tête ; il y serait parvenu si le ministre de l'empereur n'eût pris sur lui d'intervenir au nom de son maître ; et comme alors la Prusse n'avait pas secoué le joug de l'empire, Guillaume eut le regret de ne pouvoir faire périr son fils ; mais il le retint prisonnier, et avec une sévérité si outrée qu'il fut mal obéi. Le commandant de la forteresse de Custrin permit à Frédéric d'aller se dissiper à un château voisin, où il trouva une famille qui lui fut dévouée, qui mit tout en usage pour adoucir son sort, et lui prêta de l'argent pour ses besoins les plus urgents. Quand il monta sur le trône, il ne fit rien pour cette famille, ne remboursa point l'argent reçu, parce qu'il y a en Prusse une loi qui défend de prêter aux princes de la famille royale et aux comédiens. Il y avait en France une loi qui défendait aux tribunaux d'appuyer la poursuite des créances formées au jeu, et c'est depuis ce temps que les dettes du jeu sont devenues *des dettes d'honneur*, dénomination qui a excité de bien mauvaises plaisanteries philosophiques, mais qui est juste cependant, car plus la loi renonce à nous contraindre, plus la probité

doit nous engager à devenir rigoureux envers nous mêmes. Au reste, M. Thiébault donne de grandes raisons pour justifier la conduite de Frédéric : ainsi que je l'ai déjà remarqué, le grammairien défend toujours le roi, et c'est en quoi cet ouvrage ne ressemble à nul autre.

De deux amis qui devaient accompagner le prince royal dans ses voyages, l'un fut décapité sous ses yeux. l'autre s'enfuit, et l'on ignore à Berlin ce que Frédéric roi fit pour lui : la reconnaissance de ce souverain est toujours couverte de nuages. Pour connaître combien il lui était facile de s'en dégager, il faut lire le chapitre sur le baron de Pirch, ce jeune page qui ne l'avait pas quitté un seul instant pendant la guerre de sept ans, et qui lui sauva la vie à la suite d'une bataille perdue ; un peu de franchise de la part de ce souverain eût suffi pour conserver cet infortuné ; on peut en dire autant du baron de Trenck ; mais Frédéric qui croyait toujours qu'on le trompait ou qu'on voulait le tromper, n'aimait pas les explications franches ; et ce n'est pas en lisant son histoire qu'on pensera que le langage d'un roi n'est souvent que celui d'un père.

Une de ses sœurs, soupçonnée d'avoir connu son projet de fuite, reçut du roi Guillaume des coups de canne sur les épaules, et des coups de pied dans le ventre ; excepté les coups de botte dans les jambes, dont M. Thiébault parle plusieurs fois, il n'y a rien de pareil à reprocher à Frédéric. Au bout d'une année il sortit de prison ; à force de raison, de douceur et de prières, sa sœur la duchesse de Brunswick le fit consentir à épouser une princesse de dix-sept ans, belle et bonne, qu'il ne traita jamais comme sa femme ; il n'allait chez elle qu'une fois par an, pendant une demi-heure, et comme c'était en grande cérémonie, il avait une

paire de bas de soie noire qu'il réservait pour ce jour mémorable.

Sans entrer dans de plus grands détails, on doit sentir maintenant pourquoi nous avons dit que Frédéric était, de tous les souverains qui appartiennent à l'histoire, celui qui pouvait le plus gagner à ne pas être vu dans son intimité; il ne fut ni époux, ni père; il n'aimait pas la vie de famille, et se montra toujours roi avec ses plus proches parens; estimant peu sa nation, il affectait de n'être pas Allemand, s'occupait sans cesse des Français qu'il faisait semblant de mépriser, avait adopté leur langue, et ne put jamais saisir leur esprit. Quand il n'était pas guerrier, il n'offrait plus qu'un philosophe célibataire enseveli dans sa maison de Sans-Souci, où les invités se regardaient comme de malheureux prisonniers toujours contrariés, toujours surveillés; aussi soupiraient-ils sans cesse après le bonheur d'échapper à leur hôte royal. Toutes ses conversations étaient un piège tendu à la bonne foi, de sorte qu'il se mettait en colère contre ceux qui n'étaient pas de son avis, et méprisait souvent ceux qui abondaient dans son sens. Sa grande manie était de railler les personnes qu'il admettait dans son intimité, défaut insupportable dans un souverain: quand on est au-dessus des autres, il doit en coûter si peu pour ménager tous les amours propres! et c'est trop de vouloir dominer par son esprit ceux auxquels on interdit toute réplique par son autorité. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savans, de ses philosophes que Frédéric n'ait cherché à humilier; ses plaisanteries sont d'une longueur assommante; elles ressemblent à des argumens: peut-être est-ce la faute de M. Thiébault qui les a écrites; mais cet auteur qui fait à la fin de son premier volume un parallèle très-faux entre Louis XIV et Frédéric II,

Frédéric II, aurait pu remarquer du moins que Louis XIV n'a jamais dit un mot offensant sur personne. Il craignait tant de blesser, même dans les choses les plus légères, qu'il ne parlait pas de la figure d'une femme lorsqu'il ne pouvait la louer; aussi s'écria-t-il un jour en apprenant la mort d'une demoiselle de sa cour : « A présent qu'elle n'existe » plus, je puis dire qu'elle était bien laide. » On sait qu'un soir, faisant à ses courtisans un conte très-gai, et se rappelant que la fin pourrait fournir une application désagréable à l'un deux, il termina son récit de la manière la plus commune, aimant mieux laisser douter de son esprit que de sa bonté.

Les conversations familières de Frédéric au contraire avaient toujours pour but de montrer son esprit; elles roulaient ordinairement sur Dieu, sur la morale religieuse, sur les opinions philosophiques à la mode de son temps, comme, par exemple, la mort du chevalier d'Assas qu'il attribuait à *l'amour-propre*; il excitait ses auditeurs à la combattre avec franchise, et lorsqu'il se sentait pressé, *la foudre*, remarque M. Thiébault, *partait aussi subite qu'imprévue* : « Cette façon de » juger, dit le roi, est bonne pour vous, ame » de boue et de fange ! » Je ne citerai que cet échantillon de l'aménité qui régnait dans ces discussions; elles ne paraissent jamais intéressantes, parce qu'on voit toujours l'autorité du maître arriver au secours de la faiblesse du raisonneur. La seule chose qui soit vraiment divertissante, c'est lorsque le roi, entouré de son cortège d'académiciens, a le bonheur de s'endormir : les philosophes et les savans restent là, les bras croisés, la bouche béante, n'osant remuer; à quatre heures du matin, le roi s'éveille, leur dit : *bon soir, messieurs*; et ils s'en retournent chacun chez eux, en répétant

H

sans doute comme ces deux vieillards qui se visitaient chaque après-dînée pour dormir ensemble au coin du feu : nous avons passé une bonne petite soirée ! Mais les philosophes qui ont daté à la cour de Berlin feront un article à part : en ce moment , il faut continuer de suivre Frédéric dans ses relations domestiques.

En apprenant la mort de son père , il arrive à Postdam , et charge un de ses favoris , le baron de Poëlnitz , de diriger les obsèques du roi Guillaume : après lui avoir donné des instructions détaillées , il court après lui sur l'escalier , *ses souliers en pantoufles* , et crie au baron : « Du reste point de » friponnerie , je vous prie ; point de tours d'escrocs » ou de filoux : je ne le pardonnerais pas , je vous » en avertis. » Le lendemain , il aperçoit le jeune comte de Wartensleben , le prend par le bras , s'écarte de la foule pour causer amicalement avec lui , lui parle du trésor immense qu'il a à sa disposition , et termine la conversation par ces mots : « Vous qui êtes riche et ladre , ne vous flattez pas » d'y avoir part..... comptez que je choisirai plus » sagement ceux à qui j'adresserai mes faveurs. » M. Thiébault qui a toujours craint Frédéric , et qui veut se persuader qu'il l'aime et qu'il l'admire , fait à ce sujet les réflexions suivantes : « C'est ainsi » que ce monarque *extraordinaire* débuta ; il mor- » tifiait *tout* à la fois *tout* le monde , et éveillait » *toutes* les passions déchirantes en même temps : » il accablait celui à qui il parlait par la perspec- » tive la plus désespérante , et excitait contre ce » malheureux dans l'ame de *tous* les autres *tous* les » serpens de l'envie. On peut regarder ce fait comme » le premier essai de Frédéric dans l'art de jouer » les hommes. » Je ne conçois pas le plaisir que peut avoir un monarque extraordinaire à éveiller autour de lui toutes les passions déchirantes et à

exciter tous les serpens de l'envie, ni quel motif il avait pour faire son premier essai dans l'art de jouer les hommes ; peut-être cela est-il d'usage en Allemagne, et je ne dois pas me permettre de juger des mœurs que je ne connais pas. Je me contenterai de faire remarquer comment on peut être parfait grammairien, et avoir un style correctement lourd : j'abrègerai l'anecdote suivante :

Frédéric prenait les eaux pendant les mois de juillet et d'août, et comme il avait alors besoin d'exercice, il allait volontiers de l'un de ses châteaux de Sans-Souci à l'autre ; la distance était assez grande, et la marche lui faisant du bien, il revenait naturellement à son ton railleur ; aussi, dit M. Thiébault, n'aimait-on pas à être choisi pour l'accompagner. Une année il y appela presque tous les jours le général grand écuyer comte de Schwenin, âgé de soixante-dix ans, petit et replet ; il le faisait suer à grosses gouttes et le plaisantait. Une fois que le monarque le conduisit encore plus loin que de coutume, ils aperçurent une chaise à porteur ; et Frédéric, tout en raillant son grand écuyer, le força d'en profiter ; mais aussitôt qu'ils furent en marche, le roi l'accabla de questions, passant continuellement de gauche à droite, de droite à gauche, et forçant ainsi ce malheureux vieillard à se jeter successivement d'une portière à l'autre, ce qui le fatigua plus que s'il eût continué de marcher. Comme il ne put cacher son chagrin, le roi le bouda pendant quelques jours.

A quoi donc sert la philosophie si elle n'apprend pas que de pareilles plaisanteries peuvent être mortelles pour un vieillard ? Je ne sais s'il est bien nécessaire que de semblables traits soient conservés pour la postérité ; mais il est possible que sous l'apparence d'une farce les Français découvrent une grande dureté de caractère ; car cette anecdote

leur rappellera Henri IV promenant le duc de Mayenne dans le parc de Monceaux. « Le roi, » dit Sully, marchait à si grands pas que le duc » de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse et de la grande chaleur qu'il » faisait, souffrait cruellement sans oser rien dire. » Le roi s'en aperçut, voyant le duc rouge et tout » en sueur; il me dit en se penchant vers mon » oreille : Si je promène encore long-temps ce » gros corps-ci, me voilà vengé sans grande peine » de tous les maux qu'il nous a faits. Dites le vrai, » mon cousin, poursuivit-il en se tournant vers le » duc de Mayenne, je vais un peu vite pour vous. » Le duc lui répondit qu'il était prêt à étouffer, » et que pour peu que sa majesté eût continué, » elle l'aurait tué sans y penser. Touchez-là, mon » cousin, reprit le roi d'un air riant, en l'embrasant encore et lui frappant sur l'épaule; car, » pardieu ! voilà toute la vengeance que vous recevrez de moi..... » Quelle bonhomie ! et quelle manière de raconter !

Je ne voudrais pas terminer ce premier article sans citer quelques traits qui réhabilitent la mémoire de Frédéric auprès de ceux qui pensent qu'il n'y a point de vraie grandeur sans bonté; mais les *Souvenirs* de M. Thiébault ne m'offrent rien dans ce genre, et l'on se rappellera que, ne voulant point me permettre de juger les rois, je me suis imposé la loi de ne prendre des faits que dans son livre, faits dont je n'admets ni ne conteste la vérité. Il me paraît au reste que la mémoire de Frédéric a été attaquée par des historiens qui ne sont pas venus à ma connaissance, et que M. Thiébault a cru devoir se faire l'apologiste du grand homme dont il corrigeait la prose, et dont Voltaire s'ennuyait *de blanchir le linge sale*, c'est-à-dire de corriger les vers : Frédéric

n'aimait pas La Fontaine, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il faut être tout-à-fait Français pour sentir le charme de sa narration; mais si ce prince revenait au monde, et qu'il lût tout ce qu'on a écrit pour et contre lui, je pense qu'il ne pourrait refuser d'admirer le fabuliste qui a dit avec sa simplicité ordinaire :

Rien n'est si dangereux qu'un mal-adroit ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

F I É V É E.

Essai sur Boileau Despréaux, par Portiez (de l'Oise), tribun, auteur du *Code Diplomatique*. Brochure in-8°. Prix: 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez Goujon, libraire, rue Taranne; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'ÉLOGE de Boileau, proposé par l'Institut national, est l'hommage le plus singulier et peut-être le plus flatteur qu'ait jamais reçu la mémoire de ce grand poète; il semble fermer la bouche à ces déclamateurs fanatiques de l'école de Diderot, qui traitaient Boileau avec le dernier mépris, sous prétexte qu'il n'était pas philosophe à leur manière, et qu'il n'eût pu faire une page de l'*Encyclopédie*: ils pouvaient bien ajouter qu'il n'aurait pu la lire; il avait assurément trop de goût pour en être soupçonné.

L'éloge d'un homme qui haïssait mortellement tout ce qui est faux, doit être un scandale très-alarmant pour la philosophie de ces pauvres gens. Mais elle peut se rassurer par les difficultés presque insurmontables que le sujet pa-

rait offrir. Si l'on considère que depuis plusieurs années, toutes les plumes qui l'ont essayé y ont échoué avec la même disgrâce, et que, dans un temps où les écrivains ne sont pas rares, l'Institut n'a encore trouvé personne qui pût louer à son gré un homme aussi connu que Boileau, il y a bien de quoi désespérer ceux qui seraient assez hardis pour l'entreprendre. Ce prix, toujours offert et toujours manqué, est un piège bien subtil pour l'amour-propre des jeunes auteurs.

Le cit. Portiez (de l'Oise), qui n'est pas jeune, mais qui est auteur d'un Code Diplomatique, et qui, en cette qualité, ne doit pas être étranger à toute finesse, vient d'adresser à l'Institut un petit écrit qui renferme un grand mérite : ce sera l'*Eloge de Boileau*, s'il remporte le prix ; et s'il ne l'obtient pas, ce ne sera qu'un *Essai sur Boileau Despréaux* ; titre que la prudence a suggéré à l'auteur, pour répondre à tous les événemens :

« Je suis oiseau, voyez mes ailes. »

L'auteur diplomate, aussi modeste que prudent, se présente moins en littérateur, que comme ami de la littérature ; et, guidé seulement par la reconnoissance, *il vient jeter* quelques fleurs au pied de la statue de Boileau, *pour les mêler* à la couronne brillante que la patrie lui prépare. Le motif est louable quoiqu'assez léger ; n'importe, on ne saurait trouver mauvais qu'un écrivain politique exerce quelquefois sa plume sur des sujets moins sérieux. L'auteur de l'Esprit des Lois en a donné l'exemple, et il faut au moins lui ressembler en quelque chose.

Le cit. Portiez a divisé son travail en deux parties. Dans la première, il jette un coup d'œil rapide sur l'état de la langue et de la littérature françaises sous François I^{er} et ses successeurs, jusqu'à Henri IV, que l'on citerait lui-même pour littérateur, dit-il, *s'il n'eût été roi*. Il

examine ensuite les progrès du goût , lorsque Boileau parut au milieu des beaux-esprits qui ont créé le siècle de Louis XIV. Il remarque dans ses Epîtres et ses Satires une clarté peu connue jusqu'alors ; il avoue que le poète français lance le trait avec plus d'adresse que Juvenal , et que ses écrits sont assaisonnés de ce sel attique répandu dans les Satires d'Horace. Il dit un mot des quatre poétiques , et il reconnaît que Boileau s'est montré plus sage que le philosophe grec , moins vétéilleux que Vida , plus poète que l'auteur romain. Il l'absout du reproche de monotonie , et le Lutrin , dit-il , atteste qu'il ne manquait pas d'imagination , puisque ses ennemis les plus acharnés ne peuvent s'empêcher d'y reconnaître un chef-d'œuvre.

Tel est le plan de cette première partie , dans laquelle les hommes médiocrement lettrés ne trouveront rien dont ils ne fussent bien instruits avant que le cit. Portiez eût pris la peine de le leur dire. Nous n'aurions pas pris celle de le répéter , si dans la suite de ce petit ouvrage nous n'avions rencontré la question la plus étrangère au sujet , qu'il soit possible d'imaginer , et des principes qu'il peut être important de relever. L'auteur , après avoir , dans sa première partie , consacré huit ou dix pages à l'éloge du poète , juge qu'il ne lui en faudra pas moins de vingt dans la seconde , pour prouver que ce poète était *philosophe* ; et là-dessus il fait un plaidoyer dans toutes les formes , rapportant à chaque mot ses autorités et les pièces du procès. « *Boileau était-il philosophe ?* Plus d'une fois , dit » le défenseur , en entendant faire cette demande , mon » imagination bercée d'une douce illusion , s'est représenté » Boileau quittant pour un instant l'Elysée des immortels , » pour apparaître tout-à-coup au milieu de l'assemblée » des sages qui ont proposé son éloge. »

« Oui , lui fait-il répondre , je fus philosophe. . . . »

» philosophe à la raison soumis. Le bonheur ne se
 » tire point des veines du Potosé. Patru indigent,
 » fut à mes yeux plus estimable qu'un commis engraisé
 » des malheurs de la France. A l'ombre du trône je
 » combattis les tyrans du Parnasse, Vous, nos
 » descendans, qui jouissez paisiblement du fruit de nos
 » efforts *nous ferez-vous un crime d'avoir brûlé un grain*
 » *d'encens en l'honneur d'un prince* protecteur des savans,
 » des sciences et des arts? Il étoit nécessaire à la cause
 » du goût et de la vérité.

» Ainsi s'exprimerait Boileau, jaloux des suffrages et
 » de l'estime de l'Institut national de France. »

Ne semble-t-il pas, à entendre le cit. Portiez, que son client soit dénoncé et traduit devant quelque bon tribunal du temps passé, pour y répondre sur une accusation capitale? Quel rôle de Jocrisse ne lui fait-il pas jouer dans son discours? et comment a-t-il pu supposer qu'une assemblée de *sages*, qui propose son éloge, pouvait le mettre dans la nécessité de se défendre sur un reproche aussi odieux qu'absurde?

« Oui, conclut-il, Boileau était philosophe. »

Belle réponse, et bien digne de la question! J'aimerais autant qu'il eût demandé, en parlant du mérite d'Aristote, s'il était chrétien; car enfin, si l'établissement du christianisme est postérieur à l'existence du philosophe grec, la philosophie du cit. Portiez n'est venue également qu'après Boileau.

Mais voici quelque chose de plus admirable: il ne suffisait pas d'avoir démontré que notre poète était philosophe, il fallait encore l'excuser de ce qu'il avait été religieux; car prouver qu'il ne l'avait pas été, toute la logique du cit. Portiez n'aurait pu suffire à cet effort: il se restreint

donc ; il se borne à des excuses qu'il croit suffisantes devant des juges qui , après tout , savent qu'on peut être chrétien à la manière de Boileau et de Racine , et n'être pas un sot. Voici comme il s'exprime :

« Que , dans un temps où toute l'Europe était soumise
 » à l'empire d'une religion vénérable *par son antiquité* ,
 » étonnante *par sa perpétuité* , défendue par des plumes
 » éloquentes ; une religion devant laquelle se courbaient
 » des fronts couronnés ; que dans ce temps , dis-je , Boi-
 » leau ait cru devoir faire hommage de son talent à cette
 » même religion , *sans croire déroger à sa réputation*
 » d'homme de génie , et sans perdre ses titres à la philo-
 » sophie ; on ne voit rien là d'extraordinaire : avant
 » lui , etc. » Viennent les exemples des hommes célèbres ,
 tels que le Tasse , Milton , Pascal , Fénelon , *J. J. Rousseau* ,
 Corneille , Racine , et ce pauvre Vincent de Paul
 que la nouvelle philosophie ne veut pas absolument *sanc-*
tifier , tant elle est humaine , et tant son mépris est pro-
 fond pour tout ce qui est saint et sacré ; tous personnages
 de mérite à la vérité , mais qui n'ont pas laissé de soutenir
 et de défendre la religion dans leurs écrits.

J'aurais d'abord une petite question à proposer. Je serais curieux de savoir , dans le cas où il y aurait quelque différence de principes et de philosophie entre ces grands hommes que le cit. Portiez vient de nommer et l'Institut , si ce serait à ces grands hommes à s'excuser de n'avoir pas pensé comme l'Institut , ou à l'Institut de se justifier de ne pas penser comme eux.

Mais , pour qui prenez-vous vos juges , cit. Portiez , lorsque vous leur voulez prouver que Boileau a pu croire dans son temps à la religion des Pascal , des Racine , des Fénelon , des Bossuet , *sans déroger à sa réputation d'homme de génie* ? Les supposez-vous assez stupides pour le nier ?

Croyez-vous qu'ils veulent mettre en question si ces hommes admirés de toute l'Europe, ont pu avoir du génie et être chrétiens ? Quoi ! vous ne sentez pas tout le ridicule dont cette question vous couvrirait ? vous ne sentez pas combien il est extravagant que des hommes sans génie et d'une réputation médiocre , prennent leurs petits préjugés pour la mesure du génie et de la réputation !

Mais , lorsque vous dites que Boileau a pu obéir à sa conscience et suivre la religion de ses ancêtres *sans perdre ses titres à la philosophie* , de quelle philosophie nous parlez-vous ? Ce n'est pas apparemment de celle de l'Evangile ; car il y aurait aussi trop de simplicité à venir nous apprendre qu'on peut être chrétien sans renoncer à la philosophie chrétienne. C'est donc de la philosophie moderne ; en ce cas vous serez bien adroit si vous faites comprendre à votre assemblée de sages , que ces grands défenseurs du christianisme , dont vous parlez , n'en sont pas moins les partisans d'une philosophie qui attaque tous leurs principes , et qu'ils n'ont pas connue.

C'est pourtant ce que le cit. Portiez dit naïvement à l'Institut : *Tous ces hommes illustres* , observe-t-il , *en sont-ils moins réclamés par la philosophie , pour avoir voulu donner à l'homme la double garantie de la morale et de la religion ?* Si ce faible écrivain avait la moindre justesse dans les idées , il sentirait que c'est précisément en cela que consiste la vraie philosophie , et que du moment qu'il en conçoit une autre qui en soit séparée , telle que celle de son siècle , c'est le comble de l'absurdité de vouloir confondre les sectateurs de deux doctrines si opposées , et de prétendre qu'un Pascal et un Bossuet soient réclamés par cette philosophie comme un Voltaire et un Diderot. De bonne foi , citoyen Portiez , vous imaginez-vous que *le philosophe Vincent de Paule* , qui fonda l'hospice des

Enfans trouvés, appartienne à la même école que *le philosophe Jean Jacques* qui mit ses enfans dans cet hôpital ? Recueillir ces petits infortunés , ou les jeter sur le pavé , est-ce un titre égal à la philosophie ? L'un a préparé l'asile , et l'autre l'a peuplé ; l'un a fait les malheureux , l'autre les a sauvés , et cependant la philosophie les réclame tous deux. Quelle admirable égalité que celle qui range dans un même ordre des êtres si différens ! Le religieux , l'impie , le libérateur , le parricide , tout y entre.

Après avoir prouvé aussi fortement qu'on vient de le voir que Boileau était philosophe , le cit. Portiez cherche à l'excuser d'avoir donné des éloges à Louis XIV ; *mais* , dit-il , *lorsqu'on lui fait ce reproche , se rappelle-t-on bien dans quel temps ces éloges furent donnés ?* C'est là une bien pauvre question ; car assurément tout le monde se rappelle très-bien dans quel temps et dans quelles circonstances vivaient Louis XIV et Boileau. Il eût été un peu plus piquant de demander par qui ce reproche était fait ; on aurait eu du plaisir à reconnaître parmi ces rigides censeurs , parmi ces grands apôtres de la liberté , quelques-uns de ces hommes qui ont fait tout doucement leur fortune , et qui ont trouvé le secret de s'élever en rampant.

Mais le cit. Portiez n'y entend pas finesse. « Quelle est » donc , s'écrie-t-il , la destinée de Boileau , et à nous- » mêmes , quelle est notre position , si , lorsque nous » croyons n'avoir qu'à présenter son éloge , nous avons à » défendre sans cesse sa mémoire et ses écrits ? »

La destinée de Boileau , citoyen Portiez , est fixée depuis long-temps : vos éloges , ni les miens , ni les suffrages de l'Institut , n'ajouteront rien à son mérite ni à sa réputation. Je pense avec vous qu'il eût souhaité l'estime de cette savante compagnie ; mais je doute qu'il eût voulu l'acquérir au prix que vous y mettez , et consentir à présenter une

justification qui dégraderait à la fois et ceux qui l'exigeraient, et celui qui aurait la bassesse de se prêter à cette fantaisie. Quant à notre position, elle serait trop pénible, s'il était vrai que le réformateur du goût, que le défenseur de la saine morale, que l'honnête homme, en un mot, eût besoin de venir justifier ses principes devant une assemblée publ que pour obtenir ses suffrages et son estime. Nous ne pensons donc pas que telle soit la condition, même tacite, imposée par l'Institut aux écrivains qui se présenteront pour mériter le prix, et nous aimons mieux croire que vous vous êtes trompé, et que vous avez eu tort de faire un plaidoyer, lorsqu'il n'était question que de composer un éloge.

G.

Traduction nouvelle des Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, et des Paradoxes de Cicéron; par M. Gallon la Bastide, avec le texte latin de l'édition de M. l'abbé d'Olivet. Un volume in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez Gilbert et compagnie, quai Malaquais, n°. 2; rue Hautefeuille, n°. 19; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nous parlerons d'abord du *Traité de l'Amitié*, parce que cet ouvrage peut nous fournir des rapprochemens curieux; le *Traité de la Vieillesse*, qui lui est supérieur, sera l'objet d'un article séparé.

Les partisans du système de la *perfectibilité* ont souvent soutenu que les idées morales s'étaient épurées de siècle en siècle, et qu'à l'époque des triomphes de la philosophie moderne, on avait des notions beaucoup plus

précises du juste et de l'injuste que dans les temps antérieurs. Il eût été facile de leur répondre que les découvertes dans les sciences n'ont aucune analogie avec la morale, et que quelques progrès, dus presque toujours au hasard, ne prouvaient rien en faveur du système universel de *perfectibilité*. Les sociétés pouvaient exister sans les travaux, d'ailleurs utiles, qui ont été faits en mathématiques et en physique; mais elles n'auraient eu aucune base solide, si elles eussent été privées de ces grandes notions du bien et du mal que Dieu grava dans les cœurs des premiers hommes. Leur bonheur eût-il été abandonné au hasard d'une découverte que mille causes différentes pouvaient retarder de plusieurs siècles? La paix des familles, l'harmonie des états devaient-elles dépendre des spéculations de quelques philosophes? L'erreur dont nous parlons était sur-tout répandue dans un siècle célèbre par ses découvertes dans les sciences; mais tristement fameux par les systèmes monstrueux de politique et de morale qu'il eut l'imprudence d'accueillir. Tandis qu'on faisait des pas immenses dans les connaissances naturelles, on s'aveuglait sur ses devoirs, on adoptait le scepticisme le plus funeste; et la réunion des théories de matérialisme, avec la doctrine de l'intérêt personnel si avidement reçue, ouvrait un champ libre à toutes les passions. De grands excès et de grands malheurs ont éclairé presque tout le monde sur cette perfection imaginaire qu'annonçait avec tant d'emphase la philosophie moderne. Il ne reste plus au petit nombre que quelques doutes qui se dissipent insensiblement par la comparaison toujours facile à faire des théories morales les plus anciennes, avec celles qui ont paru dans le dix-huitième siècle.

Le Traité dont nous allons parler nous fournit l'occasion de présenter un rapprochement de ce genre. L'amitié tient

le premier rang parmi les relations de l'homme en société. Source des plus douces jouissances dans toutes les circonstances de la vie, elle tire son plus beau lustre de la vertu et de la bonté de ceux qu'elle unit. Les liaisons passagères formées par l'intérêt, les caprices et les plaisirs, ne méritent pas ce nom; il n'appartient qu'à celles que des épreuves ont consacrées, dont la durée est garantie par l'accomplissement des devoirs réciproques, et qui sont cimentées par les qualités morales les plus épurées et les plus nobles. Personne, plus que Cicéron, n'était capable d'éprouver et de peindre ce sentiment : doué de toutes les vertus publiques et privées, mais ressentant peut-être trop vivement, et les hommages de ses concitoyens et les persécutions qui devaient en être la suite, il trouvait dans l'amitié un charme qui embellissait ses triomphes, et un appui qui le soutenait dans ses revers. C'est ainsi qu'il disait à Atticus : *Vidi, enim vidi, penitusque perspexi in meis variis temporibus, et sollicitudines et lætities tuas : fuit mihi scæpe et laudis nostræ gratulatio tua jucunda, et timoris consolatio grata.* Cette liaison est célèbre; et la correspondance à laquelle elle donna lieu est un des monumens les plus précieux de l'antiquité. Les discordes civiles ne la troublèrent pas; on voit même, dans les reproches peut-être injustes, que Cicéron, aigri par le malheur, fait quelquefois à son ami, on voit que l'amitié un peu blessée ne s'éloigne jamais du ton de douceur et de confiance qui doit la caractériser. On reconnaît, dans le *Traité de l'Amitié*, l'homme qui a écrit les *Lettres à Atticus*; et (chose rare) on remarque que Cicéron, philosophe, pratiquait avec scrupule les principes qu'il avait développés dans ses théories. Pour donner une idée des progrès que la morale a faits sous ce rapport dans le dix-huitième siècle, nous allons, comme nous l'avons promis, comparer la

doctrine du *Traité de l'Amitié* avec celle qu'Helvétius a enseignée dans le livre de *l'Esprit*.

Cicéron commence par un éloge de Scipion qu'il met dans la bouche de Lœlius. On y chercherait en vain cette douleur apprêtée et cette sensibilité minutieuse qui font briller les talens de l'orateur aux dépens de celui qu'il loue. Tout y est simple et naturel. La mort de Scipion n'étant pas récente, la vivacité des regrets ne domine pas dans cet éloge ; c'est un recueillement tendre et profond qui touche l'ame sans la déchirer. Il suffit presque à Lœlius de rappeler les principaux traits de la vie de son ami , pour donner la plus haute idée de ses vertus. C'est dans la manière de les présenter et de les faire ressortir , que consiste l'art de l'orateur ; art d'autant plus parfait qu'il est toujours caché avec soin.

Après avoir montré dans Lœlius le modèle des amis , Cicéron lui fait développer sa doctrine. L'amitié ne peut exister qu'entre les hommes vertueux et les sages : on pourrait croire , d'après ce principe fondamental , que cette liaison doit être rare ; mais Cicéron ne cherche point , comme les philosophes stoïciens , une perfection imaginaire. Celui-là est un honnête homme et un homme sage , qui suit , autant que la faiblesse humaine le permet , la meilleure règle pour bien vivre. L'amitié est nécessaire au bonheur : si l'on n'a point d'amis , avec qui se réjouira-t-on de ses prospérités , à qui confiera-t-on ses souffrances ? Cicéron exprime ce sentiment avec toute l'effusion d'une ame qui en est pénétrée : un grand homme dont l'unique défaut était de se laisser quelquefois enivrer par ses triomphes , et de ne pas opposer au malheur assez de fermeté , devait , comme nous l'avons déjà observé , désirer un ami qui pût mettre quelque frein à des sensations trop promptes et trop expansives. Cependant il observe bien-

tôt que l'amitié ne vient pas de notre faiblesse ; elle prend sa source dans le goût que nous avons pour la vertu et pour la bonté ; goût d'autant plus naturel que nous chérissons les hommes qui ont possédé ces dons précieux , même quand nous ne les avons jamais vus. L'effet que l'histoire produit sur nous en est la preuve. Ceux qui croient que l'amitié dérive de notre faiblesse et du désir de trouver dans un ami des ressources qui nous manquent , lui donnent une origine bien ignoble : s'il en était ainsi , plus un homme serait faible , plus il serait capable d'amitié ; ce qui est bien loin d'être vrai.

Souvent les nœuds de l'amitié sont rompus par l'ambition , la cupidité et les rivalités d'amour ; souvent aussi parce que l'on exige indiscretement de son ami des services contraires au devoir. Cette dernière observation amène naturellement la solution de la grande question morale , qui consiste à savoir jusqu'où peut aller le zèle de l'amitié ? ce zèle doit se borner à ce qui est honnête. Si votre ami a des desseins coupables , vous devenez criminel en les secondant. L'amitié ne sera pour vous d'aucune excuse. Cependant Cicéron ne met pas trop de rigueur dans ce principe. Votre ami a-t-il eu le malheur d'être compromis dans une mauvaise affaire ? vous devez vous relâcher un peu , pourvu que les démarches que vous ferez pour lui ne soient pas honteuses. Après une liaison un peu longue , découvrez-vous dans votre ami des vices qui jusqu'alors vous avaient été inconnus ? il faut , comme le disait Caton , vous éloigner insensiblement d'un pareil ami , et délier plutôt que trancher le nœud qui vous unissait. *Dissuendæ magis quam discindendæ sunt.* La délicatesse est , si l'on peut s'exprimer ainsi , la conservatrice de l'amitié. Rien de plus contraire aux devoirs qu'elle impose , que les reproches qui suivent trop souvent les bienfaits.

MESSIDOR AN XII.



faits. Cicéron ne garde aucun ménagement avec ceux qui dégradent ainsi les bons offices qu'ils ont pu rendre.

» une espèce de gens bien fâcheux, dit-il, que ceux qui reprochent leurs services. Celui qui les a reçus doit s'en souvenir, celui qui les a rendus ne pas les rappeler. »
Odiosum sanè genus hominum officia exprobrantium : quem meminisse debet is in quem collata sunt, non commemorare qui contulit.

Les précautions qu'il faut apporter dans le choix des amis, fournissent un texte très-fécond ; et Cicéron indique les épreuves que nous devons faire avant de contracter une liaison de ce genre. Malheureusement cette doctrine est plus facile à établir qu'à pratiquer : la vie humaine est si courte, ce passage est si rapide, que nous n'avons ordinairement que le temps de prendre des amis, et non de les choisir. Heureux ceux que le hasard favorise ! Cette réflexion, qui ne doit pas nous empêcher de mettre dans le choix de nos amis tout le soin dont nous sommes capables, nous dispose naturellement à l'indulgence pour les défauts que nous pouvons découvrir dans les personnes que nous aimons.

Cicéron termine ce Traité par un second éloge que Lælius fait de Scipion : ce morceau est beaucoup plus pathétique que le premier. Lælius rappelle qu'il habitait le même toit que son ami, et qu'ils ne se sont jamais séparés. De quel bonheur ne jouissaient-ils pas lorsqu'ils s'occupaient ensemble à orner leur esprit, et qu'ils élevaient leurs âmes vers les spéculations les plus sublimes ? Si le souvenir des vertus de Scipion avait péri avec lui, Lælius ne pourrait supporter sa perte ; mais non, ajoute-t-il, il n'a point péri dans mon cœur, ce souvenir, il s'y nourrit, il s'y augmente par la pensée. *Sed nec illa extincta sunt ; abunturque potius et augentur cogitatione et memoriâ.*

Ce qui répand un charme inexprimable sur tout cet ouvrage, c'est l'idée de l'immortalité de l'ame que l'auteur y rappelle souvent, et qu'il appuie de toutes les raisons que l'homme vertueux peut trouver sans le secours de la révélation. Dans le temps de Cicéron, de petits philosophes, *minuti philosophi*, comme il les appelle dans un autre Traité, avaient soutenu l'opinion opposée; l'orateur les réfute en peu de mots, et ne s'arrête qu'un moment sur une doctrine aussi dangereuse qu'absurde.

Plusieurs grands moralistes ont parlé de l'amitié dans le même sens que Cicéron : Plutarque qui lui a consacré un Traité, pense qu'il faut restreindre le nombre de ses amis, et fait, à cette occasion, une comparaison ingénieuse et juste. « Quelle est, dit-il, la monnoie d'amitié ? » c'est bénévolence et plaisir conjoint avec vertu ; chose » si rare qu'il n'y en a point de plus en toute la nature, » de manière qu'il n'est possible ni d'aimer, ni d'être aimé » en perfection de plusieurs ; ains comme les rivières divisées en plusieurs canaux et plusieurs ruisseaux, en » demeurent basses et faibles ; ainsi notre ame qui est » fortunée à aimer, son affection étant départie en plusieurs, s'en affaiblit et revient presque toujours à néant. »

Montaigne, dont la liaison avec la Boétie est si célèbre, parle de l'amitié en homme qui était digne de l'inspirer et de la sentir. On ne voit pas, lorsqu'il traite cette matière, l'espèce d'insouciance qui se fait remarquer quand il écrit sur d'autres objets. Ici, c'est son ame qui se montre toute entière ; il n'y a plus ni scepticisme, ni incertitude. Le philosophe qui avait beaucoup aimé les femmes, met l'amitié bien au-dessus de l'amour. « C'est, dit-il, » un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu » de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne tient qu'à » un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale et uni-

» verselle, tempérée au demeurant et égal, une chaleur
 » constante et rassise, toute douceur et polissure qui n'a
 » rien d'âpre et de poignant. » Quand Montaigne parle de
 la Boétie, il s'exprime avec la simplicité la plus tou-
 chante : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je
 » sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant :
 » Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Après s'être arrêté quelque temps sur les extraits
 que nous venons de faire de ces grands écrivains, on
 sera frappé de la sécheresse qui règne dans la doctrine
 d'Helvétius; et l'on pourra juger par soi-même si la morale
 s'est perfectionnée, sous ce rapport, dans le 18^e siècle.

« Aimer, c'est avoir besoin, dit Helvétius. Les uns ont
 » besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit; ceux-
 » ci de converser, ceux-là de confier leurs peines: en
 » conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent, d'in-
 » trigue, d'esprit et de malheur.

» On s'est tué jusqu'à présent à répéter qu'on ne doit
 » pas compter parmi ses amis ceux dont l'amitié intéres-
 » sée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte
 » d'amitié n'est pas sans doute la plus flatteuse; mais ce
 » n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes
 » aiment, par exemple, dans un contrôleur général, la
 » puissance qu'il a d'obliger; dans la plupart d'entr'eux,
 » l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'ar-
 » gent. Pourquoi refuserait-on le nom d'amitié à cette es-
 » pèce de sentiment? Un contrôleur-général, poursuit
 » Helvétius, est-il disgracié? on ne l'aime plus. Il n'en
 » est pas moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu
 » beaucoup de tendresse pour celui qui pouvait lui en
 » procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né
 » du contrôle général, et de celui qui l'occupe. Les scé-
 » lérats sont susceptibles d'amitié. Si, comme l'on est forcé

» d'en convenir , l'amitié n'est autre chose que le senti-
 » ment qui unit deux hommes , soutenir qu'il n'est point
 » d'amitié entre les méchans c'est nier les faits les plus
 » authentiques. »

Il suffirait de rappeler la doctrine de Cicéron pour réfuter ces étranges paradoxes. Comment l'auteur du livre de l'Esprit , qui avait des amis vrais , et qui remplissait avec eux les devoirs de l'amitié , a-t-il pu s'égarer à ce point ? Cela prouve qu'il ne faut pas toujours juger les hommes par leurs principes.

M. de Voltaire , lorsqu'il n'était pas aveuglé par ses passions , ou par les sophismes nouveaux , avait des idées très-justes sur les relations sociales , et les exprimait avec une élégance et une précision qui n'appartenaient qu'à lui. Voici comment il définit l'amitié : « L'amitié est un
 » contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses ; je dis vertueuses , car les méchans n'ont que
 » des complices ; les voluptueux ont des compagnons de
 » débauches ; les intéressés ont des associés ; les politiques
 » assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs
 » a des liaisons ; les princes ont des courtisans ; les
 » hommes vertueux ont seuls des amis. Coethagus était
 » le complice de Catilina , et Mécène le courtisan d'Octave ;
 » mais Cicéron était l'ami d'Atticus. »

On ne peut rien ajouter à cette définition qui est un résumé excellent de la doctrine de Cicéron. Cette parfaite conformité entre M. de Voltaire et le philosophe romain sert à prouver ce que nous avons avancé. Si l'on ne parvient à donner des idées justes en morale qu'en développant , ou en mettant dans un nouveau jour les principes qui sont de tous les temps et de tous les lieux , que penser de ce système d'innovation qui a été appliqué à des

objets qu'on ne peut que dénaturer ou corrompre, en voulant les perfectionner !

Le but principal de cet article nous a empêchés de parler de la manière dont M. Gallon de la Bastide a traduit le *Traité de l'Amitié*. Nous reviendrons sur cette traduction, lorsque nous nous occuperons du *Traité de la Vieillesse*. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est qu'elle est en général claire et fidelle : on pourrait seulement desirer plus de nombre et d'harmonie dans les périodes, et une imitation plus parfaite du style de Cicéron. Nous motiverons cette opinion dans le second article.

P.

S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

Molière avec ses Amis, ou la Soirée d'Auteuil, en un acte et en vers libres, de M. Andrieux.

VOLTAIRE qui, en général, affectait un pyrrhonisme entré pour tout ce qui était extraordinaire ou singulier, quoiqu'il ne permit pas le doute sur les anecdotes, souvent plus que suspectes, qu'il lui plaisait d'adopter et d'écrire, Voltaire a nié celle qui fait le sujet de cette pièce. Mais Racine le fils, qui a vécu dans un temps plus voisin de celui où elle s'est passée, la garantit véritable : au reste, rien n'est plus indifférent. Déjà elle avait fourni le sujet d'un vaudeville ; M. Andrieux en a fait une petite comédie.

134 MERCURE DE FRANCE,

Chapelle arrive le premier à six heures, et prie la cuisinière, Laforêt, qu'on ne tarde pas à le faire souper, car il n'a pas dîné. Pas dîné à six heures ! dit Laforêt ; mais vous devez mourir de faim ? Pas tout à fait, répond Chapelle ; mon déjeuner n'a fini qu'à cinq. Il lui apprend qu'il amène la jeune Bérart, déguisée, avec laquelle Molière était un peu brouillé. Il veut les raccommoier. On croit d'abord que ce raccommodement sera le fond de la pièce : ce n'en est qu'un épisode, assez froid et assez déplacé. Après Chapelle, viennent Lulli et Mignard : ils sont suivis de Despréaux, qui annonce qu'il arrive de la Cour. On lui dit qu'il y a sans doute été pour solliciter quelque grâce. — Oui, une très-grande. — Qu'est-ce ? — Qu'on m'ôtât 2000 fr. de rente. — Comment ? — Un commis ignorant avait rayé la pension de Corneille ; je me suis écrié que je n'en pouvais conserver sans honte, si un homme d'un génie cent fois plus élevé que le mien était privé de celle qu'il avait si bien méritée. — Et qu'a dit le roi ? — Ce qu'il a dit ! la pension a été rétablie à l'instant. Damas a rendu ce morceau avec chaleur. C'est celui qui a produit le plus d'impression. Tout le monde sait que ce trait, qui fait tant d'honneur à Boileau, est historique. Un des interlocuteurs observe que ce fameux satirique, quoiqu'ami de Racine, rendait justice à Corneille. Dans le siècle suivant, où la probité devint presque un ridicule, on a vu les amis de Voltaire s'acharner sur ceux dont il était l'ennemi, qu'il avait persécutés vivans, et, à son exemple, les déchirer, même après leur mort.

On attend le bon Lafontaine ; on s'étonne qu'il ne soit pas encore venu. Laforêt annonce qu'il rêve dans les allées du jardin. On va le chercher tandis qu'elle dresse la table : on ne le rencontre pas ; et il paraît seul sur la scène, plongé dans la tristesse, encore plein de l'élogie

qu'il vient d'achever sur la catastrophe de Fouquet son bienfaiteur.

N'ayant rien à donner, je lui donne des vers,
dit le bon homme.

C'est une heureuse idée d'avoir ainsi rappelé le souvenir des actions les plus honorables à la littérature. De nos jours, un ministre envers lequel le premier littérateur de son siècle avait manqué de reconnaissance dans sa disgrâce, après l'avoir encensé dans sa prospérité, fit, dit-on, peindre l'ingrat sur sa girouette. Ces contrastes sont affligeans. Il y a eu, sans contredit, quoi qu'on en dise, de très-grands talens dans le siècle qui a suivi celui de Louis XIV; mais il serait bien triste que M. Déprémesnil eût en raison en affirmant que « dans l'écrivain de ce » temps le plus vanté, la postérité chercherait vainement » un homme de bien. »

On revient du jardin où l'on étoit allé chercher Lafontaine : on se met à table. La petite Béjart se présente : le cœur de Molière la reconnaît sans peine malgré son travestissement ; ils s'expliquent, se réconcilient. Mlle Béjart dit que sa mère est dans une pièce voisine : Molière sort pour l'aller joindre ; ses amis continuent à souper et s'enivrent. Grande dissertation sur les misères de la vie humaine. Chapellet dit : « Quel est mon sort ! je n'ai » d'autre occupation que de boire, de faire des vers, ou » de faire l'amour. J'ai une jolie maîtresse, vingt mille » livres de rente. Y a-t-il rien de plus triste ? Il faut finir » cette vie-là : A cent pas est la Seine, allons nous y » jeter. Sans doute, répond un autre ; l'envie persécute » les vivans :

» Soyons tous morts demain matin,

» Demain nous sommes de grands hommes. »

Ils allaient partir. Laforêt, qui les servait, court avertir

Molière. « Je veux, dit celui-ci, partager l'honneur » d'une si belle mort ; mais il ne faut pas qu'il soit obs- » curci par les ténèbres : la calomnie publierait que » l'ivresse nous a plus inspirés que la philosophie. Que le » soleil éclaire une action si courageuse ! Allons nous cou- » cher ; nous nous noierons demain. » Tout le monde se retire , excepté Lafontaine et lui. Lafontaine s'endort , se réveille un moment après , se sent inspiré , et compose , sur la mort du sage , ces vers que tout le monde connoît :

Approche-t-il du but , quitte-t-il ce séjour ?

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Molière , de son côté , en fait d'assez médiocres sur le Val-de-Grace ; mais c'est l'amitié qui les inspire ; c'est l'envie d'être utile à Mignard. J'aurais autant aimé voir à ce souper le comédien Baron , qui en fut réellement un des acteurs , que le peintre Mignard.

Molière a recueilli les vers que laissait tomber Lafontaine ; il les a écrits , les lui montre , et lui apprend qu'il en est l'auteur. Ils ne sont pas mauvais , dit le bon homme. Molière lui demande s'il ne se souvient plus qu'il doit se jeter dans la Seine. — Non , en vérité. — C'est pourtant bien certain. Hâtez-vous de rédiger votre volonté dernière. — Quand on n'a plus rien , il n'est pas besoin de testament ;

Il me suffit de faire dire

Qu'on ne m'attende point chez moi.

Les convives se relèvent. Molière propose d'exécuter le grand projet. Chapelle s'écrie :

Qui ? moi , finir mes jours dans l'eau !

Je l'eus toujours trop en horreur.

Lulli admire la profonde sagesse de Molière.

Ah ! sans lui la musique allait faire naufrage.

Pour finir, car il faut finir, Molière épouse mademoiselle BÉJART. On voit que l'action est double. Elle est aussi un peu traînante sur la fin. Mais une foule de jolis vers, de mots ingénieux, un style aisé, agréable, justifient le succès de cette bluette, dont l'auteur a été demandé. La pièce a été bien jouée par les premiers sujets de ce théâtre. Le rôle de Molière, rendu par Fleury d'une manière satisfaisante, n'est pas très-brillant. Michot a fait rire dans celui de Lulli, et Baptiste s'est fort bien acquitté de celui de Chapelle. Ceux de mademoiselle BÉJART et de Laforêt, confiés à mesdemoiselles Volnais et Devienne, sont peu de chose.

On a joué d'abord le *Tartufe*. Fleury met beaucoup d'art dans ce rôle ; mais il n'a pas le masque d'Ogé, qui semblait né pour le jouer. Grandmesnil a trop crié, et mis trop de volubilité dans son débit. Un jeune acteur, nommé Gontier, a paru bien jeune dans son art, et a excité quelques murmures. Saint-Fal ne l'est plus assez pour les *petits amoureux*. On a été assez content de Mlle Volnais. Mlle Contat, dont le tems ne paraît pas avoir même effleuré les grâces, et Mlle Devienne, malgré son rhume, qu'elle a annoncé tout haut, et dont on s'est peu aperçu, n'ont rien laissé à désirer. Madame Prévile avait peut-être plus de dignité encore que Mlle Contat, mais moins d'agrément ; madame Belcour autant de gaieté que Mlle Devienne, mais pas plus d'aisance ni de finesse.

T H É A T R E F R E Y D E A U.

Rentrée de madame *Rolandeau*.

DEPUIS long-temps cette actrice était annoncée, et désirée avec la plus vive impatience. Quatre ans d'absence

de ce théâtre ne l'y avaient point fait oublier ; elle y était devenue nécessaire depuis qu'on avait perdu Mlle Philis.

- Enfin elle a reparu le 16 messidor, dans le rôle de Lucette de la Fausse Magie, et dans celui d'Alexis, de la pièce du même nom.

La Fausse Magie est en vérité un drame bien indigne d'un écrivain comme Marmontel. On y voit le plus sot des tuteurs berné par le plus sot des moyens. Sous prétexte que sa signature est nécessaire pour une opération magique, on la lui fait donner au bas d'une feuille qu'on remplit ensuite par le contrat de mariage de sa pupille, qu'il voulait épouser, avec un autre que lui. Ce fond glacial est réchauffé par une musique délicieuse.

Madame Rolandeau, en ouvrant la scène, a été si bien accueillie, qu'elle a cru devoir en témoigner sa reconnaissance par une inclination. Un peu de timidité lui a d'abord causé une émotion sensible, qui altérait la pureté de sa voix. Cet incident n'a pas déplu. Le public ressemble à ce monarque qui n'était pas fâché, dit-on, de voir ses sujets intimidés par sa présence. Bientôt madame Rolandeau a fait entendre les sons les plus brillans et les plus mélodieux. On disait de tous côtés : « C'est un rossignol. » Dans un air ou deux des premières scènes, on eût désiré que les paroles eussent été articulées plus distinctement. On a trouvé que madame Rolandeau avait trop retenu des habitudes italiennes qu'elle a dû contracter à l'Opéra Buffa. Ce sujet de regret n'a cependant pas tardé à disparaître, et rien n'a diminué alors le plaisir qu'on prenait à l'écouter.

Il y a dans la Fausse Magie une courte scène entre deux vieillards, qui a été si bien rendue par Chenard et Saint-Aubin, sur-tout par le premier, qu'on l'a redemandée. Les acteurs l'ont recommencée. Chenard a rappelé son cama-

rade , qui était déjà dans la coulisse. Qu'on fasse répéter un couplet, ou une ariette, à la bonne heure; mais une scène, c'est un peu fort.

Alexis est un petit drame assez intéressant; et sa représentation était analogue à la circonstance; car madame Rolandeau, chargée du rôle du jeune homme, rentrait, ainsi que lui, dans la maison paternelle ou maternelle, comme on voudra. Cette seconde pièce a été jouée avec un charmant ensemble. Mademoiselle Pingenet cadette y a obtenu de justes applaudissemens, et Juliette s'est surpassé.

Dans le rôle très-froid, il est vrai, de Lucette, et dans les premières scènes même de celui d'Alexis, en admirant la cantatrice, on était quelquefois tenté de demander où était l'actrice. On a été ravi de la trouver dans la romance chantée par Alexis. Dans toute sa grande scène avec son père, madame Rolandeau a ému et attendri; des larmes même ont coulé. Le public qui exige aujourd'hui la réunion des deux talens, a été pleinement satisfait. Madame Rolandeau a été redemandée avec empressement. Elle a eu, avant de repartir, la modestie d'attendre que ce vœu fût si fortement et si unanimement prononcé, qu'il y eût eu une sorte d'ingratitude à ne pas s'y rendre. La restitution de madame Rolandeau à ce théâtre, et l'acquisition de Mlle Saint-Aubin, ne laissent plus rien à désirer aux amateurs. Aucun autre ne présente un plus grand concours de talens agréables.

A N N O N C E S.

Elémens de la Grammaire française; par M. Jacques, ancien professeur. Un vol in-12. Prix: 1 fr. 35 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue du Paon Saint-André-des-Arcs, n^o. 2; madame Imbault, rue Froidmanteau, n^o. 17; Nyon, jeune, place Conti, n^o. 5.

L'auteur de cette Grammaire française a aussi donné *le moyen de*

140 MERCURE DE FRANCE,

doubler, au moins, les progrès dans la Langue latine. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 40 cent. par la diligence. Le même Auteur vend aussi la *Démonstration simple et directe des propriétés des Parallèles rencontrés par une sécante*, démonstration en effet très simple et très-clair. Prix : 50 cent., et 60 cent. dans les départemens. Il est facile de juger, à la netteté, à la précision, à l'ordre qui régne dans ces deux ouvrages, que M. Jacques a une longue habitude de l'enseignement public. Sa théorie des participes, neuve dans plusieurs parties, lève bien des difficultés que les meilleurs grammairiens n'ont pu vaincre. Cette théorie annonce un homme qui connaît à fond sa langue, qui sait l'analyser et la démontrer avec beaucoup de sagacité. Sa méthode pour apprendre la langue latine, simplifie singulièrement cette étude; la démonstration en est claire et à la portée de tous les jeunes gens.

Oberman, lettres publiées par M. de Senancour, auteur de *Réveries sur la nature de l'homme*, avec cette épigraphe :

Etudie l'homme et non les hommes.

PYTHAGORE.

Deux vol. in-8°. Prix, papier ordinaire : 9 fr., et 11 fr. 50 c. par la poste; papier fin, carré double d'Angoulême, 11 fr., et 13 fr. 50 c. On en a tiré quelques exemplaires sur papier vélin. Prix : 18 fr. cartonné à la Bradet, et 20 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Cérioux, libraire, quai Voltaire; n°. 9;

Firon aveugle, comédie anecdotique, en un acte et en vaudeville; par MM. Jacquelin et Rigaud. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Hugelot, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Cette petite pièce jouée récemment chez la Montansier, ne doit pas être confondue avec celle du même nom qui a également réussi au théâtre du Vaudeville. Il y a dans-la première une jolie scène et des couplets agréables.

Les Elémens de Géométrie d'Euclide, traduits littéralement, et suivis d'un *Traité du cercle, du cylindre, du cône et de la sphère*; de la mesure des surfaces et des solides; avec des notes. Par F. Peyrard, bibliothécaire de l'Ecole Polytechnique. Ouvrage approuvé par l'Institut national. Un volume in-8°. de près de 600 pages, avec 8 planches. Prix : broché, 6 fr., et 8 francs par la poste.

A Paris, chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n. 12.

Les Trois Hommes Illustres, ou *Dissertations sur les institutions politiques de César-Auguste, de Charlemagne et de Napoléon Bonaparte*. Ouvrage dédié à S. M. I. l'empereur de toutes les Russies. Par M. B*****, auteur de la *Loge Centrale des véritables Franc-Maçons*, dont ce dernier ouvrage est le développement. Nouvelle édition. Un volume in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Michélet, imprimeur-libraire, rue Française, n. 3.

La Pucelle d'Orléans, poème héroïque en trois chants et en vers, dédié aux habitans d'Orléans. Un volume in-12, petit-texte, grande justification, papier couille fine d'Angoulême. A Orléans, de l'imprimerie de Gnyot aîné et Beaufort. Prix : 60 cent. par la poste.

A Paris, chez Mareschal, rue des Deux-Boullés, n. 1, au coin de celle des Lavandières.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. Un seigneur russe ; venant de Pétersbourg par la France , est arrivé à Londres , et s'est rendu sur-le-champ chez le comte Woronzow , ambassadeur de Russie ; on le dit porteur de dépêches importantes , et quelques personnes pensent que ces dépêches portent au comte Woronzow l'ordre de rester en Angleterre , au lieu de se rendre à Péterabourg , comme on l'avait annoncé.

Après une longue discussion qui a eu lieu à la chambre des communes , le 18 juin , et qui a duré jusqu'à cinq heures du matin , le bill de M. Pitt , sur le recrutement de l'armée , a été adopté à une majorité de 42 voix : 265 membres ont voté en faveur du bill , et 223 contre. Ainsi les vœux et l'espoir des deux oppositions coalisées se trouvent entièrement déçus. M. Pitt s'est montré le défenseur des privilèges de la couronne. Il a déclaré ouvertement à ses adversaires qu'il comptait fermement sur l'adhésion de la chambre , et que quand bien même le bill serait rejeté , les chefs de l'opposition n'en seraient pas moins trompés dans leurs projets ; qu'ils pouvaient faire tous leurs efforts pour faire rejeter le bill ; mais qu'il conserverait sa place en dépit d'eux , tant qu'il aurait le suffrage de sa majesté et de ses loyaux sujets. Il s'était montré depuis long-temps le défenseur de la prérogative royale , et c'était vouloir renverser un des principes fondamentaux de la constitution *encore* monarchique de l'Angleterre , que de contester le droit qu'avait le roi de nommer ses ministres. M. Pitt a donné de grands éloges à la famille Grenville. Il se rappelait avec satisfaction , avec quel désintéressement ils avaient parlé de sa rentrée au ministère , en disant qu'il aurait seul toute leur confiance. Quant à la nouvelle administration de M. Fox , M. Pitt a déclaré qu'elle n'aurait pas lieu aussitôt que cet honorable membre et ses partisans se l'imaginaient. On aurait désiré , dit-il , voir M. Fox entrer dans celle-ci ; mais à en juger par l'opposition qu'il montre à la première mesure importante que je propose , il est évident qu'une semblable réunion d'éléments discordans , au lieu d'imprimer de la force au gouvernement , aurait été la cause de sa faiblesse , et n'aurait fait que l'entraver dans sa marche.

Les partisans de M. Pitt se retranchent sur les droits

142 MERCURE DE FRANCE ;

constitutionnels de la couronne pour défendre son administration. Ils feront peut-être bien de préparer de nouveaux argumens pour prouver que la prérogative de la couronne conserve toute sa force, *même dans le cas où l'autorité exécutive ne pourrait l'exercer légalement.* C'est là une question qui doit bientôt être soumise à la considération du parlement. *(Morning-Chronicle.)*

Le bill militaire de M. Pitt a été lu, le 20, pour la première fois à la chambre des lords. Les coalisés n'ont pas fait d'objections. Ils en auraient agi différemment s'ils avaient pu concevoir des espérances ; mais la dernière division de la chambre des communes les a déconcertés pour le moment et privés de tout courage. Ils ne manqueront pas de faire de longs discours dans la chambre haute ; on peut apercevoir cependant qu'ils n'ont ni l'espérance de faire rejeter le bill, ni celle d'embarrasser l'administration. *(The Courier.)*

Les dernières lettres de Londres donnent peu d'espoir que la raison de S. M. puisse se rétablir. Ces jours derniers, se promenant à cheval, elle s'échappa ventre à terre, du milieu des personnes qui l'entouraient, et ne put être ramenée qu'après plusieurs heures de course. Le recorder étant venu proposer à sa signature les jugemens des condamnés à mort, le roi refusa de signer. Le docteur Simonds, un des médecins, ayant voulu l'y engager par des menaces, il prit la plume, et ajouta à la liste des condamnés, le nom du docteur Simonds. *(J. de Paris.)*

Des lettres d'Espagne annoncent que S. M. C. a reconnu le nouveau titre et la dignité héréditaire du chef du gouvernement français, et que par conséquent la même reconnaissance a dû s'effectuer de la part des cours de Portugal et de Naples.

On écrit de Berlin : M. le marquis de Luchisini, ambassadeur de S. M. à Paris, a reçu ses nouvelles lettres de créance. M. le comte de Tauenzien (et non le prince de Hatzfeld, comme on l'avait dit) se dispose à partir pour Paris, avec l'honorable mission de féliciter l'empereur des Français sur son élévation à la dignité impériale.

De Vienne : La chancellerie d'état a déjà expédié les nouvelles lettres de créance pour M. le comte de Cobentzel, notre ambassadeur près la cour impériale de France. On apprend aussi qu'un envoyé extraordinaire doit se rendre à Paris pour féliciter, au nom de notre monarque, S. M. l'empereur des Français, et pour assister à son couronnement.

Des bords du Mein : On parle dans le public d'une correspondance particulière fort suivie entre l'empereur des Français, l'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, dont le but principal est d'arranger à l'amiable toutes les contestations qui se sont élevées sur le continent de l'Europe. Toutes les nouvelles s'accordent à dire que la paix continentale ne sera point troublée, et il paraît très-avéré que quelques-unes des grandes puissances travaillent sans relâche au prompt rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre.

On lit dans les journaux des nouvelles de Francfort et des bords du Mein, qui ne paraissent pas s'accorder.

Les dernières lettres de Ratisbonne (dit le *Publiciste*) portent qu'on y a reçu la déclaration de S. A. l'électeur de Bade, attendue depuis long-temps, et que des conférences particulières ont eu lieu à ce sujet entre le comte de Goertz, remplissant provisoirement les fonctions de ministre de l'électeur de Bade, le baron de Hugel, commissaire impérial, et le baron d'Albini, ministre directorial. On s'attend que cette déclaration ne tardera pas à être portée à la diète.

— On prétend (dit le journal des Débats) que tous les objets dont la diète de l'Empire avait encore à s'occuper, sont ajournés pour un temps illimité. Le concordat, que l'on disait très-avancé, n'a pas même encore reçu ses principales bases. Enfin, tout est en ce moment dans une stagnation absolue.

P A R I S.

On écrit d'Ostende, 11 messidor : Aujourd'hui, vers les 6 heures du matin, nous avons été témoins d'un événement des plus déplorables. Le ponton de cette ville, qui sert au passage des troupes et passagers, a coulé bas avec deux cents militaires environ qui s'y trouvaient; il ne s'en est sauvé qu'un très-petit nombre. Au moment où j'écris, on compte cent hommes retirés noyés; ce malheur a été occasionné par l'imprudence des militaires eux-mêmes qui ont voulu passer malgré les pontonniers, qui leur représentaient qu'avec une si grande quantité de monde, il était impossible de traverser le chenal sans courir de très-grands risques.

— La fête du 14 juillet, dont l'époque arrive le samedi, 23 messidor, est remise au lendemain.

— D'après une circulaire de son excellence le ministre

de la guerre aux préfets des départemens, datée du 1^{er} germinal dernier, tous les militaires qui jouissent d'un traitement de réforme ou d'une solde de retraite, doivent fournir, avant la fin de cet exercice, un extrait de leur naissance. Ceux qui, à cette époque, n'auraient point exhibé cette pièce, seront privés de leur solde de retraite, à dater du premier trimestre de l'an 13.

— Le *Journal Officiel* rejette, comme controuvé et insinué par les agens de l'Angleterre, dans l'espoir d'exciter de nouveaux troubles, ce que quelques journaux ont annoncé de *prétendus* changemens qui se préparaient en Italie, dans lesquels, ajoutaient-ils, le cardinal Fesch devait prendre une grande part.

— On assure qu'un décret impérial autorise une association sous le titre de *prêtres des missions étrangères*, destinés à des missions hors de France. Le directeur de ces missions sera nommé par l'empereur. On admettra dans la maison des missions à Paris, des élèves qui y recevront des instructions relatives au but de cet établissement et y apprendront les langues étrangères.

— Voici, dit le *Moniteur*, les propres expressions de l'étrange protestation du comte de Lille, contre tout ce qui se fait et s'est fait en France, depuis la réunion des États-généraux.

Varsovie, 6 juin 1804.

« En prenant le titre d'empereur, en voulant le rendre héréditaire dans sa famille, Bonaparte vient de mettre le sceau à son usurpation. Ce nouvel acte d'une révolution où tout, dès l'origine, a été nul, ne peut sans doute infirmer mes droits. Mais comptable de ma conduite à tous les souverains, dont les droits ne sont pas moins lésés que les miens, et dont les trônes sont tous ébranlés par les principes dangereux que le sénat de Paris a osé mettre en avant; comptable à la France, à ma famille, à mon propre honneur, je croirais trahir la cause commune en gardant le silence en cette occasion. Je déclare donc (après avoir, au besoin, renouvelé mes protestations contre tous les actes illégaux qui, depuis l'ouverture des États-généraux de France, ont amené la crise effrayante dans laquelle se trouvent et la France et l'Europe); je déclare, en présence de tous les souverains, que loin de reconnaître le titre impérial que Bonaparte vient de se faire déférer par un corps qui n'a pas même d'existence légitime, je proteste et contre ce titre et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu ».

(N^o. CLIX.) 25 MESSIDOR AN 12
(Samedi 14 Juillet 1804.)

M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
É L É G I E.

LES voiles de la nuit couvraient encor le monde ;
Le sommeil enchaînait l'air , et la terre et l'onde :
Les vents emprisonnés dans leurs profonds cachots ,
Des monts , des prés , des bois respectaient le repos ;
Zéphire échappé seul , et devantant l'Aurore ,
Éfleura mollement le sein brillant de Flore ;
Les oiseaux assoupis dans leurs nids amoureux ,
N'avaient point commencé leurs chants harmonieux ;
Seul , le triste hibou , sombre amant des ténèbres ,
Tourmentait les échos de ses longs cris funèbres.
Favori de Pallas , confident de la Mort ,
De quel infortuné faut-il pleurer le sort ?
Parle : est-ce d'une épouse à son époux ravie ?
Ou bien un fils unique a-t-il perdu la vie ?
Mais tu ne m'entends pas ; tu soupîres toujours ,
Et toujours tes accens et lugubres et sourds

K

146. MERCURE DE FRANCE ;

Affligent à la fois mon cœur et mon oreille.
 Finis tes cris plaintifs ; suis, l'Aurore s'éveille ;
 Phœbus la suit, monté sur son char radieux ,
 Et ses feux brillans il menace tes yeux.
 Ciel ! que vois-je ! ô présage , hélas ! trop véritable !
 Infortuné Daphnis ! sort vraiment lamentable !
 Sous ces saules pleureurs , sombre asile de deuil ,
 La Mort , la pâle Mort a creusé ton cercueil :
 C'est là que t'a conduit ton aveugle courage.
 Des monstres des forêts tu défiais la rage ,
 Et tu meurs sous les coups d'un monstre des forêts.
 Et vous , Amaryllis ! quels seront vos regrets ?....
 Mais je la vois errante , inquiète , plaintive ,
 D'un regard curieux , d'une oreille attentive ,
 Consulter sur Daphnis les vallons et les bois ;
 Mais les bois , les vallons et Daphnis sont sans voix.
 A sa course rapide , ô ciel ! mets un obstacle.
 C'en est fait : elle a vu (quel funeste spectacle !) ,
 Elle a vu son amant pâle , défiguré ,
 Teint du sang qui coulait de son flanc déchiré.
 D'horreur , à cet aspect , Amaryllis succombe ,
 Veut avancer encor , se relève , retombe ;
 Et bientôt d'une voix qu'étouffaient les sanglots ,
 La bergère exhala sa douleur en ces mots :

Quel frisson imprévu me glace ,
 Et de mes sens suspend le cours !
 Je veux en vain changer de place ,
 Mes pieds m'ont ravi leur secours.
 Mais quelle cause si pressée
 Dans ces forêts m'a fait venir ?
 Je cherche en vain dans ma pensée.
 Dieux ! j'ai perdu le souvenir.
 Que dis je ? Amour , en traits de flamme
 Dans mon cœur tu gravas Daphnis ;
 Qu'importe , s'il vit dans mon ame ,
 Que les mortels en soient bannis ?

Cher amant, c'est pour toi, sans doute,
 Que j'erre en ces sombres forêts ;
 Pour toi , que l'écho sur ma route
 Répète mes tristes regrets !

Quoi ! déjà la brillante Aurore
 Deux fois a coloré les cieux ,
 Cruel ! et tu n'as pas encore
 Essuyé les pleurs de mes yeux !

Quand du tendre oiseau qui s'éveille ,
 Le ramage enchante ces bois ,
 Ingrat ! je prête en vain l'oreille ,
 Je n'entends pas encor ta voix.

De ces ruisseaux l'onde limpide
 En gazouillant poursuit son cours ;
 Et toi , Daphnis ! amant perfide ,
 Tu mets un terme à tes amours.

Quelle voix a frappé la plaine ? ...
 Cessez vos chants , petits oiseaux ;
 Zéphyr , retenez votre haleine ;
 Taisez-vous , limpides ruisseaux.

Mais qu'ai-je dit ? vaine espérance !
 Daphnis me quitte pour toujours ;
 L'ingrat se rit de ma souffrance
 Et soupire d'autres amours.

C'en est fait ; ton cruel parjure ,
 Daphnis ! a creusé mon cercueil.
 Que vois-je ? tout dans la nature ,
 A l'envi partage mon deuil.

Des sombres oiseaux des ténèbres
 La voix exhale mes douleurs ;
 Les fleurs en des couleurs funèbres
 Changent leurs riantes couleurs.

Où coulait cette onde si pure ,
 Je vois rouler de noirs torrens ;

Zéphyr cesse son doux murmure ,
J'entends les siffemens des vents.

O ciel ! quel cadavre livide ,
Quels flots de sang frappent mes yeux ?
D'où vient que mon regard avide
Dévore ce spectacle affreux !

Grands dieux ! quelle idée accablante
Se retrace à mon souvenir !

J'ai vu cette image sanglante

Elle dit : vers Daphnis je la vois accourir ,
Les cheveux en désordre et la vue égarée ,
Les yeux baignés de pleurs , pâle , désespérée ,
Reconnaître Daphnis , et , maudissant le sort ,
Le suivre au même instant dans les bras de la mort.
Nos bergers attendris d'une ardeur si fidelle ,

Firent graver ces vers sur son tombeau :

« Des bergères de ce hameau ,

» Amaryllis fut la plus belle ;

» De nos bergers Daphnis fut le plus beau.

» La Mort même , à la faux cruelle ,

» Ne put trancher des nœuds qu'avait tissus l'Amour.

» Ils sont tous deux encore unis dans ce séjour. »

AUGUSTE DE LA BOUISSE.

LES TROIS GRACES DE MINERVE.

AIR DES AMOURS D'ÉTÉ.

(Nouvelle édition.)

VÉNUS, des Graces entourée ,

Un jour osa dire à Pallas :

« Votre sagesse est admirée ;

» Mais on adore mes appas.

» Je vous en plains , chaste déesse ;

» Mais l'homme , épris de ma beauté ,

- » Préfère à la triste sagesse
 » Les charmes de la volupté.
- » De cette juste préférence
 » Laissez-moi donc jouir en paix ,
 » Sans avoir la folle arrogance
 » De rivaliser mes attraits.
 » Que peut votre regard sévère
 » Auprès de mes yeux caressans ?
 » C'est en vain qu'aux cœurs on veut plaire ,
 » Si l'on ne sait flatter les sens.
- » Il est trop vrai , répond Minerve ,
 » Que de tous mes anciens amans ,
 » A grand'peine, hélas ! je conserve
 » Quelques vieux lecteurs de romans ;
 » Mais vos succès , déesse altière ,
 » Ne sont point dus à vos appas ,
 » Et vous ne seriez pas si fière
 » Si les Graces suivaient mes pas.
- » L'homme , j'en fais l'aveu sincère ,
 » Ne m'était pas encor connu
 » Quand je n'employais pour lui plaire
 » Que la pure et simple vertu ;
 » Mais puisqu'il la veut embellie ,
 » J'aurai des Graces à mon tour.
 » Adèle , Delphine , Emilie ,
 » Paraissent et forment ma cour. »

Depuis que la sage déesse
 A fait cet admirable choix ,
 Jeunes et vieux , chacun s'empresse
 A venir recevoir ses lois.
 Vénus , sans aucune réserve ,
 A beau prodiguer ses faveurs ,
 Un simple souris de Minerve
 Suffit pour gagner tous les cœurs.

A mesdemoiselles Adèle, Delphine et Emilie.

Vous à qui le sort favorable
 Accorda l'emploi glorieux
 De rendre la sagesse aimable
 A tous les cœurs, à tous les yeux ;
 Pour éterniser sa puissance ,
 Sachez et n'oubliez jamais
 Que la pudeur et l'innocence
 Sont les plus doux de ses attraits.

L' H O M M E.

FRAGMENT D'UNE TRADUCTION DE LA IV^e NUIT D'YOUNG.

LA nature enfanta, sans doute en sa colère,
 L'homme insensible aux maux qui pèsent sur son frère ;
 Ses caresses souvent sont un voile imposteur,
 Dont il couvre à dessein son horrible noirceur ;
 S'il secourt l'indigent que ses maux découragent,
 Sa pitié, son orgueil, au même instant l'outragent.
 Voilà l'homme au moment qu'il paraît obliger :
 Qu'il doit être cruel quand il veut se venger !...
 Lune, pâlis d'effroi. . . Fuyez, astres paisibles,
 Ou vous allez frémir de mes récits horribles !.....
 L'homme est pour l'homme, hélas ! le plus cruel fléau ;
 Il aime à l'outrager jusque dans le tombeau.
 Venant de l'horizon, le grain dessus nos têtes,
 Nous déroband le jour, présage les tempêtes ;
 La terre, tout-à-coup, s'ébranlant sous nos pas,
 Donne aux mortels tremblans le signal du trépas ;
 Un bruit sourd et confus, les vents par leur haleine
 Annoncent des volcans l'explosion prochaine ;
 La fumée ondoyante, en s'élevant aux cieux,
 Décèle l'incendie et son ravage affreux.

L'homme cache le trait que sa rage envenime,
 Et ne le laisse voir qu'en frappant sa victime.
 Dieu voit à nu nos cœurs; mais toujours généreux,
 Il nous en sauve à tous le spectacle hideux.

LAGACHE (d'Amiens).

ENIGME.

JE suis, lecteur, d'une antique naissance;
 Son époque se perd avec la nuit des temps.

Nous sommes de nombreux enfans,
 Qui n'avons entre nous aucune ressemblance;
 Mais laissons-là mes sœurs, et ne pensons qu'à moi.

En vain tu me cherches en toi.

Dans Athènes, ville fameuse,

On me donna le premier rang;

A Paphos, je fus moins heureuse,

On m'y fit reculer d'un cran.

Sans être en mouvement, je suis toujours en danse.

Je vais avec courage, et je reviens en transe.

Bien qu'étrangère aux jeux, aux ris,

Je préside aux amours, je réside à Paris;

Doublement au barreau, mais jamais au Lycée.

Cependant j'ouvre une assemblée.

Je suis fort inutile aux rois,

Quoiqu'à la tête d'une armée.

Je commence toujours l'année,

Puis ne reviens qu'en certains mois.

Je ne me montre point au séjour du tonnerre;

Si je m'absente de la terre,

On me retrouve en paradis.

Fidelle compagne du sage,

Je vais au devant des amis;

Je suis utile en son ménage,

Et disparais en son logis.

152 MERCURE DE FRANCE;

J'ai déserté la comédie ;
Mais je reste à la tragédie,
Dans l'emploi de Talma , déguisée en Raucour ;
We mer et Duchenois m'ont banni de leur cour.
J'abandonne Sophocle , Euripide , Corneille ;
Mais Racine et Voltaire avec moi sont nommés.
Sans moi , sans mon secours , ils seraient mal famés.
Me tiens-tu ? Trop souvent j'ai frappé ton oreille.
Tu vas m'accuser de folie ;
Cependant chacun te dira ,
Qu'après avoir mis fin à plus d'un opéra ,
Je débute à l'académie.

LOGOGRIPE.

Je marche à quatre pieds , et ne suis que chimère :
En coupant le premier , alors je deviens mère.
Qui pourrait nombrer mes enfans ?
De mes trois premiers pieds transposes-tu le sens ?
Je suis un être vil dont tu seras la proie ;
Qui , quelquefois trompant ton espoir et ta joie ,
De la blonde Cérès dévore les présens.

Par le cit. DÉZOTREUX , cordonnier , à Dèvres,
près Boulogne.

CHARADE.

Un animal rongeur redoute mon premier ;
Mon premier , à son tour , redoute mon dernier ;
Mon dernier quelquefois garantit mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Lamie*.
Celui du Logogriphe est *Port* , qui , renversé , donne *trap*.
Celui de la Charade est *Mercure* , considéré comme journal , dieu de la fable , et comme minéral employé dans le baromètre.

Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin ; ou Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, et ses amis littérateurs et philosophes ; par Dieudonné Thiébault, de l'Académie royale de Berlin, etc. Cinq volumes in-8°. Prix : 18 fr., et 24 fr. par la poste. A Paris, chez Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20 ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(Deuxième extrait.)

J'AI promis de passer en revue les philosophes qui ont marqué à la cour de Prusse ; mais, fidèle à mes principes, je ne dirai que ce que j'ai appris dans l'ouvrage de M. Thiébault : j'ai trop de répugnance à voir fouiller d'une manière aussi scandaleuse dans l'intimité d'un souverain, pour me résoudre à rien prendre sur moi-même.

Le plus grand des philosophes de cette cour était sans contredit Frédéric, puisqu'il se chargeait sans cesse de faire la leçon aux autres, et que même il leur imposait silence en leur rappelant qu'il était le maître ; il est juste que le maître passe le premier.

Ce qu'un philosophe ne croit pas est toujours facile à dire, mais il n'est pas aussi aisé d'indiquer ce qu'il croit, puisque souvent il n'en sait rien lui-même : Frédéric révoquait en doute Dieu, l'immortalité de l'ame, et même la nécessité politique d'une morale religieuse. On a prétendu que dans sa vieillesse il était moins ferme sur son athéisme ; loin d'en convenir, M. Thiébault entre dans de

longs détails pour prouver que les ennemis seuls de la gloire de ce roi ont pu vouloir lui attribuer une faiblesse aussi peu philosophique : pour moi, j'avoue qu'il m'est impossible d'attacher une grande importance à cette discussion, car Frédéric ne me paraît pas si grand, que Dieu puisse perdre beaucoup à n'avoir pas été reconnu par lui. S'il est à peu près positif que ce monarque était incapable de reconnaître l'existence de la divinité, il n'est pas aussi prouvé qu'il ne croyait point aux cartes : pendant toute la guerre de sept ans, sa sœur Amélie les faisait tirer pour lui, et lui envoyait régulièrement le produit prophétique de trente-deux morceaux de carton barbouillés, battus, coupés, recoupés, et retournés dans tous les sens. M. Thiébault ose prononcer que Frédéric n'a jamais cessé d'être athée, mais il craindrait de dire s'il recevait gaiement ou sérieusement les prédictions confiées à sa sœur Amélie ; ainsi la postérité ignorera si Frédéric-le-Grand se fit tirer les cartes pendant sept ans de bonne foi ou par complaisance.

On peut vivre et mourir à Rome sans que le pape s'informe des principes religieux que vous professez ; il n'en était pas de même à Berlin ; le roi montrait à cet égard une curiosité toute inquisitoriale ; et comme la manie de ne rien croire s'unit fort bien au désir de faire des prosélytes, il poussait le zèle jusqu'à l'intolérance. La tactique de M. Thiébault pour n'être ni converti, ni perverti par ce prince est vraiment admirable ; le plus habile diplomate ne déploierait pas plus d'adresse pour cacher un secret dont dépendrait le sort de son pays, que cet écrivain n'en montrait pour renfermer dans son ame le mystère de ses opinions religieuses : cette finesse est poussée si loin que, même après avoir lu tout ce que M. Thiébault

a écrit sur ce sujet, il est impossible de savoir à quoi s'en tenir.

N'être ni époux, ni père, n'avoir aucun penchant pour les femmes, aimer la vie solitaire, et ne point croire en Dieu, sont de terribles dispositions à faire peu de cas de l'humanité. A quel titre respecterait-on des hommes qu'on ne regarde què comme des animaux, et comment ne pas se préférer à tout quand on n'est conduit par aucun sentiment à chercher son bonheur, ou du moins ses plaisirs hors de soi? Frédéric était égoïste, et cela ne pouvait guères être autrement : dans une bataille où il vit son héritier renversé, il dit en continuant de galoper : « Ah ! voilà le prince de Prusse tué ! » qu'on prenne la selle et la bride de son cheval. » M. Thiébault fait la leçon à ceux qui ont regardé ce trait comme une preuve de dureté, et prétend que c'est méconnaître l'ame forte d'un grand homme qui, dans la chaleur du combat, n'avait qu'un objet et qu'une pensée; mais il me semble qu'il y a eu d'autres grands hommes qui se sont trouvés dans la même position que Frédéric, et qui ont eu d'autre objet et d'autre pensée qu'une selle et une bride de cheval : sans avoir l'ame forte on peut du moins s'assurer de l'état d'un guerrier avant de le déclarer mort, et la précaution aurait été d'autant plus sage dans cette circonstance que le prince de Prusse n'était pas même blessé; son cheval avait seul reçu le boulet de canon. Lorsque Frédéric apprit la mort de sa sœur la margrave de Bareith, il était occupé à lire Bourdaloue, et deux jours après il remit à un de ses courtisans un sermon qu'il avait composé au milieu de sa douleur. Ce trait, dit M. Thiébault, n'est pas un des moins étonnans de la vie de cet homme extraordinaire. Apparemment que dans toutes les circonstances il n'avait qu'un objet et qu'une pensée, car lors-

qu'on lui annonça la fin d'un de ses vieux généraux qui venait d'être frappé d'apoplexie, il s'écria : « C'est de sa faute; il n'a jamais voulu » mettre de la moutarde dans son café, malgré ce » que j'ai pu lui dire à ce sujet. » Nous livrons la recette à ceux qui desirent que leur éloge ne se borne pas au reproche d'être morts faute de moutarde; ils peuvent compter sur l'efficacité de ce remède : Frédéric en savait plus que son premier médecin, puisqu'il l'appelait un âne, et le chassait parce qu'il ne voulait pas soigner des levrettes qu'il aimait beaucoup. Lorsqu'on leur marchait sur les pattes en sa présence, il disait : (M. Thiébauld l'a entendu) Mais, monsieur, prenez donc garde. Frédéric avait aussi des connaissances en bâtimens; il faisait venir de Paris des architectes en réputation, élevait une querelle sur quelques détails des plans qui lui étaient soumis, les gardait, s'en servait, et congédiait l'auteur; ce qui est très-économique : il faudrait vingt pages pour dire seulement le nom des artistes français qui ont été dupes des promesses faites pour les attirer à la cour de ce souverain. L'anecdote suivante annonce plus que de l'économie.

M. Galser, l'un des plus anciens secrétaires du cabinet, et dans la confiance intime du roi, fit fabriquer pour quinze millions de ducats chargés d'un tiers d'alliage, et les répandit dans la Pologne; lorsque les Polonais s'aperçurent de la friponnerie, ils les rejetèrent en Russie. Catherine II, avertie par les plaintes du commerce, prit des informations, remonta aisément à la source de cette falsification, et fit connaître à ses sujets que tous les ducats faux seraient reçus dans ses caisses et échangés contre des ducats de poids; elle écrivit ensuite à Frédéric pour exiger le remboursement des sommes qu'elle avait avancées,

menaçant de lui déclarer la guerre s'il se refusait à une restitution aussi juste. Frédéric céda, et demanda à Galser la permission de le déshonorer pour mettre lui-même son honneur à couvert ; Galser fit quelques difficultés, mais il reçut des coups de botte dans les jambes, et fut envoyé à la forteresse : au bout de dix-huit mois, il obtint sa liberté, et retrouva toute sa fortune que le roi avait protégée avec un soin tout particulier. M. Thiébault paraît si persuadé de la vérité de cette anecdote qu'il rapporte la conversation qui eut lieu entre le roi et M. Galser après la menace de Catherine II ; c'est pousser bien loin le privilège d'imiter Tacite. Pour nous, nous désirons sincèrement que le fait soit faux ; autrement que penserait-on d'une philosophie qui ne met pas un souverain au-dessus d'une tentation aussi honteuse ?

Le chevalier Mitchel, ministre d'Angleterre à Berlin, disait des philosophes avec lesquels Frédéric passait sa vie : « ces hommes lui sont nécessaires comme autant de mouchoirs sales dans lesquels il crache son esprit ; c'est sous ce rapport qu'il en a besoin et qu'ils lui conviennent. » Frédéric n'était pas tout-à-fait de l'avis du chevalier Mitchel, car il croyait *pomper* l'esprit de ceux dont il s'entourait, et les traiter comme une orange dont on jette l'écorcé quand on en a pris le jus. C'est une singulière idée que celle d'imaginer qu'on puisse *pomper* l'esprit des autres, et connaître le moment où on peut leur tourner le dos, parce qu'on n'a plus rien de nouveau à espérer d'eux : sans doute rien n'est aussi facile à épuiser que des hommes à systèmes ; mais de bons esprits, des esprits justes, sont aussi inépuisables que les objets soumis à notre pénétration. Sans parler des Bossuet, des Fénelon, des La Rochefoucauld, des Montesquieu, je voudrais qu'on

pût me dire combien il aurait fallu de temps à Frédéric pour connaître l'esprit de madame de Sévigné et des femmes de son temps, au point de ne plus trouver de charme dans leur conversation : il est vrai que ce roi philosophe ne causait pas ; il discutait ; et la discussion éloigne bientôt les uns des autres ceux qui s'en font une habitude : aussi ne voit-on jamais de franchise, de cordialité dans l'intimité de Frédéric. Son plus fidele ami était d'Alembert, et il faisait contre lui des épigrammes qu'il ne pouvait s'empêcher de lire, même à M. Thiébault : « Monsieur, lui disait-il aussitôt » après, ceci entre nous, au moins ! car si jamais » d'Alembert en savait un mot, je vous ferais » couper les oreilles. » Soit que d'Alembert le sût ou ne le sût pas, il rendait bien à Frédéric la monnaie de son épigramme, et l'on peut voir dans sa correspondance avec Voltaire combien peu il estimait le Salomon du Nord : en général, ces philosophes se montrent toujours disposés à tout sacrifier à leurs petites passions, et au moment où ils s'accablent réciproquement d'éloges et de prévenances, ils ne pensent qu'à s'immoler les uns et les autres. C'est ce qu'un M. Sulzer fit très-bien comprendre à M. Thiébault pour lui ôter le désir de passer par Ferney, dans un voyage qu'il projetait de faire en France. « Si vous voyez M. de » Voltaire dans un de ses momens de belle humeur, » lui dit-il, il ne vous parlera qu'avec éloge de » Frédéric, de sa famille, et du pays ; et vous » pouvez être sûr qu'en vous quittant il se dira : » Cet homme va répéter ce qu'il a entendu, de » sorte que je n'ai qu'à augmenter son crédit pour » qu'on le croie plus sûrement ; ainsi il écrira à » Berlin qu'il vous a vu, et dira beaucoup de bien » de vous. Si au contraire vous arrivez dans un » de ses momens de mauvaise humeur, il se dé-

» chaînera contre le roi , et après votre départ ,
 » dans l'inquiétude qu'il en aura et pour détruire
 » l'effet de ce que vous pourriez raconter , il vous
 » déchirera ou vous couvrira de ridicules dans
 » les lettres qui arriveront avant vous. » Monsieur
 Thiébault sentit l'importance de ce conseil , et
 ne passa pas par Ferney.

Le plus ancien des philosophes de Frédéric , est
 un M. Jordan , d'une famille française établie
 depuis long-temps à Berlin ; c'est le seul qui ait
 toujours vécu d'accord avec le roi ; mais aussi
 comment n'être pas toujours en bonne intelligence
 avec un homme livré à l'étude , éloigné de toute
 intrigue , et si modéré dans ses desirs que lorsque
 Frédéric , montant sur le trône , lui demanda
 expressément de fixer la somme dont il avait besoin
 pour ne plus former un seul desir qui eût rapport
 à la fortune , il répondit : si j'avais deux mille livres
 de rente de plus , je serais très-content. « Ah ! mon
 » dieu , reprit le roi , que vous avez peu d'am-
 » bition , mon cher Jordan ! je ne vous aurais jamais
 » cru l'ame si étroite. » Il est probable que
 Frédéric ne savait pas bien le français lorsqu'il fit
 cette exclamation , aut ement il n'aurait pas appelé
 ambition l'amour de l'argent , et n'aurait pas trouvé
 que le désintéressement annonçait une ame étroite.
 Que de grandes ames il y aurait dans le monde si
 on les mesurait par leur cupidité ! Au reste ,
 M. Jordan connaissait bien celui avec lequel il
 traitait , car ses vœux ne furent point outre-passés,
 et jamais il ne lui arriva de rien demander de plus.
 Il eut toujours une correspondance particulière
 avec le roi , et lui fit entendre la vérité dans les
 détails qui ne tenaient pas de trop près au gou-
 vernement : en lui parlant au nom de l'Europe ,
 il arrêtait quelquefois la fougue philosophique de
 ce jeune souverain , et c'était alors le sauver d'un

grand ridicule. M. Jordan se moquoit aussi des impiétés qu'on débitait à Sans-Souci, et prouvait aux adeptes qu'on avait cent fois réfuté les contes qu'ils donnaient pour nouveaux; mais comme il ne paraissait pas plus chrétien que ceux qu'il combattait, le roi lui *pardonnait* de défendre le christianisme. La tolérance philosophique ne saurait aller plus loin. Lorsque M. Jordan se trouva attaqué d'une maladie mortelle, Frédéric lui demanda de nouveau ce qu'il pourrait faire pour lui, et ce savant lui recommanda son domestique: la recommandation prospéra, car ce laquais devint conseiller privé, place qui en Prusse suit immédiatement celle de ministre: les filles de M. Jordan ne furent pas si heureuses que son serviteur; le roi dota la première et oublia la seconde, ce qui n'empêche pas que ce chapitre ne soit le plus beau de ceux consacrés aux philosophes. Il est vrai que c'est le premier.

Vient ensuite M. de Voltaire qui n'aimait pas Frédéric, et qui n'en étoit point aimé: trop irascibles tous les deux pour pouvoir vivre ensemble sans aigreur, la politique les réunissait; le roi voulait que le poète lui fit une grande réputation parmi les beaux-esprits de France, le poète pensait que l'amitié d'un roi donnerait de la vogue au parti; s'accablant de cajoleries et se querellant sans cesse, ils étoient tourmentés du besoin de rompre, et des craintes de l'éclat qui accompagnerait cette rupture. M. de Voltaire traitait fort lestement Frédéric lorsqu'il croyait pouvoir le faire sans danger; mais Frédéric qui avait des espions partout n'ignorait aucune des boutades de M. de Voltaire, et l'on peut croire que les philosophes subalternes fomentaient à plaisir une division qui pouvait les débarrasser d'un homme qui les écrasait tous par sa réputation: l'argent entraînait aussi pour beaucoup
dans

dans l'humeur cachée du souverain et du poète; celui-ci s'était fait assurer vingt mille francs par an, la table, le logement, deux bougies par jour, et tant de livres de sucre, café, thé et chocolat par mois: le roi, très-économique, essayait de rattrapper quelque chose sur ce marché, le plus ruineux qu'il eût fait de sa vie; le poète ne voulait rien diminuer, et tous deux eussent rougi d'entamer cette pitoyable discussion. Ici, je laisserai parler M. Thiébault; des détails de ce genre gagnent à être racontés avec bonhomie.

« Il arriva qu'on ne remettait à M. de Voltaire, que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé eventé, et du chocolat mal fabriqué: il pût bien soupçonner que Frédéric n'était pas si mal obéi sans le vouloir, et, soit pour éclaircir ce doute, soit par tout autre motif, il se plaignit de ces vilénies honteuses. « Ce que vous me dites, répondit le roi, me fait une peine infinie: un homme comme vous, traité de cette manière, tandis que l'on connaît mon amitié pour vous! En vérité, cela est affreux! mais voilà les hommes: ce sont des canailles! Cependant vous avez très-bien fait de m'en parler: soyez persuadé que je donnerai des ordres si positifs qu'on se corrigera. » Quels que fussent les ordres de Frédéric, on ne se corrigea point; et Voltaire, plus indigné qu'auparavant, ne manqua pas de renouveler ses plaintes. « Il est affreux, répliqua le roi, que l'on m'obéisse si mal; mais vous savez les ordres que j'ai donnés: que puis-je faire de plus? Je ne ferai pas pendre ces canailles-là pour un morceau de sucre, ou pour une pincée de mauvais thé; ils le savent et se moquent de moi. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de voir M. de Voltaire distrait de ses idées sublimes pour de semblables misères: ah! n'employons pas à de si petites baga-

L

» telles les momens que nous pouvons donner aux
 » muses et à l'amitié. Allons, mon cher ami, vous
 » pouvez vous passer de ces petites fournitures;
 » elles vous occasionnent des soucis peu dignes de
 » vous. Eh bien ! n'en parlons plus ; je donnerai
 » ordre qu'on les supprime à l'avenir. »

« Cette conclusion étonna Voltaire, et par elle-même, et par la tournure que son royal ami sut y donner. Ah ! se dit-il en lui-même, c'est donc ici saùve ou gagne qui peut ? en ce cas, sauvons et gagnons ce que nous pourrons : le pire en ces rencontres est d'être dupe. Ce fut ainsi et dès cette époque qu'il fit revendre en paquets les douze livres de bougies qu'on lui donnait par mois, et que pour s'éclairer chez lui il avait soin, tous les soirs, de revenir plusieurs fois dans son appartement sous différens prétextes, et de s'armer à chaque fois de l'une des plus grandes bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi, bougies qu'il ne rapportait pas, et dont il aurait pu dire au besoin : *C'est mon sucre et mon café*. Il serait difficile de décider, dans tout ce tripotage, quel est le plus extraordinaire du souverain ou du philosophe.

M. de Voltaire prit son parti, quitta Berlin où les profits étaient au-dessous des désagrémens, fut arrêté à Francfort, revint en France maudire tout bas le roi de Prusse, et continua de l'adorer dans ses écrits : le roi de Prusse, imitant M. de Voltaire, le flattait ou l'égratignait suivant les circonstances, et croyait toujours le remplacer en accueillant tous les fous qu'on lui présentait comme des hommes du premier mérite. Quand Voltaire mourut, le roi fit son éloge ; si le roi était mort le premier, nous aurions de M. de Voltaire un éloge académique et un pamphlet infame sur Frédéric. Ainsi vont les choses dans le royaume de la philosophie ; on s'y sert indistinctement de la louange

et de la satire, parce que l'une et l'autre servent à montrer qu'on a de l'esprit; et si l'on n'y rougit jamais de se dédire, c'est que le fonds de la doctrine n'est qu'un assemblage de contradictions.

Passer de M. de Voltaire à Maupertuis, c'est retomber dans une querelle nouvelle: la division est toujours parmi les maîtres, et l'union parmi les adeptes, ce qui indique l'abondance de crédulité dans les philosophes en sous ordre. Maupertuis mourut d'ennui, fin assez naturelle pour un homme dont la vanité d'abord exaltée ne pouvait plus se nourrir que de regrets. Frédéric qui l'avait défendu contre la jalousie du philosophe de Ferney, non par amitié, mais pour contenir le poète par le savant, abandonna celui-ci quand il le vit livré au ridicule: Maupertuis promena sa tristesse dans plusieurs contrées, et vint mourir à Bâle, entre les bras d'un confesseur. A tout péché miséricorde: espérons qu'il se sera repenti d'avoir fait enfermer à l'hôpital les victimes de ses débauches, lorsqu'il était las de leurs faveurs.

Le marquis d'Argens commence à tomber dans l'oubli; c'est dommage, car c'était un excellent homme, provençal, gai, bon convive, et qui avait l'esprit d'autant plus vif qu'il ne se piquait pas de sens commun. Frédéric le plaisantait souvent; le marquis, qui le lui rendait, quelquefois, aurait toujours eu les rieurs de son côté s'il était possible de rire à la table d'un souverain des réparties qui le blessent. Un soir Frédéric demanda à chaque membre de sa coterie comment il gouvernerait s'il était roi; on devine tous les beaux projets qui furent mis en avant: d'Argens souriait et gardait le silence; le roi le pressa vivement de lui dire ce qu'il ferait s'il était à sa place: « Moi, sire, répondit le marquis, je vendrais bien vite mon royaume pour acheter une bonne terre en France. »

Vendre le royaume de Prusse pour acheter une bonne terre en France, est un projet digne d'un provençal qui soupirait toujours après sa patrie, et qui n'avait consenti à s'attacher au roi que sous la condition expresse qu'il serait libre de se retirer lorsqu'il aurait atteint soixante et dix ans. A cet âge, il voulut et n'osa revenir : Frédéric qui ne l'aimait plus, qui l'accablait de mortifications, s'opposait hautement à son départ. Jamais roi ne craignit plus d'être jugé par ceux qu'il avait admis dans son intimité ; aussi ses premières faveurs étaient-elles toujours une certitude du plus dur esclavage. Le marquis mourant d'ennui et de chagrin, obtint un congé, mais pour six mois seulement, et le roi exigea de lui une parole d'honneur qu'il accorda en soupirant. Comme il revenait à l'époque fixée, il tomba malade, et son épouse occupée à le soigner, ne songea pas à écrire : Frédéric qui se crut joué, devint furieux et fit supprimer les pensions de d'Argens qui, en apprenant cette conduite violente et tyrannique, rendit grâce au ciel de voir sa parole dégagée : heureux et libre enfin, il retourna au sein de sa famille. Lorsqu'il mourut, Frédéric lui fit élever un monument en marbre. D'Argens craignait la mort jusqu'à faire des extravagances lorsqu'il s'en croyait menacé, et peu de chose lui donnait cette crainte ; il ne se serait pas mis à table lui treizième ; un couteau et une fourchette croisés lui donnaient de vives allarmes : le premier vendredi du mois lui paraissait un jour malheureux, et il jetait du sel au feu toutes les fois qu'une salière était renversée devant lui ; du reste, il ne croyait pas à Dieu.

Le plus bizarre des philosophes de Frédéric fut La Méthrie, médecin, qui avait pris au sérieux l'égalité que le roi lui avait proposée ; il entrait chez Frédéric sans façon, se couchait sur les cana-

pés, ôtant son col, sa perruque, se déboutonnant lorsqu'il faisait chaud; et le roi n'osait rien dire : mais cet excès d'aisance le rendit plus difficile par la suite. La Méthrie était un vrai matérialiste, esprit-fort qui faisait le signe de la croix lorsqu'il entendait tonner : il était gourmand et replet, aussi mourut-il d'indigestion.

Un monsieur Toussaint, à l'article de la mort, demanda pardon à ses enfans de leur avoir dit sans cesse des horreurs d'une religion à laquelle il n'avait jamais cessé de croire dans le fond de son ame; il ne s'était fait impie que pour ne pas mourir de faim. Pauvre malheureux ! On ne doit pas être étonné de voir tant de faiblesses chez des écrivains qui se disaient au-dessus des préjugés : l'homme est naturellement superstitieux, parce qu'il est sans cesse agité par la crainte ou par l'espérance. La religion qui remplit l'ame d'un grand espoir, arrête beaucoup de superstitions et n'en consacre aucune; la philosophie qui ne montre rien au-delà du tombeau et présente tant d'incertitude sur notre origine, laisse l'ame dans un vague qui l'affaiblit, et dispose l'imagination à saisir toutes les erreurs : de l'aveu de M. Thiébault, la moitié de la cour de Prusse croit à la femme blanche qui paraît armée d'un grand balai dans une salle du château, lorsqu'il doit mourir quelqu'un de la famille royale; et l'on a vu à Berlin une société composée d'hommes et de femmes distingués par la naissance, la fortune et l'éducation, faire des dépenses considérables, et se donner des peines infinies dans l'espoir de contracter alliance avec le diable.

Les autres philosophes dont parle M. Thiébault sont tombés dans un oubli si profond qu'on n'est plus curieux de savoir ce qu'ils ont dit et fait pour le progrès des lumières. Si l'on veut connaître

l'opinion de Frédéric sur les grands hommes du dix-huitième siècle qui n'ont point paru à sa cour, la voici : Il aimait ceux qui disaient toujours du bien de lui, feignait de n'avoir pas lu les ouvrages de ceux qui gardaient le silence sur son mérite, et haïssait ceux qui ne le louaient qu'avec restriction. Le desir d'une brillante réputation était l'idée première à laquelle il rapportait tout : déclaré grand pendant sa vie, il attend encore un historien assez éloquent pour consacrer le héros, et assez habile pour faire oublier l'homme privé. M. Thiébault a fait absolument le contraire. Il n'a pas senti que, lorsque la mémoire d'un souverain est attaquée, on ne la réhabilite pas avec des anecdotes bourgeoises, mais par un ouvrage digne de fixer l'opinion de la postérité : toute autre défense est au-dessous d'un grand homme.

FIÉVÉE.

Traduction nouvelle des *Traité*s de la *Vi*oillesse et de l'*Amitié*, et des *Paradoxes* de Cicéron, par M. Gallon de la Bastide, avec le texte latin de l'édition de l'abbé d'Olivet. A Paris, chez Gilbert et compagnie, quai Malaquais, n°. 2, et rue Haute-Feuille, n°. 19; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. Un volume in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

(*Second extrait.*)

A l'exemple de Platon et de Xénophon, Cicéron a donné à ses *Traité*s de la *Vi*oillesse et de l'*Amitié*, la forme du dialogue. Cette manière de discuter des objets souvent peu intéressans par eux-mêmes, plaisait beaucoup aux

anciens, qui trouvaient dans ces doctes entretiens, l'utile uni à l'agréable, et qui pensaient avec raison que la tournure dramatique adoptée dans ces sortes de matières, avait le double avantage, et de faire éviter la monotonie d'un discours de longue haleine, et de dispenser l'auteur de l'embarras des transitions, souvent amenées difficilement, et par conséquent défectueuses. Les deux philosophes grecs que nous venons de nommer, mirent dans la bouche de Socrate les maximes qu'ils avaient recueillies dans la société de cet homme célèbre, et celles que sa doctrine avait pu leur inspirer : Cicéron, plus ingénieux, confia les trésors de son imagination et de sa pensée aux personnages qui avaient la réputation la mieux affermie dans les vertus ou les grandes qualités qu'il voulut peindre. A l'avantage d'offrir à son lecteur des axiomes de morale devenus plus sacrés, si l'on peut s'exprimer ainsi, par la haute renommée de ceux auxquels il les attribua, il joignit celui de peindre les caractères de ces grands hommes ; ainsi la première place, dans le *Traité de l'Amitié*, est donnée à Lælius dont la liaison avec Scipion est si fameuse ; et le premier rang, dans le dialogue sur la *Vieillesse*, est assigné à Caton l'ancien entouré de Lælius et de Scipion.

Aucun homme ne pouvait parler de la vieillesse mieux que cet illustre Romain. Après avoir fourni une carrière si longue et si honorable, il lui appartenait de reporter ses regards sur une vie dont aucun écart n'avait terni la gloire, et de les reposer ensuite doucement sur un âge dont le souvenir de ses grandes actions tempérerait tous les désagrémens. Le but principal de Cicéron est de prouver que, dans l'âge avancé, l'homme vertueux peut être plus heureux que dans la jeunesse ; que les chagrins que l'on éprouve ordinairement lorsqu'on devient vieux, ne sont

produits que par la conduite antérieure ; et que , si nous ne nous sommes jamais éloignés de nos devoirs , la fin de notre carrière est pour nous l'époque la plus douce et la plus paisible. Aucune perspective n'est plus consolante que celle-là. Quelques esprits difficiles n'y ont vu qu'un roman agréable ; et ils se sont appuyés , principalement dans les derniers temps , sur la condition triste et malheureuse à laquelle sont abandonnés aujourd'hui la plus grande partie des vieillards.

Sans doute , dans un siècle où , pour un grand nombre d'individus , toute la morale se trouvait réduite à la théorie de l'intérêt personnel , les nœuds de l'amitié , les devoirs de la reconnaissance devaient être affaiblis et relâchés. La vieillesse ne pouvait trouver que des cœurs fermés à ses maux , ou des soins intéressés. Mais les hommes qui souffraient de cette ingratitude n'avaient-ils pas eu eux-mêmes le malheur de la provoquer ? Quels motifs ont souvent , à la honte de la morale , rendu la vieillesse repoussante et méprisante ? C'est son attachement trop commun à des objets auxquels elle se trouve enchaînée par des habitudes vicieuses ; c'est la négligence qu'elle a mise aux devoirs que la religion et la société lui prescrivaient ; c'est enfin l'absence de cette gravité qui inspire le respect , et la prétention qu'elle montre si souvent d'imiter les jeunes gens dans leurs mœurs et dans leurs goûts ; prétention qui la dégrade , et qui empêche le moraliste le plus sévère de blâmer le ridicule dont on la couvre. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se trouve tant de vieillards malheureux sans être plaints : de ce nombre sont sur-tout ceux qui , blasés sur tous les plaisirs , désabusés de toutes les illusions , ne s'étant jamais occupés d'objets sérieux et solides , terminent leur inutile existence dans l'ennui et dans les regrets. Massillon , aussi profond moraliste que grand prédicateur , les peint parfai-

tement dans l'un de ses sermons. « Jetez les yeux , dit-il ,
» sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions ,
» et que le long usage des plaisirs a rendues également in-
» habiles et au vice et à toutes les vertus. Quel nuage
» éternel sur l'humeur ! quel fonds de chagrin et de ca-
» prices ! rien ne plaît , parce qu'on ne saurait plus soi-
» même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous envi-
» ronne des chagrins secrets qui nous déchirent ; il
» semble qu'on fait un crime au reste des hommes , de
» l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel
» qu'eux ; on leur reproche en secret ce qu'on ne peut
» plus se permettre à soi-même , et l'on met l'humeur
» à la place des plaisirs. »

Plusieurs vieillards , sur-tout dans le siècle de Louis XIV , ont rempli et même surpassé l'idée que Cicéron donne des vertus que l'on peut déployer dans l'âge avancé. On a vu des magistrats célèbres , après avoir consacré leur vie aux devoirs de leurs charges , charmer leur retraite par l'étude et la bienfaisance , et devenir l'admiration d'une jeunesse empressée à recevoir leurs leçons. D'Aguesseau ; à quatre-vingts ans , écrivait encore sur la législation , et commentait les livres saints. Des guerriers fameux ont donné les mêmes exemples ; et , pour ne pas omettre un souvenir puisé dans un état moins élevé , on sait à quelles occupations et à quels travaux fut consacrée la vieillesse de Rollin. Si l'on voulait , à l'exemple de Cicéron , faire un Traité sur la vieillesse , il semble qu'entre tous les personnages célèbres qui ont honoré la France , on ne pourrait faire un meilleur choix qu'en prenant Bossuet pour principal interlocuteur. Mais quelle différence entre le grand-homme chrétien , et le grand-homme de l'antiquité ! Si la vieillesse n'empêchait pas Caton l'ancien d'aller quelquefois au sénat pour demander la guerre contre Carthage ,

était-elle un obstacle pour Bossuet, lorsqu'à soixante-quatorze ans il composait ces lumineuses instructions qui, échangées d'une érudition épineuse, et pleines de raisonnemens invincibles, supposaient un travail immense ? Les loisirs de Caton, dans sa retraite, étaient employés à la lecture, aux soins champêtres, et à des conversations littéraires et philosophiques. Quand Bossuet termina sa carrière oratoire par l'éloge du grand Condé, ce ne fut point pour se livrer au repos que semblaient demander ses longs travaux ; ce fut pour se consacrer entièrement au troupeau qui lui était confié. On vit ce grand orateur enseigner le catéchisme aux enfans ; on le vit porter dans les demeures des paysans, et les secours temporels que leur misère réclamait, et les secours spirituels plus nécessaires encore, dont leur ignorance avait besoin. Caton n'était utile qu'à un petit nombre d'amis ; Bossuet répandait les trésors de sa bienfaisance et de sa doctrine sur les faibles et sur les pauvres. Il est inutile de pousser plus loin ce parallèle ; on a pu sentir la différence des vertus chrétiennes avec celles que l'antiquité a célébrées.

Dans le Traité de la Vieillesse, Caton s'attache à réfuter les objections que l'on peut faire contre le système qu'il justifie d'ailleurs par son exemple. Plusieurs vieillards se plaignent d'être privés des plaisirs de la jeunesse, et de ne pas inspirer le respect. C'est dans leur conduite antérieure qu'il faut chercher la source de leurs regrets insensés, et la cause de l'abandon dont ils gémissent. Si l'on n'a pas eu de modération dans ses desirs, il est sûr que dans la vieillesse on est moins que jamais à portée de les satisfaire ; si l'on est méprisé, il ne faut l'attribuer qu'aux vices dont on n'a pas eu la sagesse de se garantir, et qui deviennent plus hideux à mesure que l'âge avance. Du reste, ajoute très-bien le philosophe, avec des mœurs corrompues on est

malheureux à tout âge. On se plaint que la vieillesse est peu propre aux affaires : elle manque, il est vrai, d'activité, mais elle a cette maturité de pensée si nécessaire dans l'administration des états. Les anciens composèrent toujours leurs sénats de vieillards. On insiste sur ce que les hommes âgés perdent ordinairement la mémoire ; le philosophe répond que cela vient de ce qu'ils ne l'ont pas exercée. Sophocle récita devant ses juges la tragédie d'Œdipe ; Platon et Isocrate conservèrent leur mémoire jusqu'à la mort. Mais, selon Caton, c'est dans la culture des lettres, ou dans les jouissances de la vie champêtre, que les vieillards trouvent leur plus grand bonheur. Le goût des lettres a cela de particulier qu'il croît avec les années ; à mesure que l'on avance dans cette carrière, ses limites semblent se reculer ; les objets qu'elle embrasse sont si vastes, qu'après avoir consacré sa vie à leur étude, on n'en sent que mieux son insuffisance. Quelle source perpétuelle de jouissances cette impossibilité d'atteindre au but ne prépare-t-elle pas à notre curiosité ! Les plaisirs de la vie champêtre n'ont pas moins d'attrait sous la plume de Cicéron. Il s'étend avec complaisance sur les détails de la culture, ces délassemens si doux et si analogues aux mœurs du vieillard et du sage.

Le philosophe ne veut pas que les vieillards aient l'air triste et sévère qui éloigne la confiance, ni que les jeunes gens poussent trop loin l'étourderie de leur âge. Dans les premiers, il demande un peu de vivacité ; dans les autres, un peu de retenue. Ce mélange des manières des deux âges, qui peut faire un jeune homme et un vieillard parfaits, est exprimé avec autant de précision que de délicatesse. *Ut enim adolescentem in quo senile aliquid, sic senem in quo est adolescentis aliquid, probe.*

La crainte d'une mort prochaine est ce qui paraît le plus

insupportable à la plupart des vieillards : mais, répond le philosophe, les jeunes gens n'y sont-ils pas aussi exposés que les hommes âgés ? La condition de ces derniers n'est-elle même pas préférable ? Il ont joui de ce dont les jeunes gens espèrent de jouir : *Ille vult diu vivere, hic diu vixit.* Ce passage sur la mort conduit naturellement le philosophe à parler de l'immortalité de l'ame. C'est là que son style s'élève et devient sublime : on sent que la conviction peut seule donner à l'auteur cette vérité et cette grandeur d'expression. La mort ne l'effraye point ; il n'y voit que l'espoir de se réunir aux grands hommes dont il chérit la mémoire. La terre lui paraît un lieu d'exil ; l'homme lui semble dégénéré d'un état plus parfait. *Est enim animus cælestis, ex altissimo domicilio depressus, et quasi demersus in terram, locum divinæ naturæ æternitatisque contrarium.*

Ce dialogue de Cicéron est un modèle du style que l'on doit employer, lorsqu'on traite la morale. L'auteur n'y prend jamais le ton dogmatique ; il ne cherche point à faire briller son esprit ; il ne court point après les sentences et les phrases brillantes : l'art le plus parfait est caché sous les formes agréables et naturelles de la conversation. Sénèque, que dans le 18^e siècle on a osé préférer à Cicéron, a quelquefois traité les mêmes sujets. Il suffirait de rapprocher quelques-uns de leurs passages, pour montrer l'immense supériorité de l'orateur romain sur le précepteur de Néron. Nous nous bornerons à rappeler ce qu'ils disent l'un et l'autre de la brièveté de la vie. Cicéron s'écrie : « Cependant, grands Dieux ! qu'est-ce que *long-temps* » dans la vie de l'homme ? prenons la plus longue, je ne » vois pas une grande durée là où je vois une fin : il ne » reste seulement que le fruit des vertus et des bonnes » actions. Les heures disparaissent, ainsi que les jours,

» les mois et les années ; le temps passé ne revient plus ,
 » et l'on ne peut connaître l'avenir ; chacun doit être satisfait
 » fait du temps qui lui est accordé. » Quel mouvement
 dans ce peu de mots ! quelle grande idée morale dans ce
 triste retour sur nous-mêmes ! Voici comment s'exprime
 Sénèque : « Ainsi notre vie , quand elle irait au-delà d'un
 » millier d'années , peut se résoudre à un très-petit espace ;
 » les siècles ne feront pas disparaître nos vices. Cependant
 » il faut que cet espace de temps que la nature décrit
 » à la hâte , et que la raison sait étendre , vous échappe
 » très-promptement. En effet , vous ne saisissez point ,
 » vous ne retenez point , vous ne retardez point la chose
 » qui fuit avec la plus grande célérité , vous la laissez fuir
 » comme si elle était superflue et facile à réparer. » On
 voit dans ce résumé la sécheresse et l'emphase d'un rhéteur.
 Les persées ne sont pas assez fondues ensemble ; et
 l'on découvre l'envie que l'auteur a d'éblouir , plutôt que
 de toucher et de convaincre.

C'est cependant ce style haché et décousu qui a été admiré et imité par un grand nombre d'écrivains du 18^e siècle. Dans les discours académiques, ce défaut pouvait être excusé jusqu'à un certain point ; mais il s'est répandu sur tous les objets que l'on a traités ; l'art dramatique même n'en a pas été exempt, quoiqu'il exige plus que tout autre genre de littérature, le naturel et la franchise de l'expression. Nous ne pouvons mieux faire sentir tous les inconvéniens de cet abus de l'esprit, qu'en rappelant les reproches que Quintilien adressa à Sénèque, dans un moment de décadence où tous les jeunes gens copiaient les défauts de ce rhéteur.

« Il est certain, dit Quintilien, que les pensées brillantes s'entre-nuisent quand elles sont semées trop près les unes des autres ; de la même manière que les fruits

» et les plantes ne peuvent parvenir à une juste grandeur
 » lorsqu'ils sont trop pressés , et que leur propre abon-
 » dance leur ôte la liberté de croître et de s'élever. Cet
 » excès est encore sujet à un inconvénient, qui est de
 » rendre l'oraison trop coupée. Car toute sentence ren-
 » ferme un sens complet, après lequel commence néces-
 » sairement un autre sens. D'où il arrive que le discours
 » paraît décousu , plutôt fait de pièces et de morceaux que
 » composé de plusieurs membres , n'ayant par conséquent
 » ni liaison ni structure.

» Ajoutez que , quand on est si amoureux de ces sortes
 » de pensées, il n'est pas possible qu'on n'en dise beau-
 » coup de minces, de froides et d'impertinentes, car le
 » choix ne se trouve point avec la foule. Aussi voit-on
 » que ceux qui ont ce goût-là donnent un air de pensées
 » et à leurs divisions et à leurs argumens, en y affectant
 » une espèce de chute qui surprend, etc.»

On croirait que Quintilien a écrit pour le temps où nous vivons. Aucun des brillans défauts de nos auteurs modernes n'échappé à la prévoyante censure de ce grand critique.

Le traducteur du Traité de la Vieillesse a rendu un véritable service aux lettres, en faisant passer dans notre langue un ouvrage exempt de tous ces défauts, et dans lequel se trouvent les beautés les plus élevées et les plus vraies. Nous avons dit que sa traduction présentait de légères tâches ; nous allons en indiquer quelques-unes.

M. Gallon de la Bastide se sert quelquefois de termes impropres pour rendre les formes de la conversation. L'entretien des hommes que Cicéron met en scène devait être plein de dignité et de noblesse. Ainsi, lorsque Scipion s'adresse à Caton, et lui dit : *Volumus sanè, nisi molestum est, Cato, etc.*, il emploie une formule de poli-

tesse usitée dans le temps : M. Gallon de la Bastide la traduit très-imparfaitement par ces mots : nous voudrions ; *sous votre bon plaisir*, Caton. L'expression de *bon plaisir* est mal choisie, parce qu'elle est vieillie, et parce que, d'ailleurs, on ne s'en est jamais servi dans la conversation.

Un défaut plus important qui se fait remarquer aussi dans cette traduction, c'est l'impropriété de quelques mots, qui altère le sens de l'auteur. Cicéron parle de la mort du sage, et de celle de l'homme qui n'a pas imposé un frein à ses passions : *Quid, quod sapientissimus quisque æquissimo animo moritur ; stultissimus iniquissimo ?* M. de la Bastide traduit ainsi : « Pourquoi la mort du sage est-elle si tranquille, et celle de l'insensé si agitée ? » *Insensé* n'est pas le mot. La mort d'un homme qui a perdu la raison n'est pas agitée ; celle de l'homme vicieux l'est presque toujours. Il paraît qu'ici *stultissimus* veut dire un homme qui s'est livré à de mauvais penchans, ou qui est incrédule. Dans un autre endroit, Cicéron rappelle le mot de ce vieillard qui, dans un spectacle, éprouva les moqueries des Athéniens, et fut accueilli par les ambassadeurs de Sparte : *Atheniensis scire quæ recta essent, sed facere nolle.* M. de la Bastide traduit ainsi : « Les Athéniens savaient bien ce qui était convenable ; mais ils ne voulaient pas le mettre en pratique. » *Recta* ne veut pas dire ici *convenable*. Le respect pour les vieillards est un devoir, et non une convenance. *Honnête* était le mot propre.

Il se trouve aussi dans cette traduction quelques incorrections de style. En parlant des sénateurs qui cultivaient leurs champs, le traducteur dit : « Cincinnatus fut trouvé à la charrue à la main. » On ne peut se servir de cette tournure que pour un instrument que l'on peut porter. On dit d'un guerrier qu'il a son épée à la main ; mais il n'en serait pas de même du canon, quoiqu'il y mette la main,

comme le laboureur à sa charrue. Caton fait la récapitulation de sa vie : « Moi peut-être qui ai fait, comme soldat , » tribun , ambassadeur , consul , tous les genres de guerres , » vous parais-je maintenant inutile parce que je n'en fais » plus ? Il y a long-temps que *je la conseille* contre Carthage , etc. » Le mot de *guerre* est trop éloigné : ensuite , le pluriel étant employé dans la première phrase , et le singulier dans la seconde , l'analogie n'est pas exacte.

On voit que toutes ces fautes peuvent facilement se corriger. On doit , comme nous l'avons déjà dit , savoir gré à M. Gallon de la Bastide de s'être exercé sur un des ouvrages de l'antiquité qui respire la morale la plus pure. Sa version pourrait être plus élégante ; mais elle a , en général , le mérite de la fidélité et de la clarté.

P.

Tablettes d'un Amateur des Arts , contenant la gravure , au trait , des principaux ouvrages de peinture et de sculpture qui se trouvent en Allemagne , avec leur description ; par une *Société de Gens de Lettres*. A Paris , chez *Treuttel et Wurtz , Levrault ; Schoel et compagnie* ; et chez *le Normant* , imprimeur-libraire , rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois , n^o. 42.

IL paraît déjà quatre cahiers de cet ouvrage curieux , intéressant , et très-bien exécuté à tous égards. On en a fait de fort belles éditions ; mais pour le mettre à la portée de tout le monde , on en vend une à Paris dont chaque cahier ne coûte , en Allemagne , que 12 gros (environ 36 sous) , et cette édition est très-jolie ; les gravures au trait en sont parfaitement distinctes et bien dessinées. Chaque cahier contient au moins quatre gravures. Le texte offre des

notices

notices intéressantes sur les articles, et une critique instructive, parce qu'elle est toujours impartiale et judicieuse. On remarquera dans cette agréable collection le tombeau du jeune comte de la Marck, chef-d'œuvre d'un artiste dont les talens honorent sa patrie, M. Schadow de Berlin. L'artiste a eu l'idée heureuse de ne point représenter la mort d'un adolescent sous des traits lugubres et terribles; le jeune comte de la Marck, couché sur son sarcophage, paraît goûter le charme d'un repos délicieux. Cette figure est ravissante. La mort et l'innocence n'offrent en effet à l'imagination que la douce idée d'une paix inaltérable.

D. GENLIS.

Procès-verbaux du Conseil d'Etat, contenant la discussion du projet de Code civil, années IX, X, XI et XII. Cinq volumes in-4°. Prix : 42 francs pour Paris (1). Paris, de l'imprimerie de la République; chez l'éditeur, au domicile de M. Hugot, cul-de-sac du Doyenné, n°. 24; chez Rondonneau, au Dépôt des Lois, ci-devant place du Carrousel, présentement rue Saint-Honoré, n°. 75, hôtel de Boulogne, près Saint-Roch; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nous jouissons, enfin d'un Code civil, c'est-à-dire, d'un ouvrage où sont établis et fixés nos droits les plus sacrés, ceux de cité et de propriété; nos intérêts les plus chers, ceux de fils, d'époux, de père.

Avec quelqu'attention que ce Code ait été rédigé, il

(1) Les personnes qui ont déjà les deux premiers volumes, peuvent se procurer les trois autres au Dépôt des Lois, et chez le Normant.

pourra s'élever une multitude de difficultés sur le véritable sens des articles qui le composent. Il était donc à désirer qu'il parût un ouvrage où ses estimables auteurs eussent déposé leur véritable opinion, leur manière de voir la plus simple et la plus naturelle. Or, quoi de plus propre à remplir ce but que la réunion des procès-verbaux dressés par une main habile, lors de la discussion de chaque titre et même de chaque article du Code civil ?

L'ouvrage que nous annonçons renferme un mérite dont chaque page offre la preuve, quoiqu'on ne voie nulle part à qui l'attribuer. Ce mérite est la fidèle analyse d'une discussion qui a souvent été vive, et toujours profonde ; elle fait bien connaître l'excellent esprit par lequel monsieur. Locré, secrétaire-général du conseil d'état, s'est distingué dans tous les postes où il a été élevé.

A. B.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Ossian, ou les Bardes, opéra en cinq actes.

Plus de cinq mois s'étaient écoulés depuis le froid accueil qu'on avait fait au *Connétable de Clisson*, et l'Opéra n'avait encore pu, ou n'avait osé offrir aucune nouveauté. Enfin il a donné *les Bardes*, après les avoir long-temps fait désirer.

Il y avait parmi les Gaulois quatre sortes de personnes comprises sous le mot général de *Druïdes*. Une de ces classes était composée des *Bardes*, poètes et musiciens de

la nation, chargés de célébrer en vers les faits héroïques. Telle était la vénération qu'ils inspiraient, que leurs chants suffisaient quelquefois pour arrêter des armées qui allaient en venir aux mains. Leur nom venait, suivant les uns, d'un certain Bardus (fils de Denis), qui a régné, ou qui est censé avoir régné dans les Gaules. D'autres disent qu'il est pris d'un mot celtique, qui signifie poète ou musicien. Quelques-uns le font dériver du mot hébreu *parat*, qui veut dire chanter; quoique *parat* et *barde* ne se ressemblent guère plus que *equus* et *alfana*.

Le héros du drame que nous annonçons est le fameux Ossian, dont les poésies vraies ou supposées, ont eu chez nous une vogue passagère, comme celle des folles tragédies de Shakespeare et des sombres et sépulcrales *Nuits d'Young*. L'auteur, feu M. Dercey, qui a donné au théâtre Feydeau *la Caverne* et *Télémaque*, lui destinait encore *ses Bardes*. Après sa mort, on a jugé qu'ils conviendraient mieux à l'Opéra; on en a conservé la musique et remanié le poème. S'il était plus mauvais encore qu'il ne l'est à présent, il devait l'être excessivement.

L'exposition est pénible et embrouillée; les développemens ne sont pas plus clairs.

Hydala, chef des Bardes d'une tribu de la Calédonie, apprend à ses confrères, qui le savent très-bien, que cette tribu a été autrefois conquise par les Scandinaves, qu'ils en avaient été chassés, qu'ils y sont rentrés; que l'un de ses Bardes, Rosmor, est en fuite, et que sa fille, adorée par Ossian, chef d'une tribu voisine, et Barde célèbre, est dans les fers de ces barbares vainqueurs.

Duntalmo paraît. On devine, en voyant ses gardes, car on ne l'a pas dit, qu'il est le souverain de la tribu. Il déclare qu'il destine pour épouse à son fils, Mornal, la belle Rosmala, quoiqu'elle aime Ossian. Mais on an-

nonce l'arrivée de ce dernier accourant pour délivrer son amante; on ajoute qu'il se fait précéder par ses Bardes, qui viennent d'abord la réclamer de sa part. Ossian lui-même s'est mêlé incognito parmi ses envoyés (ce qui est copié de la tragédie de *Didon*), et s'est vêtu comme eux pour n'être pas reconnu. Le cœur de Rosmala ne s'y méprend pas. Duntalmo survient, et s'adressant aux Bardes :

Parlez, que voulez-vous de moi ?

OSSIAN.

Rosmala.

DUNTALMO.

Rosmala doit vivre sous ma loi.

MORNAL à OSSIAN.

Va porter nos refus.

OSSIAN, *déroulant le pan de sa robe.*

Je t'apporte la guerre.

Ce mouvement est théâtral. On en a pris l'idée, comme on sait, dans l'histoire. Ossian ne pouvant supporter une plus longue contrainte, se fait connaître, et défie son rival à un combat singulier. Le défi est accepté. Suivant l'antique usage, la belle Rosmala doit être le prix de la victoire. Duntalmo, qui dissimule, la remet en garde à Hydala et à ses confrères. Ossian retourne à son vaisseau (il était venu par mer); il va chercher ses compagnons pour assister à une fête que ses ennemis doivent lui donner avant d'ouvrir la lice, parce que telle est la coutume en Calédonie, ou plutôt parce qu'il faut bien qu'il y ait des fêtes dans un opéra.

Le perfide Duntalmo fait secrètement engager sa prisonnière à la fuite, et lui en facilite les moyens, pour avoir occasion d'accuser Ossian d'avoir perfidement enlevé d'avance le gage du combat. Rosmala, en s'éloignant,

rencontre Rosmor , son père , qui parcourait mystérieusement la tribu , dans l'espoir de la découvrir.

Ossian revenait pour assister à la fête ; les Scandinaves étaient allés à sa rencontre. Il passe le premier sur un pont , qui est aussitôt coupé ; et il se trouve ainsi séparé de toute sa troupe et au pouvoir de ses ennemis. Il ne faut pas demander pourquoi ce guerrier ne marche pas immédiatement à la tête des siens , et pourquoi il laisse entre eux et lui des Scandinaves qui le prennent dans un piège si grossier. Rosmala qui , de son côté , avait donné dans un autre , est ramenée avec son père. Duntalmo déclare qu'il va les offrir en sacrifice à Odin , dieu des Scandinaves.

Ossian enfermé dans une caverne , y voit entrer Hydala , qui lui est en secret dévoué. Celui-ci veut le sauver en lui donnant son habit , et demeurer à sa place. Ils disputent de générosité. Foible imitation de la scène d'Oreste et de Pilade dans *Iphigénie en Tauride*. Hydala ne peut vaincre son ami , et sort en disant que les Bardes veillent sur lui , ce qui prépare au dénouement. Resté seul , Ossian cède au besoin du sommeil , et voit en dormant les ombres de ses aïeux , l'image de sa Rosmala. Il se réveille , et la voit en personne accourant avec Rosmor. Ils lui annoncent qu'ils peuvent obtenir grace tous trois , s'ils veulent quitter leurs dieux pour celui des Scandinaves , et consentir à l'hymen de Mornal avec Rosmala. Duntalmo vient lui-même leur faire cette offre. Ils préfèrent la mort. On va les immoler , lorsqu'un guerrier inconnu , accompagné d'une poignée de braves , se jette avec furie sur les troupes scandinaves , les disperse , et tue Mornal ; Ossian saisit une épée dans les mains d'un des Bardes d'Hydala. Duntalmo est tué , comme de raison. Ossian revient , trouve le guerrier inconnu auquel il doit la vie , et le prie de se faire connaître.

Celui-ci ôte son casque, et on voit Hydala. Les deux amans sont unis.

Il y a tant d'événemens et de confusion dans cet opéra, qu'il est fort difficile d'en suivre la marche. Rien n'y est ni motivé, ni vraisemblable. Le style en est extrêmement faible, lâche et sans couleur. On y chercherait vainement un beau vers, un trait saillant, une idée gracieuse. Tout est médiocre, du premier au dernier acte.

Néanmoins, grâce à la musique de M. Lesueur, aux ballets de M. Gardel, et aux décorateurs, il a eu un prodigieux succès. Le palais des Songes, au quatrième acte, a paru une nouveauté ravissante. Ce sont sur-tout les grands connoisseurs qui ont montré de l'enthousiasme pour la musique, qu'ils prétendent être au-dessus de la portée du commun des fidèles. Ils en ont jugé la *facture savante, le style grand et large*. Les ignorans regrettent que les paroles ne soient pas meilleures. Les opéras de Quinault, de Bernard, et même ceux de Voltaire, Pandore, la Princesse de Navarre, Samson, tant basoués, sont des chefs-d'œuvre de style, en comparaison des Bardes.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Les Muets, comédie-parade, de M. Valette.

ON avait lieu de croire, sur ce titre, que tous les personnages seraient des muets, et qu'on n'assisterait qu'à une pantomime. On a été fort étonné de voir, pendant la moitié de la pièce, les trois acteurs qui la jouaient, babiller comme quatre. Outre que le fonds de ce drame est très-mince, il est presque entièrement composé de réminiscences.

Arlequin annonce, dans un monologue, qu'il veut un peu bonder sa Colombine, qui est par trop coquette. Quand elle paraît à sa fenêtre, et l'avertit qu'il peut entrer, il répond : « Viens me trouver si tu veux. » La fierté de sa maîtresse ne s'offense pas de cette maussaderie: Elle descend, et lui rappelle que c'est ce jour-là même qu'ils doivent convenir de celui de leur mariage. Arlequin répond qu'il n'y songe plus, et lui reproche d'écouter toutes les fleurettes qu'on lui conte, de quelque part qu'elles viennent :

Quand on veut plaire à tous les yeux,
On ne plaît à personne.

Colombine prétend que ce n'est pas sa faute si on la trouve aimable. — Mais vous recevez tous les présens qu'on vous fait :

Et celle qui rien ne refuse,
Est bien près de tout accorder.

Colombine assure que ce ne sont que des bagatelles qu'elle accepte sans conséquence :

L'Amitié rit quand on lui donne ;
L'Amour rougit quand il reçoit.

Arlequin ne veut pas se payer de cette excuse. Tu me quittes donc ? lui dit Colombine en minaudant. — Oui, c'est fait :

Et je divorce avant la noce,
Pour ne pas divorcer après.

Il lui rend son portrait; elle lui remet l'anneau nuptial qu'elle avait reçu d'avance. C'est exactement, en miniature, la scène du *Dépit amoureux*, scène qui a servi de modèle à mille autres du même genre.

Gilles se présente pour successeur d'Arlequin. Il prétend que

De Pékin à Paris,
On ne voit que des Gilles
Qui soient de bons maris.

On l'écoute un moment ; mais presque aussi-tôt on se réconcilie avec son rival , auquel on impose cependant une petite pénitence , pour le punir de sa bouderie. On veut qu'il soit muet , quelque chose qu'il voie et qu'il entende , jusqu'à ce qu'on lui rende le portrait qu'il a dédaigné dans son dépit. Il se soumet à la condition. Cette situation est à peu-près la même que celle d'un opéra-comique tout nouveau , intitulé : *Un Quart d'heure de Silence*.

Colombine , en présence d'Arlequin , entend les galanteries de Gilles qui la compare à la lune , et y répond de la manière la plus tendre. Arlequin , au supplice , menace son rival du geste , et fait mille contorsions , mille lazziis expressifs. Pour achever de l'impatisier , sa maîtresse lui adresse la parole. Enfin , elle sort et va chercher son portrait , sous prétexte d'en faire cadeau à Gilles.

Arlequin menace de l'assommer , s'il ose accepter ce présent. « Sais-tu bien que je suis maître d'escrime , repart » Gilles , et que c'est moi qui donne du cœur aux » autres ? » Arlequin : « En ce cas , tu es comme

Certain fenilliste très-connu ,
Qui , distributeur de la gloire ,
Donne ce qu'il n'a jamais eu. »

Cette épigramme , très-peu naturellement amenée , n'est que la répétition affaiblie d'une autre fort connue , et mieux tournée :

Et *Damis* qui n'a pas , mais qui donne la gloire ,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

Arlequin , sans respect pour la profession du maître d'escrime , lui applique quelques coups de batte. Monsieur , s'écrie Gilles , toujours *des propos* !

Colombine revient offrir son portrait à Gilles. Elle est étonnée de le trouver muet. Elle va de l'un à l'autre de ses

amans, leur dit alternativement des douceurs sans qu'aucun lui réponde. Cette situation est plaisante. Colombine, pourtant, s'en plaint. Car fille

Qui veut bien avouer qu'elle aime,
Voudrait trouver à qui parler.

Enfin, elle s'approche d'Arlequin, dit qu'elle lui rend la parole, et ajoute que son cœur est à celui qui aura son portrait, qu'elle tient à la main. Arlequin, impatient, le saisit et la remercie. Elle prétend qu'il est contrevenu au traité; que pour parler il devait attendre qu'elle lui donnât ce portrait. Non, dit Arlequin, car vous vous êtes promise à celui qui en serait saisi; et c'est moi. Je ne vous avais rendu que la copie.

Cette bagatelle n'a eu qu'un faible succès, quoiqu'on en ait demandé l'auteur. Elle est écrite avec assez d'esprit et de facilité; mais elle n'offre presque rien de neuf dans le plan ni dans l'exécution. Des scènes de dépit, de raccommodement, de poltronneries, mêlées de fanfaronades, voilà tout ce qu'on y trouve, et ce qui traîne sur tous les théâtres depuis cent cinquante ans. On la voit néanmoins avec plaisir, parce qu'elle est parfaitement jouée par Laporte, Carpentier, et par mademoiselle Hervey, qui soutient sa réputation naissante, et qui l'accroît encore.

A N N O N C E S.

Leçons de l'Enfance, composées en anglais par Richard et Maria Edgworth, traduites en français par le C. Chéron; l'anglais et le français en regard. Cinq vol. in-16, divisés en dix parties, contenant Henri et Lucy, Rosamonde, Frank, le Petit Chien fidèle, la Marchande d'oranges et la Cérisaie. Prix: 9 fr. pour Paris, et 12 fr. par la poste. A Paris, chez Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 42; chez Defrelle, libraire, cloître Saint-Honoré, n°. 11, et Détéville, libraire, rue du Battoir, n°. 222.

Cours théorique et pratique de Clinique externe: par Ph. J. Desault, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris; ou *Extrait de ses Leçons*, rédigées et publiées par J. J. J. Cassieux, docteur en médecine, professeur de physique, de chimie, d'histoire naturelle,

et directeur de l'école centrale du département de la Creuse, de l'Académie des Arts, de la société académique des sciences; de la société académique des sciences, lettres et arts de Paris; de la société galvanique, de la société des sciences de Douai, etc. Deux vol. in-8°, de près de 1000 pages d'impression. Prix, brochés : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez Delaplace, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 31.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de voyages intéressans, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse; par Campe. Traduit de l'allemand, avec des notes, et orné de cartes et figures. Quatrième livraison de la deuxième année, contenant le naufrage et séjour du capitaine Wilson aux Iles Pelew, en 1788, et le voyage et transportation du fameux Barrington à Botany-Bay, dans la Nouvelle-Hollande. Deux vol. in-18, faisant les tomes VII et VIII de la collection. Prix : 3 fr. et 3 fr. 60 cent. par la poste. — Prix de la première année, contenant 12 vol., 18 fr., et 22 fr. par la poste. — Prix des premiers vol. de la deuxième année, 12 fr. et 15 fr. par la poste. — A Paris, chez G. Dufout, libraire, rue des Mathurins-Sorbonne.

Sur la liberté de la Presse, imité de l'anglais de Millon, par Mirabeau l'aîné; seconde édition, avec cette épigraphe :

Who kills a man kills a reasonable creature.... but, he who destroys a good book, kills reason, it self.

Tuer un homme, c'est détruire une créature raisonnable; mais étouffer un bon livre, c'est tuer la raison elle-même.

Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Ph. Lenoir, libraire, rue Neuve des Petits-Champs, n. 1280, au Grand-Corneille.

Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation; par Ch. Villers. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi, n. 1251.

Suite du choix de Pièces du théâtre anglais, publié par Theophile Barrois, fils, libraire pour les livres étrangers, quasi Voltaire, n. 3, à Paris. Chaque pièce, format in-12, se vend séparément 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. The clandestine marriage, a comedy. As it is acted at the theatre royal in Drury Lane. By George Colman and David Garrick. A new edition. (An XII, 1804). Un vol. in-12, broché. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

Poésies de Marguerite Eléonore Cécilide de Vallon Chulgs, depuis madame de Surville, poète français du 15°. siècle; publiées par Ch. Vanderbourg. Un vol. in-18. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné; et chez Henrichs, lib., rue de la Loi, vis-à-vis le passage Saint Guillaume.

Code civil, seconde partie. Un vol. in-18 de 13 feuilles, avec une table des titres et une table raisonnée et alphabétique des matières. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 85 cent. par la poste. Les deux parties, prix : 2 fr. 40 cent., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, palais du Tribunal, galerie de bois, n. 188; et passage Feydeau, n. 24.

L'Homme au masque de Fer ; par J. J. Regnault-Warin. Deuxième édition, augmentée du Testament moral, quatre vol. in-12 ; ornée du portrait de l'Homme au masque de Fer, peint antérieurement à sa longue détention ; avec cette épitaphe :

Du repos des états déplorable victime,
Le sort courba son front sous trente ans de revers ;
Ce jouet du malheur était l'enfant du crime :
Il naquit sur le trône et mourut dans les fers.

Prix : 7 fr. 50 cent., et 9 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Frechet, libraire, rue du Roule, n. 291, près celle S. Honoré.

Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des Étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits, ou la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres, de puis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours ; dédié à l'empereur, par madame Fortunée B. Briquet, de la Société des belles-lettres et de l'Athénée des arts de Paris ; avec le portrait de l'auteur, et cette épigraphe :

Les ames n'ont point de sexe.

Vol. in-8°. de 500 pages. Prix, broché 6 fr., et 7 fr. par la poste.

A Paris et à Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, quai Voltaire, n. 2.

Six semaines de la Vie d'un Officier suisse, pendant le cours de 1792, avec cette épigraphe :

Point de momens, point de circonstances dans lesquels un homme puisse être regretté.

Un vol. in-18. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez A. G. Debray, lib., rue S. Honoré, barrière des Sergens,

Un petit mot sur Pierre le Grand, tragédie en cinq actes, de M. Carrion-Nizas. Par A. A. F. Pillon. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 cent.

A Paris, chez Hugelot, imprimeur et éditeur de pièces de théâtre, rue des Fossés-Saint-Jacques, n. 4, près la place de l'Étrépadé ; Ouvrier, libraire, rue des Bons-Enfans, n. 20, près le cloître Saint Honoré ; et les marchands de nouveautés.

La Diligence de Bordeaux, ou le Mariage en Poste ; par Joseph Rosny ; auteur du Périwien. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez madame Rosny, libraire, rue de Cléry, n. 65.

Le Calcul décimal, rendu facile et mis à la portée de tout le monde ; ouvrage nécessaire à tous ceux qui veulent connaître la manière de traiter les fractions décimales, et principalement aux instituteurs, notaires, employés, etc. Par D. J. Tremblay, chef de bureau à Beauvais. Troisième édition, revue et augmentée. Prix : 50 cent., et 75 cent. par la poste.

A Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n. 25 ; à Senlis, chez Tremblay, imprimeur-libraire ; à Beauvais, chez l'Auteur, et Desjardins, imprimeur-libraire.

Nouvelle Théorie des Êtres, suivie des erreurs de Condillac dans sa logique, et de celles de Voltaire dans sa métaphysique. In-12. Prix : 50 c., et 75 c. par la poste.

A Paris, chez Laurens-jeune, imp.-lib., rue S. Jacques, n. 32.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Dans la séance de la diète de Ratisbonne, du 3 juillet, le ministre électoral de Bade a fait *in circulo* la déclaration verbale qui suit :

« S. A. S. électoral de Bade a reconnu et révééré dans la déclaration remise à la diète générale de l'Empire, le 6 mai dernier, la pureté des vues qui animent S. M. l'empereur de Russie, ainsi que la part constante qu'elle prend au bien-être et à la prospérité de l'empire germanique. Pénétrée de la plus vive reconnaissance pour la bienveillance particulière et l'affection constante que S. M. I. lui témoigne ainsi qu'à sa maison électoral, elle éprouverait la plus vive douleur si l'événement en question qui est arrivé d'une manière accidentelle dans ses pays, venait à donner lieu à des difficultés et circonstances fâcheuses qui pourraient avoir des suites dangereuses pour le repos de l'Allemagne. Cette considération importante, jointe à sa confiance absolue dans les sentimens et bonnes dispositions du gouvernement français et de son illustre chef envers tout le corps germanique, dont on a eu une première preuve dans les négociations de paix; et d'un autre côté, les éclaircissemens conformes à ces sentimens, qui ont été donnés sur l'événement sus-mentionné, doivent inspirer à S. A. S. E. le plus vif desir que les ouvertures et demandes faites à la diète générale de l'empire sur cet objet, dans les séances du 6 et du 14 mai, n'aient aucunes suites ultérieures, afin de faire cesser les inquiétudes, par trop fâcheuses, que la tranquillité et la prospérité de l'Empire germanique, et peut-être même de toute l'Europe, ne soient de nouveau compromises. »

Les ministres de Bohême et de Brandebourg se sont référés à la déclaration qu'ils avaient faite le 14 mai; ils ont ajouté qu'ils allaient envoyer à leur cour la déclaration du ministre électoral de Bade, et qu'ils avoient lieu d'espérer qu'elle serait accueillie d'une manière conforme au bien-être de l'Empire.

Londres. — Les Anglais ont pris, avec Surinam, tous les vaisseaux et munitions de guerre qui s'y trouvaient. Ils ont fait 2,100 prisonniers.

Le bill pour la défense du royaume ayant passé à la

chambre haute à une majorité de 65 voix, on dit que la prorogation du parlement n'aura lieu que le 25 de ce mois de juillet, et que le ministère, sûr de sa force, veut faire passer pendant la session actuelle plusieurs mesures qu'il a en vue.

Le bill pour l'abolition de l'esclavage a passé à la chambre des communes.

L'escadre qui est devant Brest vient d'être renforcée.

La compagnie des Indes a fait deux traités de paix définitive, l'un avec Scindiah, chef de l'état des Marattes; l'autre avec le rajah de Berar. Ces deux traités portent avec eux l'empreinte d'un conquérant qui en a dicté les loix, et répondent parfaitement au système de domination universelle que la puissance britannique a établi dans l'Inde. Par le traité avec le rajah de Berar, celui-ci cède à la compagnie, en souveraineté perpétuelle, la province de Cuttack, y compris le port et le district de Balassore; il cède de plus à la compagnie et à ses alliés, en souveraineté perpétuelle, tous les territoires dont il a perçu les revenus, conjointement avec le soubah de Dekan, ainsi que ceux dont il peut avoir été en possession, situés à l'ouest de la rivière de Warda. Le chef des Marattes, Ráo-Scindiah cède également par son traité avec la compagnie, à elle et à ses alliés, tous ses forts, territoires et droits dans le Doob et le pays situé entre la Jamma et le Gange; de plus, tous ses forts, territoires, droits et intérêts dans les contrées situées au nord des rajahs de Jeypoor et de Joodepoor, ainsi que du rajah de Gohud; toutes les contrées qu'il a possédées précédemment, situées entre Jeypoor et Joodepoor, et au midi de celles-ci, continueront de lui appartenir, etc. Les autres articles contiennent encore plusieurs cessions, toutes des plus importantes, notamment celle de la forteresse de Broach et de divers autres forts, qu'on peut regarder comme les clefs du pays. Ainsi ce que la catastrophe de Tippoo-Saib n'avait pas encore donné aux Anglais dans l'Inde, ce qui manquoit encore à leur domination absolue, ces deux traités l'achèvent.

P A R I S.

Si l'on en croit les nouvelles que l'on reçoit de différens ports de la Mer-Noire, il se fait de nombreux rassemblemens de troupes russes sur les côtes. Ces nouvelles

qu'on a tout lieu de soupçonner de fabrique anglaise (dit le journal de Paris), font monter à 80 mille hommes les troupes déjà rassemblées à Odessa et aux environs.

— D'après un décret impérial du 21 messidor, le sceau de l'empire représentera d'un côté un aigle déployé sur un champ d'azur; autour et au bas de l'écusson sera la décoration de la légion d'honneur. L'écusson sera surmonté de la couronne impériale et placé sur une draperie. La main de justice et le sceptre seront placés sur la draperie et sous l'écusson. L'autre côté du sceau représentera l'empereur assis sur son trône, revêtu des ornemens impériaux, avec cette inscription autour : *Napoléon, empereur des Français.*

— Un autre décret, du 22 messidor, porte que la décoration des membres de la légion d'honneur consistera dans une étoile à cinq rayons doubles. Le centre de l'étoile, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présentera la tête de l'empereur avec cette légende : *Napoléon, empereur des Français*; et de l'autre, l'aigle français tenant la foudre, avec cette légende : *Honneur et Patrie.* La décoration sera émaillée de blanc. Elle sera en or pour les grands-officiers, commandans et officiers, et en argent pour les légionnaires : on la portera à une des boutonnières de l'habit, et attachée à un ruban moiré, rouge. Tous les membres de la légion d'honneur porteront toujours leur décoration; l'empereur seul portera indistinctement l'une ou l'autre. On portera les armes aux grands-officiers, commandans et légionnaires.

— MM. le cardinal Fesch, le général Duroc, Talleyrand, Berthier, Caulaincourt, et le conseiller d'état Ségur, ont été nommés grands-officiers du palais de l'empereur. M. de Fleurieu est nommé intendant-général de la maison de l'empereur; M. Remusat, premier chambellan; MM. Salmatoris et Cramayel, introducteurs des ambassadeurs, maîtres des cérémonies; M. Corvisart, premier médecin. M. le conseiller d'état Portalis, est nommé ministre des cultes.

— Dimanche, 15 juillet, à six heures du matin, la fête sera annoncée par une salve de trente coups de canon. A dix heures, les troupes défilent sur la place du Carrousel, et borderont la haie jusqu'aux Invalides. A midi, S. M. l'empereur se rendra à cheval à l'hôtel des Invalides. Il y entendra la messe; et au moment de l'évangile, tous les membres de la légion d'honneur qui se trouvent à Paris,

prêteront serment entre ses mains. Avant le serment, le grand-chancelier de la légion d'honneur prononcera un discours sur le but de cette institution uniquement destinée à conserver tout ce que le peuple français a voulu en 1789; époque célèbre à jamais dans les fastes du monde, et premier mouvement d'une révolution qui, terrible dans ses écarts, a été heureuse et glorieuse par ses résultats. Chaque citoyen, en se rappelant les maux qu'il a soufferts et les périls qu'il a surmontés, sera long-temps frappé des dangers auxquels l'ordre social est exposé tout entier pendant le cours d'une révolution. La journée de la célébration du 14 juillet sera terminée par l'illumination des Tuileries, par un concert et par un feu d'artifice.

(*Moniteur.*)

— S. M. I., que son absence de Paris avait empêché de recevoir successivement les nouvelles lettres de créance des ambassadeurs et des ministres accrédités près d'elle, a donné à chacun d'eux une audience particulière au palais des Tuileries, le dimanche 19, dans l'ordre des demandes qu'ils en avaient faites, savoir: A M. le cardinal Caprara, légat à latere de S. S., à M. l'amiral Gravina, ambassadeur de S. M. Catholique, et successivement à M. Schimmelpenninck, ambassadeur de la république batave; M. le marquis de Gallo', ambassadeur extraordinaire de S. M. le roi de Naples; M. le marquis de Lucchisani, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse; M. le baron de Dreyer, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Danemarck; M. le comte de Beust, ministre plénipotentiaire de S. A. S. l'électeur archi-chancelier de l'empire; M. de Cetto, conseiller d'état actuel, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. A. S. l'électeur de Bavière; M. le comte de Bunau, ministre plénipotentiaire de S. A. S. l'électeur de Saxe; M. le baron de Dalberg, ministre plénipotentiaire de S. A. S. l'électeur de Bade; M. le baron de Steube, ministre plénipotentiaire de S. A. S. l'électeur de Wurtemberg; M. de Mahlsbourg, ministre plénipotentiaire de S. A. S. l'électeur de Hesse-Cassel; M. Terroi, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la république ligurienne; M. de Maillardoz envoyé extraordinaire de la confédération helvétique; M. le baron de Pappenheim, ministre plénipotentiaire de S. A. S. le landgrave de Hesse-Darmstadt; M. Belluomini, envoyé extraordinaire de la république de Lucques; M. Abel, ministre résidant des villes libres de l'Empire.

— Un décret impérial du 21 messidor annonce que le couronnement aura lieu dans la chapelle des Invalides, le 18 brumaire. Ce décret contient 19 articles, relatifs aux personnes et aux députations des corps qui doivent y assister. Le dernier annonce que tout ce qui est relatif aux cérémonies et aux fêtes du couronnement, sera ultérieurement réglé.

— Un autre décret impérial du même jour rétablit le ministère de la police générale, tel qu'il était avant sa réunion au ministère de la justice. M. Fouché est nommé à ce ministère. Quatre conseillers d'état travailleront avec lui, et l'un d'eux donnera chaque jour une audience.

— On croit qu'il faut renoncer de nouveau à la lueur d'espoir que l'on avait conçue au sujet du célèbre et infortuné la Peyrouse. Un capitaine de marine d'Espagne disait avoir vu au Cap, avant d'en partir, cet intrépide navigateur arrivé depuis peu avec dix-neuf de ses compagnons. Maintenant une lettre de Dunkerque jette des doutes sur cette nouvelle, racontée d'une manière si positive.

Suivant cette lettre, toutes les probabilités porteraient à croire que le navigateur vu par le capitaine espagnol n'est point la Peyrouse, mais le capitaine Flinders, voyageur anglais, dont les aventures ressemblent beaucoup à celles du navigateur français. Flinders était parti d'Angleterre, en 1801, avec les bâtimens *l'Investigator* et *la Lady Nelson*. Il avait fait route vers la Nouvelle-Hollande. Il avait, comme la Peyrouse, perdu un canot qui chavira, et dont tout l'équipage, composé de dix hommes, fut noyé. Après des travaux infinis, et suivis avec une patience infatigable, Flinders faisait voile vers l'Europe. L'auteur de la lettre présume qu'il sera arrivé au Cap quelques momens avant le départ du capitaine espagnol, et que celui-ci aura été induit en erreur par la conformité des aventures.

— *Nota.* Dans quelques exemplaires (voyez le numéro du 11 messidor), le prix de la nouvelle édition du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, par J. J. Barthélemy, 7 vol. in-18, ornés du portrait de l'auteur, a été mal indiqué. Comme cette jolie édition a un débit très-rapide, nous nous empressons de prévenir les erreurs auxquelles cette fausse indication pourrait donner lieu : le prix de cet ouvrage est de 16 fr., et de 21 fr. par la poste; cartonné, 20 fr.; relié en veau fil., 25 fr. A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(N^o. CLX.) 2 THERMIDOR an 12,
(Samedi 21 Juillet 1804.)

M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.  
~~~~~

A T A L A N T E E T H I P P O M È N E.

Ovide, Métamorph.

VÉNUS brûlait d'amour pour le jeune Adonis.
Un jour qu'entre ses bras elle tenait son fils,
Ce dieu décoche un trait dans le sein de sa mère ;
Elle avait cru d'abord sa blessure légère :
Jusqu'au fond de son cœur le trait avait porté.
Les graces d'Adonis, sa fraîcheur, sa beauté,
Entretiennent les feux dont elle est consumée ;
Elle fait son bonheur d'aimer et d'être aimée.
Entière à son amour, pour lui, pour ses beaux yeux,
Elle oublie et Cythère, et Paphos et les Cieux.
A son nouvel amant pour paraître plus belle,
Elle prend chaque jour une forme nouvelle.
Par fois, livrant la guerre aux hôtes des forêts,
De la chaste Diane elle emprunte les traits ;

N

Elle anime les chiens jappant dans les campagnes,
 Et parcourt avec lui les bois et les montagnes.
 Mais elle ne poursuit que le lièvre craintif,
 Le cerf aux pieds légers, et le daim fugitif.
 Elle évite avec soin, dans son ardeur guerrière,
 Le sanglier farouche (1), à la dent meurtrière,
 Et les loups ravisseurs, et les ours menaçans,
 Et les lions toujours de carnage fumans.
 Elle exhorte Adonis à fuir avec prudence
 Ces animaux cruels qu'enflamme la vengeance,
 Que la nature arma de force et de fureur,
 Et dont la voix horrible inspire la terreur.
 Modérez, lui dit-elle, un courage funeste;
 Par vous, par mon amour, par le ciel que j'atteste,
 Prenez soin de ma vie en ménageant vos jours;
 Craignez que leur fureur n'en abrège le cours.
 Les fleurs de votre teint, votre grâce, votre âge,
 Ne désarmeraient point le naturel sauvage
 Des affreux sangliers, d'affreuses dents armés,
 Ni des lions cruels de colère enflammés :
 Je hais d'ailleurs, je hais cette race inhumaine,
 Et je vais vous conter le sujet de ma haine ;
 Mais ces verts peupliers, la fraîcheur de ces eaux,
 Et ce riant gazon invitent au repos :
 Sur l'herbe au même instant tous les deux se placèrent ;
 Sur les yeux d'Adonis ses beaux yeux s'attachèrent ;
 Et bientôt reprenant le fil de ses discours,
 Dont souvent ses baisers interrompaient le cours,
 Elle commence ainsi cette histoire effrayante :
 « Peut-être vous savez que la belle Atalante
 Fut célèbre autrefois par sa légèreté ;

(1) La Fontaine a eu tort de ne donner que deux syllabes au mot sanglier. Le *bon homme* ne se piquait pas, comme on sait, d'une scrupuleuse exactitude. Le mot *lié* a deux syllabes. Sanglier en a donc trois ; l'oreille le dit assez. *Note de l'Éditeur, adressée à l'Auteur.*

A la course en effet cette jeune beauté ,
Déployant à la fois sa grace et son adresse ,
 Des plus légers coureurs surpassait la vitesse ,
 Et rendait tous les cœurs de sa gloire jaloux ;
 Quand consultant les dieux sur le choix d'un époux ,
 « Fuyez, lui dirent-ils, un fatal hyménée :
 » Vous céderez pourtant à votre destinée ;
 » Vous serez Atalante et ne la serez plus. »
 Son esprit fut frappé de ces mots ambigus.
 Pour éviter le sort dont elle est menacée ,
 Elle perd de l'hymen la funeste pensée ,
 Et vivant solitaire au milieu des forêts ,
 Repousse les amans qu'attirent ses attraits :
 « Votre obstination , dit-elle , est superflue ;
 » On ne peut m'obtenir qu'après m'avoir vaincue.
 » A ces conditions l'espoir vous est permis.
 » Du vainqueur cependant ma main sera le prix ,
 » Et la mort des vaincus sera la juste peine. »
 Sans doute cette loi dut paraître inhumaine ;
 Mais Atalante aux yeux brille d'un tel éclat ,
 Que chacun veut courir les hasards du combat.

Parmi les spectateurs qu'attirait cette fête ,
 Hippomène blâmait leur amour indiscrette ,
 Condamnait Atalante , et paraissait surpris
 Qu'on daignât rechercher sa conquête à ce prix.
 Mais quand cette beauté , sans voile et demi-nue ,
 Avec tous ses attraits vint s'offrir à sa vue :
 Je me trompais , dit-il ; pardonnez mon erreur.
 J'ignorais qu'un tel prix fût offert au vainqueur.
 En louant Atalante , il s'enflamme pour elle ;
 Plus il la voit , et plus ses yeux la trouvent belle ;
 Bientôt il porte envie à ses rivaux heureux ,
 Et pour elle en secret , son cœur forme des vœux.
 Pourquoi , dit-il enfin , n'entré-je point en lice ?
 Souvent aux cœurs hardis la Fortune est propice.

Cependant, comme un trait que le Scythe a lancé,
 Atalante avançait vers le but proposé :
 Sa course à sa beauté prêtait de nouveaux charmes ;
 Son rival devancé se livre à ses alarmes.
 Hippomène l'admire, et n'est point rebuté.
 Son voile, par les vents, loin d'elle est écarté,
 Et d'un doux vermillon sa robe voltigeante
 Colorait de son teint la blancheur ravissante :
 Tels nos voiles de pourpre, autour de nos palais,
 Teignent les murs voisins de leurs brillans reflets.
 Tandis que ses regards sont attachés sur elle,
 Atalante a fourni sa carrière nouvelle ;
 De guirlandes de fleurs son front est couronné,
 Et le vaincu plaintif à la mort est traîné.
 Le sort de ces amans, et sa perte certaine,
 N'ont point découragé l'intrépide Hippomène.
 Dans l'arène à l'instant il s'avance en héros :
 Choisissez, lui dit-il, de plus dignes rivaux ;
 C'est ainsi qu'il est beau d'obtenir la victoire :
 En me vainquant du moins vous vaincrez avec gloire.
 Apprenez qu'Hippomène, au rang de ses aïeux,
 Compte, sans se vanter, des héros et des dieux.
 Neptune fut l'auteur de ma famille illustre ;
 Mon courage à mon sang ajoute un nouveau lustre.
 Si le sort du combat vous soumet à ma loi,
 Vous ne rougirez point d'un vainqueur tel que moi.

Atalante, à ces mots, sur lui portant sa vue,
 Soudain en sa faveur se sentit prévenue,
 Et trembla pour les jours de ce nouveau rival :
 Quel dieu, s'écria-t-elle, ou quel destin fatal
 Lui fait pour m'obtenir renoncer à la vie ?
 Mon hymen à ce prix, peut-il lui faire envie ?
 Je ne mérite point un tel excès d'amour.
 Il paraît, je l'avoue, aussi beau que le jour ;
 Mais plus que sa beauté son âge m'intéresse,
 Je cède aux sentimens qu'inspire sa jeunesse :

Je chéris son courage et les Dieux dont il sort ;
 Je chéris son amour qui l'expose à la mort.
 Profitez , croyez-moi , du moment qui vous reste ,
 Jeune étranger , fuyez un hymen trop funeste.
 Il n'est point de beauté qui , moins fière que moi ,
 Avec empressement n'acceptât votre foi.
 Mais cependant pour lui quel intérêt m'anime ?
 Tant d'autres de leur zèle ont été la victime ,
 Sans que leur sort ait pu m'arracher un soupir.
 Qu'il périsse après tout s'il s'obstine à périr.....
 Quoi ! parce qu'à m'aimer il consacre sa vie ;
 De lui ravir le jour j'aurais la barbarie !
 De son amour pour moi sa mort serait l'effet !
 Mais en suis-je la cause ? et quel est mon forfait ?
 J'ai fait pour le sauver tout ce que j'ai dû faire.
 Ah ! puisses-tu bannir un espoir téméraire ;
 Ou du moins , si ton sort t'entraîne malgré toi ,
 Puisses-tu te montrer plus agile que moi !
 Que je te plains , hélas ! malheureux Hippomène !
 Si des Dieux tout-puissans la rigueur inhumaine
 Ne m'avait interdit les douceurs de l'hymen ,
 J'eusse fait mon bonheur d'unir mon sort au tien.
 En achevant ces mots , son cœur , novice encore ,
 Brûle pour son rival d'un amour qu'elle ignore.
 Cependant , autour d'eux le peuple répandu ,
 Demandait le signal trop long-temps suspendu ;
 Déjà la trompe sonne , et la course commence.
 Hippomène en secret implore ma puissance :
 Belle Vénus , dit-il , je t'adresse mes vœux ,
 D'un cœur qui t'est soumis favorise les feux ;
 Couronne mon amour , n'est-il pas ton ouvrage ?
 J'accueillis aussitôt ses vœux et son hommage ,
 Je n'avais qu'un instant pour protéger ses jours ;
 J'en profite , et soudain je vole à son secours.

Dans l'île de Cythère une fertile plaine
 Offre un champ fortuné qu'on nomme d'Amazène ,

Et qui, par les colons en tout temps révééré,
 A mon culte divin s'est jadis consacré.
 Au milieu de ce champ, un arbre antique et sombre
 Répand aux lieux voisins la fraîcheur de son ombre ;
 De ses rameaux brillans pendaient des pommes d'or.
 Par un heureux hasard, je conservais encor
 Trois pommes, que la veille à ses branches fleuries,
 Par curiosité ma main avait cueillies.
 Je me rends invisible à ce peuple nombreux ;
 J'approche d'Hippomène, et m'offrant à ses yeux,
 De ces fruits séduisans je lui prescris l'usage,
 Et ma voix dans son cœur ranime son courage.
 Cependant, au signal, la course a commencé ;
 Aussi vite qu'un trait, l'un et l'autre élançé,
 Au gré des spectateurs a franchi la barrière.
 Leur pied, sans la presser, semble effleurer la terre ;
 D'abord d'un pas égal ils s'avancent tous deux ;
 Le peuple impatient fait éclater ses vœux,
 Par ses cris redoublés il excite Hippomène ;
 Tous les yeux attentifs le suivent dans l'arène.
 Courage, lui dit-on, soutenez votre ardeur,
 Faites tous vos efforts, et vous êtes vainqueur.
 De ces cris, de ces vœux la faveur éclatante,
 Non moins que son rival, réjouit Atalante.
 Combien de fois, hélas ! pouvant le devancer,
 A ralentir sa course on la vit balancer !
 Après elle à regret elle laisse Hippomène.
 Son rival fatigué la suivait hors d'haleine,
 Et le but à ses yeux paraissait loin encor ;
 Il jette au même instant une des pommes d'or ;
 Atalante l'admire et détourne la tête ;
 Mais pour la ramasser, tandis qu'elle s'arrête,
 Hippomène enflammé d'espérance et d'amour,
 La devance, et bientôt est rejoint à son tour.
 Une seconde pomme à ses pieds est lancée ;
 Une seconde fois, elle fut devancée.

Du terme de la course on approchait enfin :

« C'est de toi, me dit-il, que dépend mon destin ;

» Ne m'aurais-tu donné qu'une espérance vaine ?

» En ce péril pressant souviens-toi d'Hippomène. »

Atalante pourtant le devançait toujours :

A sa dernière pomme il eut enfin recours ;

Et pour mieux retarder les pas de cette belle ,

D'une main vigoureuse il la lance loin d'elle.

A la prendre un instant je la vis hésiter ,

Moi-même en l'y forçant j'eus soin de l'arrêter.

Pour abrégér enfin une si longue histoire ,

Hippomène sur elle emporta la victoire ,

Et la main d'Atalante en fut le digne prix.

Après de tels bienfaits , croiriez-vous , Adonis ,

Que je vis ces ingrats refuser de me rendre

Les soins et les honneurs que j'en devais attendre ;

Que leur main dédaigna d'encenser mes autels ?

Soudain, pour effrayer les superbes mortels ,

Et prévenir l'affront d'une nouvelle offense ,

Je vouai ces amans à toute ma vengeance.

Dans la sombre épaisseur d'un bois religieux ,

Échion autrefois , pour acquitter ses vœux ,

Fit élever un temple en l'honneur de Cybèle.

A côté de ce temple était une chapelle ,

Simple , sans ornement , où des prêtres sacrés

Conservaient de leurs dieux les bustes révéérés.

Nos deux jeunes amans , dans ce lieu solitaire ,

Conçurent en passant un desir téméraire ;

Et bientôt (j'excitais moi-même leur amour)

Par leurs embrassemens souillèrent ce séjour.

Tous les dieux indignés changèrent de visage ;

Cybèle , non moins qu'eux , ressentit cet outrage ,

Et soudain pour punir ce couple audacieux ,

En lions rugissans les transforma tous deux.

Leurs yeux au même instant de fureur s'enflammèrent ;

En crins longs et flottans leurs cheveux se changèrent ;

Et leur bouche alongée, au défaut de la voix,
De leurs rugissemens fit retentir les bois (1).

ENIGME.

DOIT-ON compter mon être au nombre des merveilles ?

Je suis, lecteur, et sans tête et sans cou ;
J'ai pourtant une bouche, ainsi que deux oreilles ;
Je suis dur en naissant, bientôt je deviens mou.
Mon corps n'a pas de pieds ; mais toute la journée
Je marche autant que toi ; telle est ma destinée.
Le blanc, le noir, le vert, le rose, le lilas,
Toute couleur est propre à ma nature.
Je ne vais jamais seul, un frère suit mes pas,
Et quand je bois, c'est de mauvais augure.

LOGOGRIPE.

LECTEUR, mon règne est désastreux
Et j'ai causé bien des alarmes ;
En transportant mes pieds, quel changement heureux !
De la jeune Aglaé souvent j'orne les charmes.

LACACHE (d'Amiens).

CHARADE.

L'HABIT du malheureux nous offre mon premier ;
Nous avons tous le corps couvert de mon dernier ;
Promenez-vous aux champs, vous verrez mon entier.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est la lettre *A*.
Celui du Logogriphe est *Réve*,
Celui de la Charade est *Chat-eau*.

(1) Cette excellente pièce, ainsi que celle de *Cynire* et *Myrra*, et celle de *Céix* et *Alcioné*, dont un très-grand nombre d'abonnés ont desiré connaître l'auteur, est de M. Issautier (de Mimosque), ancien capitaine d'artillerie.

L'Enéide, traduite en vers français par J. Delille. Quatre volumes in-8°, figures, avec le texte. Prix : 14 fr., et 18 fr. 50 cent. par la poste. Et quatre volumes, *idem*, in-18, 10 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet et Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(*Quatrième extrait.*)

CE même Virgile qui nous paraît si inférieur à Homère pour l'abondance de la verve et la force des caractères, a cependant effacé tous ses rivaux et tous ses modèles dans la peinture de la passion la plus brûlante, et du caractère le plus tragique que l'antiquité ait pu concevoir. Jamais, avant que Racine eût créé *Phèdre*, on n'avait décrit avec une si vive énergie les combats et les malheurs de l'amour. Jamais on n'avait traité cette passion dans un goût plus convenable à l'épopée. Saint Augustin, qui se reprochait les larmes que Didon lui avait fait répandre, pouvait remarquer que si l'amour de cette malheureuse princesse laisse dans le cœur un profond attendrissement, sa mort y grave une leçon terrible; et cette leçon est d'autant mieux appropriée à la nature du cœur humain, que le poète a peint dans tout son charme, l'innocence d'une flamme naissante et la douceur timide de ses progrès, jusqu'à la catastrophe qui en découvre l'illusion et le danger. Le caractère de Didon ajoute encore à la terreur et à l'instruction. On n'est pas tenté de se faire un jeu de ses passions, lorsqu'on voit cette reine pleine de génie et de grandeur, qui fonde un état, qui en dirige

les travaux, et qui en dicte les lois, réduite, par les peines de l'amour, à abandonner la vie et sa gloire.

Le rôle d'Enée, dans cette occasion, me paraît indigne d'un héros. Sa froideur est un crime qui ne saurait trouver grace devant la plus belle moitié du genre humain ; et les critiques qui l'ont voulu justifier sont aussi dépourvus de raison que d'entrailles. Toute la force des motifs qu'ils allèguent est détruite par une seule circonstance qu'ils n'ont pas remarquée. Enée, disent-ils, sacrifie une femme à l'empire du monde et à l'ordre des dieux. Oui ; mais quand la sacrifie-t-il ? lorsqu'il a été comblé de ses bienfaits et de ses faveurs. Ces faveurs étaient un lieu formé par lui-même, qu'il ne pouvait plus rompre avec violence. Ce n'est pas ainsi que Titus se sépare de Bérénice. Celui-ci sacrifie ce qu'il desire ; l'autre abandonne ce dont il a joui. Le premier fait un acte de vertu ; le second peut être soupçonné d'inconstance. Il n'y a point d'héroïsme sans effort sur soi-même. Enée devait au moins paraître plus affligé de son départ ; on aurait pu croire qu'il lui coûtait quelque chose. Mais il montre un sang-froid cruel qui arrache à Didon des reproches aussi justes que déchirans. Qu'a-t-il à répondre ? Il fait sonner bien haut les raisons politiques qui l'appellent en Italie, et les intérêts de son fils qu'il est chargé de défendre. Mais ces raisons et ces intérêts n'existaient-ils pas auparavant ? Avaient-ils moins de force à son entrée dans Carthage ? Que ne les faisait-il valoir, lorsque Didon lui offrait des plaisirs qui devaient l'engager si loin ? Fallait-il attendre qu'il les eût épuisés, pour se montrer inébranlable dans son devoir ? Cette austérité ne convenait plus à ses mœurs. Il faut n'avoir jamais été faible, pour avoir le droit d'être inflexible.

On peut déduire de là ce principe, que le héros du poème épique devant être un homme vertueux, on ne doit lui donner que des passions dont il triomphe; autrement ce serait l'exposer à paraître inconséquent. Ce défaut est plus sensible dans Enée que dans tout autre; car qui pouvait justifier la faiblesse qui le retenait à Carthage? Il avait consulté assez d'oracles, pour savoir où la volonté des dieux l'appelait; l'amour l'avait donc fait sortir du caractère d'une vertu rigoureuse: mais alors pourquoi se démentir une seconde fois, et paraître insensible au désespoir d'une femme qu'il avait aimée, et qu'il laissait sans consolation? Je sais que les paroles les plus tendres n'auraient pas satisfait Didon; mais elles auraient satisfait le lecteur. Ce qui choque, ce n'est pas de voir partir Enée, mais de le voir partir sans peine et sans regrets.

Il n'appartient qu'aux grands maîtres de tirer de leurs fautes des beautés nouvelles. La conduite d'Enée rend les larmes de Didon plus touchantes, et sa situation plus tragique. Elle précipite sa catastrophe, seul dénouement que l'amour puisse avoir dans le poème héroïque, où il ne doit jamais être représenté comme un passe-temps. C'est dans les beautés dramatiques du quatrième livre qu'on peut étudier les mouvemens de la nature, et l'éloquence de la passion. Le talent de Virgile et celui de son traducteur pourront être considérés dans un jour nouveau.

Au moment où Didon est instruite des projets de son amant, elle entre dans un violent transport de fureur; elle parcourt toute la ville comme une bacchante. Au même instant elle rencontre Enée, et lui adresse le discours le plus tendre. C'est une bizarrerie touchante, qui marque bien la vérité de la passion, et qui annonce dans Virgile une grande connoissance du cœur. M. Delille n'y a pas fait

assez d'attention, et il a commis en cet endroit une méprise très-singulière. Il traduit :

Enfin, dans ses transports, Didon rencontre Enée,
Et livre ainsi passage à sa rage effrénée.

On s'attend à un furieux torrent d'imprécations. Cependant, à l'exception des deux premiers vers qui se ressentent de l'agitation dans laquelle elle a commencé de parler, tout son discours ne respire que tendresse et que douleur :

*Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Didon?*

La méprise de M. Delille a d'autant plus lieu de surprendre, qu'il a traduit tout ce morceau avec une sensibilité digne d'éloges.

Quoi ! notre amour ! la foi que tu m'avais donnée !
Quoi ! la triste Didon, à mourir condamnée !
Rien ne t'arrête ! Hélas ! si tu suis pour toujours,
Fais-moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours.
Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante,
Perfide ! est-ce le temps de quitter ton amante ?
Ah ! quand tu n'irais point, dans de lointains climats,
Chercher un triste exil et de sanglans combats,
Quand Troie encor du Xante ornerait les rivages,
Irais-tu chercher Troie à travers les naufrages ?
Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs, par ta foi
(Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi),
Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices,
Par l'hymen dont à peine il goûtait les délices,
Si par quelques bienfaits j'adoucis ton malheur,
Si par quelques attraits j'intéressai ton cœur,
Songe, ingrat, songe aux maux où ta fuite me laisse ;
Et par pitié du moins, au défaut de tendresse,
Si pourtant la pitié peut encor t'étonnoir,
Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir.
Pour toi de mes sujets j'ai soulevé la haine,
J'ai bravé tous les rois de la rive africaine ;
J'ai perdu la pudeur, ce trésor précieux
Qui me rendait si fière, et m'égalait aux dieux.
Ah ! prince, puisqu'enfin la fortune jalouse
Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse,
À qui vas-tu livrer la mourante Didon ?
Malheureuse ! Eh ! qu'attendre en ce triste abandon ?
Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage,
Qu'Isarbé triomphant m'extraîne en esclavage :
Fâces si je voyais, se jouant dans ma cour,
Croître un petit Enée, enfant de notre amour,

Qui , charmant comme toi , tendre comme sa mère ,
 Par ses traits seulement me rappelât son père ;
 Si , trompant mes ennuis , je pouvais quelquefois
 Dire : Voils son air , sa démarche , sa voix ,
 Je ne me croirais pas entièrement trahie ,
 Et ton image au moins consolerait ma vie.

On peut observer que le mot *perfide* au sixième vers forme un double contre-sens. Enée n'est pas perfide , parce qu'il part l'hiver ; ensuite cette expression change le caractère du style , car c'est avec attendrissement que Didon fait cette remarque ,

Cruel , est-ce le temps de quitter ton amante ?

Cette épithète , qui est celle de Virgile , est vraie. C'est une cruauté de plus que la précipitation qu'Enée met à son départ , dans un temps où la mer n'est pas favorable : et ce terme de *cruel* ajoute une nouvelle énergie à l'accent de la tendresse qui règne dans tout le morceau.

Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs , par ta foi ,

Tu foi ne rend point *dextramque tuam*. Cette expression fait image. Elle montre Didon serrant la main qu'elle implore ; et les larmes qui coulent sur cette main achèvent le tableau. Il faut toujours préférer en poésie ce qui est pittoresque et sensible , à ce qui n'est que moral et intellectuel. Ce sont de petits traits , dira-t-on. Oui , mais ils peignent la nature.

Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi ,
 est un vers charmant et digne de Racine.

Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices :

Didon n'avait encore éprouvé que les douceurs de l'amour , et ce sont ces douceurs qu'elle rappelle à Enée pour l'attendrir.

Per connubia nostra . . .

Par l'hymen dont à peine il goûtait les délices.

Par l'hymen dont à peine est un hémistiche bien dur.

Si par quelques bienfaits j'adoucis ton malheur,
Si par quelques attraits j'intéressai ton cœur.

Ces deux vers, dont le tour est trop uniforme, n'ont pas la délicatesse de ceux de Virgile. Didon n'a garde de parler de ses bienfaits. Seulement elle en réveille la mémoire d'une manière enveloppée, et avec une modestie bien touchante: *si bene quid de te merui*. Elle ne parle pas davantage de ses attraits, elle n'y a pas assez de confiance; elle doute même de sa beauté. Il n'y a rien de plus tendre, de plus délicat, de plus insinuant, que la manière dont elle rappelle des faveurs sur le pouvoir desquelles elle ne compte plus. *Fuit aut tibi quidquam. . . dulce meum*. Elle met en question si Enée a pu trouver en elle quelque douceur et quelque agrément. Il n'y a pas d'humiliation comparable à celle où l'amour se réduit.

Songe, ingrat, songe, . . .

Ce ton de reproche ne s'accorde plus avec l'original. Il ferait penser que M. Delille n'a pas parfaitement saisi l'esprit de ce morceau; et ce qu'il en dit dans ses remarques achèverait de me le persuader. Il prétend que, dans cette première explication, « l'amour met quelque mesure à la fureur » de Didon, et que les sentimens tendres et passionnés y reviennent plus souvent que les accens de la colère. » La vérité est que, passé les deux premiers vers, Didon est purement suppliante dans tout ce discours. Il n'y a pas un mot d'emportement, ni même d'aigreur; toutes ses expressions peignent l'abattement le plus profond; et par un des raffinemens les plus inconcevables de la passion, cette femme qui tout à l'heure s'indignait de la seule idée qu'Enée pût manquer d'amour pour elle, ne demande plus à ce même Enée que de la compassion. Mais M. Delille n'a pas traduit

cette prière, *miserere domûs labentis*. . . . « Prends pitié d'un état qui tombe en ruines. » Prière bien étrange dans la bouche d'une reine qui voyait avec tant d'orgueil son empire s'élever par ses soins, et qui maintenant le voit tombé, parce que son amour l'abandonne. C'est la suite de cette peinture si expressive des ravages de l'amour, que Virgile nous a mise sous les yeux. Il semble que Carthage soit frappée du même coup que sa reine. Tout périt avec elle ; tout s'énerve, tout languit. Ce génie qui soutenait l'état ne se reconnaît plus ; les ressorts qu'il faisait mouvoir, les travaux dont il était l'ame, demeurent suspendus :

. . . *Pendent opera interrupta, ruinæque
Murorum ingentes*. . . .

Après tant d'amour, il est difficile que la réponse d'Enée ne révolte pas. Il ne suffit pas de dire, comme M. Delille, qu'elle pouvait être *plus douce et plus galante*. Il s'agit bien de galanterie ! il fallait être juste. Comment Enée peut-il avancer que Didon ne s'oppose à son départ, que parce qu'elle est jalouse de son établissement en Italie ? Comment ose-t-il lui faire ce mauvais raisonnement, que puisqu'elle a fondé un empire sur les côtes d'Afrique, il peut bien en aller fonder un autre sur les côtes d'Hespérie ? Qu'est-ce que cela a de commun avec les motifs d'attachement et de fidélité dont elle le presse si tendrement ? Didon songe-t-elle à son empire, elle qui ne veut que mourir, si Enée est inconstant ? Quel coup de poignard pour une femme sensible ! C'est ici qu'elle a lieu de s'abandonner à toute la fureur de l'amour outragé. L'explosion est si bien amenée, elle éclate avec tant de justesse, qu'elle est un besoin pour le lecteur même qui est plein de la passion de Didon. Quel accent énergique et vrai dans toutes ses paroles !

*Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide. . . .*

Non, cruel, tu n'es pas le sang de Dardanus;

Non, tu n'es pas le fils de la belle Vénus. . . .

On sent que *la belle Vénus* est ici très-déplacée. Ces expressions molles énervent toute la vigueur du style, et affaiblissent la situation. La diction de Virgile, dans ces morceaux dramatiques, a des caractères remarquables, que M. Delille doit avoir étudiés, qu'il connaît sans doute; et qu'on est étonné de ne pas retrouver dans la sienne. Pourquoi, par exemple, s'appesantir sur ce premier vers, qui n'est qu'un trait de fureur et de dépit? Après avoir dit à Enée qu'il n'est pas le fils d'une déesse, ni le sang de Dardanus, pourquoi retourner la même injure en d'autres termes, et délayer en quatre vers ce que le poète latin met en un? Virgile touche fortement une idée, et ne s'y arrête point; ou s'il lui arrive de reproduire le même sentiment, c'est avec des mouvemens de style, qui peignent les élans de l'ame, et qui ajoutent une nouvelle force à chaque retour de la même pensée, comme on le voit dans la suite de ce morceau :

Num flatu ingemuit nostro? Num lumina flexit?

Num lacrymas victus dedit? Aut miseratus amantem est?

Cette coupe de phrase qui marque si bien l'agitation, M. Delille ne l'a pas conservée; ce qui semble annoncer de la négligence dans un homme qui a poussé si loin l'artifice, de la versification.

Didon trahie ne voit plus dans le monde que des traîtres; elle ne croit plus à la vertu; elle prend même le ciel à partie, et l'accuse de laisser le crime impuni: sentimens naturels, mais violens, qui échappent à une ame profondément blessée. Aussi Virgile les a-t-il resserrés dans le tour le plus vif et le plus précis. . . .

. . . . Jam jam nec maxima Juno,

Nec

THERMIDOR AN XII.

*Nec Saturnius hæc oculis pater aspicit æquis;
Nusquam tuta fides.*



Comment l'habile traducteur n'a-t-il pas senti que ces formes de style, si vives et si tranchantes, venoient admirablement à l'indignation? Comment a-t-il pu substituer à cette brièveté sentencieuse des exclamations, des apostrophes qui sentent le déclamateur?

O! de l'hymen trahi vengeresse équitable,
Junon, qu'attends-tu donc? Ton époux n'est-il plus
Et la terreur du crime et l'appui des vertus?
Des vertus! A quel signe, ô dieux! les reconnaître?
A qui se confier, quand Enée est un traître?

Virgile dit : « Les Dieux ne voient plus ceci d'un œil juste. La bonne foi n'a plus d'asile ni de protecteurs. » Il décide ce que M. Delille tourne en question. Lequel est le plus véhément?

Après ces grands éclats de fureur, qui semblent devoir détruire tout sentiment de tendresse, la marche naturelle du cœur humain est d'en revenir encore aux larmes. L'amour qui menace est tout près de pleurer.

*Ire iterum in lacrymas, iterum tentare precando
Cogitur*

Didon députe sa sœur vers Enée; mais que lui fera-t-elle dire qu'elle n'ait pas dit elle-même? Elle sent bien qu'elle n'a rien à ajouter, que tous les motifs de persuasion sont épuisés. Cependant il faut parler, il faut émouvoir; et au défaut de raisons, la passion trouve dans sa propre extravagance quelque chose encore de plus touchant. Didon envoie dire à son amant qu'elle n'est pas son ennemie; elle n'a pas contribué à renverser Troie; elle n'était pas avec les Grecs en Aulide; elle n'a pas outragé les cendres d'Anchise. Pourquoi donc la quitte-t-il? Quelle admirable folie! L'amour ne saurait aller plus loin, c'est son dernier effort; il faut qu'il triomphe ou qu'il meure.

Aussi, dès que la reine s'aperçoit qu'il est sans succès, elle tombe dans le désespoir :

*Tum verò infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat, tædet cæli convexa tueri.*

Le caractère de cette reine paraît bien étonnant dans les apprêts de sa mort. Elle décore elle-même son bûcher de tout ce qui peut en rendre l'appareil plus lugubre. Elle y fait placer la dépouille d'Enée, ses présents, et le lit nuptial; *lectumque jugalem... quo perii, superimponas.* Ensuite elle se consacre à la mort par une cérémonie religieuse plus terrible que la mort même. Toutes les couleurs de l'épopée et de la tragédie sont réunies dans ce tableau de la plus sombre magnificence. Après cette description, vient celle du calme de la nuit, et du sommeil de toute la nature, qui semble n'être troublé que par les gémissemens de Didon. C'est une idée que Virgile a empruntée d'Apollonius, mais qu'il a traitée avec bien plus de goût, et qu'il s'est même appropriée par les embellissemens supérieurs qu'il y a mis. Le poète grec, pour peindre le silence de la ville, dit que les chiens avaient cessé d'aboyer dans les rues. Cela peut être vrai; mais Virgile peint la même chose avec des couleurs un peu différentes:

*... Pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum.*

Aucun des poètes qui se sont essayés sur ces différens morceaux, ne les a traduits aussi bien que M. Delille; mais M. Delille pouvait les traduire mieux qu'il ne l'a fait. Quand on a surpassé tous les autres, il reste une grande difficulté, c'est de se surpasser soi-même.

Pendant que Didon s'apprête à mourir, que fait Enée? Il dort, dit Virgile.

Carpebat somnos, rebus jam ritè paratis.

Qui ne voudrait effacer ce vers de l'*Enéide* ? Et comment concevoir ce qui a pu déterminer un si grand poète à donner ce caractère à son héros ? Il se peut que le sommeil d'Enée fasse encore ressortir la douleur de Didon, qui veille seule dans les larmes, comme abandonnée de tout l'univers; mais c'est sacrifier à la beauté d'un contraste le premier personnage du poème; et, pour l'achever de peindre, Virgile feint qu'il a peur d'un songe, qui le décide à précipiter sa fuite. Il part au premier rayon du jour, et Didon, qui du haut de son palais a les yeux fixés sur la mer, voit la flotte abandonner le port ! Cette situation est si terrible, que l'idée de la mort, qui faisait trembler auparavant, ne se présente plus que comme une consolation et un terme desirable. C'est le dernier degré de la passion et du malheur. L'infortunée Didon s'arrache les cheveux, se meurtrit le sein, et finit par ce morceau d'imprécations, le plus éloquent peut-être qu'il y ait dans aucune langue :

..... *Proh Jupiter! ibit*
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis!

..... O dieux ! quoi ! ce parjure,
Quoi ! ce lâche étranger aura trahi mes feux !
Aura bravé mon sceptre ! il fuira de ces lieux !
Il fuit ! et mes sujets ne s'arment pas encore !
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux ;
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux !
Que dis-je ? où suis-je ? Hélas ! et quel transport m'égaré ?
Malheureuse Didon ! tu le hais, le barbare !
Il falloit le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
Ce fils qui se courba noblement sous son père,
Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux !
Ah ciel ! lorsque l'ingrat s'échappait de ces lieux,
Ne pouvais-je saisir, déchirer le parjure ;
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
Ou massacrer son peuple, ou, de ma propre main,
Lui faire de son fils un horrible festin ?
Mais le danger devait arrêter ma furie.
Le danger ! En est-il alors qu'on hait la vie ?

J'aurais saisi le fer, allumé les flambeaux,
 Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
 Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
 Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
 Soleil; dont les regards embrassent l'univers,
 Reine des dieux, témoin de mes affreux revers,
 Triple Hécate, pour qui, dans l'horreur des ténèbres,
 Retentissent les airs de hurlemens funèbres,
 Pâles filles du Styx, vous tous, lugubres dieux,
 Dieux de Didon mourante, écoutez tous mes vœux:
 S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
 Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage;
 Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
 Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
 Errant dans les climats où son destin l'exile,
 Implorant des secours, mendiant un asile,
 Redemandant son fils arraché de ses bras,
 De ses plus chers amis il pleure le trépas!
 Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
 Qu'an moment de régner, une mort malheureuse
 L'enlève avant le temps, qu'il meure sans secours!
 Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
 Voilà mon dernier vœu. Du courroux qui m'enflamme,
 Ainsi le dernier cri s'exhale avec mon âme.
 Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur;
 Didon, au lit de mort, te lègue sa fureur.
 En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre.
 C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
 Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
 Toi qui dois me venger des enfans de Teucer;
 Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
 Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage.
 Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
 Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
 Courent ensanglanter et la mer et la terre.
 Qu'une haine éternelle éternise la guerre;
 Que l'épuisement seul accorde le pardon?
 Énée est à jamais l'ennemi de Didon;
 Entre son peuple et vous, point d'accord, point de grâce;
 Que la guerre détruise, et que la paix menace;
 Que ses derniers neveux s'arment contre les miens,
 Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens!

Ce morceau plein de feu fait peut-être plus d'honneur au talent de M. Delille, comme poète, qu'à sa fidélité comme traducteur. Les connaisseurs observeront avec regret que la précision de l'original a été sacrifiée en bien des endroits, tels que ceux-ci;

*Infelix Dido! nunc te facta impia tangunt;
 Tu n' decuit, cum sceptrum dabas.
 Verum anceps pugna fuerat fortuna. Fuisset.
 Quem metui moritura?*

Ils remarqueront que les mêmes rimes sont sou-

vent répétées ; qu'un grand nombre est en épithètes, et en épithètes quelquefois insignifiantes, comme dans ce vers :

Qu'au moment de régner, une mort *malheureuse*
L'enlève avant le temps.

Une mort prématurée peut-elle jamais être heureuse ? Ils sentiront que *sors de ma cendre, sors....* est bien loin de rendre l'harmonieuse beauté du vers latin :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Mais la plupart des lecteurs, entraînés par la force du sentiment et l'impétueuse abondance du style, fermeront les yeux sur les fautes.

Il y a des personnes qui préfèrent à ce tableau de Virgile les traits dont Catulle a peint Ariane, dans une situation assez semblable à celle de Didon. L'amante de Thésée n'a ni fureur ni emportement ; elle demeure immobile sur le rivage, les yeux attachés sur le vaisseau qui emporte sa vie et ses espérances ; et le poète exprime tout à-la-fois la stupeur de la crainte et l'indignation de l'amour, en la comparant à la statue d'une Bacchante :

*Quem procul ex algâ mœstis Minois ocellis
Saxea ut effigies Bacchantis prospicit. . . .*

Cette image est belle ; mais elle n'aurait pas convenu à Didon, parce que son état n'est pas le même. En effet, Ariane se trouve abandonnée à son réveil, sans que rien l'ait préparée à cet événement ; c'est un coup de foudre qui l'atterrit et qui bouleverse tous ses esprits. Dans ce premier saisissement, il est naturel qu'elle paraisse comme stupide, et qu'elle garde le silence, puisqu'elle n'a pas même le pouvoir de penser : mais lorsque Didon voit partir la flotte d'Enée, elle est prévenue depuis long-temps ; ce malheur ne peut ni la surprendre ni l'abattre ; il ne fait que l'indigner ; il met le comble à sa fureur, comme à son infortune.

Le discours et les mouvemens que Virgile lui prête sont donc pris dans la situation, aussi bien que l'immobilité et la stupeur d'Ariane; et pour ce qui est des beautés d'expression et de sentiment, il faut avouer qu'il n'y a aucune comparaison à faire, et qu'il s'en faut bien que Catulle manie le vers héroïque comme l'auteur de l'*Enéide*.

C'est un grand art à Virgile d'avoir adouci le désespoir de Didon et l'horreur de ses derniers momens, par des souvenirs de gloire et de bonheur. Avant de se frapper, elle jette un dernier regard sur le lit fatal et sur les vêtemens d'Enée, qui couvrent son bûcher. Sa fureur s'attendrit à cette vue; ces images de son bonheur passé lui arrachent des larmes:

Dulces exuviae ! dum fata Deusque sinebant.

Ensuite elle se rappelle les actions glorieuses qui recommanderont sa mémoire à la postérité:

*Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi:
Et nunc magna meâ sub terras ibit imago.*

Une idée terrible vient tout-à-coup réveiller sa passion et flatter son désespoir. Du milieu de la mer, le Troyen verra les flammes de son bûcher; il se repaîtra du spectacle de sa mort; c'est sa dernière consolation c'est la dernière jouissance de l'amour:

*Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostræ secum ferat omina mortis.*

C'est dans cette pensée qu'elle se donne le coup de la mort; et Virgile termine cette scène de deuil par le spectacle de la désolation de Carthage. Il la représente comme une ville prise d'assaut, que l'ennemi renverse sur ses fondemens, et finit par cette grande idée, que les feux qui consomment Didon semblent avoir réduit en cendres les maisons des citoyens et les temples des dieux:

*..... Flammæque furentes
Culmina perque hominum volvantur perque Deorum.*

CH. D.

Genèse philosophique, précédée d'une dissertation sur les pierres tombées du ciel. Broch. in-8°. Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Chaigneau*, rue de la Monnaie; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« L'admiration est fondement de toute philosophie; l'inquisition le progrès; l'ignorance le bout. »

(*Essais de Mont.*)

LE siècle dernier, qui était le siècle des enthousiastes, a vu jeter les fondemens de la philosophie moderne : le nôtre peut se flatter d'en avoir vu les progrès, qui n'étaient pas timides, et nous sommes peut-être à la veille d'en voir le bout. Encore deux ou trois pas de géant, comme disait le philosophe Thomas, et nous y arrivons. Il est vrai que les philosophes prennent souvent des pas de clerc pour des pas de géant; et c'est ce qui est arrivé à l'auteur de la *Genèse philosophique*, qui a essayé, le pauvre homme, d'expliquer ce qu'il n'entend pas. Je vais essayer, à mon tour, d'exposer sa furieuse diatribe contre le sens commun. Il y a des prodiges de folie et d'ignorance aussi curieux dans leur genre que des prodiges de savoir. On allait autrefois aux Petites-Maisons par passe-temps, pour y voir une espèce de foux qui prêtait à rire; nous n'aurons pas autant de chemin à faire pour trouver le même divertissement.

Avant d'arriver à la *Genèse*, il est bon de dire un mot de la dissertation qui la précède. Quoique la plupart des connaissances physiques ne soient pas d'un grand prix ni d'une importance bien réelle, il n'est pas mal ce pen-

dant qu'un homme bien né en ait quelques justes notions, ne fût-ce que pour les apprécier avec plus de discernement.

On a rendu compte, dans le N°. CXXXIV du *Mercur*, sous la date du 21 janvier dernier, de l'opinion de M. Izarn, professeur de physique, sur la manière dont les pierres peuvent se former dans l'atmosphère, par l'effet d'un mouvement attractif, qui, réunissant les particules de matières dispersées dans l'air, en compose des corps que leur poids précipite. Cette opinion, développée dans sa *Lithologie atmosphérique*, explique parfaitement un phénomène sur lequel les naturalistes anciens avaient fait différentes versions, au moins aussi sensées que celles de quelques savans modernes, qui font lancer ces pierres par nos volcans à cinq cents lieues de distance, ou qui les font sortir de la lune, contre toutes les lois de la gravitation. L'opinion de l'auteur de la *Genèse philosophique* est exactement la même que celle de M. Izarn, et ces deux physiciens se ressemblent parfaitement en ce point; mais quelle prodigieuse différence on remarque entr'eux, lorsqu'on prend la peine de lire tout l'ouvrage du premier! et qu'on reconnaît bien la supériorité de son génie dans les conséquences sublimes qu'il tire de cette explication! Gloire immortelle à ce grand philosophe, qui vient de trouver dans un nuage pétrifié tout le secret de la formation de l'univers! Il faut l'entendre lui-même; je n'ai garde de rien ajouter à son style, que ce qui sera peut-être nécessaire pour le rendre intelligible à des Français. Il n'en faut pas douter, *la nature a voulu nous présenter dans cette pluie de pierres, une parfaite image de ce qui se passa à l'origine des choses.* Ajoutez qu'elle a eu soin de la faire tomber dans un pays où il se trouvât un philosophe qui pût nous en révéler le mystère.

On dit souvent que ce sont les occasions qui développent

les grandes qualités dans les hommes. Pareilles à ces germes dont notre auteur nous apprend que la lune est remplie, ces qualités restent ensevelies sous une poussière inerte, jusqu'au moment où l'occasion, comme un rayon bienfaisant du soleil, vient les féconder. Jusqu'ici notre célèbre physicien avoue qu'il avait erré dans l'espace, sans y rencontrer le rayon favorable qui devait faire éclore son génie. Quel malheur ! Il était menacé d'un *refroidissement total* avant que toutes ses facultés eussent germé. L'ignorance la plus profonde couvrait pour jamais les épaisses ténèbres du chaos, lorsqu'enfin la nature, attentive à satisfaire tous nos besoins, et honteuse sans doute de voir tant de physiciens chercher inutilement son secret, résolu, après mille milliers de siècles d'attente, de le leur révéler. Mais quels moyens employer pour un objet d'une si haute importance ? Quel pays choisir pour le manifester ? Et à quel esprit relevé le confiera-t-elle ? Les moyens de la nature sont simples ; un météore enflammé, renfermant dans son sein une grêle de pierres atmosphériques, lui suffit. Les lancera-t-elle sur la capitale des philosophes ? A Dieu ne plaise ! Elle est trop soigneuse des jours de ses enfans chéris, elle a trop de bon sens pour hasarder de faire la moindre égratignure à l'illustre auteur de la *Genèse philosophique*, qu'elle a désigné, dans un mouvement de tendresse, pour être son interprète. Elle les répand donc dans les champs voisins d'une petite ville de province, où nul philosophe ne peut être écrasé. Le bruit de cette chute étonne les pauvres habitans des campagnes ; leurs clamours se font entendre jusque dans la grande ville, et la commotion se communique à l'oreille de notre philosophe ; son esprit en est ébranlé. « La lumière de la science (écoutez ceci), dissolvant général de l'ignorance, ne peut contenir plus long-temps dans son sein

218 MERCURE DE FRANCE ;

» un si grand mystère ; elle s'épuise en efforts superflus ;
» l'attraction l'emporte : (suivez-moi bien) des atômes
» d'idées s'unissent entr'elles, ces nouveaux composés se
» précipitent vers un centre commun ; une idée immense
» se forme , se presse dans son cerveau. (Il n'y a rien de
» plus clair.)

» Victorieuse momentanée de l'expansibilité, cette idée
» primitive renferme dans ses cavités tout le mystère de la
» création (vous comprenez), qui, diminuant de volume,
» et redoublant d'énergie, soulève avec effort la masse de
» l'ignorance, dont le poids le comprime.

» Mais la lumière (saisissez ce raisonnement), sem-
» blable à ces vapeurs converties en gaz ; et dont le calo-
» rique augmente incessamment les forces, devenue mille
» fois plus terrible, contre une résistance mille fois plus
» forte, triomphe enfin. (Dieu soit loué !) Une énorme
» détonation trouble pour la première fois la cervelle du
» grand philosophe, et les lambeaux épars d'une idée fon-
» droyée sont lancés jusqu'aux extrémités de son appartè-
» ment. » *Et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.*

De la même manière que s'est formé le globe éclatant que l'on a vu, le 6 floréal de l'année dernière, se résoudre en une pluie de pierres et tomber dans les champs de la ville d'Aigle, de même l'univers s'est formé dans les profondeurs du chaos et de l'éternité ; de même l'idée de l'explication de ce grand mystère s'est composée dans les cavités du cerveau de notre philosophe, et de même enfin se formera désormais tout ce qui paraîtra de nouveau dans la nature.

Ebloui par les éclats étincelans de cette vaste idée, le philosophe reste un moment dans l'admiration et dans l'étonnement ; il se recueille enfin ; il se lève, il en rae-

semble les fragmens dispersés, et de leur réunion il compose une nouvelle *Genèse*, qu'il propose à la méditation des sages.

Or accourez, petits et grands, et tâchez une bonne fois de comprendre ce que la philosophie va vous annoncer sur votre origine.

« Dieu voulut, et la matière reçut ses caractères indestructibles. »

Et la matière existait avant que Dieu lui eût donné ces caractères, et la matière, sans les caractères de la matière, était cependant matière.

« Il la divisa en lumière, en élémens et en germes. »

Et dans la matière il n'y avait ni lumière, ni élémens, ni germes; et ils ne furent pas créés, mais ils furent divisés; et le grand philosophe ne nous dit pas ce que c'était que cette matière.

« La lumière, mélange harmonieux de sept globes colorés, reçut l'expansibilité. »

Et la lumière, qui n'existait pas tout-à-l'heure, existait cependant; mais elle n'avait pas la faculté de se répandre, puisqu'elle la reçoit; et il ne nous dit pas ce que c'est que la lumière sans expansibilité.

« Les élémens, distingués entr'eux par la variété des formes, conservèrent leur inertie. »

Et les élémens, qui n'étaient point orés, conservèrent une inertie qu'ils n'avaient pas; et l'auteur ne nous explique pas comment un objet qui n'existe pas peut se reposer.

« Les germes renfermèrent dans leur sein le développement infini de la chaîne des êtres qui devaient vivre et végéter. »

Et ce grand prophète ne daigne pas nous instruire comment ces germes qui n'existaient pas, et qui ne furent point

créés, existèrent sans avoir été créés; et il ne nous dit pas pourquoi, s'ils ont été créés, Dieu préféra répandre dans l'espace cette multitude de semences qui pouvaient se gâter; ces fœtus qui pouvaient se corrompre au feu du soleil, et cette immense quantité d'œufs frais, qui pouvaient se casser dans la détonation des mondes, au lieu d'y mettre tout de suite les êtres qui devaient sortir de tous ces germes.

« Toute la matière fut douée d'attraction, le mouvement reçut ses lois, et la création fut achevée. »

Et il n'y avait point d'attraction dans la matière, et elle en fut douée; et le physicien ne nous dit pas ce que c'était que cette matière sans attraction, et cette attraction sans matière. Et cependant il conçoit tout ce qu'il dit, car il ne dit rien dont il ne soit bien assuré.

« Du choc des forces opposées devait naître l'universalité des choses, et déjà les atômes ont commencé la lutte qui ne doit avoir de terme que celui de la durée (1). »

Et ce choc, qui met tout en feu, qui foudroye tout, comme on va le voir, loin de rien détruire, fait naître l'universalité des choses.

« La lumière se modifie en magnétisme, en galvanisme, en calorique, en électricité. »

Et celui qui nous en assure, et qui sait apparemment comment cela se fait, ne daigne pas nous l'expliquer: il n'éclaircit pas davantage ce que c'est que le magnétisme, le galvanisme, le calorique et l'électricité.

« Toute la matière dissoute n'est plus qu'une atmosphère unique, séjour tumultueux d'un désordre apparent, où l'amour et l'inconstance exercent l'empire qui doit développer l'univers. »

(1) Système de Moschus phénicien, de Leucippe, de Démocrite et des Epicuriens.

On sent bien qu'ici *l'amour et l'inconstance* sont mis à la place de *l'attraction* et de *la répulsion*. Et notre auteur, dont le germe étoit incontestablement dans cette atmosphère unique, a vu tout ce qui s'y est passé, et il l'a observé, et il s'en souvient puisqu'il le dit.

Mille choses plus merveilleuses les unes que les autres, et toutes aussi bien expliquées et prouvées que les précédentes, s'opèrent dans le cours des siècles; des convulsions énormes, des soulèvements épouvantables, des efforts terribles se succèdent : la vapeur impétueuse renfermée, comprimée dans le sein de la matière devenue solide, en soulève péniblement le poids effroyable; elle retombe sur elle-même : la force du gaz augmente, et, comme l'avait déjà soupçonné M. de Buffon, vainqueur d'une résistance inconcevable, il s'échappe avec impétuosité, et disperse dans les abîmes de l'infini la masse des élémens et des germes : les éclats font entendre à leur tour des détonations plus faibles et moins fréquentes, qui lancent jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'espace, de nouveaux fragmens du soleil primitif. Enfin le silence succède à tant de secousses et de vacarme, et tous les astres commencent leur course joyeuse dans les plaines du ciel.

Telle fut l'origine des choses, et l'enfantement de l'univers.

Ce système dissipe, comme on voit, toutes les obscurités. Il prouve clairement que Moïse n'y entendait rien, et qu'on ne peut pas s'appuyer sur son récit. En ce sens il complète le travail de tous les philosophes du siècle dernier, qui n'ont hasardé différentes conjectures que pour arriver à cette fin. C'est ainsi que M. de Buffon avance que la terre étoit une croûte du soleil détachée par la chute d'une comète. Il est sensible qu'il a fallu du temps pour que cette croûte se refroidit. Or, Moïse n'en parle pas.

Donc son récit est faux ; donc Dieu n'a pas fait la terre. Cela est évident. D'autres y sont arrivés par une voie plus détournée , et voici comme ils raisonnent : Moïse nous représente l'homme parlant , cultivant la terre et mangeant du pain. Or il n'y a rien de si difficile que de parler et de faire du pain ; donc l'homme a vécu quelques millions d'années dans les bois , en criant *ish* , *ish* ; donc il a mangé du gland ; donc il étoit velu comme un ours et marchait à quatre pattes , comme l'a démontré le philosophe Jean Jacques ; donc la terre est plus ancienne que Moïse ne le prétend.

L'auteur de la *Genèse philosophique* coupe court à toutes ces difficultés en vous disant : Voilà précisément comme le monde s'est fait.

Mais si quelque chose peut paraître surprenant dans cette formation des mondes , le développement des germes et la naissance des êtres qui les peuplent , n'en paraîtront pas moins admirables.

Plusieurs philosophes de l'antiquité avaient déjà pensé que tout ce qui existe sur la terre était né de son limon échauffé par les rayons du soleil. Archelaus , dont Socrate fut le disciple , prétendait que les hommes et les animaux étaient nés d'un limon laiteux , exprimé par la chaleur de la terre ; d'autres les faisaient sortir des rivages bourbeux du Nil : quelques-uns voulaient que nous fussions les descendans des poissons ; ce qui prouve que la philosophie n'avait pas des idées bien fixes. M. Barruel avait pris la peine de composer un ouvrage appelé *les Helviennes* , pour montrer le ridicule de ces différens systèmes ; mais l'auteur de la nouvelle *Genèse* nous assure très-positivement que nos premiers pères se sont levés de la bourbe humectée et couvée par l'astre qui nous échauffe et nous éclaire. Voici comme il explique une chose si vraisemblable :

« Le sol humecté, que les eaux abandonnèrent, fut réchauffé par le soleil, et les germes de la végétation s'y développèrent; » comme des glands, qui n'avaient point été créés, et qui se trouvaient là, sans que jamais il eût existé aucun arbre.

« Cependant la nature en travail accomplit au fond des eaux le grand mystère de la génération. Le limon s'éleve, il fermente, il chauffe de nouveaux germes; » comme, par exemple, des maquereaux et des huîtres, dont les atômes primitifs renfermaient cette prodigieuse consommation qui s'en fait tous les ans, sans qu'il y ait rien là qui soit au-dessus de la conception du grand philosophe; autrement il n'en parlerait pas.

« L'homme parut enfin, comme qui dirait notre auteur, animal superbe, et dont l'intelligence fut le phénomène le plus étonnant de la création; l'homme interprète des êtres muets, et qui dut porter au *créateur* l'hommage de toute la nature. »

Mais comment cela se fit-il? comment cet être éclos dans la fange put-il s'élever?... il n'y a rien de plus aisé à concevoir.

Un germe d'homme se développe dans la boue; rien de plus naturel. Il se remue, il se nourrit comme le fœtus d'une grenouille; cela est admirable! Il grossit, le marais s'enfle et accouche d'un charmant petit enfant: il barbotte dans la fange, et, au lieu de lait, il boit la vase croupie du marais; quelles délices! Il couche au milieu des crocodiles, des serpens, des tigres, des lions et des hippopotames, qui naissent en foule autour de lui: toutes ces bêtes féroces sont déjà grandes, et il peut à peine remuer sa tête: elles crevent toutes de faim, elles voient cet enfant et elles le respectent; quel miracle! Il marche long-temps à quatre pattes, et il commence à brouter quelques tendres roseaux;

plus habile que le grand Linnæus , il démêle tout-à coup les herbes bienfaisantes des nuisibles , et il ne se trompe jamais ; quel prodige ! Il grandit cependant , et la pensée se forme peu à peu dans son cerveau. Un Orang-outang , plus habile que lui , marchant sur ses deux pieds , tenant un bâton d'une main , madame sa femme sous le bras , et suivi de messieurs ses enfans , passe là par hasard. Ce spectacle étrange étonne le petit humain : il s'avise de se dresser à son exemple , et le voilà debout ; il essaye de marcher , et bientôt il se met à courir. Devenu raisonnable sans autre secours que le grand livre de la nature , il lève enfin les yeux vers le ciel , et il remercie le créateur *qui n'a rien créé* , et dont il n'a puisé l'idée nulle part : c'est égal ; il le remercie tant pour lui que pour ses confrères les poissons , les reptiles , les insectes , les oiseaux et les quadrupèdes , qui tous ont bien comme lui l'idée du créateur , mais qui , manquant de parole , ne peuvent exprimer leur reconnaissance. Il lui parle donc en leur nom , dans une langue qui ne lui a point été donnée , qu'il n'a point apprise , et qu'il sait cependant : il parle , et son discours ne peut manquer d'être fort beau , car il est inspiré par le plus noble sentiment ; et il n'est pas surprenant qu'il ait ce sentiment profondément gravé dans son cœur , lui qui n'a jamais entendu parler de Dieu ni de reconnaissance ; car les *vrais philosophes* , dont les oreilles sont sans cesse rebattues du nom de leur auteur , et de ce qu'ils doivent à sa bonté , non-seulement ne lui rendent hommage de rien , mais même nient son existence : il ne faut pas cependant s'arrêter à d'aussi minces difficultés.

Notre homme vit , et cela suffit : la vertu , fruit tardif de la civilisation , effort sublime de l'ame sur l'empire des sens , est pratiquée par cette espèce de Babouin , et elle lui fait connoître la dignité de son ame dont il ne soupçonne

pas

pâs-l'existence ; cela n'y fait rien : il desire le bonheur , et il meurt avec l'espoir de renaître.

Voilà l'histoire du passé , et si vous en voulez savoir davantage sur l'avenir , avançons. C'est dans le reste de son ouvrage qu'il faut entendre le philosophe devenu prophète , expliquer et l'Apocalypse et l'opinion des stoïciens touchant la destruction de l'univers par le feu. Tout sera détruit et repeuplé , dit-il ; incendié , habité de nouveau , puis encore refroidi : tous les mondes seront réunis au soleil central , qui les brûlera peut-être pour la millième fois ; mais elle sera bonne ; car il se brûlera lui-même ; il se refroidira , et l'immuable éternité aura vu le temps commencer et finir.

Et cependant rien ne sera fini , car le prophète nous apprend que les germes sont indestructibles ; c'est-à-dire que les marrons de Lyon n'auront pas même été rôtis dans cet incendie universel. En vérité , je m'y perds ; cela est par trop admirable. G.

Poésies de J. C. Grancher , professeur de langues anciennes aux Ecoles centrales. Prix : 1 fr. 25 cent. , et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris , chez *Capelle* , libr. , rue J. J. Rousseau ; et chez *le Normant* , imprimeur-libraire , rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois , n°. 42.

Ce petit recueil contient des fables ; des épigrammes , des poésies diverses , quelques vers latins même. L'auteur ne se dissimule pas que ces opuscules ont besoin d'indulgence ; mais il ose croire qu'ils n'en sont pas tout-à-fait indignes. On s'en doute bien , puisqu'il les publie. Peut-être eût-il tout aussi bien fait de ne pas le dire. On est assez fâché d'y trouver plusieurs traits de satire contre

une femme, et contre un poète qui a fait de meilleurs vers que ceux de son critique. L'indulgence sied au talent. Elle est un devoir pour la médiocrité. Nous sommes fâchés d'être contraints de dire que la plupart des pièces que M. Grancher vient d'extraire de son porte-feuille, sont marquées du cachet de cette désolante médiocrité. S'il nous a donné ce qu'il a de mieux, le reste doit être bien faible.

Le style qui fait ordinairement le principal mérite de ces petites pièces, est fort négligé dans celles-ci.

Je voudrais bien savoir pourquoi *l'on les protège*.

Ce *l'on les* n'est pas supportable. Je ne pousserai pas plus loin l'examen, et ne m'amuserai pas à éplucher des hémistiches. Dans les poésies des grands maîtres, il peut être utile de remarquer les mauvais vers; dans celles des autres, il vaut mieux chercher les bons. Je vois ici un conte anacréontique, intitulé *l'Amour chez Fanny*, qui est assez agréablement tourné. Il a été imprimé dans le *Mercur* du 18 février de cette année.

J'en dirai autant des vers à Md^e. de B. . . . qui demandait un congé définitif pour l'auteur.

B c'est de toi que j'espère
 Le repos, si cher aux beaux arts :
 Dérohe un ami de Voltaire
 Aux luttes sanglantes de Mars.
 Tu peux dissiper les alarmes
 Où s'abandonnaient mes esprits.
 Dis un seul mot ; le dieu des armes
 Cèdera sans peine à Cypris.
 Dis-lui que j'admire ses ruses,
 Et ses périls et ses travaux ;
 Mais que le commerce des Muses
 Est peu propre à faire un héros.
 Dis-lui que ma sage vaillance
 Voit tous ces jeux avec effroi,
 Et que, s'il faut rompre une lance,
 Je ne le saurais que pour toi.

Enfin , dis-lui que la victoire
 Dans ce cas seul peut me tenter,
 Et que s'il est né pour la gloire,
 Moi, je suis né pour la chanter.

Ce madrigal à des dames qui demandaient des vers à l'auteur, est galant et facile :

Vainement les neuf Immortelles
 M'appelleraient à leurs genoux ;
 Il faudrait vous quitter pour elles,
 Et je les quitterais pour vous.

Il y a encore quelques pièces passables. Il en est dix ou douze que l'auteur pourrait conserver. Il fera très-bien de sacrifier le reste. Toutes ces bagatelles de soc été doivent être achevées, pour paraître supportables hors du cercle où elles ont pris naissance. L'impression tua Coulange, qui était le héros de toutes les ruelles, qui était goûté par les femmes qui avaient le plus d'esprit, et pour tout dire en un seul mot, par les La Fayette et les Sévigné.

Œuvres d'Homère, avec des Remarques par P. J. Bitaubé, membre de l'Institut national. Quatrième édition de *Illiade*, et troisième édition de *l'Odyssée*. *L'Illiade* est précédée de Réflexions sur Homère et sur la Traduction des Poètes, ornée d'un beau portrait d'Homère, et du bouclier d'Achille, gravés par Saint-Aubin. *L'Odyssée* est précédée d'Observations sur ce Poëme, et de Réflexions sur la Traduction des Poètes. Six vol. in-8°, imprimés avec le plus grand soin et sur très-beau papier. Prix : 30 fr., et 36 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, impr.-libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42; et chez *Dentu*, impr.-libr., palais du Tribunat, n° 240; et quai des Augustins, n° 22.

Cette traduction, que nous ne pouvons aujourd'hui annoncer que sommairement, et dont il sera rendu un

compte plus ample , a eu , à l'instant où elle a paru , un succès qu'atteste suffisamment la multiplicité de ses éditions , et que justifie son mérite. C'est un des présens les plus utiles qu'on ait faits à la littérature dans le dernier siècle. Tous ceux qui cultivent les arts , tous ceux qui les aiment doivent connaître , doivent étudier Homère : sa poésie est , avec celle des livres saints , ce qu'on a jamais écrit de plus élevé. Cet auteur a ouvert la carrière , et il l'a franchie ; ou du moins , s'il a eu des prédécesseurs , comme on n'en peut douter , il les a fait oublier. Presque toutes les beautés de l'original étaient disparues dans la traduction de madame Dacier ; M. Bitaubé nous les a rendues , autant que la différence des langues et la hauteur du génie d'Homère ont pu le permettre.

Dans toutes les écoles , sa traduction a été substituée à celle de madame Dacier. On peut dire que c'est un ouvrage de première nécessité pour ceux qui n'ont pas l'avantage de savoir le grec , ou qui ne le savent que médiocrement. Les femmes et les gens du monde qui ne cherchent que de l'amusement dans la lecture , en trouveront dans les deux poèmes d'Homère : l'antiquité n'a rien de plus attachant ni de plus agréable que l'*Illiadé* et l'*Odyssee*.

Cette nouvelle édition a été revue en entier par l'auteur d'après le texte ; et cet examen l'a déterminé à faire plusieurs corrections importantes , ainsi que des additions , à ses Remarques. Les Réflexions sur la Traduction des Poètes sont divisées en deux parties : la première précède l'*Illiadé* ; la seconde , l'*Odyssee*.

On a long-temps disputé sur la manière de traduire les poètes ; on combattit avec vivacité l'opinion de M. l'abbé Delille , qui soutint autrefois le commode système des *équivalens* : dans la préface de sa traduction de l'*Énéide* , il a eu la modestie de convenir qu'il s'était trompé , et

qu'un monceau de billon ne serait pas tout à fait la même chose qu'une somme égale en bon or.

M. Bitaubé veut qu'on évite tous les extrêmes. « Si une » traduction est servile , dit-il , elle ne ressemble pas à » l'original : si l'on se plie trop aux mœurs de son siècle , » c'est un autre excès ; il n'y a plus de fidélité. » Le traducteur s'est efforcé d'être à la fois élégant et fidèle , sans servilité. Après de mûres réflexions , il a pris le parti de représenter le poète tel qu'il est , avec ses beautés et ses négligences.

Il serait à souhaiter qu'on eût , pour des auteurs comme Homère, Sophocle, Euripide, Aristophane, Anacréon, etc., deux espèces de traductions ; les unes, comme celle de M. Bitaubé ; les autres, littérales et même serviles. Il est vrai que celles-ci ne plairaient qu'à un petit nombre d'amateurs, mais elles n'en seraient pas moins curieuses ; elles mettraient ceux qui ne savent pas la langue d'Homère, en état d'apprécier les anciens, dont presque tout le monde juge sur parole. Le P. Brumoi a *francisé* et enjolivé le *Théâtre des Grecs*, ensorte qu'il n'en donne qu'une idée inexacte et superficielle. On objectera qu'on ne compose pas des ouvrages pour quelques curieux : on pourrait tout concilier en rejetant dans des notes ce que la délicatesse de notre langue, de notre goût, n'aurait pas permis de laisser dans le texte ; il n'y aurait personne alors qui ne pût prononcer, avec une connaissance de cause à-peu-près entière, sur la fameuse question agitée dans les deux derniers siècles, touchant la prééminence entre les anciens et les modernes.

La traduction de M. Bitaubé est devenue un ouvrage classique ; c'est la seule qu'on lira désormais : aussi n'a-t-on rien omis dans cette édition de ce qui pouvait la rendre digne du plus ancien et du plus grand des poètes ; elle est, sous tous les rapports, parfaitement exécutée.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

Le Complaisant, comédie en cinq actes et en prose,
de *Pont-de-Veyle*.

Le mot *complaisant*, dans notre langue, a deux sens opposés, et peut se prendre en bonne et en mauvaise part. La complaisance est une aimable qualité; son excès seul est un défaut. On doit être complaisant pour tout le monde, et n'être le complaisant de personne. Adjectif, ce mot est une louange; substantif, une injure. On recherche un homme complaisant, et l'on méprise le complaisant; le premier est poli, l'autre flatteur: le complaisant et le flatteur ont donc entr'eux une grande analogie et de grands rapports.

Rousseau a mis ce dernier caractère sur le théâtre, et a fait de son Flatteur un personnage vil, odieux, exécrationnable, et nullement ridicule. Il lui fait dire:

Je n'ai ni fonds, ni rente.

Mais mille sots en ont, et je sais les louer;

Voilà ma terre.

C'est un vrai Tartufe; il est démasqué comme lui.

Le Complaisant de Pont-de-Veyle est un homme doux, poli, pensant et disant toujours comme le dernier qui lui parle, une vraie girouette; mais il est complaisant par caractère, et non par intérêt; il est faible, et n'est point vicieux.

Orgon a un procès de la plus haute importance, qui l'intrigue fort, tandis que sa femme ne s'occupe que de

plaisirs et de bagatelles. Il veut marier sa fille Angélique le jour même où ce procès se juge, et avant que la décision soit connue, de crainte que sa perte ne soit un obstacle à cet établissement. Madame Orgon est absolument la maîtresse au logis. Toujours en querelle avec son mari, elle s'accorde cependant avec lui sur un point ; c'est qu'elle veut donner Angélique à Damis, parce qu'il est, dit-elle, d'une humeur vive, folâtre, et ne songe jamais aux affaires. Orgon le préfère aussi, parce qu'il s'y applique, et qu'il est sage, froid et sérieux ; ce qui annonce le Complaissant d'une manière très-ingénieuse. Il a un rival dans Eraste, qui déplaît par sa franchise à M. et à mad. Orgon.

« Dieu me pardonne ! dit le premier à sa femme, je crois » que nous serons pour la première fois de même avis. » — Damis n'a qu'un défaut, répond madame ; c'est votre » approbation. — Sans la vôtre, réplique monsieur, je » n'aurais pas hésité si long-temps. »

Peu après, madame Orgon annonce cette bonne nouvelle à Damis : « Vos affaires sont en bon train ; vous avez » ma voix ; ma fille y joindra la sienne ; celle de mon » mari, qui n'est pas grand'chose, ne tient plus à rien. » Ils se promettent de mener la vie la plus délicieuse dans un perpétuel amusement, de former les plus charmantes sociétés. Madame Orgon veut que le *petit* marquis en soit : « Toujours vif, toujours léger, il badine sans cesse ; les » nouveautés, les modes, rien ne lui échappe ; il sait tout : » c'est le mérite *le plus superficiel, le plus accompli....* » Dans la scène suivante avec M. Orgon, Damis change de langage, et demeure d'accord qu'on ne peut attendre que du travail la considération et le bonheur.

Cléante, frère d'Orgon, vient l'avertir que tout le monde juge son procès mauvais, et qu'il faut l'accommoder à tout prix : Orgon n'en convient pas, ne veut point d'ar-

rangement. Ces deux frères prennent pour arbitre de leur opinion diverse Damis, qui donne raison à tous deux.

Angélique penche pour Damis, mais craint que sa complaisance extrême ne soit un symptôme de légèreté : elle estime Eraste, qu'elle voudrait aimer.

Cependant Orgon conjure Damis qui est lié avec son rapporteur, de l'aller voir pour l'engager à différer le rapport, parce qu'il attend quelques pièces décisives qu'il n'a pu encore produire : Damis le promet, et rencontre en chemin madame Orgon, qui le prie au contraire de presser le rapporteur, afin qu'elle n'entende plus parler de ce maudit procès. Il va trouver le rapporteur, sans savoir quelle prière il lui fera, et finit par l'engager à terminer promptement. L'affaire se juge; Orgon la perd; il est au désespoir, Damis aussi; ils se lamentent à l'envi. Ce dernier est si affligé, que l'autre se croit obligé de le consoler, de l'exhorter à modérer l'expression de sa douleur : Orgon sort, et madame Orgon entre rayonnante de joie. Elle est ravie de la perte du procès, parce qu'elle a pris pour sujet d'un ballet de sa composition *le Triomphe de la Chicane*, et que l'événement du jour y cadre à merveille : elle répète avec Damis le rôle qu'ils doivent jouer tous deux; ils chantent et dansent ensemble. Orgon, qui survient, est ébahi de cette gaieté : Damis, en lui parlant, reprend une contenance fort triste, et un visage très-gai en s'adressant à sa femme, riant d'un œil, pleurant de l'autre. Ces deux scènes ont beaucoup réussi.

Malgré le changement que la perte du procès apporte à la fortune d'Angélique, Damis n'en est pas moins empressé de conclure son mariage : mais le marquis, qui est de ses amis, vient lui dire qu'il aime Célimène, et qu'il a quelques doutes sur sa constance; il le prie de courir chez elle, de feindre, pour l'éprouver, d'en être amoureux.

Damis répond que cela lui est impossible : il est au moment de se marier, il faut qu'il voie Angélique. Le marquis insiste ; ce sera l'affaire d'une heure : le Complaisant cède, après une courte résistance.

Tandis qu'il joue auprès de Célimène le rôle qui lui est prescrit, son rival va payer cinquante mille écus à la partie adverse d'Orgon. Il ne s'est point fait connaître, mais on devine l'auteur du bienfait. Angélique, instruite d'un autre côté, par Célimène, que Damis lui fait la cour, se donne avec joie à son rival. Damis arrive au moment où celui-ci baise la main d'Angélique ; il ne sait ce que cela signifie. « Célimène, lui dit-on, vous a-t-elle congédié ? — Célimène ! à peine la connais-je. Les importunités d'un ami m'ont obligé de feindre un amour qu'Angélique seule a su m'inspirer. » On lui répond : « Eh bien ! » tandis que vous faites l'amour pour un autre, on épouse ici pour vous. » On lui demande si lui qui approuve tout, approuvera aussi cette préférence : il avoue qu'il y est contraint, et que la générosité d'Eraste la méritait. Un M. Argant, qui, pour contraster avec Damis, contredit à tort et à travers, s'écrie : « Le bourreau ne sortira jamais » de son maudit caractère. »

Cette comédie est assez froide. L'extravagance de madame Orgon, se réjouissant, pour l'intérêt de son ballet, de la perte d'un procès considérable, est une charge un peu trop forte. Argant est aussi un personnage plus fou que ridicule : il contredit les gens avant qu'ils aient parlé, et nie ce qu'ils ne disent point.

Le marquis est un fat et un roué, tracé sur d'anciens modèles, tels que l'*Homme à bonnes fortunes*, le *Chevalier à la mode*, etc. Cette espèce méprisable était fort en vogue du temps de l'auteur ; il vivait du temps de la régence et dans la meilleure compagnie. Le censeur, en

donnant son approbation, loue *la connaissance du monde* dont cet ouvrage fait preuve. Ce monde, à en juger par madame Orgon et le marquis, était frivole jusqu'à la folie, et, sous d'élégantes surfaces, cachait une bien profonde corruption.

Toutes ces *roueries* demanderaient à être supérieurement jouées. Les acteurs de Picard, accoutumés à la grosse gaieté de Dancourt, sont un peu dépaysés quand ils se trouvent dans une autre sphère. Valcour a cependant bien rendu le marquis, et Vigni le Complaisant; mais le talent de mademoiselle Molière, qui joue avec tant d'esprit, de finesse et de vivacité les rôles de soubrette, n'est pas tout-à-fait celui qui convient à celui d'une petite-maîtresse écervelée.

A N N O N C E S.

Essai sur Boileau-Despréaux, etc.; par Portiez (de l'Oise). Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez Goujon fils, libraire, rue Taranne.

Tsaure et Dorigni, ou la Religieuse d'Alençon, histoire véritable; par Madame L. V. Auteur de *Betzi*, etc., avec figures. Prix : 3 fr. 60 c. et 4 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Duponcet, libraire, quai de la Grève, n^o. 34.

Cette nouvelle production de madame L. V. a plus d'intérêt encore que ses autres romans. On ne dira pas de celui-là qu'il fait venir la *chair de poule*, effet que produisent souvent les romans à Cavernes et à Mystères; on y trouvera des caractères soutenus, de grandes passions, mais rien qui puisse blesser les mœurs et faire rougir une mère de le surprendre entre les mains de sa fille.

L'Amant rival de sa maîtresse, opéra en un acte; paroles de M. Henrion, musique de M. Alex. Piccini. Représenté, pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, les 23 et 24 brumaire an 12. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. — A Paris, chez madame Cavanagh, ci-devant Barba, libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n^o. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue Saint-Marc.

Catalogue systématique des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, estampes et œuvres de musique, publiés en France dans le courant de 1803. Brochure in-8^o. de 48 pages. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris et à Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, quai Voltaire, n. 2.

Traduction nouvelle des Traités de la vieillesse, de l'amitié, et des paradoxes de Cicéron, par M. Gallon la Bartide; avec le texte latin de l'édition de M. l'abbé d'Olivet. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Gilbert et compagnie, libraires, quai Ma'laquais, n. 2, et rue Hautefeuille, n. 19.

Le Sixième livre de l'Enéide de Virgile; traduction nouvelle en vers français, par L. D., format in-8°. Prix : 2 fr. 25 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Laurens jeune, imp.-lib., rue S. Jacques, n°. 32.

L'Univers, narration épique, suivie de notes et d'observations sur le système de Newton, la théorie physique de la terre, etc. Par P. C. V. Boiste, auteur du Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin. Deuxième édition, avec figures, et cette épigraphe :

L'univers est une pensée de l'Eternel.

Deux vol. in-8°. brochés. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste; papier vélin 24 fr., et 27 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, à l'imprimerie, rue Hautefeuille, n°. 21.

La Découverte de l'Amérique, par Campe; ouvrage propre à l'instruction et à l'amusement de la Jeunesse, revu et corrigé par Blanchard. Trois vol. in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

Conciones poeticæ, ou Discours choisis des poètes latins anciens, Virgile, Ovide, Lucain, etc.; avec des argumens analytiques et notes en français, à l'usage des Lycées et des écoles secondaires, pour la classe de littérature et celle de la troisième année des langues anciennes; par MM. Noël et Delaplace. Prix : 3 fr. broché, et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez les deux auteurs, faubourg Saint-Germain, rues Jacob, n°, 17, et Pot-de-Fer, n°. 955, en face du portail Saint-Sulpice.

Cet ouvrage, vraiment classique, composé avec méthode et avec goût, dans le dessein de rendre le travail des maîtres et des élèves plus aisé, plus agréable et plus utile, a justement obtenu le suffrage de la commission des livres classiques, l'estime des gens de lettres, et les éloges de tous les journaux. Les progrès et les succès des jeunes gens dans l'analyse et le développement des discours, rendent ce recueil de plus en plus recommandable.

(Suite de la nouvelle collection des classiques anglais, publiée par Théophile Barrois fils, libraire pour les livres étrangers, quai Voltaire, n. 3, à Paris. — Chaque volume du prix de 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.)

The History of Rasselas, Prince of Abissinia; a tale by d^r Johnson : a new édition. (An XII, 1804.)

Loisirs littéraires de J. J. Regnault-Warin; contenant : le Monastère abandonné; Ruines; la Peinture, poème; Adamastor, ou le Géant des tempêtes; Fontenelle et son Ecole; l'Eloge de Berquin; Portrait; Démonstration philosophique des bases de la foi.

Un fort volume in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Baltimore, 28 mai : Nous avons reçu de Saint-Domingue l'arrêté suivant de Dessalines, en date du 22 février :

« Le gouverneur-général d'Hayti, considérant qu'il reste encore dans cette isle des personnes qui ont contribué, soit par leurs écrits, soit par leurs accusations, à faire noyer, suffoquer, assassiner, pendre ou fusiller plus de soixante mille de nos frères ; que ces individus doivent être mis dans la classe des assassins et livrés au glaive de la justice, décrète ce qui suit :

» Les commandans de division feront arrêter, dans l'étendue de leurs divisions respectives, toutes les personnes qui seront connues pour avoir pris une part active aux divers massacres et assassinats qui ont eu lieu pendant le cours de la dernière guerre. Avant de procéder à l'arrestation d'aucuns individus, les commandans feront les recherches nécessaires pour se procurer des preuves, et auront soin de ne pas confondre des dénonciations trop souvent suggérées par la haine et l'envie, avec des rapports juridiques. Les noms et surnoms des personnes exécutées par suite du présent décret, seront portés sur une liste qui sera de suite adressée au général en chef, et qui sera par lui rendue publique.

» Cette mesure a pour objet d'apprendre à toutes les nations que, tout en accordant asile et protection à ceux qui en usent à notre égard avec franchise et amitié, nous ne serons déterminés par aucune considération à détourner notre vengeance de dessus ces meurtriers qui se sont baignés dans le sang innocent des enfans d'Hayti.

» Tout chef militaire qui, au mépris des ordres et de l'invariable volonté du gouvernement, se permettra de sacrifier à son ambition, à sa haine personnelle ou à toute autre passion, une personne dont le crime n'aura pas été préalablement vérifié et constaté, subira la même peine qu'il aura fait infliger, et les propriétés du susdit officier seront confisquées ; savoir : moitié au profit du gouvernement, et l'autre moitié au profit des parens de l'innocent sacrifié, s'il s'en trouve aucuns dans l'île.

» Fait au quartier-général des Gonaïves, le 22 février. »

Signé, DESSALINES.

(On est frappé, en lisant de pareils actes, de leur ressemblance avec ceux du gouvernement révolutionnaire. C'est ici, comme dans ceux dont il sont l'imitation, même scélératesse, même barbarie dans les dispositions et dans le fond, avec la même perfidie dans les formes et dans les précautions dérisoires de justice qu'on y remarque.)

Raisbonne : Voici le texte de la déclaration que les ministres de Bohême et d'Autriche ont faite dans la séance de la diète du 2 juillet, à la suite de celle du ministre électoral de Bade, que nous avons rapportée dans notre dernier numéro :

« La légation impériale et royale a laissé passer l'époque fixée pour l'émission des votes sur la note impériale russe, sans renouveler la déclaration préalable qu'elle avait faite, *in circulo*, sous la date du 14 mai, dans l'attente où elle était d'une ouverture satisfaisante sur l'événement connu. Elle ne manquera pas maintenant de porter aussitôt à la connaissance de sa cour le vœu manifesté par la légation électorale de Bade, et des raisons et motifs sur lesquels il est appuyé, dans l'espoir assuré que S. M. I. accueillera la demande de S. A. S. E. de Bade, et les éclaircissemens donnés par le gouvernement français sur le susdit événement, avec cet intérêt et ces égards qu'elle a coutume de vouer à toutes les affaires par lesquelles la tranquillité, la sûreté et le bien-être de l'Empire germanique pourraient être troublés. »

La déclaration du ministre de Brandebourg est de la teneur suivante :

« La légation s'empressera de faire aussitôt un rapport sur la déclaration verbale qui vient d'être faite par le ministre de Bade, à cause de l'importance de son contenu et de l'objet qu'elle concerne. Elle croit, d'après les sentimens connus de son auguste souverain, pouvoir attendre avec confiance que S. M. trouvera dans les éclaircissemens mentionnés dans la déclaration de S. A. S. E. sur l'événement en question, des raisons propres à tranquilliser l'Empire germanique, vu que ces éclaircissemens sont, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, conformes aux sentimens et bonnes dispositions du gouvernement français et de son illustre chef envers l'empire ; dont on a eu la preuve lors des dernières négociations de paix et dans d'autres occasions ; et qu'en conséquence, S. M. donnera son approbation au desir manifesté par S. A. S. E. de Bade, et appuyé sur des motifs si importans. »

Londres : Le bill pour l'entretien des troupes étrangères dans l'intérieur du royaume , a passé à la chambre des communes , malgré de fortes réclamations.

Celui qui est relatif à l'abolition de la traite des nègres , après avoir passé à la chambre des communes , a été renvoyé à la chambre des pairs , qui , après une courte délibération , en a ajourné l'examen à trois mois. C'est une manière de rejeter le bill que cette chambre a déjà employée dans une occasion précédente.

C'était autrefois la politique des nations européennes de tenir autant secrets que possible les préparatifs qu'elles faisaient pour de grandes expéditions ; mais le secret ne pouvait s'allier avec l'étendue des préparatifs ; il était connu des ennemis avant qu'on fût prêt à les attaquer. La France agit aujourd'hui suivant des principes diamétralement opposés à cette politique ; elle n'affecte plus de tenir secret ce qu'il lui serait impossible de cacher ; elle publie tout ; et par des menaces réitérées , elle essaie de dissiper les craintes de ses ennemis.

C'est ainsi que lorsque le gouvernement français a voulu former une armée de réserve sur les frontières de l'Italie , il a fait connaître ses intentions quelques mois avant que l'armée fût prête à marcher. Des menaces , chaque jour réitérées , et des bruits sans cesse répandus , annonçaient que les Français allaient passer les Alpes. Le général Mêlas , fatigué de ces vains bruits , a cessé de leur donner croyance ; l'armée française a passé les Alpes , et les Autrichiens n'étaient pas prêts à combattre lorsque la fatale bataille de Marengo s'est donnée.

Faisons aujourd'hui l'application de cet exemple. Il serait ridicule de supposer que , sans avoir projeté sérieusement d'envahir l'Angleterre , le gouvernement français eût accumulé des forces aussi considérables dans ses ports et sur ses côtes , et qu'il eût dépensé tant de millions sterling à construire des bâtimens qui , vu leur forme , ne peuvent être employés qu'à une semblable expédition. Si le gouvernement français a fait ses menaces , et les a fait adroitement insérer dans les gazettes étrangères , à une époque où il lui fallait encore un certain laps de temps pour achever ses préparatifs , cette politique est bonne ; elle a même réussi , puisque plusieurs personnes commencent à croire que Bonaparte n'a jamais eu sérieusement le dessein de nous attaquer.

(The Times.)

Les avis que nous recevons de tous côtés s'accordent à annoncer que l'ennemi a fait tous ses préparatifs, et qu'on doit s'attendre à une invasion prochaine. (*Morning-Post.*)

P A R I S.

Leurs majestés impériales se sont rendues aux Invalides, dimanche 15 juillet, un peu après midi. L'impératrice a été conduite à la tribune qui lui avait été préparée en face du trône. Elle y a pris place avec les princesses et les dames qui l'accompagnaient.

S. E. M. le cardinal archevêque de Paris, avec le chapitre de Notre-Dame, est allé à la porte principale de l'église, recevoir l'empereur. S. M. I. a été conduite sous un dais jusqu'à son trône. Elle était en simple uniforme de sa garde. De vives acclamations s'étaient fait entendre à son passage. Toutes les tribunes et la nef étaient remplies des différens ordres de l'Etat, des personnes appelées à la légion d'honneur, et de spectateurs choisis.

Lorsque S. M. I. a été placée sur son trône, S. E. M. le cardinal légat a commencé la messe jusqu'à l'Évangile. Alors M. de Lacépède, grand chancelier de la légion d'honneur, après avoir pris les ordres de S. M. I., a prononcé, des marches du trône, un discours sur l'institution de cette légion, son but, la régénération de la France, etc.

Ce discours fini, le grand chancelier a fait l'appel des grands officiers de la légion. A mesure que leurs noms ont été prononcés, tous se sont approchés successivement de S. M., et, debout sur les marches du trône, ont chacun prêté le serment, en levant la main. Le grand chancelier a ensuite interpellé ceux qui avaient été nommés officiers et légionnaires, lesquels ont tous ensemble prêté leur serment, de la même manière, des places qu'ils occupaient. Ce serment a été accompagné de vifs applaudissemens.

Cette cérémonie achevée, la messe a été continuée au milieu d'une musique religieuse qu'interrompaient de temps à autre des cris répétés de *vive l'empereur*.

Après la messe, il a été procédé à la distribution de la décoration que S. M. I. s'est fait attacher la première. Tous les membres de la légion l'ont ensuite reçue de sa main.

L'empereur allait sortir, lorsqu'un jeune homme de 17 à 18 ans est venu se jeter à genoux au pied du trône en

criant : *Grace! grace!* L'empereur l'a interrogé; à peine a-t-il pu s'expliquer et dire qu'il demandait la grâce de son père, dont le nom a été assez connu dans la révolution. Ce nom est Destrem. L'air de candeur de ce jeune homme, et l'extrême émotion dont il paroissait pénétré, ont touché S. M. I., qui lui a accordé la grâce qu'il demandait.

— Tous les tribuns et tous les maires de Paris sont membres de la légion d'honneur, et le nombre de ceux qui ont assisté à la cérémonie dont on vient de parler, passait 1,900. Le cardinal légat y reçut aussi la décoration de cette légion, de la main de l'empereur.

M. de Rohan-Guéméné, ancien archevêque de Cambrai, est nommé premier aumônier de S. M. l'impératrice, et grand-aumônier en survivance.

— On dit que la maison de S. M. l'impératrice est presque entièrement composée; que madame de la Rochefoucault est sa dame d'honneur; madame de Lavalette est sa dame d'atour; que mesdames les maréchales Lasnes et Ney, et mesdames de Vaudé, d'Arberg, Savary et Duchâtel, sont nommées dames du palais.

— M. Cadet-de-Vaux vient d'inventer un *pèse-lait*, au moyen duquel on peut s'assurer sur le champ si le lait est falsifié, et à quel degré il est mélangé. Il se trouve chez M. Chevallier, opticien, quai de l'Horloge du Palais.

— Il est incroyable combien de travaux publics sont entrepris, en ce moment, dans Paris. On se contentera d'en faire la simple énonciation. On élève une fontaine sur la place de l'école de Médecine. On continue les quais Bonaparte et Desaix. A la suite de ce dernier, on abat des maisons et on prépare le terrain pour en commencer un nouveau, qui sera nommé *Quai Napoléon*. On a repris les travaux du pont que l'on construit vis-à-vis le jardin des Plantes. On poursuit ceux du Louvre, du Palais du sénat, de la nouvelle rue qui doit border le jardin des Tuileries, de la terrasse du même jardin, de la fontaine des Innocens. On abat toujours les maisons placées derrière la galerie du Louvre. Dans peu d'années, lorsque le gouvernement aura terminé toutes les réparations et les constructions projetées, les beaux quartiers de Paris seront ce qu'il y aura de plus beau dans toutes les villes de l'Europe.

— L'empereur est parti, le 29 messidor, de Saint-Cloud. L'objet de son voyage est de faire manœuvrer les différents camps.

(*Journal-Officiel.*)

(N^o. CLXI^e) 9 THERMIDOR an 12.
(Samedi 28 Juillet 1804.)

M E R C U R E D E F R A N C E.



L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
É P I T R E.

A M. LÂNIER.

EH ! croyez-moi, monsieur Lânier,
Laissez-là les vers et la prose.
Pour vous c'est un mauvais métier,
Et pour les autres peu de chose.
On risque de mourir de faim
A vouloir vivre pour la gloire.
J'entends la gloire d'écrivain,
Et son indigence est notoire :
Du moins l'autre gagne son pain.
Eh bien ! aux champs de la victoire
Que cette-ci guide vos pas.
Signalez-vous dans les combats.
Plus on vous lit, plus on peut croire
Qu'il serait puissant votre bras :
Allons, laissez-là l'écrivoire.

Q

Quand vous aurez mis bout-à-bout
 Le nom, le pronom et le verbe ;
 Quand on vous citera partout
 Pour avoir fait un vers superbe ,
 Et comme un garçon plein de goût ;
 Aurez-vous de votre importance
 Cette joyeuse conscience,
 Que Dieu n'accorde aux grands esprits
 Qu'en y mêlant cette indulgence
 Si chère à nous pauvres petits ?
 Satisfait de votre partage ,
 Plus conséquent, enfin plus sage ,
 Parlerez-vous d'un ton plus doux
 De tous ceux qui ne sont pas vous ?
 Sans allumer votre colère ,
 Moi, supposons, moi dont l'orgueil
 Serait content d'une chimère ,
 Pourrai-je aller, en demi-deuil,
 Au Louvre étaler ma misère
 Dans un quarantième fauteuil ?
 Verrez-vous avec moins d'envie
 Siéger aux conseils, au sénat,
 Un malheureux homme d'état
 Qui n'aura rimé de sa vie ?
 En serez-vous moins étonné
 De voir prospérer en finance
 Ce calculateur si borné,
 Qui, dans sa froide insouciance,
 Ne lit rien de ce qu'on écrit,
 Et ne connaît de votre esprit
 La recette ni la dépense ;
 Quand vous, pour qui serait un jeu
 De mettre un édit en proverbes ,
 Restez au coin de votre feu
 A compasser des vers superbes ?
 Monsieur Lânier ! l'étonnement

Est toujours marque de sottise ;
 Sottise au moins pour le moment ;
 Eh oui , c'est un instant de crise
 En l'absence du jugement :
 Or je vous vois journellement
 Tomber de surprise en surprise.
 C'est trop , je le dis franchement.
 Pauvre nature qu'est la nôtre !
 Dans la plus étroite union
 Offrant ce qui s'exclut l'un l'autre ,
 Jalousie et présomption !
 Quoi ! vous pensez être un génie,
 Et vous me prenez pour l'objet.
 D'une jalouse antipathie ,
 Moi , malheureux esprit follet !
 Mais , songez-y donc , je vous prie ;
 Nous sommes, vous roi , moi sujet ,
 Et c'est , permettez qu'on en rie ,
 La couronne qui porte envie
 Au ruban bleu de mon bonnet.
 Mais , après tout , parlons plus net :
 Croyez-vous donc si difficile
 De tricoter de ces beaux vers
 Souvent cousus tout de travers
 A votre texte puérile ?
 Prenez garde , je sais vos tours.
 Si votre muse me défie ,
 J'en défile une litanie :
Bien mourir c'est vivre toujours ;
Bien-être déplaît qui trop veut plaire ;
Les belles nuits font les beaux jours ;
 Et cétéra : j'en pourrais faire
 De plus ronflans et de moins courts ;
 De ceux-là dont tel est si riche ,
 Et dont le plus mince écolier
 Souffle le second hémistiche

Sitôt qu'il entend le premier ;
 Mais ce n'est pas là mon métier.
 Eh ! sans vous creuser la cervelle,
 Pour en tirer quelque beau son,
 Que votre étude n'y fait-elle
 Entrer quelque peu de raison !
 La sagesse vaut bien la gloire.
 Vous êtes, m'a-t-on dit tout bas,
 Plein d'esprit, et je le veux croire ;
 Toujours il ne déborde pas.
 L'esprit ! eh ! qu'est-il dans la vie
 Si l'heureuse philosophie
 Ne l'assujettit à ses lois ?
 Un feu follet courant les bois.
 — Comment ! je suis rempli d'Horace ;
 Je l'ai lu, relu, digéré.
 — Nenni, mon cher ; sauf votre grace,
 Vous vous en êtes empiffré.
 Elle n'est point tête de mule
 La tête que je vous vois là ;
 Rien n'est plus certain que cela,
 Elle n'est point tête de mule.
 Jadis à grands coups de férule
 On aura fait passer par-là
 Virgile, Horace, et estéra ;
 Même ils ont dans votre mémoire,
 Pour vous tenir lieu de propos,
 Laisse des phrases et des mots ;
 Vous les citez d'un air de gloire,
 Et même les citez sans fin :
 Eh ! mon ami, sottie jactance ;
 Vent tout pur qui souffle en latin.
 Science n'est pas conscience ;
 C'est ce que jadis un régent
 Vous a donné pour votre argent.
 Car enfin vous dont l'éloquence

S'épanouit sur un beau trait,
 Quel bien jamais avez-vous fait ?
 Lorsque dans vos transports sublimes
 Vous poursuivez les envieux ;
 Pourquoi nous montrer dans vos rimes
 Ce que vous détestez en eux ?
 D'une plantureuse lecture,
 Que nous sert-il de nous pourvoir ?
 Si nous n'en faisons nourriture,
 Nous restons à notre savoir
 Ce qu'au livre est la couverture.
 Vous savez agencer des mots.
 Ces mots débités en cadence,
 En prenant un air de sentence,
 Font fortune parmi les sots :
 Mais votre prétendu génie,
 Je vous le déclare tout franc,
 N'est vraiment que la maladie
 Qu'on nomme *horreur du papier blanc* ;
 Vous n'écrivez que pour écrire.
 Ainsi se tourmente et s'admire
 Ce grand contemplateur des cieux,
 Qui de la nuit perce les voiles,
 Non pour s'instruire et plus et mieux,
 Mais pour fournir vingt mille étoiles
 A ses frères nécessiteux.
 Encor cette ardeur sans pareille
 D'accroître un si frivole avoir,
 Fait-elle de Brest à Marseille
 Circuler un certain espoir :
 Voyez s'allonger les lunettes
 Au bruit flatteur de son argent :
 Vient-il de déclarer urgent
 Le besoin d'avoir des comètes ?
 Bientôt il a notifié
 Aux explorateurs du domaine

Qu'il prend comètes sur le pié
 De douze cents francs la douzaine.
 Mettriez-vous un pareil prix
 A ces vers que pour vous j'écris ?
 Pourtant ils en valent bien d'autres.
 Ils sont dans le genre des vôtres,
 Entortillés, plats et diffus,
 Mal sonnans et plus mal cousus ;
 Mais, excusez-moi, je vous prie :
 Je n'en avais fait de ma vie,
 Et, grâce à Dieu, n'en ferai plus.
 Que voulez-vous ? par ce beau style
 Il fallait bien montrer un peu
 Que des arts le plus difficile
 Pour gens comme nous n'est qu'un jeu.

~~~~~

CHANSON

*envoyée de Boulogne.*

SUR L'AIR D'ORPHÉE ET EURYDICE :

« *Objet de mon amour,*  
 » *Je te demande au jour.* »

PRÈS du rivage assis,  
 C'est d'un camp que j'écris  
 A Victorine,  
 Tandis que l'aquilon  
 S'élève en tourbillon  
 Sur ma chaumaine.

J'entends mugir les flots :  
 Les cris des matelots  
 Se font entendre.  
 J'aperçois dans le port  
 La barque avec effort  
 Qui vient se rendre.

Bientôt tous nos guerriers

Cueilleront des lauriers

Malgré Neptune.

Qu'il cède son trident

Au courage , au talent ,

A la fortune.

Ah ! bannis de ton cœur

Une injuste frayeur ,

De mort cruelle.

Au milieu du danger ,

Mars aime à protéger

L'amant fidèle.

Partout , devant ses pas ,

Ce dieu dans les combats

Tend son égide :

En vain de rang en rang

La mort teindroit de sang

Son dard perfide ;

Je dois revoir un jour

Objet de mon amour ,

Gente bergère ,

Les danses sous l'ormeau ,

Notre riant hameau ,

Ma sœur , ma mère.

On dit que le soldat

Trouve en chaque climat

Une maîtresse :

Oui , dans tous les séjours ,

L'objet de mes amours

Me suit sans cesse.

Le matin dans les bois ,

Seul je vais quelquefois

Loin du rivage :

A l'écho du vallon

Je répète ton nom

En ton langage.

O ma Victorina ,  
 Le ciel couronnera  
 Notre constance ;  
 Et ce penser flatteur  
 Adoucit la rigueur  
 De ton absence.

DORDRE,  *fils.*

## E N I G M E.

J'ÉTAIS jadis un dieu de morale équivoque ;  
 On trouve qu'à présent je vau**x** bien mieux que lui  
 Quand avec grace je me moque  
 Des philosophes d'aujourd'hui.  
 Tu ne devines pas encore ?  
 Voyons si je pourrai te tirer d'embarras :  
 Tu me tiens. A ce mot tu me reconnaîtras,  
 Si tu n'es pas une pécore.

## L O G O G R I P H E.

Je fais bien mal avec ma tête ;  
 Que de mal je fais faire en supprimant ma tête !  
 Je suis bruyant avec ma tête ;  
 Je suis dur, transposant et ma queue et ma tête,  
 Et j'ouvre par-tout sans ma tête.

## C H A R A D E.

LORSQUE le bélier vient ranimer la nature,  
 Et que l'orme et le chêne ont repris leur parure,  
 J'offre alors à ta vue un aspect enchanteur,  
 Et tu trouves chez moi le calme et la fraîcheur.  
 Mon premier peut encor te flatter et te plaire ;  
 C'est un des mille attraits de l'aimable Glycère ;  
 Mais lorsque dans nos bois tout n'est plus mon dernier,  
 Je languis, et bientôt disparaît mon entier.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Soulier*.  
 Celui du Logogriphe est *Lépre*, où l'on trouve *perle*.  
 Celui de la Charade est *Trou-peau*.

*De la Philosophie de la Nature, ou Traité de Morale pour le genre humain, tiré de la Philosophie et fondé sur la Nature.* Septième édition. Dix vol. in-8°. avec treize figures. Prix : 60 fr., et sur papier vélin satiné, 120 fr. Il faut ajouter 15 fr. pour recevoir franc de port par la poste. A Paris, chez *Gide*, libraire, rue Christine, n°. 3; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

CET ouvrage a eu beaucoup de succès puisqu'il est à sa septième édition ; doit-on en conclure qu'il soit bon ? Sur le titre , j'en aurais douté même avant de l'avoir lu ; à présent je puis affirmer que ce n'est qu'un recueil informe de toutes les erreurs de la philosophie moderne , erreurs entassées , réfutées , commentées , adoptées sans goût, sans raison et sans ordre. L'auteur, M. de Sales, sait si peu classer ses idées, enchaîner ses raisonnemens et ses preuves, que ce qui servait d'épître dédicatoire à la première édition forme le chapitre 8 du sixième volume de celle-ci : il est vrai que ce morceau d'éloquence ambitieuse et de sensibilité niaise peut être mis partout ou n'être mis nulle part, sans nuire à l'arrangement d'un ouvrage qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, qui ne prouve rien, ne peut rien prouver, sinon qu'il est possible d'accumuler volume sur volume sans se douter comment on fait un livre.

Pour écrire sur tous les sujets possibles, il ne faut que de l'esprit, un peu de mémoire, et beaucoup de présomption ; aussi n'a-t-on jamais tant imprimé que pendant le règne de la philosophie : mais pour faire un livre, il faut du bon sens, le

## 50 MERCURE DE FRANCE,

courage de se renfermer dans le sujet que l'on traite, et assez de génie pour en calculer d'avance toutes les ressources ; il faut sur-tout savoir conformer son style au genre que l'on annonce, principe de goût trop négligé aujourd'hui, et sans lequel il n'est pas d'ouvrage qui ne soit fatigant pour les véritables amis des lettres. Certainement rien n'est plus grave que le projet de composer un traité de morale obligatoire pour le genre humain : jamais entreprise n'exigea autant de méditation, de clarté, d'unité dans les argumens et dans leurs conséquences : mais M. de Sales n'en a point jugé ainsi. Ses discussions philosophiques sont entremêlées de contes assez drôles ; tantôt Platon vient causer avec M. de Malherbes dans les prisons du comité de salut public ; tantôt une huître soutient une thèse contre un homme de la nature ; ici ce sont des lettres Persannes qui feraient honte à Montesquieu par la ressemblance qu'elles ont avec les siennes ; là se rencontrent de bonnes facéties dans le genre de celles que faisait M. de Voltaire dans sa vieillesse ; l'énergie dévorante de Diderot s'unit avec grace à la sensibilité brûlante de J. J. Rousseau ; partout les formes du drame sont substituées aux formes du raisonnement ; et lorsque l'auteur tombe de fatigue à la fin de son dernier volume, il avoue naïvement qu'il n'est encore qu'aux deux tiers de son entreprise, mais qu'il est au-dessus de ses forces de l'achever, en donnant au genre humain un traité de morale tiré de la Philosophie et fondé sur la Nature. Ainsi, de l'aveu même de l'auteur, son livre n'est point un livre, puisqu'il le termine après dix volumes sans avoir pu aborder le sujet annoncé dans le titre. N'est-ce point se jouer de ses lecteurs et du bon sens ? Eh ! quoi, j'aurai eu la patience de lire quatre mille pages pour apprendre enfin jusqu'où

peut aller l'orgueil dans le projet de fonder une morale qui convienne à tous les peuples, et dans ces quatre mille pages la question ne sera pas même posée! Sur l'étiquette d'un livre, je chercherai des folies, et je ne trouverai que des sotises! Oh! non, cela ne se passera point ainsi; et puisque M. de Sales s'est moqué de moi, je prendrai ma revanche.

Qu'est-ce que la philosophie? qu'est-ce que la nature? Pour la philosophie, je n'en sais rien; mais pour la nature, je le sais à présent, M. de Sales ayant eu la bonté de donner la valeur de ce mot qu'il explique ainsi: *la matière en mouvement*. Quoiqu'il paraisse d'abord assez difficile de deviner ce qu'on peut vouloir faire entendre par la philosophie de la matière en mouvement, j'aime autant cette définition qu'une autre; et pourvu que l'auteur ne s'en écarte pas, je m'arrangerai pour le comprendre. Aussi, dans la crainte d'être trompé par ma mémoire, j'ai cru nécessaire de rayer le mot *nature* toutes les fois que je l'ai rencontré dans cet ouvrage, et j'ai écrit au-dessus *la matière en mouvement*, bien persuadé que la définition, si elle était juste, me donnerait dans toutes les occasions la valeur du mot défini. Voici le produit net que j'ai tiré de cette opération.

« Le philosophe reste soumis aux lois de sa patrie quand elles n'intervertissent pas l'ordre éternel de la matière en mouvement. »

Bon! me suis-je dit; comme un ordre éternel est un ordre invariable, et que les lois de la patrie ne peuvent rien contre la matière en mouvement, les philosophes resteront soumis aux lois de la patrie, ce qui ne laissera pas de procurer quelque repos à l'Europe.

« La morale n'est point un art conjectural comme l'ontologie, et voilà ce qui caractérise l'intelligence de la matière en mouvement. »

Jusqu'à présent les philosophes n'avaient pas osé accorder l'intelligence à la matière, soit qu'ils la vissent en repos, soit qu'ils la considérassent en mouvement; M. de Sales est plus hardi : il déclare même que de cette intelligence matérielle il résulte pour nous une morale positive. Comment ne l'a-t-on point connue jusqu'ici? comment sur-tout M. de Sales n'a-t-il pas eu la force de nous donner, ainsi que son titre le promettait, le code de cette morale qui n'est point un art conjectural comme l'ontologie ?

« O pudeur ! sentiment pur et sublime que je  
 » tiens de la matière en mouvement..... Mes enfans  
 » seront élevés dans ces principes heureux; on ne  
 » prononcera pas même devant eux le nom de la  
 » pudeur; mais ils suivront, sans le savoir, l'exemple  
 » de leur mère et l'instinct de la matière en mou-  
 » vement. Pour pratiquer la morale de la matière  
 » en mouvement, il faut être bien avec soi-même. »

Pour pratiquer la morale de la matière ou de la nature, il faut la connaître, personne ne pouvant remplir des devoirs qui lui sont étrangers. Ces devoirs sont-ils les mêmes que nous impose la société? sont-ils différens? S'ils sont les mêmes, M. de Sales devait nous le dire; et alors nous aurions su que ses enfans seront élevés comme tous les enfans qui reçoivent une bonne éducation : si ces devoirs sont différens, il fallait encore le dire, afin du moins que l'on sût d'avance que les enfans de M. de Sales seront élevés dans des principes qui ne sont pas ceux de la société.

« De quoi s'agit-il en ce moment? d'épurer  
 » tous les cultes, et de faire un premier pas vers la  
 » religion de la matière en mouvement... dont le  
 » fanatisme sacerdotal semble avoir étouffé presque  
 » partout les germes. »

De la morale de la matière nous voici arrivés à la religion de la matière; c'est aller en sens inverse;

mais il y a quelque chose de si philosophique dans cette marche irrégulière, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. Tout ce qui m'embarrasse, ce sont les germes que M. de Sales accuse le despotisme sacerdotal d'avoir étouffés, après avoir dit formellement qu'il n'y avait pas de germes dans la nature, ou que tout était germe : s'il n'y a point de germes, on ne peut pas les étouffer ; et si tout est germe, on aura beau étouffer, comprimer, arracher, tout restera toujours germe, même la religion de la matière en mouvement.

« Chez les premiers Perses la vertu était, non » un fardéau, mais un besoin de l'ame ; ils croyaient » obéir à leurs législateurs, et ils ne faisaient que » suivre l'impulsion de la matière en mouvement. »

Il n'est pas besoin de citer davantage pour prouver que l'auteur ne s'est jamais compris lui-même, qu'il s'est constamment écarté du sens qu'il avait attaché au mot *nature*, et qu'il a déraisonné aussi complètement qu'il soit possible de le faire. Il accorde à la matière l'éternité, l'intelligence, le pouvoir d'inspirer des sentimens moraux et religieux, ce qu'aucun matérialiste ne consentira à admettre, car, en ce cas, la matière serait la divinité ; il n'y aurait de changé que le nom. Mais ce n'est point du tout la pensée de M. de Sales ; il reconnaît un Dieu : il est vrai qu'il ne sait encore ce qu'il en fera ; aussi propose-t-il d'assembler un congrès de tous les hommes éclairés qui n'ont point de religion, et de les charger de faire une religion si raisonnable qu'elle convienne à tous les peuples. Jamais, il faut le dire, on n'a entendu débiter autant de folies que depuis que l'on a élevé des autels à la Raison ; les moralistes qui commencent par nous mettre très à l'aise avec nos passions, et qui nous exhortent ensuite à être sages, ressemblent beaucoup à Arlequin apportant à ses enfans un tambour et des trom-

pettes, et leur disant : « Allez, mes petits amis ; » amusez-vous bien ; et sur-tout ne faites pas de » bruit. » Qu'entend-on par cette Raison prise dans un sens absolu ? M. de Sales, par exemple, veut planter l'arbre de la raison, et personne ne connaît d'arbre qui porte ce nom ; il prétend soumettre le passé, le présent et l'avenir à la raison : est-ce à la sienne, à la mienne, à celle de Pierre ou de Paul, car nous avons chacun la nôtre ? Combien d'espèces de raisons il y a dans le monde, sans compter celle du plus fort que l'on dit la meilleure ! La multiplicité et la diversité des systèmes philosophiques ne prouvent-elles pas d'une manière irrécusable qu'il n'y a point une Raison une, définie, reconnue, générale, absolue, qui puisse servir à confondre les siècles. Appeler raison la fureur de raisonner est une erreur bien grossière sur laquelle l'orgueil seul peut faire illusion ; cependant tout philosophe qui attaque les cultes, les institutions sociales, ne fait que préférer ses présomptueux raisonnemens à l'expérience ; de sa propre autorité il se crée juge de tous les temps, et se présente avec confiance comme le seul sage de l'univers : n'est-ce pas, au nom de la raison, pousser la vanité jusqu'à la folie ? C'est dans les lois, dans les institutions sociales qu'il faut chercher l'expression de la raison des peuples ; mais les philosophes politiques n'agissent point ainsi : ils ne tiennent aucun compte de ce qui existe, et paroissent persuadés que si la société n'était pas, ils l'inventeraient. Les philosophes prétendus religieux ont la même manie, et s'imaginent qu'ils ont appris d'eux-mêmes ce qu'ils ne sauraient certainement pas si les religions étaient encore à naître. C'est ainsi que M. de Sales, qui rejette toute révélation, prétend avoir la conviction d'un Dieu rémunérateur et vengeur : il oublie d'expliquer comment il serait possible que

l'homme connût les attributs de la Divinité, si ces attributs divins n'avaient pas été révélés au monde d'une manière surnaturelle. Il y a, dans la philosophie, un fond de crédulité si ridicule qu'il est probable qu'avant peu les hommes qui se piquent de bon sens renieront à la fois toutes les doctrines modernes : pour celle de M. de Sales, il y a déjà long-temps que personne n'en veut plus, puisque son unique résultat serait de faire exécuter dans les quatre parties du monde les mêmes farces dont les frères et amis nous ont donné quelques représentations à Paris, sous le nom de Théophilantropes.

Pour mettre nos lecteurs en état d'apprécier la manière de l'auteur, nous citerons de lui un chapitre tout entier dont voici le titre ; *Jugement de la Nature sur les religions de la terre.*

« Les principes sont posés ; et c'est au lecteur » à faire ce chapitre. »

Jamais Montesquieu, qui se piquait de concision, n'a rien dit de si précis. Combien de finesse, de profondeur et d'esprit il y a dans cette manière d'écrire ! *Les principes sont posés ;* cela est clair ; chacun sait qu'avec des principes posés on ne peut se tromper, témoins les constitutions éternelles qu'on nous a données, et qui toutes commencent par des principes. *C'est au lecteur à faire ce chapitre :* qui se permettrait d'en douter puisque l'auteur le dit ? en effet, rien n'est plus facile que de dicter le jugement de la Nature sur les religions de la terre : dans le système de la matière en mouvement à quoi servent les religions ? à rien : ainsi le jugement de la Nature est qu'il faut les détruire. On assure que les premières éditions de cet ouvrage ont contribué aux tentatives qui ont été faites à cet égard en 1793 ; l'auteur s'en défend, et j'aurais été de son avis s'il eût réimprimé ses

volumes tels qu'ils étaient en 1789 ; mais puisqu'il y a fait des changemens considérables , qu'il a cru lui-même avoir besoin d'adoucir l'âcreté de ses vieilles déclamations , il s'est condamné ; et la postérité (s'il était possible qu'il y allât) le mettrait au nombre des hommes qui ont coopéré aux désastres de la France. Mais M. de Sales, malgré l'assurance qu'il montre sur ce sujet , n'aura rien de commun avec les siècles à venir ; et c'est moins parce que son ouvrage est fou , que parce qu'il ne contient pas des folies nouvelles.

Il se vante d'être honnête homme , bon époux et bon père , ce qui est possible , et ne fait rien aux lecteurs : il est certain qu'il faut avoir beaucoup de bonhomie dans le caractère pour se croire capable de faire un traité de morale propre à tout le genre humain , et pour composer dix volumes sans aborder la question. Mais quand M. de Sales aurait toutes les vertus qu'il s'accorde , et tout l'esprit qu'il croit avoir , qu'en conclurait-on ? sinon qu'un homme qui ne veut reconnaître que sa raison pour guide , doit se trouver sans cesse en contradiction avec le bon sens et l'expérience. Le vrai philosophe est plus modeste ; lorsque ses réflexions se portent sur les institutions sociales , il sent que la raison humaine ne suffirait pas pour maintenir l'ordre , si Dieu , unique fondateur de la société , ne veillait sur son ouvrage.

Seul je puis savoir combien il m'en coûte pour juger d'une manière aussi tranchante un ouvrage qui , tout informe qu'il soit , a dû exiger quelques soins de son auteur ; j'aurais eu plus de plaisir à l'analyser , et à essayer de le réfuter dans les passages qui m'auraient paru faux et dangereux : mais comment analyser dix volumes sans liaison ? comment réfuter un écrivain qui se contredit à chaque page , et qui semble n'avoir donné la défini-  
 tion



tion d'un de ses mots favoris que pour prouver qu'il ne se comprenait pas lui-même ? De pareilles productions ne peuvent être jugées que d'autorité, car si vous entrez en discussion sur quelques parties, l'auteur vous répondra que vous ne l'avez pas entendu, et il ne manquera pas de le prouver par des citations, avantage toujours à la portée d'un écrivain qui dit à la fois le pour et le contre, et qui vient de faire des chapitres nouveaux pour amortir la violence des anciens qu'il n'a pas eu le courage de supprimer. Par exemple, M. de Sales dit qu'il n'approuve pas le suicide ; mais il présente de la manière la plus honorable celui du ministre Roland, et il blâme tous les législateurs qui ont voulu attacher l'infamie aux cadavres de ceux qui se donnent la mort : de sorte que si l'honnête homme reproche à cet écrivain d'autoriser par son admiration des actes de lâcheté et de désespoir, il prouvera par ses raisonnemens qu'il les condamne ; et si les philosophes l'accusent d'avoir blâmé par ses raisonnemens un acte sublime de courage, il prouvera par son admiration qu'il est loin de les condamner. Au reste, ce n'est point par finesse que M. de Sales paroît toujours dans cette position équivoque ; mais parce que sa philosophie est quelquefois la dupe de son bon sens, et que son amour-propre cède involontairement à l'horreur que lui inspirent les excès de notre révolution : il ressemble au docteur Sangrado que Gil-Blas retrouve buvant du vin, et qui ne veut pas convenir que le vin soit bon, parce qu'il a fait un livre dans lequel il a prouvé le contraire. Il est vrai que la position de M. de Sales est plus avantageuse que celle du docteur Sangrado, la Philosophie de la Nature ne pouvant jamais passer pour un livre, quoique les dix volumes que nous annonçons soient imprimés avec soin, et qu'on les

R

ait ornés d'images qui mettent en évidence ce que l'on cache dans l'état social ; mais ce qu'il est sans doute permis de montrer quand on ne suit que la pudeur de la matière en mouvement.

Aimez-vous la nature ? on en a mis partout.

FIÉVÉE.

*Sur la Doctrine de Sénèque et d'Helvétius, relativement au Bonheur.* Article faisant suite aux extraits des *Traité de la Vieillesse et de l'Amitié*. Un volume in-12. Prix : 5 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Gilbert et compagnie*, quai Malaquais, n°. 2, et rue Hautefeuille, n°. 19 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

EN parlant de ces traités, nous avons fait quelques rapprochemens entre la doctrine de Cicéron et celle des deux auteurs dont nous allons nous occuper ; mais les bornes que nous avons dû nous prescrire dans nos articles nous ont empêchés de donner à cette matière les développemens moraux dont elle est susceptible. Les dialogues de Cicéron ont l'un et l'autre pour objet de désigner l'espèce de bonheur dont les hommes peuvent jouir sur la terre. Dans le *Traité de la Vieillesse*, l'auteur montre que ce n'est qu'après avoir accompli tous les devoirs, que l'on peut se promettre des jours heureux dans l'âge avancé ; le *Traité de l'Amitié* prouve que la tranquillité de l'ame, une conduite irréprochable, sont seules capables d'honorer et d'embellir des liens qui sont de tous les états et de tous les âges. Si l'on examine les théories que Sénèque et Helvétius ont imaginées sur la vie heureuse, on verra que

les moyens qu'ils proposent conduisent à des résultats bien différens. L'un s'est principalement occupé du bonheur dont peuvent jouir les vieillards; l'autre n'a parlé que des plaisirs qui conviennent à la jeunesse : cette diversité dans leur dessein facilite les rapprochemens qu'on peut faire de leurs doctrines avec celle des *Traité de la Vieillesse et de l'Amitié*.

On a vu que Cicéron ne montre le bonheur aux hommes que dans l'accomplissement de ce qui est beau et honnête : Sénèque et Helvétius l'indiquent dans les jouissances passagères que peuvent donner les passions. Insensés, qui ne s'aperçoivent pas que les passions portent avec elles leurs tourmens, et que la satiété qui suit nécessairement les plus grands succès qu'elles puissent se promettre, est le supplice le plus insupportable pour l'homme satisfait en apparence ! L'ennui et un vide affreux succèdent à ces desirs ardents que l'on n'a pas eu la sagesse de réprimer.

Sénèque était vieux lorsqu'il composa son *Traité de la vie heureuse* ; affaibli par l'âge et les infirmités, il avait perdu une grande partie de ses goûts. Les femmes, aux charmes desquelles il n'avait pas toujours été insensible ; les délicatesses du luxe et des festins auxquelles il s'était autrefois livré, n'avaient plus aucun attrait pour lui. Il ne faut donc pas s'étonner s'il s'élève avec tant d'austérité contre ces sortes de plaisirs. L'avarice, défaut si commun chez les vieillards, était alors le vice dominant du prétendu sage. Il fallait faire un tour de force en philosophie pour concilier ce goût avec la vertu. Sénèque, ainsi que les philosophes modernes, n'était pas embarrassé quand il s'agissait d'accorder les extrêmes les plus opposés. Il est assez curieux de le voir faire l'apologie de sa passion favorite avec le ton grave et dogmatique qui lui est particulier.

Voici d'abord les objections qu'il se propose : « Pour-

» quoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours ?  
 » pourquoi ce ton humble avec vos supérieurs ? pourquoi  
 » regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire, et  
 » sa perte comme un malheur ? . . . . Pourquoi vos repas  
 » ne sont-ils pas conformes à vos préceptes ? pourquoi ces  
 » meubles éclatans, ces vins plus vieux que vous-même ?  
 » pourquoi votre femme porte-t-elle à ses oreilles la for-  
 » tune d'une maison opulente ? etc. » Ces objections sont  
 un peu pressantes ; Sénèque répond sans se déconcerter :  
 « Le sage ne se regarde pas comme indigne des biens de  
 » la fortune ; il n'aime pas les richesses, mais il les pré-  
 » fère ; il ne leur ouvre pas son cœur, mais sa maison ; il  
 » n'est pas fâché qu'il se présente une occasion de plus  
 » d'exercer sa vertu. » On sent le ridicule de ces misé-  
 rables antithèses, et l'on reconnaît l'orgueil philosophique  
 qui se vante de s'exposer aux tentations, dans le fol espoir  
 de n'y pas succomber. Mais bientôt Sénèque dévoile son  
 caractère ; l'*Avare* de Molière ne s'exprimerait pas autre-  
 ment. « Cessez, continue le prétendu sage, d'interdire les  
 » richesses aux philosophes ; on n'a jamais condamné la  
 » philosophie à la pauvreté. Accumulez les richesses tant  
 » que vous voudrez. On pourra les convoiter, mais on ne  
 » pourra les réclamer. »

Ensuite il revient au devoir qu'il prescrit ; d'offrir un  
 asile aux richesses. La passion du philosophe s'exprime  
 sans contrainte, et devient vraiment comique. « Eh ! pour-  
 » quoi, s'écrie-t-il, le sage refuserait-il de loger les ri-  
 » chesses ? Qu'elles viennent, il leur donnera l'hospitalité.  
 » Il ne les prodiguera pas, il ne les enfouira pas non plus.  
 » Il donnera . . . . vous ouvrez les oreilles, déjà vous  
 » tendez les mains. . . . » Sénèque, effrayé, s'empresse de  
 déclarer que le sage ne placera pas ses richesses d'une  
 manière infructueuse. « Quoi, me dira-t-on, ajoute-t-il,

» vous donnez donc pour recevoir ? non ; c'est pour ne  
 » pas perdre. » Il n'y a presque aucune différence entre ce  
 langage et celui d'Harpagon. Même chaleur, même in-  
 quiétude, même précaution pour tirer de l'argent le meil-  
 leur parti possible. On sait d'ailleurs à quels immenses  
 trésors Sénèque donnait charitablement l'hospitalité dans  
 sa maison.

Helvétius était un jeune et beau philosophe ; il avait  
 placé le bonheur dans les triomphes de l'orgueil, et dans  
 les avantages dont un homme aimable peut jouir auprès  
 des femmes. Philosopher et multiplier les jouissances de  
 cette espèce étaient pour lui la perspective la plus desi-  
 rable. On peut voir le développement de cette doctrine  
 dans les chapitres du livre de l'Esprit, où l'auteur parle du  
 but secret que se proposent l'ambitieux, le glorieux et  
 l'avare. Les plaisirs des sens étant les plus vifs, tout homme,  
 selon Helvétius, tend à en jouir ; ainsi les hommes qui,  
 dans le commencement de leur carrière, ont l'air de sacrifier  
 des voluptés sensuelles à d'autres passions, se méprennent  
 eux-mêmes sur leurs véritables intentions. Quand ils ont  
 consumé l'âge de la jeunesse à la poursuite de l'objet qu'ils  
 ont cru désirer, leurs forces se sont affaiblies, ils ne  
 jouissent point des plaisirs pour lesquels ils ont travaillé,  
 et l'habitude les maintient seule dans la route qu'ils ont  
 d'abord suivie. Il n'est pas besoin de faire sentir toute  
 l'absurdité de cette doctrine. Helvétius l'a reproduite dans  
 un Traité sur le bonheur, écrit en vers durs et prosaïques, et  
 divisé en quatre chapitres sous le nom de chants. Voici  
 comment, dans ce prétendu poème, la Sagesse parle à son  
 élève qui s'étonne d'apercevoir

*Plusieurs d'entre les sages  
 Qui mêlent en riant, sous des épais feuillages,  
 Les voluptés des sens aux plaisirs de l'esprit.*

Ils sont , dit la Sagesse ,

Ils sont dans l'âge heureux

Où le dieu de l'amour les brûle de ses flammes ;

Doivent-ils , *chastes fous* , les éteindre en leurs ames ?

L'auteur craint la puissance de l'Amour , et il interroge la Sagesse sur les moyens d'en alléger les chaînes. La Sagesse qui n'a pas une morale bien sévère , lui répond ainsi :

Le moi qui , dans tous lieux , poursuit le sibarite ,

N'entre point , reprit-elle , au séjour que j'habite ;

Et quand la jouissance attédie les desirs ,

Le sage , en d'autres lieux , chèreche d'autres plaisirs.

Apprends de moi *qu'un goût , alors qu'il est unique ;*

Se change en passion , et devient tyrannique ;

*Que la variété rend vif un plaisir doux.*

Un homme a-t-il en soi rassemblé plusieurs goûts ?

S'il en perd un , sa perte est pour lui moins sensible.

On s'est aperçu de l'extrême dureté de ces vers ; mais sans nous arrêter à ce défaut , ne devons-nous pas convenir que la Sagesse parle ici un assez singulier langage ? Les jeunes gens dûrent alors trouver cette morale très-commode ; les femmes seulement pouvaient se plaindre de cette espèce de fatuité philosophique , qui érigeait en dogme le mépris de leur sexe ; mais du vivant d'Helvétius , sa figure et ses qualités aimables excusaient tout auprès d'elles.

L'amitié entraînait aussi pour quelque chose dans les calculs de bonheur d'Helvétius ; mais de même qu'il avait regardé les femmes comme des êtres dévoués aux plaisirs de nos sens , et pour lesquelles nous ne devons avoir aucun égard , il traitait ses amis comme des animaux dont l'instinct peut nous être utile ou agréable : en un mot , il les comparait à des chiens. « Il y a des chiens , dit-il , bons à » une chasse , d'autres à d'autres chasses ; pourquoi ne » prendrait-on pas des amis dont on se servirait , des uns » pour rire , d'autres pour raisonner ; enfin , d'autres pour

» pleurer avec eux ? » (*Pensées philosophiques d'Helvétius*, tome XIV, page 117; édition de Didot.)

A quoi conduisent toutes ces rêveries sur la vie heureuse ? elles ne peuvent servir qu'à concentrer les hommes en eux-mêmes, et qu'à leur faire tout sacrifier au système qu'ils ont adopté; système qui les trompe toujours, puisque d'abord aucune théorie de ce genre n'a fait le bonheur de celui même qui l'a inventée, et qu'ensuite, quand elle conviendrait à tel ou tel individu, elle ne pourrait s'appliquer à tous, à raison de la différence des caractères et des situations.

Les vrais philosophes, tant anciens que modernes, n'ont point cherché à isoler ainsi l'homme dans l'espoir d'une félicité idéale; ils se sont attachés à lui inspirer des vertus qui pussent le soutenir dans les peines inséparables de la vie humaine : leur doctrine, d'accord avec la saine morale, s'est presque toujours bornée à prémunir ceux que l'on croit heureux, contre une trop grande confiance dans une fortune qu'un instant peut renverser, et à soutenir le foible, soit par l'espoir d'un meilleur sort, soit en lui faisant apprécier les charmes et la tranquillité d'un état qui n'excite ni la haine, ni l'envie. La philosophie chrétienne, beaucoup plus élevée, a placé dans une autre vie, et le dédommagement qui est dû à l'infortuné, et le juste abaissement de celui qui a abusé du bonheur. « Heureux ceux qui pleurent, » a dit Jésus-Christ dans le premier discours qu'il a prononcé; heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront » consolés. » Cette ressource vraiment divine, ouverte aux malheureux, a étendu sur l'humanité entière le bienfait de l'espérance et de la consolation. Désormais la sagesse humaine n'a plus été seulement le partage de quelques initiés. Epurée par la doctrine divine, elle a pu se répandre sur les hommes de tous les états, les suivre

dans toutes les situations, et les préserver également du désespoir que les grands malheurs peuvent faire naître, et de l'oubli auquel de grands succès peuvent entraîner.

Si l'on consent pour un moment à ne point s'appuyer sur les bases inébranlables de la religion chrétienne, on trouvera que notre raison peut suffire pour reconnoître une Providence qui a réparti entre tous les hommes, à-peu-près dans une proportion égale, le bonheur et l'infortune, les dégoûts et les consolations. Cette idée, que l'expérience peut rendre familière aux personnes les moins exercées, ramène naturellement à la doctrine de l'Évangile; ce qui prouve que les grandes vérités morales n'ont pas besoin, pour être développées, des subtilités de la philosophie moderne.

L'habitude des jouissances en détruit le charme; l'habitude des souffrances les rend moins douloureuses: voilà en peu de mots l'idée de la balance que la Providence a établie entre les hommes qui, par leur naissance et par leur état, semblent au premier coup d'œil placés sur la terre dans des situations si différentes. En ne prenant pour objet de comparaison aucun de ces êtres dégradés par leurs vices, et qui portent avec eux les tourmens d'une conscience agitée, on conviendra facilement que nul homme, quelque riche et quelque puissant qu'il soit, n'est parfaitement heureux, et que nul homme, quelles que soient ses infortunes, n'est tout-à-fait misérable. La médiocrité dont parle Horace, jouit et souffre comme la pauvreté et l'opulence; et, dans ces différentes positions, mille circonstances particulières à chaque individu, telles que les relations de famille, d'amitié et de devoir, l'organisation physique et les passions, influent plus ou moins sur le bonheur. Pourquoi cet homme, si heureux en apparence, comblé d'honneurs et de richesses, entouré de flatteurs qui

lisent dans ses yeux ses moindres desirs, trouve-t-il Pennui au milieu de toutes les jouissances que peut inventer la délicatesse du luxe ? c'est que l'habitude lui a rendu ces plaisirs insipides. Pourquoi tel autre qui, par un travail excessif, peut à peine soutenir sa famille, et tremble à chaque instant de perdre ses foibles ressources, ne succombe-t-il pas à son malheur ? c'est de même que l'habitude l'a fortifié contre l'infortune, et que les plus légers adoucissements, d'autant plus agréables qu'ils sont plus rares, entretiennent son espoir et l'aident à supporter son sort. Mais où la main bienfaisante de la Providence se fait sur-tout remarquer, c'est dans ces personnes que les révolutions des empires précipitent quelquefois du faite de la grandeur dans les plus affreuses infortunes : il est rare que leur courage n'égale pas leur malheur. On a vu des hommes, des femmes même, qui, par leur délicatesse excessive, faisaient penser qu'ils seraient incapables de supporter les moindres révers ; on les a vus, dis-je, supporter avec calme les peines les plus cruelles : une fermeté qu'ils n'auraient jamais cru trouver en eux-mêmes, s'est développée au moment où ils en ont eu besoin. L'histoire est pleine de ces exemples de résignation et de constance.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que le bonheur parfait n'existe pas sur la terre ; mais que le malheur n'y est pas aussi grand que le soutiennent quelques philosophes chagrins. Dans quelque état que l'on soit, le bonheur de l'homme ne se trouve pas dans les jouissances que peuvent donner les passions ; mais il se trouve, ainsi que le pense le chancelier d'Aguesseau, dans l'accomplissement des devoirs et dans le calme d'une conscience pure. De ce principe incontestable une fois admis, découle une morale absolument conforme à l'esprit de la religion chrétienne : si l'on y joint l'espoir d'une autre vie, et les

idées de perfection répandues dans les livres saints, toutes les exceptions disparaîtront, toutes les objections seront levées, et il sera démontré que dans quelque situation que se trouve l'homme vertueux, il ne manquera jamais d'appui, ni de consolation.

Les siècles d'Auguste et de Sénèque ont, comme on l'a dit souvent, plus d'un rapport avec le siècle de Louis XIV. et celui d'Helvétius. De même que l'on vit à Rome la littérature s'élever à son plus haut degré de perfection, la philosophie se concentrer dans les principes éternels de la saine morale, pour tomber ensuite l'une et l'autre dans le mauvais goût et dans les erreurs de l'esprit sophistique; ainsi nous avons vu les préceptes de nos grands maîtres oubliés, leurs chefs-d'œuvre abaissés, et une secte orgueilleuse s'élevant sur leurs ruines, établir de nouveaux systèmes en littérature et en philosophie. A Rome, un grand critique arrêta pour quelque temps cette dégradation; en France, nous avons eu le même exemple: un moderne Quintilien a paru parmi nous, et la plus belle partie de sa vie a été consacrée à la défense du goût et des bons principes. Puissent ses préceptes se graver dans l'esprit des jeunes gens! Nous pensons qu'on ne peut mieux les répandre et les développer, qu'en multipliant les parallèles du genre de ceux que nous avons esquissés. Il résulte de ces rapprochemens une opinion que tout esprit juste ne peut rejeter, et qui se dirige naturellement contre tout ce qui est faux en littérature, en philosophie et en morale.

P.

---

*Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des Étrangères naturalisées en France.*  
Un vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste.  
A Paris, chez *Treutell et Würtz*, libraires, quai Voltaire; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

MADAME FORTUNÉE BRIQUET a conçu le beau dessein d'élever un monument à la gloire de son sexe. Je tremble que son ouvrage ne serve à un dessein tout contraire. Des gens malins, qui n'aiment pas que les femmes soient si célèbres, tourneront contre elles-mêmes ce Dictionnaire fait pour les illustrer, et ils en tireront la preuve qu'elles ne sont pas propres à l'étude et à la gloire des lettres. Ils diront que presque toutes celles dont madame Briquet a pris la peine de déterrer les noms et les ouvrages, n'ont pu, avec tout leur esprit, se tirer de l'obscurité, et que dans le petit nombre de femmes qui ont eu des succès plus marqués et plus durables, on a la douleur d'en trouver très-peu qui aient possédé les vertus et le mérite propre de leur sexe; d'où il suit que les unes se sont tourmentées inutilement pour se rendre illustres, et que les autres eussent mieux fait de ne pas le devenir. Voilà comme ces critiques mal intentionnés retourneront tout ce bel ouvrage. Il est bon d'examiner un peu la force de ces assertions, ne fût-ce que pour prévenir madame Fortunée Briquet contre de si dangereux ennemis de sa gloire littéraire.

De toutes les femmes, celle à qui la postérité a reconnu le talent le plus vrai, le plus brillant, le plus original, la seule qui ait atteint la perfection dans un genre difficile,

est Sapho, et Sapho est l'exemple le plus terrible du délire que la poésie, jointe à l'amour, peut allumer dans un jeune cerveau. Ce qui fait la beauté de ses odes, c'est que la passion toute seule semble les avoir dictées, et cette passion fit tous ses malheurs. Il eût sans doute été à souhaiter pour elle de n'avoir ni ce talent, ni cette gloire, et il paraît difficile de nier que son sort ne soit plus propre à détourner les femmes de la carrière des lettres qu'à les y engager. Mais Sapho fut un être à part; Sapho était Grecque, et il nous faut des exemples plus rapprochés de nos yeux.

Nos critiques ne manqueront pas de citer celui d'Héloïse, et ils feront remarquer que madame Briquet parle avec un enthousiasme dangereux des talens de cette belle fille, et de l'usage qu'elle en fit. Il faut se garantir de cette séduction, et ne pas s'imaginer qu'elle ait fait honneur aux lettres ni à la France, parce qu'elle a écrit à son amant trois épîtres dans une langue que les femmes ne connaissent pas ordinairement, et dans un style qu'elles ne doivent pas connaître. Madame Briquet assure qu'à dix-sept ans Héloïse savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin. Il fallait peut-être se contenter de dire qu'elle avait quelque teinture de ces langues, et il faut la plaindre d'avoir eu tant d'esprit inutile, et tant de connaissances dangereuses. Son exemple ne peut servir qu'à détourner les parens de donner des précepteurs à leurs filles. Tout le monde sait comment le chanoine Fulbert fut trompé, pendant qu'il disait son bréviaire, par le grand savoir de sa nièce; et la manière dont il s'en vengea fait frémir. Les études et les connaissances d'Héloïse, que madame Briquet admire tant, n'aboutirent qu'à lui faire perdre son honneur, à ravir à son oncle tous ses biens, et quelque chose de mieux à Abai'ard. Ne voilà-t-il pas une bonne preuve de l'utilité de

la littérature pour les dames ? Et le Dictionnaire de madame Briquet, qui rappelle ces circonstances, ne fournira-t-il pas un malin plaisir aux ennemis du beau sexe ?

Mais que sera-ce si l'on attaque madame Briquet elle-même, et si on lui fait voir qu'elle calomnie l'abbé Suger, en l'accusant d'avoir ôté le prieuré d'Argenteuil à Héloïse par ambition ? Comment voulez-vous, madame, que cet abbé, à qui tous les historiens, jusqu'à l'abbé Raynal, donnent un caractère de modération et de justice, et qui fut intègre, même à la cour et dans la place de premier ministre, soit allé chasser des religieuses de leur monastère pour s'en emparer ? Vous n'en faites pas seulement un ambitieux, mais un fourbe et un calomniateur. Vous dites qu'il s'autorisa de vieux titres du VII<sup>e</sup> siècle pour consacrer cette spoliation, et vous ajoutez qu'il accusa les religieuses de vivre scandaleusement. Cela est affreux ! mais le premier de ces moyens excluait la nécessité de l'autre. Aimez-vous mieux croire qu'avec de bons titres dans les mains, il ait encore calomnié à plaisir et par surabondance de précautions ? L'aimable supposition ! autre bonne fortune pour nos critiques.

De toutes les femmes françaises, celle qui a eu la réputation la plus étendue, comme bel-esprit, est madame Deshoulières. Elle avait une extrême et dangereuse facilité de faire des vers, qui l'entraîna dans le métier d'auteur. Je ne sais si son génie l'y portait, mais ses poésies ont plus d'art que de naturel, et plus d'esprit que de sentiment. Sa versification est généralement faible et prosaïque. Ses ouvrages, à tout prendre, ne sont guères au-dessus du médiocre, et lorsqu'elle voulut sortir de la pastorale pour s'élever au tragique, le public l'avertit de revenir à ses moutons. Quoique les connaisseurs sentent très-bien cette médiocrité, cela n'empêchera pas que chez une nation

aussi polie et aussi galante que la nôtre, on ne se fasse un devoir de porter très-haut le talent de madame Deshoulières. Il ne faut pas que cette admiration enivre madame Fortunée Briquet. Les femmes sont comme les princes, on les adore et on les trompe. Il est triste de penser que si madame Deshoulières eût résisté au penchant d'é. rire qui l'a rendue célèbre, elle eût vécu plus heureuse et plus estimée. On ne lui reprocherait pas d'avoir cabalé pour mettre Pradon au-dessus de Racine, et d'avoir fait un sonnet aussi indigne de la pureté de son goût que de la bonté de son cœur.

Madame Briquet fait ici un rapprochement singulier. « Si madame Deshoulières se déclara contre la *Phèdre* de » Racine, cette conduite rappelle le jugement que Boileau » porta de *Rhadamiste*. » Ah ! madame Briquet, à quoi pensez-vous, et que diront nos critiques ? D'abord ils vous observeront qu'il est très-incertain que Boileau ait pu juger *Rhadamiste*, attendu qu'il était mort neuf mois avant que *Rhadamiste* parût (1). Ils vous diront que ce conte n'a d'autre fondement qu'une anecdote rapportée par M. de Monchesnai, dans le *Bolœana*, et qu'une anecdote n'est pas une preuve. Mais, en le prenant pour vrai, Boileau, à la rigueur, aurait pu trouver *Rhadamiste* mal écrit, sans que cela justifiât madame Deshoulières d'avoir préféré la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine. Enfin Boileau n'a pas cabalé contre Crébillon, il n'a pas fait de sonnet pour décréditer *Rhadamiste*; il n'a pas insulté l'actrice qui représentait Zénobie, pour faire tomber la pièce plus sûrement. Cela fait une terrible différence. Madame Briquet le sent bien, mais son cœur souffre de voir la gloire

---

(1) Boileau est mort le 13 mars 1711, et *Rhadamiste* fut représenté pour la première fois le 14 décembre de la même année.

Littéraire de son sexe obscurcie par de telles ombres. Je lui cite cependant les plus illustres. Essayons de la consoler en lui parlant de madame de Sévigné, qui joue un si grand rôle dans son Dictionnaire.

Malheureusement les critiques vous observeront encore que madame de Sévigné ne peut pas être regardée comme femme de lettres ni comme auteur. C'est une femme de beaucoup d'esprit qui laisse courir sa plume dans un commerce d'amitié, où la liberté, l'enjouement et l'effusion font toute son éloquence. Quoiqu'elle écrive d'une manière charmante, ce n'est pas un modèle dans l'art d'écrire, ce n'est pas même, comme on le dit souvent, un modèle de style épistolaire; et quiconque, en écrivant des lettres, voudrait former son style sur le sien, se rendrait ridicule. Bien loin de chercher à écrire comme elle, la perfection, dans ce genre, consiste à s'abandonner à son cœur et à son tour d'esprit naturel. En un mot, madame de Sévigné n'a pas écrit pour le public. Cependant elle n'est pas exempte des petites prétentions et de la vanité caustique du bel-esprit. Il y a quelquefois bien de la malignité dans ses railleries. Nicole et Pascal, qu'elle lisait tant, n'auraient sûrement pas approuvé qu'elle exerçât la légèreté de sa plume aux dépens de la charité; et ce qui pourrait faire croire que son goût et son caractère n'étaient pas solides, c'est qu'après avoir décrié avec entêtement les meilleures pièces de Racine, elle porta *Esther* aux nues, pour faire sa cour à madame de Maintenon. N'est-il pas bien étrange que les femmes les plus sensées et les plus spirituelles n'aient pu hasarder quelque jugement en littérature, sans s'exposer à commettre une injustice ou une erreur qu'elles ont presque toujours eu le mérite de soutenir avec une constance opiniâtre? Cela est désolant! Tournons-nous d'un autre côté.

Madame Briquet veut-elle que nous examinions si la science nous réussira mieux que le bol-esprit ? Quel critique oserait ne pas respecter madame Dacier ? qui ne sent, en la lisant, tout le poids de son érudition ? Ce qui prouve qu'elle avait autant de jugement que de savoir, c'est qu'elle avait fait sa devise d'une maxime de Sophocle, qui dit que *le silence est l'ornement d'une femme*; et c'est en vertu de cette maxime, que madame Dacier publia cette foule d'ouvrages grecs et latins qu'elle a traduits et enrichis de ses commentaires. Son respect pour l'antiquité était si grand, qu'elle voulut faire l'expérience d'un ragoût dont elle avait trouvé la recette dans un auteur grec du deuxième siècle. Ce fut le plus beau jour de la vie de M. et de madame Dacier : tous deux faillirent en crever ; il fallut suspendre ce petit dîner à l'antique, mais leur vénération pour les anciens n'en fut point ébranlée. Avec ces grandes qualités, dont madame Briquet ne dit rien, le malheur voulut que, par une sorte de fatalité attachée à l'érudition, madame Dacier ne put acquérir les qualités d'un homme, sans prendre, s'il est permis de le dire, les travers du pédant. Elle défendit Homère avec l'emportement et la dureté d'un maître d'école. Madame Briquet dit que cette *intrépidité* était peut-être nécessaire à la cause du bon goût. Je ne sais s'il était nécessaire que, pour justifier un poète grec d'avoir fait dire des injures à ses héros, madame Dacier en dit elle-même ; mais je sais bien que La Motte eut de bonnes raisons pour ne pas goûter cette justification. Tout le grec que savait madame Dacier lui fit moins d'honneur que l'ignorance ne fit de tort à son adversaire. Chose étrange ! ce fut une femme qui perdit la cause du savoir et du goût, faute de politesse ; et ce fut un homme qui rendit l'ignorance aimable à force d'aménité

## THERMIDOR AN XII.



d'aménité et de bon ton. Quel triomphe pour nos critiques ! Il semble qu'il n'y ait pas d'exemple plus propre à convaincre les femmes entêtées du bel-esprit ou de la science, qu'elles ne sauraient y faire de progrès sans s'exposer à perdre les qualités qui conviennent à leur sexe.

On aurait trop d'avantage si on voulait descendre dans les rangs inférieurs, et fouiller dans les passions obscures du cœur humain. Mais tout le monde connaît mademoiselle Barbier, qui vint à Paris faire des comédies et des tragédies si excellentes, qu'on les mit sur le compte de l'abbé Pellegrin, celui dont on disait : *Qu'il dinait de l'Aucl et soupait du Théâtre*. Mademoiselle Barbier se mit dans la tête que Pellegrin travaillait à lui ravir la gloire de ses ouvrages. Pellegrin avait besoin de pain et non pas de gloire. Elle lui écrivit une lettre foudroyante ; elle y mit même quelques injures, quoiqu'elle ne sût pas le grec et qu'elle n'eût pas lu Homère. Pellegrin répondit avec la même politesse que La Motte. Sa lettre est la meilleure et la plus douce leçon qu'on puisse donner à une femme tourmentée par son amour-propre. Elle produisit tout l'effet qu'on devait en attendre. Mademoiselle Barbier n'en écrivit que davantage. Elle poursuivit jusqu'à la fin de ses jours cette gloire qu'elle aimait, et qu'elle n'a pas obtenue. C'est le sort de presque toutes les femmes qui ont sacrifié leur repos à la célébrité littéraire ; et la meilleure preuve, à ce qu'il paraît, qu'elles ne sont pas faites pour ce genre d'illustration, c'est qu'elles n'y sont point arrivées.

Voilà la dernière conclusion que nos critiques tireront du Dictionnaire de madame Briquet ; c'est un grand avantage qu'elle leur donne, d'avoir réuni sous leurs yeux cette multitude de femmes auteurs qui sont plongées dans l'oubli depuis des siècles. Peut-on se flatter que

S

madame Briquet les en tirera ? Elle a bien pu ramasser leurs noms dans son livre ; elle a pu enfler leurs talens et dissimuler leurs fautes , mais fera-t-elle lire leurs ouvrages ? Ah ! madame , chacun a assez de peine à faire lire les siens , sans s'embarasser de ceux des autres. Songeons d'abord à faire lire votre Dictionnaire , c'est le plus pressant. Vous entrevoyez déjà une seconde édition , et vous promettez de la reconnaissance à ceux qui vous indiqueront des corrections à faire : ce prix réveille toute mon attention.

J'observerai donc à madame Briquet que le verbe *regarder* n'est pas un verbe neutre , et qu'elle ne doit pas dire , en parlant des auteurs qu'elle a consultés : « Je n'ai » cependant pas regardé qu'ils fussent toujours exempts » d'erreurs. » Et plus loin. « On regarde que , etc. » Elle ne doit pas non plus supprimer les articles dans les phrases suivantes : « Madame \* \* \* a publié les odes d'Anacréon. » Madame a fait l'apologie des dames. » Elle écrit : « On » doit à madame \* \* \* Saisons de Thompson , Madame » a composé Epître à etc. Entretiens de etc. Oeuvres » poétiques , etc. » Elle dit , en parlant de la Cantate d'*Héro et Léandre* par madame Andréini : « Elle n'est point caractérisée , comme celle de Marini , par un style sec et ampoulé. Le mot *caractérisé* est là mal employé , parce qu'il se prend toujours en bonne part , et qu'il est synonyme d'*expressif*.

Je conseille également à madame Briquet d'éviter les longues phrases dans lesquelles le sens s'évanouit sous la multitude des mots , telles que celle-ci : « Ce roman qui » respire une saine morale , ne ressemble point à la plu- » part des productions de ce genre qui , en flattant les » passions , n'ont d'autre résultat que celui d'égarer le » cœur en séduisant l'imagination , et qui n'ont d'autre » mérite que la fécondité des écrits des Troubadours du

« XI<sup>e</sup> siècle. » Il est bien sûr qu'un ouvrage qui respire une saine morale, ne ressemble pas à des écrits sans morale.

Mon plus grand étonnement est que madame Fortunée Briquet ait laissé dans l'oubli une personne qui pouvait donner un grand lustre à son Dictionnaire. Cette personne est mademoiselle Aissé, en l'honneur de qui on a fait les vers suivans :

Aissé de la Grèce épuisa la beauté.  
 Elle a de la France emprunté  
 Les charmes de l'esprit, de l'air et du langage.  
 Pour le cœur, je n'y comprends rien ;  
 Dans quel lieu s'est-elle adressée ?  
 Il n'en est plus comme le sien,  
 Depuis l'âge d'Or ou d'Astrée.

Ces vers sont très-médiocres, mais ils ont le mérite de la vérité. Mademoiselle Aissé fit le charme des plus brillantes sociétés de Paris. C'était une jeune Circassienne qui fut prise à quatre ans par les Turcs, et amenée en France par un de nos ambassadeurs, qui lui fit donner l'éducation la plus distinguée. Nous avons de cette beauté un recueil de lettres, dont le style ne sent pas l'écrivain, mais qui annonce un esprit orné et une âme pleine de candeur. Par quelle raison les productions de cette charmante personne seraient elles exclues du glorieux Dictionnaire de madame Fortunée Briquet, lorsqu'on y trouve les lettres philosophiques de madame Suard, et même les œuvres de Marie à la coque ?

G.

## S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

*C'est le Même, ou la Prévention vaincue, comédie en un acte et en prose de M. Justin.*

On donne aujourd'hui, sur plusieurs théâtres, des

S 2

pièces qui, en vérité, ne sont guère plus achevées que les canevas dont les acteurs de la comédie italienne improvisaient autrefois le dialogue, et qui sont souvent bien moins piquantes. Telle est celle dont nous allons tâcher de rendre compte, et dans laquelle nous n'avons pu découvrir ni plan, ni conduite, ni intérêt, ni une situation comique, ni un mot saillant. Nous dirons plutôt ce que nous avons deviné, que ce que nous avons compris de l'intrigue.

Araminte, qui a la manie du bel-esprit, qui broche des romans, des comédies, des épîtres à son *carlin*, etc., est mère d'une jolie fille de Julie, dont le poète Cécicourt et Lysimon, autre rimeur, sont amoureux. Le premier est reçu dans la maison sous le nom de Dorval, parce que celui de Cécicourt (qu'on a mis à la tête d'un libelle où la mère est outragée) y est odieux. La jeune personne est seule dans le secret. Il est assez étonnant que Lysimon ignore le nom d'un homme qui est son rival en poésie et en amour, et qu'Araminte ne connaisse pas davantage l'amant de sa fille.

Quoi qu'il en soit, ce Dorval plaît assez à la mère. Une autre femme, des amies d'Araminte, et qui a quelque prétention sur le cœur du faux Dorval, annonce, dans la conversation, qu'on a joué, la veille, une pièce qui a réussi. Araminte est désolée quand on lui ajoute qu'elle est de Cécicourt. Ces deux femmes s'amuse à faire la satire du siècle, et sur-tout celle de Paris. C'est une très-faible copie de l'excellent tableau qu'on trouve dans *le Méchant*, sur le même sujet.

Dans ce moment, arrive de la campagne Mondor, frère d'Araminte, qui vient lui proposer de marier Julie à Cécicourt. Pour se débarrasser des importunités qu'elle essuye à cet égard, elle n'imagine rien de mieux que de donner sur-le-champ sa fille à Dorval; mais elle ignore

s'il a du goût pour Julie. Pour s'en assurer, elle lui déclare qu'elle est revenue de ses préventions contre Célécourt, et qu'elle en va faire son gendre. Le faux Dorval, croyant qu'il est reconnu, et ne pouvant soupçonner la feinte, se jette à ses genoux pour la remercier. Elle s'imagine qu'il veut la prier de ne pas donner sa fille à Célécourt, et lui déclare que ce n'était qu'un moyen employé pour découvrir s'il aimait Julie. Voilà le poète replongé dans une fâcheuse anxiété. Celle des spectateurs n'était pas moindre. On commençait à s'ennuyer de toutes ces invraisemblances, de tous ces misérables quiproquo ; on en desirait la fin, lorsqu'on a heureusement vu arriver le notaire. Il connaissait le prétendu Dorval. Le contrat est signé par tout le monde, et Araminte seule ignore que c'est Célécourt qui vient d'y figurer. Elle en est instruite par son amie et l'autre poète, qui arrivent à propos pour la désabuser, et ressortent à l'instant. « Nous n'avons » plus rien à faire ici, dit cette amie à Lysimon nous » avons tous deux notre congé. » Après qu'ils sont partis, Célécourt s'explique avec sa belle-mère, se défend d'être l'auteur du libelle qui l'a choquée, et assure que c'est l'ouvrage de son rival, qui le lui a méchamment imputé ; elle se laisse persuader, et finit en disant : « Qu'elle a trop aimé Dorval pour haïr Célécour. »

Ce mauvais roman a été très-bien joué. Tout le monde savait ses rôles ; ce qui n'arrive pas toujours à ce théâtre, et ce dont il faut tenir compte à des acteurs qui jouent toutes les semaines quelque nouveauté. Ils peuvent s'attribuer tout le succès de celle-ci, dont le sort a été quelque temps incertain. Elle a même essuyé quelques coups de sifflets au milieu des applaudissemens et des cris qui demandaient l'auteur, qu'on a nommé Picard a eu soin d'annoncer que c'était son coup d'essai. C'est un titre à l'indulgence

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.  
(Ci-devant Feydeau.)

*Les Troupes Hussards, ou les Espiègeries de Garnison,*  
en deux actes.

Ce titre ne promettait pas beaucoup, et ne promettait même rien, au grand nombre des spectateurs qui se soucient très-peu de voir des *hussarderies* sur la scène. Il se joint à ce nom de hussards des idées qui ne sont pas analogues à celles qu'on aime à voir dominer sur le Théâtre de l'Opéra-Comique; et ces militaires inspirent communément moins de gaieté que de crainte et de respect. L'auteur n'a pas tenu plus qu'il promettait son titre.

Le valet d'un des hussards annonce qu'ils viennent de commettre trois espiègeries. Son maître, qui est le bonte-en-train, est sorti d'un rendez-vous, en brisant la croisée. Un autre, amoureux d'une jeune fille qui va se marier, afin de n'être pas troublé par son futur époux, a mis à la porte de celui-ci un écriteau pour annoncer que la maison est à louer, ce qui ayant attiré vingt importunités au propriétaire, l'a retenu chez lui. Enfin, tous trois revenant à l'heure indue, ont été arrêtés par une patrouille bourgeoise, qui a exigé qu'ils payassent la fenêtre cassée: ils se sont tirés d'affaire en se donnant pour les trois chefs de la troupe qui est en garnison; ils ont prié le caporal national de porter le mémoire du dommage causé, à l'un d'eux qui s'est dit le commandant.

Le caporal vient avec son mémoire trouver le véritable commandant. Celui-ci, qui est un homme de 60 ans, répond qu'il ne casse plus de vitres, et devine quels sont les jeunes gens qui ont usuré trois noms qu'ils devaient

respecter. Il prescrit les arrêts à tous trois. Mais on est en carnaval : il se donne un bal superbe ; on apprend l'arrivée d'une femme à laquelle Linval fait la cour. Ils se promettent de brûler les arrêts, en dépit de la sentinelle mise à leur porte. Tous trois sont dans la même maison : l'un se sauve par une fenêtre ; il étoit naturel que les deux autres prissent le même chemin ; cependant, le second se fait emporter dans une valise, et le troisième s'évade par la cheminée.

Celui-ci revient par où il étoit parti, et fait grand peur au valet, qui lui demande s'il est brouillé avec les escaliers ; plaisanterie qu'on a trouvée fort mauvaise et qu'on a sifflée.

Linval a été au bal, travesti en femme : il ressemble extrêmement à sa sœur ; le commandant l'a pris pour elle, lui a dit des douceurs, et a ramené cette prétendue sœur chez son frère. Elle demande sa grâce et l'obtient aisément. Le commandant en est amoureux ; et tandis qu'elle va, dit-elle, voir son frère qui est couché, il délibère s'il doit demander sa main : il a cru remarquer qu'elle l'avoit regardé avec intérêt.

Cependant Linval, débarrassé de ses habits de femme, revient, remercie le commandant des attentions qu'il a marquées à sa sœur, de la bonté qu'il a eue de la reconduire dans sa voiture. Sur l'entrefaite, on apporte la valise : le domestique, en voyant le commandant qu'il ne savoit pas là, s'enfuit au plus vite. Comme le portemanteau est fort enflé et demeure debout, le commandant qui ne voit d'ailleurs que deux de ses hussards, soupçonne ce qu'il renferme, s'en approche, le déboutonne, et y trouve le troisième espion. Il lui dit qu'il sait très-bien qu'il a été au bal, en masque, avec ses deux camarades ; qu'il les a tous reconnus. Quoi ! répond le hus-

gard, vous avez deviné Linval sous ses habits de femme ? — Ah ! je suis pris pour dupe, dit à part le commandant ; mais le tour est bon. — Les jeunes gens le prient de mettre fin à leurs arrêts. Il résiste, on lui fait observer que lui-même avoit fait un tour semblable. — Moi ? — Vous. — Allons, vous voulez rire. — Vous nous l'avez raconté vous-même. — Ma foi, ils ont raison ; il y a quarante ans . . . , et il leur pardonne.

On n'a demandé ni l'auteur des paroles, ni celui de la musique. Au reste il y a peu de musique dans cette pièce ; c'est presque une comédie ordinaire. Je suis persuadé qu'elle eût réussi aux boulevards, chez la Montensier, et peut-être même à Louvois. La scène où le commandant en conte à Linval qu'il prend pour la sœur de ce jeune homme, est très-plaisante. Gavaudan étoit très-bien sous ses habits de femme, et a joué parfaitement ; ce qui rendait l'illusion complète. Il y a encore une autre scène très-bien rendue par M. Lesage, qui fait le rôle d'un niais dont on avoit affiché la maison à louer, et qui vient se plaindre du tour qu'on lui a joué, et de ce qu'on vouloit lui souffler sa maîtresse, qu'il prétend être *une vestale*.

Linval est un petit roué assez gai ; il a une *brigade* de créanciers. Il leur donne à tous pour *hypothèque* une tante fort riche dont il doit hériter, et dont il a mangé d'avance la succession. *Sa dette est mauvaise, mais son cœur est fort bon* ; c'est-là le refrain d'une ariette ; on est obligé de deviner ce qu'il veut dire. L'auteur, comme les gens du peuple, emploie quelquefois le mot de *créance* pour celui de *dette* ; ce qui forme des équivoques, ou des contre-sens. Les paroles chantées sont de la plus grande faiblesse.

Ce qui a nui principalement au succès de cet opéra, ce qui contribue à l'assombrir, c'est qu'au milieu de sept à huit hommes, on ne voit qu'une seule femme ; encore

n'est-ce qu'une soubrette qui ne fait qu'une courte apparition pour dire à Linval que sa tante se plaint de ce qu'elle ne le voit plus. Néanmoins on a tout écouté sans ennui, et si la pièce n'a pas réussi, on ne peut pas dire aussi qu'elle soit tombée. De plus médiocres se soutiennent sur plus d'un théâtre. C'est quelque chose que deux jolies scènes dans un petit opéra.

## A N N O N C E S.

*Nouveau Dictionnaire Français-Latin*, à l'usage des commençans, enrichi des meilleures expressions en l'une et l'autre langues, et mis dans un ordre très-facile et très-méthodique. Un vol. in-8° de 14 pag. Prix : 5 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n. 25. *Trois ans de la Vie et des Voyages du valaisan Bernard*, ou les plus courtes Folies sont les meilleures. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Justerand, libraire, rue de la Vieille Bouclerie, n. 132, près le pont Saint-Michel.

*Traité de la Propriété exclusivement stimulante de l'Opium*, contenant de nouvelles idées sur la nature de l'Inflammation, des Convulsions, de la Veille et du Sommeil, etc. Par J. F. Choctet, l'un des rédacteurs du journal de la Vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 25 c., et 2 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Allut, imp.-lib. et prop. de l'ouvrage, rue Saint-Jacques, n. 511, vis-à-vis le Prytanée, et rue de l'École de Médecine, n. 30; et chez Levrault et Schœll, libr., rue de Seine, hôtel de La-rochehoucault; et à Strasbourg.

*Pomponius Mela*, traduit en français sur l'édition d'Abraham Gronovius, le texte en regard de la traduction; avec des notes critiques, géographiques et historiques, qui ont pour objet de faciliter l'intelligence du texte, et de justifier la traduction; de mettre en parallèle les opinions des anciens sur les principaux points de géographie, de chronologie et d'histoire, et de présenter un système complet de géographie comparée. Par C. P. Fradin. Trois vols. in-8° de plus de 1,600 pag.; caractères cicéro; petit romain et petit-texte, avec deux cartes géographiques. Prix, papier carré fin, 16 fr. 50 c., et 21 fr. 50 c. par la poste; papier coquille superfine, 20 fr., et 25 fr. par la poste.

A Poitiers, chez Catineau, rue de la Commune.

A Paris, chez Charles Pougens, quai Voltaire, n. 10;

*Code civil des Français*, avec les Discours des orateurs du gouvernement. Édition très-soignée en petit-texte, format petit in 8°, imprimée sur l'édition officielle du Bulletin, en 2,281 articles. Le texte est précédé de la constitution de l'an 8. des Sénatus-consultes organiques des 16 thermidor an 10 et 28 floréal an 12, de la loi

sur le notariat; de celle sur le rétablissement des écoles de droit; de la loi sur les commissaires-priseurs et de toutes les lois transitoires. Le tout est terminé par la loi relative à la classification des articles du code civil des Français, par une table des matières et par un tableau qui indique combien de jours après la promulgation d'une loi à Paris, cette promulgation est aussi censée faite dans chaque chef-lieu de département, et par la liste des fautes qui se trouvent dans l'édition officielle. Cette édition, dont on garantit l'exactitude, est d'un quart plus considérable que toutes celles qui existent. Le texte, en 2 vol. réunis en un seul, forme 548 pages d'impression. Les Discours, en 3 vol. réunis en deux, forment 816 pages d'impression. Prix: *Broché à Paris*, Savoir: le Texte, en beau papier collé, 3 francs; les Discours, *id.* 5 francs. *Franc de port pour les départemens*. Savoir: le Texte, 4 fr., les Discours, 6 fr. 50 c., et les Discours avec le Texte, 10 fr.

A Paris, chez Everat, impr.-libr., rue du Bout-du-Monde, n<sup>o</sup>. 142.  
*Abrégé de la Nouvelle Géographie universelle, descriptive, historique, industrielle et commerciale*, de William Guthrie. Quatrième édition, soigneusement revue, corrigée et considérablement augmentée; avec les derniers changemens survenus en France, en Europe et dans les autres parties du monde; ornée de onze cartes coloriées: ouvrage à l'usage des lycées et écoles secondaires. Un fort vol. in-8<sup>o</sup>, de 715 pages, imprimé en petit-romain et petit-texte; avec un grand nombre de tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions de chaque pays. Prix, broché: 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libraire pour la géographie, l'histoire, les belles-lettres, quai des Augustins, n<sup>o</sup>. 67, près le Pont-Neuf.

On trouve, chez le même libraire, la troisième édition de *la Géographie complète*, du même auteur. Neuf vol. in-8<sup>o</sup>, et un atlas in-f<sup>o</sup>. Prix, broché: 39 fr., et 45 fr. par la poste.

*Le Buffon de la Jeunesse*, ou *Abrégé de l'Histoire des trois règnes de la nature*; ouvrage élémentaire, à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexes, et des personnes qui veulent prendre des notions d'histoire naturelle; orné de 57 planches représentant beaucoup de figures. Rédigé par Pierre Blanchard. Troisième et jolie édition. Cinq vol. in-12. Prix: 12 fr., et 16 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n<sup>o</sup>. 22.

*Voyage à la Chaussée d'Antin*; par un habitant du faubourg Saint-Marcel; avec cette épigraphe:

*Quid velat frontem solvere magis.*

Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, palais du Tribunal, galerie de bois, n<sup>o</sup>. 188, et passage Feydeau, n<sup>o</sup>. 24.

*Les Bouquets de Famille*, ou *les Hommages de l'Amour, de l'Hymen et de l'Amitié*; recueil de chansons pour fêtes, mariages, anniversaires, etc. Un vol. in-18, fig. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, libraire, sur le Pont-Neuf, n. 5.

*N. B.* On trouve à la même adresse le *Chansonnier des Dames*. Un vol. in-18; fig., même prix.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup>. 42.

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople, 19 juin* : Il est encore passé depuis quelque jours par le canal plusieurs bâtimens russes ayant des troupes à bord ; ils se rendent dans les Sept-Isles unies où il règne, dit-on, une fermentation qui fait craindre une insurrection générale.

Cette apparition d'un si grand nombre de vaisseaux de guerre russes a fait aussi beaucoup de sensation dans cette capitale. Elle a donné lieu à plusieurs conférences entre les ministres de quelques cours étrangères et le reiss-éffendi. On n'a pas oublié les projets de l'impératrice Catherine ; et l'on sait que s'ils n'ont pas été mis à exécution, c'est moins la volonté qui a manqué que l'impossibilité de concilier ce plan avec le système d'équilibre général, et la crainte d'éprouver une opposition énergique de la part des puissances intéressées au maintien de la balance de l'Europe.

Au reste, lorsque l'ambassadeur russe a demandé le libre passage de plusieurs vaisseaux de guerre par le détroit des Dardanelles, la Porte a répondu que comme l'empereur de Russie étoit en paix avec toutes les puissances, ce passage ne pouvoit lui être refusé ; mais que si ce monarque se trouvoit en guerre avec l'une ou l'autre de ces puissances, sa hauteur ne pourroit permettre que les vaisseaux de guerre russes passassent le canal ; que ce seroit violer la neutralité que la sublime Porte étoit résolue d'observer religieusement.

On mande de Pétersbourg : Les grandes manœuvres commenceront un mois plutôt qu'il n'avoit d'abord été décidé. Le 6 août, les régimens seront rassemblés au camp entre Peterhoff et Oranienbaum ; les généraux qui commanderont les différentes divisions ne sont pas encore nommés, ou du moins ne sont pas connus.

Le 27 de ce mois, S. M. l'empereur est allé à Oranienbaum, d'où il a dû se rendre à Cronstadt pour inspecter la flotte, ainsi que les bataillons de la marine.

Suivant les nouvelles de Suède, le roi ne retournera pas encore l'hiver prochain dans cette résidence, et passera, dit-on, une partie de cette saison à Stralsund.

On lit dans la dernière gazette de Bamberg l'article suivant de Berlin, en date du 8 juillet :

« Nous avons enfin assuré notre système de neutralité, qui a été reconnu par la Russie ; aussi remarque-t-on que l'arrivée et le départ des couriers n'est plus si fréquent qu'il l'a été il y a quelque temps. Quels que soient donc les événemens qui pourraient se préparer, nous en resterons toujours tranquils spectateurs. On prétend, au reste, savoir ici que l'Angleterre montre quelques dispositions pacifiques, etc. »

*Londres* : Le message suivant de S. M. a été porté à la chambre des communes, le 6 juillet.

« S. M. se reposant sur le zèle et l'affection de ses fidèles communes, et considérant qu'il est de la plus haute importance de pourvoir aux besoins qui n'auraient pas été prévus, desire que cette chambre la mette à même de prendre toutes les mesures qui pourront être jugées nécessaires pour combattre et faire échouer les entreprises et les desseins de ses ennemis, ou pour faire face aux besoins que des circonstances imprévues pourraient faire naître. »

Ce message n'est autre chose que la demande d'un crédit que S. M. avait coutume de faire à la fin de chaque session pour les besoins du service pendant la vacance du parlement. M. Pitt a proposé d'ouvrir, à cet effet, un crédit de 2,500,000 liv. sterlings pour les besoins qui n'avaient pas été prévus et qui pourraient survenir. Cette proposition a été adoptée.

Un autre membre a fait, dans la même séance, la motion d'ouvrir au roi un semblable crédit de 800,000 livres sterlings pour le compte de l'Irlande. Cette nouvelle proposition a passé également dans la chambre.

Une lettre de Lisbonne porte que l'amiral Linois a brûlé sept bâtimens des Indes orientales, et en a pris deux autres près de l'Isle du prince de Galles.

Le *Morning-Post* annonce que M. Pitt ne jouit pas d'une bonne santé.

La hausse des fonds avait réveillé depuis quelques jours les bruits de paix ; mais comme ces bruits ne sont appuyés sur aucune donnée positive, on ignorait s'ils devaient être attribués à la hausse des fonds, ou la hausse des fonds aux bruits de paix. En même temps, ceux d'une prochaine invasion se renouvelaient plus que jamais ; toutes les lettres de la côte annonçaient que les préparatifs de l'ennemi

étaient achevés. Le nombre des volontaires en activité de service était de 160 à 170 mille.

Les nouvelles de Dublin annoncent que de nouveaux troubles se sont manifestés en Irlande, et que les mécontents ont formé une nouvelle réunion dans le comté de Kildare. On lit dans un Journal de Dublin, que plusieurs personnes y ont été arrêtées comme espions; et on nomme parmi elles un certain Patrik Dayle, qui a joué un grand rôle dans la rébellion de 1798: on a aussi répandû plusieurs écrits séditieux.

Un papier de New-York annonce que tous les blancs qui se trouvaient au Cap-Français, y ont été impitoyablement massacrés, le 20 avril dernier, sans distinction d'âge ni de sexe; que le massacre a duré trois jours et trois nuits; qu'avant cette horrible catastrophe, Dessalines avait fait mettre l'embargo sur tous les bâtimens américains qui se trouvaient dans le port, et qu'au départ des derniers avis, partis le 29 avril, cet embargo n'étoit point encore levé... Les frégates française *la Didon* et la *Cybèle*, de 44 canons, sont arrivées en Amérique, venant de la Guadeloupe.

Une querelle s'est élevée entre le prince de la Paix et M. Frère, notre ambassadeur; elle a été poussée au point que le secrétaire de la légation anglaise à Lisbonne a été chargé de porter à Madrid un message qui probablement fera revenir M. Frère.

Les lettres de la Jamaïque annoncent que le gouvernement espagnol a donné aux vaisseaux de toutes les nations, la permission, pendant six ans, d'importer des nègres dans l'île de Cuba. Les mêmes lettres parlent des remontrances très-vives que l'amiral Duckworth, a faites auprès du gouverneur de l'île de Cuba, sur la permission qu'il avoit donnée aux corsaires français de conduire leurs prises dans cette colonie espagnole.

*De Ratisbonne*: A la séance de la diète du 15 juillet, les ministres de S. M. I. et R. ont fait verbalement une déclaration ainsi conçue:

« Les légations impériale et royale ont reçu ordre de déclarer à MM. les ministres, leurs collègues, ce qui suit:

» S. M. I. et R. partage entièrement la confiance de S. A. S. E. de Bâde dans les sentimens et dispositions amicales de la France envers le corps germanique. C'est sur cette confiance qu'étoit fondé l'espoir que S. M. avoit conçu d'abord, que la cour de France seroit disposée à satisfaire à la demande amicale qui lui avoit été faite par

L'Empire, en donnant des éclaircissemens tranquillisans sur les événemens d'Etteinheim et d'Offembourg, d'autant plus que ces événemens peuvent être rangés dans la classe de ceux sur lesquels les grandes puissances liées par l'amitié la plus étroite, n'ont jamais fait difficulté de donner des explications.

» Comme, en considérant la chose sous son véritable point de vue, S. M. ne peut craindre que la démarche proposée, au lieu de faire cesser les inquiétudes, entraîne après elle des suites fâcheuses, elle est d'avis, en ce qui la concerne, que les délibérations sur cet objet peuvent être entamées sans difficulté à la diète, conformément à la demande qui en a été faite. En conséquence, les ministres de S. M. I. et R. ont ordre d'émettre leurs votes, conformément aux déclarations qu'ils ont faites le 14; mais seulement en cas que les nouvelles instructions parvenues aux autres ministres, soient d'une nature telle que la délibération puisse être ouverte sur cet objet.

## P A R I S.

— L'empereur a rendu, le 14 messidor, un décret concernant les *Monts-de-Piété* et les *Maisons-de-Prêt*; à l'avenir, le Mont-de-Piété de Paris sera régi au profit des pauvres; quant aux *Monts-de-Piété* et *Maisons-de-Prêt* des départemens, les préfets adresseront le plutôt possible au ministre de l'intérieur, pour être soumis à S. M., en conseil d'état, les propositions d'établir et d'organiser ces sortes d'établissémens au profit des pauvres, dans les lieux où il pourra convenir d'en former.

— Les 11 et 18 prairial dernier, le conseil d'état a rendu l'avis suivant, sur le renvoi qui lui a été fait de la question de savoir si les émigrés ou absens rentrés peuvent attaquer les actes de divorce faits pendant leur disparition: vu les dispositions des lois du 20 septembre 1792, celle de la loi du 26 germinal an 11, relatives aux divorces faits, et aux demandes formées antérieurement à la publication de la loi du 30 ventose précédent sur les divorces; vu pareillement les dispositions du sénatus-consulte du 6 floréal an 10, « est d'avis que les émigrés ou absens ne peuvent attaquer les actes de divorce faits pendant leur disparition. Les actions qu'ils intenteraient à ce sujet seraient égale-

ment contraires au texte et à l'esprit des lois précitées, et elles tendraient à perpétuel une agitation et des souvenirs qu'il faut au contraire éteindre le plutôt possible. Les émigrés et absens ne peuvent examiner que le point de fait, s'il existe un acte de divorce revêtu de sa forme extérieure et matérielle; mais ils ne peuvent jamais être recevables à remettre en question l'affaire, et à discuter les causes de divorce. Il n'est pas à présumer que les tribunaux méconnoissent cette intention précise de notre législation; et s'ils s'en écartaient, le tribunal de cassation ne balancerait pas à les y rappeler.»

— L'empereur est à Boulogne; l'impératrice aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Le général Coulincour est un des huit officiers de la maison de S. M. désignés pour l'accompagner dans ce voyage.

— On mande de Boulogne, le 5 thermidor: « L'ouragan que nous avons éprouvé dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 de ce mois, a dû se faire sentir très-loin. Plus de cent bâtimens de la flottille étaient en rade; les accidens ont été très-peu considérables en comparaison de ce qu'on avait à craindre d'un coup de vent aussi subit et aussi inattendu dans la saison. Nous avons cependant perdu deux chaloupes canonnières et deux péniches, c'est-à-dire, qu'elles ont été mises hors de service; elles ont échoué sur les sables et entre les roches, de manière qu'il n'a pas été possible de les relever. On a sauvé l'équipage, les agrès, les munitions et l'artillerie.

— Les gabarres de la république *la Joie et la Charante*, expédiées de Bordeaux à Bayonne, ont été rencontrées à la hauteur de *la Texte*, par une frégate anglaise et un vaisseau rasé. Malgré l'extrême disproportion de force, il s'est engagé un combat qui a duré trois quarts-d'heure, et dans lequel l'ennemi a été fort maltraité. Les com-

— Les anglais ayant, la semaine dernière, bombardé le Havre sans succès, avaient pris le large; mais le 4 thermidor, vers 11 heures du soir, ils ont reparu devant cette ville, et, profitant de l'avantage du temps qui avait forcé momentanément la division de la flottille, en rade, à rentrer dans le port, s'en sont approchés, et ont échangé des bombes et des obus avec des batteries de la place qui ont vivement riposté. L'action a commencé à onze heures un quart et a fini à minuit et demi. La tentative de l'ennemi a encore été sans succès; cependant il y a eu, dit-on, quelques maisons endommagées. Le ministre de la marine est à présent dans cette ville.

mandans des deux gabarres ne pouvant tenir plus longtemps, et décidés à ne se point rendre, ont fait échouer leurs navires.

— On écrit d'Angers, le 4 thermidor : L'avis suivant est imprimé par autorité :

« Un individu qui a été inscrit sur la liste des émigrés (quelque soit sa position actuelle), ne peut circuler dans l'intérieur de son département, sans l'agrément du préfet; il ne peut pénétrer dans aucun département, — et sur-tout dans celui de la Seine, sans l'autorisation du ministre de la police générale. Cette autorisation donnée, le préfet du département où le voyageur doit se rendre, en est prévenu, soit par le ministre de la police générale, soit par le préfet du domicile; d'où il suit l'obligation aux personnes qui se trouvent dans ce cas (au moins pour leur tranquillité); de se présenter aux principales autorités »

( *Affiches d'Angers* )

— Du Mans : Les frères Alletons, Husset dit Brise-Feu; condamnés à mort pour différens crimes; portent par-tout l'effroi, et les menaces qu'ils font aux crédules habitans des campagnes, retiennent ceux-ci dans un état de silence qu'aucune objection ne peut vaincre. La gendarmerie, ni les nombreux agens détachés, n'ont pu obtenir le plus léger renseignement sur la retraite de ces monstres errans qui, armés jusqu'aux dents, en imposent par leur audace.

Le premier de ce mois, sur les midi et une heure, entre Chantenay et Vallon, ils ont attaqué le maréchal-de-logis de gendarmerie Girard et le gendarme Lesourd. Embusqués dans un chemin étroit, derrière des haies, ces brigands ont fait une décharge à bout portant sur ces deux militaires, qui sont tombés criblés; leurs bravoure et leur sang-froid ont triomphé de la surprise et de la douleur de leurs blessures; ayant pu se mettre en leur séant, ils ont riposté de leurs carabines au moment où les brigands se disposaient à venir leur porter, sur place, les derniers coups. Alletons l'aîné a été couché par terre, les autres épouvantés par ce trait de courage, ont prit la fuite: on les a poursuivis; mais jusqu'à présent on n'a pu les rejoindre.

On a trouvé aux côtés d'Alletons l'aîné, un mouchoir noir au bras, et un chapelet attaché au côté droit. Son fusil à deux coups n'y était plus, ce qui fait soupçonner que les complices sont revenus sur leurs pas, et s'en sont emparés.

( N<sup>o</sup>. CLXII. ) 16 THERMIDOR an 12.  
( Samedi 4 Août 1804. )



---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---

L I T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
É P I T R E

A UN JEUNE AUTEUR TRAGIQUE.

**O** TOI, qui, t'élevant sur le cothurne antique,  
Veux braver les écueils de la scène tragique ;  
Qui dès tes jeunes ans de Melpomène épris,  
Cours arracher la palme à tes rivaux surpris,  
Souffre que dans ces vers ma muse te retrace  
Les devoirs que jadis nous prescrivit Horace.

N'attends pas toutefois que, rhéteur ennuyeux,  
D'un savoir emprunté je me pare à tes yeux ;  
Que du lourd Vadius, adoptant les maximes,  
J'aille dans mes écrits mettre Aristote en rimes ;  
A ce génie étroit laissons de tels ébats.  
Que le goût, la raison dirigent seuls tes pas.

Le premier de tes soins est d'instruire et de plaire.  
Sache créer un plan, tracer un caractère ;

T

## 290 MERCURE DE FRANCE;

Peins-nous des nations les vertus et les mœurs,  
Conserve à tes héros leurs penchans, leurs humeurs.

Que j'aime à voir César, dès l'âge le plus tendre,  
S'animer au récit des exploits d'Alexandre !

Le seul nom de Sylla réveille sa fureur,  
Et déjà dans l'enfant, j'observe l'empereur.

Tel qu'un nocher, soustrait à l'onde menaçante,  
Entend toujours sous lui mugir la vague absente,  
Que par les Dieux vengeurs Oreste tourmenté,  
Sans cesse voye ouverts les flancs qui l'ont porté.

Mais non moins qu'au travail, c'est à l'expérience,  
Qu'on doit du cœur humain la juste connaissance.

Je me ris d'un auteur qui, dans un vers forcé,  
Vient me parler d'amour, le cœur toujours glacé.

Qu'au fond de son collège, un jeune téméraire  
Fasse une tragédie et se croye un Voltaire,  
Je plains le temps perdu qu'il employe à rimer :  
Soi-même il faut sentir ce qu'on veut exprimer.

Sur-tout qu'à tes écrits le vrai toujours préside ;  
C'est Boileau qui le dit. Suis ce fidèle guide.  
Du théâtre en tout temps le vrai seul est l'appui ;  
Rien n'est beau, rien n'émeut, rien ne plaît que par lui.  
D'où vient qu'en cette enceinte une foule attendrie,  
Reçoit en gémissant l'arrêt d'Iphigénie ?  
C'est que la vérité de son sage pinceau  
Anima tous les traits de ce vivant tableau.

Pour mieux nous émouvoir, rapproche les contraires.  
Dans tous les sentimens les extrêmes sont frères.

Vois ce fier Orosmane, étouffant sa fureur,  
Faire aux yeux d'une amante éclater sa froideur.  
O miracle soudain !.... Tout son courroux expire ;  
Quel Dieu l'a pu changer !.... Un regard de Zaïre.

Crains les écarts fougueux ; que tes expressions  
Peignent sans les outrer les sombres passions.  
Des tragiques fameux, imitant la justesse,  
Sois noble sans enflure, et simple sans bassesse.

Ne vas point, tour-à-tour Alexandre et Pasquin,  
 Ravaler le cothurne à l'humble brodequin;  
 Et par des jeux grossiers, avilissant la scène,  
 Du sabre d'Arlequin n'arme pas Melpomène.

Dans tes écrits, toujours respectant la pudeur,  
 Couvre tes nudités d'un voile protecteur.  
 Vois la coupable Phèdre, éperdue, égarée,  
 Révéler le secret d'une flamme abhorrée;  
 Un tel tableau, sans doute, eût partout révolté;  
 Il me plaît dans Racine, et je reste enchanté.  
 De nos mœurs dès long-temps la pudeur rejetée,  
 Pour nous charmer encore au théâtre est restée.

Des règles de ton art sache te pénétrer;  
 La raison les dicta, tu dois les respecter.

Le public, il est vrai, juste autant que sévère,  
 Aperçoit des écarts qu'aisément il tolère.  
 Comme au fort d'un beau jour un nuage léger  
 N'obscurcit point les airs dans son cours passager;  
 De même les défauts, épars dans un ouvrage,  
 Aux sublimes beautés sont un léger ombrage.  
 Eh ! dans quel temps d'ailleurs fut-on moins exigeant !  
 Que de succès ravis, et qu'Apollon dément !  
 Les beaux arts insultés ont déserté la France,  
 Au talent qui n'est plus succède l'impudence.  
 Après un siècle entier de succès éclatans  
 Melpomène avait vu s'éclipser ses amans.  
 Corneille descendu dans les royaumes sombres,  
 D'Auguste et de Pompée entretenait les ombres.  
 Un frère, qui parfois partagea ses transports,  
 D'un pas moins assuré le suivait chez les morts.  
 Dans la force des ans l'auteur d'Iphigénie  
 Descendait dans la tombe en nommant Athalie.  
 La déesse déjà croyait voir pour toujours  
 Succéder le veuvage à ses premiers amours ;  
 Mais enfin Crébillon, nouveau dieu de la scène,  
 Adoucit pour un temps les maux de Melpomène.

Hélas ! il vit trop tôt, par un rival heureux,  
 Son infidèle amante enlevée à ses feux.  
 Car, tout en admirant son mâle caractère,  
 En secret dès long-temps elle adorait Voltaire.  
 Près de ce favori l'aithère déité  
 Recouvre tout-à-coup sa force et sa fierté.  
 Dans les nobles transports de son ardeur divine,  
 Il lui rendit lui seul et Corneille et Racine (1).  
 Hélas ! depuis sa mort, en proie à ses douleurs,  
 Elle est sourde aux soupirs de ses adorateurs.

Mais de nouveaux amans sur leur noble jeunesse  
 Semblent fixer enfin les yeux de la déesse.  
 Puissent-ils sur les pas de leurs premiers rivaux,  
 Faire à l'auguste veuve oublier tous ses maux !

Jusqu'où m'emporte, ami, mon trop aveuglé zèle ?  
 Je ne te retiens plus quand la gloire t'appelle.  
 Des souverains du Pindé émule ambitieux,  
 Tu brûles d'égaliser ces mortels généreux.  
 Vole ; au goût des beaux arts ramène ta patrie ;  
 Nos grands hommes sont morts, mais non pas leur génie.

Pour moi qui, jusqu'ici, peu connu des neuf sœurs,  
 Du mont que tu parcours ignore les hauteurs,  
 Bornant enfin l'essor d'une verve indiscrete,  
 Quand la raison le veut, souffre que je m'arrête.

Au fond de sa mesure un hibou retiré,  
 Et dans son gîte obscur des oiseaux ignoré,  
 A l'aigle son voisin un jour tint ce langage :  
 « J'ai fait sur la lumière un excellent ouvrage,  
 » Et qu'entre nous dans peu je prétends mettre au jour.  
 » J'y pèse savamment et le contre et le pour ;  
 » Des causes, des effets, j'y résous le problème.  
 » Là du fameux Anglais j'explique le système.  
 » Je prouve clairement par quels secrets ressorts  
 » Les couleurs à la vue agissent sur les corps ;

---

(1) Exagération poétique. *Note de l'Éditeur.*

» Sondant la profondeur de la vobâte étoilée,  
 » Je rectifie Huygens, Lalande et Galilée. »  
 Sans doute, de long-temps il n'eût encor cessé ;  
 Mais l'altier confident, justement courroucé,  
 Lui dit : « C'est bien à toi, vil enfant des ténèbres,  
 » D'insulter aux clartés de ces auteurs célèbres !  
 » Fuis un éclat funeste à tes débiles yeux,  
 » Et ne te mêle plus de lire dans les cieux. »

A ce trait imprévu d'une brusque franchise,  
 Le docteur resta court et sentit sa sottise.  
 Je sens aussi la mienne, et, comme un vrai hibou,  
 Pour n'en sortir jamais je rentre dans mon trou.

C. A. CHAUDRUC, de diverses soc. litt.

LA CRÉATION DE LA FEMME.

*Fragment d'un poëme intitulé : La Création (1).*

FEMME, vis pour aimer; respire, objet charmant;  
 De la création forme l'enchantement !  
 \* Que ta seule présence à jamais fasse naître  
 Le même sentiment qui va te donner l'être !  
 Image en tes beaux jours du pouvoir créateur,  
 De l'homme ton regard animera le cœur :  
 Vis pour être à jamais sa compagne chérie,  
 L'espoir consolateur, le soutien de sa vie ;  
 Pour mêler à ses maux un charme attendrissant,  
 Des roses du plaisir payer son front naissant,  
 Des attrait de l'amour embellir sa jeunesse,  
 Des mains de l'amitié soulager sa vieillesse !  
 Du bonheur dont le ciel te confia le soin,  
 Que son ame sans cesse éprouve le besoin !  
 De la tendre pitié deviens le sanctuaire ;  
 Au règne des vertus fais servir l'art de plaire,

(1) Ce poëme épique, qui roule principalement sur l'origine des merveilles de la création, va incessamment paraître.

Et que leur noble culte, aidé de ta beauté,  
 T'approche mieux encor de la divinité.  
 La voix des passions bravera leur puissance ;  
 Mais pour soumettre l'homme à ta douce éloquence,  
 L'amour va te donner son regard et ses pleurs,  
 Et joindra son accent à celui des douleurs.  
 Bientôt épouse et mère, il remplira ton ame  
 Des plaisirs les plus purs attachés à sa flamme ;  
 Le ciel devait à l'homme un cœur formé d'amour ;  
 O moitié de lui-même ! *Ali*, nais donc au jour !  
 Ouvre cet œil charmant où seront retracées  
 D'un esprit délicat les mobiles pensées ;  
 Glace pure et fidelle où de tes sentimens  
 En rapides éclairs brilleront les é'ans !  
 Que ta bouche animée offre ce doux sourire  
 Où la grace va naître, et que l'amour inspire  
 Pour faire triompher ses innocens desirs,  
 Etre à la fois le signe et l'attrait des plaisirs !  
 Qu'en un doux incarnat sur tes traits répandue  
 La pudeur t'embellisse, et de ton ame émue  
 Dans ses moindres reflets montrant la pureté,  
 En fasse rayonner la touchante beauté !  
 Meus ces bras arrondis, ces mains dont *la caresse* (1)  
 D'un époux, d'un enfant flattera la tendresse,  
 Saura guider leurs pas aux routes du bonheur,  
 Essuyer et tarir les larmes du malheur !  
 Qu'il palpite d'amour ce sein où la nature  
 Prépare à tes enfans leur douce nourriture ;  
 Ce sein, asile sûr de l'amour maternel,  
 Et de la volupté l'ornement et l'autel !  
 Sans forces devant l'homme, *Ali*, nais pour séduire ;  
 Que ton premier regard commence ton empire !

Par VERNES (de Genève).

---

(1) *La caresse* : ce mot sans grace et sans harmonie doit être changé. Note de l'Editeur.

## E N I G M E.

BIEN ou mal je fais sur la terre,  
 Travaux de Mars, travaux des champs,  
 Traités de paix, traités de guerre,  
 Bisque à Paris, gamelle aux camps.  
 Je tiens le sceptre et la charrue ;  
 Ici je guéris, là je tue :  
 C'est moi qui donne, moi qui prends ;  
 C'est moi qui retiens, moi qui rends.  
 De l'humble cabane et du Louvre  
 Je ferme la porte et je l'ouvre.  
 Par moi les palais sont bâtis ;  
 C'est par moi qu'ils sont démolis.  
 Par moi la vigne fécondée,  
 Se voit par moi dépossédée  
 Des trésors dont je l'embellis.  
 Trop souvent je commets des crimes,  
 Je fais de très-grands biens aussi ;  
 Je trace les plus belles rimes,  
 Je brèche les vers que voici.

## L O G O G R I P H E.

LECTEUR, quand j'ai ma tête,  
 Je peux coiffer plus d'une tête.  
 Flore, me souriant quand je m'offre sans tête,  
 Dans la froide saison m'accorde ses faveurs,  
 Me confie un instant son empire et ses fleurs.  
 Recouvert-je ma tête ?  
 Ennemi du travail, fait pour l'oisiveté,  
 Dans mon sein tu places ta tête  
 Pour goûter le repos et la tranquillité.  
 Suis-je sans tête ?  
 Par moi le vorace faucon

## 296 MERCURE DE FRANCE,

Saisit le roitelet d'un vol rapide et prompt.

Quel doux partage avec ma tête!

Des ébats les plus vifs, du langage secret

De deux époux je suis témoin discret.

Lorsque je suis sans tête,

Pour le riche mon fruit a de piquans attraits;

Sur sa table l'orgueil m'introduit à grands frais.

Si, possédant ma tête,

Je renferme ta tête,

Ton esprit, assiégé de mille visions,

Se nourrit de mensonge, et vit d'illusions.

J'ai, quand je perds la tête,

Sous ma protection le mirte et le laurier,

Et je conserve à Mars plus d'un beau grenadier.

Enfin, pour ménager et ta peine et ta tête,

Je te dirai, lecteur, qu'à ma queue est ma tête.

Par le C. J.-M. R.

---

### CHARADE.

ENTENDEZ mon premier résonner dans les bois,

Lorsque la bête est aux abois;

Voyez, par mon second, la bonne ménagère

Aiguiser l'appétit du pauvre villageois,

Qui fait toujours mauvaise chère;

Quand à mon tout, on le trouve parfois,

Et sur la mer et sur la terre.

Par M. VERLHAC (de Brives).

---

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la  
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Mercur*.

Celui du Logogriphe est *Cor*, où l'on trouve *cor* (durillon),  
*cor* (de chasse), *or* et *roc*.

Celui de la Charade est le *Couvert* (que donnent les arbres.)

## A V E R T I S S E M E N T.

P A R M I les jolis contes de madame Daulnoy, il en est un fort agréable intitulé *Béline*, ou *la Jeune Vieille*. Je n'en ai pris que le titre et la *métamorphose* qui en produit les incidens, et j'ai tiré de cette idée des résultats non-seulement différens, mais absolument opposés à ceux que madame Daulnoy a présentés. Mon conte, d'ailleurs, sur tous les autres points (personnages, intrigue, caractères, dénouement), n'a pas le moindre rapport avec le sien.

## ZUMELINDE, OU LA JEUNE VIEILLE.

*Conte de Fée.*

MURZILIE, la plus spirituelle des fées, et Théagène, le plus savant des génies, étaient unis ensemble par une tendre amitié. Murzilie avait élevé une jeune princesse nommée Zumelinde, destinée à épouser Nelphis, un prince charmant, disciple du génie.

Les fées et les génies avaient de grandes facilités pour remplir avec succès l'emploi difficile d'instituteurs; ils pouvaient douer leurs élèves, et les préparer dès le berceau à recevoir une excellente éducation: ils leur donnoient, outre les agrémens extérieurs, toutes les facultés de l'esprit, l'intelligence, la mémoire; mais il est constaté par l'histoire la plus approfondie de ces temps merveilleux, qu'ils n'avaient aucune influence sur les qualités de

l'ame ; ils ne préservaient leurs protégés ni des passions , ni de l'orgueil ; car ils ne pouvaient changer leur nature.

On se doute bien que la jeune Zumelinde était l'une des plus belles princesses de l'univers , et qu'elle possédait autant de graces , d'esprit et de talens que de charmes ; la nature lui avait donné une ame généreuse et sensible ; elle avait reçu l'éducation la plus brillante , et comme les fées n'ont pas besoin de charlatanerie , on doit convenir que la princesse avait véritablement beaucoup d'instruction : ses dessins et ses tableaux n'étaient point retouchés ; elle savait parfaitement l'histoire et la géographie , et elle écrivait avec beaucoup d'agrément et de pureté ; enfin elle était bonne , affable , bienfaisante , accessible , toujours disposée à secourir les infortunés , et ce qui est plus rare et plus méritoire dans une princesse , elle était toujours prête à les écouter : jamais les plaintes du malheur ne l'importunèrent , jamais elle n'eut l'air de les trouver fatigantes ; les malheureux l'abordèrent toujours avec confiance , et ne la quittèrent jamais sans consolation. Zumelinde était orpheline et l'héritière d'un royaume florissant. Aussitôt qu'elle eut atteint sa dix-huitième année , la fée la plaça sur le trône , et le génie lui présenta son élève le prince Nelphis , que la princesse et la fée ne connaissaient point. Il fut décidé entre le génie et la fée que Nelphis passerait un an à la cour de la jeune reine , et qu'au bout de ce temps on les unirait ensemble s'ils se convenaient mutuellement , et si le génie et la fée y consentaient. Dès le premier jour le prince devint amoureux de la reine , qui , de son côté , parut touchée de l'effet qu'elle produisait sur lui. Vers ce même temps parut à la cour un autre prince nommé Zorame , âgé de 28 ans. Il était un peu moins

jenne, et beaucoup moins brillant que Nelphis. La reine s'aperçut bientôt qu'il était en secret le rival de Nelphis; mais quoiqu'il eût un extérieur agréable et des manières douces et nobles, elle le trouva froid et silencieux, et elle dédaigna cette conquête.

Zumelinde était sur le trône depuis trois mois; lorsqu'un jour, le génie et la fée se trouvant tête-à-tête, parlèrent de leurs élèves, et commencèrent par se faire beaucoup de complimens mutuels; ensuite la conversation tomba sur l'éducation en général, et Théagène prétendit qu'il fallait beaucoup plus de talens pour bien élever un homme que pour former une femme aimable et vertueuse. On imagine bien que Murzilie ne fut pas de cette opinion. C'est précisément tout le contraire, s'écria-t-elle, rien de plus simple que l'éducation d'un homme; s'il est instruit, humain, courageux, s'il joint la probité à ces qualités, voilà une excellente éducation: mais l'éducation d'une femme peut se comparer à une machine compliquée, toute composée de contre-poids; si les ressorts en sont trop délicats ou trop forts, les contre-poids se rompent, ou deviennent inutiles: il faut la combinaison la plus ingénieuse et la plus savante pour que tout se maintienne dans un équilibre parfait. On veut qu'une femme ait de la grace, de l'instruction et des talens, et l'on veut qu'avec tous les moyens de séduire et de subjuguier, elle n'ait qu'un desir modéré de plaire, et qu'elle ne se livre jamais à celui de dominer. Il faut qu'elle soit douée d'une extrême douceur, d'une grande sensibilité, et qu'elle sache surmonter l'atténérissement et la pitié; l'orgueil la rend odieuse; et il faut cependant qu'elle ait de la fierté; on exige qu'elle soit docile, qu'elle ait toutes les graces légères de la frivolité, et la raison lui prescrit aussi de penser

solidement, et, dans mille occasions, de *résister* avec force et persévérance. Enfin, malgré sa faiblesse physique, destinée à devenir mère, de quel courage n'a-t-elle pas besoin ? Voyez donc que de nuances, que de difficultés dans l'éducation d'une femme ! Il faut réunir tous les contraires, peser les vertus, les tempérer l'une par l'autre, les réduire avec précision au degré nécessaire. Quel travail ! tandis qu'un instituteur n'a qu'une route unie et facile à suivre. Il ne saurait rendre son élève trop courageux, trop sensible, trop humain. Si l'élève devient pédant, on l'excusera s'il est instruit ; s'il n'a point de grâce, il pourra s'en passer ; s'il prend un esprit dominateur, n'est-il pas fait pour dominer ? A-t-il de l'ambition ? tant mieux, s'il a du mérite. Ces réflexions blessèrent un peu l'amour-propre du génie. Eh bien, dit-il, vous avez employé dans l'éducation de Zumelinde un *contre-poids* beaucoup trop léger pour balancer sa vanité..

— Comment ? — Oui, Zumelinde est charmante, j'en conviens, mais elle est d'une coquetterie !... — Point du tout... — Allons, soyez de bonne foi. — Non, elle n'est point coquette ; j'avoue cependant qu'elle a un défaut, elle aime trop les louanges. — Oui, la flatterie peut tout sur elle. — Mais la flatte-t-on quand on l'admire ? — Ainsi l'orgueil n'est donc pas un vice pour elle ? — Comme vous êtes sévère ! Et votre prince est-il sans défaut ? il me paraît bien léger, et je le crois peu sensible. — Moi je le trouve un prince accompli ; mais nous pouvons nous abuser sur nos élèves, mettons-les à l'épreuve. — Je n'ai pas besoin d'éprouver Zumelinde. Je reconnais en elle un défaut. Il s'agit d'imaginer un moyen de la corriger, qui puisse en même temps servir à dévoiler le caractère de votre prince. Il faut pour cela composer un roman ingénieux et

vraisemblable. Ce n'est pas une chose difficile pour une fée. — Et même pour une femme ordinaire.

En effet, Murzilie imagina promptement la fable qui pouvait servir à ses desseins; le génie approuva son plan; desirant lui-même s'éclairer sur les sentimens de Nelphis, il promit sans effort un secret inviolable, et il tint parole. Quand la fée se trouva seule avec la jeune reine, elle mit la conversation sur la flatterie et sur les courtisans, et elle tâcha d'éclairer Zumelinde sur l'extrême exagération des louanges qu'on lui donnait; elle voulut lui faire sentir que la dignité même ne permet pas aux souverains de tolérer une flatterie si grossière, et qu'oser les louer en face c'est leur manquer de respect. La reine écoutait ce discours avec un dépit assez visible. Murzilie s'y prenait un peu tard pour donner de tels conseils à une élève placée depuis quelques mois sur le trône; et sans le pouvoir imposant d'une fée, les droits d'une gouvernante n'eussent peut-être pas suffi pour faire supporter un langage si sévère. Mais Zumelinde, faisant un puissant effort sur elle-même, se contenta de répondre qu'elle ne savait pas réprimer la vérité. La vérité! reprit la fée; quoi! de bonne foi, Zumelinde, vous ne rabattez rien des éloges inouis qu'on vous donne en vers et en prose? — Il m'est permis de les croire sincères, sans me flatter de les mériter entièrement. — Comment! lorsqu'on vous compare aux fées, vous croyez qu'on est sincère? — Je sens, madame, combien alors on est injuste pour les fées, combien cette comparaison doit les blesser; mais je vois qu'on a la simplicité de penser une chose si extravagante. — Vous ne trouvez que de la *simplicité* dans les courtisans! Vous avez fait là une observation bien profonde! Du moins elle est très-neuve. Ah! croyez le peuple quand il vous

applaudit, croyez les infortunés qui vous bénissent, croyez à l'attachement de ceux qui vous donnent d'utiles conseils, au risque même de vous déplaire. Voilà ce qui ne trompe jamais; en même temps méfiez-vous des courtisans qui ne peuvent vous approcher un moment sans vous louer ouvertement, ou d'une manière indirecte : éprouvez-les, et vous connaîtrez qu'ils ne sont dirigés que par l'ambition, ou par la vanité. Vous êtes persuadée que Nelphis vous adore, parce qu'il a toujours l'air de vous admirer; et moi je vous déclare qu'il est incapable d'aimer, tandis que Zoram, que vous dédaignez, ce Zoram, timide et silencieux, a pour vous une véritable passion. — Cela peut être; mais Nelphis a pour moi le sentiment le plus vrai, le plus passionné!... Que ne puis-je le mettre à l'épreuve, non pour m'assurer de lui, je n'ai pas le moindre doute, mais pour vous convaincre!... — Le voulez-vous? il ne tient qu'à vous de me donner cette certitude. — Ah! de tout mon cœur; parlez, je ferai tout ce que vous me prescrirez. — Écoutez-moi avec attention. Vous savez que vous aviez une tante qui, dès sa première jeunesse, se fit un parti puissant dans ce royaume, excita de grands troubles, et fut au moment de s'emparer du trône. Je protégeai votre père; Mélide, votre tante, fut chassée; je la reléguai dans une autre partie du monde : elle était ambitieuse et belle; elle épousa un grand roi, elle régna vingt-cinq ans, et elle mourut, sans laisser d'enfans, il y a peu de mois. Elle aurait aujourd'hui cinquante ans. Si vous y consentez, je déclarerai publiquement que non-seulement elle existe, mais qu'elle vient à la tête d'une formidable armée pour faire valoir ses anciennes prétentions; que néanmoins elle se contentera de partager le trône avec sa nièce; qu'elle vous offre de régner alterna-

tivement avec elle six mois de l'année. Vous accepterez cette proposition. Alors je dirai que par le pouvoir de mon art, je transporterai Mélide dans ce palais, et que je vous emmènerai dans le mien, pour y passer les six mois du règne de votre tante. Je vous donnerai les traits et toute la figure d'une femme de cinquante ans; sous cette forme et sous le nom de Mélide, vous pourrez savoir au vrai ce qu'on pense de vous. Ce projet est parfait, s'écria Zumelinde, et je brûle de l'exécuter. Je jouirai du bonheur de vous ôter des préventions qui m'affligent; vous verrez, madame, comme je suis aimée, comme on me regrettera, comme on sera froid pour cette vieille Mélide! Cependant il est un peu fâcheux d'être revêtue pendant six mois de la forme d'une femme de cinquante ans: c'est une triste métamorphose. — Qu'est-ce que six mois à dix-huit ans? Cela sera bientôt passé. — Laide et vieille, le temps ne passe pas si vite. N'importe, je m'y sou mets. Du moins, ne me donnez pas une figure ignoble. — Non, je vous donnerai exactement la figure que vous aurez à cinquante ans, ne craignez pas qu'on vous reconnaisse. D'ailleurs, si par hasard on vous trouvait avec ce que vous êtes maintenant quelque trait de ressemblance, on n'en serait pas étonné; il n'est pas extraordinaire qu'une nièce ressemble à sa tante. — Est-il possible d'avoir encore quelques restes de beauté à cinquante ans? — Toutes les femmes de quarante vous assureront qu'on peut encore être fort belle à cet âge, elles vous en citeront mille exemples. . . . . — Mais, madame, croyez-vous que je ne sois pas tout-à-fait défigurée dans trente-deux ans? — Non, point du tout, vous ne serez plus jolie, vous serez même méconnaissable, mais vous n'aurez rien de choquant, et vous conserverez toujours une physionomie agréable. — Allons, mon parti est pris.

D'après cette décision de la reine, tout fut exécuté comme la fée l'avait proposé; et le jour suivant la fée entrant à huit heures du matin dans l'appartement de la reine, et s'enfermant avec elle : Maintenant, lui dit-elle, je n'ai plus à faire que votre métamorphose. A ces mots, Zumelinde pâlit. Au moins, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre de pouvoir me rendre ma première forme ? Comment, reprit Murzilie, vous avez ce doute injurieux sur un prodige qui n'est qu'une bagatelle pour la fée la plus vulgaire ? vous à qui j'ai vu jusqu'ici une si haute idée de mon pouvoir ! Non, non, reprit Zumelinde, ma confiance en votre art, ainsi qu'en vous, est sans bornes..... Allons, interrompit la fée, ne différons plus, car j'ai annoncé que votre tante paraîtrait à midi, et qu'à cette heure je la placerais moi-même sur le trône. En disant ces paroles, la fée lève en l'air sa redoutable baguette, et la tremblante Zumelinde tombe dans un fauteuil. La fée, sans avoir l'air de remarquer son trouble, poursuit gravement son opération magique, et en moins de trois minutes Zumelinde, dépouillée de tous ses charmes, n'offrit plus aux regards de Murzilie que la figure d'une femme majestueuse âgée de cinquante ans. C'en est fait, dit la fée, vous voilà pour six mois privée de la jeunesse, et par conséquent de la beauté. Songez toujours, durant l'épreuve que vous allez faire, que Nelphis et tous les courtisans ont naturellement plus d'intérêt de s'attacher à la jeune reine de dix-huit ans, qu'à celle de cinquante, et que cette idée influera beaucoup sur les regrets qu'on montrera pendant les premiers jours. Mais, malgré cette considération, vous verrez avec quelle facilité on vous oubliera, et avec quelle souplesse on se tournera vers la reine régnante : vous pouvez, dans ce premier moment, faire d'utiles réflexions sur les agrémens

agrémens frivoles auxquels vous attachez tant de prix : je ne veux point troubler cette méditation ; levez les yeux, et regardez-vous dans cette glace, vous n'êtes point encore habillée suivant l'âge que vous paroissez avoir ; mais vous trouverez dans une corbeille que je vous laisse, des vêtemens magnifiques et convenables à votre nouvelle situation. Adieu, ma chère Zumelinde ; je reviendrai dans trois heures. A ces mots, la fée disparut, et la reine fut effrayée de se trouver seule devant ce terrible miroir, que pour la première fois de sa vie elle craignait de consulter..... Elle avait toujours les yeux baissés, et elle aperçut, en tressaillant, deux mains sèches d'un blanc jaunâtre.... Grand Dieu, dit-elle, ce sont là mes mains ! ces mains auxquelles on a prodigué tant d'éloges !.... O quel visage ces mains décrépites annoncent !.... En disant ces paroles, la reine, rassemblant toutes ses forces, jette enfin les yeux sur la glace, et reste pétrifiée en apercevant son image. Non-seulement elle ne retrouvait plus sur ce visage flétri la moindre trace de fraîcheur, mais le temps et la maigreur en avaient changé tous les traits ; au lieu de ces yeux d'une si jolie coupe, elle ne voyait plus que des yeux caves cerclés de noir, et devenus presque ronds ; ce nez si délicat avait perdu sa forme ; celles du menton et du visage étaient alongées ; enfin la bouche agrandie, les dents ternies et en désordre, les joues enfoncées, les cheveux blanchis, le cou ridé, la gorge effacée et brunie, le dos un peu voûté, achevaient de rendre cette triste figure absolument méconnaissable ; et ce qui contribuait à l'enlaidir encore, était le costume devenu si ridicule ; fait pour parer une taille et une tête de dix-huit ans. Zumelinde, arrachant la guirlande de fleurs entrelassée dans ses cheveux gris : Juste ciel, dit-elle, voilà donc ce que je serai un jour, et cet

affreux changement se fera par gradation ; il commencera à s'opérer insensiblement dans dix ans, et plus tôt peut-être, si ma santé s'altère !... Ah ! combien il est nécessaire de se préparer d'honorables ressources pour cet âge où tous les agrémens sont évanouis !.... La fée ne pouvait rien imaginer de mieux pour me guérir d'une vanité puérile, et pour m'apprendre à connaître le prix des dons acquis ou naturels que le temps ne saurait nous ravir : du moins mon esprit me reste ; grace aux soins de la fée, il est cultivé. Cet avantage n'est-il pas mille fois plus précieux que celui d'une jolie figure ?... Oui, je sens que je commence à mépriser la beauté.... Durant les six mois que je suis forcée de passer sous cette forme, que de lectures solides je vais faire ! On peut encore plaire et charmer par l'esprit ; jusqu'ici j'ai trop négligé le mien.... Oh ! comme je vais perfectionner mon instruction ! Et puis alors je reprendrai ma figure, et avec un esprit tout-à-fait mûri par l'étude ; car il est si facile de méditer avec un semblable visage !....

Après avoir fait toutes ces réflexions morales, la reine s'habilla ; elle se coiffa négligemment, et mit un voile qui cachait tous ses cheveux et une partie de son visage ; ensuite, elle chercha un livre. Un roman lui tomba sous la main, elle le rejeta avec dédain, et, fière de se trouver si subitement tant de raison, elle se mit à lire un gros volume divisé savamment par chapitres et par *sections*. A midi, la fée vint la chercher. Zumelinde, qui jusqu'alors avait éprouvé tant de plaisir à se montrer, n'avait aucun empressement de se produire en public sous une forme si peu agréable ; mais il fallut suivre la fée. Zumelinde remarqua avec satisfaction que tous les courtisans, et même les plus brillans et les plus légers, avaient un air grave et composé qu'elle prit pour de la consternation. Elle monta sur son

trône, et elle fit un très-long discours; car elle y mit une prétention qu'elle n'avait jamais eue, et (si l'on ose le dire) une pédanterie qui surprit beaucoup la fée. Mais en sortant de la salle d'audience, Zumélinde entendit tous les courtisans se récrier sur son éloquence: « Assurément, se dit-elle, ces louanges-là ne sont pas suspectes; ce n'est pas l'amour qui les donne, ou la séduction qui les arrache; c'est la vérité qui s'exprime, en dépit du chagrin et de la prévention la plus défavorable: enfin, voilà un succès flatteur et glorieux. »

Le lendemain matin une de ses femmes, âgée de 52 ans, présida à sa toilette, qui fut plus longue et plus soignée que celle de la veille; la reine remarqua que cette femme avait les cheveux d'un très-beau noir, et s'en étonnant, la femme de chambre lui avoua qu'elle se les teignait avec une eau dont elle possédait le secret. La reine fut enchantée de cette découverte, et voulut en profiter sur-le-champ; on lui peignit les cheveux, elle mit un peu de rouge, et quand sa toilette fut achevée, elle trouva avec autant de surprise que de plaisir, que cette figure-là pouvait fort bien plaire encore; elle pensa même que sa maigreur embellissait sa taille en la rendant plus mince; elle demanda à ses femmes si elles lui trouvaient quelque ressemblance avec la jeune reine sa nièce, et elles répondirent que sa majesté avait beaucoup plus de noblesse dans la figure, et une taille infiniment plus dégagée. Et la reine intérieurement fut de leur avis. Le soir à son cercle elle montra la plus grande affabilité, on la regarda beaucoup; toutes les femmes sont disposées à confondre la curiosité avec l'admiration, et cette méprise était plus naturelle encore dans une personne qui, deux jours auparavant, était la plus charmante princesse de l'univers. Zu-

melinde, enchantée de ces succès inattendus, s'accoutuma chaque jour davantage à sa figure, à laquelle, malgré la sagesse de ses premières réflexions, elle s'attachait infiniment, et parce qu'elle la portait (et le moment présent est tout pour les coquettes), et parce qu'elle devait l'avoir véritablement un jour. « Il est certain, se disait-elle, que j'ai si peu l'air d'avoir 50 ans, que je ne m'en donnerais que 43; et même, avec un peu plus d'art, si l'on ne savait pas que la reine Mélide doit avoir au moins quarante et quelques années, je pourrais ne m'en donner que trente-cinq. En effet, la reine, en assurant qu'elle ne concevait pas qu'on eût la manie de cacher son âge, confia à tout ce qui l'entourait qu'elle avait quarante-trois ans. Tout le monde montra le même étonnement; chacun protesta, avec une égale candeur, qu'aux lumières, quand la reine avait passé une bonne nuit, qu'elle était parée, et qu'elle avait de la gaieté, il était impossible de lui donner plus de vingt-cinq ou vingt-huit ans, et qu'elle effaçait toutes les jeunes personnes. D'après cette opinion si générale, la reine rajeunit prodigieusement sa parure, et elle finit par orner sa tête d'une guirlande de fleurs, pareille à celle qui lui avait paru rendre sa figure si ridicule dans les premiers instans de sa métamorphose.

Le prince Zoram, en voyant disparaître Zamelinde, se promit de ne rester à la cour qu'une huitaine de jours tout au plus. La reine était infiniment plus sensible aux hommages, et plus obligante depuis sa métamorphose; elle pensait qu'elle avait plus de frais à faire: c'était au vrai tout l'effet que sa nouvelle situation avait produit sur son caractère. Elle voulut engager Zoram à ne point quitter la cour; elle tâcha de l'y déterminer par toutes les grâces qu'elle put mettre en usage.

Zoram lui dit, sans détour, que l'absence de Zumelinde lui rendait la cour insupportable, et il partit. La reine, loin de lui savoir gré de cette conduite, en fut très-choquée. Je vois, se dit-elle, qu'il n'aimait en moi que la jeunesse et la fraîcheur passagère de cet âge; il est insensible aux charmes de l'esprit; jamais le sien ne me conviendra, il est trop haut pour moi. Cette idée frappa vivement la reine, car depuis qu'elle avait un visage de cinquante ans, elle ne trouvait d'hommes *solides* et d'un mérite *superieur*, que ceux qui paraissaient compter pour rien dans les femmes ce méprisable avantage de la jeunesse.

La reine fut très-satisfaite de ses favorites, et elle dut l'être. On ne voulait pas hasarder un crédit assuré pour une faveur incertaine: Zumelinde devait remonter sur le trône, et elle était dans toute la fleur de la première jeunesse! Ainsi les favorites, par intérêt et par vanité, affichèrent de grands regrets, et un extrême attachement. Elles ne parlaient que de Zumelinde et de leur reconnaissance, elles étaient sûres de recevoir dans peu de mois le prix de toutes ces démonstrations. Néanmoins elles ne négligèrent pas les occasions de flatter la vieille Mélide, dont elles connurent facilement les faiblesses et la vanité; et par cette conduite elles charmèrent la reine sous tous les rapports.

Le génie avait ordonné à Nelphis de rester à la cour jusqu'au retour de Zumelinde, et le jeune prince se promit de se conduire durant ce temps de manière à ne pas s'ennuyer. Il noua secrètement une intrigue avec une jeune et jolie femme de la cour; mais s'apercevant que la reine l'observait avec soin, connaissant d'ailleurs par sa conversation qu'elle avait de grandes prétentions à l'esprit, et voyant à sa parure qu'elle conservait encore celle de plaire, il résolut d'échapper à sa pénétra-

### 310 MERCURE DE FRANCE;

tion, en la séduisant par la flatterie, bien certain qu'en feignant de devenir amoureux d'elle, Zumelinde, à son retour, ne prendrait point d'ombrage de ce qu'elle en entendrait dire, et qu'elle ne le soupçonnerait pas d'une infidélité si ridicule. Il eut donc l'air de s'attacher à la reine, et sur-tout d'être enivré du charme de sa conversation; la reine le fut véritablement, en croyant produire une telle séduction; elle pensait que ce n'était point de l'inconstance, que le prince ne pouvait être enchaîné que par son ame et par son esprit, et que, retrouvant dans la prétendue Mélide ce charme irrésistible, il était forcé d'y céder. Cependant elle lui parla de Zumelinde. Ah ! s'écria le prince, peut-on comparer son esprit au vôtre ! Elle a du naturel, de l'agrément, mais vous avez du génie et une éloquence !..... La reine ne vit aucune exagération dans cette comparaison, car parlant beaucoup plus, dissertant continuellement, et ne s'exprimant qu'avec une extrême recherche, elle imaginait avoir gagné en profondeur tout ce qu'elle avait perdu en simplicité; elle jugeait des progrès de son esprit par ses nouvelles prétentions; et c'est depuis son règne ce qu'on a vu plus d'une fois. Zumelinde voulut compléter son triomphe par l'attrait séduisant des talens. La fée avait eu la précaution de changer le son de sa voix, mais seulement lorsqu'elle parlait, certaine qu'on ne reconnaîtrait pas, en chantant, celle qu'elle devrait avoir à cinquante ans. La reine se remit à jouer du clavecin et à chanter. Elle se trouva les doigts roides et lourds, mais elle renonça à l'exécution, elle mit beaucoup d'affectation dans son jeu; et l'on s'exaltait sur son expression. Elle fut d'abord effrayée de l'aigreur et de la fausseté de sa voix; elle prit le sage parti de ne plus filer de sons, de ne chanter que de la tête des petits airs chargés de brode-

ries, et Nelphis loua avec emphase sa méthode parfaite et la grace de son chant. Enfin, s'écriait la reine quand elle était seule dans sa chambre, je puis donc envisager l'avenir avec moins de crainte; voilà donc ce que je serai dans trente-deux ans! Tout ce que le temps m'aura ravi sera remplacé par d'autres avantages, tout sera compensé, je n'aurai rien perdu. Je tournerai toujours toutes les têtes, j'inspirerai toujours de grandes passions, je serai adorée!.... Quelle heureuse découverte!....

Tandis que toutes ces choses se passaient à la cour, la fée voyageait, et elle ne revint que vingt-quatre heures avant l'expiration des six mois de règne de la fausse Mélide. Elle voulut d'abord interroger le génie sur la conduite de Zumelinde et de Nelphis; le génie avoit beaucoup de science et d'esprit, et cependant il était hors d'état de bien répondre aux questions de la fée; une femme seule aurait pu instruire Murzilie à cet égard. J'avoue, dit bonnement le génie, que vous l'emportez sur moi; mon jeune prince n'est qu'un fat et qu'un étourdi, et Zumelinde, pour le démasquer, s'est conduite avec une adresse admirable. Elle a joué le rôle d'une vieille coquette; Nelphis, comme un sot, donnant dans ce piège, lui a prodigué les flatteries les plus ridicules; il a poussé l'effronterie jusqu'à vouloir lui persuader qu'il est amoureux d'elle. Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour juger qu'il s'est perdu sans retour dans son esprit. Ce récit ne satisfit pas pleinement Murzilie; une inquiétude vague lui fit pressentir la vérité: elle courut chez la reine, qui, sachant son retour, l'attendait seule dans son cabinet. La fée, en apercevant Zumelinde, ne put s'empêcher de rire de sa parure. Quoi! lui dit-elle, des rubans couleur de rose et des fleurs? Vous allez reprendre votre première forme; vous êtes-vous donc cejà

### 312 MERCURE DE FRANCE,

habillée pour demain ? Vous voyez, madame, dit Zumelinde, qu'avec un peu d'art j'ai pu braver la métamorphose. Ah ! que ne vous dois-je pas pour m'avoir éclairée sur mon avenir, et pour m'avoir fait connoître à quel point, avec de l'esprit et des talens, on peut prolonger la jeunesse. Sous cette figure de cinquante ans, j'ai su plaire autant qu'avec la mienne... — Quoi ! Zumelinde, vous croyez avoir inspiré de l'amour avec cette figure. — J'ai bouleversé l'ame et toutes les résolutions de Nelphis ; il aime Mélide avec passion.... — Pouvez-vous croire une semblable folie ; et quand cela seroit, que penseriez-vous de la légèreté extravagante de ce prince ? — C'est la sympathie qui l'égare ; il n'en chérira que plus Zumelinde, quand il saura qu'elle a pu le charmer sous une telle forme. — Avez-vous la même illusion sur les courtisans, sur vos amis ? — Que parlez-vous d'illusion, après une épreuve qui a dû me les ôter toutes ?... Oui, madame, on ne m'a jamais flatté ; tous mes admirateurs étoient sincères, tous mes amis sont fidèles. Je vois, dit la fée en soupirant, que la vanité est incorrigible sur le trône. L'épreuve du malheur est la seule qui puisse vous ouvrir les yeux. Je vous propose encore une feinte, et ce sera la dernière : voulez-vous paraître déchuë du trône et privée de ma protection ? cette épreuve ne durera que deux heures. J'y consens avec transport, s'écria la reine ; c'est me préparer un triomphe éclatant. Le lendemain, toute la cour, par ordre de la fée, fut assemblée dans une salle immense ; un fantôme produit par la fée, y parut sous les traits de Mélide, et sur un trône ; et un instant après, la fée survint. Elle étoit suivie de Zumelinde, qui avoit repris sa véritable forme ; et s'adressant aux grands du royaume : Je viens vous déclarer, dit la fée, qu'a-

près avoir mûrement examiné dans le conseil su-

prême des génies, les droits des deux reines, j'ai reconnu que le trône appartient sans partage à la reine Mélide; cette princesse a une fille de dix-sept ans qui doit lui succéder. Quant à Zumelinde, j'ai à me plaindre d'elle; je la rélègue pour toujours à six cents lieues de cette contrée, dans une solitude, et je veux qu'elle y vive dans une éternelle obscurité. Cependant, je laisse à tous ceux de ses anciens sujets qui pourront le désirer, la liberté de la suivre. A ces mots, un silence morne n'annonça que trop à la triste Zumelinde que ce discours venait de glacer pour elle tous les cœurs. Nelphis, sans lui dire une parole, sortit précipitamment de la salle; tous les courtisans, toutes les dames de la cour restèrent immobiles, les yeux baissés et avec un air consterné. Allons, dit Zumelinde, il faut subir son sort... Elle fit quelques pas pour sortir: dans cet instant, une jeune personne, l'une de ses amies, mais non la plus intime, s'élança vers elle en s'écriant: Je vous suivrai, fût-ce au bout du monde! Zumelinde la reçut dans ses bras; elle la serrait contre son sein en versant un déluge de larmes; elle apprenait à connaître le prix d'une amie!... Allez, Zumelinde, dit la fée d'un ton sévère; allez, vous trouverez dans la dernière cour du palais mon char qui vous transportera en très-peu de minutes aux lieux sauvages où vous devez finir vos jours.

Zumelinde obéissait lentement, espérant, mais en vain, que d'autres personnes la suivraient, lorsque tout-à-coup on vit entrer précipitamment dans la salle le prince Zoram. Que viens-je d'apprendre, s'écria-t-il; vous êtes détronée; on vous exile dans un désert! Ah! vous y régnerez encore, j'y veux vivre et mourir avec vous!..... Généreux Zoram, dit Zumelinde, j'accepte cet empire, et je sens qu'il fera mou bonheur. A ces

### 314 MERCURE DE FRANCE;

mots, la princesse donnant le bras à son amie, et s'appuyant sur celui de Zoram, sortit de la salle. En traversant les cours, elle vit un peuple immense forcer les portes du palais, et se précipiter vers elle; une foule d'infortunés, de vieillards et d'orphelins lui tendaient les bras en pleurant, et tous s'écriaient : *Nous ne voulons point d'autre reine que Zumelinde !* Ah ! dit la reine attendrie, voilà ceux dont il faut s'occuper !.... Heureuse que mon cœur me l'ait appris avant ce jour !.... Au milieu de ce tumulte on vit paraître Murzilie sur un balcon; elle demanda la parole, l'obtint, et s'adressant à la reine : Zumelinde, dit-elle, quand on est aimée ainsi on ne peut quitter le trône; l'amour et la reconnaissance du peuple sont les plus beaux droits pour y monter, et peuvent seuls donner la parfaite assurance de s'y maintenir. Venez, vous n'aurez plus de rivale, Mélide a disparu pour jamais. Ce discours fut applaudi avec tous les transports de la joie et de l'enthousiasme; on reporta, en triomphe, Zumelinde sur le trône. Elle épousa Zoram, elle combla d'honneurs et de bienfaits sa fidèle amie, elle diminua encore les impôts, elle fit d'utiles fondations, elle ne se laissa plus séduire par la flatterie. Enfin, elle apprit par cette dernière épreuve, que l'amour du peuple est tout pour les souverains; qu'on est sûr de l'obtenir en le méritant; qu'il faut se défier des louanges données autour du trône; et que néanmoins, sous l'éclat de la pourpre, on peut encore être aimée pour soi-même, et trouver à la cour une véritable amie.

D. GENLIS.

---

*Pensieri di Metastasio, ovvero Sentenze, e massime, estratte dalle sue opere, ad uso de' Giovani studiosi della lingua italiana. Prix: 1 fr. 50 cent. pour Paris, et 2 fr. par la poste. Parigi, presso Vergani, quai de l'Horloge du Palais, n°. 28; et chez le Normant, imprimeur - libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Ce recueil n'est pas nouveau; il a déjà été inséré dans quelques éditions des œuvres de l'auteur : on ne le considéra alors que comme le fruit de ces spéculations de librairie qui ont pour objet de multiplier les volumes. En effet, à quoi peuvent servir les pensées choisies d'un poète dont on a en même temps les œuvres? Si ces pensées ne sont belles et saillantes que par la manière dont elles sont placées, l'inconvénient de les extraire pour en former un recueil ne se fait-il pas plus fortement sentir? Enfin, si, comme les idées qui composent ordinairement un ouvrage dramatique, et principalement un opéra, elles n'ont rien de profond, ni de vraiment juste; si elles sont presque toujours l'expression des passions des personnages que l'auteur met en scène, ne doit-on pas convenir que ce recueil n'a aucun but, et que l'intention d'en faire une espèce de code de morale est tout-à-fait manquée? Dans le cas où les pensées dont il s'agit porteraient le caractère de sagesse et de modération qu'avait Métastase, il en résulterait que ce poète n'a pas connu l'art théâtral qui consiste à faire parler les personnages selon leurs caractères; ainsi, l'on trouverait dans la justesse même de ces pensées, la critique la plus forte des talents dramatiques de l'auteur italien.

Le nouvel éditeur paraît avoir un autre but; son recueil

### 316 MERCURE DE FRANCE,

est destiné aux jeunes gens qui apprennent l'italien. Avant d'examiner jusqu'à quel point ce recueil peut leur être utile ; nous nous étendrons un peu sur l'auteur qui a servi à le former. Ce que nous dirons de lui ne sortira point de notre sujet, et offrira plus d'intérêt que l'examen sérieux de ses pensées détachées. Comme poète, Métastase a été trop admiré par ses compatriotes, et trop rabaisé par les étrangers ; ce qui arrive toujours aux écrivains dont le style fait le principal mérite : comme homme privé, il n'est presque pas connu ; sa vie douce et tranquille fut exempte des orages qui s'attachent trop souvent aux talens supérieurs ; ses qualités estimables avaient plus de solidité que d'éclat : avec un pareil caractère, on fait peu de bruit, mais on est heureux. En considérant Métastase sous ce rapport, nous nous trouverons involontairement entraînés à des contrastes peu favorables aux gens de lettres qui, par leur orgueil et leur esprit turbulent, se sont attiré des disgrâces et des reproches qu'ils n'ont que trop mérités.

Les opéra de Métastase composent la plus grande partie de ses œuvres. Obligé de se conformer à toutes les règles que l'usage et le mauvais goût avaient introduites dans ce genre, il dénature presque toujours les caractères de ses héros ; leurs passions ont une couleur trop uniforme, les intrigues sont mal tissées, les unités ne sont pas observées ; une symétrie absolument contraire aux principes de l'art se fait remarquer dans les combinaisons dont elle affaiblit l'effet ; et la nécessité de faire briller le musicien et l'acteur, multiplie les morceaux parasites. Sous le rapport du plan, les opéra de Métastase, quoique très-supérieurs aux autres productions du même genre, ne méritent donc aucun éloge, et ne peuvent être comparés à nos tragédies même les plus médiocres. Il

n'est pas étonnant que ces défauts essentiels aient frappé les étrangers, peu capables, pour la plupart, de sentir les beautés du style de l'auteur. De là les jugemens un peu sévères qui ont été portés sur lui. Métastase est avec raison considéré par ses compatriotes, comme l'un des poètes les plus purs qu'ait produits l'Italie; sous ce rapport, ses ouvrages sont vraiment classiques. L'élégance, la douce harmonie, ne peuvent guères être portées plus loin; le choix des expressions est toujours parfait; et les sentimens les plus tendres et les plus délicats prennent, sous la plume de l'auteur, un nouveau charme qui n'est dû qu'à la manière dont ils sont rendus. Cependant, ceux qui savent apprécier la diction inimitable de Virgile et de Racine, désireraient que l'auteur italien eût un style moins coupé, et qu'il recherchât moins les petites oppositions de mots et de pensées. Ce léger défaut tient au genre de l'opéra: de longues périodes, l'absence des antithèses, eussent peut-être nui à l'effet musical.

M. de Voltaire, dans la préface de *Sémiramis*, exprime son admiration pour Métastase; mais il nous paraît qu'il va un peu trop loin. En parlant de deux scènes de Titus, il s'exprime ainsi: « Ces deux scènes, comparables à tout ce » que la Grèce a de plus beau, si elles ne sont pas supé- » rieures; ces deux scènes, dignes de Corneille *quand* » *il n'est pas déclamateur*, et de Racine *quand il n'est pas* » *faible*; ces deux scènes qui ne sont pas fondées sur un » amour d'opéra, mais sur les plus nobles sentimens du » cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au » moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies » lyriques.» Ces scènes que M. de Voltaire met au-dessus, de ce que la Grèce a produit de plus beau, et à l'occasion desquelles il dit que Corneille est quelquefois *déclamateur*, et Racine quelquefois *faible*; ces scènes si vantées

### 318 MERCURE DE FRANCE ;

ont été mises sur le Théâtre français par M. de Belloy , et n'y ont obtenu aucun succès. Elles sont très-belles de diction ; mais le caractère de Titus est beaucoup trop doux , et par cela même n'a rien de tragique. Quel risque peuvent courir des conjurés avec un prince aussi débonnaire ? C'est une observation qui paraît avoir échappé à M. de Voltaire.

Les ouvrages de Métastase qui présentent les plus grandes beautés de style , et dont M. de Voltaire n'a point parlé , sont les pièces tirées de l'Écriture sainte qu'il a composées pour la chapelle de l'empereur. Nous en citerons un morceau qui , en supposant le charme des vers , peut être comparé à une tirade d'*Esther* ou d'*Athalie*. Isaac a passé la nuit à entendre le récit qu'Abraham lui a fait de sa vie ; il lui parle ainsi :

« O mon père , quand vous me racontez la suite mer-  
» veilleuse de vos actions , un charme si grand s'empare  
» de mon ame , que je ne sens aucune fatigue , que je ne  
» desire aucun repos , et que je m'oublie moi-même. Vous  
» me transportez parmi les événemens dont vous me faites  
» le récit , et je crois y être avec vous. Si , fidèle au Sei-  
» gneur , vous abandonnez votre pays natal , je quitte  
» avec vous ces campagnes chéries , et je vous suis sur les  
» montagnes et dans les forêts de la Palestine. Si je vous  
» vois aller chercher au loin une subsistance qui vous  
» manque , je vous accompagne en Egypte , et je frémis  
» aux dangers que vous courez ainsi que ma mère. Vous  
» élevez-vous en vainqueur sur les rois soumis ? près des  
» sources du Jourdain , je partage votre gloire. Mais quand  
» vous me rappelez les promesses de Dieu , quand vous  
» me racontez l'alliance durable qu'il a formée avec vous ,  
» je crois être en sa présence , j'entends ses décrets éter-  
» nels , et la crainte s'empare de mon cœur. Ah ! mon père ,

» quelles leçons je trouve dans le cours vertueux de votre  
 » vie ! Je vois dans vos actions la règle des miennes : dans  
 » les événemens merveilleux et extraordinaires que je  
 » vous entends raconter , j'aperçois les voies secrètes des  
 » desseins de Dieu : dans les miracles , dans les faveurs  
 » dont il a été si prodigue envers vous , je reconnais sa  
 » grandeur , et je vois combien vous lui êtes cher , etc. »

Métastase étoit aussi savant littérateur que grand poète. On a de lui un extrait de la poétique d'Aristote et une traduction de l'Art poétique d'Horace. On a trouvé après sa mort des réflexions sur toutes les tragédies grecques et sur les comédies d'Aristophane. Ces petites dissertations sont infiniment précieuses pour les auteurs dramatiques, et pour les amateurs de l'antiquité. On voit que Métastase avait approfondi son art ; et que les circonstances auxquelles il a été forcé de se soumettre purent seules l'empêcher de réformer l'Opéra italien.

Ce dernier ouvrage, fruit des méditations solitaires de l'auteur, nous amène naturellement à donner, comme nous l'avons promis, quelques détails sur sa vie privée. Elle ne présente pas des événemens bien importants. Comme celle d'un homme de lettres qui n'eut ni jalousie, ni intrigue, elle n'offre guère que l'histoire des travaux de l'auteur. Il possédoit toutes les vertus qui caractérisent le vrai philosophe : bon fils, bon frère, il soutenait sa famille ; son père n'existait que par ses secours ; son frère moins âgé que lui était l'objet de ses plus tendres sollicitudes : non-seulement il l'aidait par ses libéralités, mais il le dirigeait par ses conseils. Les lettres de Métastase qui ont été rendues publiques malgré lui, prouvent tout ce que nous venons de dire. On aime à voir un poète justifier ainsi par sa conduite l'opinion, trop souvent démentie, de la douce influence que les lettres devraient avoir sur les

mœurs de ceux qui les cultivent. Comme cette correspondance est très-peu connue en France où elle n'a jamais été imprimée, nous en traduirons quelques fragmens qui suffiront pour donner une idée du caractère de l'auteur : on verra quelle sagesse, quelle réserve règnent dans ses relations intimes ; et si l'on compare sa correspondance avec celles des philosophes modernes, on sentira la différence qui existe entre le véritable homme de lettres, et les écrivains séditieux dont les maximes ont eu des applications si funestes.

Métastase, après avoir été élevé par le célèbre Gravina, fut appelé à la cour de Vienne sur la recommandation d'Apostolo Zeno, qui le fit connaître à l'empereur Charles VI. Ses qualités aimables ne tardèrent pas à lui attirer une faveur dont il n'abusa jamais. Souvent le monarque, tourmenté de la maladie qui le conduisit au tombeau, faisait appeler le poète, et l'admettait à l'honneur de dîner tête à tête avec lui : la gaieté douce et agréable de Métastase dissipait la mélancolie du prince, et l'aidait à supporter ses maux. Au milieu des applaudissemens de cette cour, Métastase, ainsi que les bons poètes, n'était jamais content de ses ouvrages ; des inquiétudes, des doutes presque toujours mal fondés le tourmentaient sans cesse. Voici comment il s'exprime à ce sujet ; ses réflexions peuvent s'appliquer aux défauts de la plus grande partie des hommes :

« Je me connais, et cependant je ne me corrige pas,  
 » Cette obstination dans un défaut qui me tourmente, sans  
 » me donner aucun plaisir, me fait quelquefois réfléchir  
 » à l'influence que notre corps exerce sur notre ame. Si,  
 » par de sages méditations, mon ame parvient à se con-  
 » vaincre que cet excès d'inquiétude est un défaut incom-  
 » mode, douloureux, inutile, et devient un obstacle à  
 » mes

## THERMIDOR AN XII.



» mes travaux , pourquoi donc ne peut-elle pas  
» riger ? pourquoi n'exécute-t-elle pas la résolution  
» vent prise de secouer ces doutes ridicules ?.... Il  
» tain que la plus grande partie des hommes n'agissent  
» point par l'impulsion de leur raison , mais par celle de  
» leurs sens.... Si cela n'était pas ainsi , tous ceux qui  
» pensent bien agiraient de même ; nous voyons cependant  
» le contraire le plus souvent. Qui mieux qu'Aristote a  
» parlé de la vertu , et qui a été plus ingrat que lui ?  
» Qui mieux que Sénèque a enseigné à mépriser la mort ,  
» et qui l'a redoutée plus que lui ? Qui a mieux parlé d'é-  
» conomie que notre Paul Doria , et qui a jamais dissipé  
» son patrimoine plus misérablement ? Au total , ces ob-  
» servations sont vraies ; je ne les considérerai pas sous  
» leurs divers rapports , parce qu'elles me meneraient trop  
» loin. »

Métastase abandonnait à sa famille les rentes qu'il possédait en Italie : il paraît que le recouvrement en fut incertain pendant quelque temps ; c'est ce qu'exprime la lettre suivante , que le poète écrivit à son frère : « Qui sait  
» comment s'arrangera l'affaire de mes rentes dans le  
» royaume de Naples ? Cette pensée m'a un peu troublé ,  
» non pas pour moi , mais pour vous et pour notre fa-  
» mille. Je me sens assez de constance pour n'être pas ému  
» de leur perte ; mais je ne puis attendre d'autrui la même  
» fermeté. Cependant , la pièce n'étant pas terminée , qui  
» peut prévoir la catastrophe ? Je me suis tant de fois at-  
» tristé de choses qui m'ont été ensuite profitables , et je  
» me suis si souvent réjoui de celles qui me sont deve-  
» nues nuisibles , que je ne sais plus de quoi me féliciter  
» ou me plaindre. En définitif , quand l'événement serait  
» au nombre de ceux que l'on peut appeler des malheurs ,  
» satisfait de ne l'avoir pas mérité , persuadé que je n'ai

» pu m'y soustraire , je le souffrirai comme on souffre les  
 » intempéries des saisons , ou les maladies qu'on ne s'est  
 » pas attirées par des excès. »

Métastase , regardé de son temps comme le meilleur poète de l'Italie , devait avoir beaucoup d'envieux ; par un bonheur sans exemple , il n'eut pas d'ennemis : son indulgence pour tous ceux qui couraient la même carrière que lui , les accoutumait à son immense supériorité ; il recommandait la même indulgence à sa famille et à ses amis. Les conseils suivans , qu'il donne à son frère , sont pleins de raison et de modestie :

« Vous faites très-bien si , comme vous me l'assurez , et  
 » comme je le crois , vous vous montrez très-indulgent  
 » pour les poésies qui paraissent , de quelque genre qu'elles  
 » soient. Les liens de parenté et d'amitié qui nous unis-  
 » sent rendent vos jugemens suspects ; et , s'ils ne sont  
 » pas plus que modérés , ils serviront moins à montrer les  
 » fautes d'autrui que votre prévention. Nous sommes na-  
 » turellement tous portés à nous opposer à la violence et  
 » à l'injustice : ainsi , tout ce qui pourrait vous faire con-  
 » sidérer comme jaloux des autres , au lieu de me faire  
 » des partisans , soulèverait contre moi beaucoup d'enne-  
 » mis. Quand vous ne pourrez , sans honte , applaudir à  
 » un ouvrage , gardez le silence ; laissez le public décider.  
 » Ne me croyez pas si faible que je regarde comme un  
 » outrage les louanges qu'on donne aux autres , si or-  
 » gueilleux que je ne veuille pas avoir de rivaux , et si  
 » lâche que je puisse vouloir augmenter ma gloire en  
 » abaissant celle d'autrui. » Que l'on compare cette ma-  
 » nière de parler de ses rivaux avec celle de M. de Vol-  
 » taire , dans sa vieillesse , lorsqu'il jugeait ceux dont il  
 » croyait avoir à craindre la concurrence !

Le frère de Métastase exerçait à Rome l'état d'avocat ;

Il paraît qu'il n'étoit pas aussi sage que lui. Une maladie de langueur, suite de quelques excès, l'avoit dérobé à ses travaux : Métastase, en le félicitant de sa convalescence, lui donne les conseils les plus sages et les plus tendres. Cette lettre peut être considérée comme un modèle de raison, sans pédanterie.

« Je croirai mes inquiétudes bien payées, si au moins, »  
 » après cette maladie, vous avez plus soin de votre santé »  
 » dont je crains bien que vous n'ayez abusé. Votre consti- »  
 » tution, les travaux de votre état ne peuvent s'accorder »  
 » avec certaines irrégularités, qui seraient sans consé- »  
 » quence pour tout autre. Je trouve, dans la philosophie, »  
 » d'excellens argumens pour me fortifier contre l'idée de »  
 » ma fin, mais n'en trouve pas contre un état de santé plus »  
 » terrible qu'elle, puisqu'il nous prive et du plaisir de la »  
 » vie, et du repos de la mort. Ayez soin, je vous prie, »  
 » autant qu'il dépendra de vous, d'éviter une situation »  
 » si déplorable, qui n'est jamais plus douloureuse que »  
 » lorsqu'on se reproche de l'avoir méritée. J'espère que »  
 » vous aurez ce soin : à notre âge, et avec votre expé- »  
 » rience, il seroit honteux de moins consulter sa raison »  
 » que ses passions; mais mon espoir le plus certain est que »  
 » vous céderiez aux instances d'un frère auquel votre amitié »  
 » ne vous permet pas de rien refuser. Ne vous effrayez pas, »  
 » comme si je voulois exiger de vous des extravagances, »  
 » il n'y a personne au monde qui désapprouve plus que moi »  
 » ces malheureux qui, par une crainte immodérée de la »  
 » mort, se privent de tout ce qui peut rendre la vie agréable. »  
 » Je ne desiré pas que vous soyez, sur ce point, ou jansé- »  
 » niste ou pélagien. Je demande que vous fassiez de la »  
 » santé l'usage que les hommes prudents font de l'argent : »  
 » il faut mesurer les dépenses au capital, de manière que »  
 » ni l'avarice, ni la prodigalité ne nous privent de ce dont

» nous avons besoin. Prenez cet avis en bonne part; faites-  
 » en usage, et rendez-moi le même service quand je vous  
 » paraîtrai en avoir besoin. Qui nous avertira de nos défauts,  
 » si nous ne nous en avertissons pas l'un et l'autre? »

Le desir de faire connaître Métastase sous de nouveaux rapports nous a peut-être menés trop loin. Notre excuse se trouve dans l'intérêt que ses lettres nous ont paru devoir inspirer.

L'éditeur des Pensées extraites des opéras de Métastase est loin d'avoir mis le lecteur en état d'apprécier les talens de ce poète : ce recueil, ainsi que nous l'avons déjà observé, n'est qu'un composé de matériaux informes qui n'ont aucune étendue; ni aucune suite. Quelle idée pourrait-on se former du meilleur poète, de Racine même, si l'on mettait dans la forme alphabétique ses pensées sur divers sujets, et si l'on en faisait une espèce de dictionnaire? Il reste à savoir si ce recueil peut être utile aux jeunes gens qui apprennent l'italien.

Depuis quelque temps, on ne néglige rien pour diminuer le travail de ceux qui étudient; on veut leur procurer un plaisir plutôt qu'une occupation sérieuse. En écartant en apparence les difficultés, on éteint en eux le desir de les vaincre; et il en résulte que les étudiants ne font qu'effleurer les objets sur lesquels on les exerce : ils n'acquiescent que des connaissances superficielles; ce qui équivalant à un peu moins que rien. Cette observation peut s'appliquer à presque tous les nouveaux systèmes d'éducation. Les prétendus philosophes qui les ont conçus n'ont pas remarqué que la Providence, en assujétissant les hommes au travail, ne leur a promis le succès et les douceurs du repos qu'à la condition expresse qu'ils les mériteraient par leur application et par leurs fatigues; l'enfance doit être habituée de bonne heure à cette loi, qui

ne souffre pas d'exception. Sans travail, dans quelque état que l'on soit, nulle instruction, nul talent, et nul véritable plaisir: ainsi tous les projets qui promettent d'élever l'enfance sans lui faire éprouver aucune peine, ne sont qu'un pur charlatanisme.

On peut mettre au nombre des résultats de cette nouvelle doctrine, cette multitude d'abrégés qui ne peuvent donner qu'une fausse idée des auteurs d'où ils ont été tirés. Ceux qui veulent cultiver la littérature italienne doivent lire les chefs-d'œuvre dans leur entier; ils n'en connaîtront toutes les beautés qu'en examinant leur ensemble, en suivant la marche de l'auteur dans les détails, et sur-tout en remarquant l'art qu'il emploie à varier son style, à lui faire prendre tous les tons, et à lier, par d'heureuses transitions, les objets qui, au premier coup-d'œil, paraissent les plus opposés. Ce n'est sûrement pas ce qu'on peut attendre d'un dictionnaire alphabétique des pensées de Métastase.

P.

*Essais d'un jeune Barde*, par Charles Nodier. Prix: 1 fr. 50 c. A Paris, chez madame Cavanach, libraire, nouveau passage du Panorama; et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n° 42.

M. Nodier sollicite l'indulgence des critiques; tout ce qui s'appelle *essai* y a des droits en général: ceux-ci en ont besoin, et n'en sont pas aussi tout-à-fait indignes. Il est trop facile de prouver la première proposition; et je desire qu'en lisant les citations que je ferai on soit convaincu de la seconde.

Il est fâcheux pour un auteur qu'on soit obligé de chercher le sens de sa pensée; il l'est encore bien davantage

qu'on ne le trouve point après l'avoir cherché. L'auteur de ce petit livre dit que « c'est un monument qu'il élève entre ses essais et ses forces. » Je confesse qu'il m'est impossible de deviner le mot de cette énigme.

Le jeune barde débute par quelques imitations d'Événor, qui ne manquent pas de verve ; on est fâché d'y trouver des tournures prosaïques, telles que celle-ci :

*Il fait froid, je suis mal.*

ou des vers incompréhensibles, comme lorsqu'il dit, en parlant d'un roi mort :

Il ne rêvera plus le poignard de l'esclave,  
Par la peur affermi.

Si Œdipe avait été condamné à démêler des choses aussi embrouillées, il est probable qu'il ne fût jamais monté sur le trône des Thébains.

On regrette que l'auteur ait employé son talent à excuser le suicide, que les plus éclairés d'entre les païens condamnaient, et sur-tout à traduire une partie du *Cantique des Cantiques*, dont Voltaire nous avait déjà donné une traduction dans des vues très-peu orthodoxes : il faut croire que M. Nodier n'en a eu d'autre que de lutter contre ce grand maître ; c'est une tentative qu'il a risquée sans consulter ses forces. Il y a plus de patriotisme que de poésie dans la *Prophétie contre Albion*.

Sur ses murs abrutis Carthage désolée,  
Expia les succès de ses murs triomphans.

Les murs de Carthage ne furent jamais triomphans : quand les Romains les assiégèrent, ils les prirent. Le prophète a-t-il voulu, par ces murs triomphans, désigner les vaisseaux de Carthage ? On appelle quelquefois, en langage poétique, les vaisseaux des citadelles flottantes, mais non des murs tout crûment.

Et de ta grandeur qui s'écoula  
Tu n'as pas différé l'écueil.

Une grandeur qui s'écoule, et un écueil différé, sont des expressions bien impropres.

Le Tasse aux loisirs du génie  
Dédiant sa captivité,

ne vaut guère mieux; il faut encore un commentaire pour entendre cette *dédicace*.

Cependant M. Nodier sait, quand il veut s'en donner la peine, être clair, naturel, et même élégant et facile: telle m'a paru du moins la romance qu'on va lire, et dont il a puisé l'idée dans cette phrase de l'auteur célèbre du *Génie du Christianisme*: « Le peuple était persuadé que » nul ne commet une méchante action sans se condamner » à avoir le reste de sa vie d'effroyables apparitions à ses » côtés. » Cette romance est intitulée *le Rendez-vous de la Trépassée*:

Claire et Paulin avec simplicité

Coulaient leurs jours,

Et voyaient fleurir leur jeunesse,

Et leurs amours,

Rien ne pouvait en apparence

Les désunir.

Le temps cher à leur espoir

Allait venir.

Ils ne rêvaient qu'hymen, et joie;

Loisirs heureux,

Qu'un Dieu consolateur envoie

Aux amoureux.

Mais de Paulin vint le père:

« Il faut partir,

» Et de la main de votre Claire

» Vous départir. »

Il s'en alla vers sa future,

En grand émoi:

« Déplorable mésaventure;

» C'est fait de moi!

- » Mon père veut que je le suive,  
 » Et dès ce soir.
- » Mais jurons-nous, quoi qu'il arrive,  
 » De nous revoir.
- » Si quelqu'un, d'un amour coupable  
 » Veut te lier,
- » Tu répondras : suis-je capable  
 » De l'oublier ?
- » Bientôt mon ami va me dire :  
 » Eveillez-vous ;
- » C'est enfin l'heure de sourire  
 » A votre époux.
- » Mais si l'un de nous dans l'attente  
 » Est trépassé,
- » Que son ame reste constante  
 » Au délaissé !
- » Qu'avec doux regard, doux visage,  
 » Et doux parler,
- » Elle vienne du noir rivage  
 » Le consoler. »

Paulin partit. Un cœur novice  
 Est si léger !

Un rien, un desir, un caprice  
 Le fait changer.

Claire est bien loin ; Rose est jolie....  
 Un trait l'atteint.

Le temps fuit, le serment s'oublie,  
 L'amour s'éteint.

Claire apprenant par renommée  
 Ses nouveaux feux,

Lui mande : « Une autre bien-aimée  
 » Obtient tes vœux.

» Celui qui m'occupe à toute heure,  
 » M'a pu trahir.

» Claire lui pardonne, le pleure,  
 » Et va mourir. »

D'abord à de grandes alarmes  
 Il se livra.

Mais Rose d'un air plein de charmes  
 Le rassura.

« Pourrais-tu croire à la nouvelle

» De ce trépas ?

» On se lamente, on se querelle,

» On ne meurt pas.

» La joie est si vite ravie

» A nos desirs !

» Faut-il consumer notre vie

» En déplaisirs ?

» Viens à la fête qu'on dispose

» Finir le jour ;

» Et tu recevras de ta Rose

» Doux lots d'amour. »

Il vole au bal, et fend la presse

Pour la chercher.

Il lui semble que tout s'empresse

A la cacher.

Il croit l'entendre dans la foule,

Au moindre bruit ;

Et voit son espoir qui s'écoule

Avec la nuit.

Mais voilà bien de son amante

Le domino,

Son cou de lis, sa main charmante,

Et son anneau :

« Rose, un heurenx projet t'appelle ;

Il t'en souvient :

» Tu me diras trop tôt, cruelle !

» Que le jour vient.

» Disparaissez, forme empruntée,

» Masque envieux ! »

Il dit ; et Claire ensanglantée

S'offre à ses yeux,

Le bras armé d'un glaive humide,

L'œil égaré,

Le teint meurtri, le sein livide

Et déchiré.

Sans le délivrer de cette ombre

L'aurore a lui ;

Claire promène un regard sombre

Autour de lui.



### 330 MERCURE DE FRANCE,

Dès que ses sens, chargés de veilles,  
 Vont s'assoupir,  
 Elle murmure à ses oreilles  
 Un long soupir.

Mais quand sa peine fut comblée,  
 Il eut merci,  
 Et rendit son ame accablée  
 D'un noir souci.

Puisse, comme lui, tout par jure  
 A son serment,  
 Subir de sa lâche imposture  
 Le châtement.

Je ne vois, dans cette romance, aucun des défauts que j'ai relevés dans quelques autres vers; c'est une des plus jolies qui depuis long-temps me soient tombées sous la main. D'où vient cette différence? c'est qu'ici l'auteur n'a imité ni copié personne; c'est qu'il a rencontré le genre qui convient à son talent.

Son recueil finit par quelques morceaux de prose; il offre quelques pensées de Shakespeare, parmi lesquelles il me semble qu'il y en a de fausses, de communes et de justes.

Dans la première classe, je placerai celle-ci: « La gloire » est comme un cercle tracé dans l'onde; il croît et s'étend, » jusqu'à ce qu'à force de s'étendre il s'évanouisse. » C'est ce qu'on pourrait dire de nos affections, qui ne sont fortes et durables que lorsqu'elles se concentrent; mais la gloire ne s'évanouit pas en s'étendant; au contraire, elle s'accroît.

Je mettrai cet autre dans la seconde: « Il est, dans les » affaires des hommes, une marée qui, prise à son heure, » les conduit à la fortune: s'ils manquent le moment, tout » le voyage de leur vie tourne misérablement dans les » écueils et la détresse. » C'est comme si l'on disait qu'il faut prendre l'occasion au trespas, ou ne pas manquer le coche.

Enfin, dans la troisième, celle-ci, qui déceit un observateur, et qui est exprimée avec énergie : « Souvent les » caractères indécis et flottans s'enfoncent plus avant dans » un projet, par l'effet même de leur crainte et le poids de » leur indolence. »

Il est encore vrai de dire que « le puissant qui est tombé, » lit sa chute dans les yeux des autres. »

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

*Ossian cadet, ou les Guimbardes, parodie des Bardes, en 3 petits actes qui n'en font qu'un, bardés de couplets; par MM. Dupaty, Chazet et Moreau.*

Tel est le titre de cette parodie, titre plus long que plusieurs scènes d'opéra, et dans lequel on a cherché à mettre de l'esprit, afin qu'il y en eût partout.

La première représentation de cette espièglerie fut précédée d'un assommant vaudeville, intitulé *la Succession*, et dont l'auteur a très-sagement gardé l'anonyme. Quoique les spectateurs à ce théâtre soient communément portés à l'indulgence, ils ont témoigné qu'ils étoient excédés de *la Succession*. On avoit d'ailleurs lâché tous les doubles pour la jouer. Le parterre a fait entendre quelques sifflets. L'actrice chargée du couplet d'annonce de la nouvelle pièce, a été si décontenancée qu'elle a craint que sa mémoire ne l'abandonnât; elle a tiré un papier sur lequel étoit son couplet; elle l'a chanté en tremblant; mais il a été accueilli, répété, et l'actrice rassurée est rentrée dans les coulisses au bruit des applaudissemens. Ce couplet finit assez bien :

Lorsqu'un fameux lyrique  
 Vous donna l'opéra nouveau,  
 Vous fîtes tous pour sa musique  
 Le doux unisson des bravo.  
 Si nous sommes trop loin des Bardes  
 Pour un tel accompagnement,  
 N'accompagnez pas nos Guimbardes  
 Avec des instrumens à vent.

L'éloge exclusif de la musique est la juste critique des paroles. En général, cette critique est douce et légère ; les parodistes ont préféré le ton de la gaieté à celui de la satire. La plaisanterie qu'ils ont faite sur l'exposition des Bardes, est très-applicable à bien d'autres expositions.

Vous savez tous, mes chers amis,  
Ce que je vais vous dire ;  
Mais . . . . .  
Je veux vous le redire.

L'amante d'Ossian, la sensible Rossemalade (Rosmala), prétend que la gloire des femmes est d'être fidèles. Sa confidente lui répond « qu'il y a bien des femmes qui ne » sont pas glorieuses. » Un premier mouvement a fait applaudir à ce trait, et la réflexion ou la galanterie française a empêché de redoubler les applaudissemens.

Matamore (Duntalmo) invite Ossian cadet à la fête des bonnes gens, où il s'appête à le bien rosser. Cadet demande où elle se donne. — Dans la prairie, au pont de bois, — Il ne faut pas, s'écrie Cadet, que ce soit un pont comme celui de *Misanthropie*. (On sait que ce pont s'écroule sous les pieds d'un des personnages).

Rossemalade se plaint de ce que son père la laissè-là depuis quinze ans ; sans doute, ajoute-t-elle, il a des affaires. Elle le trouve sans le reconnaître ; ils se battent. Puis après la reconnaissance, elle dit : « Voilà ce qui s'appelle un combat singulier. »

On propose à Rossemalade de la tirer de captivité ; elle accepte l'offre, et reste néanmoins bavarder sur la scène. « Mais pourquoi donc, se demande-t-elle, ne » m'en vais-je pas au plus vite ? Qu'est-ce qui me retient ? j'ai l'air de faire ici un monologue d'opéra. »

Ossian cadet, enfermé par Matamore dans une cave, goûte de tous les vins qui s'y trouvent, du Bourgogne, du Champagne, du Tokai : c'est ce qu'il appelle voyager sans sortir de sa place. Il se félicite de ce qu'au lieu de faire le tour du monde, c'est le monde qui tourne autour de lui. Après avoir bien bu, il éprouve une envie de dormir, comme s'il était à l'Opéra. Son sommeil est agité par des rêves ; il voit les Ombres chinoises ; son ami Qui-va-là (Hydala) vient le trouver. Ossian cadet s'étonne avec raison, que Matamore l'ait laissé pénétrer dans cette cave. Qui-va-là offre ses habits à Ossian cadet, pour se sauver, et veut rester à sa place. Cadet convient que c'est beau,

mais il observe que cela n'est pas neuf. Il a déjà vu quelque chose de semblable ; et dans ce temps-ci les Pylades ne sont pas communs. Au dénouement, lorsque Qui-va-là délivre son ami, il lui dit : Le plus heureux, crois que c'est Qui-va-là. Tu m'as déjà chanté ça, répond Ossian.

Il y a, dans le cours de la pièce, un couplet à la gloire de Le Sueur, qui est comparé au soleil, plus brillant lorsqu'il a percé le nuage ; allusion au talent du musicien, que l'envie s'est efforcée d'obscurcir. Ossian cadet finit par une éloge de Laisné. Il voudrait que le cadet eût le charmant talent de l'aîné.

Cette parodie a eu un succès non contesté. On en a demandé les auteurs. Peut-être est-elle un peu trop longue. Ces bagatelles ne doivent jamais l'être. Les parodistes doivent se rappeler que les plus courtes folies sont les meilleures.

## A N N O N C E S.

*Le Livret des prodiges*, ou histoires et aventures merveilleuses et remarquables de spectres, revenans, esprits, fantômes, démons, etc. ; dont les faits et événemens sont rapportés par des personnes dignes de foi. Un vol. in-18 avec fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. pas a poste.

A Paris, chez Pillot aîné, libraires sur le Pont-Neuf, n. 5,

*Œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*, traduites en français, avec des remarques sur les harangues et plaidoyers de ces deux orateurs, précédés d'un discours préliminaire sur l'éloquence et autres objets intéressans ; d'un précis historique sur la constitution de la Grèce, sur le gouvernement d'Athènes, et sur la vie de Philippe, roi de Macédoine ; d'un traité de la juridiction et des lois d'Athènes ; d'un dictionnaire géographique, etc ; par M. l'abbé Auger, de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, de celle de Rouen, etc. Nouvelle édition, 6 vol. in-8°, sur beau papier. et belle impression, ornés du portrait de Démosthène et d'une carte de l'ancienne Grèce. Prix : brochés, 24 fr., et 53 fr. par la poste.

A Paris, chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques, n. 22 ; Déterville, libraire, rue du Battoir, n. 16, près celle de l'Esperon ; et à Angers, chez Mame, père et fils, imprimeurs-libraires.

Ces ouvrages, des deux plus grands orateurs de l'antiquité, manquoient depuis long-temps à la littérature, et doivent être favorablement accueillis du public.

*Voyage dans le département des Alpes maritimes*, avec la description de la ville et du terroir de Nice, de Menton, de Monaco, etc ; par S. Papon. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Barreau, libraire, quai des Augustins, n. 33 ; et Lebour, palais du Tribunat, galeries de bois.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.*

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople* : On assure que , d'après les représentations d'une cour étrangère , la Porte qui desire conserver le système de neutralité qu'elle a adopté , fait difficulté de laisser passer dorénavant des vaisseaux de guerre et des troupes de la Mer-Noire dans la Méditerranée.

Les nouvelles de Saint-Domingue , du commencement de mai , confirment les détails qu'on avait déjà reçus , relativement à la situation où se trouvent tous ceux qui ont montré de l'attachement pour les intérêts du gouvernement français , dans l'île , avant la capitulation. Le massacre est devenu général ; il l'a été particulièrement au Port-de-Paix et à Jérémie. Tous les blancs y ont été égorgés , à l'exception d'un petit nombre de femmes qui ont consenti à vivre avec des officiers noirs.

Voici l'acte par lequel ses généraux ont déferé l'autorité à Dessalines :

« Nous , généraux et chef de l'armée de Haïti , reconnaissant les bienfaits qui nous ont été apportés par le » général en chef Jacques Dessalines , le protecteur de la » liberté dont le peuple jouit , le déclarons , au nom de la » liberté , au nom de l'indépendance , au nom du peuple » qu'il a rendu heureux , *gouverneur-général de Haïti pour » toute la durée de sa vie* , et nous jurons sans contrainte » que nous obéirons aux lois qu'il nous donnera de son autorité , comme étant la première et suprême autorité » que nous reconnaissons. Nous lui conférons le pouvoir » de faire la paix , de déclarer et soutenir la guerre , et » de nommer son successeur. »

En conséquence de cette délation du pouvoir suprême , qui une fois décernée par les chefs de la force militaire , a fait loi pour toutes les autres classes des habitans de l'île , Dessalines a continué de faire peser tout le poids de son autorité vindicative sur les planteurs qui n'ont pas été favorables aux gens de couleur.

On mande de la Jamaïque que de 562 blancs qui étaient à Saint-Domingue , il n'en reste que deux échappés aux derniers massacres. Toutefois il a été permis aux Américains de sortir et d'emporter avec eux leurs effets.

Il se confirme aussi que le 21 avril il y a eu au Cap-Français un massacre général de tous les blancs. Jusqu'à

lors on avait quelquefois épargné les femmes et les enfans ; cette fois , les assassins n'ont épargné ni sexe ni âge ; le massacre a duré trois jours et trois nuits. Avant que cette horrible scène commençât , il avait été mis un embargo général sur tous les navires américains qui se trouvaient dans le port ; cet embargo n'a été levé que le 1<sup>er</sup> mai.

*De Vienne , le 21 juillet :* Différens courriers échangés récemment entre cette ville et Paris , étaient porteurs de dépeches relatives à la nouvelle dignité impériale adoptée par les Français pour leur premier magistrat. Ces négociations ont retardé l'envoi des nouvelles lettres de créance à notre ambassadeur à Paris. On ne croit pas cependant que cette correspondance se borne au nouveau titre du chef de la France , et au rang qu'il occupera parmi les souverains ; il paraît qu'elle concerne des dispositions qui doivent assurer pour long-temps le repos des états de l'Europe.

*De Francfort , le 23 juillet :* Le silence des ambassadeurs à la diète de Ratisbonne , après le vote émis dans les deux collèges par le ministre de l'électeur d'Hanovre , sur la note présentée le 7 mai par le ministre de Russie , et une autre circonstance , font présumer qu'il ne sera plus parlé à la diète de l'affaire dont traitait cette note. La circonstance dont il s'agit , c'est que la formule ordinaire dont on se sert pour aller aux voix , n'a point été ajoutée au protocole de la séance d'avant-hier ; ce qui donne beaucoup de vraisemblance à la conjecture en question.

## P A R I S.

On écrit de Boulogne les 6 et 12 thermidor : La tempête a fait du mal à une division de notre flotte ; on ne manquera pas d'exagérer ce mal à Paris ; on dira que les Anglais se sont mêlés à la tempête : je puis vous assurer qu'il n'y a eu que quelques coups de canon échangés entre les Français et les Anglais. Le véritable vainqueur de cette affaire est le vent d'ouest. L'empereur a travaillé toute la nuit à diminuer ou à réparer les ravages ; il paraissait être dans plusieurs endroits à la fois.

— On ne paraît pas avoir ici le moindre doute sur la descente et sur son plein succès. Il ne peut y avoir d'obstacle que la tempête ; mais le trajet est si court ! et quand les vents auront été bien choisis , ce serait une si grande fatalité qu'ils changeassent dans un petit nombre d'heures.

Enfin, cette grande partie va se jouer, et c'est dans l'étroit canal de la Manche que se décidera le sort de l'Angleterre et de la liberté des mers.

— On lit dans le *Moniteur*: Les seize bâtimens de la flottille de Boulogne, qui, lors de l'ouragan du 2 de ce mois, avaient filé le long de la côte, et mouillé à Etaples et même à Dieppe, sont de retour dans le port de Boulogne. Il paraît qu'on a exagéré cet événement, qui a été fort peu considérable. L'empereur n'a couru aucun danger, puisqu'il était à terre lorsque le coup de vent est survenu pendant la nuit, et presque subitement. Les équipages de quatre bâtimens qui ont échoué, ont été sauvés; une peniche s'est perdue à l'entrée d'Etaples. Ainsi notre perte, en matériel, est fort peu de chose. Celle que nous avons faite en hommes, s'élève à vingt personnes. Quant au bombardement du Havre, il n'a eu d'autre résultat que de tuer une vieille femme et une jeune fille de dix-neuf ans, et de faire à quelques maisons des dommages dont l'empereur a ordonné l'estimation, afin d'indemniser les propriétaires. On ne croit pas que ces dommages s'élèvent au-delà de 20,000 fr.

— Des lettres de Coblenz contiennent des détails fort affligeans sur les dégâts causés dans cette contrée par les orages du 2 thermidor. Plusieurs villages ont entièrement disparu; on cite, entr'autres, Ersenach et Bruch. Dans ce dernier, il ne reste plus que deux maisons. L'inondation ayant surpris les malheureux habitans pendant la nuit, ils n'ont pu échapper à ce désastre. Les bâtimens les plus élevés furent même pour eux un asile inutile; l'église, qui était bâtie en pierres de taille, et le clocher, ont été emportés par les eaux. Les recherches que l'on a faites jusqu'ici pour reconnaître les individus qui ont péri, en font monter le nombre à plus de 200.

— On vient de nétoyer, par les ordres du préfet du département de la Seine, les belles sculptures de la fontaine de Grenelle. MM. Quatremère de Quincy, Molinos et Legrand, chargés de cette opération, y ont employé le procédé décrit par Vitruve et par Pline, pour passer les sculptures antiques à l'encaustique. Ce moyen, qui consiste à boucher tous les pores du marbre par une mixtion d'huile d'œillet et de cire vierge, appliquée à chaud sur le marbre échauffé lui-même, le préserve dans la suite de ces taches noires que l'humidité y produit, et qui ne sont autre chose qu'une végétation de *lichen*, espèce de mousse très-fine dont les racines s'implantent dans les pores du marbre, les écartent à la longue et en corrodent la surface.

(N<sup>o</sup>. CLXIII.) 23 THERMIDOR an 12.  
( Samedi 11 Août 1804. )



# M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

LA CRÉATION DE L'ASTRE DES NUITS,  
ET LE LEVER DU SOLEIL.

(*Second fragment du poëme de La Création.*)

La nuit régnait encore, et de l'or des étoiles,  
Sur le monde assoupi faisait briller ses voiles,  
Quand Ali, dans le sein de son obscurité,  
S'éveille.... De terreur son cœur est agité.  
« Où suis-je, cher époux ? J'ouvre en vain ma paupière,  
Le ciel a-t-il à lui retiré la lumière ?

Ah ! sans chasser la nuit, ne peux-tu par tes vœux  
Dissiper les horreurs de son front ténébreux ?  
D'un astre trop brillant, une image adoucie,  
Ne peut-elle verser sur la terre assoupie  
D'un disque pâlisant la paisible clarté,  
Qui, sans la revêtir de toute sa beauté,

Y

### 338 MERCURE DE FRANCE,

Même en la rappelant, fasse aimer son absence ;  
Qui loin de le troubler, nous montre son silence,  
Attire tes regards jusque sur mon sommeil,  
Et te présente aux miens à l'instant du réveil ? »

« Chère Aï, l'amour même inspire tes prières ;  
A la main qui suspend ces brillans luminaires  
Dans les champs infinis de la création,  
Ils n'ont pas plus coûté que leur moindre rayon :  
Exauce donc mes vœux, ô puissance éternelle !  
Des ombres de la nuit ma faible voix t'appelle ;  
Quand notre œil fatigué des pompes du soleil,  
N'en peut plus soutenir le brillant appareil :  
Et comme la nature au repos s'abandonne,  
Fais qu'un astre nouveau plus doucement rayonne,  
Qu'il nous laisse entrevoir tes chefs-d'œuvre divers,  
Et sans être le jour, colore l'univers. »

Il dit : Un nouvel astre a commencé de luire,  
La lune de la nuit vient éclairer l'empire ;  
A l'éclat doux et pur de son disque argenté,  
Plus que les yeux encor le cœur sent sa beauté ;  
La terre en revêtant son crêpe léthargique,  
Offre la majesté, l'attrait mélancolique  
D'un palais du sommeil, où l'ame, loin du jour,  
Rêve, et vit d'amitié, d'espérance et d'amour.  
La nature dormait, et maintenant repose ;  
De traits mystérieux sa beauté se compose ;  
L'étoile sans pâlir scintille au haut des cieux,  
Le disque de la lune en est plus radieux ;  
Et le regard de l'homme en plongeant dans l'espace,  
Agrandit l'univers de ces cieux qu'il embrasse.

Omen et sa compagne, avec ravissement,  
Ont vu l'astre nouveau monter au firmament,  
Et composer sa cour, son trône et sa couronne,  
Des globes lumineux dont l'éclat l'environne.

. . . . .

Le nouvel astre fuit au retour de l'aurore,  
 Et de feux plus brillans l'univers se colore;  
 Des monts leur premier jet frappe les cimes, luit,  
 Et les enflamme au sein des ombres de la nuit;  
 Dans l'air une vapeur purpurine et blanchâtre  
 Du père du matin voile encore le théâtre;  
 Bientôt de sa couronne un rapide rayon  
 Part, et de tout l'espace a touché l'horizon.  
 O toi, qui chaque jour d'un torrent de lumière,  
 Sans t'épuiser jamais, inondes ta carrière;  
 Qui dans le même éclat, la même majesté,  
 Triomphas de la nuit et de l'éternité;  
 Soleil, je te salue ! avec Dieu tu partages  
 De l'univers charmé l'encens et les hommages;  
 Tant sur ton front l'auteur de la création  
 Fit resplendir le sceau de la perfection !  
 De la hauteur des cieux tu répands sur le monde,  
 De bienfaits et de vie une source féconde;  
 Emblème ravissant de la divinité  
 Qui dans tes rayons purs épanche sa bonté :  
 Pour vivre de tes feux, des mondes te suivirent.  
 Quand tes premiers regards sur eux se répandirent  
 En monarche, dès-lors, ta force a dirigé  
 De ces mondes le peuple autour de toi rangé;  
 A ton lever fidèle, heureux de ta présence,  
 Dans un ordre constant il décrit l'orbe immense  
 Où ceint de tes clartés, vêtu d'azur et d'or,  
 Si tu fuis, il n'est plus ; tu luis, il est encor.  
 Roi des cieux, de ton roi rappelle la mémoire,  
 Annonce à tous les yeux sa grandeur et sa gloire !

Par VERNES (de Genève).

LA SENSITIVE.

« D'une bergère de ton âge,  
 » La Sensitive dans nos champs,

» Chère Cloé, m'offre l'image.»  
 (Disait des mères la plus sage,  
 À sa fille dont les quinze ans,  
 Et la figure et le corsage,  
 Déjà commençaient au village

De fixer tous les yeux, d'inspirer tous les chants).

« Oui, cette plante solitaire  
 » De la pudeur t'apprend les lois  
 » Mieux que ma bouche ne peut faire :  
 » Trompant le toucher téméraire,  
 » Sur elle-même tu la vois  
 » Se replier pour s'y soustraire;  
 » Et par un instinct salutaire  
 » Dérober son feuillage à ton souffle, à tes doigts.

» A l'observer sois attentive,  
 » Imite-la, c'est encor mieux;  
 » Comme elle sur-tout sois craintive,  
 » Mon enfant. De toi s'il arrive  
 » Qu'un berger trop audacieux  
 » Semble approcher sa main furtive,  
 » Emule de la Sensitive,  
 » Voile ton front, et fuis en invoquant les Dieux.»

A la morale maternelle,  
 Seulôte au bois le lendemain,  
 Cloé jurait d'être fidelle :

« Je t'imiterai, disait-elle,  
 » Chaste Sensitive... » Soudain  
 A Cloé qu'il pouvait entendre,  
 Ainsi répond d'une voix tendre

Un berger qui l'aborde, une rose à la main.

« Pour toi qui m'occupes sans cesse,  
 » J'ai cueilli ce bouton naissant,  
 » Cloé, sous mon doigt qui le presse,  
 » Vois se déployer la richesse  
 » De son calice éblouissant.  
 » Ainsi ta beauté, pour éclore,

» Attend, bouton de rose encore,  
 » La main, l'œil, et sur-tout les baisers d'un amant.»  
 Du moraliste peu sévère  
 Cloé bientôt reçoit le bras  
 Puis un, deux baisers, sans colère;  
 Puis.... Retournant près de sa mère,  
 Elle lui dit : « Tu permettras,  
 » De la vertu rigide apôtre,  
 » Que, Sensitive pour tout autre,  
 » Je sois rose du moins pour le jeune Lycas.»

S. L.

## O V I D E

AU PORTIER DE SA MAÎTRESSE.

*(Sixième Élégie.)*

PORTIER, chargé du poids d'une chaîne éternelle,  
 Fais tourner sur ses gonds cette porte rebelle  
 Ou si c'est trop pour moi, daigne au moins l'entrouvrir;  
 J'entrerais de côté. Quand il m'a fait maigrir,  
 L'amour me ménageait sans doute l'avantage  
 De pouvoir me glisser par un étroit passage  
 Au milieu d'une garde, et dans l'obscur nuit,  
 Il m'apprend à marcher sans danger et sans bruit.  
 Autrefois je tremblais à l'aspect des ténèbres,  
 Je ne rêvais qu'esprits, que fantômes funèbres;  
 Vénus et Cupidon, riant de ma frayeur,  
 Me dirent : Avant peu tu n'auras plus de peur.  
 J'aime : je ne crains plus ni le fer, ni les ombres,  
 Ni les spectres errans dans les espaces sombres.  
 Je ne crains que toi seul, tes lenteurs, tes refus,  
 Je te flatte; mes vœux timidés et confus  
 Ne s'adressent qu'à toi : tes mains tiennent la foudre  
 Qui peut m'anéantir et me réduire en poudre.  
 Entr'ouvre seulement le guichet, et mes pleurs  
 T'attesteront l'excès de mes longues douleurs.

### 342 MERCURE DE FRANCE;

Souviens-toi que, tremblant sous le fouet redoutable,  
De ton pardon, un jour, tu me fus redevable.

Ce que de ta maîtresse alors j'obtins pour toi,  
Ne pourrais-je aujourd'hui le réclamer pour moi ?  
C'est ici le moment de la reconnaissance.

« Ouvre-moi donc, portier ! déjà la nuit s'avance. »

Puisses-tu de tes fers ainsi te dégager,  
Et voir l'eau que tu bois en vin pur se changer !

Vainement à crier je m'épuise et m'enroue ;  
La porte sur ses gonds s'affermit et se cloue.

Qu'une ville en péril résiste aux ennemis ;  
Mais faut-il repousser l'amant tendre et soumis ?

Faut-il en pleine paix, toujours être en défense ?

« Ouvre-moi donc, portier ! déjà la nuit s'avance. »

Je ne viens point armé, ni suivi de soldats ;

Je suis seul, hors l'Amour qui s'attache à mes pas :

Aussi de l'éloigner pourrais-je être capable ?

De ses membres, mon corps est moins inséparable.

En tête un peu de vin, beaucoup d'amour au cœur,

La couronne en désordre... Et cela te fait peur ?

Voilà de quoi vraiment redouter ma présence !

« Ouvre plutôt, portier ! ouvre, la nuit s'avance. »

Es-tu sourd ? ou Morphée, inconnu des amans,

Aurait-il engourdi ton oreille et tes sens ?

Cependant je n'ai pu tromper ta vigilance,

Quand j'ai voulu, la nuit, m'introduire en silence.

Peut être ton amante est-elle entre tes bras !

Que ton sort et le mien différent en ce cas !

Que j'envie, à tel prix, ta servile existence !

« Ouvre-moi donc, portier ! ouvre, la nuit s'avance. »

Me trompé-je ? est-il vrai ? sur ses gonds gémissans

La porte frémit-elle ? et qu'est-ce que j'entends ?

Hélas ! de l'aquilon la brusque violence

Seule a causé l'erreur et ma courte espérance.

De la nymphe Orythie, ô fougueux ravisseur !

Accours ! sur ces battans exerce ta fureur !

Mais tout dort ; jusqu'au vent , tout garde le silence.  
 « Ouvre donc , ô portier ! la nuit , la nuit s'avance. »  
 Ouvre ! ou de tes mépris , bientôt sur la maison ,  
 Et la flamme et le fer vont me faire raison.  
 La Nuit , l'Amour , Bacchus , sont de terribles guides :  
 Ils ignorent la honte , et ne sont pas timides.  
 Les menaces , les vœux , j'épuise tout en vain :  
 On ne peut amollir ni le fer , ni l'airain.  
 Indigne de l'honneur de garder une belle ,  
 Tu n'es que le geolier d'une prison cruelle.  
 Déjà le frais matin , et le chant du réveil ,  
 Arrachent l'ouvrier aux douceurs du sommeil ;  
 Toi qui ceignis mon front , malheureuse couronne ,  
 Sur ce seuil trop ingrat Ovide t'abandonne !  
 Que de mon désespoir , près de Corinne au moins ,  
 Tes fleurons sans honneur soient les tristes témoins !  
 Adieu , portier maudit , fléau des cœurs sensibles ,  
 Immobiles verroux , barrières inflexibles ;  
 Seuil qu'on ne peut franchir , et vous , murs odieux ,  
 D'un amant désolé recevez les adieux !

KÉRIVALANT.

ENIGME.

A mon pouvoir divin tout mortel rend hommage :  
 Je suis vainqueur du temps , des hommes et des Dieux ;  
 Je console l'absent , j'adoucis l'esclavage ;  
 Je règne sur la terre , ainsi que dans les cieux.

Par M. VERLHAC (de Brives).

LOGOGRIPHE.

Je me tiens dans les champs , on me trouve à la ville ;  
 Je puis nuire partout , partout je suis utile.  
 Quel calme autour de moi ! quelle aimable fraîcheur ;  
 Et près de moi , souvent , quel fracas ! quelle odeur !

### 344 MERCURE DE FRANCE,

Le repos m'est funeste, et l'on a vu mon être  
Disparaître en un temps, dans l'autre reparaître.  
On vante mes bienfaits, on m'évite, on me fuit;  
Si je plais, quelquefois, lecteur, c'est par mon bruit.  
Enfin, quoique toujours dans la fange et l'ordure,  
Mon corps n'en est pas moins une chose très-pure.  
Outre ces attributs de mes pieds réunis,  
Mon sein pourrait t'offrir des objets infinis;  
Mais je ne veux ici qu'un moment te distraire;  
Et qui gazouille trop, fatigue au lieu de plaire.  
Deux mots te suffiront pour me connaître bien :  
Prends mes trois derniers pieds, sans eux je ne suis rien,  
Et toi-même, lecteur, tu serais fort à plaindre.  
Saisis-toi de mon tout, divise-le sans craindre :  
L'une de mes deux parts fait paraître à tes yeux  
Ce qui sert aux trois pieds, du moins en plusieurs lieux ;  
Avec deux pieds nouveaux, précédés de ma tête,  
C'est là que trop souvent malgré moi je m'arrête,  
Que peut-être cent fois tu maudis mon séjour.  
Je suis arbre, poisson, ville et jeu tour-à-tour ;  
Je marque le plaisir, j'annonce la tristesse ;  
Tantôt.... Non, non, c'est trop ; fidèle à ma promesse,  
Evitons un détail pénible, hors de saison ;  
Toutefois si quelqu'un n'a pu trouver mon nom,  
Qu'il lise les Jardins du moderne Virgile,  
Ou plutôt se rappelle une élégante idylle.

Par P. ROQUE (de Brives).

---

#### C H A R A D E S

LA Chine, l'Helvétie produisent mon premier ;  
Un malade parfois guérit par mon dernier ;  
Et dans l'antique Grèce on trouvait mon entier.

---

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Main*.  
Celui du Logogriphe est *Serre-tête*, où l'on trouve *serre*.  
Celui de la Charade est *Cor-dil*.

*L'Enéide*, traduite en vers français par *J. Delille*.  
 Quatre volumes in-8°, figures, avec le texte.  
 Prix : 24 fr., et 30 fr. ; grand in-18, 14 fr.,  
 et 17 fr. ; *idem* quatre vol., petit in-18, 10 fr.,  
 et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et  
*Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-  
 Enfans ; et chez *le Normant*, imprimeur-  
 libraire, rue des Prêtres Saint - Germain -  
 l'Auxerrois, n°. 42.

(Cinquième extrait.)

APRÈS les grandes émotions du quatrième livre, il était difficile que le cinquième pût intéresser, et je doute même que personne les ait jamais lus de suite, sans souffrir un refroidissement très-sensible. M. Delille blâme ceux qui éprouvent cette impression, comme s'il dépendait du lecteur d'être échauffé ou refroidi par les diverses situations d'un poëme. Je crois que c'est à Virgile lui-même qu'il faut s'en prendre, si l'Enéide n'offre pas cet enchaînement d'aventures, de passions et de caractères, par lequel Homère et le Tasse soutiennent si habilement la curiosité. Pourquoi, en effet, l'intérêt semble-t-il mourir avec Didon ? C'est qu'aucun autre personnage n'attire l'attention de son côté ; c'est qu'Enée n'attache pas, c'est qu'on s'inquiète peu de savoir ce qu'il devient dans sa fuite ; c'est qu'on n'a d'autre perspective que l'arrivée des Troyens en Italie, événement peu intéressant par lui-même, et qui le devient encore moins par la lenteur avec laquelle il est conduit. Enfin, si j'ose le dire, le sujet même du cinquième livre a quelque chose qui blesse les convenances. La mort de Didon laisse dans l'ame des impressions de douleur

assez fortes, pour qu'on ne puisse passer aussi vite que le fait Enée, du bûcher de cette reine au spectacle des jeux qu'il fait célébrer en l'honneur d'Anchise. Les jeux, dans l'Iliade, sont amenés avec plus d'art et de bienséance. Ils offrent un délassement agréable au lecteur fatigué d'une longue suite de batailles, et ils l'intéressent bien davantage, parce qu'il y retrouve les principaux personnages qu'il a vus en action dans tout le cours du poëme; au lieu que, dans l'Enéide, on ne s'embarrasse guères, à dire vrai, que ce soit *le fort Gyas* ou *le fort Cloanthe* qui emporte le prix. Ce cinquième livre, tout brillant qu'il est de poésie, me paraît donc un épisode inutile, un ornement déplacé qui ne sert qu'à ralentir le poète dans sa marche; et ce défaut est d'autant plus sensible, que le sixième livre est lui-même tout épisodique, mais mieux lié au sujet, plus attachant par le fonds, et d'une couleur qui eût paru plus décente après le quatrième livre. Ceux qui veulent absolument justifier les divertissemens du cinquième, donnent pour excuse le motif de piété filiale qui porte Enée à les instituer. Mais ils ne voient pas que le sixième satisfaisait beaucoup mieux à ce motif, puisqu'Enée y fait un acte de piété bien plus héroïque, en descendant aux Enfers. Au reste, Virgile paraît s'être piqué de surpasser Homère dans la description de ces jeux, et il faut convenir que sa versification est plus travaillée, plus savante et plus harmonieuse que celle du poète Grec. Le vers d'Homère manque quelquefois de césure; et il se termine assez souvent par un mot de quatre ou cinq syllabes, ce qui en rend la chute pesante et désagréable. Virgile, au contraire, ne conserve pas seulement dans la césure le repos de l'oreille, mais il a poussé le goût et le soin de l'harmonie à un degré de perfection si rare, il a varié la coupe de

sés vers avec un art si heureux, qu'ils n'offrent jamais le retour des mêmes sons, des mêmes formes, ni des mêmes mouvemens; et c'est ce qui fait que ce poète, dans les endroits mêmes qui paraissent languir, vous enchante encore par la seule beauté de la mélodie.

M. Delille a fait, dans notre langue, une étude particulière de l'harmonie imitative, et il a quelquefois égalé Virgile dans les belles descriptions du cinquième livre. On doit ajouter à sa louange, que le mélange harmonieux des longues et des brèves semble donner à la poésie latine un grand avantage sur la nôtre, où du moins des ressources d'un usage plus facile; ainsi, dans ces vers, qui sont si riches en sons imitatifs,

*Ast ubi clara dedit sonitum tuba, sinibus omnes  
Haud mora, prosilivere suis; ferit æthera clamor  
Nauticus, adductis spumant freta versa lacertis.  
Infundunt pariter sulcos, totumque dehiscit  
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor,*

ceux qui sentent combien il est difficile de trouver un équivalent à cette suite rapide de dactyles, et à ce choix de syllabes pittoresques, ne reprocheront pas à M. Delille d'avoir affoibli, peut-être, le mouvement et l'énergie de quelques vers; ils le loueront d'avoir rendu l'effet général de cette peinture.

Le signal est donné : la troupe impétueuse  
Part; leurs cris fendent l'air; l'onde tumultueuse  
Sous leurs coups cadencés écume à gros bouillons;  
Tous déchirent son sein par de larges sillons :  
L'eau frémit sous leur proue, et l'humide carrière  
Sous leurs rames s'ébranle, et s'ouvre toute entière.

Il ne faut cependant pas attacher à ces beautés d'harmonie imitative, plus de prix qu'elles n'en ont. Ce serait un défaut de les prodiguer, et un goût puéril de les rechercher avec un art pénible. Elles doivent naître du sujet et de la disposition naturelle des mots. Ceux qui ne les produisent que par

### 348 MERCURE DE FRANCE ;

des constructions forcées, ou par un assemblage de mots bizarres, changent la poésie en un art mécanique. La véritable mélodie ne tourmente pas le style, pour rendre des effets matériels. Elle peint les sentimens de l'ame avec une expression vraie et naturelle; elle met l'accent du cœur dans les paroles. C'est ainsi que Virgile peint la tristesse de ces femmes troyennes, qui pleurent au bord de la mer, en pensant à leur patrie :

..... *Cunctæque profundum  
Pontum aspectabant flentes.*

Il n'y a personne qui ne sente que cette harmonie est faite pour l'ame, encore plus que pour l'oreille; et ce qui est admirable, c'est qu'elle ne laisse apercevoir aucun travail, aucune recherche dans l'expression. On trouve au contraire, dans la traduction, ce double caractère de prolixité et d'enflure, que j'ai déjà fait remarquer tant de fois.

Les Troyennes en pleurs, des noirs gouffres de l'onde  
Contemplaient tristement l'immensité profonde;  
Elles pleuraient Anchise, et leurs chagrins amers  
Semblaient s'accroître encore au sombre aspect des mers.

Quand Virgile me dit que ces femmes pleuraient en regardant la mer, je n'ai sûrement pas besoin qu'on m'ajoute que l'aspect des flots augmentait leur tristesse. C'est toujours la même manière d'épuiser le fonds d'un sentiment ou d'une idée. Apprenons donc, une bonne fois, le mérite de la brièveté, mérite si difficile et si rare, quoiqu'il dût paraître plus aisé de dire moins que de dire plus. Pindare, qu'on ne soupçonneroit pas de donner des leçons de goût dans ses odes, dit dans la première Pythique :

..... πολλῶν  
Πηλεῖατα θυγατέρας  
Ἐν βραχέει, μέλιον ἱερῆται  
Μῆμια, ἀγέροντων.

« Celui qui sait dire beaucoup en peu de mots, est moins exposé à la critique. »

M. Delille reconnaîtra mieux que personne la vérité de cette sentence. Dans le genre descriptif où il excelle, j'oserai lui reprocher, comme un défaut considérable, de s'abandonner à un goût de détails minutieux qui empêchent les grands traits de paraître. Que *Nisus*, par exemple, au moment d'emporter le prix de la course, vienne à tomber, et que, dans sa chute, il s'occupe de procurer la victoire à son ami *Euryale*, ce sont des circonstances qui peuvent être intéressantes; mais où est la nécessité de décrire dans cette action, la manière dont le pied de *Nisus* a glissé, et les mouvemens qu'il exécute en tombant? C'est pourtant ce que fait le traducteur. *Nisus*, dit-il,

Glisse, et, se débattant sur son pied qui chancelle,  
Tombe, et roule étendu dans le sang qui ruisselle.

Un homme qui glisse se débat-il sur un pied? Je n'en sais rien; mais, sans entrer dans ce détail qui n'est ni agréable ni peut-être bien exact, Virgile décrit cette même chute avec autant de poésie et plus de précision :

*Hic juvenis, jam victor ovans, vestigia presso  
Haud tenuit titubata solo, sed pronus in ipso  
Concidit.*

Le sixième livre de l'Énéide est peut-être ce que la poésie antique nous a laissé de plus parfait et de plus majestueux. Si Homère a eu le premier l'idée hardie de faire entrer l'Enfer dans ses tableaux, il faut l'admirer comme un homme de génie qui a étendu le domaine de son art; mais il faut avouer que le onzième livre de l'Odyssee n'est qu'une ébauche grossière de la magnifique peinture de Virgile. Ici, la supériorité du poète latin est, en grande partie, l'ouvrage de son siècle, et le fruit des idées que la société avait acquises en

avançant en âge. Et, en effet, si l'on compare les trois descriptions de l'Odysée, de l'Énéide, et du Télémaque, on trouvera que la philosophie de Virgile est aussi élevée au-dessus des idées d'Homère, qu'elle est éloignée du vrai sublime de Fénelon, en sorte que la perfection des idées religieuses marque les progrès de l'esprit humain. Homère, dans un siècle à demi barbare, avait quelques notions de l'immortalité de l'ame, des récompenses et des peines futures, parce qu'une société même naissante ne pourrait se soutenir sans l'appui de ces idées; mais il les avait tellement obscurcies et défigurées par ses imaginations, que ces vérités ne paraissaient plus que comme les ombres d'elles-mêmes. Il est difficile de concevoir ce qu'il entendait par l'immortalité dont jouissent ses héros dans les Champs-Élysées, lorsqu'on voit Achille témoigner le désir de retourner sur la terre, pour y servir un pauvre laboureur. On voudrait trouver de la philosophie dans cette boutade d'Achille; ce n'est qu'une naïveté plaisante et populaire dont Homère riait sûrement le premier. Virgile, né dans un siècle plus poli, avait des idées plus nobles. On croit entrer dans un monde nouveau, en lisant ces vers charmans où le poète, avec une harmonie extraordinaire, s'est efforcé de peindre une félicité plus tranquille que celle de la vie présente :

*Devenere locos lætos et amœna vireta  
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.  
Largior hic campos æther et lumine vestit  
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt.*

Des vergers odorans l'ombre voluptueuse,  
Les prés délicieux et les bocages frais,  
Tout dit: Voici les lieux de l'éternelle paix!  
Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;  
Là, de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles;  
Là, pour favoriser ces douces régions,  
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.

Virgile, sous l'ascendant d'une religion qui ne

parlait qu'aux sens, ne pouvait avoir l'idée d'une félicité plus raisonnable ; et dans l'impuissance d'imaginer des plaisirs plus solides, il finit par faire danser ses bienheureux, ou bien il leur fait réciter des vers :

*Parâ pedibus plaudunt choreas et carmina dicunt.*

Fénélon vous introduit dans la pure lumière de l'intelligence. Il vous fait sentir une félicité réelle dans ce goût sublime de la vérité et de la vertu dont il enivre ses immortels. *Ils sont dans l'ivresse, dit-il, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.* C'est au fond de l'ame qu'il va chercher la source de ce bonheur, dont elle jouit par la connaissance et par l'amour. Cette pure raison du christianisme a insensiblement formé le goût des peuples modernes ; et quoiqu'un reste de philosophie païenne se mêle encore à notre littérature et nous attache aux imaginations folâtres de l'antiquité, il est certain qu'aujourd'hui on ne supporterait pas un poète qui ferait consister le bonheur de l'autre vie dans des contredanses, ou qui peindrait les habitans du ciel buvant et riaut comme les dieux d'Homère.

Virgile a mis plus de jugement dans la description des Enfers que dans celle des Champs-Elysées. N'est-il pas bien étonnant de trouver dans ce poète le dogme de l'éternité des peines et l'idée du Purgatoire ? Remarquez que c'est un fondateur d'état qu'il instruit des mystères de la justice divine. Cette conception est assurément très-belle, et marque un esprit très-philosophique. C'était, dit-on, de la philosophie perdue à la cour d'Auguste, qui ne croyait pas à l'Enfer. Je ne sais si cela est bien vrai. Il y avait peut-être alors, comme il y a eu dans tous les temps, des philosophes qui niaient la justice éternelle, parce qu'ils en avaient peur, mais qui, dans le fond de leur ame, y croyaient

autant ou plus que les autres. Il y a, dans ce monde, plus de foi qu'on ne l'imagine. Les incrédules sont ceux qui en ont plus qu'ils n'en voudraient avoir. L'athée nie Dieu, parce qu'il tremble qu'il n'existe. Il n'a d'autre moyen pour le détruire que de le nier ; il le nie avec fureur : mais l'homme de bonne foi ne s'empporte pas contre une erreur, il la méprise. Si les honnêtes gens du siècle d'Auguste avaient méprisé la croyance de la vie future et de ses peines, je doute que Virgile eût eu le courage de la soutenir et de la développer dans des vers, pour le seul plaisir d'avancer une opinion méprisante. Ses arrêts, d'ailleurs, pouvaient offenser bien des gens puissans qui s'étaient élevés par des crimes, qu'il condamne à d'éternels supplices. C'était un terrible casuiste que Virgile. Il y avait à Rome des oppresseurs redoutables, des juges mercenaires, des soldats enrichis des dépouilles du monde, qui ne devaient pas trouver fort agréable de se reconnaître dans ses descriptions, sous la figure qu'il leur y fait faire. Il faut supposer qu'il était soutenu par la croyance publique, et peut-être aussi par la conscience de ceux qu'il damnait si hardiment.

*Vendit hic auro patriam, dominumque potentem  
Imposuit, fixit leges pretio atque refixit.  
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.*

M. Delille a trouvé apparemment que dans ce tableau, Virgile avait trop ménagé les gens de justice. Il a substitué au demi vers qui les regarde une longue tirade, dont la véhémence est malheureusement refroidie par des répétitions :

Il sont jugés ici tous ces juges sans foi,  
Qui de l'intérêt seul reconnaissent la loi ;  
Qui, mettant la justice à d'infâmes enchères,  
Dictaient et rétractaient leurs arrêts mercenaires,  
Et de qui la balance, inclinée à leur choix,  
Corrompt la justice, et fit mentir les lois.

Ce

*Saxum ingens volvunt alii. . . .*

Ce vers rappelle celui d'Homère, qui peint si énergiquement les efforts de Sisyphe roulant son rocher.

*Λαών βαρτάζοντα πειρώμιον ἀκφοτέρησιν.*

(*ODYSS.*, L. XI.)

Je ne sais si le repos interminable de Thésée n'a pas quelque chose qui effraie encore plus l'imagination,

*..... Sedet eternūmpie sedebit  
Infelix Theseus.*

M. Delille traduit admirablement :

Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais.

Mais il gâte ce beau vers, en ajoutant,

C'est là son dernier trône :

réflexion bien fautive, si on la prend sérieusement, et bien déplacée, si c'est une ironie.

Enée rencontre Didon dans le champ des pleurs, (*lugentes campi*) où se réunissent les amans malheureux. On sait gré à Virgile d'avoir ménagé cette situation, et cependant elle est si embarrassante, qu'il aurait dû l'éviter. Que pouvait dire Enée, dans une telle circonstance, qui fût même supportable ? Il est bien temps de consoler Didon, lorsqu'elle est morte, et de s'excuser auprès d'elle d'une faute qui ne peut plus se réparer ! Une telle situation déconcerte toute l'éloquence humaine. Que sert à Enée d'étaler de grands sentimens, de montrer de l'amour, de la pitié ? Tout cela est froid, tout cela arrive trop tard ; mais y a-t-il rien de plus choquant que la raison qu'il allègue pour son excuse ? Il ose dire à Didon qu'il n'a pas prévu sa mort, qu'il n'a pas pu imaginer qu'elle prendrait son départ d'une manière si tragique ; car c'est exactement là le sens de ce vers :

*..... Nec credere quivi*

*Hunc tantum tibi me discessu ferre dolorem.*

Z



Eh quoi ! ses larmes , son désespoir , ne lui disaient-ils rien ? Il avait donc bien peu de douleur , s'il n'entendait pas ce langage . Quelle réponse foudroyante cela fournissait à Didon ! Mais le poète s'est bien gardé d'approfondir une scène si délicate et si peu favorable à son héros .

Il serait superflu de s'étendre sur toutes les beautés poétiques de ce sixième livre , qui ouvre un champ si vaste à l'admiration . Le tableau prophétique des destins de Rome est peut-être ce qui fait le plus d'honneur au génie de Virgile . C'est un nouveau genre de fiction qu'il a su tirer de la doctrine de la métempsycose ; et l'on ne sait ce qu'on doit y admirer le plus , de la hardiesse de l'invention , ou de la beauté du style . Rien n'égale la précision rapide avec laquelle il caractérise cette foule de Romains qu'il passe en revue . M. Delille , traduisant le poète latin dans un morceau si vif , ressemble au duc de Mayenne suivant Henri IV , ou bien au *Ganimède* de Virgile , qui paraît tout à-la-fois plein d'ardeur , et prêt à perdre haleine : *acer, anhelanti similitis* . Il traduit singulièrement cette apostrophe aux Fabius :

*Quò fessum rapitis, Fabii?*

Race des Fabius , souffrez que je respire .

Le tour de ce vers est admirable pour peindre un homme qui tombe de fatigue . Le mot *fessum* a fait illusion à M. Delille . Virgile veut dire que son admiration épuisée par tant d'objets qu'il vient de parcourir , se ranime à la vue des Fabius ; c'est ce que le mouvement de son style indique assez , *Quò fessum rapitis* . . . et la suite le montre encore mieux ,

..... *Tu, Maximus ille es,*

*Unus qui nobis cunòtando restituis rem.*

Tout le monde sait par cœur les beaux vers qui firent pleurer Octavie .

..... *Si quà fata aspera rumpas,*  
*Tu Marcellus eris.* .....

Je ne sais si ces vers valurent à Virgile près de quarante mille francs ; mais une telle générosité est encore plus rare que la belle poésie.

CH. D.

*Œuvres choisies de Fénelon ; par M. Jauffret. Dix vol. in-12. Prix : 15 fr., et 20 fr. par la poste. A Paris, chez Leclere, libraire, quai des Augustins; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

DANS le temps que la religion et ses ministres étaient persécutés par la philosophie, avec ce système savant de cruauté et de dérision, qui avait le mérite de rappeler les premiers jours du christianisme, Fénelon, archevêque et prince du Saint-Empire, Fénelon, modèle de piété et de vertu, était loué par les philosophes, et M. Chénier le célébrait dans ses vers en plein théâtre. D'où venait cette contradiction ? Était-ce un hommage forcé que leur arrachait la vertu de ce prélat ? ou bien espéraient-ils le flétrir plus sûrement par leurs éloges, qu'ils ne l'auraient pu faire par leurs injures ? Il n'est pas impossible que ces deux sentimens, qui paraissent contradictoires, se soient mêlés dans leur ame. Fénelon avait rendu la religion si aimable, son nom était si chéri et si populaire, qu'il paraissait difficile d'outrager sa mémoire. Ils prirent le parti plus dangereux de le louer. Ils crurent, avec raison, que le meilleur moyen de souiller sa réputation et de décréditer son génie, était d'en faire un homme de leur parti, et de vanter partout, comme philosophe, un prince

de l'Eglise, qui n'aurait pu être philosophe sans avoir été un hypocrite et un traître. Mais une petite circonstance, qui peint mieux que toutes les réflexions, la sincérité de leurs louanges, c'est que, dans le même temps, ces grands apôtres du culte de la raison, faisaient rechercher à Cambrai la poussière de l'illustre archevêque pour la déshonorer : leur zèle ne s'est trompé que d'objet, les restes de M. de Fleury furent profanés, et ceux de Fénelon échappèrent à leurs mains. La découverte vient d'en être faite sous de meilleurs auspices, et on propose aujourd'hui une souscription pour fonder un monument digne de recevoir cette précieuse dépouille. Heureux ceux à qui la philosophie et la révolution n'ont pas ôté les moyens de concourir à l'exécution d'un si beau dessein !

Mais le plus beau et le plus solide monument de la gloire de Fénelon, est dans ses ouvrages. M. Jauffret (ce n'est pas celui qui se promène dans les environs de Paris), en a publié un choix assez étendu pour faire connaître ce qu'ils contiennent de plus important, et assez court pour les mettre à la portée de ceux qui ne pourraient atteindre au prix de l'édition in-4°. Il a ajouté aux livres classiques qui ont porté le nom de Fénelon dans toute l'Europe, ses ouvrages religieux, qui font encore mieux connaître le fond de son ame.

Les six premiers volumes renferment :

1°. La vie de ce grand homme, où l'on trouve plus de simplicité et de brièveté que dans celle dont on a surchargé la grande édition.

2°. *Le Traité de l'Existence de Dieu*, excellente démonstration, sur-tout dans la première partie, qui ne touche qu'aux preuves tirées de la nature et de l'ordre physique. Ce sujet, fécond en riches développemens, convenait à l'imagination abondante de Fénelon. On ne

peut s'empêcher d'y admirer le luxe de son style, et cette harmonie si naturelle et si facile qu'il ne paraît jamais chercher, et qui orne d'elle-même tout ce qu'il écrit. La seconde partie, qui est toute métaphysique, demandait un style plus fort et des argumens plus serrés; mais Fénelon n'avait pas la force de Pascal, ni le génie de Bossuet.

3°. *Les Dialogues des Morts; les Contes et Fables; et des Mélanges de Littérature et de Morale.* Tous ces petits ouvrages sont écrits avec l'agrément d'un très-bel esprit. Les dialogues ne sont point vides d'idées, comme l'ont prétendu quelques critiques du siècle dernier, qui ne trouvaient d'ouvrages pensés que ceux qui s'élevaient contre les idées et les coutumes de leur pays. Ils sont, au contraire, pleins de finesse et de connaissance du monde. On y trouve des jugemens sur l'histoire, qui sont bien malins, et qui semblent justifier ce qu'une personne à la cour disait de Fénelon, qu'il avait de l'esprit à faire trembler.

4°. *Le Télémaque*, ce livre de tous les âges, de toutes les conditions, inspiré par l'amour des hommes, et fait pour les rendre heureux, si on pouvait l'être dans cette vie. Accordons à Voltaire que ce ne soit pas un poème, quoiqu'il en ait tous les caractères, hormis un seul; contentons-nous que ce soit un ouvrage immortel. Pardonnons à ce même Voltaire d'en avoir tourné en ridicule plusieurs endroits: ce devoit être un besoin pour lui, lorsqu'il reliait sa *Henriade*. Le *Télémaque* est comparable aux premiers poèmes épiques pour la richesse de l'invention, l'art de la conduite, la beauté des caractères, la variété des épisodes; enfin, pour la poésie et l'intérêt du style, qui est l'ame de toute composition littéraire: il ne lui manque que d'être écrit en lignes rimées. C'est le seul avantage qu'ait sur lui la *Henriade*; et on ne veut pas que ce soit un

poème épique : à la bonne heure. Le Télémaque ne sera qu'un livre , mais on le lira éternellement.

5°. *Les Dialogues et la Lettre sur l'Eloquence.* Fénélon était encore jeune lorsqu'il écrivit ces dialogues , où il propose ses idées sur l'éloquence de la chaire. Il aurait voulu introduire la méthode de prêcher d'effusion ou d'inspiration ; ce qui ne pouvait être praticable que pour un homme comme lui , que la nature avait fait éloquent. Il soutient ce système avec une vivacité admirable , et une fécondité d'expressions qui enchante. C'est dans ces dialogues qu'on peut juger ce qu'était Fénélon missionnaire , lorsqu'il s'abandonnait au torrent de ses idées , avec cette éloquence du cœur à laquelle rien ne résiste. La lettre sur l'éloquence est un modèle du style qui convient aux sujets purement littéraires , et , à bien des égards , un modèle de goût. Voltaire lui-même , qui écrivait si bien en littérature , n'avait pas une manière aussi parfaite : outre que Fénélon a plus de probité dans ses jugemens et de droiture dans ses vues , il a plus de force et de suite dans les idées , plus de chaleur dans le style , et une fleur d'imagination plus agréable. Voltaire décriait trop les anciens , et peut-être Fénélon les estimait-il avec une passion qui n'était pas favorable à ses contemporains. Il me semble qu'il traite Corneille et Racine avec bien de la sévérité. Il a l'air de les regarder comme de petits garçons auprès de Sophocle et des autres grands poètes de l'antiquité. Il ne leur pardonnait pas d'avoir mis tant d'amour dans leurs pièces ; et il avait conçu , à ce qu'il paraît , un genre de tragédie si austère , qu'il dit lui-même que *la religion la plus pure n'en pourrait être alarmée*. Il y a une foule d'autres opinions dignes de remarque dans cette lettre sur l'éloquence. Les littérateurs qui sont venus depuis n'ont fait que développer et soutenir bien des idées qu'ils y ont

trouvées répandues. Fénelon était un grand maître en fait de goût et de critique.

6°. Tout ce qui regarde l'éducation du duc de Bourgogne , et des *Lettres familières*.

Les quatre derniers volumes contiennent des *Lettres* sur la Religion et l'Eglise , qui sont plutôt des *Traités* que des *Lettres*, et qu'on a coutume de réunir au *Traité de l'Existence de Dieu* , parce que Fénelon y achève cette matière , et qu'il en déduit les conséquences. Ce sont des morceaux composés pour l'instruction du duc d'Orléans , qui fut régent , et qui en profita peu. Ils sont suivis des *Directions pour la Conscience d'un Roi* ; matière délicate , et que Fénelon a traitée sans aucun adoucissement. Il y a même mis une sorte de rudesse , comme dans cet endroit : « Quelque lâche et corrompu flatteur ne vous a-t-il point dit , et n'avez-vous point été bien aisé de croire que les rois ont besoin de se gouverner , pour leurs états , par certaines maximes de hauteur , de dureté , de dissimulation , en s'élevant au-dessus des règles communes de la justice et de l'humanité ? » Voilà pourtant comme parlaient ces ministres d'une religion que les philosophes accusaient de prêcher la servitude ; mais cette liberté fait moins d'honneur à Fénelon , qui l'osait employer , qu'au prince qui la savait souffrir. On trouve ensuite des *Sermons* , des *Réflexions* sur chaque jour du mois , des *Méditations* sur divers sujets de piété , et des *Lettres spirituelles*. Ceux qui liront ces différens écrits n'y verront pas sans étonnement , que Fénelon , qu'on nous peint si tolérant , prend toujours la religion par son côté le plus sévère. J'ai lu avec attention ses *Lettres familières* et *spirituelles* ; ( de tous les ouvrages celui où le cœur se voit le plus à fond ) ; j'ai lu également celles de Bossuet , et je crois pouvoir me flatter de connaître le secret de leur

direction. Je puis assurer que Bossuet est infiniment plus aisé, plus naturel, plus doux que Fénelon. Les philosophes qui les ont jugés différemment ne les connaissaient point, et comment pouvaient-ils les apprécier, étrangers comme ils l'étaient à la partie la plus importante de leurs ouvrages ? Ils étaient si éloignés de s'en instruire, qu'ils méprisaient l'instruction qu'ils auraient dû en tirer.

Parmi les ouvrages que Fénelon a composés pour l'éducation, le petit *Traité de l'Education des Filles* mérite une attention particulière. C'est un ouvrage que les femmes ne goûtent point assez, peut-être parce qu'il prouve trop bien que l'étude des belles-lettres ne leur convient pas. C'est une question que j'ai eu occasion de toucher bien légèrement, en parlant du *Dictionnaire des Femmes célèbres*, et sur laquelle je reviendrai aujourd'hui, sans daigner faire attention aux injures qu'un petit philosophe sans nom me fait, dit-on, l'honneur de m'adresser à ce sujet dans une feuille inconnue. Je n'ai garde de prétendre occuper le public d'un journal que le public s'obstine à ne point lire. C'est peut-être là ce qui m'attire les petites attentions de ces messieurs; ils cherchent quelqu'un qu'ils puissent offenser, et ils n'en peuvent venir à bout. Pour moi, je puis leur certifier que je trouve très-plaisant qu'un homme qui me jette des pierres du haut de sa lucarne, prétende me donner des leçons de politesse et de savoir-vivre. Cet homme me fait rire; il veut que je lui aie manqué.

Eh ! l'ami, qui te savait là ?

Ce n'est sûrement pas écrire contre les femmes, comme le prétend ce badin, que de soutenir que la nature les a destinées à toute autre chose qu'à faire des livres. Ce n'est pas leur interdire la culture de l'esprit; à Dieu ne plaise ! L'esprit est une partie de leur empire, je dirais

presque une partie de la beauté. Non, il n'y a pas de beauté complète où l'immobilité de l'ignorance est empreinte ; de même il n'y a pas de laideur absolue où brille l'éclat d'un esprit cultivé. La perfection se rencontre, ici comme en mille autres choses, dans un juste milieu, et les personnes du sexe qui voudront y atteindre, auront encore une tâche assez forte à remplir ; mais c'est Fénelon lui-même qu'il faut entendre ici, et tâcher de faire goûter à ces dames. « Venons, dit-il, au détail des choses dont une femme doit être instruite : Quels sont ses emplois ? elle est chargée de l'éducation de ses enfans : des garçons, jusqu'à un certain âge ; des filles, jusqu'à ce qu'elles se marient : de la conduite des domestiques, du détail de la dépense ; d'ordinaire même, de faire les fermes et de recevoir les revenus. » (Cet emploi n'a certainement rien de désagréable ; et tant que Fénelon ne dira que de ces choses-là, il est sûr de ne pas déplaire.) « Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité ; elle se trompe, c'est qu'elle ne connaît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire. » Et plus bas : « Joignez à cet gouvernement l'économie. » Fénelon veut parler ici de l'économie rurale, parce qu'il regarde comme important que les femmes habitent la campagne ; mais il prétend « qu'elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de culture de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes, de la meilleure manière de faire des fermes ou d'établir des receveurs ; elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles. »

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie.

« Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il faudrait aussi qu'elle sût la grammaire pour sa langue naturelle. Je ne vois rien de moins utile que l'étude des langues vivantes ; celle du latin serait plus raisonnable , mais je ne voudrais le faire apprendre qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste , qui sauraient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut , qui renonceraient à la vaine curiosité , qui cacheraient ce qu'elles auraient appris , et qui n'y chercheraient que leur édification. »

Lorsque Fénelon tourne ses yeux perçans sur les faiblesses du beau sexe , il voit loin. Je crains bien que les femmes qui se piquent de bel-esprit ne lui pardonnent pas de les avoir dépeintes comme on va le voir :

« Les femmes , dit-il , sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'études, et qui espèrent de se distinguer par-là , ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustemens. Elles cachent un peu leur science , mais elles ne la cachent qu'à demi , pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement , parce qu'on les aperçoit , qu'on se les reproche , et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse , et qui se pique de savoir beaucoup , se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe ; elle se sait bon gré de mépriser les amusemens et les vanités des autres femmes ; elle se croit solide en tout , et rien ne la guérit de son entêtement ; elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi ; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait ; elle décide , elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de religion : de là vient que toutes les sectes naissantes ont

en tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines, sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel-esprit pour briller par une apparence de mérite solide. La femme forte file (1), se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit. »

Ce dernier trait est bien sévère, je l'avoue; mais aussi quel tableau achevé en trois mots! c'est un traité complet d'éducation. On y trouve tout ce qu'il faut pour arriver à ce précieux état qui ne laisse point aux femmes la crainte d'avoir à rougir de leur ignorance, et qui ne permet pas à l'orgueil de la science de s'exalter.

Et quel orgueil, en effet, de prétendre remplir tout à-la-fois les devoirs des deux sexes! Quel temps une femme peut-elle donner à l'étude approfondie des belles-lettres qu'elle ne dérobe aux occupations plus importantes de son état? Fera-t-elle en même temps un enfant et un livre? Tant pis: le livre et l'enfant ne vivront guères.

Lorsqu'un homme d'un talent supérieur peut à peine, après d'immenses études, devenir l'arbitre du bon goût, comment une femme proposera-t-elle ses décisions en littérature? quelle confiance aura-t-elle dans son goût lorsqu'elle voit madame Deshoulières préférer Pradon à l'auteur d'*Athalie*, lorsqu'elle voit madame de Sévigné se méprendre si étrangement sur Racine, répéter sans cesse que Racine n'ira pas loin, que ses tragédies passeront, que *Bajazet* n'est qu'une *tuerie* où l'on ne comprend rien? Je demande si l'exemple de deux femmes, l'une si lettrée, l'autre si spirituelle, ne prouve pas que celles qui s'érigent en juges du mérite littéraire, s'exposent à commettre des

---

(1) Prov., ch. 15.

erreurs et des injustices? A cela on me répond: que madame de Sévigné commettait donc une erreur et une injustice en admettant Corneille, Bossuet, Molière, Boileau, etc. Quelle naïveté! Quoi! de ce qu'une femme s'expose à juger mal, s'ensuit-il qu'elle juge mal toujours? et ne suffit-il pas qu'elle commette une seule injustice, pour se faire un devoir de ne plus s'y exposer? Quelle misérable critique que celle de ces gens qui croient pouvoir vous instruire, lorsqu'ils ne savent pas même vous entendre!

C'est surtout pour les mœurs et pour l'intérêt de la vie domestique, que Hénelou interdit au beau sexe les études et la célébrité littéraire; mais il n'a pas eu comme nous l'avantage de connaître cette espèce de femmes sentimentales qui font des révolutions et des romans, qui poursuivent un divorce, et qui tournent un couplet sur le bonheur conjugal. Je ne vois pas une femme briller dans un cercle par le bel-esprit, que je n'aie pitié de celui qui s'appelle son mari: après avoir fait les délices de la société, madame rentre dans son ménage pour en être le fléau. C'est le revers des décorations de l'Opéra, et le pauvre mari n'est plus qu'un garçon de théâtre qui voit, d'un œil furtif, monter et démonter les machines qui font mouvoir les ressorts de la vanité.

Au reste, on se basset que tout ceci ne peut être dit et pris que dans un sens général; c'est ce qui distingue la critique de la satire. Je consens que toute femme lettrée qui pourra s'inscrire contre ces réflexions fasse exception à la règle; mais moi pas que son exemple fasse loi.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes; et apprenez-leur qu'il doit y avoir un point pour leur sexe une pudeur sur la science; presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice. FIN.

*Le Bonheur*, poëme en quatre chants; par *L. A. F. Marchangy*. Un vol. in-8°. , papier fin, jolie gravure et beau caractère. Prix : 4 francs, et 5 francs par la poste. A Paris, chez *Ragouneau*, éditeur, rue de la Harpe, n°. 117, ancien Collège d'Harcourt; *Obré*, libraire, rue Mignon Saint-André, n°. 1, et quai des Augustins, n°. 66; *Mongie*, libraire, Cour-des-Fontaines, n°. 1; *Debray*, libraire, rue S. Honoré, Barrière des Sergens; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le bonheur est la pierre philosophale. Plusieurs le cherchent; personne ne le trouve. Je parle d'un bonheur durable et parfait. Il y en a une très-bonne raison, c'est que cette espèce de bonheur n'existe pas. Voltaire a dit de celui qu'il nous est permis de goûter, ce qu'on peut dire de plus sensé :

Il est un peu partout; nulle part tout entier.

Les anciens philosophes en ont donné des définitions diverses, et quelquefois opposées. Quelques-unes sont sublimes. Telle est, par exemple, celle de la secte Ionique. Socrate, qui en était, regardait la justice, la vertu et le bonheur comme une même chose. Platon, fondateur de la secte Académique, ajoutait à la justice et à la vertu, la science du premier bien; et ce premier bien était Dieu. Il prétendait que lorsqu'on avait acquis cette science, on ne devait pas la communiquer à tous. Il soutenait que les richesses, la santé, les honneurs, n'étaient que de faux biens qui ne suffisaient pas pour procurer le bonheur; que l'exil, la douleur et la mort ne sont des maux que pour le vulgaire, et ne sont point un obstacle à la félicité.

La secte Cynique, avant qu'elle eut dégénéré, et la Stoïque, professaient la même doctrine. « Les choses » honnêtes sont les seuls biens, et les déshonnêtes les » seuls maux, » disait Antisthène, fondateur de la première. Zénon, qui créa la seconde, établissait aussi que la douleur n'était pas un mal, parce qu'il n'y a de mal que ce qui est honteux.

Le fond de ces principes est vrai. Ces philosophes ont peint la vertu et le vice d'un seul trait, en disant qu'ils sont le seul bien et le seul mal. Il y a sans doute un peu d'exagération dans cette maxime ; je ne voudrais pas dire, de fausseté. Il est certain que le plus grand des malheurs, c'est le crime ; c'est le seul qui soit irréparable, qui n'admette aucune consolation, qu'on ne puisse jamais oublier ni faire oublier, que le temps ne saurait atténuer.

Tout le monde sait aujourd'hui que la doctrine d'Epicure fut d'abord calomniée, puis dénaturée par ses disciples. S'il plaçait le souverain bien, c'est ainsi que les anciens appelaient le bonheur ; s'il le plaçait, dis-je, dans les plaisirs, il avait soin d'avertir que ces plaisirs n'étaient aucuns des excès qui traînent après eux les regrets et le dégoût.

Ce fut le père de la secte Cyrénaïque, ce fut Aristippe qui fit consister le bonheur dans la volupté que donnent les sens ; philosophie très-digne de l'amant de la voluptueuse Laïs. Cette secte produisit le matérialisme et l'athéisme, qui l'empêchèrent de subsister long-temps.

Helvétius, parmi nous, a reproduit ce système avec un cynisme qui a paru indiscret, même à ses partisans. On sait qu'il a laissé des fragmens d'un poëme sur le bonheur, qui ne font nullement regretter que cette production n'ait pas été achevée.

Crantor, de l'académie ancienne, exigeait, pour le

bonheur, la réunion de la vertu, de la santé, de la volupté, de la richesse. Ce système, très-accommodé à la faiblesse humaine, ne dut pas trouver beaucoup de contradicteurs.

Horace, qui avait embrassé les dogmes d'Epicure, avouait franchement qu'il ne trouvait le bonheur nulle part. A la campagne, il souhaitait la ville, et à la ville, la campagne.

M. de Marchangy, dans un discours préliminaire où il annonce son système, avoue que le bonheur varie suivant le goût des hommes ; que chacun compose le sien à sa fantaisie : mais il croit qu'il en est un général, et le place au sein de la nature, comme un rendez-vous facile à ceux qui voudront le rencontrer. Dieu, dit-il, la fit belle et abondante ; il planta des bocages, et ne bâtit point de palais. On pourrait contester que Dieu ait planté des bocages ; ce fut sa créature qui les arrangea. Partout la main de l'homme embellit la nature, et corrigea ses erreurs. Quoi qu'il en soit, l'auteur pose dans les champs le siège du bonheur. Telle est, suivant lui, la différence de la ville et des champs, que celle-là plaît d'abord, et finit par ennuyer ; et que ceux-ci ennuiant d'abord, et finissent par plaire.

Il est très-vrai que Dieu créa l'homme au milieu des campagnes, qu'il lui montra des fleurs et lui cacha l'or. L'auteur observe qu'il savait mieux que l'homme ce qu'il lui fallait pour être heureux. D'où il conclut que tout ce qu'il ne lui fit pas connaître, et qu'il connut depuis, est superflu, et que plus il s'abstiendra de ce superflu, plus il se rapprochera du bonheur. Il ne veut pas néanmoins en induire que l'homme est fait uniquement pour l'état de nature. Cet état et l'état social apportent de grands avantages et de grands inconvéniens. Il faudrait pouvoir saisir les uns dégagés des autres ; jouir de la nature en homme

civilisé, et de la société, comme un homme de la nature.

M. de Marchangy, sans adopter la rigidité des principes du Portique, fait, comme lui, consister le bonheur dans l'exercice de toutes les vertus. Il le peint, il en parle comme un homme digne d'en jouir, ou plutôt qui en jouit; comme un homme vertueux. Sa préface, ses vers, les notes dont ils sont accompagnés, son livre tout entier, en un mot, ne mérite que des éloges sous ce rapport, n'offre que les sentimens les plus honnêtes, les plus touchans et les plus purs. On peut l'ouvrir au hasard, on est sûr d'en trouver la preuve à chaque page, à chaque phrase, à chaque mot pour ainsi dire. Il observe avec justesse que le bonheur n'est point égoïste; il se répand au-dehors; et l'on se sent du voisinage des personnes heureuses, comme de celui des plantes aromatiques, qui parfument les lieux où elles fleurissent. Partout où il habite, habitent aussi la bienfaisance, l'amitié véritable, la piété, la joie innocente, les innocens plaisirs. Quand vous verrez un homme dont la porte est muette aux cris de la détresse; quelle que soit sa fortune, dites: «Celui-là n'est pas heureux.»

Lorsqu'on l'est véritablement; on n'a point d'ambition; pas même de desirs; on n'est occupé qu'à jouir. Souvent nous disons: «Il est heureux comme un enfant;» on pourrait dire aussi: «Il est enfant comme un heureux.»

«Tandis que le sage sait trouver des délices, même au sein de l'infortune, le méchant, de ses richesses et de ses voluptés, ne retire que des jouissances empoisonnées. Ainsi l'abeille compose son miel des sucs les plus amers, tandis que des sucs les plus doux le serpent ne tire qu'un venin mortel.»

On pourrait, dit ailleurs M. Marchangy, définir le bonheur la continuation des plaisirs véritables. Il nomme ainsi ceux qui ne sont jamais suivis de remords. C'est le système

système d'Epicure dans sa pureté primitive, ou, comme je l'ai déjà observé, celui du Portique un peu adouci. L'auteur avertit qu'il s'est plutôt attaché à peindre le bonheur qu'à l'enseigner; mais c'est l'enseigner que de le peindre, comme lui, avec des couleurs aimables et vraies.

Les différens âges de l'homme, excepté l'enfance, ont fourni la division des chants du poëme. On est surpris que le poète trouve encore quatre âges, en retranchant celui de l'enfance. Il en suppose deux entre l'enfance et l'âge viril: l'adolescence et la jeunesse; mais ces mots sont synonymes; l'une et l'autre commencent à la puberté, et finissent à l'âge viril, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. (*Dict. de l'Acad.*)

A cette confusion dans les titres, s'en joint une autre dans l'annonce du sujet, que contiennent les six premiers vers :

Je chante le bonheur ; et l'homme vertueux  
 Apprendra dans mes vers le secret d'être heureux.  
 Je dépeins de ses jours l'aurore fortunée ;  
 J'allume à son *midi* le flambeau d'hyménée ,  
 Je lui montre ses fils en chantant son *déclin* ,  
 Et j'offre à son *coucher* l'espoir du lendemain.

On dirait que quatre âges sont désignés dans ces vers, mais il n'y en a encore que trois. Si, dans les titres des chants, la jeunesse se trouve deux fois sous deux noms différens, ici l'on reproduit deux fois la vieillesse, sous les noms de *déclin* et de *coucher*. Il eût fallu ne faire que trois chants, ou en consacrer un à l'enfance.

Ce poëme ne contient guère qu'une suite de tableaux où sont exprimées les douceurs de la vie champêtre. On y a mis cependant deux épisodes à la fin du premier et du quatrième chant, mais tous deux si ressemblans que le dernier peut passer pour un pléonasme. Dans l'un, c'est une jeune personne, dans l'autre un père de famille, qui,

A a



contraints par un revers de fortune de se retirer à la campagne, y goûtent le bonheur dont ils n'avaient aperçu qu'une vaine ombre à la ville.

Le style de l'auteur est clair, facile, et ne manque pas d'agrément : quelquefois il lui échappe des fautes, même saillantes ; il y en a peu cependant de ce genre. J'en citerai deux ou trois qui m'ont choqué : « Ce qui con- » tribue encore à l'indifférence que *l'on* témoigne pour les » ouvrages qui traitent du bonheur, c'est que la plupart » *ne veut plus y croire.* » Le *plupart* exige le pluriel toutes les fois qu'il est seul ou suivi d'un génitif pluriel. C'est encore, suivant le judicieux Wailly, une petite inexactitude d'écrire, que *l'on* témoigne, pour *qu'on* témoigne. *L'on* est une syllabe peu harmonieuse, et qu'on ne doit employer que dans certains cas indiqués par cet habile grammairien. Je remarque cette très-légère faute, parce qu'elle est extrêmement commune.

Notre langue n'a pas d'épithète pour rendre l'*umbrosus* du latin ; elle n'a point adopté *ombreux* dont l'auteur se sert. Je ne sais si cette hardiesse peut être excusée par la nécessité ; mais rien ne peut faire pardonner *démentissant* pour *démentant*. Quand on fait imprimer un poëme ; on devrait au moins consulter un ami ; il ne laisserait pas échapper de telles inadvertances ; un prote passable même ne manquerait pas de les faire observer.

Je ne releverai pas tous les vers qui demanderaient plus d'harmonie, de grâce, de correction ou d'élégance ; j'en indiquerai cependant quelques-uns, moins pour les faire remarquer que pour inviter le poëte à retoucher son ouvrage, pour lui en faire sentir la nécessité.

Et sur sa table encor sont les fruits odorans  
Qu'hier du jardinier il reçut en *présens*.

Le pluriel est là pour la rime ; et indépendamment de

cette irrégularité , la tournure est trop commune et trop prosaïque.

Des innocens oiseaux il reçoit les cantiques ,  
Et des fleurs il reçoit *les encens* balsamiques.

Je ne dis rien de la monotonie de ce style ; j'observerai seulement que l'encens n'a pas de pluriel.

Le bronze *en annonça* l'imposant appareil.

Il ne faut qu'essayer de prononcer *en annonça* pour sentir *des mauvais sons le concours odieux*. J'ai rencontré quelques vers qui sont trop longs ; ceux , par exemple , où l'on ne donne qu'une syllabe à *grouin*, deux à *menstruel*, et trois à *Emanuel*. *Echangez-le en encens* est un terrible hemistiche : Voltaire est , je crois , le seul de nos grands poètes qui se soit permis la dure élision de ce monosyllabe *le*.

Il serait fastidieux et injuste de s'arrêter plus longtemps sur ces faciles critiques de détail ; ces taches disparaîtront quand le poète reverra son travail avec un œil sévère : il reconnaîtra sans peine que tous ses vers ne sont pas suffisamment travaillés. Sa prose est plus soignée. Je crois qu'il ferait bien de faire disparaître les raisins qu'il fait mûrir, le miel et le lait qu'il fait couler par torrens dans le séjour de l'éternelle félicité. Malgré ces observations , et quelques autres encore auxquelles ce poëme pourrait donner lieu , il est écrit avec une simplicité et un intérêt qui attachent. On y a su , comme dit M. Delille , *teindre le langage des couleurs du sujet*. On y fait aimer la vertu et la campagne. On aurait dû peut-être l'intituler *le Bonheur de la Campagne*, car il n'y est question que de celui de ses-habitans : l'auteur met leurs plaisirs en opposition avec ceux de la ville. Ce contraste m'a paru bien gai et bien écrit.

A a 2

Que l'opulent jamais n'excite votre envie ;  
 De ses vaines grandeurs ne soyez point jaloux.  
 Ses biens ont plus d'éclat , les vôtres sont plus doux ;  
 Le marbre aux veines d'or enrichit ses portiques ;  
 Le pampre et le lierre ornent vos toits rustiques.  
 Il foule avec orgueil de superbes tapis ;  
 Vous courez en jouant sur des gazons fleuris.  
 Chez lui fume l'encens, la lyre enchanteresse  
 Résonne, et dans ses sens fait couler la mollesse ;  
 Vous des amis de l'air vous écoutez les champs,  
 Et le parfum des fleurs est le plus doux encens.  
 De lustres lumineux sa salle est éclairée ;  
 Vous avez les flambeaux de la voute azurée.  
 Les dômes, les sofas, l'argent, l'or incrustés,  
 Dans le sein des cristaux cent fois sont répétés :  
 Eh bien ! n'avez-vous pas le cristal d'une eau pure,  
 Des sofas de gazon, des dômes de verdure ?  
 A son goût émoussé trente mets sont servis ;  
 Vous savourez le lait, le doux miel et les fruits.  
 Sur ses beaux vêtemens la broderie éclate,  
 L'or en tissus de fleurs brille sur l'écarlate ;  
 Mais ce pompeux éclat effarouche les ris,  
 Et l'on est plus joyeux sous de légers habits.

Tel est, en général, le style de ce poëme. Les notes re-  
 jetées à la fin de chacun des chants sont instructives.  
 L'auteur les a enrichies d'une ode très - poétique de  
 M. Gaston, et de deux fragmens du *Génie du Christianisme*.  
 C'est le privilège des bons ouvrages, d'être cités au  
 sortir de la presse.

*Idylles* ; par Jacques Raillon. Un vol. in-12. Prix : 1 fr.  
 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez  
 la veuve Nyon, libraire, rue du Jardinot, n°. 2 ; et  
 chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres  
 Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'AUTEUR dit, dans sa préface, que l'on aime si peu  
 les idylles, que le titre seul de cet ouvrage suffira pour

faire rejeter le livre sans qu'on soit tenté d'en voir davantage. Ce dégoût existe en effet, et en général il est assez fondé. Les auteurs anciens qui ont créé ce genre ont fait des descriptions champêtres, ont présenté des images gracieuses, des détails charmans où se trouve réuni le beau idéal de la vie rustique, à tout ce que la nature peut offrir de plus doux et de plus intéressant. Mais ces peintures délicieuses tracées par de grands maîtres sont épuisées; on ne nous en donne depuis long-temps que de faibles copies: il faut donc, pour les rajeunir, y joindre, ainsi que l'a fait Gessner, un intérêt nouveau, celui des situations. Chacune des idylles de Gessner est un petit roman pastoral, et M. Raillon a composé avec succès les siennes dans ce genre. Quand on aura commencé cette lecture, on ne *rejetera* sûrement point le livre. Ces idylles sont écrites dans le goût antique, avec la simplicité la plus aimable; les sentimens qu'elles expriment sont toujours vertueux, touchans et naturels: on distinguera sur-tout dans cet agréable recueil les idylles intitulées *Théocle* ou *l'Autel de la Reconnaissance*, et *Lycidas*.

Cet ouvrage doit plaire à tous ceux qui ont du goût et de la sensibilité; il est à désirer que les instituteurs en prescrivent la lecture à leurs élèves.

D. GENLIS.

## S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

Rentrée de M. Lafond.

Ce que les théâtres ont offert de plus nouveau ces jours derniers, c'est la rentrée d'un acteur cher à celui des Fran-

çais. Il a reparu dans le terrible rôle de Vendôme d'Adélaïde du Guesclin.

On a beaucoup disputé sur le mérite de cette pièce. Voltaire lui-même l'avait d'abord condamnée. Il avait pensé qu'il n'était pas tolérable de prêter à un prince du sang un crime atroce qu'il n'avait pas commis, et que la maison qui régnait dans le pays même où il faisait jouer son drame avait droit de s'offenser de ce qu'il la chargeât d'un forfait qui lui était étranger, et dont le vrai coupable était un duc de Bretagne. Cette réflexion tardive était juste. Mais c'est une de celles qu'on ne fait guère que dans le cabinet. Elle ne vint peut-être pas à l'esprit d'un seul des spectateurs de la première représentation; et quand elle eût été faite alors par deux ou trois connaisseurs, ils n'eussent pu la faire circuler assez rapidement dans l'assemblée pour opérer la chute bruyante qu'essuya ce drame, sifflé, dit le Kain, sans interruption depuis trois heures jusqu'à six (1).

Ce qui atténue un peu le reproche qu'on a fait à Voltaire, et qu'il s'était fait le premier sans aucun ménagement, c'est que le Vendôme de sa pièce n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit il faut chercher ailleurs que dans cette inconvenance la cause de la disgrâce qu'éprouva d'abord son drame. On ne la trouvera pas non plus, en faisant abstraction de la qualité du coupable, dans l'assassinat qu'il ordonne. Il est commandé dans le transport d'une passion effrénée, au moment où Nemours a voulu soustraire Adélaïde au pouvoir de Vendôme; il est accompagné, suivi de remords; enfin il n'est pas consommé.

---

(1) Cette pièce fut jouée en 1734. On voit par ce passage des *Mémoires de le Kain*, qu'alors le spectacle commençait quatre heures plutôt que de nos jours.

Étéocle, Polinice, Atrée sont plus odieux. On souffre Mithridate, Pharasmane, Cléopâtre, Médée qui égorgent ou sont prêts à égorger leurs enfans. On souffre les Narcisses, les Nérons, les Amans, les Mathans, et une foule d'autres monstres. On les souffre par la raison que dit Boileau. On sait que tous les personnages de tragédie ne peuvent ni ne doivent être des Socrates. Non-seulement on supporte Vendôme, on le plaint, on s'intéresse à lui, on finit par l'aimer.

Linguet qui avait un grand talent, mais peu de goût, a fait une longue dissertation pour établir qu'Adélaïde est la meilleure pièce de Voltaire; en quoi il s'est beaucoup mépris. Adélaïde n'a ni la pompe de Brutus, de Mahomet ou de Mérope, ni le charme de Zaire; elle n'est pas même écrite aussi bien qu'Œdipe ou Marianne; mais elle réunit à un plus grand intérêt le plus heureux dénouement. D'où vient donc qu'elle tomba dans sa nouveauté, et qu'elle n'est encore mise aujourd'hui que dans le second rang des bonnes tragédies de Voltaire? C'est que l'intérêt commence trop tard, et qu'après qu'il est commencé, il y a encore des momens de langueur, des épisodes, des lacunes, ce qui est plus insupportable qu'un intérêt qui se fait trop attendre. Quand on a une fois échauffé le spectateur, il n'est plus permis de le laisser refroidir.

La première scène est d'une longueur fatigante. Coucy dit à la nièce de du Guesclin qu'il a eu pour elle quelque goût, quelque léger commencement d'inclination; mais qu'il l'a étouffé dès qu'il a vu que Vendôme préparoit à Adélaïde une plus brillante destinée. Adélaïde le prie d'annoncer poliment à Vendôme qu'elle ne l'aime point. Coucy refuse de se charger de ce triste compliment, et veut qu'elle le fasse elle-même, si bon lui semble. Elle s'en acquitte avec tous les ménagemens qu'elle peut imaginer;

### 376 MERCURE DE FRANCE,

et ses discours rappellent le beau rôle de Monime, dont Adélaïde n'est souvent qu'une pâle copie. Monime reproche à Pharnace l'alliance des Romains; Adélaïde à Vendôme, celle des Anglais; et les deux amans rebutés répondent à-peu-près la même chose, la situation étant toute semblable.

On est arrivé à la fin du second acte, et on n'a vu encore que poindre l'intérêt long-temps arrêté dans sa marche, par les soupçons de Vendôme, qui veut s'imaginer que Coucy lui est préféré. Ce Coucy est encore une imitation de Burrhus. Il y a bien quelques beaux vers dans son rôle, rendu par Baptiste aîné d'une manière très satisfaisante; mais il n'y a que de beaux vers dans celui de Burrhus; et qui peut approcher de Racine? Voltaire même n'a jamais su lutter contre lui avec succès.

Au troisième acte, quand on devrait courir vers le dénouement, on est encore arrêté par un misérable quiproquo. Nemours, comme son frère, croit aussi qu'Adélaïde aime un autre que lui, qu'elle épouse Vendôme; et pendant un espace de temps beaucoup trop long, ne lui donne pas le temps de s'expliquer. La répétition de ce même moyen employé dans l'acte précédent, jette en cet endroit une froideur mortelle. Il y a une scène à-peu-près pareille entre Britannicus et Julie; mais elle est motivée, nécessaire: l'amant désabnsé se jette aux genoux de sa maîtresse, le farouche Néron l'y surprend, et le spectateur frissonne. L'explication et le raccommodement des jeunes amans de Voltaire n'ont aucune suite, ne produisent rien.

Enfin au milieu du troisième acte commence l'intérêt; mais par une grande invraisemblance. Vendôme, à qui Adélaïde n'a témoigné que de l'indifférence, affecte de penser que pour obtenir sa main, il n'a qu'à se réunir

sous les drapeaux de son roi , et lui en fait la proposition. Qu'il ait conçu cet espoir , à la bonne heure. L'amour se flatte aisément. Mais doit-il sur la foi d'une si légère espérance , proposer à sa maîtresse de le suivre à l'autel , et s'exposer à un affront en présence de son frère ? de telles offres ne veulent pas de témoins. Cette réflexion se présente d'elle-même à l'ouverture de cette grande scène ; mais la situation devient si pathétique qu'on ne voit bientôt que le péril de Nemours. Après un moment si chaud , le troisième acte finit par une scène vide entre Nemours et Coucy.

Le quatrième commence par une autre entre Nemours et Adélaïde , semblable à celle d'Hypolite et d'Aricie au cinquième acte de Phèdre. Et quoique cette scène paraisse un peu froide dans Racine , elle est encore bien supérieure à celle de Voltaire , et bien mieux motivée. Aricie dit à son amant.

Dans quels ravissements , à votre sort liée ,  
Du reste des humains je vivrais oubliée !  
Mais n'étant point unis par des liens si doux ,  
Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?

Hypolite , répond que *l'hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux* ; néanmoins il propose à son amante de confirmer les sermens par lesquels ils vont s'unir , *dans un temple sacré formidable aux parjures* , et d'en prendre tous les dieux à témoins. Adélaïde veut aussi partir avec le nom de l'épouse de Nemours. Elle n'a pas les mêmes raisons qu'Aricie , puisqu'elle ne part pas comme elle avec son amant , et elle prend fort mal son temps pour cette fantaisie , quand on tremble de les voir *dévorés* tous deux par Vendôme , qui ne les connaît plus. Nemours lui fait cette réponse très-philosophique. *Partez*, dit-il, *avec ce nom* , ( le nom de son épouse. )

### 378 MERCURE DE FRANCE,

La pompe des autels,  
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,  
*Inutiles garans* (1) d'une foi si sacrée,  
La rendront plus connue, et non plus assurée.

Nemours à genoux (c'est peut-être Damas qui a imaginé cette posture ou cette pantomime), le philosophe Nemours atteste les mânes de ses ancêtres, et ne fait aucune mention du ciel dans cet hymen inpromptu, après lequel Adelaïde dit que son cœur n'a plus d'alarmes. Il y a une foule d'imitations et de réminiscences dans cette pièce : le rôle de Vendôme lui-même n'est guère qu'une réminiscence ; c'est un autre Orosmane, et même un second Oreste.

Le cinquième acte est vraiment tragique. On doit trouver cependant assez déplacée la mort de ce pauvre Dangege, confident de Nemours. Personne n'a pris garde à lui, et il ne faut pas faire mourir les personnages indifférens, sur-tout sans nécessité.

Il y a encore une petite méprise au commencement de ce cinquième acte. Vendôme annonce qu'il ne veut pas se fier à la promesse que Coucy lui a faite de le débarrasser de son frère ; il interroge un officier :

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,  
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?  
— Oui, Seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

Vendôme dit ensuite :

Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté,  
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.

On serait tenté de lui répondre : « Vous venez de nous apprendre que c'est fait. » Il devait dire : « Il fallait que

---

(1) Ennemi de toute cérémonie religieuse, Voltaire a répété cette idée dans une des dernières éditions de sa *Henriade*.

Les prêtres, l'huile sainte et le sacre des rois,  
Sont la pompe du trône et n'en font point les droits.

» ma vengeance *fût* mise en d'autres mains. » Il y a , dans le monologue du cinquième acte, une imitation très-marquée de quelques vers de la *Phèdre* de Racine. Il se trouve aussi sur la fin un pléonasme en quelque sorte odieux.

Vendôme dit :

Je n'ai point entendu le signal homicide ,  
L'organe du forfait , la voix du parricide.

Cette périphrase , pour exprimer le coup de canon qu'on craint , qu'on frémit d'entendre à chaque seconde, est assurément bien mal imaginée ; ce n'est pas le moment des répétitions : du reste , le monologue est beau , et fait oublier l'horreur du crime. La scène qui suit est admirable : c'est une belle idée d'amener Adelaïde sur la scène offrant la main à Vendôme , pour prix de la vie de Nemours , qu'il croit avoir tué. *Madame , il n'est plus tems !* est un mot de situation des plus déchirans que je connaisse. La dernière scène est aussi touchante qu'elle devait l'être.

Il y a des négligences dans le style de cette tragédie ; on sent néanmoins qu'elle a été composée dans le bon temps de Voltaire ; et hors de son théâtre , on en chercherait vainement une aussi bonne depuis qu'elle a été écrite , si ce n'est peut-être la *Didon* de Pompignan , qui fut jouée la même année , je ne sais si c'est avant ou après.

Le rôle de Vendôme est bien fort pour les moyens de Lafond , qui se tire bien de tout ce qui ne demande que de la grâce , de la noblesse , de la sensibilité. Talma y a l'air trop *agonisant* ; on dirait toujours qu'il étouffe : cependant , il faut convenir qu'il a des choses d'un grand effet ; qu'il est quelquefois vraiment tragique. Il est impossible de peindre l'impression qu'il fait , lorsqu'il s'écrie :

Eh ! pourquoi vous , mon frère , osez-vous l'excuser ?

On a été si content de Baptiste à la première représen-

tation de cette pièce, qui en a eu deux ou trois de suite, qu'on l'a demandé. Mademoiselle Fleury a eu quelques beaux momens, et Damas a montré sa sensibilité ordinaire.

---

### A N N O N C E S.

*Le Bon Jardinier*, almanach pour l'an treizième; contenant ce qui concerne la culture générale de toutes les plantes potagères, des arbres fruitiers de toute espèce, des oignons et plantes à fleurs, même les plus rares, et des arbres et arbrisseaux d'ornement. Dédié et présenté à sa majesté l'impératrice; par M. D. L. Prix: 3 fr. 50 cent. broché, 4 fr. 20 c. relié, et 4 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Onfroy, libraire, rue Saint-Victor, n. 3;

*Abrégé de la Religion Chrétienne-Catholique*, en vers. Se trouve à Paris, chez L. - F. Longuet, imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques, n. 2; et chez Mad. Duprez, cour de l'Abbaye-Saint-Germain, près l'église, n. 918.

*Vraie Théorie Médicale*, ou exposé périodique et développemens de la Théorie de Brown, dite de l'incitation, d'après les plus célèbres médecins étrangers, avec la critique des traitemens institués selon les théories adoptées et suivies en France, par les médecins de ce pays les plus famés; par une société de médecins français et étrangers.

Cet ouvrage paraît le premier de chaque mois, à dater du premier vendémiaire an XII. Chaque numéro est composé de cinq à six feuilles in-8°. , avec figures, lorsque les matières l'exigent.

Chez Allut, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n. 611, vis-à-vis le Prytanée, et rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 36.

Le prix de l'abonnement, pour six mois, est de 7 fr., et 9 fr. par la poste; et pour l'année, de 12 fr., et de 16 fr. par la poste.

Les trois numéros réunis formeront un vol. de 250 à 300 pages. Les 9 premiers numéros, complétant 3 vol., se vendent 10 fr., et 12 fr. 50 cent. par la poste.

Ce neuvième numéro complète le troisième vol. Le bureau du Journal est chez Allut, rue Saint-Jacques, n. 611.

*Moyen abrégé d'apprendre et de retenir les vers français, appliqué à trois poèmes choisis*, l'Art poétique, le Lutin et la Henriade; par M. Br..., instituteur. Prix: broché, 90 cent., et 1 fr. par la poste.

*Le même moyen appliqué à trois livres choisis de l'Enéide*, traduction de M. Delille, par le même auteur. Prix: broché, 75 c., et 85 cent. par la poste.

A Paris, chez madame Imbault, rue Froidmanteau, n. 17; Nyon, jeune, place Conti, n. 6.

On ne peut que féliciter les étudiants de la découverte de l'auteur modeste de ces deux ouvrages. Que de peine elle leur épargnera! Qu'il leur sera facile de meubler utilement et d'orner leur mémoire! Nous avons à regretter que les maîtres n'aient pas fait plus tôt une découverte si simple et si utile.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.*

## NOUVELLES DIVERSES.

Voici quelques réflexions d'un de nos journalistes sur les détails affligeans qui nous viennent d'outre-mer. Les gazettes anglaises des États-Unis d'Amérique publient si régulièrement des nouvelles de Saint-Domingue, font succéder les unes aux autres les proclamations de Dessalines avec une telle fréquence, les allongent si démesurément, les enflent d'un pathos révolutionnaire et démoniaque si horrible, renouvellent les massacres et annoncent si souvent, et presque à chaque ordinaire, la destruction toujours entière des blancs, qu'elles inspirent, sur toutes ces circonstances, une défiance qui devient une sorte de consolation, par l'espoir que tant d'horribles nouvelles, parmi lesquelles il en est évidemment de ridicules et d'absurdes, s'atténueroient beaucoup à l'examen et d'après des informations plus exactes. Aujourd'hui on publie, et toujours d'après les gazettes de New-Yorck, sous la date du 18 juin, une nouvelle proclamation de Dessalines, que nous ne transcrivons point, à cause de son étendue; de la révoltante férocité de son contenu, dont, au reste, on a une idée complète quand on a lu une seule de ces pièces, et nous en avons donné plusieurs; enfin, à cause du doute même sur l'authenticité de ces actes et de ces nouvelles que nous avons énoncés. Voici un seul paragraphe de la nouvelle proclamation, réelle ou supposée, qui suffira pour donner une idée de la pièce entière. « Oui, s'y écrit Dessalines, nous avons rendu à ces vrais cannibales guerre pour guerre, crime pour crime, outrage pour outrage; oui, j'ai sauvé mon pays; j'ai vengé l'Amérique. Je fais consister mon orgueil et ma gloire à en faire l'aveu en face du ciel et de la terre. Eh! que m'importent les conséquences de l'opinion qu'auront de ma conduite et mes contemporains et les générations futures? J'ai fait mon devoir, je jouis de mon approbation, cela me suffit. Mais que dis-je? le salut de mes infortunés frères, le témoignage de ma conscience ne sont pas ma seule récompense; j'ai eu la satisfaction de voir deux classes d'hommes (les nègres et les mulâtres) nés pour se chérir, s'aider et se secourir les uns les autres, mêlés et confondus ensemble, et se disputant l'honneur de frapper le premier coup. » Viennent ensuite les détails des massacres opérés en conséquence de

la proclamation, qui aurait eu tout son effet : 2,500 Français, 40 Anglo-Américains, 6 Irlandais, 12 Espagnols, 2 Danois. Enfin, on annonce une monnaie d'or et d'argent frappée à l'effigie de Dessalines, et l'institution, par ce chef, d'une *légion d'honneur*.

*Vienne, le 19 juillet.* L'empereur vient de joindre à ses domaines d'Autriche la ville de Lindau, qu'il a achetée avec un territoire assez considérable, et notre gouvernement est actuellement en marché pour l'acquisition de Kempten. Ces arrangements donnent lieu à beaucoup de raisonnemens en Allemagne. Les uns disent qu'il est contraire à la constitution de l'Empire qu'on puisse, par des traités particuliers, déranger l'équilibre de l'Allemagne; qu'ense procurant ainsi des principautés particulières, on parvient à contraindre les possesseurs voisins de traiter à leur tour. Il arriverait ainsi que l'Allemagne se réduirait insensiblement à un petit nombre de puissances, et qu'un jour elle serait partagée entre deux ou trois. Cependant le véritable souverain de l'Allemagne est le corps germanique. Il est contraire à tous les principes qu'on puisse augmenter ou détruire le nombre des parties indépendantes sans le concours du souverain.

Lindau est une très-bonne acquisition; elle est située au milieu du lac de Constance, et elle serait très-utile aux armées autrichiennes. En considérant cette acquisition sous ce point de vue, on craint qu'elle ne donne à la France des inquiétudes qui ne pourraient que s'accroître si, comme on le dit, l'Autriche était sur le point d'acquérir d'autres possessions, et de conclure des traités pour augmenter celles qu'elle a en Souabe d'une population d'une quarantaine de mille hommes. Plusieurs personnes sont disposées à penser que l'Autriche et la France avaient également gagné en éloignant leurs frontières réciproques, et que l'Autriche a politiquement tort de vouloir les rapprocher.

(*Moniteur.*)

— A la séance de la diète de Ratisbonne du 27 juillet, M. le baron de Bildt, ministre de S. M. suédoise, a demandé que le protocole fût ouvert dans le collège des princes, pour qu'il pût émettre son vote sur la note impériale russe du 7 mai dernier. Le ministre directorial de Salzbourg a fait cette ouverture de la même manière qu'elle avait eu lieu pour le ministre de Brunswick-Lunebourg. Le vote émis par M. le baron de Bildt, porte en substance, que le gouvernement français soit prié de donner à l'em-

pereur et à l'empire, sur les événements mentionnés, des éclaircissemens satisfaisans, etc.»

Le ministre de Brandebourg, et celui de Hesse-Darmstadt, sont partis d'ici, il y a quelques jours. Les ministres de Salzbourg et de Mecklembourg-Schwérin doivent aussi quitter incessamment Ratisbonne.

— On écrit des bords du Mein, 4 août: On sait que M. Paget, ministre de l'Angleterre à Vienne, avait reçu de sa cour une permission de retourner dans sa patrie; il faisait déjà ses préparatifs de départ pour le Holstein, où il devait s'embarquer, lorsqu'un nouveau courrier, chargé, dit-on, de dépêches importantes, lui a porté l'ordre de prolonger encore son séjour à Vienne. On remarque que, depuis l'arrivée de ce courrier, il a de fréquentes entrevues avec le ministère de Vienne; mais on en ignore absolument l'objet dans le public.

La nouvelle de la retraite de M. le comte de Haugwitz du ministère des affaires étrangères de Prusse est certaine; il est remplacé par M. le baron de Hardenberg.

On assure que le roi de Suède est arrivé à Troplitz en Bohême, où il a loué un hôtel pour un mois. On ignore absolument où S. M. se rendra; mais on se flatte toujours à Vienne qu'elle y viendra sous peu.

## P A R I S.

La flottille de Boulogne, disent les journaux anglais du 13 juillet, vient d'essuyer un dommage considérable. Ils ont été surpris à l'ancre dans la tempête de vendredi et samedi. Plusieurs chaloupes canonnières chassèrent sur leurs ancres, et cinq bricks canonnières échouèrent sur le rivage. Tout le monde a dû périr. La flottille entière a été obligée de faire voile pour Etaples, et elle a été attaquée vigoureusement dans sa route par l'*Autumn*, capitaine Jackson, qui lui a fait un mal considérable, étant pendant deux heures à la portée du mousquet (1).

Les coups de vent qui ont soufflé dernièrement, ont forcé notre escadre à quitter la station, et nos vaisseaux

(1) Cette relation est fautive dans tous ses détails; la plus grande partie de la flottille est rentrée à Boulogne; le reste a mouillé à Etaples, et dans les ports plus éloignés; une peniche seule a péri. L'attaque prétendue du capitaine Jackson est une gasconnade tout-à-fait anglaise; le contre-amiral Lacrosse était à Etaples lorsque les canonnières y sont arrivées; le capitaine Jackson leur envoya de loin quelques bor-

sont actuellement à l'ancre dans les dunes. Depuis quelques semaines, l'immense flottille qui se rassemble à Boulogne, s'exerce à la manœuvre en se partageant en plusieurs divisions. La nuit du vendredi au samedi, il s'est présenté une occasion favorable pour déranger leurs manœuvres. On ne perdit pas un instant. Nos chaloupes canonnières et notre escadre légère ayant reçu le signal du capitaine Owen, s'approchèrent à la haute mer, et les *invincibles* ont été tellement maltraités, qu'à la pointe du jour quatre gros bricks canonnières et six lougres ont été jetés sur le rivage, où ils ont péri entièrement. Le reste de la flottille est rentré en désordre dans le port intérieur, étant très-endommagé (1).

— Nous sommes fort étonnés, écrit-on de Boulogne, d'apprendre qu'on s'est persuadé à Paris qu'il y a eu, le jour de l'ouragan, une affaire générale entre les Anglais et la flottille, dans laquelle celle-ci aurait éprouvé de grands désastres. Le fait est que les Anglais considèrent la côte de Boulogne avec respect; ils l'appellent *la Côte de fer*, et ils se gardent d'en approcher. Lorsqu'on peut craindre quelques coups de vent, les Anglais sont toujours les premiers à se retirer. C'est ce qu'ils avaient fait lors de l'ouragan du 1<sup>er</sup> au 2 thermidor. Si la gauche de la flottille qui se replia sur Etaples, rencontra le bâtiment de M. Jackson, c'est que ce bâtiment n'avait pu faire autrement; il avait été affalé vers cette côte: il tira quelques bordées sur nos canonnières, à de très-grandes distances. L'amiral Lacrosse, qui se trouvoit à Etapes, ordonna de tenir la mer et de l'attendre. Mais cet Anglais n'eut pas plutôt reçu quelques décharges de nos bâtimens, qu'il prit le large.

(*Moniteur.*)

dées; il fit mine ensuite de s'approcher, mais il fut aussi-tôt forcé de reprendre le large. Il faut que la peur diminue considérablement les distances, et que le capitaine anglais ait eu une grande peur, puisqu'il s'est cru pendant *deux heures à la portée du mousquet*, tandis qu'il n'a jamais approché les canonnières à plus de 800 toises.

(*Moniteur.*)

(1) Si la flottille est rentrée dans ses ports, elle a été déterminée par les mêmes motifs qui vous ont fait rentrer dans les vôtres, et l'ouragan d'ouest en a toute la gloire. Vous n'avez pas tiré devant Boulogne un seul coup de canon; vous avez au contraire pris le large de très-bonne heure. Depuis cette journée, la flottille a été constamment en rade. Vous êtes venus mouiller à une très-grande distance, avec vingt ou trente voiles, et des vaisseaux à deux ponts. Pourquoi donc n'approchez-vous pas davantage? La flottille desire vivement de vous voir de près; elle vous prouverait qu'elle est, comme vous le dites, *invincible*.

(*Idem.*)

(N<sup>o</sup>. CLXIV.) 30 THERMIDOR an 12.  
(Samedi 18 Août 1804.)

---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
I M I T A T I O N

DE L'ODE D'HORACE : *Vixi puellis*, etc.

CHAQUE fois du combat rapportant la victoire,  
Amour, sous tes drapeaux j'ai passé mes beaux ans;  
Au temple de ta mère, aujourd'hui je suspends  
La lyre qui faisait mes plaisirs et ma gloire.  
Ces torches, ces leviers ignorés des jaloux,  
Et dont ma main s'armait pour forcer les verroux,  
Ici je les dépose... O toi ! que l'on révère  
A Paphos, Idalie, et même dans Memphis,  
Vénus ! pour me venger des rigueurs de Glycère,  
Epuise tous les traits du carquois de ton fils.

Par M. GEOUFFRE DE LAPRADELLE, abonné.

---

E N I G M E.

A t'obéir si je n'étais docile,  
Planté là comme un imbécile,  
Ton corps ne bougerait jamais.

B b

Suis-je mignon , bien fait , agile ?  
 Sur les théâtres je te plais.  
 Devant les bataillons français ,  
 Souvent à fuir je fus agile.

LOGOGRIPE.

D'un Dieu cruel , par moi seul triomphant ,  
 Je suis , avec mon chef , l'instrument et l'organe ;  
 Sans ma tête , je suis l'enfant  
 Qui menace le plus de devenir un âne.  
 Otez-moi tête et cou , dans la bouche des rois ,  
 Comme sur les lèvres des belles ,  
 Je suis un mot bien dur , révoqué toutefois  
 Moins souvent par eux que par elles.

*Par M. LOMBARD l'aîné (de Berlin.)*

CHARADE.

LECTEUR sensible et généreux ,  
 Les temps sont durs , bien rigoureux ;  
 Par-tout on voit des malheureux ;  
 Et quelquefois plusieurs d'entr'eux  
 A mon premier bornent leurs vœux.  
 De mon second , si tu le peux ,  
 Retranche-le , faute de mieux ,  
 Pour soulager leurs maux affreux ;  
 Et fais qu'un mortel plus heureux ,  
 Par d'autres secours plus nombreux ,  
 Soit leur entier dans tous les lieux.

*Par P. ROQUE (de Brives).*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Amour*.  
 Celui du Logogriphe est *Ruisseau*, où l'on trouve *eau*,  
*seau*, *rue*, *sureau*, *raie*, *Aire* et *Eu* (villes), *as*,  
*ris*, *aise*, *suaire*.

Celui de la Charade est *Thé-bain*.

*Notice historique sur le comte DE CORKE,  
surnommé LE GRAND, et sur sa famille.*

CETTE Notice sera beaucoup plus intéressante que ma *Nouvelle*. Elle contient des faits peu connus en France, sur des personnages célèbres en Angleterre, et dignes de l'être à tous égards. Ne pouvant offrir au public qu'un conte bien médiocre, j'ai voulu du moins y joindre quelques anecdotes historiques, et dédommager, par l'intérêt de la vérité, du peu de charme de la fiction. Richard Boyle (le héros de ma *Nouvelle*), surnommé *the great earl of Corke* (le grand comte de Corke), fut le premier personnage connu, et le plus fameux de cette famille illustre, dont l'extraction n'eut rien de noble, mais dont tous les individus furent, pendant deux siècles, éminemment distingués par leurs vertus, leur esprit, leurs talents, et le succès qui couronna constamment toutes leurs entreprises. Ils furent également célèbres par leur mérite et par leur bonheur : c'est un exemple rare ; il semble que la Providence permette quelquefois cet heureux triomphe de la persévérance et du génie, afin d'entretenir le goût de la véritable gloire, et pour encourager la noble ambition des grandes ames.

Richard Boyle naquit en 1566 ; il perdit ses parens dès son enfance, et n'ayant ni naissance, ni fortune, il entra, en qualité de secrétaire, au service de sir Charles Manwood, et ensuite le quitta, et vécut du métier de copiste. Il épousa une femme très-riche qui lui assura toute sa fortune, et qui mourut en accouchant d'un enfant mort ; elle laissa à Richard Boyle de belles terres en Irlande, qu'il améliora beaucoup par son industrie. Il eut des liaisons intimes avec le fameux comte d'Essex, mais sans entrer dans ses projets de révolte. Des voisins, envieux de sa prospérité, l'accusèrent faussement à la cour d'avoir des intelligences avec l'Espagne ; il fut arrêté, envoyé à Londres, et mis en prison : on instruisit son procès, il demanda à répondre en présence de la reine Elisabeth. La conduite de cette princesse à son égard, et tous les détails relatifs à sa justification, sont fidèlement rapportés dans ma *Nouvelle*. Boyle épousa en secondes noces l'héritière d'une fortune considérable, et on le fit chevalier. Par la suite,

## 388 MERCURE DE FRANCE,

il fut créé lord et comte de Corke par Charles I<sup>er</sup>, il acquit des richesses immenses en conservant la réputation de la plus parfaite intégrité. Il mourut en 1643. Roger Boyle, comte d'Orrery, baron de Broghill, son fils, passa pour l'homme de son temps le plus fidèle à sa parole et à ses engagements. Cette honorable réputation fit sa sûreté ainsi que sa gloire.

Du temps de Cromwell, le baron de Broghill noua une intrigue pour remettre Charles II sur le trône; il avait des obligations à ce prince. Pour le rejoindre, il demanda un congé sous prétexte d'aller aux eaux. Cromwell, qui ne le connaissait pas personnellement, le fit venir chez lui, et lui dit qu'on l'accusait de former des complots en faveur de Charles. Le baron le nia; alors Cromwell lui montra des lettres interceptées qui le prouvaient, en ajoutant: Je n'ai qu'à livrer ces lettres, votre procès sera fait et vous êtes perdu; mais je sais que vous êtes un honnête homme, un excellent officier, et que l'on peut compter sur votre parole. Je vous offre le commandement général de l'Irlande; allez soumettre les rebelles de ce pays; je ne desirerai de vous aucun serment particulier, et je vous promets de ne point exiger que vous tiriez l'épée contre Charles; mais je vous demande votre parole de vous conduire comme le devoir vous y obligera si vous acceptez. Le baron accepta, promit et remplit cet engagement avec une fidélité scrupuleuse. Par la suite, le baron s'attacha véritablement à Cromwell, et devint un de ses plus intimes confidens. Après la mort de Cromwell, il voulut conserver au fils de ce dernier la suprême puissance, il la lui offrit en lui répondant du succès; mais Richard s'obstinant à la refuser, le baron de Broghill ne songea plus qu'à rétablir Charles II; il y contribua infiniment, et Charles II, placé sur le trône, le combla de bienfaits (1). Le baron mourut en 1679; il fut bon général, grand homme d'état et homme de lettres distingué. Il a laissé plusieurs écrits politiques et beaucoup d'ouvrages littéraires, des poèmes, des tragédies, et un roman en trois volumes, intitulé *Parthenissa* (2).

Robert Boyle, frère cadet du précédent, savant célèbre,

---

(1) Tous ces détails se trouvent dans un excellent ouvrage anglais, intitulé : *A new and general biographical Dictionary*, etc. In-8°. douze gros volumes.

(2) J'ai supposé, dans ma Nouvelle, que ce roman fut composé par le père du baron de Broghill, ce comte de Corke que j'ai choisi, parmi ces illustres personnages, pour mon héros.

vrai philosophe, homme vertueux et bienfaisant, fut l'inventeur de plusieurs machines utiles. Il a fait des expériences curieuses sur l'air; il fit, sur la lumière et sur les couleurs, un ouvrage fameux, plein d'observations intéressantes, qui eut la gloire d'ouvrir depuis au grand Newton ce champ immense de découvertes qu'il parcourut avec tant d'éclat. Il y a de Robert Boyle un écrit très-remarquable, intitulé : *An experimental discourse of quick silver growing hot with gold*. Dans un autre discours joint à celui-ci, et qui en formait la suite, il rendait compte d'expériences si singulières, qu'elles firent penser à Newton qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or, et il existe une lettre de Newton écrite à un savant, ami de Boyle, dans laquelle il lui dit formellement que Boyle a découvert ce grand secret; il suppose que Boyle n'a pas tout dit, et il ajoute que cette découverte produirait une telle révolution et tant de maux, qu'il espère que le noble auteur ne s'expliquera jamais davantage, et qu'il ne dévoilera jamais ce dangereux secret. Les discours en question avaient été communiqués à la Société royale naissante alors, et n'ont point été rendus publics (1).

Robert Boyle fut extrêmement pieux; il fit traduire à ses frais l'Evangile dans toutes les langues des pays idolâtres, pour l'envoyer en Turquie, en Perse, à la Chine, au Japon, etc. Il fut un des premiers membres de cette petite société de savans qui, durant les guerres civiles, s'assemblaient secrètement pour s'occuper des sciences, dans un temps où toutes les études étaient interrompues: cette société avait pris le titre de Collège philosophique, et après la restauration elle devint la Société royale qui existe aujourd'hui; alors elle voulut élire Boyle pour son président, mais il refusa cet honneur. Cet illustre savant eut la plus tendre amitié pour sa sœur, lady Ranelagh, avec laquelle il demeurait; la douleur qu'il éprouva en voyant le dépérissement de sa santé, et enfin sa mort, le conduisit lui-même au tombeau. Il mourut huit jours après elle en 1691. Il a laissé une grande quantité d'excellens écrits. Charles Boyle, comte d'Orrery, son neveu, et fils de Roger Boyle, eut beaucoup d'esprit et d'érudition; il a inventé un instrument astronomique, qui porte son nom; on a de lui quelques ouvrages de littérature: il est mort en 1731.

---

(1) Ce fait singulier est très-détaillé dans le Dictionnaire Anglois.

~~~~~

LE COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

Nouvelle historique (1).

DANS un lieu nommé Blacrock, à quatre milles de Dublin, vivait le vénérable et vertueux Mulcroon; il habitait une jolie maison détachée du village, et voisine d'une petite chaumière. Mulcroon avait connu le malheur, et le plus amer de tous, l'ingratitude et l'injustice des hommes; il était désabusé sans être aigri; on est sage alors: et avec de l'indépendance et une fortune honnête, on peut encore être heureux. Ce vieillard était bienfaisant, il prenait soin de la famille qui habitait la chaumière, il la faisait vivre dans l'aisance; mais il n'avait pu la préserver d'infortunes mille fois plus cruelles que la misère. La jeune paysanne, dans l'espace de trois ans, perdit ses deux enfans et son mari; elle resta veuve à vingt-cinq ans, seule, et grosse de sept mois: elle mourut en donnant le jour à un garçon que Mulcroon reçut dans ses bras au moment de sa naissance, et qu'il promit d'élever. Après la mort de la mère, le vieillard emporta chez lui l'enfant, dont il fut le parrain, et qui s'appela Richard Boyle. Mulcroon ne voulut ni vendre ni donner la chaumière; il se plut à l'orner avec une élégante simplicité; il en

(1) Toutes les descriptions topographiques de cette Nouvelle, à l'exception de celle de la *Chaumière*, sont réelles et parfaitement exactes.

embellit l'intérieur, il en augmenta les petites dépendances. Cet enclos renfermait, outre la maison et les étables, un jardin, un verger, un petit bois et un pré; et la nourrice du jeune Richard devint la concierge de cette habitation champêtre. Mulcroon avait de l'esprit et de l'instruction: il fut le seul instituteur de Richard; il lui enseigna le latin, la géométrie; il s'appliqua sur-tout à lui donner des idées justes, et il y parvint sur tous les points essentiels, en lui donnant de bons principes. La morale, qui doit régler nos mœurs, peut seule encore former et perfectionner notre esprit; toute erreur non-seulement l'égaré, mais l'obscurcit et le borne: on ne creuse point profondément sur un sable mouvant et léger, il faut une base solide aux grandes pensées; on peut faire des fautes irréparables avec des sentimens vertueux, mais celui qui pense mal n'aura jamais de génie.

Le jeune Richard, né avec une ame noble et sensible, une mémoire heureuse et une intelligence supérieure, répondit parfaitement aux soins de son généreux protecteur. Aussi modeste, aussi simple qu'aimable, il était à quinze ans beau comme un ange, sans avoir jamais songé à sa figure; et rempli d'esprit et d'imagination, il croyait n'avoir que du bon sens. Il allait souvent visiter la jolie chaumière, son unique héritage. Depuis sa première enfance, il y passait toutes les heures de ses récréations; cultiver son jardin était son plus grand plaisir après celui d'y recevoir son bienfaiteur, et de lui en offrir des fleurs et des fruits. Un matin, au point du jour, Mulcroon entrant dans la chaumière avec Richard: Cette petite maison, lui dit-il, n'est couverte que de chaume, mais on peut y trouver le bonheur; l'orner et l'agrandir est tout ce que j'ai pu faire pour toi. Il m'est permis de disposer à mon gré de mes revenus; le bien

que j'ai reçu de mes pères appartient à ma famille. Voilà donc, mon cher Richard, ta seule possession sur la terre ! — O mon père ! s'écria Richard, comment ne me suffirait-elle pas ? j'ai de si beaux cerisiers ! et mes fleurs ! . . . et cette charmante bibliothèque, dont vous avez vous-même choisi tous les livres ! Six cents volumes ! . . . Mon jardin et mon verger, quelles richesses ! . . . — Ah ! dit le vieillard, puisses-tu, mon enfant, n'en jamais désirer d'autres !

Richard, quoique élevé dans la solitude, n'avait rien de sauvage. Mulcroon le menait quelquefois à Dublin ; et d'ailleurs les eaux minérales qui se trouvent dans ce canton, rendaient Blacrock très-brillant tous les étés.

Richard touchait à sa seizième année, lorsque le comte d'Essex vint pour la première fois à ces eaux. Un grand seigneur, distingué par l'extérieur le plus séduisant, par la réputation militaire, et par la faveur d'une reine admirée des Anglais et de l'Europe, un héros et un favori d'Elisabeth, produisit à Dublin une telle sensation, que le jeune Richard, ébloui par tout cet éclat de grandeur et de gloire, crut découvrir qu'il existait un genre de bonheur bien préférable à celui dont son père adoptif faisait tant de cas. Le comte d'Essex vint se promener à Blacrock. La chaumière de Richard était célèbre dans les environs ; le comte voulut la voir, et Richard en fit les honneurs avec une franchise de joie et d'enthousiasme, à laquelle son âge donnait autant de prix que de grace. Le comte fut vivement touché de cet hommage si naïf ; il revint dans la chaumière, et en partant il combla le jeune Richard des marques les plus flatteuses de bienveillance et d'amitié, et il lui donna de belles tablettes, sur lesquelles il écrivit ces mots : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom.*

Ces paroles , tracées de la main d'un héros , achevèrent d'enflammer Richard ; il les relut avec transport ; c'était un oracle qu'il jura d'accomplir , et qui jeta dans son jeune cœur les premiers germes de l'ambition et de l'amour de la gloire. Depuis ce jour , Richard ne retrouva plus le même charme dans ses occupations accoutumées ; son imagination lui représentait sans cesse le comte d'Essex avec toute la pompe éblouissante qui l'entourait ; il relisait ses tablettes , et la chaumière désenchantée n'était plus pour lui qu'un asile obscur qu'il brûlait de quitter. Cependant la reconnaissance le retenait auprès de son bienfaiteur ; il le chérissait , et jamais il ne conçut le projet de s'échapper et de s'éloigner hâtivement de Blacrock ; mais il ne cacha point à Mulcroon qu'il avait un extrême desir de voyager en Angleterre , et sur-tout de voir Londres et la reine ; et le bon vieillard , malgré son grand âge , consentit à faire ce voyage et à conduire lui-même son élève dans cette fameuse capitale. Richard , au comble de ses vœux , embrassa les genoux du vieillard , qui , fidèle à sa parole , partit peu de jours après avec Richard.

Au bout de trois semaines de marche , les voyageurs se trouvèrent au déclin du jour dans la belle forêt de Fékenham (1). C'est du nom de cette forêt , dit Mulcroon , que le célèbre et malheureux John Fékenham a pris son nom. Il naquit de parents pauvres , et dans une chaumière — Dans une chaumière ! — Il fit une grande fortune dans l'église ; il a d'éminentes vertus , une réputation irréprochable ; et pour n'avoir pas voulu adopter les nouvelles opinions religieuses , il est aujourd'hui dépouillé de tout , et privé pour jamais de sa liberté (2) ! — O mon père ! s'écria Richard ,

(1) Comté de Worcester.

(2) Il fut le dernier abbé de Westminster.

il est tard ; si nous pouvions coucher dans cette chaumière ! j'aurais tant d'envie de la voir ! — Beaucoup de voyageurs ont eu la curiosité de la visiter ; elle est fort connue, et je crois qu'elle n'est pas loin du lieu où nous sommes.

En effet , la chaumière de Fékenham n'était qu'à cinq cents pas de là. On s'y rendit sur-le-champ , et il fut décidé qu'on y passerait la nuit. En y entrant , Richard remarqua que la sienne était plus grande et sans comparaison plus belle et plus ornée. Roger Peterson , le maître actuel de la maison , était un bon vieillard , qui accueillit les voyageurs avec la politesse et la cordialité d'un homme accoutumé à recevoir des visites , et flatté de la curiosité qu'excitait toujours la chaumière de John Fékenham. Tout , dans ce lieu solitaire , annonçait l'aisance et la tranquillité ; cependant une nuance de tristesse obscurcissait la physionomie vénérable de Roger : on entra en conversation , et Mulcroon demandant à Roger s'il était parent de l'illustre et pieux Fékenham : Non , monsieur , répondit-il , je n'ai pas cet honneur : je fus dans ma première enfance recueilli par charité dans cette ferme ; j'en devins avec l'âge l'un des serviteurs. Mon jeune maître John , fils unique , la quitta à 14 ans , il alla faire des études ; et quand sa fortune commença , il revint voir son père pour l'emmener avec lui ; mais le vieillard , attaché à sa femme , refusa de la quitter. Peu d'années après il tomba malade ; son fils accourut , et il pleura en voyant son père à l'agonie. Le vieillard lui dit : Console-toi , mon fils ; j'ai 80 ans ; j'ai toujours vécu paisible dans ces forêts ; et l'on meurt si doucement dans une chaumière ! Fasse le ciel que tes derniers momens soient aussi tranquilles ! Il était inspiré mon vieux maître , lorsqu'il prononça ces paroles ! Ici Roger s'arrêta pour essuyer quel-

ques larmes qui s'échappèrent de ses yeux. Ensuite, reprenant son récit ; hélas ! dit-il, ce respectable vieillard mourut ! Alors mon jeune maître me fit don de cette ferme et de ses dépendances, et me proposa de plus, de m'emmener avec lui et de faire ma fortune. C'est une assez grande fortune pour moi, lui répondis-je, de commander où j'ai servi, et de posséder cette belle ferme où je n'ai été reçu que par charité ; j'y veux recueillir aussi l'orphelin abandonné, j'y veux mourir aussi ! Je restai rien n'a jamais troublé mon repos ; je finirai mes jours ici au sein de ma famille, et mon pauvre maître terminera les siens dans une prison !... — Oui, s'écria Richard, mais le nom de John Fékenham ne périra jamais ! — Ah ! reprit Mulcroon, quelle funeste célébrité que celle qui a coûté le repos, la liberté, et par conséquent le bonheur ! et combien le sort de Roger est préférable à celui du malheureux John Fékenham ! — Ce dernier a fait tant de bien ! — Roger a fait tout celui qu'il a pu faire : ses souvenirs sont aussi doux, et sa conscience est satisfaite.

Richard soupira et ne répondit rien. Mulcroon crut lui avoir donné une leçon morale bien utile : ce n'était pas sans dessein qu'il l'avait amené dans la chaumière de Fékenham ; il s'était flatté de lui laisser un souvenir qui pourrait lui faire sentir tous les dangers de l'ambition. Mais Richard ne fut frappé que d'une seule chose, c'est qu'il était possible de faire une grande fortune, et d'immortaliser son nom, quoique l'on fût né dans une chaumière. Trop souvent la passion se fortifie par les exemples mêmes qu'on lui présente pour la modérer ; elle ne voit dans les résultats moraux les plus frappans, que des lieux communs qu'elle dédaigne de méditer ; elle ne reçoit que les impressions qui peuvent la flatter, ou qui l'exaltent.

Les deux voyageurs continuèrent leur route, et ils arrivèrent à Chatam. Ils virent un grand mouvement dans la ville; on se portait en foule vers le port, et ils apprirent que le peuple s'y précipitait afin de voir sa souveraine, venue exprès de Londres pour honorer d'une visite le célèbre François Drake, et pour dîner à bord du vaisseau qui, le premier, fit le tour du monde (1). Ce fameux navire qui après avoir parcouru avec audace tant de mers jusqu'alors inconnues, placé depuis dans le paisible sanctuaire des Muses, est devenu de nos jours le trône glorieux de la science et de la sagesse (1).

Richard fut transporté de joie, en apprenant qu'il allait apercevoir la reine; il perça la foule qui formait deux haies épaisses au milieu desquelles Elisabeth devait passer. Richard se trouva au premier rang, et peu d'instans après, les acclamations du peuple annoncèrent l'arrivée de la reine. Richard respirant à peine, avança la tête pour regarder aussi loin que sa vue pouvait s'étendre: le vif coloris de ses joues, sa bouche entr'ouverte, le feu qui brillait dans ses yeux, peignaient naïvement son extrême émotion, qui en effet fut au comble lorsqu'il aperçut le comte d'Essex à côté de la reine! Dans ce moment toutes les chimériques espérances de l'ambition et de la vanité, vinrent à la fois s'offrir à son imagination. Il supposait que le comte d'Essex qui s'avancait de son côté éprouverait une agréable surprise en le voyant; que ce mouvement serait très-marqué, qu'il lui dirait en passant quelque mots remplis de bonté, que la reine les entendrait et demanderait son nom; qu'elle-même lui parlerait peut-être et lui

(1) Fait historique.

(2) On a fait des débris de ce vaisseau une chaire de professeur, placée à l'université d'Oxford.

ordonnerait de la suivre sur le vaisseau. . . . Quels succès, quelle gloire! et devant des courtisans étonnés, des troupes, et tant de peuple!... Déjà Richard, loin de souffrir de se voir pressé, coudoyé, confondu dans la foule, jouissait en quelque sorte de cette situation; il en allait sortir d'une manière si brillante! Déjà il préparait ses réponses, lorsqu'il vit enfin la reine et le comte s'approcher; il n'était plus qu'à dix pas d'eux, hors de lui-même; il dépasse tout-à-fait la haie, deux soldats étendant horizontalement leurs fusils devant lui, formant une barrière qu'il ne peut franchir; mais la moitié de son corps inclinée en avant, par-dessus les fusils, s'allonge et s'avance vers le comte de manière à le toucher presque au moment où il passe près de lui. Le comte le voit; le regarde d'un air distrait, et marque par un léger sourire qu'il le reconnaît; mais aussitôt ses yeux se portent sur d'autres objets, il passe, ne tourne point la tête, et la reine n'a point aperçu Richard qui reste anéanti!... Il répétait intérieurement: Quoi! pas un mot! pas une syllabe! . . . O qu'il était différent à Blacrock! . . . Ce changement parut à Richard si extraordinaire, et tellement incompréhensible, qu'après de profondes réflexions, il imagina qu'on l'avait desservi auprès du comte. Les gens qui ne connoissent pas la cour attribuent souvent à la *cabale* et à la calomnie les simples effets du caprice et de l'oubli; ils ont constamment ce respect pour les grands et pour les princes de ne jamais les soupçonner d'inconséquence et de légèreté; une vanité novice leur persuade que les moindres marques de bienveillance de la part des souverains et des ministres suffisent pour armer contre eux une cour toute entière; ils supposent sans cesse des complots ridicules qui n'existent que dans leur imagination; enfin ils pren-

nent la grace et l'affabilité pour les présages certains d'une grande faveur; l'expérience préserve les courtisans de cette illusion.

Richard, dans sa naïve ignorance, forma le projet de s'introduire chez le comte d'Essex et d'avoir *une explication* avec lui; mais en arrivant à Londres il apprit que le comte venait d'en partir pour quelques mois. Il fallut retourner à Blacrock sans avoir revu le comte d'Essex! et Richard se retrouva dans cette solitude beaucoup plus inquiet, et moins heureux encore qu'avant son voyage; néanmoins il prit un parti très-raisonnable, celui de se livrer sans relâche à l'étude, afin de se mettre véritablement en état de vérifier un jour la prédiction du comte d'Essex. En effet, Mulcroon fut surpris et charmé du redoublement d'application qu'il remarqua bientôt en lui. Le vieillard seconda cette ardeur avec tout le zèle de la plus tendre amitié, et Richard à dix-huit ans étonnait tous les littérateurs et même les savans de Dublin par l'étendue et la variété de ses connaissances. On lui supposait une passion exclusive pour l'étude, et cette réputation préserve communément un jeune homme de toutes les séductions des femmes. Car un homme de cet âge qui préfère des livres à la conversation et son cabinet aux bals, aux fêtes et aux brillantes assemblées, ne paraît aux femmes qu'un misanthrope attrabilaire et qu'un véritable sauvage. Ainsi Richard, malgré ses agrémens naturels et sa jolie figure, était à peine remarqué par les jeunes personnes des environs et par celles qui venaient aux eaux. Il était devenu sérieux, distrait et rêveur; il se montrait rarement; il ne dansait point; les mères et leurs filles parlaient de lui comme d'un homme sans conséquence, et toutes les coquettes tâchaient de le tourner en ridicule; elles avaient même une sorte d'antipathie pour lui; car rien

n'inspire l'aversion comme de grandes prétentions sans aucun encouragement.

Un matin, sur la fin du mois de mai, Richard, qui aimait toujours l'agriculture et le jardinage, travaillait à son parterre; il avait le vêtement grossier d'un jardinier, et la bonne paysanne, sa nourrice, filant en silence sa quenouille, était assise à quelques pas de lui. On avait laissé la porte de la chaumière ouverte, et tout-à-coup Richard vit paraître une dame, qui en entrant s'écria : Ah ! les belles fleurs !... Cette dame n'était pas jolie, mais elle avait l'air noble et doux; elle s'avança vers la paysanne, et lui demanda si ce jardin était à elle. — Parlez à mon fils que voilà, répondit la bonne femme en montrant Richard. La dame se retourne, et s'approchant de Richard : Voudriez-vous, lui dit-elle, me vendre des fleurs ? — Je n'en vends point. — Cela me fâche ; je n'en puis trouver de belles, et les vôtres sont superbes. Si vous vouliez mettre un prix à ces roses et à ces anémones, quel qu'il fût je vous le donnerais.... C'est aujourd'hui le jour de naissance de mon amie.... — Aujourd'hui 29 mai, s'écria la nourrice ! — Oui, répondit la dame ; aujourd'hui 29 mai, lady Fanny Ranelor a dix-huit ans. — Ah ! c'est singulier, reprit la paysanne, c'est justement le jour de naissance et l'âge de mon garçon. Oh ! Richard, poursuivit-elle, donne des fleurs à cette dame, je t'en prie. — Non, dit la dame, je les enverrai chercher ce soir ; lady Ranelor est venue avec moi, je l'ai laissée sur la grande pelouse à deux pas d'ici, je ne veux pas qu'elle voie les fleurs que je lui destine.... — Sans doute, madame, vous êtes venue prendre les eaux ? — Oui, nous sommes arrivées avant-hier.... — Mais paix ; lady Ranelor m'a suivie : tenez, la voilà ; ne lui parlez point de la surprise que je lui prépare.... A ces

mots Richard lève les yeux, et il voit une jeune personne d'une taille élégante, vêtue de deuil, le visage caché par un grand voile noir, marchant lentement, et donnant le bras à une femme de chambre. Elle demande la permission de se reposer un moment, et elle va s'asseoir à côté de la nourrice. Les grâces répandues sur toute sa personne et la douceur extrême du son de sa voix, intéressent Richard, et lui inspirent une vive curiosité de voir son visage. — Comment vous trouvez-vous, ma chère Fanny, lui demanda son amie? — Bien faible, répondit lady Ranelor, mais beaucoup moins souffrante : cette promenade m'a fait du bien. — Madame est malade, dit la nourrice. — Ma mère, interrompit Richard, ces dames accepteraient peut-être des fraises et de la crème. A ces mots la nourrice se leva précipitamment, et courut vers la chaumière. Lady Ranelor remercia Richard, en ajoutant : Ce jardin est délicieux ! En prononçant ces paroles elle leva son voile, et découvrit un visage enchanteur ; son regard modeste et languissant, et sa douce pâleur, rendaient sa beauté aussi intéressante qu'elle était frappante et régulière. Richard immobile la considérait en silence, et lady Ranelor, de son côté, regardait avec surprise ce jeune et beau jardinier, qui avait l'air si noble. Cultiver ces belles fleurs, lui dit-elle, a sans doute toujours fait votre bonheur? — Oui, madame, jusqu'ici... Ces mots, *jusqu'ici*, ne furent point insignifiants pour lady Ranelor. Une intention délicate est toujours promptement saisie par une femme, sur-tout lorsqu'elle en est l'objet. Mais elle veut alors faire expliquer bien clairement ce qu'elle a compris à demi-mot. *Jusqu'ici*, reprit lady Ranelor ! c'est-à-dire, que *maintenant* encore votre plus grand plaisir est de cultiver vos fleurs? — Pardonnez-moi,

THERMIDOR AN XII.

moi, madame, il en est un pour moi beaucoup plus doux. — Et lequel donc? — Celui de vous les offrir.... A ces mots les deux amies étonnées se regardèrent; elles ne comprenaient pas qu'un paysan s'exprimat ainsi. Richard, durant ce moment de silence, cueillait ses plus belles fleurs; il en forma une superbe gerbe; ensuite la partageant en deux parts inégales, il présenta la plus belle à lady Ranelor, et l'autre à son amie. Dans cet instant la nourrice de Richard accourut, en annonçant que le déjeuner était servi dans la chaumière. La bonne femme n'était pas fâchée de faire voir aux deux étrangères l'intérieur élégant de la maison. Leur surprise fut extrême en entrant dans le salon; c'était une belle bibliothèque en bois d'acajou, et elle était ornée de vases d'albâtre, de porphyre, et de bustes antiques posés sur le haut des armoires. Cette pièce, en rotonde, recevait le jour du plafond, à travers de beaux vitraux de diverses couleurs. Sur une grande table de marbre blanc, placée au milieu du salon, on trouva des fruits et de la crème. Cependant Richard avait disparu, mais il revint un instant après. Il avait passé un habit; et ce vêtement, quoique très-simple, n'était pas celui d'un paysan. On l'invita à se mettre à table; il répondit qu'il avait déjeuné, mais il s'assit à quelque distance des deux dames. Madame Brown (l'amie de lady Ranelor) le questionna sur sa bibliothèque, et ses réponses prouvèrent qu'il avait reçu l'éducation la plus distinguée. La nourrice interrompit cette conversation, pour montrer un beau volume d'estampes, que le comte d'Essex avait donné à Richard; car, ajouta-t-elle, ce bon seigneur est venu trois fois chez nous, et il a donné encore à Richard un beau petit livre tout encadré de dorures, et il a écrit dedans la bonne aventure de Richard. Pendant ce récit, lady

C c

Ranelor examinait alternativement la nourrice et Richard, et elle dit à la paysanne : Et c'est là votre fils ?... N'est-ce pas tout comme, répondit-elle ? je suis sa nourrice.... Ah !... s'écria lady Ranelor, tout est expliqué. Cette charmante chaumière n'est qu'une maison de fantaisie, et... — Non, madame, interrompit Richard, vous êtes véritablement chez un paysan : orphelin dès le berceau, je fus recueilli par M. Mulcroon, et tout ce que vous voyez ici qui vous étonne ; est l'ouvrage de cet homme bienfaisant, auquel je dois mon existence et mon éducation. — Ah ! reprit lady Ranelor avec attendrissement, les sentimens et l'esprit que vous montrez, valent mille fois mieux que la fortune et la naissance. Après le déjeuner, lady Ranelor se leva pour s'en aller, et, en remerciant Richard, elle reprit le gros bouquet qu'elle avait reçu de lui, en lui disant : Vous ne savez pas que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ? et j'aime mieux ces fleurs et cette matinée qu'une fête.... Eh bien ! s'écria la nourrice, c'est aussi comme une fête pour nous, et c'est aussi le jour de naissance de Richard.... — Et quel âge a-t-il ? — Dix-huit ans. Cette petite circonstance parut frapper lady Ranelor : elle soupira. — Il y a aussi dix-huit ans que j'existe, dit-elle, mais j'ai déjà beaucoup souffert ; je suis bien plus vieille que M. Richard !

Lady Ranelor sortit, laissant à Richard un souvenir ineffaçable, et une émotion d'autant plus vive, qu'il n'avait jamais rien éprouvé de semblable.

Le soir même, il envoya une grande corbeille pleine de fleurs à madame Brown, l'amie de lady Ranelor ; il joignit à cet envoi des vers charmans sur le jour de naissance de lady Ranelor et sur la visite dont elle avait honoré la chaumière. Lady

Ranelor relut plusieurs fois ces vers ; elle les loua beaucoup , elle les garda . ne voulut point les montrer , et ne parla plus de Richard : mais elle questionna tout le monde sur Mulcroon , et elle témoigna un grand desir de connaître ce respectable vieillard.

Richard , de son côté , prit beaucoup d'informations sur lady Ranelor ; il apprit qu'elle était veuve depuis six mois d'un vieillard qu'elle avait épousé à quinze ans , pour lequel elle avait pris tout l'attachement qu'on peut avoir pour le meilleur des pères , et qu'elle avait soigné durant une longue maladie avec la tendresse la plus touchante. Tous ces détails produisirent une profonde impression sur le cœur de Richard : il allait très-rarement aux assemblées des buveurs d'eau ; mais le surlendemain il ne manqua pas d'y suivre Mulcroon : il n'y vit point celle qu'il cherchait ; lady Ranelor encore en deuil ne voulait pas se trouver dans des lieux où l'on dansait. Dans son absence , Richard n'aperçut pas sans émotion madame Brown qui vint à lui , fit connaissance avec Mulcroon , et l'invita , ainsi que son jeune élève , à venir prendre du thé chez elle le lendemain matin.

Ce fut un beau jour pour Richard que celui où il revit lady Ranelor ; qu'il trouva plus charmante encore que la première fois ; elle lui parla très-peu , mais elle s'occupa beaucoup de Mulcroon , et elle charma ce bon vieillard par sa grace et par la bienveillance affectueuse qu'elle lui montra. Encouragé par cet accueil , il conjura les deux amies de venir passer chez lui le reste de la journée : l'on y consentit , et l'on partit ensemble dans une calèche à quatre places. Après le dîner on se promena longtemps dans le beau parc de Mulcroon , et sur le soir on se rendit à la chaumière. Lady Ranelor , toujours froide et silencieuse avec Richard , parut

charmée de revoir la bonne nourrice, et fut remplie d'affabilité pour elle. Tandis que madame Brown et Mulcroon s'amusaient à considérer une volière, lady Ranelor prit le bras de la paysanne pour se promener dans le parterre, et Richard n'osa la suivre! Lady Ranelor, après avoir fait quelques pas, se plaignit d'une extrême lassitude, et cherchant des yeux le banc de gazon sur lequel elle s'était reposée peu de jours auparavant, elle remarqua qu'il étoit à moitié caché par un beau rosier blanc nouvellement planté à la place même qu'elle avait occupée. Alors, pour éloigner la paysanne, elle lui ordonna une commission; ensuite elle s'approche du rosier, elle en écarte les branches, et elle découvre à travers le feuillage une plaque de marbre blanc incrustée dans le gazon, et sur laquelle ces mots étaient écrits : *Le 29 mai ! premier jour de ma vie !* Lady Ranelor, surprise et touchée, resta quelques instans immobile, les yeux fixés sur ce marbre, et tenant toujours écartées les branches de l'arbuste qui le couvraient. Tout à coup elle entend un léger bruit, elle tourne la tête, et elle aperçoit Richard à côté d'elle! . . . A cette vue elle tressaille, et se relève en rougissant et en affectant de prendre un air sévère. Richard tremblait; cependant prenant la parole d'une voix basse: Daignez songer, madame, dit-il, que j'avais caché ce marbre . . . A cette espèce de reproche lady Ranelor n'eut rien à répondre, elle baissa les yeux . . . Mais, reprit Richard, dois-je être embarrassé que vous ayez lu cette inscription? elle ne contient rien que de simple et de vrai . . . *Le 29 de mai* fut le premier jour de ma vie! avant cette époque, je n'avais rien vu, je ne sentais point, je n'existais pas! . . . Je le sais, ma vie ne sera pas heureuse. Ah! qu'importe, je souffrirai avec constance. . . . Allons rejoindre M. Mulcroon; interrom-

pit sèchement lady Ranelor. En disant ces mots, elle s'éloigna précipitamment.

Depuis ce jour lady Ranelor évita Richard avec un soin extrême; elle ne retourna plus à Blacrock, elle n'allait point aux assemblées. Richard la rencontra deux ou trois fois chez madame Brown, mais il n'osa lui parler, et il n'en obtint jamais un regard. Au bout de deux mois elle partit pour se rendre à Londres. Elle laissa Richard le plus amoureux de tous les hommes, et cependant il n'était pas aussi à plaindre que l'on pourrait l'imaginer. Malgré son peu d'expérience, il sentait que la conduite de lady Ranelor n'annouçait ni du mépris pour sa personne, ni même une parfaite indifférence; il avait raison: toujours un peu de plaisanterie ou même d'ironie piquante se mêle au dédain véritable; on ne fuit point avec tant de soin l'amant qu'on méprise; on ne s'arme point avec lui d'une fierté si solennelle et d'une rigueur si sérieuse; cette espèce d'emphase, cette grave importance, ne sont jamais d'un mauvais augure; l'insensibilité ne prend point toutes ces grandes précautions, elle se laisse voir en tout sans presque songer à se montrer. Enfin Richard savait que lady Ranelor connaissait tout son amour, et cette idée, dans une passion malheureuse, est une grande consolation. A dix-huit ans, avec beaucoup d'amour, manque-t-on jamais d'espérance? L'absence afflige, mais elle n'effraye pas; le champ de la vie parait si vaste! les obstacles ne découragent point, au contraire ils animent: on a une telle idée de ses forces! Avec quelle facilité, avec quelle confiance on forme des projets chimériques! Âge heureux où l'on jouit de tout ce qu'on desire, où tous les rêves de l'imagination sont des enchantemens! Ah! comment la jeunesse ne serait-elle pas aimable, sensible et généreuse? Rayonnante d'es-

poir, elle attend tout, elle se promet tout et du sort et des hommes; elle compte sur la bienveillance universelle et sur l'inviolable fidélité de l'amour et de l'amitié....

Le jour du départ de lady Ranelor, Richard étant dans son jardin, s'assit sur le siège de gazon: et regardant la moitié du banc couverte par le rosier: Je l'ai vue là, dit-il, pour la première fois! je l'ai vue là!.... Nulle autre désormais n'occupera cette place!.... Elle est partie!... J'aime sa fierté, qui ne s'est point démentie!.... Ce grand caractère répond de sa constance. Si jamais son cœur s'attaché véritablement, elle ne changera point; elle aimera toujours!... La veille de son départ, quand je la rencontrai chez madame Brown, je la vis pâlir en m'apercevant!.... Elle ne m'oubliera point!.... Son rang, sa naissance, tous les préjugés nous séparent.... Je bénis la Providence, qui mit entre nous tant de barrières: elle me préparait la gloire et le bonheur de les franchir: elle offrit un but à cette ambition vague qui me consumait en secret. Non, je ne voudrais pas devoir celle que j'aime à de froides convenances: pour la mériter, il faut la conquérir: il faut triompher d'elle, ainsi que de tous les autres obstacles: elle doit se donner au plus vertueux, au plus digne; je forcerai son choix....

Ces pensées redoublèrent l'ardeur de Richard pour l'étude: une application si constante laissait les délices de Mulroon. Ce vieillard, âgé de 80 ans, touchait au terme de sa longue et vertueuse carrière: il vécut encore 18 mois: au bout de ce temps, il s'affaissa tout-à-coup, et, après une maladie de quelques jours, il expira doucement dans les bras de Richard.

L'affligé Richard rendit avec solennité les derniers devoirs à son bienfaiteur; ensuite il se renferma

dans sa chaumière, et il y passa l'hiver entier dans la plus profonde retraite. Aux premiers jours du printemps, il reçut la visite d'un ancien ami de Mulcroon, venu de Dublin pour prendre les eaux qui se trouvaient dans le voisinage de Blacrook. Cet ami, nommé Blumer, s'intéressait vivement à Richard; il lui apprit que l'un des plus grands seigneurs de l'Irlande par sa naissance et sa fortune, sir Charles Manwood, était cette année, pour la première fois, aux eaux. « Je sais, continua Blumer, qu'il a besoin d'un secrétaire; je vous ai proposé; plusieurs autres personnes lui ont parlé de vous avec éloge; il est favorablement disposé; il ne veut que vous voir pour se décider, et il viendra aujourd'hui visiter votre chaumière. »

Richard ne vit d'abord, dans cette proposition, que l'humiliation de se mettre aux gages d'un particulier; mais Blumer l'assura que sir Charles Manwood passait la plus grande partie de sa vie à la cour; qu'il avait un immense crédit; qu'il était rempli de mérite et d'esprit, et qu'il lui serait facile de faire la fortune d'un secrétaire qui saura gagner son amitié. Il y a dans le gouvernement tant de places honorables et lucratives auxquelles vous pourriez prétendre par la suite! continua-t-il; mais vous n'êtes que dans votre vingt-deuxième année; vous avez perdu votre père adoptif, il vous faut un protecteur qui puisse vous procurer les moyens de faire connaître vos talens. Sir Charles Manwood jouit d'une grande faveur et d'une fortune immense; il est magnifique, aimable, plein de grâce et de bonté. Si Mulcroon vivait, il vous presserait de saisir avec empressement cette heureuse occasion de sortir de l'obscurité, et de vous introduire dans le grand monde sous des auspices si favorables.

Richard, en soupirant, se rendit à ces raisons; mais en regrettant avec amertume que son nou-

veau protecteur ne fût pas le comte d'Essex.

Le même jour, Manwood vint à la chaumière; il en loua l'élégance; il causa beaucoup avec Richard; il parut charmé de lui, et lui montra la plus grande affabilité. Richard ne lui trouva ni la grace, ni les manières à la fois nobles, simples et naturelles du comte d'Essex; mais il fut satisfait de son esprit et de son accueil.

Deux jours après, Manwood envoya chercher Richard, et lui offrit la place vacante de son secrétaire. Manwood lui fit un éloge séduisant de son propre caractère; il n'oublia pas d'y mêler de grandes promesses pour l'avenir, et d'insinuer en même temps qu'il avait un puissant crédit à la cour; il fit entendre qu'il était considéré de la reine et des ministres, et l'ami du comte d'Essex. Richard, ébloui par ce pompeux étalage, accepta la place avec reconnaissance; et il fut décidé qu'il partirait, sous quinze jours, avec sir Charles Manwood, qui comptait passer toute la belle saison dans une superbe terre qu'il possédait en Irlande, à soixante milles de Dublin.

Richard laissa la bonne Marie, sa nourrice, dans sa chaumière, en lui recommandant sa bibliothèque, ses oiseaux et ses fleurs. Il fut prendre congé, à Dublin, des amis de Mulcroon, tous devenus les siens. Revenu à Blacrock, il alla verser de pieuses larmes sur la tombe de son bienfaiteur; ensuite il fit ses adieux à sa nourrice, qui lui dit en pleurant: Si tu n'es pas content des grands seigneurs, reviens ici; tu y retrouveras tes livres, ton jardin et Maria.... Richard, vivement attendri, s'arracha des bras de Maria; fut rejoindre Manwood, et partit avec lui.

Sir Charles Manwood, âgé alors de 39 ans, avait une figure commune, une physionomie sombre, un regard équivoque et faux, des manières

affectées, un ton grave et sentencieux ; il se composait quelquefois un sourire forcé d'*affabilité*, mais il ne riait jamais ; et quand il se permettait par hasard quelques plaisanteries, c'était avec un air de condescendance aussi ridicule qu'impertinent. Il n'avait qu'un vice, mais celui qui, pour se satisfaire, peut donner tous les autres et anéantir les sentimens les plus naturels, un orgueil démesuré ; il était parvenu à ne voir, dans la vie, qu'une carrière dont on ne pouvait atteindre le véritable but que par la force ou par l'artifice ; le génie, pour lui, consistait dans la dissimulation et la profonde duplicité, et l'homme le plus heureux à ses yeux était le plus puissant ou celui qui brillait le plus. Les gens qui le connaissaient sans l'avoir étudié, s'étonnaient de l'espèce de contrariété qu'ils remarquaient dans son caractère ; ils le voyaient tour-à-tour avare, magnifique, prodigue, affable, insolent, souple, doux, inflexible, indiscret, défiant ; mais ces différentes manières d'être venaient toutes du même principe, la seule vanité les inspirait. Quand elle se trouvait satisfaite, il était confiant avec ses partisans et ses inférieurs ; il ne savait pas garder le secret d'un succès, ou même cacher une espérance flatteuse. Quand son orgueil était blessé, tous ceux qu'il ne craignait pas éprouvaient les effets de sa mauvaise humeur ; les sujets les plus légers lui servaient alors de prétexte pour se plaindre avec hauteur, et souvent avec emportement. Les ambitieux sans génie, les fats et les coquettes, paraissent avoir les plus étranges caprices, et n'en ont point ; leurs triomphes ou leurs revers produisent seuls l'étonnante variation que l'on remarque dans leur humeur. Manwood aurait possédé parfaitement l'art de se faire valoir, s'il eût eu assez d'empire sur lui-même pour parler moins de lui et pour se moins

vâner ; mais l'égoïsme et l'orgueil sont mille fois plus imprudens que l'amour. Manwood qui, sur tout autre point, avait le tact et la mesure que donnent l'usage du monde, en manquait absolument lorsqu'il s'agissait de lui. Dans l'homme de la cour, le caractère de l'*important* se confond naturellement avec celui de l'orgueilleux : aussi Manwood offrait-il sa protection à tous ceux qui l'approchaient, quoiqu'il fût très-décidé à n'agir que pour son intérêt direct ou relatif. Lui contait-on simplement une affaire, sans penser à lui demander son appui, il répondait machinalement : *Donnez-moi une note là-dessus*. Il ne parlait jamais des opérations publiques du gouvernement qu'avec un ton ministériel et mystérieux, qui faisait entendre qu'il ne lui était pas permis d'en dire davantage. Il était impossible de lui apprendre une nouvelle politique ; il répondait toujours : *je le savois*. N'ayant aucune place importante, et vivant dans un grand désœuvrement, il paraissait toujours surchargé d'affaires ; il n'avait point de correspondance nécessaire ou suivie, et quoiqu'il fût très-fastueux et qu'il eût un grand état de maison, il aurait mieux aimé se passer de cuisinier que de secrétaire : il ne cultivait que les gens en place, et, quelque peu satisfait qu'il en fût, il se louait toujours d'eux et de *la grace* qu'ils avaient avec lui. Les rencontrait-il ? aussitôt il les tirait à l'écart pour leur parler tout bas ; il avait constamment quelque secret à leur dire, ou quelque chose à citer d'eux. Toujours mécontent de la reine, non-seulement il n'osait fronder son gouvernement, mais il approuvait même ce qu'elle faisait de blâmable, pour se donner l'air partial d'un courtisan bien traité. Il haïssait le comte d'Essex, parce qu'il l'enviait. Le comte d'Essex était un grand général ; Manwood n'avait

THERMIDOR AN XII. 415

et à la guerre ni commandement considérable, ni succès, et, au fond de l'ame, il trouvait fort étrange qu'on ne le préférât pas au comte d'Essex pour le mettre à la tête des armées; néanmoins il ne parlait de lui qu'avec le ton de l'amitié. Après beaucoup d'intrigues obtenait-il une grace? il en paraissait surpris et peu touché; il disait nonchalamment qu'il ne l'avait ni désirée ni sollicitée: on avait pensé à lui sans qu'il s'en doutât; ou bien, s'il ne pouvait nier des démarches publiques, il assurait qu'il n'avait agi que par complaisance pour sa famille et pour ses amis. Loin d'avoir les goûts simples qui font aimer la campagne, il méprisait l'agriculture: cependant, possédant une magnifique terre en Irlande, il y venait presque tous les ans passer au moins une partie de l'été; il ne s'y ennuyait pas, il y régnait, et il pouvait là se vanter avec moins de ménagement qu'à Londres. Il ne connaissait dans la société qu'un moyen de réussir, la flatterie: il la prodiguait pourvu qu'on la lui rendit, et malgré la fausseté de ses louanges, il était toujours la dupe de celles qu'on lui donnait; il ne croyait à la sincérité des autres que lorsqu'on faisait son éloge.

Durant la route, Richard fut tête à tête dans la même voiture avec Manwood; ce dernier annonça à son jeune secrétaire qu'ayant naturellement un caractère plein de franchise, il allait dès cet instant lui parler avec une confiance qu'il lui conserverait toujours, si d'après ce qu'on lui avoit dit, et comme il le croyait, il s'en rendait digne par sa parfaite discrétion. Après ce préambule, Manwood se mit à conter toutes ses *belles actions*, et ce qu'il avait fait, et ce qu'il aurait fait s'il n'eût pas été traversé par des envieux; il détailla toutes les conversations qu'il avait eues avec les ministres et avec la reine, dans lesquelles il avait conseillé tout

ce qui s'était fait de bon, et prévu toutes les conséquences fâcheuses, des fautes politiques commises depuis dix ans; enfin il prouva que s'il n'occupait pas les premières places de l'état, c'est qu'il ne s'en était pas soucié, et qu'il avait trop de philosophie pour être ambitieux. Richard émerveillé de tous ces récits, était bien fier intérieurement de se trouver initié tout-à-coup dans des secrets de cette importance; il se félicitait d'obtenir si promptement une confiance si flatteuse; il crut même devoir la payer par la sienne; et il aurait ouvert son cœur à Manwood, il lui aurait fait l'aveu de sa passion pour lady Ranelor, toujours présente à son souvenir, si Manwood lui eût témoigné la moindre curiosité sur ce qui le regardait. Mais il n'en pouvait trouver l'occasion; les entretiens particuliers de Manwood avec ses inférieurs n'étaient jamais des dialogues, il y parlait toujours. Si, par hasard, on essayait aussi de l'entretenir de soi, il ne faisait pas une seule question, il rêvait à autre chose; il n'imposait pas silence par un air impérieux. Manwood, tête à tête, avait toujours l'air d'un bon homme; il était même alors très-affectueux; il voulait être écouté avec intérêt; il ressemblait, dans ce cas, à presque tous les princes, qui ne repoussent pas la confiance par le dédain, mais qui l'anéantissent par l'insouciance et la distraction.

Le château de Manwood, situé dans un beau pays, était vaste et magnifique, et son parc passait pour le plus beau de l'Irlande. Dès le lendemain de l'arrivée de Manwood, on vit accourir chez lui tous les petits propriétaires des environs, c'est-à-dire, ses courtisans. *La cour* se forma et devint très-nombreuse les jours suivans. et Richard ne put s'empêcher d'être désagréablement frappé de l'espèce d'affabilité protectrice que Manwood

affectait en recevant toutes ces personnes. Il eut un autre sujet de surprise, qui lui fit plus de peine encore : en causant avec plusieurs gentilshommes voisins, ils'aperçut qu'ilstenaientaussi de Manwood tous les *secrets d'état* qu'il lui avait confiés ; il commença à soupçonner qu'il y avait trop de fatuité dans le caractère de Manwood, pour que l'on pût raisonnablement compter sur sa franchise. Cette découverte le refroidit beaucoup et l'affligea.

Au bout de quelques jours, Richard fut invité par un des voisins à dîner dans une maison dont la singularité attirait beaucoup de curieux ; elle était située parmi les montagnes de Wicklow, dans un lieu pittoresque nommé *Dargle*. On voyait près de là un rocher aussi fameux dans la contrée que le fut jadis, dans la Grèce, le promontoire de Leucade ; on l'appelait *le Saut de l'Amante* (1). Ce rocher est d'une prodigieuse élévation, et domine un affreux précipice. On conte que jadis une jeune personne, victime d'une séduction, conduisit son amant sur la cime de ce rocher, et que la, ne pouvant obtenir de lui la promesse de l'épouser, elle se leva, lui dit un éternel adieu, et s'élança dans le précipice. Un orme et quelques cyprès plantés au pied du rocher, sur le bord de l'abyme, offrent un ombrage épais aux voyageurs que la curiosité conduit dans ce lieu.

Richard, après le dîner, sortit seul de la maison, au déclin du jour, pour aller visiter le rocher. Comme il était tard, il n'entreprit point de gravir jusqu'au sommet. Il monta du côté opposé à celui des arbres, et trouvant un endroit commode pour se reposer, il s'assit auprès d'une fontaine ; cette eau limpide et pure sortant de la roche, coulait d'abord molle-

(1) *The lover's leap*, que l'on montre en effet à Dargle, en contant la romanesque tradition que l'on rapporte ici.

414 MERCURE DE FRANCE;

ment et sans bruit sur une mousse légère, et tombant ensuite dans le gouffre. elle produisait un murmure sourd et plaintif qui semblait partir du fond de cet abyme. Richard crut entendre les gémissemens de la malheureuse victime de l'amour, dont ce précipice effrayant fut le tombeau ! Ces idées romanesques et le souvenir de lady Ranelor, le plongèrent dans une profonde rêverie. Au bout d'une demi-heure, s'apercevant que la lune commençait à paraître, il se leva pour retourner à Dargle ; il descendit le rocher du côté des arbres ; et comme il touchait aux cyprès, il entendit soupirer sous ces ombrages ; son émotion le força de s'arrêter pour écouter mieux. Dans ce moment une voix un peu voilée, mais d'une douceur enchanteresse, chanta les paroles suivantes :

Déjà la nuit couvre la cime
Du rocher fatal de l'Amour ;
Fuyez amans : que mon ombre à son tour
Puisse gémir du malheur et du crime
Qui me coûta l'innocence et le jour.
Quand la nature appesantie,
Du repos goûte la douceur,
Je souffre encor dans ce lieu plein d'horreurs
Le vrai tourment du cœur et de la vie :
Le repentir et le remords vengeur !
Rocher menaçant et terrible,
Qui fut jadis teint de mon sang,
Sois de l'amour un emblème effrayant,
Et que l'aimante et crédule et sensible,
A ton aspect recule en frémissant.
Mille fleurs décoient ta cime
Qui va se perdre dans les cieux ;
On y respire un air délicieux,
Mais à tes pieds est un profond abyme !
Tels sont, Amour, tes charmes dangereux.

Ici la voix se tut ; et Richard, toujours immobile, aperçut un rayon de la lune à travers les arbres ; il porta ses regards de ce côté, et il vit distinctement entre deux cyprès, une figure blanche et svelte, qui paraissait s'élever du fond du précipi-

pice. . . . Aussitôt Richard s'avança précipitamment vers cet objet , en s'écriant : Qui êtes-vous ? daignez me le dire , je vous en conjure. A ces mots la figure prit la fuite avec la légèreté d'une ombre. Richard la poursuivit ; il tendit les bras pour l'atteindre ; il saisit un voile qui se détacha et qui resta dans ses mains ; mais la figure se perdit dans les rochers , et elle disparut. Richard , craignant de s'égarer la nuit dans ces lieux sauvages , revint sur ses pas , emportant avec lui , le voile de la mystérieuse inconnue. De retour chez son hôte , il se contenta de dire qu'il avait trouvé dans sa promenade un superbe voile de dentelle. Afin de découvrir à qui ce voile appartenait , il se décida à coucher dans cette maison quoiqu'il eût promis à Manwood de retourner le soir même au château. Le lendemain matin il se rendit seul au rocher ; comme il allait le gravir , il remarqua sur le roc de gros caractères nouvellement gravés , et il lut avec une extrême émotion ces paroles :

« *En vain vous auriez l'audace de me poursuivre ,
vous ne m'atteindriez jamais.* »

Richard devina bien que c'était l'ombre qu'il avait poursuivie la veille qui venait d'écrire cette inscription qui s'adressoit sûrement au téméraire qui avait voulu l'atteindre. Un langage si fier le frappa vivement , et redoubla sa curiosité. Il dina avec beaucoup de monde : il reparla du voile de dentelle ; on voulut le voir , et l'une des personnes de la société assura qu'il appartenait à une jeune dame arrivée depuis peu de jours dans un château voisin. Et quel est le nom de cette dame ? demanda Richard. — Elle s'appelle lady Ranelor. A cette réponse , Richard éperdu resta pétrifié. Il se rappela l'inscription qu'il avait lue le matin , et qui s'accordait si bien avec le caractère de lady Ranelor ; mais il n'imagina pas

qu'elle l'eût reconnu au son de sa voix, lorsqu'il lui avait parlé; il pensa qu'elle n'avait écrit ces paroles que pour un inconnu. La joie de retrouver lady Ranelor le plongea dans une rêverie dont il ne sortit qu'après le dîner, lorsqu'une jeune personne chanta la romance *du fantôme de l'amante abusée*; et c'était celle qu'il avait entendu chanter la veille au pied du rocher par lady Ranelor. Cette romance, composée depuis long-temps, était connue de tous les habitans de ces montagnes. Richard s'échappa de cette nombreuse assemblée pour voler au château de lady Ranelor, heureux de penser qu'il allait la revoir après quatre ans d'absence; qu'il la retrouvait libre encore, et qu'elle possédait une terre dans ce voisinage. Il arrive plein de trouble, de crainte, d'amour et d'espérance: il se nomme, et on lui dit que milady vient de partir, et qu'elle ne reviendra que dans huit jours. Richard remit tristement le voile à un valet de chambre; ensuite il fut à Dargle faire ses adieux, et il retourna chez Manwood. Il descendit de cheval au haut de l'avenue du château, et traversant les cours à pied, il entra dans le salon au moment où tout le monde revenait de la promenade. Manwood, impérieux et despote, avait trouvé fort mauvais que son jeune secrétaire eût prolongé d'un jour son absence sans en avoir demandé la permission. Cependant, comme Manwood voulait faire ce soir même une confidence, il ne jugea pas à propos de montrer de l'humeur dans cette occasion, se réservant d'en saisir une autre pour faire sentir à Richard toute sa dépendance. A peine Richard eut-il mis le pied dans le salon, qu'il n'y vit au milieu de vingt personnes, qu'un seul objet: c'était lady Ranelor plus charmante que jamais, et que dans cet instant la plus vive rougeur embellissoit encore.

Richard,

Richard, troublé jusqu'au fond de l'âme, chancelle, et s'avance en tremblant. Manwood crut bonnement (car l'orgueil a quelquefois aussi de la bonhomie) qu'il n'osait l'aborder dans la crainte d'être réprimandé sur son séjour à Dargle; et se décidant pour ce soir à la clémence, il sourit d'un air protecteur, l'appela et tâcha de le rassurer en lui faisant plusieurs plaisanteries sur sa *longue absence*. Richard balbutia avec distraction quelques mots entrecoupés, et Manwood, charmé de paraître aussi imposant, lui sut un gré infini de cet excès de timidité. L'arrivée de Richard mit la conversation sur les montagnes de Wicklow : on questionna Richard, qui répondit qu'il n'avait vu que le rocher *du Saut de l'Amante*, et qu'il en conserverait un souvenir ineffaçable.

Un instant avant le souper, Richard s'approcha de lady Ranelor, et lui dit, d'une voix basse et mal assurée, qu'il avait eu l'honneur de se rendre chez elle pour lui faire *une restitution*. Je savais, répondit froidement lady Ranelor, que vous aviez ce voile : quand vous me demandâtes qui j'étais, je vous reconnus au son de voix. Lady Ranelor, par cet aveu, voulait prouver à Richard que l'inscription du rocher s'adressait personnellement à lui. Elle crut, par cette franchise, ôter toute espérance à l'amant dont sa fierté rejetait l'hommage; mais il n'y a rien de si mal-adroît que le dédain affecté d'une femme sensible. Quand on aime on ne réfléchit guère aux moyens qu'on emploie pour le cacher; on se pardonnerait si facilement une imprudence ! Une intention rigoureuse suffit à l'orgueil, le cœur qui la combat empêche d'en examiner toutes les conséquences; enfin on peut avoir de la force, mais on n'a point de présence d'esprit quand on résiste à son penchant.

Richard, dans la réponse de lady Ranelor, ne

D d

fut frappé que d'une chose, c'est qu'après quatre ans d'absence elle eût sur-le-champ reconnu sa voix, quoiqu'il n'eût dit qu'une seule phrase! . . . et aussitôt elle avait pris la fuite! Pourquoi donc cette espèce de frayeur, si prompte, si involontaire? Aurait-elle fui pour tout autre homme de sa connaissance? non sans doute. . . . Si Richard eût mieux connu les femmes, il aurait caché la joie que ces rapides réflexions lui causèrent; il n'aurait pas irrité l'amour-propre qui s'opposait au sentiment dont il était l'objet. Lady Ranelor s'attendrissait en secret en pensant qu'elle allait accabler Richard; et de tous les effets qu'une femme peut produire, il n'en est point qui soit plus flatteur à ses yeux. L'amour est comme tous les tyrans; il pense que le pouvoir et l'empire se montrent mieux en imprimant la crainte et en plongeant dans l'abattement, qu'en inspirant l'espérance et la joie.

La surprise de lady Ranelor fut extrême en voyant le visage de Richard s'épanouir. Quoi! madame, lui dit-il, vous m'aviez reconnu, vous n'aviez point oublié le son de ma voix? . . . Cette remarque embarrassante qui n'était qu'une naïveté d'un jeune homme sans art, et qui n'avait aucun usage du monde, parut à lady Ranelor d'une telle présomption, qu'elle ne trouva point de termes pour exprimer son dépit et sa colère. Et moi aussi je vous aurais reconnue, poursuivit Richard, si avant cette époque j'avais pu vous entendre chanter un seul instant; mais j'aurais dû vous deviner; quelle autre voix pouvait produire sur mon cœur une semblable impression! . . . Ce fut par instinct que je volai sur vos traces. . . . Que m'importerait *d'atteindre* une autre. . . .

A ces mots lady Ranelor se leva brusquement en disant : Je vous défends de me suivre et de me

parler désormais, et elle s'éloigna. Pendant le souper elle ne put s'empêcher de jeter les yeux sur Richard, placé à l'autre bout de la table vis-à-vis d'elle; elle lui trouva l'air préoccupé; mais elle ne vit sur sa physionomie aucune impression de tristesse. En sortant de table, Richard courut s'enfermer dans sa chambre; au bout d'un quart-d'heure il reparut dans le salon: dans ce moment, lady Ranelor, assise à une table de jeu, laissa tomber une de ses cartes; elle se penchait, un bras tendu sous la table pour la ramasser, Richard s'y précipite, et saisissant avec ses deux mains, la main de lady Ranelor, il ouvre cette main tremblante que roidissait en vain la colère; il y place un billet, la referme, et la lâchant aussitôt, il se relève précipitamment en disant, *voici la carte*; et en effet, il jette la carte sur la table. Alors s'éloignant des joueurs, il fut s'asseoir à l'autre extrémité du salon. Que pouvait faire lady Ranelor malgré son dépit et sa fierté? elle n'aurait pu se soustraire à cette espèce de violence sans faire une scène éclatante et ridicule: elle prit donc le parti de glisser le billet dans sa poche et de garder le silence. Elle se plaignit de la migraine, c'était un prétexte pour se coucher de bonne heure. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle chercha dans sa poche ce billet, qui lui semblait peser cent livres, tant il la gênait la, et tant elle avait d'envie de l'en tirer. Il était cacheté; elle l'ouvrit de premier mouvement, et elle y lut ce qui suit:

« Quel est mon bonheur! vous connaissez tout
 » votre pouvoir sur moi, et vous daignez l'exer-
 » cer!..... Compter sur un dévouement sans
 » bornes, c'est l'autoriser. Eh! sans l'empire
 » suprême du sentiment, aurait-on le droit de
 » donner des ordres absolus? Commander avec
 » tant d'autorité, c'est faire un aveu..... Il me

» suffit. Ah ! réglez toujours ; et toujours j'o-
 » bérai. Vous devez m'éprouver long-temps ,
 » avec quelle joie je m'y soumetts ! Je ne
 » vous suivrai plus , je me tairai. Qu'ordonnez-
 » vous encore ? »

Ce singulier billet mit le comble à l'étonnement de lady Ranelor. Comment ! dit-elle, ce jeune audacieux, qui n'a l'idée ni du monde, ni des convenances, prend les rigueurs et la fierté pour des faveurs. . . . Il ose me déclarer sa passion, me forcer à recevoir une lettre d'amour, et concevoir l'espérance la plus extravagante ! . . . Comment le désabuser ? Si je tolère une telle insolence, il m'écrira sans cesse ; si je lui défends de m'écrire, il croira que je confirme cet *aveu* prétendu qui se trouve pour lui dans *l'autorité*. Ne dit-il pas que sans le *pouvoir suprême du sentiment*, on n'aurait pas le droit de donner des ordres absolus ? Je l'avouerai, il y a dans cette idée une fierté d'ame qui me plaît. . . . Mais il est trop dangereux de lui donner des ordres, il a une manière si étrange de les interpréter ! . . . Je ne lui prescrirai plus rien. Je lui rendrai ses lettres sans les lire. Du moins il ne me suivra plus, ne me parlera plus ; je ne dois rester ici que huit jours ; ainsi sa folie ne m'importunera pas et ne sera point remarquée.

Tandis que lady Ranelor s'étonnait, se fâchait, et qu'elle prenait son agitation, son trouble et son embarras pour de l'indignation, Richard veillait très désagréablement dans le cabinet de Manwood. Ce dernier l'avait fait appeler pour lui faire une grande confiance, celle de ses desseins sur lady Ranelor. Il ne dit pas qu'il eût de la passion pour elle. Sir Charles Manwood ne se déclarait jamais amoureux d'une femme que lorsqu'il était sûr de réussir. Il conta seulement que ses amis lui conseillaient ce mariage. Il ajouta qu'il y pensait, mais

qu'il ne s'y déciderait pas légèrement, quoiqu'il eût lieu de croire qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de lady Ranelor. Il prétendit que la reine, qui aimait beaucoup lady Ranelor; désirait vivement cette union, et là-dessus il nomma toutes les personnes qu'il aurait pu épouser s'il eût eu moins de nonchalance dans le caractère, et plus d'ambition; ce qui le conduisit à faire le détail de toutes ses bonnes fortunes. Il parla deux heures, et sans lacunes, car il parla toujours de lui. Enfin, à trois heures après minuit, il permit à son confident de s'aller coucher. Cette conversation ne fit d'autre impression sur l'esprit de Richard, que de lui inspirer le plus profond mépris pour Manwood; il vit à découvert toute sa fatuité; il admirait trop lady Ranelor pour craindre un tel rival; et, de cet instant, il se promit de quitter un homme qu'il ne pouvait plus estimer; mais il vouloit passer chez lui les huit jours que lady Ranelor devait y rester.

Le lendemain matin, Richard eut un grand mouvement de joie; il vit arriver au château madame Brown, cette amie de lady Ranelor, dont il avait été si bien traité, quatre ans auparavant, à Blacrock. Madame Brown fut charmée de le revoir, et l'accueillit avec une grace qui toucha vivement Richard. Dans le cours de cette journée, Richard, en traversant une galerie, rencontra lady Ranelor. Se trouvant seul avec elle, il jeta à ses pieds une lettre, et il poursuivit son chemin avec une telle rapidité, que lady Ranelor le perdit presque aussitôt de vue. Il fallut bien ramasser la lettre; afin qu'elle ne tombât point en d'autres mains: elle n'était point cachetée; comment résister à la tentation de la lire? Elle était conçue en ces termes:

« Sir Charles Manwood a des prétentions sur
» vous; je vous connais assez pour être assuré que

» vous ne l'épouserez jamais : cependant , après
 » cette découverte , je ferais une lâcheté si je re-
 » cevais ses confidences et si je restais chez lui.
 » Je viens donc de lui déclarer que j'ai des affai-
 » res qui me forcent de le quitter ; je lui ai offert
 » de finir un ouvrage qui l'intéresse , et que je
 » n'acheverai tout-à-fait que le lendemain de votre
 » départ. Ainsi, je n'aurai été et je ne suis qu'*en*
 » *visite* dans ce château ; car j'ai annoncé ce matin
 » que je n'accepterais aucune espèce d'appointe-
 » mens pour le peu de temps que j'y aurai passé.
 » Je devais ce détail à celle qui dispose souverai-
 » nement de moi , à celle qui peut seule me don-
 » ner des ordres absolus. Daignez me dire pour-
 » quoi vous paraissez ne vouloir pas recevoir mes
 » lettres ? Vous ne m'avez point ordonné de ne
 » pas vous écrire , et ne pas me défendre une
 » chose c'est la permettre. Vous voulez voir , sans
 » doute , si mon amour est aussi ingénieux qu'il
 » est tendre ; ah ! n'en doutez pas , puisque vous
 » ne m'avez laissé que ce moyen de vous parler ,
 » vous aurez , quelle que soit votre résistance , une
 » lettre de moi chaque jour. Pourrais-je manquer
 » d'invention , quand il s'agit de vous exprimer
 » ce que je sens ?.... »

Lady Ranelor trouva cette dernière lettre si ori-
 ginale , et la conduite de Richard si inconcevable
 et si embarrassante pour elle , qu'elle crut avoir
 besoin de conseil , et elle se décida à tout confier à
 madame Brown. Malgré sa colère contre Richard ,
 elle lui savait bien bon gré de quitter Manwood.
 Outre qu'elle estimait ses motifs , elle aimait à
 penser qu'il n'aurait jamais été *secrétaire* d'un
 particulier. Elle l'avait vu avec beaucoup moins de
 répugnance dans une chaumière , que *placé* près
 de Manwood. Les idées de domesticité n'ont rien
 de romanesque , et la vie pastorale s'accorde si

bien avec celles qu'inspire un premier amour !
 Des cabanes, des champs et des fleurs plaisent
 toujours à l'imagination ; il semble que la véritable
 forme d'un amant dût être celle d'un jeune et beau
 berger.

Lady Ranelor, en se plaignant hautement de la
 folie et de l'impertinence de Richard, conta tout
 à son amie. Madame Brown ne put s'empêcher de
 rire et de s'attendrir. Ce pauvre jeune homme,
 dit-elle, qu'il est noble, sensible et candide ! sans
 parler de sa constance, car il était amoureux de
 vous à Blacroek. — Du moins alors il se taisait.
 — Il s'est formé depuis. — Joliment ! il ne sait
 réellement pas vivre. — Il sait aimer ; il saurait
 plaire, si on le laissait faire... — Plaire !... — Oui,
 il aurait cette insolence ; mais nous y mettrons bon
 ordre. — J'avoue que sur tout autre point il est
 bien élevé : il a de l'instruction, de l'esprit, des
 graces naturelles, mais il n'a pas d'idée de ce
 qu'on doit à une femme, et sa présomption est
 insoutenable. — Vous appelez *présomption* une
 sincérité touchante ? — Comment, de la sincérité !
 — Il est sans expérience ; il jage de votre cœur
 par le sien : certainement, nul sacrifice au monde
 ne lui coûterait pour vous, et il pense qu'un tel
 amour doit toucher. Dès qu'on aime ainsi, et
 qu'on n'est point haï, on espère tout, on attend
 tout. — *Qu'on n'est point haï !* cette expression est
 étonnante. — Eh bien, quoi ! vous le haïssez ? —
 Je ne le hais point ; mais je n'imagine pas que
 vous me soupçonniez d'avoir du penchant pour
 M. Boyle, pour le fils d'un paysan. — Non, cer-
 tainement ; mais je crois que s'il avait la naissance
 de sir Charles Manwood, vous l'épouseriez. —
 Point du tout, je le trouverais trop jeune, nous
 sommes nés le même jour..... — Vous n'avez pas
 oublié cette circonstance. Enfin, je pense que vous

lui pardonneriez sa jeunesse. Dites-moi si, malgré son étrange manière d'interpréter vos rigueurs et vos défenses, vous ne le trouvez pas plus aimable que sir Charles Manwood, qui cependant connaît si bien les femmes, et qui a tant de galanterie et d'usage du monde? . . . — Tous les hommes du monde me paraissent plus aimables que sir Charles Manwood. Mais il ne s'agit pas de cela; je vous demande comment je dois m'y prendre pour me débarfasser de ce jeune extravagant? — Cela est difficile; il prend tout en si bonne part! Au reste, vous quittez ce château dans cinq ou six jours; d'ici là ne faites point de scène, puisqu'il n'ose ni vous parler ni vous suivre.... — Et ses lettres? — Nous les lisons, elles nous amuseront; il sera curieux de voir les moyens qu'il emploiera pour vous les faire recevoir. — Tout ceci m'excede; je voudrais être partie.

Voilà tout ce qui fut décidé dans cette première conférence; c'est-à-dire qu'on ne forma aucun plan contre Richard. La bonne madame Brown, qui le trouvait charmant, n'éprouvait que de l'intérêt pour lui, et de la curiosité; lady Ranelor avait des idées très-confuses, une extrême agitation, et un redoublement d'aversion pour Manwood, que toute sa politesse suffisait à peine pour dissimuler.

Richard avait l'air si occupé de madame Brown, qu'on aurait dû l'en croire amoureux. Il pouvait, en s'attachant à ses pas, se rapprocher sans cesse de lady Ranelor, et sans manquer à sa parole. Cependant il ne laissait pas passer un jour sans écrire à lady Ranelor; elle trouvait des billets dans son sac à ouvrage, dans ses gants, si elle les laissait un moment sur une table; elle en recevait de timbrées par la poste. Elle avait, à côté de sa chambre, un cabinet de toilette, dont la fenêtre, à quaranté

pieds d'élevation , donnait sur une cour ; un soir on oublia de fermer cette fenêtre qui resta ouverte toute la nuit ; le lendemain matin , lady Ranelor trouva une lettre sur sa toilette. Richard , au risque de se tuer , était entré durant la nuit dans ce cabinet pour y déposer un billet. Cette imprudence , qui pouvait d'ailleurs compromettre cruellement la réputation de lady Ranelor , l'irrita véritablement ; Richard fut grondé par madame Brown , et voyant qu'elle était dans la confiance de lady Ranelor , il lui donna une lettre qu'elle n'eut pas le courage de refuser , et qui contenait l'aveu de son tort et l'expression du plus vif repentir ; il terminait son billet en la *remerciant* d'avoir mis madame Brown dans *sa confiance* , et il *l'assurait que désormais il ne ferait plus d'imprudences* , parce qu'il lui remettrait toutes ses lettres. Lady Ranelor , plus choquée que jamais , voulut enfin répondre. Richard reçut d'elle un billet , où il lut ces mots :

« Je ne me connais aucun *droit* sur vous ,
 » monsieur , mais j'ai celui d'être offensée d'une
 » conduite extravagante dont je suis l'objet. Je
 » vous prie donc très-sérieusement de ne plus
 » m'écrire , et de renoncer entièrement à une
 » folie qui ne peut exciter que ma surprise et
 » mon indignation. » Une heure après avoir
 envoyé ce billet , lady Ranelor , encore dans sa
 chambre , reçut comme à l'ordinaire la fille du
 jardinier , enfant âgée de quatre ans , qui lui
 apporta une grosse botte de fleurs , et lady Ranelor
 trouva dans une touffe de myrte , cette réponse
 de Richard. « Pour une faute irréfléchie on n'ab-
 » dique point un empire souverain accepté volon-
 » tairement. Souvenez-vous que de vous-même
 » vous m'avez dit : *Je vous défends de me parler*
 » *et de me suivre*. Vous ne m'avez pas seulement

» interdit de vous parler d'amour. Vous m'avez
 » défendu tout langage avec vous. Paroles sévères,
 » mais charmantes pour moi, par le sens qu'elles
 » renferment ! Je vous l'ai déjà dit, l'amour seul
 » peut vous donner sur moi cette autorité suprême ;
 » en disposant ainsi de moi, vous vous êtes
 » solennellement engagée, et vous le serez tant que
 » je serai soumis ; j'ai fait une imprudence, mais
 » je ne vous ai point désobéi.

» Je hais vos *prières*, je respecte et j'adore vos
 » ordres. Les plus rigoureux me sont chers ; ils me
 » prouvent l'opinion que vous avez de mes sen-
 » timens. Commandez, ou n'attendez plus de moi
 » que de véritables folies, et toutes les révoltes
 » impétueuses du désespoir. »

Ce billet plongea lady Ranelor dans le plus cruel
 embarras ; madame Brown fut appelée, et elle
 jugea que maintenant il était également dangereux
 de faire à ce singulier amant les défenses les plus
 rigoureuses, ou de le laisser agir, en affectant un
 profond mépris ; et l'on convint que, quoiqu'il
 n'eût aucun artifice, l'homme le plus consommé
 dans l'art de séduire les femmes, n'aurait pu se
 conduire avec une adresse plus utile à ses vues.
 Madame Brown conseillait, pour gagner du temps,
 de prendre le parti de commander ; lady Ranelor
 soutenait, avec raison, que, sur-tout après ce der-
 nier billet, c'était véritablement s'engager. Que
 faire donc ? On se promit d'y réfléchir.

D. GENLIS.

(*La suite dans le prochain numéro.*)

S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

Le Sujet de Comédie, ou les Deux Figaro, comédie en cinq actes et en prose, de M. Martelli.

LES Français ont cru devoir remettre cette pièce, peu digne de leur théâtre, mais qu'on a supportée dans un temps de disette, parce que le dialogue en est facile et rapide, et qu'elle a du mouvement et de l'intrigue. De tous les Figaro de Beaumarchais, le premier seul est agréable, et le serait davantage sans ses bribes de morale, et ses longues phrases à prétention. Celui de Martelli, non content de copier ses aînés, est encoré le vil plagiaire du Crispin de Lesage.

Il serait difficile de dire lequel de ces deux derniers personnages est le plus scélérat ; car si, d'un côté, Crispin veut épouser une fille bien née, destinée à son maître ; de l'autre, Figaro veut donner la fille de son maître à un laquais de ses amis. Les deux prétendans se produisent sous des noms supposés. M. Martelli est moins immoral que Lesage ; car son Figaro est chassé, tandis que les parties intéressées ne font que rire de la déconvenue de Crispin, et le gardent même à leur service. Des espiègeries dignes tout au moins des galères, sont assurément de bien mauvais canevas de comédies. C'est dépasser Regnard qui avait déjà été trop loin dans son Légataire. On n'exige pas, à la vérité, des auteurs comiques, une morale aussi sévère que celle des Jansénistes ; mais ils ne doivent pas espérer de gagner les suffrages d'un public éclairé, en mettant sur la scène des malheureux qui, comme le Figaro

de M. Martelli et son camarade, se traitent réciproquement de coquins, et se rendent justice. Il y a pourtant dans les confessions du premier, quelques traits vifs et plaisans. « Ces demi-fripons, dit-il en parlant de son camarade, ne font jamais rien qui vaille. Heureusement celui-ci se laisse guider par mes conseils. » Don Alvarez proteste à son ami qu'une fois son mariage fait, il va être le plus timoré des hommes. « Oui, répond Figaro, j'en connais bien comme toi qui sont honnêtes gens dès qu'il n'y a plus d'intérêt à être fripons. »

Le comte Almaviva est d'une ineptie qui n'a pas d'exemple : un premier venu se pare d'un grand nom, et sans examiner si ce nom lui appartient réellement, il veut contraindre sa fille à l'épouser. Il est vrai que l'intention de l'auteur étoit de parodier Beaumarchais, et que Figaro dit en parlant de son maître : « Ah ! le bon homme ! on n'en fait plus comme ça. » Mais l'Almaviva de Beaumarchais n'est pas non plus *comme ça*, il ressemble très-peu à celui de M. Martelli.

Il n'y a pour ainsi dire qu'un personnage dans cette pièce, c'est celui de Figaro. Michot qui en est chargé, le rend avec le plus grand succès ; mais avec un air trop enjoué, à mon avis. Il oublie que c'est le rôle d'un méchant, et que les méchans ne sont pas gais. Armand ne s'acquitte pas mal du petit rôle de Figaro cadet ; et mademoiselle Devienne trouve le moyen de faire plaisir dans celui de Susanne, qui est très-peu de chose, tant elle y met de naturel et de finesse tout ensemble.

A N N O N C E.

Abécédaire utile, ou petit tableau des arts et métiers ; ouvrage où les enfans peuvent, en apprenant à lire, puiser quelques idées de la société ; orné de 26 figures gravées ; sixième édition. Prix 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres : Le 13 juillet le roi s'est rendu à la chambre des pairs pour proroger le parlement jusqu'au 4 septembre. Après avoir adressé à chacune des deux chambres un discours qui n'a rien de remarquable, parlant à toutes deux à la fois, il a dit qu'il ne doutait pas que l'ennemi ne tentât l'invasion de son royaume, et qu'il attendait avec confiance l'issue de cette grande lutte; qu'il espérait repousser le danger, et de plus que cet avantage ne se bornerait pas à des résultats intérieurs; mais que par leur exemple et leurs conséquences ils pourront contribuer à délivrer l'Europe de l'état précaire où elle se trouve réduite, en élevant une barrière contre les projets d'agrandissement dont sont menacées toutes les nations indépendantes qui se trouvent encore sur le continent.

On s'attend à une réconciliation du roi avec le prince de Galles. Le dernier s'est déjà présenté à son père avec des témoignages d'une piété filiale, et en a été accueilli avec bonté.

Les manuscrits laissés par Pichegru à son ami Couchery vont être imprimés.

Dumouriez appelé par l'ancien ministère pour concerter avec des moyens de défense contre une invasion, vient d'être remercié sous prétexte que toutes les mesures défensives sont prises. Il s'est retiré à la campagne. Sa pension lui est conservée.

Petersbourg : On écrit le 15 juillet qu'il y a été tenu un grand conseil d'état sur la situation politique des choses. Que la majorité est d'avis de la paix, et qu'on ignore la décision de l'empereur. D'un autre côté on dit (mais c'est le *Times*, journal anglais ministériel, qui rapporte cet *on dit*), que l'envoyé russe en France a reçu l'ordre de présenter l'*ultimatum* de son maître, et que si S. M. I. n'y souscrit point, l'envoyé doit immédiatement quitter la France.

Berlin : Une lettre du 28 juillet annonce que le roi de Prusse ayant deux armées russes sur ses frontières est et nord, et trois armées françaises sud et ouest, S. M. a déclaré aux cours de Petersbourg et de Saint-Cloud, qu'elle prétendait maintenir la plus stricte neutralité, et qu'elle

regarderait comme ennemie la puissance qui prétendrait se frayer un passage sur son territoire (*Moniteur*).

Ratisbonne, 30 juillet : La cour de Vienne a publié une déclaration d'où il résulte qu'elle entre en possession de tous les biens existans dans les pays héréditaires de S. M. I., qui ont appartenu à divers chapitres et couvens. Si tous les autres états d'empire qui ont été indemnisés en Souabe subissent la même loi, cette cour aura obtenu beaucoup plus qu'on ne lui a accordé ; c'est là un véritable retour sur le passé.

P A R I S.

Après avoir rapporté trois notes du roi de Suède, présentées en différens temps à la diète de Ratisbonne, dont les deux dernières surtout sont dirigées contre le gouvernement français, et dont la première tendait à élever une statue au prince Charles pour avoir préservé deux fois l'Allemagne méridionale des armes françaises, le *Moniteur* dit en substance, au monarque suédois : « Rien ne serait plus frappant que l'inconséquence de ces démarches, si le ridicule dont elles sont empreintes ne frappait encore davantage.

» Vous êtes jeune encore ; mais lorsque vous aurez atteint l'âge de maturité, si vous lisez les notes que vous improvisez en courant la poste, vous vous repentirez assurément de n'avoir pas suivi les conseils de vos ministres expérimentés et fidèles. Vous ne tenterez que ce que vous pourrez, et vous ne pousserez pas le corps germanique à la guerre, ne pouvant rien faire pour le succès de la guerre, de cette guerre dans laquelle votre beau-père et votre beau-frère feraient probablement cause commune avec la France.

» Et alors si l'intérêt de la Baltique vous conduit à vous réunir au Danemarck, vous sentirez que cet intérêt est véritablement le vôtre. Vous aurez pris vos précautions de manière que vos côtes ne seront point dégarnies, et que des flottes ne passeront pas impunément à demi-portée de canon de vos rivages pour aller bombarder Copenhague. Enfin vous ne ferez point, pour l'appât d'un médiocre subside, ce qu'aucune nation de l'Europe n'a encore fait, un traité tellement indigne de votre rang, qu'il est en quelque sorte une première abdication de la souveraineté.

» Nous pensons bien que si vous lisez ces conseils, ils seront perdus pour vous ; mais nous croyons en même temps que vous ne recevrez pas d'autre leçon de la France. Elle est fort indifférente à toutes vos démarches : elle ne vous demande assurément point raison , parce qu'elle ne peut confondre une nation loyale et brave , et des hommes qui , pendant des siècles ses alliés fidèles , furent appelés , à juste titre , les Français du Nord ; elle ne les confond point avec un jeune homme que de fausses idées égarent , et que la réflexion ne vient pas éclairer. »

— On lit dans un de nos journaux la lettre suivante (dont nous retranchons le préambule insignifiant) , sur une brochure intitulée : *Naturel et Légitime, Lettre du Solitaire des Pyrénées à M. D....* brochure attribuée , dit un autre journal , à un homme célèbre. « J'avoue que ce titre vague de *Naturel et Légitime* ne me promettait qu'une de ces productions abstraites dont le goût de l'idéologie a parmi nous multiplié les rejettons. Les premières pages de la brochure en question , semées d'un esprit subtil , pouvaient me confirmer dans cette opinion. Mais bientôt ce léger nuage fait place à une lumière très-vive. Le but et la marche de l'auteur se dessinent d'une manière claire et hardie qui ébranle et captive le lecteur.

Il ne s'agit de rien moins que d'examiner comment la légitimité des droits à une couronne s'acquiert , se conserve et se perd. Question élevée et intéressante , qui flatte l'orgueil du citoyen , et qu'heureusement les esprits sages ne peuvent agiter qu'une fois dans plusieurs siècles.

Au lieu de s'égarer dans d'obscures théories , l'auteur s'attache aux grands résultats de l'expérience. Il trace d'un pinceau brillant et rapide l'élévation et la chute des trois dynasties qui ont régné sur la France. Il parle de la dernière révolution comme en parlera la postérité. En général , tout ce morceau historique m'a paru un modèle de force et de précision. J'y ai quelquefois reconnu cette puissance de tête avec laquelle Bossuet enferma dans un petit volume l'histoire de tous les peuples.

L'auteur de cette brochure se qualifie de *Solitaire des Pyrénées* , et je ne doute pas qu'il ne dise la vérité. En effet , sa pensée a toute la profondeur et toute l'indépendance que donne la solitude. On sent que l'écrivain n'est ni l'esclave de la faveur , ni l'instrument d'un parti , et que jamais il ne sacrifie l'intérêt de son pays à l'intérêt d'une famille. L'éclat de son style sort tout entier de la chaleur

de son ame. Au milieu des événemens dont nous avons été témoins, et des doutes qui troublent peut-être encore quelques cœurs honnêtes, je regarde comme un heureux secours l'apparition de ce casuiste politique, dont la candeur est aussi évidente que sa logique est invincible. Je lui remets volontiers la direction de ma conscience civique.

On a dit que les révolutions hâtaient la maturité des esprits, et je suis bien tenté de le croire. Depuis longtemps une brochure de 40 pages n'avait rassemblé autant d'idées saines, de souvenirs précieux et de résultats tranquillisans. Je pourrais appuyer cet éloge par de nombreuses citations; mais ce serait morceler un ouvrage aussi court. J'aime mieux laisser la curiosité entreprendre cette lecture, qui a été pour moi douce et salutaire.

Signé, MEYRET DE SAINT-PAUL.

— Le jour de la naissance de Napoléon Bonaparte, a été célébrée par la fête que la 1^{re} division militaire a donnée à Paris le 27, à huit heures de soir, à l'église des Invalides, en actions de grâces de son avènement à l'empire des Français. Tout a concouru à rendre cette fête auguste, touchante et digne de celui qui en était l'objet : la présence des princesses, des grands dignitaires, des ministres, des maréchaux de l'empire, des membres du corps diplomatique, des premières autorités, en un mot, la réunion de tout ce qui se trouvait de grand en hommes et en femmes dans cette capitale, joint aux braves invalides accompagnés de la jeunesse, quatorze corps avec leurs drapeaux, un orchestre de trois cents musiciens et deux musiques guerrières qui se répétoient, donnaient à cette solennité un éclat imposant, et présentaient un ensemble majestueux. Jamais fête n'a été plus brillante, et n'a réuni plus de suffrages. (*Journal des Débats.*)

— Le même jour, 27, l'empereur a dû faire, au camp de Boulogne, la distribution des décorations de la légion d'honneur, au milieu d'un bataillon carré de cent mille hommes, et un bruit de deux mille canons.

— Le lendemain a été faite l'inauguration de l'arsenal maritime d'Anvers, et de la digue de Cherbourg. L'arsenal maritime d'Anvers a été tracé par l'empereur le 9 thermidor an 11. Cette ville ne sera ni un port d'armement, ni une ville forte et frontière; mais elle est destinée à devenir un port de construction et de commerce de première ligne.

(N^o. CLXV.) 7 FRUCTIDOR
(Samedi 25 Août 1804.



M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
D I S T I Q U E S

S U R L E S M U S E S.

URANIE, embrassant mille mondes divers,
De son hardi compas mesure l'univers.
Dans son essor divin, un sublime génie
Monte sa lyre d'or aux sons de Polymnie.
Calliope, prenant un vol audacieux,
Redit les fiers combats de la terre et des cieus.
Clio, des noms connus au Temple de Mémoire,
Sillonne en traits de feu le livre de l'histoire.
Le sceptre en main, et l'œil trempé d'augustes pleurs,
Melpomène des rois soupire les douleurs.
Pour corriger les mœurs, la légère Thalie
Prend le masqué enjoué de l'aimable Folie.
En vers gais ou plaintifs, Erato des amans
Célèbre les plaisirs, ou pleure les tourmens.
Terpsichore, réglant les pas et la cadence,
Sait l'art de marier la musique à la danse.

E •

434 MERCURE DE FRANCE,

Euterpe, modulant des sons harmonieux,
Enchante, par sa voix, les mortels et les Dieux.

AUGUSTE DE LABOUISSÉ.

ENIGME.

Au pays du bon sens, à celui des folies
J'habite, et vois sous moi les superbes humains.
Parfois le compagnon des plus vastes génies,
Et du pauvre toujours partageant les des vns;
Dédaignant les grandeurs et les pompes mondaines,
Je suis, dans leurs courses lointaines,
Ces bons et dévots pèlerins
Qui visitent des saints les pieuses retraites.
Eh bien ! ami lecteur, tu te frottes la tête. . . .
Mon sort, dans ce moment, est peut être en tes mains.

LOGOGRIPE.

DE mon entier ôtes la tête,
Je perds alors toute raison ;
Et souvent, quoiqu'avec ma tête,
Je n'ai ni rime, ni raison.

A. V. F.

CHARADE.

TROIS lettres forment mon premier,
Et d'un dieu puissant c'est l'empire ;
Quatre lettres font mon dernier,
Et le malade le desire ;
Sept lettres forment mon entier,
Et le goût se forme à le lire.

Par un Abonné.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pied*.
Celui du Logogriphe est *Canon*, où l'on trouve *dnon* et *non*.
Celui de la Charade est *Sou-tien*.

LE COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

Nouvelle historique. (Suite.)

LADY Ranelor et madame Brown avaient beau réfléchir sur les moyens de réprimer la hardiesse de Richard et de lui ôter l'espérance ; après beaucoup d'entretiens sur le même sujet, elles furent obligées de convenir qu'un tel caractère rendait inutiles toutes leurs combinaisons et le plan de rigueur le mieux concerté. Comment arrêter un jeune homme plein d'audace et d'amour, qui, sûr d'être aimé, ne connaît aucune des convenances de la société ; qui n'a de finesse que pour lire dans le cœur de ce qu'il aime, qui n'en a aucune pour cacher ce qu'il espère ; qui ne sait pas qu'on offense la fierté d'une femme en paraissant voir ce qu'elle veut dissimuler ; qu'en général on ne l'engage qu'en cherchant à l'abuser elle-même sur ses propres sentimens ? Richard ignorait tous ces raffinemens ; son inexpérience excusait son audace ; ce n'était point de la fatuité, c'était de la franchise ; et sa bonne foi, sa rustique naïveté, déconcertaient entièrement tout l'artifice de la rigueur. Les plus adroits, les plus grands politiques sont souvent déjoués par la simple droiture : telle était la situation de lady Ranelor. Sa conduite sévère en eût imposé sans doute à un courtisan d'Elisabeth, tandis qu'elle n'était pour Richard qu'une épreuve dont il se promettait le prix le plus doux et le plus glorieux.

E e 2

Un soir , au retour d'une longue promenade , madame Brown se plaignit du froid , et demanda du feu. Manwood n'était point entré dans le salon ; il ne s'y trouva , pendant un quart d'heure , que lady Ranelor , son amie et Richard. Madame Brown se chauffait debout , le dos tourné à la cheminée ; lady Ranelor , voulant s'éloigner du feu , était à quelques pas , assise sur un canapé ; et l'audacieux , mais soumis Richard , après avoir soufflé le feu , s'éloignait lentement en soupirant , ne pensant pas qu'il dût rester en tiers avec les deux amies. Il sortait du salon , lorsqu'il entendit lady Ranelor pousser un cri perçant : il se retourne , il vole , et il voit madame Brown toute en feu , et lady Ranelor courir à son secours. Le feu ayant pris à la robe flottante de madame Brown , elle avait perdu la tête , et s'était élancée au milieu du salon ; sa robe et ses jupes étaient en flammes ; le feu gagnait déjà sa coiffure. Richard repousse lady Ranelor ; il saisit madame Brown dans ses bras , éteint le feu avec ses mains , ses habits ; et en la pressant contre sa poitrine : elle ne se débattait plus , car elle était évanouie. Elle n'eut que de légères brûlures , mais Richard en eut d'affreuses aux poignets et dans les paulmes des mains. Il n'y fit pas la moindre attention , jusqu'au moment où madame Brown reprit l'usage de ses sens. Alors tout le monde était rentré dans le salon : madame Brown embrassa Richard en l'appelant son libérateur ; lady Ranelor pleurait , et remarqua la première que *M. Boyle avait les mains horriblement brûlés* ; elle ajouta qu'elle voulait les panser. Toute cette scène donna de l'humeur à Manwood , non qu'il eut pénétré les sentimens de Richard ou ceux de lady Ranelor , mais cette aventure était un succès pour Richard , et Manwood avait la tentation de penser que , d'occuper et d'intéresser ainsi tout le

monde et dans son propre château, c'était lui manquer de respect et violer les droits de l'hospitalité. Il opposa à l'action de Richard deux ou trois superbes histoires de brûlures et d'incendies, dont il était le héros, et dans lesquelles il avait montré autant d'intrépidité que d'humanité et de présence d'esprit. Pendant qu'il faisait ces récits, lady Ranelor répandait avec profusion du miel et du lait sur les blessures de Richard : elle pouvait se flatter d'y verser le baume le plus salutaire. Richard gardait un profond silence ; mais ses regards exprimaient assez combien de tels soins le soulageaient. Depuis cet instant, la reconnaissante madame Brown se déclara ouvertement auprès de son amie la protectrice de Richard. Cet incident fit oublier la querelle qui s'était élevée entre Richard et lady Ranelor. Le lendemain Richard parut dans le salon avec ses mains emmaillotées : on lui demanda s'il avait levé le premier appareil ; il répondit, en regardant lady Ranelor, qu'il lui avait fait tant de bien qu'il s'était bien gardé de l'ôter. Madame Brown voulut voir l'état de ses mains ; les brûlures en étaient toujours effrayantes. Quoi ! s'écria Richard en y jetant les yeux, elles ne sont pas guéries ! Ce mot fut recueilli ; on y répondit par un soupir.

Richard profita de l'ascendant qu'il avait pris sur madame Brown, pour l'engager encore à se charger de ses lettres : celle de ce jour n'exprima que l'attendrissement et la reconnaissance des soins de lady Ranelor. Cette dernière devait partir le surlendemain ; mais Manwood apprit que le comte d'Essex, arrivé en Irlande depuis huit jours, devait passer devant son château. Il lui écrivit par un exprès pour l'inviter à s'arrêter quelques jours chez lui. Le comte accepta l'invitation, et Manwood conjura lady Ranelor et madame Brown de ne le

quitter qu'après le départ du comte. On se fit un peu prier; mais Manwood obtint sans beaucoup de peine le consentement qu'il sollicitait. Très-flatté de recevoir le favori d'Elisabeth, il prépara tout pour lui faire une réception magnifique et brillante, et pour se donner l'air, aux yeux de ses voisins et surtout a ceux de lady Hanelor, d'être l'ami intime du comte d'Essex. Richard aurait éprouvé une grande joie de revoir son héros, s'il ne s'était pas rappelé avec un peu de rancune l'accueil insouciant qu'il en avait reçu à Chatam.

Le comte arriva de bon matin, et quelques heures plus tôt qu'on ne l'attendait. Les dames dormaient encore, et Manwood était dans une forêt voisine, a deux milles du château, occupé à donner des ordres pour une chasse qui devait avoir lieu le lendemain. Ce fut Richard qui reçut le comte d'Essex, qui malgré sept ans d'absence, reconnut sur-le-champ dans ce jeune homme l'enfant qui lui avait inspiré tant d'intérêt. Il l'embrassa, le prit par le bras, et fut se promener avec lui dans le parc. Richard fut d'autant plus touché de ces marques de bonté, qu'il n'avait rien espéré de semblable : confiant, naturel et sensible, il exprima ce qu'il éprouvait, avec un charme qui lui était particulier; et qu'on ne trouvera jamais dans les hommes que le monde a façonnés. Quand il était affecté, tout en lui était vrai et persuasif: quoique ses manières fussent nobles et remplies de graces, elles avaient une sorte d'originalité, parce qu'il ignorait qu'il y en a de générales que l'on doit adopter. Son bon goût naturel suppléait à cet égard à son ignorance dans toutes les choses essentielles, et il manquait aux autres sans embarras et par conséquent sans gaucherie, car il ne se doutait pas qu'il fût possible de n'être pas poli dans la société, quand on était constamment respectueux avec les femmes, et obligeant, modeste et réservé

avec tout le monde. Il parlait peu avec les indifférens ; mais dès qu'il aimait, son âme s'ouvrait toute entière. Le comte d'Essex fut charmé de lui ; il le questionna sur-tout sur l'éducation qu'il avait reçue. Il lui trouva autant d'instruction que d'esprit, et sachant déjà par lui qu'il n'était point attaché à Manwood, il lui dit formellement qu'il se chargeait de sa fortune, et qu'il lui procurerait un emploi honorable et lucratif, qui le mettrait dans une carrière où il pourrait, avec autant de talent et une bonne conduite, faire un chemin rapide. A ces mots, Richard attendri tira de sa poche les tablettes qu'il avait jadis reçues du comte, et lui montrant ces paroles tracées de sa main : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom*, oui, oui, dit-il, avec cet horoscope on doit sortir de l'obscurité. Le comte, vivement touché, serra la main de Richard en lui disant : Comptez sur moi, mon cher Richard ; vous aurez une place très-distinguée sous deux mois.

Cette conversation qui durait depuis trois heures, fut interrompue par un valet de chambre, qui vint avertir que Manwood entrait dans l'avenue. Le comte se rendit avec Richard dans le salon ; il y trouva lady Ranelor, madame Brown et une nombreuse société. Un instant après Manwood survint ; il fit des excuses au comte sur ce qu'il ne l'avait pas reçu à son arrivée. Le comte répondit qu'il avait passé trois heures très-agréables avec une ancienne connoissance, qu'il était charmé de retrouver, et il montra Richard ; ce qui surprit beaucoup Manwood, qui se hâta de changer de conversation : mais le comte y revint un quart-d'heure après. Richard étant sorti du salon, le comte fit tout haut l'éloge le plus flatteur de ce jeune homme, en ajoutant ce qu'il avait prédit autrefois, et combien il était touché qu'il eût conservé ses tablettes,

et qu'il les portât toujours. Lady Ranelor se taisait; mais elle écoutait avec avidité. Madame Brown applaudit franchement à cet éloge, en contant que Richard *lui avait sauvé la vie*. Manwood voulut tourner en ridicule cette expression; on ne lui répondit pas, et le comte d'Essex continua de louer Richard; il ne s'arrêta que lorsqu'il le vit rentrer dans le salon. Durant tout le reste de la journée le comte traita Richard avec la distinction la plus marquée, et Manwood n'obtint de lui qu'une politesse très-exacte, mais extrêmement froide. Richard aurait donné sa vie pour le comte d'Essex; quel prix il attachait à de telles faveurs! il en avait pour témoin lady Ranelor! . . . La surprise et l'humeur de Manwood étaient inexprimables; quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de tact, il n'était pas capable de remarquer la supériorité qui n'avait encore procuré ni la réputation ni la fortune; il n'observait que les gens en place, ou, pour mieux dire, il les épiait afin de profiter de leurs faibles; et d'ailleurs le mérite ne le frappait que dans les personnages déjà célèbres. Son attention intéressée ou dédaigneuse ne s'arrêtait jamais sur les subalternes obscurs. Ainsi son étonnement égala son dépit en voyant les succès de Richard, et ces marques éclatantes de faveur que lui prodiguait le favori tout-puissant de la reine, et dans un moment où l'on croyait généralement que cette fière princesse, qui avait dédaigné l'alliance de tant de souverains, venait de s'unir secrètement par un nœud légitime à cet amant ambitieux qui, malgré la disproportion de leurs âges, avait su prendre sur elle un ascendant si extraordinaire.

La matinée du jour suivant fut consacrée à la belle chasse que Manwood avait préparée. Le comte d'Essex, qui avait voulu faire une course particulière dans les environs, était sorti du châ-

teau à la pointe du jour, mais en convenant de se trouver à midi dans un endroit indiqué de la forêt.

A dix heures, tout le monde étant rassemblé dans le salon, au moment de partir pour la chasse, on vint dire à Richard qu'on ne pourrait lui donner le cheval que Manwood avait promis de lui prêter, parce que ce cheval était malade. Nul incident ne pouvait être plus fâcheux pour Richard : tous les autres chevaux étaient donnés, toutes les calèches exactement remplies; d'ailleurs Manwood n'annonçait aucune intention obligeante. Richard demanda humblement le cheval d'un palfrenier; Manwood répondit sèchement qu'il avait besoin de tous ses gens : il ne reste pas dans mon écurie un seul cheval, ajouta-t-il, à l'exception de ce cheval vicieux dont vous savez que je veux me défaire, parce qu'il est impossible de le monter sans exposer sa vie... Eh bien ! interrompit Richard, permettez-moi de le monter ? A ces mots, Manwood haussa les épaules; vous croyez donc, dit-il, être plus habile que Burman, que ce cheval a jeté à terre en se cabrant ? Ce Burman, écuyer de Manwood, passait pour monter supérieurement à cheval; il était encore malade de cette chute, dans laquelle il s'était cassé le bras. Donnez-moi ce cheval, répéta Richard. Voilà une étrange présomption, reprit Manwood. Richard réitéra ses instances, et Manwood prenant le ton le plus amer et le plus dédaigneux : M. Boyle, répondit-il, vous êtes assez jeune pour qu'une bonne leçon vous soit profitable; vous pouvez monter ce cheval. Après avoir dit ces paroles, Manwood invita la compagnie à partir pour la chasse; Richard, enchanté, s'écria qu'il allait seller son cheval, et tout le monde sortit confusément du salon. Quand on fut dans la cour,

lady Ranelor resta un peu en arrière ; et passant à côté de Richard, elle lui dit tout bas, sans le regarder : *Je vous défends de venir à la chasse.* Richard devint immobile de surprise et de saisissement : lady Ranelor, pâle et tremblante, s'éloigna de lui, et monta dans une petite voiture, seule avec madame Brown. On partit. Lady Ranelor était accablée de tristesse : elle venait de faire une démarche qui, indépendamment des idées de Richard, était un aveu très-formel du plus tendre intérêt ; d'un autre côté, elle pensait avec raison que l'obéissance de Richard exposerait ce jeune homme aux moqueries insultantes du malveillant et jaloux Manwood. On allait accuser Richard de fanfaronnade, on allait croire qu'il manquait de courage ! Cette idée était affreuse !.... Lady Ranelor, plongée dans le plus profond abattement, gardait un morne silence ; madame Brown, qui avait pour Richard une amitié sincère, éprouvait une vive inquiétude en songeant au danger où l'exposait sa témérité ; enfin prenant la parole, ma chère Fanny, dit-elle en répondant à sa pensée, il est jeune, adroit, intrépide ; espérons qu'il n'arrivera point d'accident..... Il monte peut-être parfaitement à cheval..... Il est si lesté, si fort ; il a tant de présence d'esprit !.... Et s'il parvient à dompter ce cheval, ce sera un véritable triomphe, et le comte d'Essex, qui aime tant l'audace et le courage, sera charmé de cette action !..... Lady Ranelor, au lieu de répondre, mit ses deux mains sur son visage pour cacher des pleurs qu'elle ne pouvait retenir. Madame Brown cessa de parler ; mais de temps en temps elle regardait derrière la voiture, et elle s'inquiétait de ne point voir arriver Richard. On entra dans la forêt, et madame Brown soupira en disant : Mon Dieu, il ne vient point !.... — Ah ! répondit enfin lady Ranelor

en fondant en larmes, il ne viendra pas !.... — Comment ? — Je le lui ai défendu ? — O ciel, s'écria madame Brown, qu'avez-vous fait !.... Vous vous êtes engagée, et vous portez, par cette défense, le coup le plus funeste à sa réputation ! Que pensera-t-on de lui ?.... Mais, essuyez vos pleurs, j'aperçois le comte d'Essex, sir Charles Manwood va le joindre, et sans doute ils viendront nous parler..... En effet, un moment après, le comte s'approcha des calèches, et s'arrêta près de celle des deux amies, qui, par leur ordre, allait plus lentement que les autres, afin d'en être éloignée. Après quelques discours indifférens, le comte demanda où était Richard, et Manwood conta ce qui s'était passé entre Richard et lui. Le comte pensa que puisqu'il n'était pas arrivé, il n'avait pu dompter ce cheval, et il ajouta : je lui sais toujours gré de l'avoir entrepris; non-seulement je pardonne, mais j'aime la présomption dans les choses périlleuses, sur-tout à cet âge.

Une heure après, le comte voyant que Richard ne paraissait point, jugea qu'il avait fait une chute dangereuse, et il envoya un de ses gens au château, avec ordre de lui en rapporter des nouvelles. Quand les deux amies se retrouvèrent éloignées de tout le monde, ah Dieu ! dit lady Ranelor, que dira le comte d'Essex quand il apprendra que Richard n'a pas tenté de venir nous rejoindre ?.... — Vous perdez ce malheureux jeune homme auprès de son seul protecteur ! Le comte d'Essex aurait tout fait pour lui, et il peut tout ! maintenant il le méprisera ; car en effet, il paraît excusable d'avoir demandé avec tant d'ardeur de monter ce cheval, et ensuite de n'oser l'essayer... — Non, je ne souffrirai point qu'il perde, par ma faute, un tel protecteur ; je dirai tout au comte d'Essex. — Par cette nouvelle imprudence, vous

flétrirez votre réputation sans lui rendre l'estime du comte. Ce dernier pensera sûrement qu'un homme ne doit pas sacrifier un point d'honneur à l'amour. — Ainsi donc, à vos yeux, cet infortuné jeune homme est avili ? — Une femme ne juge pas comme un héros ; mais j'avoue que j'aimerais mieux que Richard vous eût désobéi. — Ah ! plutôt au ciel, en effet.....

La chasse ne dura que deux heures ; toutes les dames et les chasseurs se rendirent ensuite dans une feuillée ornée de festons de fleurs, dans laquelle on trouva des tables magnifiquement servies. On était à six milles du château. Tandis qu'on achevait de servir le diner, on parla encore de Richard. J'en suis très-inquiet, dit malignement Manwood, car je ne suppose pas qu'il se soit rebuté pour un léger essai, et qu'il se soit contenté d'essayer de monter ce cheval dans la cour du château ; une chute même sans blessures graves n'aurait pas dû le faire renoncer à une entreprise annoncée avec un courage si ferme et si opiniâtre ; je me souviens qu'à l'âge de M. Boyle je fis une folie de ce genre, mais avec une obstination que rien ne put vaincre. Là-dessus, Manwood conta une ennuyeuse histoire à sa louange, et on se mit à table. La feuillée était soutenue par des colonnes de verdure, et ouverte de tous côtés. La triste lady Ranelor était assise entre le comte d'Essex et Manwood ; tout-à-coup elle tressaille, et s'écrie : Voilà M. Boyle à cheval ! On regarde, on n'aperçoit rien d'abord ; bientôt on distingue un homme à cheval ; le comte d'Essex dit : C'est mon postillon qui revient du château. Non, non, reprit lady Ranelor, c'est M. Boyle. Une minute après, on convient qu'elle a raison, et Manwood lui dit avec un sourire amer : Il faut avouer, madame, que vous avez de bons yeux. C'était en effet Richard qui avait accordé l'amour

et l'honneur, en n'allant point à la chasse, et en venant au rendez-vous indiqué pour le dîner. Lady Ranelor et madame Brown, préoccupées du vrai sens de la défense, qui n'avait pour motif que l'intention de l'empêcher de monter à cheval, n'avaient pas songé qu'il pouvait éluder d'obéir en s'en tenant littéralement aux termes de la loi prescrite : *Je vous défends d'aïler à la chasse*. Lady Ranelor, heureusement, n'avait pas dit : *Je vous défends de monter à cheval*. Si elle eût exprimé sa pensée plus exactement, qu'aurait fait Richard ? C'est ce que je n'oserais décider. Tout ce qu'un historien impartial peut penser, c'est que Richard était si ingénieux, qu'il aurait peut-être encore alors trouvé le moyen de concilier ensemble les intérêts de sa gloire, et ceux de sa passion.

Tout le monde, à l'exception de Manwood, fut enchanté de revoir Richard arrivant à toute bride sur ce cheval jusqu'alors indomptable. Mais qui pourrait peindre l'émotion et la joie de lady Ranelor ? Richard avait respecté ses ordres, et elle le revoyait triomphant ! Dans ce moment enchanteur de surprise et de ravissement, elle s'honorait de son amour, et elle aurait déclaré le sien à la face de l'univers. Le comte demanda à Richard pourquoi il n'était pas venu à la chasse ? Richard répondit qu'ayant eu beaucoup de peine à monter le cheval, il avait passé près d'une heure à le résoudre à sortir de la cour du château ; que de là il l'avait fait galoper long-temps dans une terre labourée, afin de modérer son ardeur ; qu'ensuite, sachant que la chasse ne serait pas longue, il s'était décidé à se rendre au rendez-vous. Après ce récit, le comte dit à Richard qu'il lui donnerait un de ses chevaux pour retourner au château, ajoutant que l'épreuve déjà faite suffisait. Richard ne répondit que par un geste qui exprimait un remer-

ciment. Alors madame Brown, s'adressant à Manwood : Ainsi, dit-elle, pour cette fois M. Boyle ne sera pas corrigé de sa *présomption* ; il va croire à jamais qu'il monte mieux à cheval que M. Burman..... Je persiste encore à croire, répondit Manwood, que si M. Boyle eût exigé du cheval tout ce que M. Burman en voulait obtenir, il n'aurait pas été plus heureux. Il me semble, dit le comte, que Richard a pu se contenter de ce qu'il a obtenu ; que voulait donc de plus cet *exigeant* M. Burman ? Mais, répondit Manwood en rougissant de dépit, il voulait sauter des barrières..... Et ce fut alors que le cheval, en se cabrant, le renversa.

Après le dîner, on se leva ; Richard s'aperçut que lady Ranelor voulait s'approcher de lui ; il devina qu'elle avait l'intention de lui donner un nouvel ordre, et il l'évita avec tant de soin qu'elle ne put lui dire un seul mot. On fit avancer les calèches et les chevaux ; et Richard, au lieu de prendre le cheval que lui avait offert le comte d'Essex, s'élança sur celui qu'il avait déjà monté. Je ne m'en doutais que trop, dit tout bas lady Ranelor à son amie. Laissons-le faire, répondit madame Brown, il le fallait bien. Comment modérer l'ardeur d'un jeune homme plein de courage et d'amour, qui veut briller aux yeux de sa maîtresse ?

Tout le monde partit, et le comte fit un sourire d'approbation en voyant que Richard avait préféré son premier cheval. Richard se fit admirer universellement par sa bonne grace et l'adresse avec laquelle il conduisait son cheval. Au bout d'un quart d'heure on aperçut une barrière très-haute et fermée ; aussitôt Richard pousse son cheval, et lady Ranelor, qui ne le perdait pas de vue, se jette sur madame Brown, en disant d'une voix

étouffée : Il va franchir cette barrière !... Elle ne se trompait pas, en effet Richard avoit ce dessein ; mais le cheval se cabra d'une manière effrayante ; il faut avoir autant de souplesse que de force pour n'être pas renversé. Richard se prête avec flexibilité au mouvement du cheval ; en même temps il se cramponne fortement, il lâche doucement la main, le cheval reprend son attitude naturelle ; Richard le laisse respirer un moment, ensuite il le décide par un coup d'éperon, il l'enlève et saute la barrière. Manwood pâlit de rage ; tout le monde applaudit avec transport, et lady Ranelor respire... Aussitôt Richard ouvre la barrière pour laisser passer les autres chevaux et les voitures, et madame Brown, se tournant du côté de Manwood : Eh bien ! s'écria-t-elle, M. Burman à-t-il *exigé* davantage ?... Manwood, pour éviter de répondre, feignit de n'avoir pas entendu, et durant tout le reste du jour, il ne put dissimuler l'excès de son humeur, quoiqu'il affectât beaucoup de gaieté ; mais ses plaisanteries étaient aigres et désobligeantes, et il traita Richard avec une extrême hauteur. Richard était si occupé de lady Ranelor et du comte d'Essex, qu'il ne fit pas la moindre attention à Manwood, qui prit sa distraction pour de la crainte et de la timidité.

Le comte d'Essex partit après avoir renouvelé à Richard toutes les promesses qu'il avait déjà reçues de lui. Lady Ranelor et madame Brown avaient annoncé qu'elles partiraient le lendemain ; et Richard, ce soir même, en présence de deux amis, voulut prendre congé de Manwood ; mais ce dernier le regardant avec des yeux étincelans de fureur : Non, monsieur, lui dit-il, vous ne partirez point, vous attendrez que j'aie trouvé un autre secrétaire. A ces mots, Richard examinant

448 MERCURE DE FRANCE ;

fixement Manwood, fut un moment sans répondre ; ensuite, prenant la parole du ton le plus calme et le plus froid : Graces au ciel, monsieur, lui dit-il, n'ayant rien reçu de vous, je ne vous ai rendu que des services purement gratuits, et j'ai eu l'honneur de vous prévenir de mon départ il y a plus de quinze jours. Je ne comptais partir que demain matin, et présentement je partirai sans aucun délai ; je vais aller passer trois jours dans un lieu très-près de votre château, je serai tout ce temps à Dargle ; si vous avez quelque chose à me dire, vous me trouverez là à toute heure, je n'en sortirai point. A ces mots, sans attendre de réponse, Richard fit une profonde révérence, et s'éloigna sur-le-champ.

Pendant cette scène, lady Ranelor, pénétrée d'effroi, fut toujours au moment de se trouver mal : elle éprouva un grand soulagement en voyant disparaître Richard ; mais elle reprit bientôt toutes ses frayeurs en pensant aux suites que cette querelle pouvait avoir.

La colère rendit Manwood stupéfait ; ensuite il éclata. Madame Brown prit nettement le parti de Richard. Manwood sentit bien qu'elle exprimait tout ce que lady Ranelor pensait ; cependant il était loin d'imaginer que l'espèce de goût qu'il lui voyait pour Richard pût influencer sur sa destinée : il se flattait toujours que, par ambition et par vanité, lady Ranelor consentirait à l'épouser ; il le désirait vivement, comme un moyen de succès auprès de la reine, et il n'était pas assez délicat pour s'effrayer de l'inclination qu'elle avait pour le fils d'un paysan qu'elle ne reverrait jamais. Ainsi, il feignit de se radoucir, affectant cette espèce d'insouciance qui naît d'une extrême supériorité. Lady Ranelor, craignant mortellement de l'aigrir, se contraignit à l'excès pour le traiter avec
douceur



douceur et politesse. Alors Manwood voulut la faire expliquer positivement sur les espérances qu'il avait conçues, et lady Ranelor fut obligée de lui ôter toutes. Manwood éprouva un dépit mortel ; mais, suivant sa coutume, il dissimula. Lady Ranelor, au lieu d'aller directement à Dublin, où des affaires l'obligeaient à passer l'hiver, se rendit d'abord avec madame Brown dans le château qu'elle possédait à quelques milles de Dargle ; elle y resta *trois jours* ; et elle sut que Manwood ne s'était point rendu dans ces environs, malgré la pièce de défi de Richard, qui, sans sortir du lieu qu'il habitait, s'y montrait seul tous les matins et tous les soirs, dans une longue avenue qui aboutissait au grand chemin. Le quatrième jour, les deux amies partirent pour Dublin ; et Richard, après avoir été rêver encore sur le Rocher de l'Amante, suivit de loin les traces de lady Ranelor, et se rendit à Blacrock, dans sa chaumière, où il retrouva la bonne Marie, qui fut transportée de joie en le revoyant.

Cependant madame Brown, qui aimait encore plus lady Ranelor que Richard, commença à s'inquiéter vivement de la situation et sur-tout des sentimens de son amie. Parlons sans détour, lui dit-elle, vous l'aimez, ce jeune insensé, avec ses idées romanesques, ses étourderies, ses folles interprétations, il a su vous tourner la tête et (ce qui est bien pis) vous engager. Il faut pourtant se tirer de là ; car véritablement lady Ranelor, qui depuis deux ans a refusé les plus grands partis de la cour, ne peut pas épouser Richard Boyle..... — Non, non, s'écria lady Ranelor, l'idée d'un tel abaissement me fait horreur... Il est vrai que je l'aime, mais je saurai vaincre un penchant si déraisonnable... — Il n'en est qu'un seul moyen ; c'est de faire un choix digne de vous, et de vous réma-

rier..... — Je le désespérerais..... — C'est ce qu'il faudrait faire.... — Je n'en ai pas le courage. — Tant pis; il vous poursuivra tant qu'il vous verra libre. — Je lui ai défendu de me suivre, de me parler et de m'écrire: il ne peut plus, sans me donner un prétexte de rompre entièrement, avoir la moindre correspondance avec moi. — Il ne s'écartera point de son système d'obéissance, je le sais; il convient que vous devez l'éprouver long-temps, il s'y soumet: il est violent; mais il est patient, et si ingénieux.... D'ailleurs, il m'écrira, et ce ne sera que pour m'entretenir de vous: j'aurai beau lui soutenir que je ne vous montre pas ses lettres, il n'en croira rien. — Eh bien, mandez-lui de ma part que je lui défends de vous parler de moi et de son amour. — Encore des défenses! elles ne vous réussissent guères! — Celle-ci finira tout: que pourra-t-il faire? — Que sais-je? rien ne l'embarrasse. Enfin, essayons cela, j'y consens.

Madame Brown écrit à Richard pour lui signifier ce nouvel ordre; il répondit sur-le-champ, et promit une obéissance parfaite: sa lettre, d'ailleurs très-longue et assez gaie, ne contenait pas un mot qui eût rapport à lady Ranelor. Ni surprise, ni plaintes, ni tristesse, dit madame Brown, cela est étrange! — Point du tout, répondit lady Ranelor avec un souris forcé, il prend enfin son parti.... — En effet, reprit madame Brown, il ne nous reste plus qu'à lui défendre de penser à vous.... — Oh! je crois qu'à présent cette défense n'est nullement nécessaire. Madame Brown s'aperçut bien du dépit secret qu'éprouvait son amie; elle crut elle-même que Richard se lassait enfin de porter un joug si impérieux; elle en fut charmée pour la gloire de son amie: néanmoins cet amour la touchoit, en dépit de sa raison; il n'y a point de femme qui ne soit fâchée de voir finir brus-

quement un joli roman qui l'intéresse, alors même qu'elle n'en est pas l'héroïne.

Pendant plus de six semaines, Richard ne mit pas le pied à Dublin. Il écrivait souvent à madame Brown; mais toute la finesse de la vanité, toute la pénétration de l'amour ne pouvoient trouver dans ces lettres une seule phrase que l'on pût interpréter à son gré. Une telle soumission devait paraître bien suspecte à deux femmes de la cour; et le bon Richard était loin de se douter du dépit mortel, de la colère qu'il causait. Elle voit à présent comme je l'aime! se disait-il; elle voit que, malgré ma pétulance, rien ne m'est impossible, quand il s'agit d'exécuter ses ordres. Et lady Ranelor, remplie de trouble et de douleur, répétait: C'en est fait, il ne m'aime plus!.... On donna un grand bal à Dublin, chez une parente de lady Ranelor, et cette dernière ne put se dispenser d'y aller. Elle y était depuis un quart d'heure, lorsqu'elle vit arriver Richard, donnant le bras à la jeune et jolie Molly Blumer, la fille de l'ancien ami du bienfaiteur de Richard. Lady Ranelor entendait répéter autour d'elle que le beau Richard et l'aimable Molly s'adoraient, et que Blumer consentait à leur union. Elle n'en douta pas, et elle fut prête à se trouver mal; cependant elle dansait, et Richard et Molly se joignant aux danseurs, Richard se trouva vis-à-vis de lady Ranelor. Quand la figure de la danse l'exigea, Richard s'élança vers elle, et saisit sa main d'un air de triomphe qui parut insultant à lady Ranelor; elle pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba presque sans connaissance dans les bras de Richard, qui aussitôt l'enlève du cercle des danseurs, et la transporte dans un cabinet voisin: là il la pose dans un fauteuil, il repousse tout ce qui l'approche, ne laisse entrer que madame Brown, ferme la porte du cabinet, et met-

tant un genou en terre, il fait respirer des sels à lady Ranelor, qui enfin ouvre les yeux et tressaille d'indignation en voyant Richard à ses pieds. Richard la contemple avec des yeux baignés de larmes, et en s'écriant : Adorable sensibilité !... — Quoi ! monsieur, interrompit lady Ranelor, vous osez penser... — Ah ! reprit Richard, après une absence de six mortelles semaines ; combien aussi j'étais ému ! mais la joie dominait tous les autres sentimens de mon cœur !... — Sortez, monsieur, s'écria lady Ranelor du ton le plus impérieux. Richard crut qu'elle se fâchait de ce qu'il osait lui adresser la parole : je parlais à madame Brown, reprit-il d'un air soumis. A ces mots il se leva, il s'avança vers madame Brown, lui baisa la main et sortit. Lady Ranelor, toujours préoccupée de sa jalousie, éclata ; madame Brown ne put s'empêcher de prendre le parti de Richard : les deux amies se querellèrent, et ne voulant point rentrer dans le bal, elles furent se coucher de très-mauvaise humeur.

Le lendemain, madame Brown étant seule avec lady Ranelor, reçut de Richard un énorme paquet, que l'on s'empressa de décacheter. On y trouva une lettre, dans laquelle Richard disoit que, depuis *six semaines*, pour charmer les loisirs de sa solitude, il s'était amusé à faire un roman, mais qu'il ne savoit comment le terminer ; qu'il était bien tenté d'en brusquer le dénouement ; néanmoins que se défiant de lui-même, et rempli de docilité, il s'en rapporterait à ce que lui conseilleroit madame Brown ; qu'il la supplioit de lire l'ouvrage, et de lui mander quelle conclusion, à son avis, devoit avoir l'histoire de *Parthénice* ? (C'était le titre du roman.) On déploya sur-le-champ le manuscrit ; on le lut avec avidité. *Parthénice*, comme on l'imagine bien, étoit lady Ranelor : l'au-

teur avait tracé son portrait avec tout le charme que l'amour peut donner à l'esprit, et il contait sa propre histoire ; il se représentait, sous un autre nom, comme l'amant le plus tendre et le plus passionné ; il faisait parler et penser Parthénice d'après ses propres idées et son cœur ; elle s'exprimait naïvement avec son amie. Lady Ranelor ne reconnut pas son langage, mais elle retrouva tous ses sentimens. Souvent, durant cette dangereuse lecture, elle s'interrompit pour se récrier sur ce que l'auteur lui faisait dire. En effet, reprenait en riant madame Brown, ces expressions si franches vous ne les avez jamais employées ; mais il me semble que c'est *une traduction* très-fidelle de nos entretiens ; c'est une autre langue qui rend les idées avec beaucoup plus de clarté que la nôtre. Enfin, poursuivit-elle, ce charmant roman, écrit avec tant de sensibilité, n'est point fini ; il me demande quel en sera le dénouement, que lui dirai-je ? — Qu'il a manqué à toutes nos conventions ; que vous pouvez penser qu'il a voulu parler de moi sous le nom de Parthénice. — Il est yrai, je le soupçonne. — Que je n'ai aucun des sentimens qu'il a l'audace de me supposer. — Je ferai là un terrible mensonge. — Et que, puisqu'il m'a désobéi..... — Il ne vous a point désobéi. Vous lui avez défendu de me parler de vous dans ses lettres ; il a été parfaitement soumis à cette volonté. Que ne lui défendiez-vous de composer un roman ? — Mais, chère amie, que ferons-nous ? — Je lui manderai qu'un *dénouement* est une grande affaire ; qu'il me faut beaucoup de temps pour réfléchir au conseil qu'il attend de moi. — Ajoutez qu'il vous paraît impossible que son héros puisse prétendre à la main de *Parthénice*. — Il m'assurera que son héros non-seulement y prétend, mais se croit sûr de l'obtenir, s'il s'en rend digne. — Cependant n'augmentez pas ses folles

espérances. — Je ne le puis, car il a mieux que des *espérances*. — En cela certainement il s'abuse; rien dans le monde ne me fera faire une folie si honteuse; je n'ai pas varié un moment dans cette résolution, je sens que je n'aurai jamais un autre penchant, mais je n'insulterai point à la mémoire révérée de mon premier mari, je ne me brouillerai point avec ma famille, je ne me rendrai pas la fable de la cour et de la ville, je ne saurais renoncer aux bontés de la reine, je n'épouserai jamais Richard Boyle; d'ailleurs je ne crois pas du tout que sa passion pour moi soit aussi parfaite qu'il l'exprime dans son roman..... — Je vous entends, vous voulez parler de cette jeune Molly Blumer. — Tout le monde est persuadé qu'ils s'aiment, et ils ont l'air d'être parfaitement d'accord. Madame Brown eut bien envie de combattre cette idée, et lady Ranelor s'y attendait; mais madame Brown sentit malgré elle qu'il valoit mieux laisser ce soupçon à son amie, et elle se contenta de répondre: Cela peut être. Lady Ranelor, choquée de ce consentement, garda un moment le silence; ensuite reprenant la parole: Si cela est, dit-elle, comme vous le pensez, et comme apparemment vous en avez la certitude, vous conviendrez que votre protégé Richard est un monstre..... Séduire une jeune fille innocente, en feignant une grande passion pour moi!..... c'est une scélératesse!..... et puisque vous en êtes certaine, il est inouï que vous ayez l'air de vous intéresser encore à un jeune homme d'une telle perversité..... Ici lady Ranelor s'arrêta; elle était presque suffoquée par la colère que lui causait le silence de son amie. Eh; mon Dieu! s'écria enfin madame Brown, où prenez-vous tout ce que vous dites? Tout-à-l'heure vous conveniez que vous aviez un penchant indomptable pour ce même Richard qui vous paraît un *monstre* main-

tenant ; qu'a-t-il donc fait depuis deux minutes ? — Mais votre silence l'accuse. — Je ne veux ni l'accuser ni le servir auprès de vous..... — Ainsi donc, si vous saviez qu'il me trompe, vous vous tairiez ? — Que vous êtes insidieuse ! comme vous revenez adroitement à votre première question !... Eh bien ! si je le croyois capable de perfidie, je le détesterais, et je m'empresserais avec joie de vous éclairer, certaine de vous guérir. — Cependant cette Molly?... — Cette jalousie me paraît si ridicule que je ne la conçois pas.... — *Jalousie!* quelle étrange expression ! — Oui, je parle comme Richard ; ce langage si sincère conviendrait encore mieux à l'amitié qu'à l'amour.

Six jours après cet entretien, mad. Brown, un matin, dit à lady Ranelor qu'elle irait passer la journée à la campagne, et en effet elle partit de Dublin, mais en cachant à son amie le motif de cette course : on venait de lui dire, comme une chose certaine, que Richard épousait miss Blumer, que la noce se ferait le lendemain à Blacrock, dans la chaumière de Richard ; que ce dernier était parti de Dublin, avec son futur beau-père ; et mad. Brown, qui, depuis l'envoi du roman, n'avait pas entendu parler de Richard, voulait absolument éclaircir un fait si extraordinaire : elle se rendit à Blacrock, dans la chaumière de Richard ; elle voulait lui parler, mais elle ne trouva que Maria : elle vit cependant de grands apprêts dans la maison ; le jardin était préparé pour une brillante illumination, et Maria décorait l'intérieur de la chaumière. Que signifient donc tous ces préparatifs ? dit mad. Brown. — Oh ! répondit Maria, c'est encore un mystère, mais cela sera déclaré demain, Dieu merci !. Pourtant Richard ne m'a pas défendu de le dire.... — Eh bien ? eh bien ma chère dame, nous aurons une noce... — Une noce ? — Jugez de.

ma joie,.... mon garçon, mon Richard épouse miss Blumer!.... Vous v'la bien surprise, c'est sûr, pas moins, et miss Blumer est si jolie et si riche!... Mad. Brown, pénétrée d'indignation, interrompit Maria, pour lui demander la permission de se promener dans son jardin, et sans écouter sa réponse, elle sortit brusquement de la chaumière. Elle fut s'asseoir un quart d'heure dans le parterre; ensuite elle remonta en voiture, et retourna à Dublin. Elle alla rejoindre son amie qu'elle trouva seule dans sa chambre, et se jettant dans un fauteuil: Oubliez, s'écria-t-elle, oubliez cet indigne Richard.... Félicitez-vous, mon amie, de ne lui avoir pas dit un mot que vous puissiez vous reprocher.... il ne mérite de vous que le plus profond mépris.... Je viens de Blacrock où tout se prépare pour son mariage avec la fille de Blumer.... A ces mots, lady Ranelor resta pétrifiée, sans avoir la force de proférer une parole. Dans ce moment un valet de chambre de mad. Brown entra (car les deux amies logeaient ensemble). Cet homme présenta à mad. Brown une lettre de Richard, qu'elle jeta avec dédain sur une table; le valet de chambre sortit. Lady Ranelor rompant enfin le silence, assura d'une voix entrecoupée, que cet événement était heureux pour elle, qu'il la débarrassait d'un sentiment pénible et d'une inquiétude insupportable. Mais voyons donc, dit mad. Brown, ce que peut m'écrire cet homme aussi vil qu'il est inconséquent et téméraire! Alors elle prend la lettre; elle l'ouvre, la parcourt des yeux, et fait un cri perçant en disant: Pauvre Richard, comme je l'ai calomnié!... Quoi donc? demanda la tremblante lady Ranelor, en rougissant. — Ah! reprit mad. Brown, il n'est que le confident de Molly Blumer; elle épouse le jeune Thornill; c'est Richard qui a décidé M. Blumer à donner son consente-

ment : la noce se fera demain , dans la chaumière de Richard. La bonne Maria qui n'était point dans le secret , a partagé l'erreur publique..... Mais moi , comment ai-je pu soupçonner ce pauvre Richard d'une telle duplicité !.... Ah ! dit lady Ranelor , que je suis heureuse de n'être pas forcée de le mépriser ! En parlant ainsi , elle pleurait , la joie faisait couler doucement les larmes que le dépit et la fierté venaient de dérober à la douleur....

Mad. Brown , malgré les instances de Richard , n'avait pas voulu , jusqu'à ce moment , recevoir ses visites , parce qu'elle logeait avec lady Ranelor ; mais en expiation du faux jugement qu'elle avait porté , elle déclara qu'elle le verrait la première fois qu'il viendrait à Dublin. Le soir même elle apprit une étrange nouvelle qui lui donna plus de desir encore de voir Richard ; on sut que le comte d'Essex était non-seulement disgracié , mais enfermé dans la tour de Londres , que l'on instruisait son procès , et que toutes les personnes , soit en Angleterre , soit en Irlande , qui avaient eu des liaisons avec lui , étaient arrêtées , ou craignaient de l'être. Lady Ranelor espéra que l'obscurité de Richard le mettrait à l'abri de ce malheur ; cependant elle n'était pas sans inquiétude. Mad. Brown écrivit le surlendemain à Richard , pour l'inviter à venir la voir. Il répondit qu'il se rendrait à ses ordres ; son billet exprimait la profonde tristesse que lui causait la détention du comte d'Essex , et il ajoutait qu'il avait des sujets particuliers de chagrin , qu'il confierait à mad. Brown. Ce billet redoubla les inquiétudes de lady Ranelor , et elle témoigna la plus vive impatience de savoir ce que Richard avait à dire à mad. Brown ; cependant elle ne voulut point se trouver à cette entrevue. Eh bien ! dit mad. Brown , comme je ne reçois les confidences de Richard que parce qu'il ne peut

vous les faire directement, je puis assurément, sans le trahir, vous faire écouter notre conversation; restez dans mon cabinet, et vous entendrez tout ce que nous dirons. Lady Ranelor y consentit, et lorsque Richard vint, elle s'établit dans le cabinet. Mad. Brown s'assit contre la cloison, et lady Ranelor, prêtant une oreille attentive, ne perdit pas un mot de l'entretien. Richard était profondément affligé; il prit affectueusement la main de mad. Brown, et la serrant dans les siennes, c'est un adieu, lui dit-il. — Comment, un adieu? — Oui, je sais que sir Charles Manwood, qui est à Londres, m'a dénoncé, et je serai arrêté dans quelques jours... — Grand Dieu! et de quoi peut-on vous accuser? — D'être instruit de tous les secrets du malheureux comte d'Essex, et d'avoir des intelligences avec l'Espagne (1). — Il faut vous sauver; embarquez-vous sans délai, je vous offre tout l'argent dont vous aurez besoin. — Non, je suis innocent, parfaitement innocent; la fuite serait pour moi une imprudence et une lâcheté. — Et comment vous défendrez-vous contre un ennemi si puissant et capable de tout? — Je le méprise trop pour le craindre. Je ne redoute point les préventions qu'on a pu donner à une reine remplie d'esprit et de lumières: les souverains éclairés savent discerner la vérité. Je me justifierai; mais je n'en serai pas moins le plus infortuné de tous les hommes!... Je regretterai toute ma vie le héros que j'aimais... Je perds en lui mon unique protecteur, et toutes mes espérances sont anéanties!... Ici Richard s'arrêta; sa voix étoit tremblante, et ses yeux se remplissaient de larmes. Madame Brown pleurait; il y eut un moment de silence: ensuite Richard, reprenant la parole: Le favori d'Elisabeth, dit-il,

(1) Historique.

m'eût ouvert la carrière de la fortune s'il eût conservé son crédit. Dans trois mois, j'allais le rejoindre, je me sentais capable de profiter dignement de ses bienfaits, et, dans quelques années, placé dans le sentier qui conduit aux honneurs, j'aurais pu justifier l'amour ainsi que l'amitié. Vains projets. Hélas ! ils sont renversés sans retour ! — Mon cher Richard, dit madame Brown, trop d'obstacles (même dans cette heureuse supposition) vous séparoient de lady Ranelor. — Des obstacles ! . . . — Elle m'aime, elle est libre ! Ah ! si je pensais avec moins d'élévation et de délicatesse, elle serait à moi ! Mais je ne veux pas qu'elle se donne à celui qui n'aura pu la mériter ; le ciel réproouve cette union, puisqu'il me condamne à l'obscurité. . . . Ne lui rendez point compte de cet entretien. — Pourquoi ? — Je crains sa générosité, je connais son cœur. . . . Dites-lui que j'ai passé sur le continent. Je serai arrêté avec plusieurs autres personnages obscurs ; on nous conduira à Londres ; je me perdrai dans la foule des accusés ; on m'acquittera, et je m'exilerai pour toujours de ma patrie : que du moins, jusqu'à cette époque, *elle* ignore ma détention. . . . — Je ne puis la priver de la satisfaction de vous servir, de solliciter pour vous. — Ne faites point cette imprudence, vous ne savez pas de quoi votre amie est capable. Que ne pourrais-je pas en ce moment sur elle, avec tous les droits réunis de l'amour et du malheur. Adieu, madame, n'oubliez point l'infortuné Richard ! Consolez votre amie, dites-lui que le courage n'abandonnera point celui qu'elle daigna préférer ! Je suis forcé de renoncer à la gloire, au bonheur, mais du moins, jusqu'à mon dernier soupir, je vivrai pour la vertu : ce sera conserver le souvenir de lady Ranelor. Adieu.

A ces mots, Richard se levait pour sortir, quand tout-à-coup la porte du cabinet s'ouvrit, et lady Ranelor parut; son visage était baigné de larmes. Arrêtez, Richard! s'écria-t-elle. En disant ces paroles, elle tomba sur une chaise: Richard resta immobile.... Richard, reprit lady Ranelor, je suis la cause innocente de la persécution dont vous êtes l'objet; c'est le sentiment que j'ai pour vous qui produit la haine du monstre qui vous a dénoncé.... Mon cœur est à vous depuis long-temps, je vous offre ma main.... — Vous ne m'étonnez point, interrompit Richard en se jetant à ses pieds. — Ah! Richard, dit lady Ranelor, votre grande âme m'a dévoilé le secret entier de la mienne!.... Dès ce soir, un lien sacré nous unira.... — Non, non, je serais indigne de tant de bonté, si j'osais en profiter dans la situation où je suis. — C'est à moi de vous défendre et de vous justifier; mais je veux avoir le droit de vous suivre.... — Et moi, je ne veux devoir ni mon bonheur à la pitié, ni ma justification à la faveur. Si ma liberté m'est ravie, il s'agira sur-tout pour moi de prouver mon innocence; vos soins et votre crédit ne pourraient que la rendre suspecte. — Votre honneur m'est trop cher pour employer l'intrigue; je ne ferai parler que la simple vérité..... — Votre voix lui prêterait un charme qui la ferait confondre avec la séduction. Enfin, celui qui recevra votre foi doit être irréprochable à tous les yeux, et je suis accusé! Cette discussion généreuse fut interrompue par un message des amis de Richard, Blumer et Thornill, qui lui annonçaient qu'il serait arrêté la nuit prochaine à Blacrock, et qui le conjuraient de n'y pas revenir. Richard ne montra point ce billet, et cacha ce qu'il contenoit; il se sépara de lady Ranelor avec un extrême attendrissement, et en la quittant il partit sur-le-champ pour Blacrock;

comme on l'en avait prévenu, il fut arrêté au point du jour ; et malgré les pleurs de l'inconsolable Maria, on emmena Richard ; on le fit embarquer , il arriva à Londres, et fut mis à la Tour. Lady Ranelor n'apprit cet événement que le lendemain ; sa passion pour Richard était devenue de l'enthousiasme ; et son horreur pour le lâche Manwood lui faisait goûter tout le plaisir de la vengeance dans le bonheur d'épouser son amant. Madame Brown voyant que désormais il étoit inutile de combattre les sentimens de son amie , se livra à tout l'intérêt que lui inspirait un amour si tendre et si généreux de part et d'autre.

Aussitôt que lady Ranelor apprit le malheur de Richard , elle voulut voler sur ses traces ; sa fidelle amie la suivit ; elles passèrent en Angleterre. Lady Ranelor trouva le moyen de pénétrer dans la prison de Richard qui , au nom de l'honneur et de l'amour , lui renouvela l'instante prière de le laisser agir seul. Je ne desirer qu'une seule chose , ajouta-t-il , c'est de parler en présence de la reine ; obtenez-moi cette faveur inestimable, et soyez sans inquiétude sur le reste. Si je me justifie avec éclat , j'aurai fait un premier pas vers la gloire ; ce sera rapprocher la distance qui nous sépare : cette idée m'élèvera au-dessus de moi-même ; elle me donnera toute la force , toute la persuasion dont j'aurai besoin. Lady Ranelor promit de se borner à solliciter la grace extraordinaire à laquelle Richard attachoit tant de prix , et elle l'obtint (1). Ce grand jour attendu avec tant d'impaticence par Richard arriva enfin. Richard , au milieu de la plus imposante assemblée , ne vit que la reine placée vis-à-vis de lui ; et avant qu'il eut ouvert la bouche , sa jeunesse, sa grace et sa belle figure prévinrent tout

(1) Historique.

le monde en sa faveur. Sir Charles Manwood qui avait eu la bassesse et la noirceur de le dénoncer , fut obligé de comparaître ; confondu que la reine daignât honorer de sa présence la discussion d'une cause aussi peu importante , il étoit dévoré d'inquiétude , et malgré tous ses efforts , son maintien et sa physionomie décelaient son mortel embarras et le trouble affreux de son esprit. Richard s'inclina profondément devant la reine : sa contenance étoit modeste , mais assurée. Qui m'accuse ? dit-il. — Moi , répondit Manwood. — Je pourrais vous récuser , reprit Richard , vous étiez mon ennemi avant la disgrâce du comte d'Essex..... cependant , parlez ; quel crime m'imputez-vous ? — D'être complice de ceux du comte d'Essex. — Le comte n'est point encore jugé ; il n'est permis à personne de le déclarer coupable. — Déjà ce langage vous trahit ; il fait assez connaître vos sentimens. — Pouvez-vous présumer que j'aie l'intention de les cacher quand la reine me voit et m'écoute , quand j'ai sollicité le bonheur et la gloire d'être entendu par elle ? Desirer sa présence , c'étoit desirer la lumière ; son génie sait découvrir les artifices des courtisans les plus consommés ; elle aura moins de peine encore à lire au fond du cœur d'un simple villageois. Après ce préambule , Richard entra dans le détail de sa justification , qu'il fonda uniquement sur son éducation , ses principes , la simplicité et la pureté de sa vie ; sur son admiration passionnée pour sa souveraine , et enfin sur le témoignage des personnes de Dublin et de Blacrock , les plus distinguées par leurs vertus et leur mérite : il produisit des attestations et des lettres qui prouvaient la vérité de tout ce qu'il avançait : il ne daigna pas faire mention de Manwood ; mais loin de dissimuler son attachement pour le comte d'Essex , il se glorifia d'avoir pu intéresser le héros que la reine honorait alors de son estime et de sa confiance ; il

montra avec attendrissement les tablettes qu'il avait jadis reçues de lui ; il ajouta que de toutes les manières de vérifier la prédiction du comte d'Essex , celle qui lui paraîtrait la plus glorieuse serait d'être chargé de le défendre , et de parvenir à le justifier. Son discours dura près d'une heure , et il fut écouté avec une extrême attention et le plus vif intérêt. Quand il eut cessé de parler , la reine , qui avait toujours eu les yeux attachés sur lui en gardant un profond silence , se leva , s'approcha de Richard , et lui tendit la main en disant : *Que ceci vous justifie. Je reconnais votre innocence ; je veux que vous restiez à Londres , je me charge de votre fortune , et votre accusateur sera puni* (1). Ces paroles furent un coup de foudre pour Manwood qui , dès le même jour , fut exilé , et qui perdit pour jamais toute l'estime d'Elisabeth. Cet événement donna une grande célébrité à Richard. La reine sur-le-champ le revêtit d'un emploi considérable qui l'approchait de sa personne. Lady Ranelor mit le comble au bonheur de Richard en lui donnant sa main. Peu de temps après ce mariage l'heureux Richard fut créé chevalier , et fit en quelques années cette rapide et brillante fortune , justifiée par tant de talens , de vertus et un si beau caractère , qu'elle lui mérita le surnom de *Grand* , et avec justice ; car auprès des souverains d'un esprit supérieur , le bonheur et les succès sont en effet des titres éclatans de gloire.

D. GENLIS.

Ce conte a un moment interrompu la variété qui caractérise *le Mercure* ; mais en le morcelant davantage , on en eût diminué l'intérêt. Ce qui sort de la plume de madame de Genlis en excite un si vif , que cette considération a fait déroger à l'usage ordinaire. A peine on a lu dans ce Journal (N°. du 2 juin) , *ses Amans sans Amour* , qu'on s'en est emparé pour les accommoder au théâtre , où on les verra incessamment.

(Note de l'Éditeur).

(1) Propres paroles de la reine.

Histoire des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs, et jusqu'aux commencemens de la Monarchie française; par Jean *Picot*, de Genève, professeur d'histoire et de statistique dans l'académie de cette ville. 3 vol. in-8°. prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Genève, chez *Paschoud*, libraire; et à Paris, chez *le Normant*, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Cet ouvrage est divisé en deux parties à peu près égales; la première contient l'histoire des Gaulois depuis leur origine jusqu'au règne de Clovis; la seconde, un tableau de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs lois et de leurs relations politiques, militaires et commerciales avec les autres peuples. Il eût été à désirer que ces deux parties ne fussent pas séparées; l'auteur aurait mis beaucoup plus d'ensemble dans sa narration, s'il avait eu l'art de fondre le récit des événemens avec les peintures morales. L'attention aurait été agréablement reposée par ce mélange de faits et d'observations; et les différentes parties qui composent cette histoire, rangées dans la mémoire du lecteur suivant leur ordre naturel, s'y seraient d'autant plus facilement gravées, que, liées entre elles par les rapports continuels des mœurs des hommes avec leurs actions, elles auraient acquis plus d'intérêt et de vraisemblance. On ne peut guères espérer ce résultat d'un ouvrage historique où l'on sépare des objets qui devraient toujours être unis. C'est en cela que les historiens modernes diffèrent essentiellement des anciens. Sous le prétexte d'un ordre apparent, les premiers ont presque toujours interverti l'ordre réel de la narration: comment en effet suivre un récit, lorsque l'esprit est distrait par une multitude de divisions et

FRUCTIDOR AN XII.



et de subdivisions ? Tel chapitre vous offre la suite des faits , tel autre les mœurs , tel autre les cérémonies religieuses , etc. Pour pouvoir fondre ensemble tous ces élémens , il faut que le lecteur passe sans cesse d'un chapitre à l'autre , et compose lui-même avec ces matériaux informes l'histoire qu'il veut apprendre. Les bons historiens de l'antiquité n'ont jamais suivi cette méthode défectueuse ; leurs ouvrages offrent les dimensions vastes et régulières d'un bel ensemble. On n'y trouve point cette multitude de chapitres dont les titres dispensent les auteurs de l'embaras des transitions ; le génie de ces grands écrivains embrasse toutes les parties du sujet qu'ils veulent traiter , et passe avec facilité des objets les plus graves aux détails les plus minutieux des mœurs privées. Aucune interruption , aucune lacune dans leurs narrations ; un fil qui ne se brise jamais conduit le lecteur dans ce labyrinthe d'événemens extraordinaires ; et toutes les contradictions sont expliquées par les égaremens des passions humaines. La négligence des auteurs et celle des lecteurs paraissent être la principale cause de cette méthode adoptée par un grand nombre de modernes. Il est beaucoup plus facile de composer des chapitres détachés sur différens points historiques, que de concevoir et d'exécuter le plan d'un ouvrage suivi ; d'un autre côté, les lecteurs ne cherchent plus à s'instruire , mais à paraître instruits ; peu leur importe d'ignorer les objets qu'il leur est utile de savoir , pourvu qu'ils les trouvent au besoin sans faire de longues recherches : or , quel livre peut mieux soulager leur paresse et satisfaire en même temps leur vanité , que celui où il suffit de parcourir la table des chapitres pour se procurer à l'instant les renseignemens qu'on desire ?

Ces dernières réflexions, qui ont pour objet la plupart des

G g

histoires nouvelles, ne peuvent s'appliquer entièrement au livre que nous annonçons. Comme nous l'avons dit, il ne s'y trouve que deux grandes divisions qui, chacune dans leur genre, sont régulières et complètes. Si l'auteur a cru devoir faire ce sacrifice au goût actuel, il a du moins racheté ce défaut par l'ensemble qu'il a su mettre dans la partie historique de son ouvrage, et sur-tout par l'intérêt qu'il a eu l'art de répandre sur des traditions obscures et souvent contradictoires.

Les époques reculées de l'histoire des Gaulois sont enveloppées d'une nuit profonde; aucun monument historique ne nous les a conservées. On sait que ces peuples ne furent bien connus que lorsque les Romains pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et par conséquent dans un temps de décadence où les mœurs devaient être altérées, les anciens usages oubliés; où enfin l'abaissement d'une nation jusqu'alors constamment victorieuse avait dû changer sa physionomie distinctive. Quelques remarques des historiens qui précédèrent César pouvaient jeter une faible lumière dans cette espèce de chaos; mais ces remarques faites en différens temps, amenées suivant le besoin des écrivains, appliquées à diverses colonies de Gaulois, présentaient nécessairement des lacunes immenses et de nombreuses contradictions. M. Picot n'a rien négligé pour réunir ces témoignages épars, pour les concilier et pour en faire un ensemble régulier. On est étonné de la netteté qui règne dans son travail: les événemens s'y succèdent avec rapidité; ils se lient presque toujours par des transitions heureuses, et les principaux faits sont groupés de manière à se graver facilement dans la mémoire du lecteur.

La fondation de Marseille est la première époque brillante de l'histoire des Gaulois. Quelques Phocéens partent de l'Asie mineure, parcourent la Méditerranée, s'arrêtent

à l'embouchure du Tibre où ils font alliance avec les Romains, et s'avancent enfin jusque sur les côtes de la Gaule, près du lieu où le Rhône se jette dans la mer. Ils se lient avec les naturels du pays; l'un de ces aventuriers épouse la fille d'un roi Gaulois; ils obtiennent la permission de bâtir une ville, et bientôt cet établissement devient célèbre sous le double rapport des arts et du commerce. Dans un pays absolument sauvage, on voit s'élever une colonie qui se livre aux sciences, et qui porte par la suite au même degré qu'Athènes tous les raffinemens de la civilisation. L'existence de cette colonie qui ne participe en rien des mœurs du peuple dont elle est entourée, et qui n'exerce sur lui aucune influence, offre une particularité presque unique dans l'histoire, et peut donner lieu à d'utiles réflexions sur le caractère des deux nations. M. Picot, sans se livrer aux conjectures que ce contraste peut suggérer, s'abandonne à un enthousiasme qui doit toujours être rare dans un historien. « Quel beau et singulier spectacle, s'écrie-t-il, ne présentaient pas les Phocéens à l'observateur! C'est dans la voûte azurée une plage étroite, pure et sereine vers l'horizon, tandis que des nuages épais couvrent le reste du ciel; c'est un bosquet de palmiers au milieu des déserts de l'Arabie: l'œil s'y repose avec complaisance. » Cette double comparaison n'est pas du ton de l'histoire; elle rappelle les amplifications de Raynal, qui souvent prodiguait toutes les fleurs de rhétorique au moment où il venait de parler des calculs d'un comptoir et des spéculations d'une compagnie. Au reste, ce défaut doit être excusé dans l'ouvrage de M. Picot, parce qu'il y est extrêmement rare.

Les expéditions célèbres de Sigovèse et de Bellovèse inspirent cette sorte d'intérêt que l'on a pour des voyages de long cours et pour des conquêtes extraordinaires et ra-

pides. L'auteur suit leur marche avec beaucoup de méthode ; il ne perd aucune occasion de faire ressortir leurs caractères et de peindre les mœurs de leurs farouches soldats. L'invasion de la Grèce sur-tout est très-bien décrite : on y voit développée avec beaucoup de clarté et de vraisemblance l'origine des établissemens durables que les Gaulois formèrent ensuite dans la Thrace et dans l'Asie. L'inondation subite des Cimbres et des Teutons entraina naturellement dans le plan de M. Picot, puisque la province Narbonnaise fut le théâtre de leurs défaites. Cette guerre dont le résultat devint si favorable à l'agrandissement des Romains, conduit à la conquête des Gaules par César.

Cette partie de l'histoire des Gaules, très-connue, puisque les Commentaires de César sont un livre classique, était difficile à traiter d'une manière intéressante. Soit qu'on voulût abrégier les récits du général romain, soit qu'on cherchât à leur donner de nouveaux développemens, on ne pouvait guère se flatter d'exciter plus de confiance et d'attention que le grand homme qui, au milieu des combats, ne négligea rien pour connaître les mœurs des peuples qu'il soumettait. M. Picot a senti cette difficulté dans toute son étendue ; aussi a-t-il employé tous ses efforts pour la surmonter. Son récit est court et substantiel ; il peint à grands traits les événemens de cette époque mémorable ; et quoique l'on en connaisse presque tous les détails, on lit avec plaisir cet excellent résumé. A cette occasion, M. Picot rend hommage à l'historien français auquel nous devons les tableaux les plus complets et les mieux faits de l'antiquité grecque et romaine. Voici ce qu'il dit de Rollin en parlant de la partie de son histoire qui traite des conquêtes de César : « Il règne un ordre et une clarté admirables dans les récits de cet historien ; sa modestie pourrait servir de modèle à plus d'un écrivain. »

Dans cette dernière réflexion, M. Picot paraît avoir en vue quelques historiens modernes, dont les conjectures audacieuses ont presque dénaturé les traditions anciennes, pour les faire servir ensuite à appuyer des systèmes, absurdes.

La Gaule conquise par César et réunie à l'Empire romain fut civilisée par les soins des premiers empereurs. Peu à peu les coutumes barbares furent anéanties; on commença à sentir les douceurs de la société; à une ardeur féroce succéda un courage soumis aux loix de la discipline, qui fit de la jeunesse gauloise la meilleure milice des armées romaines. Les lettres fleurirent bientôt; l'école de Marseille devint aussi célèbre que celle d'Athènes: le goût de l'étude se propagea, et les villes d'Autun, de Lyon, de Toulouse et de Bordeaux eurent des établissemens où l'on enseignait toutes les sciences alors connues. Ces détails sont très-bien rendus par M. Picot: on voit l'empressement d'un peuple sauvage à s'enrichir des connaissances dont il a été jusqu'alors privé. Cette première ferveur, s'il est permis de se servir de ce terme, explique les étonnans progrès que l'on fit, et qui furent si rapides que, sous le règne de Néron, la Gaule possédoit déjà un grand nombre d'hommes de lettres et de littérateurs distingués. Ce peuple prit souvent part aux dissensions de l'empire; quelquefois il nomma des empereurs, et il éprouva les calamités des guerres civiles ainsi que les désastres qui suivirent la chute ou le triomphe de ceux par qui elles avaient été allumées. Mais ces malheurs, qui n'étaient que passagers, n'approchent pas de ceux dont la Gaule fut accablée lors de l'inondation générale des Barbares sur les provinces romaines; elle eut plus à souffrir que toutes les autres. Voisine de la Germanie, abandonnée d'une métropole qui ne pouvait elle-même se défendre, elle fut la proie des hordes dévastatrices qui se précipitaient

470 MERCURE DE FRANCE;

en foule dans ses champs fertiles. Cette époque du plus grand des malheurs qu'ait éprouvée une société civilisée, est parfaitement peinte par l'auteur. Nous citerons ce morceau, qui donnera en même temps une idée du style de M. Picot.

« Les poètes et les écrivains contemporains ont décrit, de la manière la plus énergique, les maux sous lesquels la Gaule gémit dans cette oruelte circonstance. Il faut les lire pour se faire une idée de cet état affreux qui dura pendant dix ans: témoins eux-mêmes des faits qu'ils racontent, ils en expriment toute l'horreur; ils peignent le spectacle d'une contrée florissante, abandonnée au pillage, à la désolation, et fumante sous ses ruines; vingt peuples, plus féroces les uns que les autres, se succèdent dans son sein, et le déchirent tour-à-tour; les sciences et les arts chassés d'un sol où ils brillaient encore d'un vif éclat, et l'ignorance étendant ses voiles obscures. Quelle position que celle où les hommes avaient tous les jours à attendre l'esclavage ou la mort; où les femmes devenaient la proie d'un féroce vainqueur; où tous les âges, tous les rangs étaient confondus dans la même extermination! Le bonheur et la douce paix fuyaient loin de ces terres inhospitalières. Le découragement et le désespoir restaient seuls à leur place, car on n'osait pas même espérer un remède à tant de maux; la fuite était presque impossible, la mort était le seul refuge qui s'offrit aux infortunés. »

L'auteur suit les conquêtes des Francs jusqu'à la fin du règne de Clovis. Il combat très bien toutes les conjectures qui ont été hasardées sur l'origine de ce peuple, principalement celle qui le fait descendre des Gaulois eux-mêmes. Le système qu'il adopte est fondé en raison, et en vraisemblance. Peut-être ne parle-t-il pas assez de l'influence que

dut avoir la religion chrétienne sur ces peuples barbares ;
 cependant il est loin de partager les doutes de M. de
 Voltaire à l'égard de la conversion des Francs , et de
 tourner en ridicule cet effet miraculeux de la puissance
 divine. « Ce fut , dit-il , un beau spectacle que celui d'un
 » prince barbare qui , éclairé d'une lumière nouvelle , ve-
 » nait avec son armée victorieuse , abjurer les erreurs de
 » ses ancêtres ; d'un prince qui , au milieu de ses triom-
 » phes , adoptait le culte des peuples qu'il avait vaincus ;
 » avouant ainsi en quelque sorte leur supériorité sur lui. »
 Il ajoute plus bas : « Trois mille hommes de son armée
 » et un grand nombre de femmes et d'enfans reçurent après
 » lui le baptême ; ses deux sœurs Alboflède et Lantechilde
 » se convertirent aussi ; bientôt toute la nation des Francs
 » imita cet exemple , et le paganisme fut banni pour jamais
 » de la Gaule. »

On a vu , par ce court exposé de l'histoire des Gaulois ,
 que l'auteur a su en réunir les parties séparées , qu'il les a
 liées ensemble avec beaucoup d'art , et qu'elles forment
 un tout assez complet. Le sujet présentait de grandes diffi-
 cultés sous ce rapport ; M. Picot mérite donc des éloges
 pour avoir su y mettre cette unité et cet ensemble sans les-
 quels une histoire ne peut intéresser.

Souvent il anime son récit par des anecdotes singulières ;
 presque toutes tendent à peindre les mœurs et les opinions
 du temps. Le seul reproche que l'on pourrait lui faire , c'est
 d'avoir quelquefois témoigné trop d'admiration pour des
 traits qui ne peuvent tout au plus exciter que l'étonnement ;
 tel est celui d'une femme gauloise qu'un centurion romain
 voulait séduire :

« Cette femme , nommée Chiomara , était d'une beauté
 » rare ; elle fut faite prisonnière par un centurion romain
 » qui , profitant de sa victoire , voulut attenter à l'honneur

» de sa captive. Chiomara , qui était l'épouse d'un des chefs
 » des Gaulois , et qui était aussi distinguée par l'énergie
 » de son caractère que par sa beauté , ne put supporter une
 » pareille indignité ; elle réussit à s'échapper : s'aidant en-
 » suite d'un esclave fidèle qui avait été fait captif avec
 » elle, elle ôta la vie au centurion ; puis, lui coupant la tête,
 » elle la prit dans ses mains , et la porta encore toute san-
 » glante à son mari. *Tiens*, lui dit-elle en l'embrassant ,
 » *que le spectacle que je vais mettre sous tes yeux , soit*
 » *pour toi une preuve certaine de ma tendresse.* Alors ,
 » jetant cette tête à ses pieds , elle lui raconta l'injure
 » qu'elle avait reçue, et la manière dont elle s'en était ven-
 » gée. Ce trait mémorable rappelle l'histoire de Lucrèce et
 » la chute des rois de Rome. De quoi n'est pas capable
 » une femme vertueuse dans de grandes occasions, et lors-
 » qu'une éducation mâle ne lui a pas appris à *comprimer*
 » les premiers élans du *sentiment* ! »

L'action de Chiomara n'est pas aussi admirable que le prétend l'auteur. Elle n'a d'abord aucun rapport avec celle de Lucrèce , ni avec les rois de Rome ; ensuite il ne nous paraît pas que les premiers élans du *sentiment* dans une femme , lorsqu'ils ne sont pas *comprimés* , consistent à tuer un séducteur , sur-tout quand il est possible de le fuir. La douce vertu et la pudeur qui doivent caractériser les femmes , résistent bien mieux à la séduction qu'un courage mâle et féroce , tel que celui de Chiomara.

Il nous a paru , comme nous l'avons déjà fait observer , que l'auteur ne s'étendait pas assez sur les effets de la religion chrétienne , relativement à la civilisation des Gaulois et des Français. Sous une apparence d'impartialité philosophique , il ne fait que très-peu de réflexions à ce sujet ; il a du moins , sur les philosophes modernes ,

L'avantage de ne presque rien avancer qui puisse flatter les préjugés des incrédules : cependant nous avons remarqué une erreur qu'il est important de relever. L'auteur parle de la vénération des Gaulois pour les bois sombres et touffus ; et il cite à cette occasion la description que fait Lucain de la forêt de Marseille. « La » plupart des peuples anciens , ajoute-t-il , ont partagé » cette espèce d'idolâtrie ; presque partout les chênes , » les bocages , les bois touffus ont été considérés avec » vénération : la Genèse elle-même dans l'histoire des » patriarches , et les autres livres des Juifs , fournissent » des exemples de *ce culte*. »

L'auteur indique , à l'appui de son opinion , le verset sixième du chapitre XII , la fin du chapitre XIII , et le verset 33^e du chapitre XXI de la Genèse. Ayant vérifié si une assertion si étrange était dans la Bible , nous avons trouvé que dans les chapitres XII^e. et XIII^e , il n'était nullement question d'un culte pour les forêts ; il est dit dans le premier (verset 6) qu'Abraham passa au travers du pays appelé Sichem , jusqu'à la plaine de Moré ; et à la fin du second , qu'Abraham ayant transporté sa tente , alla demeurer dans la plaine de Membré , et qu'il y dressa un autel au Seigneur. Le verset 33 du chap. XXI n'offre pas des renseignemens plus positifs sur *ce culte* prétendu ; il y est dit qu'*Abraham planta un bois à Bersabée , et qu'il invoqua en ce lieu le nom du Seigneur , le Dieu éternel*. De ce qu'Abraham a invoqué le Seigneur dans des forêts , il ne s'en suit pas que ces forêts aient été pour lui des objets de culte. Au reste , M. Picot ne donne cette opinion que comme une conjecture , dont il ne tire aucune conséquence contre les vérités consignées dans les livres saints.

L'histoire des Gaulois peut être considérée comme un

ouvrage qui manquait à notre littérature; l'analyse rapide que nous en avons donnée a suffi pour indiquer toutes les parties qu'elle embrasse. Mézerai s'était exercé sur ce sujet; mais il était tombé dans un grand nombre d'erreurs; Pelloutier, dans son histoire des Celtes, ne s'était pas plus étendu sur les mœurs des Gaulois que sur celles des autres peuples anciens de l'Europe : ainsi cette matière était encore à traiter. Quelques défauts, faciles à corriger, n'empêchent pas que M. Picot, sous plusieurs rapports, n'ait atteint le but qu'il s'est proposé. Son livre servira d'introduction à l'histoire de France, sur les commencemens de laquelle il répand beaucoup d'intérêt et de clarté.

P.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

(Ci-devant Feydeau.)

Continuation des débuts de madame *Rolandeau*.

Madame Rolandeau avoit à peine commencé ses débuts, lorsque sa santé, altérée par l'excès de son zèle et de ses efforts pour répondre à la bienveillance du public, la força de les interrompre. On venoit de recouvrer cette charmante actrice, lorsqu'on s'est vu privé de nouveau du plaisir de l'entendre. Enfin, elle a reparu avec tout l'éclat de son talent et tous ses moyens. Elle rend à la scène des pièces qui, comme elle, en avoient disparu depuis quelque temps; celles de Marmontel et de Grétry. Avant-hier, on en joua deux, *Lucile* et *Zémire et Azor*.

Les opéras comiques de Marmontel nuisirent d'abord,

plutôt qu'ils n'ajoutèrent à sa gloire. On trouva étrange, qu'après s'être exercé dans les genres les plus élevés, un grave académicien s'abaissât presque jusqu'à la farce, et qu'après avoir peint des héros et des tyrans, il fit des contes de nourrice comme *Lucile*, et de Peau d'Ane comme *Zémire et Azor*. On trouva que ses vers ressembloient quelquefois trop à de mauvaise prose, témoins les premiers de *Zémire* :

Quelle étrange aventure ! Un palais éclairé,
Meublé, richement décoré,
Où je ne rencontre personne !

Ou bien le premier air de *Lucile* :

Qu'il est doux de dire, en aimant :
Je suis sûre de plaire,
De faire
Un époux d'un amant !

Ou enfin le troisième du même opéra, qui commence ainsi :

Autour de moi, j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.

Ce qui est une mauvaise et plate parodie de ce sentiment si bien exprimé par Orosmane :

Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.

Cependant, quoique ces petits drames soient écrits foiblement, ils le sont avec facilité, quelquefois avec grâce ; ils sont tous versifiés, tandis que la plupart des nouvelles pièces de ce genre sont en prose, et en prose très-commune ; on doit donc savoir gré au théâtre de l'Opéra-Comique de les avoir ressuscités, et avec eux la charmante musique de Grétry.

On sait que *Lucile* est une petite paysanne qu'on a substituée à une fille de condition morte en nourrice, et que son amant et son futur beau-père, philosophes tous deux comme le comte d'Olban, ne sont aucunement ar-

rêtés par l'extrême inégalité des conditions. « Blaise, s'écrie » le dernier, est honnête, et sa probité l'ennoblit; moi, » j'honore, quoiqu'on en dise, l'homme de bien qui me » nourrit: » c'est tout le dénouement et la morale de *Nanine*. Blaise est calqué aussi sur le Philippe Humbert de Voltaire. J'ai été choqué d'entendre Timante qui se croit le père de Lucile, demander au futur s'il la trouve *appétissante*. Je suis surpris que cette inconvenance soit échappée à Marmontel. Au reste, ce personnage de Lucile, joué avec ame par madame Aubert-Lesage, a fait plaisir.

Les quatre actes de *Zémire et Azor* ont été trouvés un peu longs. La pièce n'a pas été très-bien jouée. Je ne sais pourquoi Gavaudan, qui représente Azor, emprunte une forme aussi dégoûtante, contre l'intention de l'auteur, qui veut qu'elle soit effrayante sans être hideuse. Rien, ce me semble, n'est plus hideux qu'une peau de tigre sur le visage. Marmontel avait averti d'en couvrir seulement les jambes et les bras. Gavaudan, d'ailleurs a été emphatique et froid, même en disant ce joli vers :

Ne me regardez pas, Zémire, écoutez-moi.

Je ne sais si c'est lui qui a glacé sa Zémire; mais elle n'avait ni la même sensibilité, ni la même expression qu'on lui avait vu dans le rôle d'Alexis, et quand elle a aperçu Azor sur son trône dans toute sa pompe et dans toute sa beauté, elle n'a été ni surprise, ni émue. Elle était peut-être fatiguée par la longueur de son rôle. Quoi qu'il en soit, toute cette féerie qui auroit besoin d'être soutenue par le jeu des acteurs pour faire quelque illusion, n'en a produit aucune, et rien n'est plus froid quand l'imagination des spectateurs n'est pas un peu aidée. Aussi, y en avait-il qui faisaient comme Ali, et qui n'ont été réveillés que par le fracas du dernier coup de théâtre.

Madame Rolandau, du reste, n'a jamais déployé une

voix plus brillante, plus mélodieuse : quelques roulemens qu'elle a risqués, mais avec une prudente économie, et dans des endroits où ils sembloient sinon indiqués, du moins convenables ou permis, n'ont aucunement déplu ; il s'en faut bien. On a saisi avec transport une allusion très-juste au talent principal de madame Rolandeau. Quand Azor lui a dit : *Vous chantez à merveille*, l'assemblée a répondu par des applaudissemens unanimes et prolongés. Elle n'oubliera pas que le public veut aujourd'hui impérieusement qu'on soit actrice autant que cantatrice. Mesdames Dugazon, Saint-Aubin, Scio, l'ont accoutumé à la réunion de l'un et l'autre talent : il est d'autant plus en droit d'exiger de madame Rolandeau cette double jouissance, qu'elle a prouvé que les moyens de la procurer ne lui manquent pas.

A N N O N C E.

Le voyageur de la Jeunesse dans les quatre parties du monde ; ouvrage élémentaire, contenant la description pittoresque des divers pays, le tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples, et des notices sur ce que la nature et les arts ont de plus curieux ; orné de 64 figures très-soignées, et faites d'après les dessins les plus authentiques, représentant les principaux peuples dans leurs costumes. Rédigé par Pierre Blanchard, 6 vol. in-12 de près de 2600 pages. Prix : 18 fr., et 24 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue des Noyers, n°. 22.

Et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxer., n°. 42.

Cet ouvrage est une espèce d'histoire abrégée des voyages, dans le genre de l'abrégé fait par la Harpe. L'auteur y peint les mœurs des différens peuples qui couvrent le globe, fait connaître leur industrie, leurs ressources, décrit leur figure, leur costume, et présente tous les traits qui les caractérisent : sans s'astreindre à faire des descriptions géographiques, il donne une idée des principales villes du monde, trace l'aspect des pays, marque la diversité des climats, des plantes et des animaux particuliers aux différentes régions, fait connaître les lieux que les arts, quelques événemens, ou la nature, ont rendu célèbres ; et rappelle, en même temps et à propos, quelques aventures intéressantes des *voyageurs* qui lui fournissent ses matériaux. Ces *voyageurs*, dont il a fait ses guides, sont ordinairement les plus modernes et les plus estimés pour la véracité de leurs observations. Il est facile, d'après ce rapide exposé, de se former une idée de l'ouvrage que nous annonçons, et de concevoir l'agrément et l'utilité que les jeunes gens peuvent retirer de sa lecture ; il manquait, en quelque sorte, parmi les livres d'éducation, et doit être regardé comme un complément aux *géographies* qu'on met entre les mains de la jeunesse.

NOUVELLES DIVERSES.

L'empereur de Russie a fait, depuis peu, deux voyages à Cronstadt, et le roi de Suède continue à courir l'Allemagne. On dit que le premier de ces souverains a fait notifier à l'autre qu'il desirait son prompt retour à Stockholm; mais on ignore quand ce retour s'effectuera.

Le comte de Lille est parti de Varsovie, pour se rendre, dit-on, à Grodao, où il va résider avec sa famille.

(*Publiciste.*)

La flottille russe, écrit-on de Copènhague, le 11 août, composée de neuf vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, continue de croiser dans les parages de Bornholm. On s'attend qu'une division de trois ou quatre vaisseaux, et autant de frégates, passera le Sund la semaine prochaine, pour entrer dans la mer du Nord, et de-là, dit-on, dans la Méditerranée. Il n'y a point, comme on l'avait annoncé, de troupes de débarquement à bord de cette escadre.

(*Idem.*)

On vient d'arrêter, à Trieste, trois embaucheurs anglais qui travaillaient pour le compte de l'Angleterre, et qui avaient déjà débauché 300 soldats autrichiens. On a aussi arrêté une corvette sur laquelle étaient trente militaires enlevés par les mêmes agens. M. Gardner dirige cet embauchage; il a des agens à Padoue et à Vicence. C'est ainsi que les Anglais remplissent les devoirs de l'hospitalité dans les ports où on veut bien les admettre. (*Moniteur.*)

P A R I S.

— On lit dans le *Journal des Débats*, cet extrait d'une lettre de Boulogne, 28 thermidor : J'ai assisté aujourd'hui au spectacle guerrier le plus magnifique peut-être qu'un peuple ait offert : c'étoit la plus belle armée du monde, réunie sous les yeux du grand homme qui l'avoit si souvent conduite à la victoire, et qui lui distribuait les prix d'honneur. Près de Boulogne, à l'extrémité du camp de droite, la surface du sol se courbe en bassin, dont les berges s'élèvent en pente douce, et forment naturellement un cirque qui s'ouvre vers la falaise. Au centre, et sur le diamètre du cirque, s'élevoit un trône, tel qu'il convenoit au chef des braves, simple, découvert, ayant pour trophée les armes et les drapeaux, gages de ses exploits, et pour couronne celle que donne la victoire.

Assis sur le siège d'un des rois de la première race, l'empereur avoit à sa droite le prince Joseph; derrière lui les grands-officiers de la couronne, et à ses côtés, sur une estrade inférieure, les ministres, les maréchaux de l'empire, les colonels-généraux et les sénateurs; en avant et sur les marches, étoient les aides-de-camp de S. M.; et au pied du trône, sur des bancs, étoient à droite les conseillers d'état, les généraux venus de l'intérieur et les officiers étrangers; à gauche, les fonctionnaires civils et religieux. Le reste du diamètre étoit occupé par la garde impériale, par la musique d'un côté, et par 2,000 tambours de l'autre: à ses extrémités étoient le grand état-major de l'armée, et les états-major généraux des camps. L'empereur découvrait à sa droite les deux camps et les batteries, l'entrée du port et une partie de la rade; il avoit à gauche le port de Vimereux et les côtes d'Angleterre; devant lui s'avançoient en vingt colonnes soixante bataillons dont les têtes occupoient la demi-circonférence du cirque; en avant et dans l'intérieur, étoient plus près du trône, les pelotons de légionnaires de tous les grades et de toutes les armes. L'extrémité des colonnes alloit s'élevant sur les hauteurs que couronnoient vingt escadrons en bataille, et qu'achevoient de couvrir et d'orner une foule immense, et les tentes réservées aux dames.

Jamais ordonnance ne fut plus simple et n'offrit un aspect plus imposant. Mais tout annonçoit que la tempête qui régnoit depuis quarante-huit heures sur ces côtes, troubleroit encore ce beau jour. Le vent du sud-ouest amoncelait de sombres nuages, et soulevait les flots; la croisière anglaise s'étoit éloignée, et ne paraissoit plus que dans les brumes de l'horizon. A midi l'empereur sort de sa baraque, et une salve de toutes les batteries de la côte annonce son arrivée. Dès ce moment le soleil a éclairé la fête, et il n'a fait de vent que pour agiter les drapeaux.

A la vue de l'empereur, les tambours ont battu aux champs, et les cris de joie de l'armée et du peuple ont signalé sa présence, en exprimant l'enthousiasme qu'elle excitait. Les tambours ont ensuite battu le pas de charge, et à l'instant toutes les colonnes se sont ébranlées pour serrer leurs rangs. Ce beau mouvement a fait tressaillir tous les braves d'une ardeur guerrière.

Le grand chancelier de la légion d'honneur a prononcé un discours, et après un roulement de tambours, S. M. a prononcé le serment; les légionnaires se sont écriés: *Nous*

Ils jurons ! D'un mouvement spontané, toute l'armée a répété ce serment de fidélité et de dévouement, et des cris de *vive l'Empereur !* ont retenti dans tous les rangs, où le soldat brandissait ses armes et élevait ses drapeaux en signe d'allégresse. Les grands officiers, les commandans, les officiers et les légionnaires se sont alors approchés du trône, où, présentés par le ministre de la guerre, ils ont individuellement reçu des mains de S. M. la décoration de l'aigle.

Il était beau de voir des maréchaux de l'empire, des généraux, des conseillers d'état, des préfets, des évêques, des officiers, des soldats et des matelots, recevoir alternativement le prix d'honneur des mains de *Bonaparte*, qui les connoissant tous, les accueillait comme les compagnons de ses travaux et de sa gloire. Des officiers tenaient les décorations dans des casques et sur des boucliers de l'armure de du Guesclin et de Bayard.

L'aspect de cette armée brillante et brave, de ces camps, de ces ports qui sont son ouvrage; ces falaises retentissantes du bruit des vagues et du canon; la vue des côtes blanchâtres de l'Angleterre; ces rayons du soleil échappés des nuages pour éclairer cette scène auguste; ces vaisseaux ennemis battus par la tempête, s'enfonçant dans les brumes de l'horizon; tous ces objets réunis donnoient aux sentimens et aux pensées qu'éveille la présence de l'empereur sur ce sol que foula César, une grandeur, un charme indéfinis qu'il est impossible d'exprimer.

Il manquoit un trait à ce magnifique tableau. La flottille n'avait pu sortir; mais l'étoile de l'empereur en amena une tout exprès du Havre. Au moment où les colonnes se déployaient en se prolongeant sur les côtes voisins, pour ne former qu'une colonne d'attaque, dont les diverses brigades venaient défilier successivement devant le trône, parut à la pointe de cap d'Alpreck une flottille de cinquante voiles, l'avant-garde de celle du Havre. Tous les regards se portèrent sur la mer, et la joie la plus vive se manifesta en voyant l'Océan payer son tribut à la fête de l'empereur, et ce convoi attendu depuis six mois, arriver au moment de la solennité.

Il était quatre heures; le vent fraîchissait, la lame était forte. Lorsque la flottille est entrée, quatre chaloupes et cinq peniches qui avaient dépassé le chenal, se sont échouées sur le sable, à côté du fort en bois; elles ont fait cette manœuvre sans accident, et remises à flot par la prochaine marée, elles resteront dans le port.

(N^o. CLXVI.) 14 FRUCTIDOR an 12.
(Samedi 1^{er} Septembre 1804.)

M E R C U R E D E F R A N C E.



L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
R O M A N C E

D'UN MALHEUREUX.

REINE des nuits, pâle courrière,
Pourquoi te voiler à mes yeux ?
Pourquoi me cacher ta lumière,
Si douce aux amans malheureux ?

Ah ! sors du sein de ce nuage,
Et que ton disque inspirateur
Eclaire le sombre rivage
Où j'aime à dire ma douleur.

J'aimais Emma, jeune et fidelle,
Ange de pudeur et d'amour...
La mort dévorante et cruelle
M'en a séparé sans retour.

Depuis ce temps, triste et sauvage,
Fuyant la joie et le plaisir,
Jour et nuit pleurant mon veuvage,
Je trouve du charme à souffrir.

H h

482 **MERCURE DE FRANCE;**

Seul, errant parmi la bruyère,
Dans la lugubre horreur des nuits,
Je vais soupirer sur la pierre
Où dorment ses restes chéris.

Là, touchant ma lyre plaintive,
Qui se mêle au bruit du torrent,
D'une voix lente et fugitive,
Je dis avec un triste accent :

« Amour, ton image riante
» M'offrait un aimable avenir;
» Et de la Mort la faux tranchante
» Ne m'a laissé qu'un souvenir. »

P. M. LORR...ô.

LA RETRAITE CHAMPÊTRE.

SOLITUDE aimable,
Séjour enchanté,
Rien n'est préférable
A ta liberté.
O volupté pure !
O céleste paix !
Sans fard, sans parure,
Ici la nature
N'a que plus d'attraits.
Quand la jeune Aurore
Embellit et dore
Les rians objets
Qu'elle fait éclore ;
Que j'ai de plaisir
A voir, à cueillir
Les présens de Flore !
De ces arbrisseaux
Le naissant feuillage,
Aux gazons nouveaux
Prêtant son ombrage,

Invite au repos.
Qu'il est doux d'entendre
L'onde murmurer,
Zéphyr soupîrer;
Et toujours plus tendre,
L'oiseau, nuit et jour,
Chanter son amour
Près de sa compagne;
Ou dans la campagne
De voir les agneaux
Bondir sur l'herbette;
Et les pastoureaux,
Au son des pipeaux
Et de la musette,
Mener leurs troupeaux !

KÉRIVALANT.

E N I G M E.

Je suis fort utile au ménage,
Quand je ne le gouverne pas.
Je vais souvent sur le rivage,
Car l'onde a pour moi des appas.
De ma nature assez fragile,
On doit me traiter doucement.
Au moral je suis indocile,
Et je déraisonne aisément.
Lecteur, il est temps de me taire,
Tu devines assurément :
Ainsi, sans plus long commentaire,
Je t'observerai seulement
Que pour éclaircir le mystère
Qui peut-être a pu te troubler,
Il faut, c'est chose nécessaire,
Eviter de me ressembler.

Par un Abonné.

H h a

L O G O G R I P H E.

JE règne sur les cœurs; c'est moi dont la magie
 Double le sentiment, de fleurs sème la vie,
 Qui de l'instant propice avertis un amant;
 Sur les maux que loin d'elle éprouve son enfant
 De la mère attentive alarme la tendresse.

Quelquefois au sein de l'ivresse,
 Des noirs revers douteux avant-coureur,
 Au coupable insolent j'apporte la douleur.
 Irrités des soucis que mon erreur apprête,
 Gardez-vous, ô mortels, de m'arracher la tête:
 Malheur à l'insensé qui devient ma conquête!
 Plus de plaisirs alors, plus de paix sous mes lois.
 Mon souffle empoisonné, fléau de l'existence,
 De la douce nature a fait taire la voix,
 Au cœur des assassins alluma la vengeance.
 La terre a dû souvent à ma triste influence
 Les maux des nations et les crimes des rois.

ERNEST L.

C H A R A D E.

L'ACHETEUR, au marché, se sert de mon premier;
 Son existence est due au règne minéral:
 Un aliment très-sain provient de mon dernier,
 Il doit son existence au règne végétal.
 Souvent de grands dégâts nous cause mon entier;
 Tu le trouves, lecteur, dans le règne animal.

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la
 Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pou*.
 Celui du Logogriphe est *Livre*, où l'on trouve *ivre*.
 Celui de la Charade est *Mer-cure*.

Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther; par M. Villers. Ouvrage qui a remporté le prix à l'Institut national de France. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi.

L'OUVRAGE de M. Villers a reçu du public un accueil bien différent de celui dont l'Institut l'a honoré. Mais je ne sais s'il est plus mortifiant pour cet écrivain de voir mépriser un discours que ses juges ont couronné, qu'il n'est injurieux pour la nation de voir couronner un livre qui insulte à sa croyance, et qui attaque jusqu'aux fondemens de la société (1). Sont-ce les principes, est-ce le style de cet ouvrage que l'Institut revêt de son approbation? Il ne m'appartient point de le décider, et il suffira de faire voir quelle sorte de prix il méritait sous ce double rapport. Plusieurs estiment qu'un tel livre est au-dessous de la critique, comme le seraient aujourd'hui les déclamations d'un Luther, et les sophismes d'un Calvin. Il se peut qu'ils aient raison de penser ainsi, et qu'on n'ait pas tort cependant de le critiquer. Il faut accorder quelque chose à la faiblesse de ceux que leur passions retiennent encore dans la barbarie du seizième siècle. On ne doit pas toujours mépriser les erreurs même les plus méprisables. Il est utile, à bien des égards, qu'il existe un livre où la philosophie moderne se reconnaît elle-même ouvertement pour la fille des *Hus*, des *Luther*, des *Zuingle*, et l'héritière des principes de ces moines

(1) Il est juste de faire observer aux lecteurs que ce n'est qu'une classe de l'Institut qui a jugé l'ouvrage de M. Villers.

séditieux. Il est bon qu'on sache avec quel sang-froid et quelle méthode on professe encore aujourd'hui ces principes qui ont porté dans le monde la haine de toute autorité religieuse et politique. Il faut qu'on sache que ces philosophes appellent maintenant la révolution un *corollaire* de leur doctrine, en sorte que pour agiter toute l'Europe, et ôter la vie à plusieurs millions d'hommes, il n'a fallu que presser les conséquences de leurs principes, et mettre de la suite dans ses idées. Flatteuse perspective pour toute nation qui serait tentée de confier le pouvoir à ces terribles logiciens ! Mais maintenant que les chefs des états, mieux inspirés, travaillent à resserrer le lien de l'obéissance, et que les peuples, fatigués d'une servitude licencieuse, implorent la vraie liberté et le repos de l'ordre, osons demander compte de leurs systèmes à ces fanatiques de démocratie qui parlent encore de *faire des républiques* et de *morceler les états* pour le bonheur du genre humain. Si l'expérience qu'ils ont faite ne leur suffit pas, elle suffit à l'univers qui s'en souviendra éternellement. C'est aussi un outrage trop sanglant, et une dérision trop amère, d'oser vanter encore à notre nation la philosophie qu'ils lui ont apprise, et la liberté qu'ils lui ont donnée.

Je ne me persuaderai sûrement pas que la classe de l'Institut qui a couronné l'ouvrage de M. Villers, ni que M. Villers lui-même, approuvent les conséquences de cette philosophie. Mais l'homme le plus modéré pose tranquillement, dans la spéculation, un principe dont la pratique va bouleverser le monde entier. Il faut croire, pour l'honneur de l'humanité, que les premiers philosophes qui commentèrent les *Droits de l'Homme*, ne savaient pas qu'ils déchaînaient des tigres dans la société; mais, après que des torrens de sang en

ont attesté les effets, avec quel jugement M. Villers vient-il s'extasier encore sur la théorie de ces *droits* ! Il est vrai que *les philosophes de 1793* ayant donné dans ce qu'il appelle *une excentricité vraiment risible* (1), M. Villers ne veut pas qu'on prenne leurs principes tout-à-fait à la rigueur, et il parle d'un *milieu modéré* (comme s'il y avait des milieux extrêmes), qu'il faut tenir *entre la démocratie spéculative et la démocratie pratique*. Etrange philosophie, qui donne aux hommes des principes qu'ils doivent craindre de pratiquer dans toute leur étendue, et qui prétend leur enseigner des vérités dont l'application serait une erreur ! Voilà comme ces docteurs gouvernent les passions humaines. Ils s'applaudissent d'avoir rompu la digue, et ils disent au torrent : Vous êtes libre, mais n'allez pas nous inonder. N'est-ce pas se jouer manifestement de la société et de ses lois, et, sous l'apparence d'un discours mitigé, tendre au renversement de tout ordre ? Ainsi, M. Villers, qui est si ferme sur le chapitre des *Droits de l'Homme*, veut bien que les derniers de l'état se croient égaux aux premiers, mais non pas qu'ils le soient en effet. Il leur accorde la spéculation, et il leur interdit la pratique. C'est là son *milieu modéré*. Mais qui ne voit que les peuples, prévenus d'un tel principe, ne s'arrêteront point à des distinctions si frivoles, et que, dégoûtés d'une vaine théorie qui ne flatte que l'orgueil philosophique, ils passeront à la pratique de cette égalité qui leur promettra des biens plus réels ? N'est-ce pas là la marche que les passions ont déjà suivie ? Et pourquoi ne la sui-

(1) M. Villers, qui est un écrivain prodigieusement sérieux, et à qui tout paroît effroyable dans la conduite des papes, trouve enfin quelque chose de *risible* dans les massacres de 93. Cela est heureux ! Le beau mot que *l'excentricité des Jacobins*, pour peindre leur règne de sang ! La barbarie du style est égale à celle des idées.

vraient-elles pas encore? Et par quelle inconcevable démençe les philosophes prétendraient-ils nous persuader qu'on peut aujourd'hui poser les mêmes principes, sans courir le risque d'en voir échapper les mêmes conséquences?

Mais pour mettre ces vérités dans un plus grand jour, il sera nécessaire de remonter à quelques idées premières que M. Villers n'a pas même entrevues. On ne trouve, dans son ouvrage, aucun de ces principes généraux qu'un auteur habile jette en avant, comme des fondations sur lesquelles s'appuient toutes ses preuves. Il a pris une méthode plus aisée et plus convenable à son talent: c'est de ramasser toutes les déclamations de son Ecole contre les papes, contre l'Eglise, contre les princes catholiques; et pourvu qu'il ait fait sonner bien haut les mots de *liberté* et de *philosophie*, qui sont les foudres de son éloquence, il est assuré d'avoir mis en poudre tout l'édifice de la religion romaine. Il se jette dans l'histoire, et dans un amas de compilations superflues, où il se noie faute de savoir quel art doit présider à l'emploi de l'érudition. Il ignore que l'histoire n'a de force que lorsqu'elle vient à l'appui des vérités que le raisonnement a établies, mais que tout le monde se défie d'un charlatan qui commence par arranger les faits à sa convenance, qui atténue les uns, qui grossit les autres, et qui les dénature tous, pour leur faire prouver tout ce qu'il veut.

Arrêtons-nous un moment au chapitre où M. Villers prétend nous donner des instructions générales sur l'essence des réformations. Il a découvert, dans cette *essence*, et il veut bien nous l'apprendre, dans l'effusion de son ame, que les révolutions sont très-utiles et très-desirables (1), attendu que

(1) Voyez pages 22 et 126, où M. Villers nous parle des beaux

ce sont des moyens essentiels de *perfectibilité*, dont la seule vue *suffit pour enflammer les belles ames*; mais que *les ames paisibles*, qui ne sont pas belles, et *les esprits modérés*, qui ne sont pas philosophes, qu'*effraient une marche bondissante et les fureurs des révoltes*, ceux-là font de *l'histoire une Idylle et de l'univers une Arcadie*. M. Villers, qui ne s'amuse point à la pastorale, mais qui aime les *marches bondissantes*, et à qui *les fureurs des révoltes* ne font pas peur, doit donc, en vertu de cette théorie des *belles ames*, admirer la révolution de la Réforme, qu'Érasme appelloit *la tragédie luthérienne*, et encore plus la révolution française, qui en est un *corollaire*, et qui, d'ailleurs, est bien plus tragique. Voilà le raisonnement sur lequel ce philosophe a bâti tout son ouvrage, et je défie d'y trouver une idée qui ne rentre point dans celle-là. M. Villers abuse ici d'une lueur de raison, qui ne lui apparaît que pour l'éblouir. Il a lu quelque part que les révolutions servent à l'instruction des hommes; mais il n'a pas compris cette pensée. Elle ne signifie pas, comme il le suppose, que les révolutions soient l'explosion de quelque vérité qu'il faille acheter avec du sang; mais qu'au contraire, étant l'ouvrage des passions, soulevées par une fausse doctrine, elles tournent à l'instruction des peuples, en les corrigeant par les malheurs qu'elles entraînent à leur suite. C'est aussi de cette manière qu'il faut entendre cet état meilleur où la société arrive après les grandes secousses. Tout peuple qui sort de l'ordre, est forcé d'y retourner par son désordre même. Il est malheureux jusqu'à ce qu'il

effets de ces révolutions, qui, déplaçant toutes les propriétés, fruits des institutions sociales, ne lui sont à leur place que la grandeur d'ame, les vertus et les talens, fruits de la seule nature. C'est là le solide de la réforme et de la philosophie, c'est ce déplacement des propriétés. Il est bien juste qu'on gagne quelque chose à faire des révolutions et à les vanter.

y rentre. C'est ainsi que notre nation, lassée des horreurs de l'indépendance, demande à se reposer dans ses anciennes lois, et qu'elle s'est corrigée de la philosophie par la philosophie elle-même. Les révolutions sont donc les châtimens de l'erreur, et non les progrès de la vérité. Bien loin d'être désirables, elles ne peuvent servir qu'à apprendre aux hommes à n'en plus faire.

Mais comment les hommes en tireront-ils cette instruction, si on leur laisse des maîtres tels que M. Villers, qui se font gloire de leur enseigner, avec *Zuingle*, que le peuple peut renverser l'autorité quand elle lui déplaît, et déposer ses magistrats quand il les juge *oppresses* (pag. 132); qui n'approuvent la doctrine de Luther que parce qu'ils y voient *le renversement de toute monarchie divine et humaine*? Je demande à tout homme sensé si la société peut se maintenir avec de tels principes, et si ce n'est pas se moquer, de prétendre qu'en prêchant une doctrine si favorable aux passions, on apprendra aux hommes à agir sans passion, et à tenir un *milieu modéré*?

Mais tâchons de porter notre vue plus haut, et considérons dans une plus grande lumière ces principes de la société que M. Villers attaque sans les connaître.

Il y a deux choses dans l'homme qui intéressent l'ordre social, sa volonté et ses actions : car l'homme peut vouloir le mal, et il le peut commettre ; et pour prévenir ce mal dans sa source, il ne suffit pas de punir l'action qui le commet, si l'on ne redresse aussi la volonté qui le produit. Il faut donc tout à-la-fois à la société, et des lois qui éclairent la volonté des hommes, et un pouvoir qui règle leurs actions.

Voilà, M. Villers, un principe certain, et il en faut prouver la fausseté, ou convenir que votre

philosophie, qui proclame l'indépendance des volontés, est une doctrine anti-sociale. Il n'est plus temps de vous envelopper dans vos subtiles distinctions, et de nous répondre que, si vous laissez les hommes libres de vouloir le mal, vous ne leur ordonnez pas de le commettre, et que vous ne défendez point aux lois de le punir. Car qui ne voit qu'en dernier ressort c'est réduire tout votre système et toute la société à l'institution des gibets et des échafauds? Et s'il faut le rappeler, philosophes, pour votre instruction et pour la nôtre, par quels autres moyens nous avez-vous gouvernés? Quel autre système avez-vous mis en pratique? Ce n'est pas là une vaine théorie. Ici l'expérience vous presse, les faits parlent, le monde a les yeux ouverts sur ce débordement de crimes dont vos spéculations ont inondé la France, ses colonies, ses voisins, toute l'Europe; et lorsque le bras de la justice se lasso tous les jours à punir des forfaits inconnus avant vous, vous osez reproduire encore ce principe de toutes les révoltes, cette abominable doctrine de l'insurrection, et ces droits insensés qui ont effacé tous les devoirs! vous osez les reproduire, au mépris de la conscience publique de votre nation, qui embrasse ses autels à peine sortis de leurs ruines; au mépris même de l'autorité politique, qui appelle au secours des mœurs et de la bonne foi, prêtes à s'éteindre; ces lois religieuses que vous insultez, mais qui n'en sont pas moins les protectrices de votre liberté et de votre vie!

Car, s'il faut vous l'apprendre, M. Villers, il y a deux sortes de liberté; l'une fausse, l'autre véritable. Il y a la liberté des passions et des sauvages, qui rejette les lois divines comme un joug importun: *Projiciamus à nobis jugum ipsorum.* C'est celle que vous avez vu régner, les deux pieds

dans le sang, au milieu de cet empire. Celle-là déclare toutes les volontés libres, et ne connaît d'autre obstacle que la force. Mais la liberté sociale qui lui est opposée, consiste en ce que les volontés et les actions des hommes étant réglées par des lois, aucun ne peut attenter au repos de son voisin, ni même *déplacer les propriétés*, M. Villers.

Ceci nous ramène à la suite de notre raisonnement. Si l'homme a besoin d'être réglé parce qu'il a des passions, il est évident qu'il ne peut être sa règle à lui-même. Car sa volonté réglerait-elle sa volonté? ce serait un cercle vicieux. Mais il ne prendra pas non plus sa règle dans la volonté des autres hommes, sujets aux mêmes erreurs et aux mêmes passions que lui. Ce serait une servitude: toute loi qui vient de l'homme est tyrannique; et les philosophes qui s'y soumettent sont des esclaves. Il faut à l'homme vraiment libre, une règle qui soit supérieure au genre humain, qui soit indépendante de lui, dont la rectitude inaltérable subsiste pour faire fléchir ses passions, ou pour les condamner; une règle enfin, à laquelle la société puisse en appeler sans cesse; pour n'être pas le jouet éternel des caprices et des disputes des hommes. Or, cette règle si nécessaire au monde moral, et sans laquelle la société n'existerait pas, ne peut se trouver que dans les lois émanées de Dieu même. Donc, Dieu a donné des lois à la société.

Ce principe posé, les conséquences s'enchaînent d'elles-mêmes, et l'application en sera facile à la question qui nous occupe. Mais, obligé de resserrer en peu de mots ce qui serait la matière d'un long traité, qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur à la source de l'instruction. L'illustre auteur de *la Législation primitive* a répandu sur la

société des lumières dont l'influence se fait sentir en Europe sur tous les esprits justes, et qui ne laissent plus voir dans les préjugés de la philosophie moderne que la double barbarie de la corruption et de l'ignorance.

J'ose donc engager M. Villers à se hâter d'en sortir, et son livre même lui en fournit les moyens. Car en prenant les choses qu'il nous accorde, et dans ses propres termes, pour un fondement fixé et convenu, on peut lui faire voir, par la seule force des conséquences, qu'il ne peut raisonner avec ordre sans être obligé de rentrer dans nos principes.

En effet, il avoue d'abord (et je cite ses paroles) que *la réforme divine opérée par J. C. est essentiellement cosmopolite ou catholique, suivant la vraie étymologie de ce terme.* (Page 31.)

Il ajoute, que *quand la société religieuse, fondée en son nom, s'étendit par toute la terre, il convint d'ajouter à sa forme.*

De là, dit-il, le pouvoir qu'a pu transmettre sur ce point le législateur à la future Eglise. (Pag. 32.)

Or, ce qui résulte clairement de ces passages, c'est que M. Villers nous accorde deux choses : l'une, que J. C. a institué des lois divines, pour régler les volontés des hommes; et l'autre, qu'il a donné à son Eglise un pouvoir nécessaire pour la régir. C'est dire beaucoup; mais allons plus loin, et voyons quelle est la raison de ce pouvoir. Je demande quelle force et quelle stabilité auraient ces *lois divines* dont parle M. Villers, si elles étaient abandonnées à la liberté des opinions, si chacun avait le droit de les interpréter, de les entendre à sa manière, et de les tordre en tout sens, pour les accommoder à ses passions? Il est manifeste qu'en les établissant sur un fondement si ruineux, ce serait les détruire; ce serait replon-

ger la société dans le chaos d'où on la voulait tirer, et finalement laisser l'homme sans règle et sans frein. Or, Dieu n'a pas pu, sans doute, exposer les lois religieuses, les lois sociales, à ce désordre. Il a donc dû établir une autorité pour les maintenir contre toute innovation. Voilà la raison philosophique de ce pouvoir, que M. Villers reconnaît avoir été institué par le divin fondateur du Christianisme. Cette autorité est tellement fondée en droit, elle est tellement appropriée aux besoins des hommes qu'il faut conduire, que Leibnitz, le plus éclairé des protestans, ne fait pas difficulté de la reconnaître dans le pape. *Puisque Dieu, dit-il, est le Dieu de l'ordre, il s'ensuit qu'il y a aussi, de droit divin, dans son Eglise, un souverain magistrat spirituel.* (Epis. ad Fabric.) Or, une autorité qui a ces caractères, une autorité que la raison humaine réclame comme le terme de toutes les disputes, et que la société implore comme le fondement de son ordre et de ses lois, est manifestement une autorité légitime; et si l'on considère par quel juste enchaînement les aveux de M. Villers ont amené cette conclusion, on sentira que ce point doit être désormais, entre nous, hors de contestation.

Mais, à présent, qui oserait justifier Luther? Qui oserait vanter l'esprit et l'influence de sa révolte, lorsqu'il suit clairement de tout ce qui vient d'être établi et reconnu, que ce chef de la Réforme, en soulevant les nations contre l'Eglise et son pouvoir, ne fit qu'enseigner aux hommes à mépriser une autorité légitime, une autorité nécessaire? Cette conséquence est inébranlable; et M. Villers peut maintenant s'emporter tout à son aise contre les papes, il peut en exagérer les abus, il peut ajouter vingt volumes de déclamations à celui qu'il a déjà mis en lumière. Le siècle dernier

lui fournira une bibliothèque d'injures contre l'Eglise ; il peut la copier. Misérable ressource des esprits faibles , de s'aigrir contre les défauts inséparables de l'exercice de l'autorité , pour attaquer l'autorité même ! Quoi ! parce qu'il aura existé un Alexandre VI qui donna l'exemple des mauvaises mœurs ; parce qu'un Grégoire VII , et quelques autres , auront abusé du pouvoir , dans un siècle peu éclairé , j'en conclurai que ce pouvoir n'est plus légitime ! Parce que des ministres de l'Evangile n'auront pas suivi ses lois , je détruirai l'Evangile ! Et parce que la société n'est pas parfaite , je dirai qu'il n'y a plus d'ordre ni de lois dans la société ! Voilà pourtant le pitoyable sophisme sur lequel toute cette philosophie roule depuis un siècle. Logique si perverse et si faible , parce qu'elle est si passionnée ! Raisonnement si faux , qu'il prouve tout le contraire de ce qu'on veut lui faire prouver ! Eh ! philosophes , c'est précisément parce que l'homme peut abuser un moment de l'autorité , qu'il faut maintenir cette autorité avec plus de force que jamais , de peur que les hommes sans raison ne la détruisent en voulant la corriger , et ne renversent la société , pour la redresser à leur manière. Car enfin , s'il faut se venger des abus de l'autorité par d'autres abus , s'il faut punir la tyrannie par la révolte , et , comme il arrive toujours , réprimer la révolte par la tyrannie , dans quel cercle effroyable de vengeances nous conduisez-vous , et où s'arrêteront les passions de l'homme , dans cette suite d'abymes qui s'appelleront l'un l'autre ? Vous attaquez l'autorité , parce que l'homme en abuse ! mais pouvez-vous éviter que l'autorité ne soit dans la main des hommes ? Vous ne la pourrez donc jamais souffrir. Ainsi , il n'y a point de milieu : il faut ou savoir pardonner des abus passagers et inévitables dans les institutions humaines ,

ou bien il faut détruire toute autorité sur la face de la terre (1).

Voilà, M. Villers, la dernière conséquence de la Réforme, et de votre philosophie qui en est le triste fruit. Et, si pénétrant à notre tour dans les témoignages de l'histoire, nous y voulons chercher des preuves sensibles d'une vérité si redoutable pour vous, nous y verrons votre pratique suivre de point en point une si pernicieuse théorie. Car de même que, dans la spéculation, vous tendez tout à-la fois à affranchir les volontés des hommes de l'autorité religieuse, et leurs actions de l'autorité politique, de même nous verrons les peuples, sous la double influence de cette doctrine, devenir tout ensemble incrédules et rebelles. Et, en effet, lorsque Luther eut renversé l'autorité établie, qui pouvait fixer la croyance publique? qui pouvait empêcher les peuples de se précipiter d'erreur en erreur, jusqu'aux derniers excès de l'athéisme? Luther fut-il une autorité pour Carlostad? empêcha-t-il Zuingle et OÉcolampade de se moquer de sa doctrine? La confession d'Ausbourg arrêta-t-elle Calvin? Le monde vit ces rebelles se révolter les uns contre les autres, s'acharner dans leurs disputes sans y pouvoir trouver d'issue, et n'avoir de sentiment commun que la haine de l'autorité ancienne qui les condamnait tous. Ainsi les mœurs n'avoient plus de règle, et chacun se pouvait créer une foi à sa mode, qui ne lui imposait qu'autant qu'il le voulait, jusqu'à ce que la philosophie, qui se piquait de raisonner plus conséquemment que ses maîtres, vint leur apprendre que puisqu'ils

(1) Quand on dit qu'il faut pardonner les abus, on n'entend pas qu'il faille les laisser subsister; mais c'est à la raison à les déraciner lentement. C'est ainsi que la France, sans prendre les principes de Luther, sut donner de justes bornes à l'autorité des papes, et on en voit des exemples dès le temps de Saint-Louis,

s'étaient

s'étaient faits les juges de leur religion, le plus court était de n'en plus avoir.

Voilà donc quelle fut, sous ce rapport, *l'utile influence* de la Réforme. Mais le même principe qui fait que les hommes se révoltent contre les lois religieuses, les porte également à secouer le joug de l'autorité politique. M. Villers ne nous cache point qu'il est de l'avis de François I^{er}, qui pensait que les nouveautés de Luther tendaient à détruire *toute monarchie divine et humaine*. Il avance hardiment qu'on peut prendre cela pour *une autorité*. Ainsi, les souverains peuvent se tenir pour avertis; et si les *corollaires* philosophiques les précipitent du trône, ils ne pourront prétexter cause d'ignorance. M. Villers les menace bravement: Je ne sais pourtant quelle mauvaise honte le fait ensuite revenir sur ses pas; et pour justifier la Réforme de ses tentatives d'insurrection; il observe que ni Gustave Wasa, ni Henri VIII, ne furent détrônés par elle. L'exemple de Gustave n'est pas heureux: car tout le monde sait ce que ce prince eut à souffrir du luthéranisme, qu'il avait adopté dans la vue de s'emparer des biens de l'Église. Les deux confidés de Luther, qu'il éleva aux premiers honneurs de la Suède, travaillèrent sourdement à sa perte; ils décrièrent son administration avec un acharnement intéressé, et l'un d'eux s'engagea même dans un plan de haute trahison: en sorte que s'ils ne détrônèrent pas Gustave, ce ne fut ni la faute de leurs maximes, ni celle de leurs intrigues: c'est que ce prince habile sut se défendre. Ils n'eurent pas plus de pouvoir sur Henri VIII, quoiqu'ils aient eu tant de complaisance pour ses débauches. Mais n'est-ce donc pas assez de gloire pour ces réformateurs, d'avoir, cent ans plus tard, abattu la tête de Charles I^{er}, et d'avoir laissé de dignes héritiers de leur doctrine,

qui, dans le siècle des lumières, conduisirent Louis XVI à l'échafaud?

Si ces événemens furent des *corollaires éloignés, mais nécessaires, de la réformation*, la révolte des paysans de la Souabe et de la Franconie en fut assurément une conséquence très-prochaine et très-directe. Luther, qui voyait ces troubles, « se reprochait souvent, dit M. Villers, d'y avoir » donné lieu, *bien qu'innocemment.* » On a vu ce qu'il faut penser de cette innocence, dans la spéculation, et les faits historiques l'éclaircissent encore mieux. « Il faut avouer que la réformation » a momentanément fait rétrograder le règne de » la lumière. (La lumière régnait donc, M. Villers?) » Qu'on se figure les dévastations inouïes dont la » malheureuse Allemagne devint la proie; la » guerre des paysans de la Souabe, celle des » Anabaptistes de Munster, celle de la ligue de » Smalcade contre Charles-Quint; *celle épouvan-* » *table*, enfin, qui dura jusqu'au traité de West- » phalie, et même après ce traité. L'Empire fut » changé par elle en un vaste cimetière, où deux » générations furent englouties, où les villes n'é- » taient que des ruines fumantes, des monceaux » de cendre, les écoles désertes et sans maîtres, » l'agriculture détruite, les manufactures incen- » diées, et sur-tout *les propriétés déplacées.* » (Page 309.)

C'est avec cette force que M. Villers établit *l'utile influence de la Réforme et les beaux effets des révolutions.* On laisse à juger à l'Europe si ce qui lui reste de la doctrine du moine Luther, c'est-à-dire, la philosophie moderne, suffit pour la dédommager *d'un siècle et demi de crise mortelle, de guerres sanglantes, de soulèvemens et de troubles.*

Le plus grand avantage politique que M. Villers

aperçoive dans cette doctrine, c'est qu'elle tend à faire des *démocraties* et à *morceler les états*. Car il est bon de savoir que ce philosophe du dix-huitième siècle en est encore à regarder comme des chefs-d'œuvre les confédérations anarchiques de la Grèce, et les cantons Suisses, et les Provinces-Unies, et la république de Genève, et tous ces gouvernemens que les passions populaires ont bâtis sur le sable, et dont le torrent de la révolution a démontré, en passant, la faiblesse et la folie. Aussi fait-il un grand mérite à la Réforme d'avoir soulevé une partie de l'Allemagne contre le chef de l'empire, afin de *morceler* et d'affaiblir la puissance autrichienne. Il ne voit pas que les réformateurs servaient, par un tel moyen, la cause des barbares, et menaçaient l'Europe d'une ruine totale.

« Le luthéranisme, dit M. de Bonald, avait
 » commencé en Allemagne, au fort de la guerre
 » des Turcs, et dès sa naissance il s'était montré
 » d'intelligence avec les ennemis du nom chré-
 » tien..... C'est à l'identité de *leurs* principes,
 » autant peut-être qu'à l'envie de susciter des
 » embarras à la maison d'Autriche, qu'il faut
 » attribuer l'avis de Luther, qui ne voulait pas
 » qu'on *résistât à la volonté de Dieu, qui nous*
 » *visitait par les Turcs.* » Il n'y a peut-être au monde que M. Villers, qui puisse ne pas comprendre ce que la société avait à craindre de cette *visite*, que les luthériens appelaient par leurs vœux, et secondaient de leurs révoltes : et sûrement il ne concevra pas davantage, que, si l'Europe, au lieu de la vaste monarchie de l'Autriche, n'eût eu pour la défendre que la ligue de Smalcade, ou toute autre confédération de petits états, c'en était fait de la chrétienté.

Mais que peut-on attendre d'un homme qui n'étudie l'histoire que pour y trouver de quoi

nourrir sa haine contre l'unité du pouvoir, cette grande pensée du christianisme; d'un homme que ses raisonnemens et ses recherches ont aveuglé comme à l'envi? On ne peut que lui conseiller de rejeter cet entassement de compilations indigestes, qui surchargent sa mémoire au détriment de sa raison, d'étudier, avec une logique plus saine, les premiers principes de la société, et de porter sur les faits de l'histoire des yeux plus tranquilles et moins troublés par la passion.

On se réserve d'examiner si cet écrivain a établi plus heureusement le progrès que la Réforme et la philosophie ont fait faire aux sciences et aux lettres; et si on veut prendre pour une des preuves de ce progrès le discours même de M. Villers, et les innombrables fautes de français dont il est orné, on parviendra peut-être à égayer une matière si sérieuse.

CH. D.

Œuvres de lady Montague, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage, avant et durant l'ambassade en Turquie, et pendant les deux voyages qu'elle a faits en Italie depuis cette ambassade, traduites de l'anglais sur l'édition récemment publiée à Londres d'après les lettres originales remises par la famille de lady Montague. Quatre vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 cent., et 10 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Arthur-Bertrand*, libraire, quai des Augustins; et *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

IL y a dans la littérature quelques grandes réputations faites par de petits volumes; ces réputations iraient tou-

jours s'affermissant si des éditeurs mal-adroits ne prétendaient les augmenter par ce qu'ils appellent des œuvres complètes, c'est-à-dire en réunissant sans goût et sans choix tout ce qu'a écrit un auteur, et ce qu'il ne destinait point à la postérité. Favart, imprimé en dix vol. in-8°, est perdu pour les gens du monde; Marivaux, en vingt vol., est relégué dans le fond des vieilles bibliothèques; des œuvres complètes de Piron, tout le monde connaît la Métromanie, et un petit nombre de littérateurs Gustave; le reste traîne sur les quais à côté des belles éditions des œuvres du roi de Prusse, de Dorat et d'Arnaud Baculard; Diderot a été enterré sous les quinze vol. rassemblés par son éditeur M. Naigeon; le Voltaire complet nuit beaucoup à la réputation de cet auteur, et a fait perdre des sommes considérables à Beaumarchais; les entretiens de Phocion et quelques recherches utiles sur l'histoire de France sont ensevelis dans la longue collection des ouvrages de l'abbé Mably; en un mot, la plupart de nos auteurs modernes, à force d'être devenus complets, ne sont plus connus que de ceux qui font une étude particulière de la littérature. Ce malheur est inévitable dans tous les pays où les lettres forment un objet de spéculation; aussi est-il pour le moins aussi commun en Angleterre que dans notre patrie. Lady Montague avait mérité une petite place dans les bibliothèques par ses lettres datées de Constantinople; ses lettres écrites avant son mariage et pendant ses voyages en Italie, pourront la lui faire perdre: elle était amusante et instructive en deux vol.; en quatre, elle est pédante, ennuyeuse, et donne une idée peu favorable de son caractère. Pour peu que les éditeurs continuent, les écrivains qui prétendent à être lus seront réduits à faire un testament littéraire par lequel ils protesteront contre l'impression d'une partie de leurs ouvrages,

502. MERCURE DE FRANCE;

et sur-tout, contre la publication des lettres qu'ils auront écrites pour leur plaisir ou leurs affaires.

Il est vrai que lady Montague n'aurait pas le droit de se plaindre en voyant aujourd'hui toute sa correspondance imprimée; elle avait une si haute idée de son mérite qu'elle mandait à ses amis : « Le dernier plaisir que j'ai éprouvé » en route a été la lecture des lettres de madame de Sévigné; elles sont très-jolies; mais j'assure, *sans la moindre vanité*, que les miennes seront tout aussi amusantes dans quarante ans. Je vous recommande donc de n'en mettre aucune au rebut. » C'était en 1724 que lady Montague, *sans la moindre vanité*, se comparait à madame de Sévigné dont elle ne sentait point du tout le mérite, ainsi que nous le verrons tout-à-l'heure; mais elle trouvait très-jolies des lettres imprimées qui lui donnaient l'espérance que les siennes le seraient aussi un jour. Il paraît qu'à cette époque toutes les belles dames anglaises, et même des anglais lourds comme des matérialistes, avaient la tête tournée de l'envie d'écrire comme la mère de madame de Grignan : un certain lord Hervey, en faisant la caricature des baigneurs de Bath, *qui n'ont pas l'ame assez belle pour être autorisés à la croire immortelle*, demandait sérieusement si ses plaisanteries n'avaient point un air de ressemblance avec les traits que la femme la plus spirituelle du siècle de Louis XIV se permettait de lancer contre les originaux qu'elle rencontrait dans le monde.

En 1755, le goût de lady Montague avait fait des progrès si étonnans, qu'elle n'aurait plus permis qu'on la comparât à madame de Sévigné : voici comment elle la jugeait. « Combien de lecteurs et d'admirateurs n'a pas » madame de Sévigné, dont tout le mérite est de présenter d'une manière aimable et d'habiller en phrases de bon ton des sentimens peu relevés, des préjugés vul-

» gaires , et des répétitions sans fin ? C'est quelquefois le
 » babil d'une belle dame , c'est quelquefois aussi celui
 » d'une nourrice ; c'est toujours du babil. On peut dire ,
 » *pour excuser* madame de Sévigné , que ses lettres n'étaient
 » pas destinées à être imprimées. »

Il fallait tout l'esprit de lady Montague pour sentir le besoin d'excuser madame de Sévigné , et pour trouver un motif aussi adroit que celui qu'elle donne. Ses lettres , dit-elle , n'étaient pas destinées à être imprimées. Mais elles avaient une destination bien plus difficile à remplir , car elles étaient adressées à des gens d'un goût parfait qui les lisaient , les faisaient lire ; et l'on sait que , pendant sa vie , madame de Sévigné avait dans le genre épistolaire une réputation de supériorité reconnue par les femmes les plus spirituelles et les hommes du premier mérite. Croit-on de bonne foi que si M. de Voltaire avait dû lire ses tragédies dans un petit comité composé de Boileau , Molière , Racine , il n'y aurait pas mis plus de soins que lorsqu'il les destinait au parterre de Paris dont il connaissait trop l'ignorance et l'engouement , ainsi qu'on peut le voir dans sa correspondance avec M. d'Argental ? Sans doute les lettres de madame de Sévigné n'étaient pas destinées à être imprimées , et c'est pour cela même qu'elles sont parfaites : si elle eût pensé au public en les écrivant , elle aurait pu les faire moins aimables , moins naturelles , et trouver encore beaucoup d'admirateurs ; elle aurait pu imiter lady Montague qui jouit d'une assez grande renommée , quoiqu'elle argumente , discute , moralise , et ne cause jamais avec cet abandon , cette vérité qui rappellent si bien , dans les lettres de madame de Sévigné , l'esprit de la société au milieu de laquelle elle vivait : c'est-là leur premier mérite , c'est par-là qu'elles sont si intéressantes , c'est pour cela qu'on les lit toujours avec un plaisir nou-

veau ; et c'est positivement ce que n'a point senti lady Montague, qui ignorait qu'en littérature le *Babil* qui peint est bien au-dessus des discussions qui ne montrent rien que l'orgueil du raisonneur.

En voyant une dame aussi spirituelle que lady Montague porter un jugement tout-à-fait singulier de lettres écrites dans une langue qui n'était pas la sienne, on sent la nécessité d'être modeste au moment où l'on va soi-même juger des lettres écrites dans une langue étrangère : chaque peuple a ses prétentions, ses préjugés, et conséquemment sa littérature peut avoir un cachet particulier. Si madame de Sévigné, qui a le double talent de tout peindre et de ne rien approfondir, n'a paru à lady Montague qu'une nourrice babillarde, il serait possible que lady Montague ne parût à un français qu'une raisonneuse insupportable : dans la crainte d'oublier que je serais coupable de partialité en ne consultant que mon goût, j'abandonne le droit de juger l'auteur. J'aime mieux la faire connaître par un abrégé de sa vie ; et pour ne pas m'exposer à copier un éloge, je ne prendrai rien du travail de l'éditeur : je chercherai les faits dans l'ouvrage même, ce qui sans doute me donnera l'occasion de citer.

Lady Mary Pierrepont ; née en 1690, perdit sa mère à l'âge de quatre ans ; son père, le duc de Kingston, voulut qu'elle reçût la même éducation que ses fils : ses progrès dans les langues savantes furent rapides, et jeune encore elle traduisit le manuel d'Epictète. Belle, savante, d'une imagination vive, d'un caractère froid et ambitieux, elle sentit qu'avec peu de fortune il lui serait difficile de trouver un établissement ; aussi choisit-elle pour amies les mères qui avaient des fils à établir, et parmi celles-ci elle s'attacha particulièrement à mistress Wortley Montague. Sa première correspondance est avec cette dame qu'elle

flatte beaucoup sur sa beauté, et à laquelle elle se présente sans cesse comme n'attachant aucun prix au luxe, et à tout ce qui tourne la tête des filles qui pensent à se marier : ces lettres manquent de naturel, l'expression de l'amitié y est exagérée, et le soin que lady Mary met à répéter qu'elle n'est qu'une *sotte* est d'autant plus déplacé, qu'elle montre beaucoup d'esprit lorsqu'elle médit des femmes prises collectivement ou séparément. « Je n'ai jamais eu, » dit-elle, une grande estime pour le beau sexe en général, et ma seule consolation d'être femme a toujours été la certitude de n'en point épouser un. » De telle manière qu'on examine cette *pensée*, on conviendra du moins qu'elle n'est pas d'une niaise. Nous devons remarquer qu'une femme ne dit jamais le beau sexe en parlant de son sexe ; aussi mettrons-nous cette faute très-grave sur le compte du traducteur.

Lorsque lady Mary Pierrepont cesse d'écrire à mistriss Wortley, on la trouve en correspondance réglée avec le plus jeune des fils de cette dame, Edouard Wortley Montague. Cet homme est vraiment singulier ; il aime lady Mary autant que possible, et ne se fait point illusion sur ses défauts ; il lui reproche ses prétentions à l'esprit, son ambition mal déguisée, et la supplie de ne pas lui avouer qu'elle l'aime, parce qu'il serait assez fou pour l'épouser, quoique leurs caractères ne se conviennent pas, et que l'état réciproque de leur fortune ne leur permette point de penser à s'unir. Lady Mary discute fort bien les injures que lui adresse son amant ; elle le rebute, le rappelle, lui montre une confiance sans bornes ; il veut de la passion, elle s'en défend en faisant l'éloge de ses goûts modérés en toutes choses ; il se fâche, elle l'apaise, toujours en argumentant et citant de bons auteurs ; enfin ils s'épousent sans éclat afin de ne pas prendre de maison

avant de voir leur fortune améliorée. Dans ces lettres d'amour on ne trouve ni ingénuité, ni tendresse ; tout est calculé, jusqu'à l'excès de confiance accordée à celui auquel elles sont adressées.

A peine mariée, lady Montague se livre à son caractère : elle soutient toujours qu'elle n'a point d'ambition pour elle ; mais pourrait-on la blâmer d'en avoir pour son époux ? Elle l'excite à se présenter aux élections , lui indique les bons endroits , et le parti qu'il faut ménager suivant les lieux ; elle lui prouve clairement qu'elle aurait disputé , obtenu , acheté , revendu dix nominations avant même qu'il se fût mis en train d'en solliciter une. Il est curieux de connaître comment une jeune femme qui vante sans cesse la simplicité de ses goûts , qui semble ne rien craindre tant que de paraître au grand jour , raisonne sur la politique.

« Je suis charmée que vous vous occupiez de servir vos
 » amis ; j'espère que cela vous fera souvenir de vous
 » servir vous-même. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur
 » les avantages de l'argent ; tout ce que nous voyons ,
 » tout ce que nous entendons nous en retrace l'idée. Le
 » monde est et sera toujours tel , que c'est un devoir d'être
 » riche afin de pouvoir faire le bien , richesses étant syno-
 » nymes de crédit , duquel on peut dire ce que Démos-
 » thènes disait de la prononciation relativement à l'art
 » oratoire , que pour l'acquérir la première des qualités
 » nécessaires est l'impudence , la seconde l'impudence ,
 » et la troisième encore l'impudence. Jamais homme
 » modeste ne peut ou ne veut faire fortune. Votre ami
 » lord Halifax , Robert Walpole , et tous ceux qui
 » sont remarquables par un avancement rapide , le sont
 » aussi par une impudence extrême. Le ministère res-
 » semble à un lieu public où l'on n'entre que par une
 » porte très-petite , quoiqu'il y ait au dehors une foule

» considérable ; ceux qui donnent des coups d'épaule et
 » de conde à droite et à gauche sans craindre de rece-
 » voir quelques coups de pied dans les os des jambes ,
 » et qui poussent en avant avec vigueur , sont sûrs d'at-
 » traper une bonne place , tandis que l'homme modeste
 » qui se tient derrière la foule est balotté par tout le
 » monde ; il a ses habits déchirés ; on le pousse , on
 » l'étouffe ; et il voit passer devant lui mille gens qui ne
 » le valent pas. »

Cette lettre qu'on croirait écrite par un vieux ministre exilé plutôt que par une jeune femme , parut sans doute extraordinaire au mari de lady Montague , car il se mit de nouveau à lui reprocher de ne penser qu'à elle ; mais elle ne tint compte des reproches , et le tourmenta tant qu'il se fit nommer membre de la chambre des communes , pour avoir la paix dans son ménage. Quelque temps après il devint commissaire de la trésorerie ; et c'est alors que son épouse se montre pour la première fois à la cour où elle excita une admiration vive , et même générale , jusqu'au moment où ses opinions politiques et son goût pour la satire séparèrent ses admirateurs en partisans , en ennemis et en ennemis. Elle se lia avec Pope et tous les hommes-dé-lettres en réputation à cette époque ; mais cette liaison ne fut pas celle qu'une femme de qualité peut honorablement former avec de beaux-esprits : la vanité littéraire lui fit oublier ce qu'elle devait à son sexe , à son rang , à sa famille ; elle devint membre d'une coterie , en partagea toutes les passions et tous les ridicules , et n'y gagna rien que de s'entendre attribuer les épigrammes sanglantes lancées contre les gens de bonne société. Ici nous laisserons parler lady Montague devenue vieille , et jugeant sa conduite passée.

« La confusion des rangs et l'intervertissement de l'or-

» dre se sont glissés depuis long-temps en Angleterre, et
 » je m'aperçois par les livres que vous m'envoyez qu'ils
 » y font de rapides progrès. Les héros et les héroïnes du
 » siècle présent sont des savetiers et des cuisinières. Peut-
 » être direz-vous que ce n'est pas d'après de si misérables
 » auteurs que je devrais me former une idée des mœurs
 » du temps ; mais il me semble qu'on peut en puiser plus
 » fidèlement la connaissance à cette source que chez le plus
 » grave historien. Les écrivains anglais ont pris à tâche
 » depuis long-temps de représenter les gens de qualité
 » comme la partie la plus vile et la plus sotte de la nation,
 » parce qu'eux-mêmes appartiennent en général à la classe
 » plébéienne. Je ne suis pas surprise qu'ils cherchent
 » à propager cette doctrine ; mais je serais bien trompée
 » si ces idées de nivellement n'avaient pas un jour ou
 » l'autre des conséquences funestes pour l'Etat, comme
 » ils en ont déjà eu pour plusieurs familles en particulier. Je
 » puis vous assurer que mon opinion est fondée sur la ré-
 » flexion et sur l'expérience ; *et plût à Dieu que j'oussé*
 » *toujours pensé de la même manière !* Les sots préjugés
 » de mon éducation m'ont appris à croire que je ne devais
 » traiter personne comme un inférieur ; cette humilité
 » exagérée m'a fait admettre à quia familiarité intime plu-
 » sieurs personnes que je me suis sincèrement repentie
 » d'avoir ainsi rapprochées de moi. »

En écrivant cette lettre, la vieille lady Montague pen-
 sait, nous n'en doutons pas, aux cotteries littéraires et
 politiques au milieu desquelles elle avait passé sa jeu-
 nesse. Nous devons remarquer que quoiqu'elle affirme
 toujours, elle se dédit souvent ; aussi ne la voit-on jamais
 contente d'elle-même et de sa position, ce qui empêche
 de s'intéresser à sa correspondance : à seize ans elle re-
 grette de n'être pas homme ; à trente, elle demande déjà

dix années de moins ; mère de famille, elle fait l'éloge du célibat ; la toilette des femmes françaises lui paraît ridicule , et tant qu'elle a l'espoir de plaire elle tire ses modes de France ; à soixante et huit ans, il y avait déjà onze années qu'elles n'avait osé se regarder dans un miroir ; et lorsqu'on venait lui rendre visite , elle recevait en domino et en masque ; ses vœux les plus ardens étaient qu'aucune de ses petites filles ne lui ressemblât pour l'esprit et pour le caractère ; enfin dans ses vieux jours , en voyant passer une grosse villageoise , elle regrettait de n'avoir pas été toute sa vie ignorante et sans ambition. Cette femme était cependant ce qu'on appelle un esprit-fort , disputant contre les premiers théologiens de Rome et de Venise , et ne tolérant pas qu'on pût reconnaître ce que la raison ne conçoit pas : c'est sans doute pour ce motif qu'elle était toujours si mal avec elle-même , car à coup sûr il lui était impossible de comprendre les caprices de son esprit.

Lord Wortley Montague quitta la trésorerie pour l'ambassade de Constantinople où son épouse le suivit. Les lettres qu'elle a écrites pendant son séjour en Turquie sont curieuses et instructives : jusqu'à cette époque on n'avait eu que des notions fausses sur les mœurs des Turcs ; elle est la première qui les ait décrites avec vérité. La beauté du climat semble égayer son imagination ; elle ne discute plus ; elle peint , toujours avec ressemblance , souvent avec grâce , et quoiqu'effacé dans la traduction le tableau du bain des femmes est encore charmant. Pour connaître les mœurs asiatiques , il faut pénétrer dans l'intérieur des maisons , ce qui est très-difficile ; mais toutes les difficultés s'évanouissent devant la louable curiosité de lady Montague. Elle juge les Turcs avec d'autant plus d'indulgence qu'il ne lui vient pas dans l'idée de les mettre en

510 MERCURE DE FRANCE;

comparaison avec les Anglais ; par la raison contraire , elle traite fort mal tous les peuples de l'Europe , et particulièrement les Français qui ne sont à ses yeux que des fats et des esclaves. A la rigueur, on trouverait bien aussi dans ses lettres quelques boutades satiriques contre ses compatriotes , car on ne se fait pas philosophe pour être indulgent ; aussi écrit-elle à sa sœur : « Le fond de toutes » choses en Angleterre est la stupidité. » C'est dire beaucoup en peu de mots.

De retour de l'ambassade de Constantinople , lady Montague voulut intriguer à la cour et tomba dans la disgrâce. Les républicains qui avaient appelé la maison de Hanovre sur le trône , prétendaient gouverner l'Angleterre en affaiblissant toujours l'autorité royale ; comme il est impossible de mener long-temps une monarchie à coups de républicanisme , Georges II se jeta dans les bras des partisans des Stuart , vieux royalistes d'opinion à qui il étoit plus facile d'abandonner la famille détrônée que les principes monarchiques. Lady Montague , dont le goût pour la politique s'étoit accru avec l'âge , avait des liaisons vives avec les Whigs ; elle voulut les soutenir contre la cour , et s'attira la haine du parti des Toris qui comptait dans ses rangs Pope et la plupart des hommes-de-lettres avec qui cette dame avait eu autrefois tant de familiarité. Les factions ne ménagent ni le rang , ni le sexe , et les poètes naturellement irascibles le deviennent encore plus dans les dissensions civiles : ils accablèrent lady Montague d'injures , de dégoûts de toute espèce. Son mari , las sans doute de répondre des opinions politiques d'une femme , se mit à voyager. Se voyant sans crédit , elle se retira en Italie où elle passa vingt-deux ans seule , sans parens , sans amis , abandonnée à des domestiques étrangers , et comptant si peu sur leur fidélité et leur attachement , que toutes les fois

qu'elle se sentait malade elle prenait des précautions pour que ses effets ne fussent pas pillés à sa mort : cruelle destinée pour une femme qui avait vu tant d'adorateurs à ses pieds ! Dans cette solitude , elle s'occupe de jardinage , de détails champêtres , et entretient avec sa fille une correspondance qu'elle met au-dessus de celle de madame de Sévigné , opinion qui ne mérite pas d'être discutée.

« J'ai vécu long-temps , dit-elle , et je puis dire avec » vérité que je n'ai rien négligé pour acquérir des amis ; » le hasard m'a mise à portée de rendre de grands services , » cependant *jamais* je n'ai obtenu de reconnaissance , ni » même de véritable affection. » Pour de la reconnaissance , les bons esprits sont charmés lorsqu'ils en rencontrent , mais ils n'y comptent guère ; pour de l'affection , quiconque convient n'en avoir jamais inspirée , avoue , sans s'en douter , n'en avoir jamais éprouvée.

Que manquoit-il en effet à lady Montague pour être aimée de son mari , de sa famille , de ceux qu'elle avait admis dans son intimité ? d'aimer elle-même assez pour préférer les jouissances du cœur à celles de l'amour-propre , d'avoir moins de confiance dans ses opinions , d'être plus femme qu'auteur , et plus épouse et mère que théologien et politique. Cette dernière manie la poursuit toujours si vivement , qu'à soixante et dix ans elle s'amusoit encore à écrire à sa fille ce qu'elle feroit si elle était roi d'Angleterre : l'année précédente , elle avait formellement renoncé à la théologie ; et peut-être n'est-il pas sans intérêt de connaître dans quels termes s'exprime à cet égard une vieille femme qui a passé toute sa vie à argumenter.

« Après avoir lu tout ce qu'on a écrit là-dessus dans les » différentes langues que je possède , et avoir fatigué ma » vue par des études prolongées dans la nuit , *j'en*vis la » douce paix de l'ame d'une grosse laitière qui n'est trou-

512 MERCURE DE FRANCE,

» blée par aucun doute, qui écoute humblement le ser-
» mon tous les dimanches, et qui n'a point altéré le sen-
» timent de ses devoirs, naturellement gravé au fond du
» cœur, par les vaines disputes de l'école, disputes qui
» tout en nous promettant la science, ne nous laissent
» qu'avec une plus profonde ignorance.» Cette ignorance
savante, résultat naturel de toutes les discussions méta-
physiques, est le premier châtement réservé par la Pro-
vidence à l'excès de l'orgueil humain.

Après vingt-deux ans d'un exil presque volontaire, c'est-à-dire à la mort de son époux, lady Montague revint en Angleterre où elle vécut un peu moins d'une année.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés sur la vie et les opinions de cette femme célèbre peuvent donner une idée de sa correspondance. Sa réputation comme épouse est défendue par la laideur connue de Pope, le seul homme pour qui elle ait long-temps montré une complaisance vraiment extraordinaire : la manière dont elle parle du plaisir des sens dans ses lettres écrites de Constantinople a engagé quelques critiques à douter de sa vertu ; nous pensons au contraire qu'une femme jeune et belle qui aurait eu le plus léger reproche à se faire, n'aurait point osé vanter aussi hautement la volupté musulmane ; et l'on doit regarder ses opinions à cet égard comme une licence philosophique. Le temps, qui en sait bien plus que les éditeurs, séparera ses lettres sur les Turcs de tout ce qu'on vient d'y ajouter mal-adroitement ; et s'il était possible qu'on l'oubliât tout-à-fait comme auteur, il lui resterait encore un beau titre auprès de la postérité : c'est elle qui a introduit dans l'Europe chrétienne l'usage de l'inoculation.

FIÉVÉR.

Coup



Coup d'œil autour de moi ; par J. F. B. Prix :
 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez
 l'Auteur, rue de Tournon, n°. 1139; et chez le Nor-
 mant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-
 l'Auxerrois, n°. 42.

QUE nous sert d'avoir lu Cicéron, Sénèque, Epictète, et même les durs vers du philosophe Helvétius, s'il faut lire encore M. J. F. B. pour apprendre ce que c'est que le bonheur ? Quoi, si M. J. F. B. n'eût écrit ce petit livre rouge, personne, dans ce monde, n'eût pu être heureux ! Peut-être faut-il retourner la proposition, et dire que M. J. F. B. n'eût pu être heureux s'il n'eût écrit ce petit livre rouge. Mais, monsieur, quand on se mêle d'enseigner aux autres la route du bonheur, il faudrait prendre soi-même un meilleur chemin pour y arriver. Il ne suffit pas de jeter un *coup d'œil autour de soi*, il faut examiner le dedans, et apprendre à se connaître ; c'est ce que notre auteur n'a pas fait. Il avoue qu'une force irrésistible lui met la plume à la main ; j'aurais été bien plus étonné si cette force la lui avait mise ailleurs. « Il parlera » donc du bonheur, ou, pour mieux dire, des moyens de » rendre les hommes moins malheureux. » C'est un beau sujet, il intéresse tout le monde ; mais tout le monde n'est pas digne de lire cet ouvrage, l'auteur ne l'adresse qu'aux personnes sensibles, et, chose admirable ! il l'a fait tout exprès pour leur enlever cette sensibilité qui les rend malheureuses ; ensorte qu'une fois cet effet produit, il ne se trouvera plus sur la terre une seule ame à qui les sentimens de l'auteur puissent convenir. Il déclame beaucoup contre les hommes cruels, et son livre les rendait bien

plus cruels qu'ils ne le sont , s'il était possible qu'aucun d'eux eût le courage de le lire. Si cet article passe sous ses yeux , il sera fort étonné de ce que j'avance , car j'aime à croire qu'il a de bonnes intentions , et qu'il ne lui manque , pour penser comme il faut , que de savoir qu'il y a un catéchisme qui fixe les devoirs de l'homme ici-bas.

C'est une manie des philosophes de vouloir trouver , hors des lois écrites , des règles de conduite indépendantes des temps , des lieux et des personnes : ils ne nous parlent jamais que des lois de l'humanité , des lois de la nature , et comme chacun peut les entendre à sa manière , cela fait une règle assez souple et assez commode. Il est vraisemblable que Cartouche et Mandrin avaient aussi leur manière d'interpréter les lois de la nature. Ces lois , nous dit-on , sont écrites au fond du cœur de tous les hommes. Qui a jamais vu cette écriture ? N'est-ce pas une pure illusion , et une simple figure de style qui les abuse ? Croient-ils que s'ils n'eussent jamais entendu parler de justice , ils sauraient ce que c'est que la justice ? Ne voyent-ils pas que la conscience d'un homme est plus ou moins éclairée , selon que l'instruction a porté dans son esprit des idées plus ou moins justes ? Ainsi ces prétendues lois qu'ils croient gravées dans les cœurs par la nature , ne sont que des réminiscences de la morale écrite , de la morale obligatoire dont ils ont été instruits dans leur enfance , et sans laquelle la nature n'est qu'un mot vide de sens , et l'humanité qu'une niaiserie.

Notre auteur , comme ses confrères , est aussi la dupe de sa mémoire , qu'il prend pour son génie ; tout ce qu'il trouve en lui de bon , il croit qu'il l'a puisé dans le grand livre de la nature : il ne connaît rien au-dessus de cette nature , et c'est dans elle seule , dit-il , qu'est le bonheur réel. Mais , pour le trouver , nous avons besoin du secours

de la *raison*, et ce n'est point en nous livrant à une impulsion aveugle que nous pouvons la découvrir.

Voilà, pour commencer, une assez forte contradiction; car si le bonheur réel est dans la nature, la raison n'a que faire de venir nous ennuyer de ses préceptes, et de nous proposer de la réformer. Ce ne serait plus l'impulsion de la nature que nous suivrions, ce serait la voix rigoureuse de la raison; et, comme on le voit, la nature est déjà traitée ici comme une folle qui ne sait ce qu'elle veut, puisqu'il lui faut un guide étranger; premier outrage à la philosophie, premier soufflet à la bonne nature: passons.

Les hommes ne sont malheureux, dit-il plus loin, qu'autant qu'ils s'écartent de la nature. Vous venez de voir que la raison est nécessaire pour trouver le bonheur dans la nature, pour régler ou modérer son impulsion: or, la régler ou la modérer, n'est-ce pas la modifier, la changer, s'en écarter? Etablir une proposition, et la détruire, quatre lignes plus bas, n'est-ce pas outrager le bon sens et la raison, après en avoir fait l'éloge?

Qu'est-ce que le bonheur, demande-t-il? c'est une situation agréable dans laquelle je desirer continuellement me trouver. Ne voilà-t-il pas une belle définition? Peut-on se répondre à soi-même une telle ineptie? L'auteur sent fort bien qu'il n'a rien répondu, car il continue: « Qui peut me mettre dans cette situation? c'est l'impulsion des objets qui m'environnent. Nouvelle sottise; réponse bonne tout au plus pour un singe. Ensuite, de peur qu'on ne s'y méprenne, il a grand soin d'ajouter qu'il faut se délivrer des affections morales, c'est-à-dire qu'il faut cesser d'être homme. Heureusement que ce pouvoir n'est donné qu'aux seuls amis de la pure nature, aux *vrais philosophes*, et qu'ils sont maintenant en très-petit nombre.

Après avoir si bien défini ce que c'est que le bonheur,

516 MERCURE DE FRANCE ;

il convenait de nous apprendre ce que c'est que le malheur : or, sachez que le malheur est la soif du bonheur ; gardez-vous donc bien de le rechercher, et de lire surtout le livre qui vous enseigne au juste où vous pourrez le trouver ; car, à coup sûr, vous seriez malheureux. Avouez seulement avec moi que l'auteur n'est pas heureux, lorsqu'il nous présente une définition du malheur, telle qu'il faut en conclure nécessairement que son ouvrage, bon ou mauvais, ne doit pas être lu.

Si vous aviez besoin, cependant, de vous faire un verre de bon sang, je vous conseillerais de l'acheter, non pas pour y découvrir les moyens de vous rendre heureux, puisque ce seul desir vous rendrait misérable, mais pour rire un moment de la bonhomie d'un auteur, qui ne saurait écrire deux lignes sans y renfermer une ou deux contradictions bien grossières, et qui néanmoins se croit un penseur profond, fait pour instruire l'univers.

« La trop grande sensibilité, dit-il, qui n'est que l'*effet* d'une ame trop délicate, détruit avec plus de force que le dernier excès de débauche ! » Vous comprenez que le mot *effet* tient ici la place de *qualité* ; mais l'auteur nous a prévenu, dans sa préface, qu'il n'est pas exercé dans l'art d'écrire, ainsi nous ne devons pas faire attention à si peu de chose. Ce qui peut nous surprendre de sa part, c'est qu'un homme qui se donne pour prodigieusement sensible, consente à se représenter comme un être détruit avec plus de force par sa sensibilité, qu'il ne l'aurait été par le dernier excès de débauche ; ainsi, le voilà obligé, en conscience, d'être sec et décharné, s'il ne veut nous faire soupçonner qu'il n'est pas aussi sensible qu'il veut le paraître.

Il trouve qu'un homme qui se laisse ainsi détruire, est inconcevable, et que c'est un contraste affreux. A la bonne heure ; nous sommes forcés de l'avouer en lisant son ouvrage vrai-

ment inconcevable, et qui, d'un bout à l'autre, est un contraste plus admirable que celui de M. Lucet. Les affections morales ne sont, selon lui, que des bagatelles et des chimères, et il est bien surprenant que l'homme se laisse détruire par ce qu'il appelle plus loin des *impressions imaginaires*, sans se douter qu'*impressions imaginaires et rien du tout*, c'est exactement la même chose; et il ne veut pas qu'on se laisse assassiner par *rien du tout*. Je suis de son avis.

Notre malheur venait, il n'y a qu'un instant, de ce que nous avions soif du bonheur; maintenant il vient, entre autres choses, de ce que nous ne contemplons pas la nature d'une manière assez vaste; de ce que nous ne nous faisons pas une idée juste de son impulsion sur les êtres animés; de ce que nous ne voyons pas les hommes dans l'immense *laboratoire* de la nature. L'auteur aime beaucoup ce laboratoire, et il nous conseille d'y descendre souvent et de bien examiner ce qui s'y passe. Il désirerait aussi qu'à son exemple, nous jettassions autour de nous un *vaste coup-d'œil*: alors, il est bien clair que nous serions tous parfaitement heureux; personne ne peut en douter.

Il nous avertit ensuite de n'être sensibles qu'aux impressions *vraiment matérielles d'un impertinent, d'un querelleur, d'un emporté*. Mais comme les gens de la bonne compagnie ne se trouvent jamais exposés à ces sortes d'impressions, il faut laisser à l'auteur tout le fruit qu'on peut tirer de son avertissement, tout en lui observant qu'il serait encore à souhaiter pour ceux qui peuvent en recevoir les atteintes, qu'ils fussent plus insensibles à ces impressions physiques qu'aux morales.

« Qu'une multitude d'hommes de l'espèce de ceux dont il vient d'être parlé, continue-t-il, s'agite autour de moi; qu'ils me louent, qu'ils me blâment, qu'ils di-

sent de moi et à moi-même encore tout ce qui leur plaira ; quelque bruit qu'ils fassent, *pourvu qu'ils n'agissent pas matériellement sur mon individu*, je m'en inquiète fort peu, je suis comme si j'étais sourd et aveugle ; je les considère comme s'ils étaient inanimés. Celui qui n'aurait vu, *ajoute-t-il*, que des hommes de cette sorte, serait bien excusable de croire au matérialisme. »

Quoiqu'on ne puisse découvrir le rapport que l'auteur croit sans doute qu'il y a entre sa dernière réflexion et ce qui précède, il est facile de s'apercevoir par quel esprit elle lui a été dictée. La même erreur qui le met en contradiction perpétuelle avec lui-même sur sa prétendue sensibilité, le jette dans le doute sur sa croyance. Il se fonde de tendresse en vous prêchant l'insensibilité morale, et il se dit insensible à toutes sortes d'injures : il ne parle de la nature qu'avec l'enthousiasme d'un extravagant, et il l'outrage à chaque mot ; il invoque la raison, et son livre est un amas de folie ; il vous parle de même de matérialisme, sans savoir s'il est matérialiste, juif, athée ou chrétien. C'est une montre désorganisée, à laquelle il faut un régulateur.

Vous avez vu que le bonheur réel se trouvait tout-à-l'heure dans la nature ; il vient, ainsi que le malheur, de changer de domicile : maintenant il réside dans la philosophie de la nature. Or, tout le monde sait très-bien ce que c'est que cette philosophie de la nature, et le lieu de sa résidence nous est également bien connu. Nous voilà donc bien assurés de trouver le bonheur quand nous en voudrons tâter. Au surplus, si quelqu'un pouvait encore l'ignorer, qu'il sache qu'elle est toujours accompagnée de la philanthropie, et que qui que ce soit n'ose plus se dire malheureux : avec d'aussi bons renseignemens, tout le monde doit aller tout droit au bonheur. Au sur-

plus, il est important d'être prévenu que *la philosophie de la nature apprend à suivre tranquillement la marche de la nature, et qu'un philosophe contemple la nature dans son ensemble et dans ses détails.* « Il est sensible, il se regarde » comme débiteur de l'indigent; et c'est dans *les lois de l'humanité* qu'il reconnaît la légitimité de sa dette. Il ne se » laisse point tourmenter par des chimères; il souffre avec » tout ce qui souffre autour de lui; il voit tout d'un œil tranquille; il est dans un état naturel; il trouve beaucoup plus » d'avantage à commander à ses passions qu'à leur obéir: ce » qui n'est pas selon la nature, est nul pour lui, et le » globe, avec ses forcenés habitans, ne lui paraît qu'un » atôme. » Il trouve sa consolation dans le mouvement général de l'univers; mais il faut qu'il se dise: « Je suis » dans le laboratoire de la nature, et je brave tous les » coups de la fortune. » Sans cela, vous sentez bien qu'il n'y aurait jamais de consolation pour lui, quelque considérable que pût être le mouvement général de l'univers.

C'est ici qu'il faut que chacun de nous remercie l'auteur d'un petit avis charitable qu'il veut bien nous donner, lorsqu'il nous instruit qu'il regarde d'un œil tranquille le jeu de tout ce qui se meut *autour de lui, et qu'il tâche de disposer en sa faveur ce qui paraît lui convenir.* Comme je présume que personne ne se souciera davantage que moi de voir sa bourse ou ses bijoux *convenir* à sa philosophie, je crois devoir lui témoigner ici ma reconnaissance particulière de son procédé, et celle de tous ceux qui ont quelque chose à perdre. Tous les philosophes ne sont pas aussi francs, ou du moins aussi naïfs. D'ailleurs « personne ne » peut se rendre indépendant des lois de la nature, chacun est obligé d'en suivre l'impulsion, » et si les lois de la nature de notre auteur le portent (ce qu'à Dieu ne plaise!) à vous escamotter votre bourse »

qui que ce soit ne peut lui en faire un crime, c'est sa nature.

Après tous ces beaux raisonnemens, l'auteur examine ce que c'est qu'un homme de la plus petite classe; le voici : *C'est celui qui ne se divise pas en deux existences, dont l'une puisse examiner l'autre.* L'ame doit sortir du corps pour juger celui-ci; reste à savoir si le corps doit chasser l'ame pour la considérer à son tour plus à son aise : c'est ce que l'auteur ne dit pas. Il nous informe ensuite d'une chose excellente à connaître, c'est que le meilleur moyen à employer pour éviter l'attaque de nos semblables, c'est de remonter l'histoire jusqu'à l'antiquité la plus reculée, et de la suivre jusqu'à ce jour : c'est une bonne recette pour ne pas l'oublier, mais c'est une furieuse besogne qu'il nous donne là.

Dieu merci, j'arrive au neuvième chapitre de son ouvrage. Qu'y vois-je ? Un petit tableau des horreurs et des misères dont les hommes sont accablés lorsqu'ils négligent la religion, et des consolations qu'ils en reçoivent lorsqu'elle revient parmi eux. Je dois avouer que je ne m'étais pas attendu à ce dernier contraste : c'est un véritable crime de lèse-philosophie. Parler de la religion après avoir tant vanté les lois de la nature, aucun philosophe ne pourra le souffrir : il est vrai que le chapitre n'est pas long; trois petites pages suffisent pour rendre ce faible hommage à la mode et au temps. Mais ce sont trois pages de trop, il faut bien vite les sauter pour arriver enfin au *Dernier Période du Bonheur*, titre du dixième et du plus long chapitre.

C'est ici que l'auteur a été obligé de recueillir toutes ses forces, de tenir sa tête à deux mains, de se battre les flancs pour enfanter un prodige et quel prodige ? Écoutez :

Le premier période du bonheur est dans la nature; nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et personne ne peut le nier.

Le second période est dans la philosophie de la nature , ce qui est bien différent. Nul ne peut opposer la moindre objection aux preuves que nous en avons données.

Mais le dernier période, le période par excellence , où pensez-vous qu'il soit ?

Dans la philanthropie ? Non.

Dans la théophi... ? Non.

Dans les sciences , les arts ? Non.

C'est donc dans la paix d'une conscience pure ? Eh ! non.

Dans l'amour divin ? Vous n'y êtes pas , et je vois bien qu'il faut que je vous le dise. Sachez donc que le suprême bonheur est dans le commerce d'une femme aimable ; c'est là ce qu'il y a de plus beau et de plus délicieux dans l'univers. L'auteur ne parle dans ce chapitre que sous la dictée d'une imagination en feu , et il y peint une *âme électrisée par le pouvoir enchanteur des femmes*. Il y dit qu'il y en a de dissimulées , de perfides , de cruelles , et que , toute passion à part , il faut avouer que la femme , considérée généralement , est un objet bien attrayant. Il faut aussi avouer qu'il était bien inutile de s'incendier l'imagination , pour faire son éloge d'une manière aussi froide ; mais il se ranime , et il pense qu'il serait bien étonnant qu'elles n'eussent pas d'âme. Ensuite il s'imagine que les femmes n'appartiennent pas à l'espèce humaine , car elles lui ont paru des divinités. « Elles ne sont , dit-il , qu'un composé de » charmes , beautés physiques , beautés morales , génie , » talens , belle éducation , sentimens élevés , perspicacité , » goût délicat , modestie , candeur , noble fierté , graces , » douceur , sensibilité , etc. , etc. » Il ne peut s'imaginer que dans l'univers il y ait rien qui parle mieux en faveur de l'immortalité de l'âme ; son extrême sensibilité n'y peut tenir , et il supplie la nature de lui reprendre la vie.

Il y a grande apparence que la nature ne l'a point

522 MERCURE DE FRANCE,

écouté; car, dans le chapitre suivant, il prétend (chose odieuse, et que le beau sexe ne pourra jamais lui pardonner), que l'œil des passions *voit tout à faux*, et là-dessus il ose avancer qu'il ne faut pas se laisser assiéger par les objets qui nous frappent; car, « malheur à celui qui ne sait se » tenir sur ses gardes, qui ne sait prévoir de loin ! »

C'est ainsi que, dans ce siècle éclairé, il ne faut que s'imaginer qu'on est un écrivain solide, un penseur profond, un génie relevé, un grand homme enfin, pour le devenir.

G.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE.

(Rue de Louvois.)

L'Epée et le Billet, ou le Moment de Conclure, comédie en un acte et en prose, de M. Séwrin.

IL n'y avait pas lieu de bien augurer d'une petite pièce donnée dans la morte saison des spectacles, en l'absence des chefs de file, et qui s'annonçait sous un titre bizarre et embarrassé. Effectivement, sans le secours des amis, et le jeu très-piquant d'une soubrette, l'œuvre de M. Séwrin était flambé. Le fonds de ces bagatelles en un acte est aujourd'hui si mince, pour l'ordinaire, qu'on serait tenté de croire que leurs auteurs commencent par écrire leurs principales scènes, qu'ils songent ensuite à les coudre par un plan quelconque, et à leur ajuster un dénouement. Telle est celle qu'on a donnée, cette semaine, à la rue de Louvois.

La jeune Rose est promise, par sa mère, à M. le Coq, personnage très-ridicule, qui a quarante ans, qui s'extasie sur l'esprit qu'il croit avoir, sur celui qu'il met dans ses lettres, aussi bien écrites, dit-il, que *s'il en faisait son état*. Ce mot est assez plaisant; c'est presque le seul que j'aie remarqué. Au reste, du temps de Balzac et de Voiture, c'était véritablement *un état* que d'écrire des

lettres. On voit, dans celles de ce dernier, la haute importance qu'on y attachait. Une *belle lettre* occupait la capitale pendant un mois. On allait la colportant et la lisant dans tous les salons.

Il est inutile de dire que Rose n'aime pas M. le Coq, malgré la beauté de son style épistolaire. Un joli officier, qu'elle a rencontré depuis peu dans un bal, et qui vaise à ravir, a redoublé l'aversion qu'elle avait pour ce benêt. Mais elle n'a pas d'espérance de revoir son danseur, qui ne lui a demandé ni son nom, ni son adresse. Sa femme de chambre jette très-à-propos un pot d'eau par la fenêtre sur la tête d'un passant. Il se trouve que c'est l'officier, qui, l'épée à la main, monte en fureur à l'appartement; grande surprise ! On se reconnaît, on se concerte. Rose promet bien de n'être pas madame le Coq. Au moment le plus intéressant, on frappe à la porte. L'officier s'enfuit, se cache dans une armoire, oublie son épée qu'il avait déposée sur un fauteuil. M. le Coq s'en saisit, accuse son amante devant sa mère.

L'officier sort de sa cachette. Il a, de son côté, surpris une lettre adressée à Rose par M. le Coq, et que ce galant avait enveloppée dans un bouquet. L'officier veut persuader à la mère (qui joue le rôle le plus insignifiant) que cette épître était adressée à une autre que sa fille. M. le Coq a beau affirmer le contraire, on ne veut pas le croire (je ne sais pourquoi); il est congédié, et l'officier obtient la permission de faire sa cour à Rose, et la promesse de l'épouser quand on aura eu le temps de le mieux connaître.

Au milieu de toutes ces pauvretés triviales, il se trouve un rôle de soubrette assez gai, ou du moins qui a paru l'être, tant mademoiselle Suzanne y a mis de légèreté, de grace et d'enjouement. Elle a fait, comme par miracle, arriver la pièce à bon port, et même on en a demandé l'auteur; mais tout l'agrément qu'y répand mademoiselle Suzanne ne pourra la soutenir long-temps.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Le Souper de Dancourt, en un acte.

Ce vaudeville aurait pu aussi être intitulé *l'Épée*; car l'épée y joue un grand rôle, et opère le dénouement. Le

524 MERCURE DE FRANCE ;

couplet d'annonce a d'abord appris au public que c'était l'ouvrage d'un jeune militaire :

Au soldat d'un succès flatteur ,
Quand Mars daigne assurer la gloire ,
Vous , messieurs , veuillez à l'auteur
Assurer aussi la victoire.

Le public n'a pas traité le soldat tout-à-fait aussi bien que le dieu des batailles , quoique le couplet l'eût disposé à l'indulgence ; et en vérité il n'a pas eu grand tort.

Mimi , fille de Dancourt , et qui joue très-bien la comédie , a pour amant le fameux Chéret , espèce de traîtreur. Elle lui donne des leçons de déclamation tragique , parce que son père ne veut lui permettre d'épouser qu'un auteur , ou tout au moins un acteur. Elle s'étonne elle-même de sa prétention à enseigner l'art de jouer la tragédie. Chéret lui répond que

Thalie a plus d'un valet
Maître chez Melpomène.

Allusion à deux acteurs des Français qui ont affiché cette prétention ridicule. On peut donner quelques conseils à un acteur ; mais il ne saurait avoir d'autres maîtres que la nature et son talent. Chéret débite une tirade du rôle d'Achille , lorsqu'il en est à ces vers :

Content et glorieux du nom de votre époux ,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.

Mimi lui conseille d'attendrir sa voix. Ce conseil est bon , et il y a tel acteur aux Français qui pourrait en profiter.

L'élève de Mimi demande un ordre de début au marquis de Sablé , gentilhomme de la chambre , qui répond qu'il ne peut le donner , parce qu'il a promis la préférence au protégé d'une femme qu'il aime , quoique ce protégé n'ait aucune espèce de disposition pour le théâtre. Ces choses là peuvent se faire ; mais elles ne se disent pas.

Cependant on va représenter , pour la première fois , une pièce de Dancourt. Mimi , qui doit y jouer un rôle d'officier , paraît avec un habit d'uniforme. Mademoiselle Desmares était si agréable sous cet habit , qu'on a oublié un moment la pièce pour ne s'occuper que de l'actrice. Dancourt tombe , et vient se consoler avec l'excellent vin de Chéret. Les acteurs se présentent pour partager sa disgrâce et son souper. Leur contenance lugubre était plaisante. L'au-

teur convient que sa comédie est mauvaise, que les couplets finissent par ces vers :

Les vignes et les prés
Seront sablés.

sont détestables. Que ce *sablés* est ridicule. En ce moment le marquis de Sablé survient, croit qu'on parle de lui, tire l'épée ; Dancourt s'enfuit bravement. Mimi, encore en habit d'officier, arrive, se bat contre le gentilhomme de la chambre, qui est ivre, le désarme, et ne lui rend son épée que parce qu'il donne un ordre de début à son amant. Dancourt, alors, veut bien accorder sa fille à Chéret.

Ce qui a le plus nui à ce vaudeville c'est le rôle ignoble et stupide qu'on fait jouer au marquis de Sablé, son ivresse, son ridicule combat, ce misérable quiproquo de *prés sablés*, et un conte pûrement épisodique. Un acteur arrivé tard, et *crotté jusqu'à l'échine*, pour jouer dans la comédie de Dancourt, s'excuse sur une historiette connue. Il avait pris une brouette; comme elle n'allait pas assez vite à son gré, il en est descendu, et a aidé à la pousser.

Ce qu'il y a eu de plaisant dans le sort équivoque de ce vaudeville, c'est que le dernier couplet a été extrêmement applaudi. Mimi, en parlant de l'auteur, dit très-plaisamment :

Dispensez-le, de grace,
D'aller souper avec Dancourt.

On était si enchanté de Mimi, elle avait si bien joué, elle insistait d'un air si touchant et si aimable sur ce mot de *grace*, qu'on a fait répéter le couplet. Des bravo se faisaient entendre; mais ils s'adressaient à Mimi. Néanmoins ils ont presque couvert les sifflets, et la disgrâce de l'auteur n'a pas été bien décidée. C'est pourtant, comme disent les casuistes, *une opinion probable* que celle de sa chute, et d'autant plus probable qu'il a été peu demandé, et n'a pas été nommé.

A N N O N C E S.

Essai philosophique. Jusqu'à quel point les traitemens barbares exercés sur les animaux, intéressent-ils la morale publique; et conviendrait-il de faire des lois à cet égard? Par J. L. Grandchamp. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Fain jeune, libr., place du Panthéon; Mongie aîné, libraire, cour des Fontaines; Colnet, libraire, au coin de la rue de

526 MERCURE DE FRANCE;

Bacq; Debray, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens; Favolle, libraire, rue Saint-Honoré, près celle Saint-Roch.

Le Flambeau des Etudiens en rhétorique et en philosophie; ouvrage contenant de nouveaux élémens de métaphysique, de logique, de morale et de droit; suivis d'un traité de rhétorique, dans lequel les chefs-d'œuvre de la littérature sont appliqués aux préceptes. Par M. Collin, ancien professeur de belles-lettres et de philosophie. auteur du *Mémorial universel*, adopté dans les maisons d'éducation, et où les participants, traités en trois règles, sont à la portée des enfans mêmes. Un vol. in-12. Prix: 2 fr. 40 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Ponthieu, à la Bibliothèque de Grands-Hommes, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Manuel du jeune Musicien, ou élémens théoriques-pratiques de musique; par P. Marcou, ancien ordinaire de la musique du roi Louis XVI. Nouvelle édition, augmentée d'un Précis historique sur la musique en général, et suivie du discours sur l'harmonie par Gresset. Prix: 2 fr., et 2 fr. 40 cent. par la poste.

A Paris, chez Daponcet, libraire, quai de la Grève, n. 34.

Lettres sur les études, ou conseils à un jeune homme qui veut perfectionner son éducation: suivis d'un avis aux parens et aux instituteurs, sur l'instruction de l'enfance; par Despièrre du Tremblay, nouvelle édition. Un vol. in-12. Prix: 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.

A Paris, librairie de A. G. Debray, rue S. Honoré, barrière des Sergens.

Considérations politiques sur la guerre actuelle de la France avec l'Angleterre, et moyens de paix entre ces deux puissances; par M. Aphonse Gury, ancien officier de l'état-major-général des armées françaises, ancien trésorier et secrétaire-général-adjoint du sénat, et sur-garde des archives adjoint.

A Paris, chez M. Desenne, libraire, au palais du Tribunal.

Le Catholique instruit, en forme de dialogue; ou Traité philosophique et théologique sur la vraie Religion; par l'abbé Latasse, docteur en théologie, auteur de la Famille Sainte. Deux vol. in-12. Prix: 5 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Lerouge, imprim.-libr., cour du Commerce, passage de Rohan, quartier Saint-André-des-Arcs.

Sixième livraison du Répertoire du Théâtre-Français, ou Recueil de toutes les tragédies et comédies restées au Théâtre depuis le Venceslas de Rotrou, pour faire suite aux belles éditions in-8° de Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon, et au Théâtre de Voltaire, avec des Notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce, par M. Petitot, dessins de M. Périn, peintre de l'Académie, impression de Didot l'ainé. Prix: 7 fr. le volume; et sur papier vélin, gravures avant la lettre, 14 fr.

A Paris, chez Perlet, libraire, rue de Lournon, n°. 1153.

Cette livraison se compose des tomes XVI, XVII et XXIII, et contient les comédies en trois et en un actes d'Hauteroche, Brueys, Lafontaine, Dufresny, Dancourt et Le Grand; en tout vingt pièces pour ces trois volumes.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Frères Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

L'Angleterre se réjouit, comme d'un grand bonheur, de l'arrivée de ses flottes de la Chine, de Terre-Neuve, de la Jamaïque, des îles Sous-le-Vent, et du Portugal. Jamais elle n'en avait eu en mer de si considérables à-la-fois et de si mal protégées. Elle se félicite encore de la prise de Surinam, où elle a trouvé, dit-elle, des cargaisons en sucre pour 4,000 navires, et en café pour 800, sans compter les autres productions : ce calcul nous paraît un peu fort. La flotte de la Chine a été rencontrée et attaquée sans succès par l'amiral Linois.

— La gazette de Hambourg a publié dernièrement une lettre de Varsovie, du 7 août, où on lit :

« Dans les derniers jours de juillet, on a découvert ici un complot tendant à empoisonner le comte de Lille et sa famille. Deux étrangers, inconnus avaient gagné, par des promesses, un certain Coulon, qui tient ici un billard ; ce dernier, qui était lié avec le cuisinier du prince, devait jeter, dans le pot où se fait la soupe, deux carottes qu'ils lui remirent. Coulon, tourmenté par sa conscience, déclara la chose, et remit le paquet qui contenait les carottes. Celle-ci ayant été examinées par deux médecins et un apothicaire, se trouvèrent remplies d'arsenic. Le comte de Lille, avant son départ pour Grodno, écrivit à M. le comte de Hoyne et au président de la chambre à ce sujet ; et en conséquence il fut donné ordre de faire les informations les plus rigoureuses. Les deux étrangers, dont le signalement se trouve dans les différens actes, se sont évadés. »

Vienne. Dans un grand conseil tenu le 10 août, l'empereur a fait connaître l'intention où il était de joindre à son titre celui d'empereur héréditaire d'Autriche, et de reconnaître NAPOLÉON comme EMPEREUR des FRANÇAIS HÉRÉDITAIRE. De nouvelles lettres de créance ont en conséquence été expédiées à M. de Cobentzel, à Paris.

La proclamation qui a eu lieu le lendemain, en conséquence de ce grand conseil, porte en substance :

Nous, François II, etc... Quoique nous soyons élevés à une dignité qui ne nous laisse rien à désirer pour augmenter notre titre et notre grandeur, il est cependant de notre devoir, comme chef de la maison et de la monarchie d'Autriche, de veiller à ce qu'une égalité parfaite de titre et de dignité héréditaire avec les principaux chefs et puissances de l'Europe, soit soutenue et maintenue.

Nous nous trouvons donc engagés et autorisés, pour

528 MERCURE DE FRANCE.

confirmer cette parfaite égalité de rang, d'attribuer à la maison d'Autriche, par rapport à ses états indépendans, le titre héréditaire d'empereur, conformément à l'exemple donné dans le siècle passé par la cour impériale de Russie, et renouvelé récemment par le nouveau souverain de la France.

En vertu de quoi nous nous sommes déterminés, après des délibérations longues et mûres, d'adopter formellement pour nous et pour nos successeurs, dans la possession inséparable de nos royaumes et de nos états indépendans, le titre et la dignité d'empereur héréditaire d'Autriche (conformément au nom de notre auguste maison), ensorte que nos royaumes, principautés et provinces conserveront invariablement leurs titres, constitutions, prérogatives, tels qu'ils ont été jusqu'à présent. D'après cette détermination et cette déclaration, nous ordonnons qu'immédiatement après notre titre d'empereur élu du Saint-Empire Romain et de la Germanie, il soit ajouté celui d'empereur héréditaire d'Autriche, suivi de notre titre de roi de Germanie, Hongrie, Bohême, etc.

P A R I S.

L'empereur est parti le 9 de ce mois de Boulogne, pour se rendre à Aix-la-Chapelle, d'où il ira visiter les quatre départemens réunis. S. M. y avait travaillé plusieurs jours avec les ministres des finances et du trésor public; ils lui ont présenté avec le budget de l'an 13, le compte de l'an 12. Il en résulte que notre position est si bonne, qu'il ne sera besoin d'aucune imposition nouvelle. Le travail a été fait dans l'hypothèse de la paix, comme dans celle de la guerre. Les dépenses, à raison de l'état de notre armée de terre et des efforts faits pour la marine, s'élèvent à plus de sept cents millions; mais la recette de l'an 12 a excédé sept cent cinquante millions, et celle de l'an 13 est assurée pour plus de sept cents millions: on reconnaît ici la sagesse et la prévoyance du gouvernement. Ces détails sont tirés du *Monde*, qui ajoute que tout annonce qu'une partie des précautions prises dans la supposition de la guerre seront superflues. En effet, dit-il, nos relations avec la Prusse et avec tous les électeurs de l'Allemagne sont de plus en plus amicales. Nos relations avec l'Autriche sont satisfaisantes; nous sommes bien avec le Danemarck, et nous avons pour système de ne faire aucune attention aux démarches du roi de Suède. Nous sommes dans la meilleure intelligence avec la Porte, l'Espagne, le Portugal et les Etats-Unis d'Amérique.

— La légation russe est partie hier de Paris pour retourner à Pétersbourg.

(N^o. CLXVII.) 21 FRUCTIDOR an 12.
(Samedi 8 Septembre 1804.)



M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
D I A L O G U E

ENTRE CHARLES-QUINT ET UN MOINE DE SAINT-JUST.

(*D'après Fénelon.*)

CHARLES V.

ALLONS, mon frère, allons, voilà bientôt l'office,
Vous dormez beaucoup trop pour un jeune novice.

LE MOINE.

Ne peut-on du sommeil savourer la douceur
Sans manquer pour cela de zèle et de ferveur ?

CHARLES V.

Pour moi, je dors très-peu : c'est un fort bon usage
Que d'être matineux.

LE MOINE.

C'est facile à votre âge.
Mais il en coûte au mien, qu'on dort tout debout.

L I

CHARLES V.

J'espère corriger sur ce point votre goût.

LE MOINE.

Eh! sire, n'avez-vous rien de meilleur à faire
Que de troubler la paix d'un pauvre solitaire?

CHARLES V.

On a beau se lever avant l'aube du jour,
On n'est que trop en paix encor dans ce séjour.

LE MOINE.

J'entends : au mouvement votre ame accoutumée,
Epreuve bien du vide ici dans la journée;
Et vous devez souvent, sire, vous ennuyer
De n'avoir autre chose à faire qu'à prier,
Qu'à monter et régler sans cesse vos pendules,
Et chasser le sommeil de toutes nos cellules.

CHARLES V.

Je me suis réservé bon nombre de valets.

LE MOINE.

Un semblable cortège offre bien peu d'attraits
A qui réunissait la cour la plus brillante.

CHARLES V.

Sur un petit cheval d'une allure charmante,
Je visite souvent ce vallon enchanté :
Son aspect me ravit par sa variété.
J'admire de ces monts les cimes orgueilleuses....

LE MOINE.

Ces beautés, par malheur, sont bien silencieuses.

CHARLES V.

Mon fils doit me donner par an cent mille écus.

LE MOINE.

Ils sont si mal payés ! comptez peu là-dessus.

CHARLES V.

Quand de se dépouiller on a fait la folie,
Je ne le vois que trop, bientôt on vous oublie.

LE MOINE.

Eh bien, soyez constant dans vos premiers projets,
Oubliez le passé, n'avez point de regrets.
Qu'à votre état présent votre humeur se conforme;
Dormez tranquillement, et souffrez que l'on dorme.

CHARLES V.

Ah ! puis-je être content ? Tout ce que fait mon fils
M'afflige, m'inquiète et trouble mes esprits.
Aux champs de Saint-Quentin il acquit quelque gloire;
Et s'il eût su cueillir les fruits de la victoire,
Il serait maintenant le maître de Paris.
Son orgueil insensé méprisé mes avis;
Il vient de se couvrir de honte à Gravelines :
Je ne prévois qu'échecs, je ne vois que ruines;
L'avenir me fait peur. Déjà sur les Anglais,
En moins de quatre jours Guise a repris Calais;
Et loin de là bientôt ce général habile,
Afin d'assurer Metz a conquis Thionville.

LE MOINE.

Pensiez-vous, en cherchant le repos en ces lieux,
Que toujours votre fils serait victorieux;
Qu'il prendrait constamment son père pour modèle,
Et qu'à tous vos avis on le verrait fidèle ?

CHARLES V.

Non; mais je me flattais qu'il se conduirait mieux.

LE MOINE.

Sire, apprenez de moi le secret d'être heureux.
Vous avez tout quitté pour cette solitude;
Calmez de votre esprit la vive inquiétude,
Et laissez votre fils suivre sa volonté.

L I 2

532 MERCURE DE FRANCE,

Ne subordonnez pas votre tranquillité
Au sort des démêlés qui désolent la terre ;
Et qu'on fasse la paix, ou qu'on fasse la guerre,
N'en ayez nul souci. Mais, sire, je crains bien
Que ce sage conseil ne vous soit bon à rien.
Comment rendre le calme à votre ame inquiète ?
Vous vous êtes mépris en cherchant la retraite.

CHARLES V.

Hélas ! mon pauvre enfant, tu dis la vérité ;
Mais quoi ! ne t'es-tu point toi-même mécompté ?

*Par LOUIS BARRUCAND, étudiant en belles-lettres,
à Genève.*

LES FEMMES.

Les femmes ont je ne sais quoi
Qui nous commande et nous étonne :
Nous ont-elles manqué de foi,
On crie, et puis on leur pardonne.

On les accuse trop souvent
De ruse et de coquetterie ;
Plaire et conquérir est charmant :
Le plaisir veut qu'on le varie.

On dit que l'austère raison
Ne fut jamais leur apanage.
Voudrait-on du grave Caton
Leur donner l'air et le langage ?

En amour que de vérité,
Que de chaleur et d'énergie !
D'elles naquit la volupté :
Sans elles que serait la vie ?

Voyez-vous cette mère en pleurs,
Près de son fils qu'un mal accable ?
Aurions-nous ces vives douleurs ?
Notre cœur en est-il capable ?

Sans aller chercher à Lesbos

Des modèles que l'on contemple,
 Nous avons aussi nos Saphos,
 Et V. . . en offre l'exemple.

Femmes, voulez-vous nous charmer ?

Ayez de la délicatesse ;
 Puisque c'est votre sort d'aimer,
 A l'amour joignez la sagesse.

Lais peut enflâmer nos sens,
 Mais n'obtient pas notre constance.
 Eh ! qu'est-ce que des sentimens
 Si voisins de l'indifférence ?

Ne donnez jamais votre cœur
 A ce fat qui vous déshonore :
 L'étourderie est une fleur,
 Mais un bon fruit vaut mieux encore.

Malheur à l'être malfaisant
 Qui vous trahit, qui vous délaisse :
 Craignez aussi qu'un inconstant
 Ne le soit par votre faiblesse.

Joignez le charme des talens
 A Part séduisant de nous plaire.
 L'esprit orne les sentimens
 Comme la rose une bergère.

La beauté perd tout son éclat
 Si les graces s'éloignent d'elle :
 C'est un hameçon sans appât ;
 Les Graces firent la plus belle.

Un peu moins de frivolité ;
 Un peu moins d'art dans la parure ;
 Voilez mieux votre nudité :
 Vénus même avoit sa ceinture.

Croyez qu'un maintien déhonté
 N'est pas ce qui nous détermine.
 Le charme le plus souhaité
 Est toujours celui qu'on devine.

534 MERCURE DE FRANCE ;

Accommodez-vous aux climats ;

Paris n'est pas la Géorgie.

On grelotte, au temps des frimas,

De votre costume d'Asie.

Sur-tout point d'uniformité.

De Junon le riche étalage

D'Hébé rembrunit la beauté ;

Parez-vous pour votre visage.

PONCET-DELPECH, *ex-constituant.*

A MADAME DE L....

SUR SON TALENT POUR LA PEINTURE.

Vous nous rendez, d'après nature,

Cette jeune Toinon, qui, le cœur palpitant,

Contemple d'un air si touchant

Deux oiseaux de Vénus heureux sur la verdure,

Et ce berger vainqueur, de plaisir accablé,

Endormi mollement sur les genoux d'Eglé.

Ces tableaux à nos yeux ont un charme suprême.

Vous êtes bien le peintre des amours :

Oui ; mais à moins de vous peindre vous-même,

Le plus charmant sujet vous manquera toujours.

Si vous essayez cet ouvrage,

Et si vous visez à l'honneur

De bien saisir l'air d'un visage,

Répandez sur le vôtre une aimable candeur ;

Que le sentiment, la finesse

Y soient mariés avec goût ;

Sur un front bien ouvert mettez de la noblesse,

De l'esprit dans les yeux et des graces partout.

R***.

ENIGME.

Je suis du genre masculin,

De tous les temps, de tous les âges ;

Je sers à tout le genre humain,
 Au riche, au pauvre, aux fous, aux sages;
 A l'enfant ainsi qu'au barbon :
 A la ville, comme au village,
 Chez l'honnête homme et le fripon,
 De moi partout on fait usage.

Je suis tantôt noir, tantôt blanc,
 Mes couleurs sont fort variées ;
 Je suis petit, moyen et grand,
 Mes formes sont multipliées ;
 Quoique simple, ou sans ornement,
 L'on m'admire et j'ai de la grace ;
 Quoiqu'entouré d'or ou d'argent,
 Je bâille et je fais la grimace.

En tous pays j'ai même emploi ;
 Et, puisqu'il faut que je le dise,
 Entre mon congénère et moi,
 Egalemeut on le divise.
 Sous le joug on me fait plier
 Tant que dure mon existence ;
 Mais aussi, peut-on le nier ?
 Je me prête à la circonstance.

Si Lise au spectacle se rend,
 Je monte avec elle en carrosse ;
 Epouse-t-elle son amant,
 Il est sûr que je suis de noce ;
 Vient-elle à perdre son mari,
 Je suis de deuil, oh ! point de doute ;
 Fuit-elle avec son favori,
 Je ne la quitte pas en route.

Je force plus d'un curieux,
 Dans un bal, à la promenade,
 A baisser devant moi les yeux,
 Item devant mon camarade.
 On me consulte assez souvent,
 Je suis parfois d'un bon augure ;

536 MERCURE DE FRANCE,

Tel m'achète qui me revend
Avec ou plus ou moins d'usure.

Enfin avec moi, chers lecteurs,
On est dans l'aisance ou la gêne:
Zulime à force de faveurs,
Serre mes liens et m'enchaîne;
Elle me quitte, me reprend;
A sa suivante elle me donne;
On me traite comme un enfant;
Quand je suis vieux, on m'abandonne.

P O N S I M . . (de Reims).

LOGOGRIPE.

J*e* t'offre, avec cinq pieds, les attraits de ta belle;
Avec quatre, d'un Dieu l'adorateur fidèle;
Sur trois, je fais à tire-d'aile.

Par un Abonné (de Sens, département de l'Yonne).

CHARADE.

DANS les forêts on peut entendre mon premier;
Par tout, avec plaisir, on reçoit mon dernier;
Mais à Bysance on craint l'envoi de mon entier.

Par un Abonné.

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Cruche*.
Celui du Logogriphe est *Pressentiment*, où l'on trouve
ressentiment.
Celui de la Charade est *Sou-ris*.

Esprit de Mirabeau, extrait de ses divers ouvrages, divisé par ordre de matière, et embrassant les différentes branches de l'économie politique, précédé d'un précis historique de sa vie privée et publique, revu, corrigé et augmenté de plusieurs anecdotes inédites. *Deuxième édition.* Deux volumes in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20; et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

LA première édition de cet ouvrage a paru en l'an V de la république; aussi a-t-on eu grand soin d'y montrer M. de Mirabeau républicain, philosophe, économiste, athée, ennemi général de toutes les institutions favorables à la monarchie; d'où il résulte que si l'*esprit de Mirabeau* est un bon esprit, nous sommes tous des fous aujourd'hui; et qu'au contraire, si nous sommes revenus aux vrais principes de gouvernement et d'administration qui conviennent à la France, c'est M. de Mirabeau qui ne sait ce qu'il dit. Cette manière de poser la question me plaît beaucoup; la réputation de cet orateur est si grande encore, que tous ses amis se révolteraient contre moi si je me permettais de le juger aussi sévèrement qu'il mérite de l'être comme publiciste, moraliste et administrateur: je vais donc les placer dans une position assez embarrassante, puisqu'ils ne pourront défendre leur idole sans faire le procès d'un ordre de choses dans lequel ils occupent tous des places, et par conséquent sans blâmer leur propre conduite. Mais ce n'est point assez pour moi de les mettre dans cette pénible alternative; il faut

qu'ils se prononcent également et contre le plus éloquent des révolutionnaires, et contre le dix-huitième siècle ; car suivant l'éditeur de cet ouvrage : « L'esprit de Mirabeau fut déterminé par l'influence du dix-huitième siècle, auquel il faut le rapporter tout entier. » Voyons donc quelle a été l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur un homme auquel il est impossible de refuser de l'esprit et un grand caractère ; cela nous aidera à deviner quelles pensées cette singulière philosophie inspire à ceux qui n'ont ni caractère, ni esprit.

D'après l'expérience de tous les siècles, et l'opinion des bons politiques, nous devons croire que les grands états sont favorables à la tranquillité du monde et aux progrès de la civilisation ; nous avons tous applaudi à l'agrandissement de la France, et aux différens traités qui ont fait disparaître quelques-unes de ces petites souverainetés qui avilissent le pouvoir, et dans lesquelles se sont formées presque toutes les opinions dangereuses qui agitent encore l'Europe ; mais nous nous sommes trompés. Voici l'opinion de M. de Mirabeau, opinion qu'il donne moins encore comme la sienne que comme celle de tous les philosophes :

« Ce sont les grands états qui ont perdu les mœurs et la liberté des peuples ; c'est dans les grands états que s'est formé le pouvoir arbitraire qui tourmente et avilit l'espèce humaine. Alors qu'un seul homme a commandé à des millions d'hommes dispersés sur un grand espace, il a profité de leurs intervalles pour semer entre eux la zizanie et la discorde ; il a opposé leurs intérêts pour désunir leur force ; il les a armés les uns contre les autres pour les asservir tous à sa volonté : alors les nations corrompues se sont partagées en satellités et en esclaves, et elles

» ont contracté tous les vices de la servitude et de
 » la tyrannie : alors qu'un homme fier de se voir
 » l'arbitre de la fortune et de la vie de tant d'êtres,
 » a méconnu sa propre nature, conçu un mépris
 » insolent pour ses semblables, l'orgueil a engen-
 » dré la violence, la cruauté, l'outrage : alors que
 » la multitude est devenue le jouet d'un petit
 » nombre, il n'y a plus eu ni esprit, ni intérêt pu-
 » blic, et le sort des nations s'est réglé par les
 » fantaisies personnelles des despotes : alors que
 » quelques familles se sont partagé, approprié la
 » terre, on a vu naître et multiplier les grandes
 » révolutions qui sans cesse changent aux nations
 » leurs maîtres, sans changer leur servitude. . . . »

A cette longue déclamation faite en bien mauvais style, M. de Mirabeau ajoute : « Ainsi, nul doute
 » pour un *philosophe*, pour un véritable ami de
 » l'espèce humaine, pour un *citoyen du monde* :
 » la combinaison de toutes, la plus desirable
 » pour les sociétés politiques, est celle des petits
 » états. »

Les philosophes et les citoyens du monde sont admirables si on ne les considère que comme des déclamateurs ; mais lorsqu'on presse tant soit peu leurs raisonnemens, on est toujours étonné de les trouver en querelle réglée avec le bon sens et l'expérience. D'abord il est faux que le pouvoir arbitraire se soit formé dans les grands états : l'histoire nous présente de très-petits états long-temps gouvernés par des tyrans ; il est encore faux que les mœurs et la liberté des peuples ne se perdent que dans les grands états, puisque l'histoire nous montre également toutes les petites républiques perdant leurs mœurs avant de perdre leur liberté. Dans l'antiquité, on voit les petits états se combattre sans cesse, les vaincus réduits à l'esclavage, les nations perdre jusqu'à leur nom ; en A-

fricque, la guerre entre les petits états va jusqu'à l'anéantissement ; dans la position actuelle de l'Europe, les petits états ne se conservent que par la volonté des grandes puissances, et ils sont toujours la première victime des guerres dans lesquelles ils n'ont rien à gagner. Comparez le sort de l'Allemagne envahie au moins une fois tous les vingt ans, à la France qui depuis plus d'un siècle n'a reçu qu'une fois l'ennemi dans son sein (1). Rappelez le temps où l'Angleterre étoit partagée en trois royaumes indépendans ; divisez par la pensée l'immense territoire de la Russie en différentes nations, et cherchez ensuite quelle sera son influence. Partout les villages se battraient entr'eux comme le village de Rome et le village d'Albe, s'il n'y avait pas des grandes villes, et les grandes villes se déclareraient la guerre s'il n'y avait pas une capitale qui rappelle sans cesse la puissance du gouvernement. Ce ne sont pas les *despotes* qui divisent les citoyens ; c'est au contraire le pouvoir général de celui qui gouverne qui empêche l'effet de ces rivalités constantes qui existent de province à province, de bourgade à bourgade, de famille à famille ; et c'est une grande erreur en politique de mettre sur le compte du *despotisme* ce qui est le résultat naturel des passions humaines. Mais je ne me suis pas chargé de combattre les pensées de M. de Mirabeau ; j'ai voulu prouver seulement qu'il étoit en contradiction avec la politique de la France. Passons maintenant de la grandeur des états à la forme de leur gouvernement.

En qualité de philosophe et de citoyen du monde, M. de Mirabeau vouloit de petits états comme plus propres aux révolutions, car il aime les révolutions ; il ne s'en cache pas, et dit « qu'une

(1) Il ne faut pas confondre des frontières passées, et le sein d'un état occupé par l'ennemi.

» émeute, une sédition à Londres, fait plus de
 » bien au cœur de l'honnête homme, que toute
 » cette imbécille subordination dont on se vante
 » ailleurs. » Faisons donc des vœux pour qu'il y
 ait à Londres des émeutes et des séditions, afin
 que les honnêtes hommes éprouvent du bien au
 cœur. « En effet, ajoute-t-il, si le mieux peut
 » trouver place chez les Anglais, ce sera quand
 » les autres nations Européennes seront arrivées à
 » leur niveau : le *philosophe* doit donc tendre à
 » cette révolution avant que de desirer l'autre. »
 On voit que M. de Mirabeau étoit plus franc que
 ses élèves ; il a toujours confondu les philosophes
 et les révolutionnaires ; il avoue qu'un philosophe
 doit tendre à une révolution avant d'en de-
 sircr une autre, car il faut de l'ordre même dans
 les révolutions ; aussi vouloit-il nous faire passer
 par la monarchie constitutionnelle pour nous con-
 duire à la démocratie. Grand partisan de la résis-
 tance active à l'autorité, de la division des pou-
 voirs, et de toutes les niaiseries politiques qui ont
 eu une si grande influence sur nos destinées, il
 répète cent fois qu'il faut enchaîner celui qui gou-
 verne, et ne lui laisser que l'autorité nécessaire
 pour faire le bien : on pourroit demander qui alors
 aura l'autorité suffisante pour faire le mal ; car la
 puissance capable d'enchaîner celui qui gouverne
 seroit au-dessus de lui, auroit une autorité supé-
 rieure à la sienne, et pourroit faire impunément
 le mal, ainsi que nous l'avons vu pendant le règne
 des assemblées délibérantes. « On peut être un
 » bon citoyen, dit à ce sujet M. de Mirabeau, et
 » cependant tenter d'opérer une révolution, pour-
 » vu qu'on ne veuille pas trop la précipiter. » Si
 ce principe est de circonstance, il faut avouer
 que ceux qui se sont chargés d'en faire l'applica-
 tion se sont plus hâtés qu'il n'appartenait à de bons
 citoyens ; mais si on regarde ce principe comme

absolu , il faudra bientôt convenir que les bons citoyens sont ceux qui tentent d'opérer des révolutions , et les mauvais citoyens ceux qui conforment leur conduite aux lois établies : cette morale fait sans doute partie de l'influence que le dix-huitième siècle exerçoit sur l'esprit de M. de Mirabeau.

Ennemi des grands états et de la stabilité monarchique , on devine aisément que l'hérédité du pouvoir lui paraît la chose du monde la plus ridicule ; il ne tente pas de le prouver par des raisonnemens , mais par des déclamations ; aussi fait-il en vingt pages un abrégé de l'Histoire de France , capable de jeter le découragement dans toutes les âmes. En voici les premiers mots : « Aucune histoire n'offre une plus longue suite de mauvais rois que la nôtre. » En voici la conclusion : « Vantez ce que nos rois ont fait pour mériter notre confiance ; dans une période de cinq cents années , *trois* ont été dignes de notre confiance. » Je ne sais pourquoi on a souligné le mot *trois* , à moins que ce ne fût pour rendre plus effrayante encore la moralité de ce tableau historique. Ce qu'il y a de bien certain , c'est que Louis XIV ne fait point partie de ces trois rois qui , après leur mort , se trouvent dignes de la confiance des philosophes. M. de Mirabeau traite ce monarque beaucoup plus sévèrement que Tacite n'a traité aucun des empereurs Romains ; il n'est pas un seul tort , un seul crime dont il ne l'accuse avec la plus grande amertume : en vérité , ceux qui gouvernent doivent trembler à la seule pensée d'être jugés par les citoyens du monde ; ils ne pardonnent rien ; et le plus dur de tous les jansénistes seroit plus indulgent pour les faiblesses inséparables de l'humanité , que le dissipateur et voluptueux Mirabeau. Dans un moment où la France , lassée des abstractions politiques , est revenue au système

héréditaire, le seul qui puisse lui convenir ; dans un moment où tous les hommes qui aiment leur patrie ont appuyé l'hérédité du pouvoir monarchique par le tableau impartial de l'Histoire de France, je ne sais comment les amis de M. de Mirabeau feront pour justifier son *Esprit* : le *rapporteront-ils*, comme disent les éditeurs, à l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle ?

Nous avons fait voir que M. de Mirabeau n'aimait ni les grands états, ni le pouvoir concentré dans les mains d'un seul, ni l'hérédité ; nous le trouvons également opposé à toutes les distinctions nécessaires à l'ordre social. C'est en vain qu'on voudrait oublier les folies qu'il débita contre l'ordre de Cincinnatus ; les éditeurs de son *Esprit* n'ont pas manqué de les rappeler : il est vrai que c'était en l'an V de la république ; mais la vérité ne change pas suivant les circonstances ; et nous demanderons aux amis de cet orateur s'ils l'approuvent lorsqu'il condamne les décorations militaires dans des termes qu'il ne nous est pas permis de citer, même pour les combattre, ou pour nous en moquer, car il appelle les croix et les rubans des *chaines frivoles*, et certes l'idée est neuve ; nous demanderons encore aux amis de cet orateur s'ils l'approuvent lorsqu'il s'écrie : « Malheur ! malheur aux peuples reconnoissans ! ils corrompent jusqu'au grand homme qu'ils eussent honoré par leur ingratitude. » Voilà une de ces sottises philosophiques démenties par l'histoire, en contradiction avec le cœur humain, et qu'on retrouve dans tous les ouvrages du dix-huitième siècle : la reconnoissance ne corrompt ni les petits, ni les grands hommes, l'ingratitude n'honore personne ; plus d'une fois l'injustice a aigri et la flatterie corrompu des hommes nés pour être les bienfaiteurs de leur pays ; mais faire de l'ingratitude un moyen

politique, c'est vouloir ramener au milieu des mœurs pures du christianisme les passions qui ont perdu les démocraties soumises au polythéisme.

Il est vrai que M. de Mirabeau a un penchant invincible pour le paganisme : il commence par poser en principe qu'une religion quelconque n'est nécessaire en aucun cas ; mais enfin si on ne peut absolument s'en passer, il recommande la pluralité des dieux, comme très-philosophique et même très-démocratique ; pour le christianisme, il n'en veut point à tel prix et telles conditions que ce soit. Sur ce sujet nous nous contenterons de citer le titre des chapitres. I^{er}, *le christianisme déprave* ; II, *le christianisme éteint l'industrie* ; III, *influence pernicieuse du christianisme*. etc., etc. Jusqu'à présent les philosophes instruits convenaient du moins que l'établissement de la religion chrétienne avait perfectionné la morale ; M. de Mirabeau soutient la thèse contraire ; il ne fait pas grâce aux huguenots plus qu'aux catholiques ; le déisme même lui paraît une belle inutilité. « La » justice, dit-il, est indépendante des notions » quelconques de la Divinité ; la vertu a une base » solide, et la justice un but réel dans l'intérêt, » ce garant universel des engagements respectifs... » Quoi de plus grand que de célébrer dans la jus- » tice la raison sublime qui préside à la nature ! » J'avoue que je ne conçois pas comment la raison sublime qui préside à la nature peut être célébrée dans la justice ; cela est trop fin pour moi ; mais je reconnois fort bien dans l'intérêt, garant universel de nos engagements respectifs, l'influence du dix-huitième siècle sur l'esprit d'un citoyen du monde.

Comme moraliste et comme politique, M. de Mirabeau se trouve donc en opposition constante avec les idées qui dominent aujourd'hui ; et si ce n'est pas



pas notre conduite qui fait la satire de son ouvrage, il faut convenir que son ouvrage est une terrible satire de notre conduite. Si nous examinons maintenant l'*esprit de Mirabeau* dans tout ce qui a rapport à l'administration, nous trouverons également qu'il prêche toujours le contraire de ce qui existe. Par exemple, l'enseignement est soumis aux lois, surveillé par les magistrats, soldé en grande partie par l'état; M. de Mirabeau affirme que tout cela est inutile et ridicule, que moins on se mêlera de l'éducation, meilleure elle sera, qu'on doit s'en rapporter à l'*intérêt individuel*, et qu'enfin « tout homme a droit d'enseigner ce qu'il sait; et » même ce qu'il ne sait pas. » C'est sans doute en vertu du droit d'enseigner ce qu'ils ne savaient pas que les écrivains du dix-huitième siècle se sont faits précepteurs des rois et des peuples, qui n'ont jamais plus mal vécu ensemble que depuis qu'ils se sont laissés régenter par la philosophie. M. de Mirabeau s'élève contre les troupes réglées, et prétend qu'un uniforme est une livrée; cette idée appartient encore au dix-huitième siècle. Il ne veut point de douanes, point d'impôts indirects, point de corporations, point d'entraves dans le commerce des bleds; c'est toujours l'esprit du dix-huitième siècle: mais c'est sur-tout contre la police qu'il déploie toute son éloquence, c'est contre elle qu'il appelle l'énergie des hommes libres, et il ne manque pas de citer l'exemple de l'Angleterre. Si M. de Mirabeau avait occupé la place de M. de Sartines, je crois qu'il aurait volontiers troqué toutes ses attributions contre le droit d'établir en France ce qu'on appelle la *presse* dans la Grande-Bretagne: avec la faculté de faire enlever dans toutes les villes cette partie de la population qui n'a ni état, ni propriété, ni morale, ni famille, il est certain qu'on pourrait réduire considérablement les res-

sorts de la police; mais, suivant l'usage constant des politiques modernes, M. de Mirabeau ne prend dans chaque pays que ce qui lui convient, manière avec laquelle on est toujours certain de composer idéalement une administration exempte de défauts. C'est de même avec son imagination qu'il a tracé le caractère d'un républicain : ce chapitre est assez curieux pour qu'on nous permette de le citer : nous le pouvons d'autant plus sûrement qu'on ne s'avisera d'en faire l'application à personne.

Caractère du républicain.

« Une fierté invincible, un courage indomptable, une liberté de principes et de pensées qui ne se soumette qu'à la raison seule et qui repousse tout autre empire, une indépendance qui ne cède ni aux plaisirs, ni aux peines de l'opinion, telle est l'ame d'un républicain. Il doit jurer à la nature, à la patrie, à lui-même de rester sans avenir dans un présent fâcheux plutôt que de ramper un moment, de fouler aux pieds tout ce qui contrairait ses principes et ses passions, de repousser toute protection déguisée en amitié, de n'appartenir qu'à celui qui lui appartiendra; secours pour secours, zèle pour zèle, amitié pour amitié, liberté, vertu par dessus tout; de montrer toujours son sentiment par les mots ou par les faits; de regarder comme illusion quant à lui tout ce qui est hors de lui, tout ce qui est opinion étrangère, tout ce qui n'est pas une pensée de son esprit; ou un sentiment de son cœur; de ne s'estimer que par la fermeté à maintenir ses droits et le respect pour ceux d'autrui; en un mot d'être lui, de n'être que lui, de ne s'estimer que par lui. »

En 1785 le progrès des lumières était déjà si grand qu'on trouvait admirable ce caractère formé de vertus et de vices incompatibles, et dans lequel

l'orgueil domine à si haut point que deux républicains de ce genre ne pourraient vivre ensemble une heure sans se jurer une haine éternelle. La déclaration de tout peuple qui veut la liberté, et le chapitre sur les devoirs d'un roi, sont plus extraordinaires encore : nous y renvoyons les lecteurs curieux de connaître à quelles conditions on obtenait une grande renommée dans le siècle qui vient de finir.

En peu de mots, il est facile de résumer *l'esprit de Mirabeau* : de même que Crispin, devenu médecin, répète toujours : prenez des pillules, M. de Mirabeau répète sans cesse : prenez de la liberté ; liberté des hommes, liberté des choses, liberté de penser, liberté de dire, liberté de faire, liberté d'imprimer, liberté de commerce, liberté d'enseigner, liberté dans les mœurs, liberté dans le mariage, liberté partout et à tous, excepté au pouvoir exécutif qu'il faut enchaîner, et non avec des *chaînes frivoles*. A la liberté joignez la tolérance, tolérance entière, tolérance pour tous les cultes, excepté pour la religion chrétienne ; contre elle il est philosophiquement permis d'être intolérant : tel est le fonds de l'ouvrage que nous annonçons ; il est certain qu'on y sent beaucoup l'influence du dix-huitième siècle.

Les éditeurs ont cherché *l'Esprit de Mirabeau* dans quarante volumes de cet écrivain, et ils l'ont composé à leur fantaisie, c'est-à-dire tel qu'il pouvoit plaire en l'an V de la république : donnez aujourd'hui les mêmes quarante volumes à de nouveaux éditeurs, et ils composeront sans peine un esprit de Mirabeau très-conforme aux principes qui règnent en l'an XII. Ce n'est pas dans les écrits de M. de Mirabeau qu'il faut chercher sa pensée, puisqu'il a presque toujours pensé pour gagner de l'argent, ce qui le mettoit dans la néces-

sité d'adopter les idées dominantes : comme membre de l'assemblée constituante il eut rarement occasion de parler avec franchise ; il vouloit subjuguier des esprits passionnés , et c'étoit pour lui une nécessité d'adopter leur langage. La mort l'a frappé trop tôt ; et la plus grande preuve que l'on puisse donner de son génie, c'est que généralement on est persuadé qu'il aurait essayé de ramener l'ordre, quoiqu'aucun de ses discours ne prouve positivement qu'il ait eu ce desir. Le cardinal de Retz disoit qu'un grand homme pouvoit commencer sa carrière par des folies, jamais par des puérités : cette pensée est applicable à M. de Mirabeau qui, tourmenté par les événemens et par les passions les plus violentes , fut toujours au-dessous de la place que sa naissance lui avoit marquée dans la société, sans jamais se laisser avilir ; un grand caractère le mit constamment au - dessus de ses vices et de ses erreurs. Aussi, dans ses ouvrages, rencontre-t-on beaucoup d'extravagances, de déclamations ; on y chercherait en vain des niaiseries, et c'est par-là qu'il se distingue de tous les penseurs dont il avoit adopté les principes ; mais il est bien au-dessous d'eux pour le style. S'il avoit fait sa paix avec la cour, comme cela paroît hors de doute, et qu'il fût entré dans le ministère, il aurait sans peine renoncé aux abstractions politiques, et réuni à lui les meilleurs esprits de son parti : cette réunion aurait-elle suffi pour balancer l'ascendant de la révolution ? il est permis d'en douter ; le mal venoit de trop loin, et on peut croire que la doctrine démocratique dont M. de Mirabeau s'étoit fait long-temps l'apôtre, se seroit trouvée aussi forte contre lui que contre tous ceux qui ont voulu l'arrêter dans son cours. Cette doctrine est tellement répandue dans les livres du dix-huitième siècle, qu'elle résiste pour ainsi dire à la plus sanglante de

toutes les expériences; on la défend encore en principe alors même qu'on en blâme les conséquences; aussi est-il permis d'affirmer que moins nous raisonnons aujourd'hui, et mieux nous valons. Les préjugés philosophiques restent si puissans, que l'écrivain qui juge avec sévérité les ouvrages dans lesquels on mêle à dessein l'action du gouvernement avec le despotisme, et sa puissance nécessaire avec la tyrannie, est obligé de protester qu'il n'est point un ennemi de la liberté possible. Confondre la monarchie et les institutions qui en dérivent avec l'esclavage, est aussi ridicule que de prétendre qu'il n'y a point de liberté sans licence, et de république sans démagogie: en politique les hommes instruits, d'accord avec l'expérience de tous les siècles, ne repoussent que les extrêmes et les contradictions; aussi sommes-nous persuadés que si M. de Mirabeau pouvait lire l'ouvrage qu'on appelle son *Esprit*, il protesterait que ce n'est là que son esprit de révolution, qu'il en avait un autre beaucoup moins passionné, et qu'il ne lui a manqué que du temps pour le faire connaître.

F I É V É E.

Loisirs littéraires de J. J. Regnault-Warin. Un vol. in-12.

Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Frechet*, libraire, rue du Roule, n°. 291; et chez *Le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Avec une imagination assez forte et assez brillante, M. Regnault-Warin ne fera jamais un bon ouvrage, et il s'exposera toute sa vie à en faire de mauvais. Il lui manque, pour savoir écrire, d'oser dire les choses natu-

rellement : c'est un de ces hommes qui mettent le bonjour en énigme, et qui cherchent une manière de s'exprimer tellement relevée que vous ne puissiez les entendre.

Et dum vitat humum, nubes et inania captat.

(HOR.)

Il y a des gens, dit Pascal, pour qui il n'y a point de Paris, mais une capitale du plus bel empire de l'univers. Voilà le goût de M. Regnault-Warin. Il n'oserait dire qu'une femme a une jolie bouche et de belles dents, mais elle a *une coupe de carmin et trente-deux perles*. Eh ! mon ami, dit La Bruyère, si vous voulez me faire entendre qu'il pleut, dites tout bonnement *il pleut* ; au moins je vous comprendrai. J'aurais été tenté vingt fois de dire la même chose à l'auteur des *Loisirs littéraires*. Son style ressemble à celui du *Philosophe* de Molière, lorsqu'il retourne la phrase de M. Jourdain : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais il ne sent pas, comme lui, que la manière de M. Jourdain est la meilleure, parce qu'elle est la plus claire. Par exemple, il n'y a rien de si clair que cette pensée : *Une liberté sans bornes est dangereuse*. Quel prodigieux talent ne faut-il pas pour trouver le moyen de l'obscurcir en l'exprimant ? M. Regnault-Warin en est venu à bout. C'est un véritable tour de force. « Les chocs, dit-il, et la chaleur que nos cœurs, tout de chair, reçoivent et se communiquent dans les agitations de la vie, ne développaient-ils pas assez énergiquement la perversité de nos penchans, sans les lancer sur la pente large et rapide de la liberté indéfinie ? » Une telle phrase me paraît un saut périlleux. Je ne crois pas lire un auteur ; je crois contempler un danseur de corde.

Il aurait été trop commun de dire, en parlant de Fontenelle, qu'il n'était point partisan des anciens. Voici qui est plus beau : *Sa plume secouait sur la robe virginal de*

l'antiquité quelques gouttes d'encre envenimée. Le pauvre Perrault a aussi pour son compte une phrase de ce sublime, tant l'auteur en est prodigue ! Au lieu de dire comme tout le monde, que son livre des *Parallèles* avait animé la dispute, il a trouvé qu'il avait porté la guerre jusqu'à sa plus grande conflagration. Il demande, au sujet de Rousseau, si on peut comprendre une éducation assise sur la nature. Non assurément, je ne le comprends pas. Il trouve que Diderot avait un jugement d'une lucidité extrême. Je veux croire que M. Regnault-Warin se connaît en clarté, mais on avouera qu'il a le don de parler comme on ne parle point. Il a l'air d'ignorer qu'on ne doit pas écrire seulement avec son imagination, mais avec sa raison, son esprit et sa mémoire.

Les petits sujets qui composent ses *Loisirs littéraires* sont assez variés, mais non pas pour le style, qui est de la plus fatigante monotonie. On y trouve d'abord le *Monastère abandonné* ; l'auteur y met en scène un bon religieux qui vient revoir la maison de son ordre : il la trouve dans l'état où elles sont toutes aujourd'hui, ruinées, démolies, ou changées en hôtels dégarnis, malpropres, et habités par une fourmillière de petits rentiers resserrés qui vivent très-philosophiquement dans ces vastes dortoirs, destinés de tout temps à recueillir la pauvreté. Ce monastère n'est qu'à moitié renversé. Le pieux solitaire s'en afflige ; il monte sa tristesse sur le ton d'Young et d'Hervey ; puis il finit par nous prédire un siècle plus fortuné : c'est au moins ce que nous souhaitons tous.

De là il passe à un morceau sur les *Ruines*. Le champ était vaste ; et si M. Regnault-Warin avait voulu l'approfondir, ce sujet seul aurait pu lui fournir la matière de vingt volumes ; mais il faut de la modération en toutes choses : il se contente de considérer un moment cette petite place

où fut jadis la modeste église de Saint-André-des-Arcs ; de jeter un coup d'œil sur cette tour isolée, restes gothiques de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie ; de se promener un moment dans le jardin du Luxembourg, qui n'a pas trop l'air d'une ruine, et de remarquer le vaste terrain où fut la Chartreuse, changé aujourd'hui en une pépinière féconde. Ce n'est pas la chute de quelques pierres qui peut nous étonner. Quand on a vu tomber la tête d'un monarque, on peut regarder de sang froid toutes ces ruines matérielles : ces mêmes pierres, dont le déplacement vous fait gémir, peuvent encore servir à quelque nouvel édifice ; mais tous ces hommes écrasés sous le vaste édifice d'un empire renversé, dans quel temps seront-ils relevés ?

D'un si triste sujet, l'auteur nous conduit à un *Poème sur la Peinture* ; mais il ne faut pas que ce nom de poème, que l'auteur lui donne, nous effraye ; grace au ciel, ce n'est point un poème, il n'est pas écrit en vers, et même il n'occupe que quarante pages du volume. Cet ouvrage suppose dans son auteur au moins du goût pour l'art dont il parle, quoiqu'il en ait pris l'idée, la marche, la plupart des descriptions et la majorité des morceaux dans le petit poème de M. l'abbé de Marsy. M. Regnault-Warin se pique d'être un grand coloriste, et il est certain qu'il pourrait le devenir en apportant plus d'économie dans l'ordonnance de ses figures, et moins de charge dans l'abondance de ses expressions ; mais ce défaut se fait moins remarquer dans ce petit morceau, plus susceptible que tout autre de supporter la bouffissure de son style, puisque l'imagination peut y prendre un certain essor poétique, sans que le goût en soit choqué. Chose étrange, au contraire ! on y rencontre plus d'ordre et de sagesse dans le plan, plus de mesure et de modération dans les paroles, que dans ceux dont le sujet en requiert davantage. Je crois qu'il faut en

chercher la raison dans l'original qu'il a voulu imiter, et qui sans doute a réglé son jugement, et dirigé son esprit. Cet ouvrage, au surplus, ne renferme que les préceptes généraux de l'art de la peinture, que tous les artistes, et même les personnes qui ne le sont pas, connaissent, avec un rapide exposé du genre dans lequel les peintres les plus célèbres ont excellé.

Le petit morceau d'*Adamastor ou le Géant des tempêtes*, qui est une imitation du bel épisode du Camoëns, a le mérite d'être approprié à l'enflure ordinaire de l'auteur; mais il a entièrement méconnu la portée de son esprit dans son conte arabe de l'*Illusion* qu'il a imité du blanc et du noir de Voltaire. L'absurdité de sa fiction saute aux yeux, et elle n'est rachetée par aucune moralité intéressante. Il y représente un Indien doué de toutes les faveurs du ciel, et parfaitement heureux. Tandis qu'il rêve, son ange noir, sans doute, revêtu d'une forme brillante, lui remet un cornet pour entendre, non pas les paroles mais les pensées des hommes, et des bécicles non pour les voir tels qu'ils sont, ni tels qu'ils peuvent devenir, mais tels qu'il devraient paraître, d'après leurs sentimens secrets. A son réveil, il se sert de ce petit cadeau pour entendre et considérer une jeune beauté qui la veille avoit reçu les honneurs du mouchoir. Il n'entend plus qu'une harpie qui voudrait l'étrangler, pour lui voler tout son or, et il ne voit plus qu'un petit monstre noir, avec des yeux enfoncés et, je crois, des ongles crochus au bout des doigts. Il la quitte bien vite, comme on peut le croire, et va rendre visite à sa femme, qui lui apprend le plus doucement possible qu'elle est éprise d'un esclave, et qu'elle pense à lui dérober cinq cents sultanins pour les donner à cet amant. Toutes les personnes de sa maison conspirent sa ruine: son fils est un coquin, sa fille une malheureuse, son gendre qui est le sultan, veut au moins

le faire empaler. Il reçoit des lettres de ses intimes amis , et il n'y lit que des injures grossières : et tout cela sans le moindre motif , sans la plus petite raison de haine ou d'inimitié , car Yezid (c'est le nom du personnage) est le meilleur homme du monde. Fatigué de ne plus voir que des laidrons et de n'entendre que des sots ou des méchans , il brise ses talismans , et conclut que l'illusion est bonne à quelque chose , c'est-à-dire qu'il vaut encore mieux entendre ce qu'on dit que ce qu'on pense , et voir le dehors que le dedans : mais c'est faire les hommes plus méchans qu'ils ne sont , puisque le caractère d'Yezid ne justifie aucunement les mauvais procédés qu'il reçoit. Passe , que ses amis le trompent , mais pourquoi le haïraient-ils s'il ne leur a jamais fait que du bien ? Une telle supposition est contre la vérité historique du cœur humain ; ce n'est pas peindre la nature , c'est la calomnier. On sent assez qu'un tel sujet demandait tout ce qui manque à l'auteur , et ce que Voltaire possédait en partie , un fonds de raison ingénieux et un style léger.

• On en peut dire autant de ses remarques sur *Fontenelle et son Ecole*.

Fontenelle a-t-il voulu devenir chef d'une école de philosophie nouvelle ? l'a-t-il été ? Son école a-t-elle été suivie ? quels ont été ses disciples ?

Telles sont , ce me semble , les questions qu'il falloit examiner avant de faire cet article : peut-être serait-il résulté de cet examen qu'il n'y avait pas d'article à faire , et que le système de la pluralité des mondes ne valait pas la peine de faire de son auteur le chef d'une école qui n'a jamais existé ; il ne faut pas donner aux choses plus d'importance qu'elles n'en ont. J'ai peine à comprendre comment ce système pourrait alarmer la foi des personnes qui respectent les saintes écritures , et je ne vois pas comment les

philosophes qui les combattent, pourraient s'en faire un appui. Un système de cette nature ne sera probablement jamais qu'un jeu d'esprit : et quel fondement plus fragile pourrait - on choisir pour établir quelque raisonnement contraire à la tradition de Moïse ?

Selon M. Regnault-Warin, cependant, ce système présenté par Fontenelle comme un innocent badinage, était l'œuvre profonde d'un novateur adroit, qui donnait par-là le signal au siècle à venir, d'allumer les brandons de la discorde et d'aiguiser ses poignards et ses haches, pour opérer le grand œuvre que nous avons vu. Il met au rang de ses disciples toute la secte philosophique depuis d'Alembert et Diderot jusqu'à l'auteur allemand de l'an 2240. Que ce dernier soit un disciple de Fontenelle, c'est ce dont je ne m'étais jamais douté. Quoi qu'il en soit, M. Regnault-Warin porte un jugement qui ne manque pas de justesse sur chacun de ces apôtres d'une doctrine perverse, et il les signale tous par leurs principaux caractères, et dans un style qui serait énergique, s'il l'eût dépouillé davantage de cette haute enluminure qui se fait remarquer plus ou moins dans tous ses ouvrages ; il ne manque quelquefois à M. Regnault-Warin, que d'être moins prodigue de ses couleurs, pour devenir un peintre agréable. « Expliquer le cœur des rois par la théorie des passions vulgaires, dit - il à l'occasion des dialogues de Fontenelle, déduire des plus faibles mobiles la marche effrayante des grands résultats, c'est inviter à l'insouciance des harmonies éternelles ; c'est provoquer des hommages au hasard. » Cette phrase à la première lecture est un véritable logogriphe, et son enflure est vraiment effrayante. Il ne faudrait peut-être, pour lui donner du sens, que la réduire à des termes plus humains. C'est un coup de pinceau trop plein, il efface le trait. De

toutes les manières de dire que Fontenelle étoit né avec une constitution très-faible, M. Regnault-Warin a certainement trouvé la plus piquante. *Il étoit né*, dit-il, *presque mort*. Cela me rappelle le propos d'Arlequin qui, ayant tué un homme, répond au commissaire de police qui l'interroge, que cet homme étoit venu comme cela au monde.

Il est étrange que M. Regnault-Warin se soit encore guindé sur ses échasses pour faire *l'éloge de Berquin*; qu'y a-t-il de plus inconvenant que de louer en style pompeux un homme qui n'a écrit qu'avec la dernière simplicité?

Je ne sais ce que le public pourra trouver d'intéressant dans *le Portrait de Cléophile*. Qui est-ce qui connaît ce Cléophile? L'auteur nous annonce une galerie de ces portraits imités de quelques-uns de La Bruyère. J'y consens, si cela peut lui être utile; mais je crains bien que ces portraits ne soient reconnus de personne, et qu'ils ne plaisent pas même à l'original.

M. Regnault-Warin termine enfin ses *Loisirs* par une *démonstration philosophique des bases fondamentales de la foi*.

Le dessein de cet ouvrage est louable, et marque un bon esprit; mais une entreprise de cette importance demande une plus grande profondeur d'idées, et une logique plus exacte et plus vigoureuse, que ne peuvent l'avoir des hommes à imagination.

*Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget.*

(VIRG.)

G.

Essai de Vénérerie, ou l'Art du Valet de Limier ; suivi d'un traité sur les maladies des Chiens et leurs remèdes ; d'un vocabulaire des termes de Chasse et de Vénérerie, et d'un état des divers rendez-vous de chasse et de placement de relais dans les forêts qui avoisinent Paris. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée par M. des Gravières, ancien capitaine de dragons, lieutenant de l'ouvrier, et commandant des Vénéreries du ci-devant prince de Conti. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50. c. par la poste ; papier ordinaire, et 12 fr., papier vélin. A Paris, chez Xlfouet, imprimeur, rue des Moineaux ; et chez le Normant, imprim.-libr., rue des Prêtres St.-Germain-Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

Cet ouvrage intéresse sous un double rapport d'agrément et d'utilité. La chasse du cerf, du daim et du chevreuil a toujours été le noble amusement des princes et des riches propriétaires : la chasse du sanglier offre déjà le double avantage dont nous avons parlé, puisque cet animal dangereux cause souvent de grands dommages ; mais c'est principalement à l'égard du loup, que le plaisir de chasser se trouve réuni au besoin de détruire. On sait assez combien de ravages et de malheurs ces féroces animaux, les plus cruels à la fois et les plus rusés, occasionnent dans les campagnes, où ils multiplient d'une manière effrayante depuis la révolution.

M. des Gravières, après s'être suffisamment étendu sur les autres espèces de bêtes fauves, s'attache en particulier à décrire les moyens nécessaires pour diminuer la quantité de loups qui infestent les départemens, et, sous ce point de vue, il aura rendu un grand service aux cultivateurs et à tous ses concitoyens.

558 MERCURE DE FRANCE;

Toutes les méthodes qu'il enseigne, et les observations dont il les accompagne, sont appuyées sur une longue expérience acquise dans un temps où les chasses étaient si brillantes et presque journalières. Il expose, avec beaucoup de clarté, les différentes manières de juger et de détourner ces divers animaux, de connaître leurs ruses, et de les rendre inutiles. Il montre, avec un détail qui ne laisse rien à désirer, quelle est l'éducation des chiens, soit de plaine, soit courans, la plus propre à former de bons équipages, et le traitement de leurs maladies.

L'auteur mérite, sur tous les points, une entière confiance; c'est lui qui avait formé ces équipages autrefois si renommés du ci-devant prince de Conti.

Un vocabulaire explique tous les termes de chasse et de vénerie.

Le petit traité qui, sous le titre de *Rendez-vous de Chasse*, apprend à distribuer les quêtes et les relais dans les forêts qui avoisinent Paris, achève de compléter cet ouvrage, et de rendre cette seconde édition un véritable manuel pour le veneur.



Sur Balzac et sur les premiers Progrès de la Langue française.

LA langue française, dit M^r de Voltaire, a une très-grande obligation à Balzac. Il donna le premier du nombre et de l'harmonie à la prose. Cet auteur, beaucoup trop négligé aujourd'hui par les jeunes gens qui se destinent à Péloquence, n'est presque plus connu que par quelques phrases ridicules, citées dans les rhétoriques comme des exemples d'hyperboles outrées. Cependant c'est dans ses ouvrages, et principalement dans ses lettres, que l'on doit

chercher des notions certaines sur le véritable génie de notre langue, sur les tours qu'elle a admis, sur l'harmonie qui lui est propre, et sur l'origine de la politesse française; d'abord un peu affectée, mais à laquelle ce défaut même ne fut pas inutile pour lui faire contracter ensuite la délicatesse qui la caractérise. Nous avons en général trop peu de goût pour nos anciens écrivains; en leur préférant les modernes et les étrangers, nous perdons peu-à-peu les traditions grammaticales; nous substituons des constructions nouvelles aux constructions adoptées, et nous nous livrons à un néologisme qui dénature entièrement notre langue. C'est à ce dédain pour les productions de nos pères que l'on doit attribuer en grande partie la décadence de la littérature française. Les orateurs et les poètes des siècles de Cicéron et d'Auguste trouvaient, dans les discours des Gracques et dans les ouvrages d'Ennius, des trésors dont ils n'auraient pu profiter, s'ils avaient été rebutés par le langage suranné de ces anciens auteurs; la langue latine dégénéra, comme l'observe Quintilien, lorsque l'esprit d'innovation s'empara des littérateurs, et lorsque, méprisant les écrivains qui avaient formé leur langue, ils en méconnurent bientôt le génie.

Balzac étant avec raison considéré comme le premier auteur français qui ait donné de la noblesse et de l'harmonie à sa diction, nous croyons utile d'inspirer le désir de le connaître à ceux qui, sur parole, ont négligé de le lire. Ils verront que cet écrivain, auquel on a justement reproché de l'affectation et de l'enflure, ne manquait pas quelquefois de grace et de finesse; qu'il était très-supérieur au goût de son temps, et que, dans les sujets sérieux, il a indiqué le parti que l'on pouvait tirer de la langue française pour la grande éloquence. Cet examen nous conduira nécessairement à des détails sur cette époque de

notre littérature où nos grands écrivains commencèrent leurs travaux ; on verra de quel point ils partirent pour arriver au but qu'ils eurent la gloire d'atteindre ; on pourra enfin se faire une idée des progrès que fit alors notre langue, et juger avec quelle rapidité elle fut épurée et perfectionnée.

Pour bien sentir tout le mérite de Balzac, il faut se reporter à l'époque où il a vécu. Plusieurs personnes savantes, comme nous le montrerons bientôt, parlaient encore le langage du règne de Charles IX. Ronsard avait rendu cet idiome encore plus barbare, et ceux qui avaient la prétention d'éviter son pédantisme grossier se livraient à l'emphase la plus ridicule. « Quel faux goût d'éloquence, s'écrie le célèbre évêque de Clermont ! Les » astres en fournissaient toujours les traits les plus hardis » et les plus lumineux, et l'orateur croyait ramper, si, du » premier pas, il ne se perdait dans les nues ; une érudition entassée sans choix décidait de la beauté et du » mérite des discours. » Balzac, doué d'un esprit juste et d'un tact délicat, essaya de corriger ces énormes défauts. Plusieurs écrivains, alors en réputation, pouvaient s'opposer à cette réforme qui aurait dégoûté le public de leurs ouvrages ; on doit donc peu s'étonner si l'auteur sacrifia souvent à un goût qu'il désapprouvait. Une autre cause s'opposa encore à ce que Balzac opérât dans la littérature française le grand changement que les *Lettres Provinciales* amenèrent quelques années après : il eut le malheur de n'exercer son talent que sur des sujets peu intéressants ; plus jaloux de briller par le style que par le fonds des idées, il employait tous ses soins à polir des périodes nombreuses, à choisir avec scrupule ses expressions, et à tourner avec grace des louanges rebattues. Ce travail était loin d'être superflu pour ceux qui voulaient étudier le génie de la langue



langue française ; mais il ne pouvait produire l'effet universel et décisif que Pascal obtint dans une discussion fameuse , à laquelle tout le monde prit part , et où il déploya , dans un degré de perfection dont on n'avait pas encore l'idée , les ressources de l'art oratoire , les ruses les plus subtiles de la dialectique , et tout le sel et la finesse de la meilleure plaisanterie. Sans doute Balzac ne fut pas inutile à Pascal ; dans les langues , comme dans les arts , ceux qui préparent des réformes utiles sont obligés de s'occuper exclusivement de petits détails que les génies supérieurs semblent adopter ensuite par inspiration. Cependant Balzac obtint , dans son temps , des succès extraordinaires ; il était l'oracle des lettres et de la bonne compagnie ; l'élégance de son style servait de modèle aux jeunes écrivains ; sa politesse donnait le ton aux grandes sociétés. On peut juger de cet enthousiasme qu'il excita , par le passage suivant d'un contemporain : « Tout » est marqué dans ses écrits du caractère d'honnête » homme , bien que ce soit un honnête homme chagrin , » très-mal satisfait de sa personne , plus noir que les » nuits dont il se plaint. Mais cette vapeur noire n'em- » pêche pas son esprit de luire ; il communique sa vertu » aux choses qu'il touche , et ne prend pas leurs défauts : » il dore les nuages qu'il ne veut pas dissiper. » Un homme qui eut une telle influence sur le commencement du plus beau siècle de notre littérature , n'est certainement pas indigne d'attention dans un temps où les traditions de ce grand siècle n'ont été que trop oubliées.

Nous avons dit qu'à l'époque où Balzac écrivait , c'est-à-dire sous le ministère du cardinal de Richelieu , plusieurs savans parlaient encore le langage du règne de Charles IX. La lettre suivante est de 1644. Balzac y emploie un ton de plaisanterie léger et piquant. Cette lettre est adressée à

N n

Ménage. « Il n'y a point de mal, dit Balzac, que vous » sachiez ce qui donna lieu aux *Larmes ridicules*, petit » poème que vous trouverez à la fin du recueil : ce fut la » mort d'un vieux poète de l'Université, connu par sa » mauvaise mine et par ses mauvaises chausses, disciple de » Jodelle, et proche parent d'Amadis Jamin, grand faiseur » de madrigaux, de ballades, de villanelles. Depuis trente » ans, il n'était descendu qu'une fois du Mont-Saint-Hilaire » pour passer les ponts. Il chômaît la fête de Saint-Jean » *Porte-Latin* plus religieusement que celle de Pâques. » En français, il ne disait que *Jupin* ; il n'appelait jamais » le ciel que la *calotte du monde* ; il rimait toujours *trope* » avec *Calliope* ; il n'eût jamais voulu changer *cil* pour » *celui*, quand même la mesure du vers le lui eût permis : » il tenait bon pour *pieca*, pour *moult*, et pour *ainçois*, » contre les autres adverbes, à ce qu'il disait, plus jeunes » et plus efféminés. La nouvelle qui fut apportée de sa » mort au lieu où j'étais, par un pédant, son admirateur, » avec cette redite perpétuelle : *Le grand dommage que » c'est !* pensa me faire rire à l'heure même d'assez bon » cœur. » On ne trouve dans cette lettre ni affectation, ni » expressions surannées : Balzac parle comme un homme de » bonne compagnie qui se moque avec raison d'un pédant.

L'art de la chaire n'était pas plus avancé que les autres genres de littérature : les sermonaires faisaient l'étalage d'une vaine érudition ; ils se permettaient tous les écarts qu'une imagination déréglée pouvait leur fournir. Massillon, qui porta si loin l'éloquence religieuse, parle ainsi de ses obscurs prédécesseurs dans son discours de réception à l'académie française : « La chaire semblait disputer » ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec » l'école ; et le prédicateur croyait avoir rempli le minis- » tère le plus sérieux de la religion, quand il avait dés- »

» honoré la majesté de la parole sainte, en y mêlant ou
 » des termes barbares qu'on n'entendait pas, ou des plai-
 » santeries qu'on n'aurait pas dû entendre. » Balzac, té-
 moin oculaire de cette dégradation du plus sublime des
 arts, donne des détails très-curieux sur quelques prédica-
 teurs de son temps : l'éloquence religieuse commençait à
 sortir de la barbarie ; mais elle n'était pas encore tout-à-
 fait exempte des défauts que lui reproche Massillon. L'au-
 teur parle d'un homme qui, après avoir entendu de mau-
 vais orateurs, a pris le parti de ne plus aller au sermon.
 « Il juge, dit Balzac, de tous les prédicateurs, par deux
 » ou trois charlatans qu'il a ouïs, et s' imagine que toutes
 » les prédications commencent, ou par *ce vaillant capi-*
 » *taine Agesilaus*, ou par *ce savant philosophe Socrate*,
 » ou par *Plin en son histoire naturelle*, ou par *Pausanias*
 » *in arcadicis*. Il m'allègue perpétuellement le *buon per*
 » *la predica* et le *riservate questo per la predica* du car-
 » dinal Hippolyte d'Est, quand quelque bel esprit de ses
 » familiers disait devant lui quelque impertinence. Il pa-
 » raphrase et commente ces préceptes qu'un vieux docteur
 » donnait à un jeune bachelier : *percute cathedram for-*
 » *miter, respice crucifixum torvis oculis, et nihil dic ad*
 » *propositum, et bene prædicabis*. Je lui réponds qu'il
 » n'est pas juste de considérer les choses dans la corrup-
 » tion où elles étaient tombées, puisqu'elles ont été re-
 » mises dans leur première pureté, et que la réformation
 » est venue depuis le désordre. » Qui aurait pu croire que
 peu d'années après cette époque où quelques sermonaires
 méritaient encore de pareils reproches, il s'élèverait des
 Bourdaloue et des Bossuet ? La rapidité avec laquelle se
 perfectionnèrent tous les genres de littérature est vraiment
 digne d'admiration. Balzac contribua, comme nous l'avons
 déjà dit, à donner à l'éloquence cette noblesse et cette

dignité qui doivent la caractériser. Dans une lettre où il déplore la mort d'un ami, on trouve quelques traits que Bessuet peut-être n'aurait pas désavoués. « Nous avons, » dit-il, perdu en notre ami un très-digne sénateur, je » vous l'avoue; mais le sénat même se perdra, et un » jour il n'y aura pas plus de conseillers de Paris, que de » pères conscrits de Rome, ou d'aréopage d'Athènes. » Nous avons perdu dans le même homme, un mathéma- » ticien, un orateur et un poète, je vous l'avoue de re- » chef; mais ne savez-vous pas que les hommes ne » vivent que parmi des pertes? qu'ils ne cheminent que » sur des ruines? On devrait être accoutumé à de sem- » blables accidens; ils sont aussi anciens que le monde, » et nous les trouvons étranges, comme si c'étoit une » nouveauté d'aujourd'hui. » Le mouvement de cette tirade est vraiment oratoire; l'idée est grande, elle est exprimée naturellement; et l'image des hommes qui ne vivent que parmi des pertes, qui ne cheminent que sur des ruines, a la pompe et la noblesse qui conviennent à l'oraison funèbre.

La langue française doit à Balzac plusieurs mots heureux: celui de *bienfaisance*, que M. de Voltaire a mal-à-propos attribué à l'abbé de Saint-Pierre, appartient à notre auteur. Il en est un autre dont l'adoption est indiquée par une lettre de Balzac à M. Lhuillier: « Je vous *félicite* d'a- » voir M. de Roncière pour gouverneur, M. Rigault pour » confrère, et mademoiselle Galiste pour écolière. Si le » mot de *féliciter* n'est pas encore français, il le sera l'an- » née qui vient, et M. de Vaugelas m'a promis de ne pas » lui être contraire quand nous solliciterons sa réception. » On voit que Vaugelas était alors l'arbitre suprême de la langue, et que les meilleurs auteurs lui soumettaient leurs doutes.

Balzac avait pour amis les gens de lettres les plus célèbres de son temps : Ménage , Boisrobert , Saumaise lui-même lui témoignaient la plus haute considération. Il n'y avait que Chapelain qui se croyait au-dessus de lui ; Balzac partageait l'erreur générale sur cet homme qui avait de vastes connaissances littéraires , mais qui était absolument dépourvu de goût ; Il n'en parle qu'avec beaucoup de respect : « C'est, dit-il, un personnage de haute *vertu*, qui » est tout intelligence, et tout raison. Si vous êtes homme » à recevoir des conseils , les siens sont plus assurés que » les oracles de la Pythie ; mais il faut approcher de lui » avec docilité d'esprit ; il faut croire. » On voit que Chapelain avait une très-bonne opinion de lui-même : il lui fallait des élèves soumis. Il étoit si convaincu de sa supériorité , que le moindre doute sur ses décisions lui paraissait un blasphème ; exemple qui prouve qu'une trop grande confiance en ses forces n'est jamais le signe d'un véritable talent. On a dû remarquer dans la lettre que nous venons d'extraire , et dans une citation précédente , que le mot *vertu* n'avait pas alors la même acception qu'à présent ; il signifiait, comme en italien , supériorité dans quelque genre de talent.

On sait combien de critiques s'élevèrent contre *le Cid*. Scudéri venait d'en publier une qui , pleine de sophismes et de mauvais goût, avait cependant obtenu les suffrages des rivaux de Corneille et de la majorité de l'académie française. Balzac , consulté à ce sujet , répondit à Scudéri avec beaucoup d'esprit et de mesure. Il convient que le poète a quelquefois violé les règles ; mais il soutient que les beautés supérieures de son ouvrage doivent l'absoudre. « S'il est vrai , dit-il , que la satisfaction des spectateurs » soit la fin que se proposent les spectacles , et que les » maîtres même du métier aient quelquefois appelé de

» César au peuple, *le Cid* ayant plu, ne serait-il pas vrai
 » qu'il a obtenu la fin de la représentation, et qu'il est ar-
 » rivé à son but, encore que ce ne soit pas par le chemin
 » d'Aristote, et par les adresses de sa poétique? » Scudéri
 insistait sur ce que Corneille s'était servi de *charmes* et
 d'*enchantemens* pour séduire les spectateurs; Balzac ré-
 pond: « C'est ce que vous reprochez à l'auteur du *Cid*,
 » qui, vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous
 » oblige de lui avouer qu'il a un secret qui a mieux réussi
 » que l'art même; et ne vous niant pas qu'il a trompé toute
 » la cour et tout le peuple, ne vous laisse conclure de là,
 » sinon qu'il est plus fin que toute la cour et tout le peuple, et
 » que la tromperie qui s'étend à un si grand nombre est moins
 » une fraude qu'une conquête. » Balzac, gardant toujours les
 ménagemens qu'il croit devoir à Scudéri et à l'Académie,
 conclut enfin d'une manière très-ingénieuse, et qui prouve
 qu'il sentait le mérite de Corneille. « S'il est puni, dit-il,
 » ce sera après avoir triomphé; s'il faut que Platon le ban-
 » nisse de sa république, il faut qu'il le couronne de fleurs
 » en le bannissant, et ne le traite pas plus mal qu'il a
 » traité autrefois Homère. » Un tel bannissement est le
 plus beau triomphe que puisse désirer un poète.

Du temps de Balzac, les bons esprits se moquaient,
 comme aujourd'hui, du mauvais goût des Allemands. Il
 semble que cette nation a toujours eu des écrivains dont
 l'érudition mal digérée ne faisait qu'altérer le jugement,
 et qui cherchaient à propager les paradoxes les plus
 étranges. En France, on n'a commencé que dans le dix-
 huitième siècle à s'élever contre Cicéron, et à lui préférer
 Sénèque: cette erreur de jugement et de goût est bien plus
 ancienne en Allemagne, d'où il paraît qu'elle est venue.
 Voici à quelle occasion Balzac s'explique à ce sujet: comblé des faveurs de la cour, il avait beaucoup d'en-

vieux ; on fit un libelle contre lui, dont le chancelier Séguier empêcha la publication. Balzac remercie son protecteur, et comme ce grand magistrat aimait les discussions littéraires, l'auteur s'étend sur les critiques en général ; il ne s'étonne point s'il a des détracteurs, puisqu'une réputation telle que celle de Cicéron n'est point à l'abri de la censure. « Il y a, dit-il, aujourd'hui en Allemagne, un mauvais grammairien, un ennemi des vérités universelles, un accusateur de Cicéron, qui, depuis peu, a publié des observations où il fait le procès à son juge, et dispute le rang au prince de l'antiquité latine. Si bien, monseigneur, que le consentement du genre humain, confirmé par une possession de dix-huit siècles, n'est pas un titre suffisant pour assurer la réputation de ce Romain, contre la chicane de ce Barbare. » Cette indignation de Balzac montre qu'il sentait les beautés de l'orateur romain, et que s'il est tombé si souvent dans l'enflure et l'affectation, c'était pour plaire aux personnes auxquelles il écrivait : aussi remarque-t-on que ces défauts sont beaucoup plus fréquens dans les lettres à madame de Rambouillet, à mademoiselle Scuderi, et à Ménage, que dans celles où il se croit obligé à moins de frais d'esprit et de figures.

Nous ne citerons point d'exemples de ces défauts ; ils ont été souvent indiqués par les littérateurs modernes qui n'ont considéré Balzac que sous le rapport qui lui étoit le plus défavorable. On ne doit pas craindre, d'ailleurs, que dans ce moment aucun auteur tombe dans de semblables erreurs de goût. Pour avoir une affectation telle que celle de Balzac, il faut un travail et une tension d'esprit dont nos jeunes écrivains ne sont guères capables. Les défauts opposés leur sont beaucoup plus familiers ; le soin pénible d'arrondir et de polir des phrases ne se concilieroit pas

568 MERCURE DE FRANCE,

avec leur négligence, leur ton touchant, et ce qu'ils appellent les élans de leur imagination. On peut donc, sans aucun danger, leur conseiller la lecture d'un auteur qui, comme nous l'avons observé en commençant, a le premier donné à la prose française, l'élégance, le nombre et la clarté qui font son caractère particulier.

P.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE
(ci-devant Feydeau.)

Reprise de *la Jeune Prude*, et rentrée de madame Scio.

CETTE reprise et cette rentrée sont les seules nouveautés ou les seuls mouvemens qui aient été remarqués sur les principaux théâtres dans le cours de la semaine. Depuis cinq à six mois la santé très-délicate de madame Scio ne lui avait pas permis de paraître sur la scène. Une assemblée très-nombreuse s'est réunie pour fêter le retour de cette actrice, qui réunit tous les moyens de plaire. Pour redoubler l'impatience par l'attente, on n'a donné de rôle à madame Scio que dans la troisième pièce qui a été jouée. Toutes trois sont fort médiocres.

La première est un mauvais drame de Monvel, sans pathétique comme sans gaieté, *Philippe et Georgette*. On y voit un militaire, qui seul entre plusieurs de ses camarades, est échappé à l'échafaud, (ce qui ne laisse pas que d'être sérieux pour un opéra-comique), et qui vient se réfugier dans une maison où une jeune fille trouve le

moyen de le cacher à l'insu de ses parens. Tantôt on le met sous une table couverte d'un tapis, tantôt dans une caisse défoncée et renversée sur le côté. Dix ou douze alguazils le cherchent en vain dans l'appartement; Georgette et le père de Philippe, assis l'un et l'autre sur une chaise, masquent l'ouverture de la caisse, et les alguazils, gens très-débonnaires comme on sait, n'osent pas les prier de se lever pour faire la perquisition dont ils sont chargés.

Le second opéra est un peu moins mauvais; mais Saint-Foix qui en est censé le héros, s'y trouve avili et baffoué. On lui fait jouer à-peu-près le rôle d'un sot et d'un homme mal élevé. Il trouble sans motif, sans prétexte, un rendez-vous amoureux, se fait donner un coup d'épée, puis précipiter du haut d'une terrasse. Il est sacrifié à son neveu, que personne ne connaît. C'est comme dans la *Métromanie*, où un *Dorante* éconduit M. de l'Empyrée, ce qui est peut-être la seule cause du médiocre effet d'une pièce d'ailleurs si pleine de verve et de comique.

Enfin est venue *la Jeune Prude*, qui a le défaut de presque toutes les pièces de M. Dupaty, d'être trop longue et trop embrouillée. On croit toucher au dénouement, on le desire, parce que l'intérêt est épuisé, parce qu'on a vu assez d'imbroglio, et ce dénouement se traîne. Des incidents nouveaux, en le prolongeant, fatiguent le spectateur. C'est dommage; car il y a du sel, de l'esprit, des intentions comiques dans la jeune prude. Par exemple, lorsque cette prude propose au faux Lindor de s'habiller devant elle en femme pour sortir de son appartement où il se trouve enfermé, celui-ci objecte la décence. Pressée par la force de la situation, la prude s'écrie naturellement : « Il s'agit bien ici de décence ! » La pièce finit par un trait de caractère fort ingénieux et fort naturel. La prude, ayant reçu une forte leçon, proteste qu'elle est corrigée

570 MERCURE DE FRANCE,

pour toujours ; mais à l'instant même, elle trouve que le fichu d'une de ses amies est un peu trop ouvert, et lui donne une épingle.

Madame Scio a été accueillie avec transport, et a joué avec ses grâces, sa légèreté, sa perfection ordinaires. Mademoiselle Pingsnet cadette s'est surpassée pour le chant, et l'aînée pour le jeu. Il était impossible de mieux rendre la prude, et quoiqu'on lui connût du talent, on a été agréablement surpris, et on est demeuré d'accord qu'il ne tient qu'à elle d'être une bonne actrice.

A N N O N C E S.

Supplément au traité des affections vaporeuses des deux sexes, ou maladies nerveuses, dans lequel on trouve, 1°. une nouvelle édition, considérablement augmentée, du mémoire et des observations cliniques sur l'abus du quinquina ; 2°. la réfutation de la doctrine médicale de Brown ; 3°. une notice sur l'électricité, le galvanisme et le magnétisme ; par Pomme, médecin de la faculté de Montpellier, membre de la société académique des sciences de Paris, des sociétés de Vaucluse et de Marseille, etc., etc.

T O M E I I I.

Ce volume, de 272 pages in-8°. sur beau papier, imprimé avec soin, fait suite à toutes les éditions du même auteur, et sur-tout à la sixième, publiée par le même libraire, en 2 vol. in-8°. ornée du portrait de l'auteur, la seule complète et avouée. Ce III°. vol. se vend séparément 3 fr. 50 cent., et 4 fr. 50 cent. par la poste. Les trois volumes ensemble, brochés, 12 fr., et 15 fr. par la poste.

Le Barème général, d'après le nouveau système, 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Cussac, imprimeur-libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n. 33 ; à Lyon, chez Maire, grande rue Mercière ; et à Rouen, chez les frères Vallée.

On trouve chez le même, la nouvelle édition des *Œuvres de Plutarque*, revue par M. Clavier, 23 vol. in-8°. avec figures, et un grand nombre de médaillons d'après l'antique, à raison de 6 fr. le vol.

Manuel du Marchand de Bois, ou Tarif général pour la réduction de toutes sortes de bois carrés, d'échantillon, bâtards, ou en grume ; avec plusieurs autres Tarifs également utiles ; par L. Tremblay le jeune, garde-forestier. Seconde édition, augmentée par D. J. Tremblay, chef de bureau à Beauvais, de la réduction de toutes les grosseurs, longueurs et produits, en nouvelles mesures ; et de divers Tarifs, tant pour le bois de chauffage que pour la réduction des chevilles, etc. Ouvrage indispensable à tous les marchands de bois. Prix : 2 fr. broché, et 2 fr. 50 c. relié.

A Senlis, chez Tremblay, imprimeur-libraire.

A Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n. 25.

Réflexions sur l'Angleterre; par J. Chas. Brochure de 64 pages in-8°. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, r^{ue} Croix-des-Petits-Champs, n. 33

Un peu du Temps passé, un peu du Temps présent, ou quelques Vérités dont il faut convenir; par J. C. Un vol. in-18. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez Debray, libr., rue S. Honoré, barrière des Sergens.

La Samaritaine à l'Empereur; avec cette épigraphe :

Elle chantait, quoique près du tombeau.

LA FONTAINE.

Prix : 30 cent., et 40 cent. par la poste. A Paris, chez Martinet, rue du Coq S. Honoré, n. 124.

Almanach des Beaux-Arts, Peinture, Sculpture, Architecture et Gravure, contenant l'Indication exacte des différentes écoles, et des concours qui y sont établis; l'organisation des Musées, des principaux monumens publics, et des objets d'art qu'ils contiennent; le nom et l'adresse des artistes dans tous les genres, le titre de leurs principaux ouvrages, et de tous les objets relatifs aux arts, estampes, recueils et livres élémentaires, et qui ont paru dans le courant de l'an XII. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 40 c. et 2 fr. 80 c. par la poste.

Cet Almanach est utile aux artistes et aux amateurs. Ils y trouveront tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin.

Le Chansonnier des Dames, ou les Etrennes de l'Amour, pour l'an 13 (1805). 5^e volume de la collection, orné d'une jolie gravure représentant les adieux de la duchesse de la Vallière prête à se rendre aux Carmelites. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Pillot aîné, libraire, sur le Pont-Neuf, n. 5. — Ce recueil est un choix de toutes les meilleures chansons qui ont paru dans le courant de l'année. Pour en donner une idée, nous citerons quelques noms des auteurs qui le composent, tels que MM. Antignac, Armand-Gauffé, Dupaty, feu Favart, Hoffmann, Millevoye, Radet, Ségur, Vernes, de Genève, etc. Mesdames de Montenclos et Perrier.

On trouve chez le même libraire la collection complète.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain d'Auxerrois, n^o. 42.

Le seul portrait véritable du Pape régnant Pie VII, fait en marbre par le célèbre statuaire, M. le chevalier Canova.

Ce portrait vient d'être fait, d'après nature, par le célèbre Canova; c'est le seul qui existe du Saint-Père; la réputation de l'artiste est un garant suffisant et de la ressemblance et de la beauté de l'ouvrage : à peine a-t-il été exposé à Rome aux applaudissemens universels des connoisseurs et des amateurs, que MM. Pierre Fontana et Joseph d'Est ont entrepris de le graver par souscription.

La planche vient d'être terminée; elle a de hauteur vingt-deux ponces, sur seize de largeur.

Le public est prévenu que l'on trouvera des exemplaires de cette belle gravure chez M. Leclere, libraire, quai des Augustins, n^o 39., au coin de la rue Pavée. — Prix : 6 francs.

M. Leclere est le seul qui possède ce portrait.

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople. Le général Brune a de fréquens entretiens avec le Reis-Effendi. Leur objet principal est la reconnaissance de l'empereur Napoléon. Il paraît que la Porte temporise et ne se décide pas. L'influence, actuellement si prépondérante de la Russie, ne contribue pas peu à rendre la politique du ministère ottoman incertaine et versatile. La Porte craint de faire des démarches qui fournissent à ses ennemis naturels un prétexte de lui nuire, soit par une guerre ouverte, soit par des voies souterraines. La condescendance qu'elle a depuis quelque temps pour la cour de Pétersbourg, prouve assez jusqu'à quel point elle croit devoir céder à des considérations particulières, user de ménagemens, et montrer des dispositions amicales envers les grandes puissances de l'Europe, sans en heurter aucune.

Londres, 25 août. — On croit généralement ici que lord Harrowby et le comte Voronzoff ont signé mardi dernier un traité d'alliance entre la Russie et la Grande-Bretagne. En parlant de cette alliance, les politiques de café ne manquent pas d'en établir les résultats infailibles : ils dissertent publiquement sur le projet qui avait été long-temps enseveli dans le secret du cabinet ; on discute sérieusement le partage des états d'une puissance qui tient un rang distingué dans les deux plus belles parties du globe ; on spéculé sur les avantages d'un commerce unique dans l'univers.... Selon ces messieurs, il est temps de réaliser le rêve de Catherine II : l'aigle russe doit flotter de la Baltique à la Méditerranée ; l'empereur Alexandre doit s'asseoir sur le trône des Constantins, et l'Angleterre, plus heureuse cette fois que dans le partage de la Pologne, doit être mise en possession de l'Égypte et du commerce universel....

Jusqu'à quel point ces prétentions sont-elles fondées ? Nous ne sommes pas encore assez instruits pour le décider ; mais il suffit peut-être de ce qu'on a déjà vu, et de ce qui se passe aujourd'hui, pour en craindre quelque chose. En ce cas, il importe d'éveiller l'attention de l'Europe, et de fixer ses regards sur les nouveaux dangers qui vont naître pour elle.

En effet, dans cette hypothèse, Malte n'est plus pour l'Angleterre un rocher stérile, un point de station inutile dans une mer où l'on n'a point de possessions ; Malte de-

vient le boulevard d'un nouvel empire. En supposant cette arrière-pensée au cabinet de Saint-James, on n'est plus étonné que pour l'accomplir, il ait compromis son honneur et non existence. On a dit qu'Henri IV s'était écrié, en faisant son abjuration : *Paris vaut bien une messe!* En raisonnant du juste à l'injuste, Georges III, songeant aux avantages qu'il s'en promettait, aura dit : *Malte vaut bien un parjure!*

Le succès de cette usurpation ne détruirait pas la vérité de ce que nous avons établi touchant les résultats nécessaires de l'alliance bizarre entre l'Angleterre et la Russie. Ces résultats seraient peut-être un peu plus éloignés ; ils n'en sont pas moins inévitables. Mais quelques succès présents éblouissent souvent les souverains comme les particuliers. L'Angleterre veut à tout prix l'Égypte, quoique dans l'avenir l'Égypte ne puisse ni ajouter à sa sécurité, ni défendre l'empire maritime et commercial qu'elle doit perdre un jour. Mais à ne considérer les prétentions de l'Angleterre que dans le moment actuel, il ne faut pas dissimuler que son usurpation de l'Égypte ne fût un des plus grands fléaux qui pût tomber sur l'Europe. Nous l'avons déjà dit, nous ne craignons pas de le redire, ça été un très-grand malheur que des intrigues étrangères, que des insinuations perfides aient troublé, il y a six ans, la bonne harmonie qui devait toujours régner entre la Turquie et la France ; que le gouvernement anglais soit parvenu à tromper la Porte sur ses véritables intérêts. L'Égypte, dans les mains de la France, était un point d'appui pour la Turquie ; c'était un contre-poids pour l'industrie et le commerce des nations, contre les tyrans du Bengale ; c'était une barrière respectable contre les projets ultérieurs des Russes sur la Turquie européenne et même sur l'Inde anglaise. L'Égypte, entre les mains des Français, était un vaste port, un marché général ouvert à toutes les nations industrielles ; c'était le point de contact de trois parties du monde. La France ne pouvait aller au-delà ; elle n'était intéressée qu'à rendre à ce beau pays toute sa splendeur et son antique civilisation. Elle s'en servait pour balancer le prix des denrées de l'Orient, des Indes et de la Chine. La concurrence de deux peuples commerçans tournait au profit de toute la terre. Ils se surveillaient mutuellement, entretenaient l'équilibre et arrêtaient les grandes usurpations. Au lieu de cela, l'Angleterre qui ne voit d'autre intérêt que de fermer la route de l'Inde par la Méditerranée, parce que celle du cap de Bonne-Espérance est

beaucoup plus courte pour elle, doit attacher moins d'intérêt à la splendeur de l'Égypte. Elle n'en ferait pas valoir les richesses ; elle n'en favoriserait pas les communications ; elle étendrait une main de fer sur cette contrée fertile, parce qu'elle y attache moins de prix pour en jouir elle-même que pour en priver les autres nations. Un ouvrage remarquable a révélé à cet égard la profession de foi du gouvernement anglais ; c'est celui que le major Taylor a publié sous l'influence et presque sous la dictée de M. Dundas, ouvrage dans lequel on ose avouer qu'il faut fermer toute communication avec l'Égypte, y détruire tout germe de fécondité et d'opulence, et même, s'il était possible, *faire refluer le Nil jusque dans la mer Rouge*, pour rendre cette contrée moins habitable que les déserts de l'Afrique.

Le chemin de l'Orient une fois fermé aux Européens, rien ne s'opposerait plus à ce que la compagnie anglaise mit le prix qu'elle voudrait aux marchandises de l'Orient : elle serait sans concurrence, comme sa cupidité est sans bornes ; et l'Europe livrée à ce monopole exclusif, regretterait trop tard de l'avoir long-temps favorisé par son insouciance et son aveuglement.

Du côté de la Russie, les dangers sont trop évidens pour nous arrêter à les développer en détails : une puissance qui tiendrait à la fois la Baltique et les Dardanelles, détruirait tout l'équilibre en Europe ; et son alliance avec une autre qui tiendrait le sceptre des mers, serait un fléau général que tous les peuples devraient conjurer. Si l'aigle russe flotte sur la mosquée de Sainte-Sophie, il ne sera plus temps que l'empereur d'Allemagne s'oppose aux progrès de son ennemi naturel ; le mal sera désormais incurable. Pour distraire ses nouveaux sujets du malheur d'être conquis, pour les occuper d'une manière utile, ou pour distraire leur esprit, on verrait bientôt le Russe attaquer la Hongrie ; l'empereur d'Allemagne sentirait alors dans quels dangers il s'est laissé engager. C'est aujourd'hui qu'il faudrait les prévenir. Avec quel soin ses illustres ancêtres arrêtaient les progrès des armes musulmanes ! Au moindre danger, la chrétienté suspendait ses disputes intestines ; elle ralliait contre l'ennemi commun. On ne cessait de dire que les Turcs menaçaient la liberté de l'Europe, et c'est cette sage sollicitude qui l'a sauvée. Maintenant que la Turquie est si loin de cet esprit de conquête ; que le Grand-Seigneur n'aspire qu'à conserver ce qu'il possède, les états ottomans sont devenus le rempart

de l'Allemagne ; le fléau a changé de côté ; l'orage est venu insensiblement du fond du Nord ; à peine s'en aperçoit-on quand il est prêt à crever sur deux des plus redoutables puissances du monde ; et c'est alors qu'on feint de redouter la France, enfermée nécessairement dans ses limites naturelles ; et ce sont les deux cabinets qui n'ont cessé de crier contre ce qu'ils appellent *l'ambition française*, qui méditent en même temps, et de concert, la spoliation de leurs alliés et le partage du monde commercial !

(*Extrait du The Argus.*)

Rome. Le bref du Saint-Siège, pour le rétablissement de l'ordre des Jésuites dans le royaume de Naples, a paru tout récemment. Il est daté du 30 juin, et adressé au père Gabriel Gruber, général de la société de Jésus dans l'empire de Russie. Cette société suivra, dans le royaume de Naples, et dans l'empire de Russie, l'ancienne règle de Saint-Ignace, telle qu'elle fut approuvée par Paul III.

Vienne. Le couronnement de François II, comme empereur héréditaire d'Autriche, est, dit-on, fixé au 15 octobre.

— Le général Lauriston, qui était ici depuis quelque temps, est parti pour Constantinople.

— La gazette de la cour n'avait désigné jusqu'ici l'empereur des Français que sous le titre de *nouveau souverain de France*. Le 25 août, pour la première fois, il y fut désigné sous celui de S. M. l'empereur Napoléon 1^{er}.

— L'affluence des courriers qui arrivent ici de Paris, de Londres et de Pétersbourg, ou qui sont expédiés pour ces villes ; les conférences multipliées qui ont lieu entre notre ministre des affaires étrangères et les ministres de France, d'Angleterre et de Russie, prouvent assez que la cour impériale et royale prend une part active aux discussions politiques ; mais il est certain que tous ses efforts ont pour but uniquement d'opérer une conciliation si désirée.

Hambourg. Le comte de Lille et toute sa suite sont partis de Grodno. On croit qu'ils se rendent à Pétersbourg.

De Ratisbonne. Le chargé d'affaires de Russie, insiste toujours pour qu'il soit délibéré à la diète sur l'objet de la note russe du 7 mars. Mais tous les membres de la diète, à l'exception des ministres de Suède et de Brunswick-Lunebourg, étant d'accord pour laisser entièrement tomber cette affaire, selon le vœu manifesté par les principales puissances, il a été arrêté presque unanimement qu'on entrera en vacances, lesquelles seront prolongées jusqu'au 12 novembre. Il a été pris un *conclusum* formel à cet égard.

Le ministre de Suède a remis à la diète une espèce de

576 MERCURE DE FRANCE.

protestation contre le décret pragmatique publié par la cour de Vienne sur le nouveau titre d'empereur héréditaire d'Autriche. Cette note est de la teneur suivante :

« D'après la note des légations de Bohême et d'Autriche, remise à la diète générale de l'empire germanique le 25 de ce mois, au sujet du titre impérial autrichien, la légation suédoise se voit obligée de déclarer que, quoique S. M. le roi de Suède apprit avec le plaisir le plus sincère tout ce qui peut tendre à l'avantage et à la satisfaction de S. M. romaine impériale et de son illustre maison impériale, S. M. suédoise, tant en sa qualité de garant de la constitution de l'Empire, que particulièrement en celle d'état de l'Empire, croit que l'objet en question se trouve dans une liaison si inséparable avec la composition de l'Empire germanique, qu'il devait être donné à la diète germanique, non seulement en communication, mais encore lui être proposé comme un point de délibération, afin de donner à tous les membres de l'Empire l'occasion de manifester leurs avis fondés sur la constitution.

» Ratibonne, le 26 août 1804.

» Signé, VENUT-BILD. »

Cette conduite extraordinaire du roi de Suède explique la cause de son départ inattendu pour Stockholm, sans passer à Vienne.

P A R I S.

Le 8 fructidor, il s'est livré un combat entre une partie de notre flottille, sous Boulogne, et l'escadre anglaise. L'empereur était avec l'amiral, et les ministres de la guerre et de la marine, dans un canot, pour diriger de plus près les mouvemens de ses navires. Les Anglais ont été mis en fuite. On leur a coulé bas un cutter, avec tout son équipage, et tué en outre beaucoup de monde. Nous n'avons eu qu'un mort et sept blessés.

— Toute exportation de grains et farines est provisoirement défendue, sans exception ni modification.

— On dit que le pape partira de Rome le 26 septembre, pour se rendre à Paris.

— On mande de Lubeck, en date du 30 juillet, que le gouvernement de Russie a fait défendre, dans cet empire, la circulation d'un ouvrage intitulé : *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin* ; par M. Thiébault, de l'académie de Berlin. Cet ouvrage, en cinq vol. in-8°, est du prix de 18 fr., et 23 fr. par la poste, et se trouve à Paris, chez Buisson, rue Hautefeuille, n°. 20 ; et chez le Normant.

(N^o. CLXVIII.) 28 FRUCTIDOR an 12^e.
(Samedi 15 Septembre 1804.)



M E R C U R E D E F R A N C E.

L I T T É R A T U R E.

~~~~~  
P O É S I E.

~~~~~  
S E C O N D E F O L I E

D'UN TROUBADOUR.

Pour plaire à la beauté qui m'enflamme à toute heure,
J'ai visité des Dieux la céleste demeure,
Et de là, descendu dans le sacré yallon,
J'ai, près de Jupiter, soupé chez Apollon (1).
J'y fus vu de bon œil par toutes les déesses;
J'osai même à Vénus faire quelques caresses,
Et, quoique mes transports fussent allés très-loin,
Vulcain de ses filets ne m'enveloppa point.
Il est vrai que Jupin, ce dieu si redoutable,
Mais qu'à table, au dessert, on trouve fort aimable,
Favorisa ces jeux et même en rit beaucoup.
Enfin, pour mon essai, je fis un très-beau coup,
Et je dois convenir qu'en ces sortes de fêtes,
Les Dieux sont bonnes gens et même bonnes bêtes.

(1) Allusion aux *Banquets d'Apollon*, ou *Première Folie d'un Troubadour*, insérés dans le *Mercur* du 20 prairial.

578 . MERCURE DE FRANCE ,

Revenons ; la beauté qui me tient dans ses fers ,
Veut qu'au sortir des cieux je descende aux enfers.

Allons , il faut partir , et même sans bagage.

Ne craignez rien pourtant , je ferai bon voyage.

Je monte sur Pégase , et , donnant du talon ,

Je me trouve , en deux sauts , aux bords de l'Achéron.

« A moi , vieux nautonnier ! viens passer dans ta barque

» Un courrier de Jupin. Ce suprême monarque

» M'envoie à Proserpine , au séjour infernal ;

» Et Phébus , pour venir , m'a prêté son cheval. »

Le nom de Jupiter et l'aspect de Pégase

Font que l'on obéit à ma première phrase.

J'ai passé , je m'avance , et Cerbère qui dort ,

Au palais de Pluton me laisse un libre abord.

Je me fais annoncer d'abord chez Proserpine.

« Ah ! je vous reconnais , dit-elle , à votre mine.

» Ma cousine Vénus m'écrivit avant-hier

» Que vous deviez venir ce matin en enfer.

» Elle m'en dit , ma foi , bien long sur votre compte ,

» Et toute femme honnête en rougirait de honte.

» Il en est autrement chez une déité.

» La pudeur , parmi nous , nuit à la dignité ,

» Et nous l'abandonnons à la faible mortelle

» Qui , pour charmer un cœur , ne peut se passer d'elle.

» Mais , mon cher Troubadour , ne croyez pas pourtant

» Qu'ici bas avec moi l'on puisse être galant.

» Ma cousine a raison , vous êtes fort aimable ,

» Et nous ferions bientôt ensemble quelque diable ;

» Mais mon pauvre mari , d'ailleurs fort bon garçon ,

» Sur ce point délicat n'entend pas de raison.

» Il m'en a déjà cui ; je suis bien résolue

» D'avoir dans ce palais beaucoup de retenue.

» Mais tout jaloux qu'il est , il permet quelquefois

» Que j'aille d'Apollon entendre le hautbois.

» Trouvez-vous y demain ; j'y dine avec ma mère.

» Là , dans un frais bosquet , asile du mystère ,

» Je pourrai, je l'espère, éprouver entre nous,
 » Si vous méritez bien tout ce qu'on dit de vous.
 » Cependant de Pluton évitez la présence :
 » Il nous soupçonnerait de quelque intelligence,
 » Et pourrait s'opposer au dîner de demain ;
 » Adieu. Contentez-vous de me baiser la main,
 » Et partez dans l'instant. Je l'ordonne avec peine,
 » Mais je serai bientôt beaucoup moins inhumainé.
 » Adieu, cher Troubadour ; si vous n'avez rien dit,
 » C'est en cela sur-tout qu'a brillé votre esprit ;
 » Et vos yeux pleins de feu, de joie et d'espérance,
 » Valent en ce moment la plus belle éloquence.
 » D'ailleurs, auprès des Dieux, un silence flatteur
 » Marque mieux le respect de leur adorateur ;
 » Et les femmes sur-tout, jalouses du mystère,
 » Aiment à faire agir l'homme qui sait se faire.
 » Pardonnez, mon discours eût été bien moins bref ;
 » Mais je tremble toujours de voir venir mon chef.
 » Je l'entends, sauvez-vous, et Dieu vous soit en garde ! »
 Je m'esquive aussitôt, maudissant la bavarde.....
 Qu'elle m'a fait horreur ! ah ! j'en jure ma foi ;
 Si je la vois jamais, ce sera malgré moi.
 Au rendez-vous pourtant il faudra bien se rendre ;
 Mais, tant que je pourrai je veux la faire attendre,
 Et renoncerais même aux banquets d'Apollon,
 Si j'y croyais trouver la femme de Pluton.

Par M. A. J.

TRADUCTION

DE LA III^e ÉLÉGIE DU III^e LIVRE DE TIBULLE.

Quid prodest cœlium vobis, inplussa, etc.

QU'À SERVI, Nééra, de fatiguer les Dieux
 De prières, d'encens, d'offrandes et de vœux ?

Voulais-je m'élever aux honneurs de l'empire ;
 Habiter un palais de jaspe et de porphyre ;
 Attirer sur mes-champs les faveurs de Cérès ?
 Non, non, j'osais prétendre à de plus grands bienfaits.
 De la vie, avec toi, ma charmante maîtresse,
 Epuiser doucement la coupe enchanteresse,
 Tel eût été pour moi le bonheur souverain.
 Quand la lente vieillesse eût amené ma fin,
 Quand j'aurais épuisé tout le fil de la Parque,
 Près de descendre nu dans l'inférieure barque,
 J'aurais voulu mourir en tombant sur ton sein.
 Pour entasser de l'or, quel serait mon dessein ?
 A quoi bon se charger d'un métal inutile ;
 Cultiver sans relâche un domaine fertile ;
 Dans de vastes palais, par les arts embellis,
 Fouler aux pieds l'azur et les marbres de prix ;
 Dans un parc renfermant une forêt immense,
 Chercher des bois sacrés le ténébreux silence ;
 A la pourpre de Tyr mêler, sur ses habits,
 Et l'éclat de la perle, et le feu du rubis ?
 Ces biens que suit l'envie, et que le peuple admire ;
 Ne sont point le bonheur auquel mon cœur aspire.
 Le vulgaire souvent exagère leur prix :
 Par eux les noirs chagrins ne sont point éclaircis.
 La fortune sur eux exerce sa puissance.
 Avec toi, Nééra, je crains peu l'indigence ;
 Sans toi, les dons des rois ne sont rien à mes yeux.
 Que béni soit le jour, le jour trois fois heureux,
 Qui doit à mes desirs rendre une tendre amante !
 Mais si, pour son retour, ma prière constante
 Des Dieux trop irrités n'adoucit les refus,
 Que me ferait l'empire, et tout l'or de Crésus ?
 Qu'un autre en soit jaloux. Ma grandeur, ma richesse,
 Serait de posséder l'objet de ma tendresse.
 O Junon ! ô Vénus ! venez à mon secours !
 C'est à vous que Tibulle, en tremblant, a recours.

Où, si le sort cruel, si la Parque implacable
 Toujours à mes souhaits se montre inexorable;
 Je t'invoque, ô Pluton ! dans tes gouffres affreux
 Engloutis pour jamais un amant malheureux !

KÉRIVALANT.

A ÉLÉONORE.

LA JALOUSIE,

Traduction de Métastase.

ÉLÉONORE, ô mon amie !
 A tes pieds j'abjure mes torts.
 En t'accusant de perfidie,
 Hélas ! je crus de faux dehors.
 Que je hais ce soupçon coupable !
 Que je hais ce doute insultant !
 Non, désormais un seul instant,
 Je ne puis te croire capable
 De tromper ma crédule foi ;
 J'en jure ici les Dieux et toi ;
 Et cette bouche enchanteresse,
 De mon sort unique maîtresse,
 Et dont mon cœur chérit la loi.
 Mais non, dissipons nos alarmes.
 Bouche qu'habitent les Amours,
 J'en crois le serment plein de charmes
 Que tu fis de m'aimer toujours.
 Pour moi, si je deviens parjure,
 Que le brillant flambeau des cieus,
 Pour venger ma nouvelle injure,
 Cesse de briller à mes yeux.
 Oui, j'en conviens, je suis coupable ;
 Punis ma faute si tu veux ;

Mais à ton tour , entre nous deux ,
 Convien's qu'elle fut excusable.
 De Tyrsis je connais l'amour ,
 Comme ta flamme m'est connue.
 Tyrsis te parlait l'autre jour ,
 J'arrive : soudain à ma vue
 Il se trouble, tu fus émue ;
 Il devint pâle , tu rougis ;
 Il te regarda , tu souris....
 Ah ! cette rougeur , ce sourire ,
 Je sais trop ce qu'ils veulent dire !
 Eléonore , quand mon cœur
 Te fit l'aveu de sa tendresse ,
 Tel fut ton souris , ta rougeur.....
 Et tu n'es pas une traîtresse ?
 Et mon soupçon n'est qu'une erreur ,
 Perfide et barbare maîtresse ?.....
 Qu'ai-je dit ? quel égarement !
 Voilà que je soupçonne encore ,
 Ah ! pardonne , toi que j'adore ,
 Je ne suis qu'un parjure amant ,
 Qu'un fou..... Mais songe , je te prie ,
 Que l'amour cause ma folie ;
 Et songe qu'on voit mille amans
 Etre mille fois dans la vie
 Infidèles à leurs sermens.
 Le nocher , jouet du naufrage ,
 Jure de ne plus s'embarquer ;
 Le calme vient : bravant l'orage ,
 Sur les mers il court se risquer.
 Las des belliqueuses alarmes ,
 Le guerrier jure le repos ;
 Mais la trompette des héros
 Sonne , et le guerrier vole aux armes .

AUGUSTE DE LABONISSE.

A G L Y R I S.

TRADUCTION D'UNE ÉPIGRAMME DE MÉLÉAGRE,

Extraite de l'Anthologie.

PROMETTEZ-VOUS d'être fidelle

A l'amant soumis à vos lois ?

Promettez-vous d'être rebelle

Au parjure d'un autre choix ?...

Si jamais vous brûlez d'une flamme nouvelle,

Craignez, Glyris, craignez l'Amour et ses revers !

Ce Dieu malin regarde de travers

Une infidelle !

En lui forgeant de nouveaux fers,

Il hâte son tourment, anticipe ses peines ;

Il lui fait regretter de ses premières chaînes

La noble empreinte et le doux serrement ;

Cruel moment !

Tout en riant, l'Amour punit souvent le crime

Qu'il a lui-même conseillé :

Il cherche avec plaisir à faire une victime

D'un cœur qu'il a déjà souillé.

Oui, Glyris, l'amante peu sage,

Qui fait un jeu de son serment,

Le dieu d'amour, quoique volage,

Sait l'en punir sévèrement.

Par M. VERLHAC (de Brives).

E N I G M E.

AUTREFOIS ce n'était qu'au sage

Que l'on pouvait donner mon nom,

L'extravagance de notre âge

Le donne à des brise-raison ;

584 MERCURE DE FRANCE,

Esprits forts, dont l'utile audace
Détruit tout ce qu'on a de bon :
Goujats que ne les nomme-t-on ?
L'architecte seul peut construire,
Goujats suffisent pour détruire.

Par un Abonné.

LOGOGRIPE.

TANTÔT mâle, tantôt femelle,
J'ai fait naître ici-bas mainte et mainte querelle ;
Brillant dans les combats, charmant dans un boudoir,
Je désole une belle, ou je lui rends l'espoir ;
Je parle avec Pindare au maître du tonnerre ;
Avec un pauvre auteur je marche terre à terre ;
J'amuse, je déchire et vante tour-à-tour
Le crime, la vertu, la sagesse et l'amour.

Ma tête à bas, la coquette Glycère
Voudrait me dérober aux regards curieux ;
Mais, hélas ! on lit dans ses yeux,
Ce qu'elle veut cacher avec tant de mystère.

Par un Abonné (de Sens, département de l'Yonne).

CHARADE.

LE jardin potager voit croître mon premier ;
Souvent le Muséum nous offre mon dernier ;
C'est avec mon premier que l'on fait mon entier.

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la
Charade insérés dans le dernier Numéro.*

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Soulier*.
Celui du Logogriphe est *Image*, où l'on trouve *mage* et *âge*.
Celui de la Charada est *Cor-don*.

Les Leçons de l'Histoire, ou Lettres d'un Père à son Fils, sur les faits intéressans de l'histoire universelle; par l'auteur du *Comte de Valmont*. Huit volumes in-12. Prix : 24 fr., et 35 fr. par la poste. A Paris, chez *Leclere*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

Nous avons déjà parlé de cet excellent ouvrage. Nous en avons fait connaître le plan et les principes; nous avons donné quelque idée des recherches profondes qu'il suppose, et de la critique qui a présidé à ces recherches; enfin nous avons relevé la modestie de son titre. Cette modestie a donné lieu à deux erreurs ou à deux préventions qu'il est juste d'éclaircir. On a supposé d'abord que cet ouvrage n'était qu'un choix des événemens les plus curieux et les plus instructifs. On a été surpris d'y trouver le plan d'une histoire universelle, et mesurant son étendue sur celle de l'idée qu'on s'était faite, on l'a jugée trop vaste, quoiqu'en effet une histoire générale demande cette grandeur et ce développement, sous peine d'être une esquisse maigre, et un sommaire sans intérêt. Cette prévention était fortifiée par une autre, que le titre avait également fait naître. On s'imaginait que les *Leçons de l'Histoire* étaient une suite de réflexions morales que l'auteur avait tirées des faits, et on s'effrayait de la longueur de ces leçons. Mais c'est par les faits mêmes que l'auteur s'est proposé d'instruire. Il a suivi le plan de la Providence, qui nous montre les hommes heureux ou malheureux, et les états forts ou faibles, selon

qu'ils obéissent aux lois fondamentales de la société.

L'histoire est la démonstration de l'ordre par les faits. Tout trône qui tombe est un argument en faveur de cet ordre. Toute révolution est une leçon donnée également à ceux qui ont cessé de commander, et à ceux qui ont cessé d'obéir. Comptez le nombre des leçons par celui des empires renversés, depuis le premier royaume d'Assyrie jusqu'à nos jours, et cherchez la raison de ces renversemens, vous aurez celle de l'ordre.

Bossuet nous a donné cette démonstration ; mais pour la rendre plus frappante, il ne s'est arrêté qu'aux principaux événemens et aux plus connus. M. de Voltaire ne comprenait pas son dessein, lorsqu'il lui reprochait si légèrement de n'avoir rien dit des Chinois, dont l'histoire était encore si pleine d'incertitudes. Ce grand homme avait bien d'autres vues que celle de fixer un point de chronologie, ou de démêler l'origine d'un peuple. Il voulait montrer, dans l'histoire, les lois et les desseins de la Providence. En expliquant par ces lois tout le cours des choses humaines, il montrait le rapport des vérités rationnelles aux vérités historiques, et soutenait, l'un par l'autre, ces deux ordres de preuves. Or, afin que son explication fût claire et certaine, il fallait qu'elle ne portât que sur des faits éclatans et connus de toute la terre. Il fallait, en s'élevant au-dessus des circonstances minutieuses, et des disputes obscures des savans, montrer par quel enchaînement de causes et de moyens les empires s'établissaient ou se déréglaient ; pour qu'on aperçût distinctement à quelles lois sont soumises l'élévation et la chute de ces grands corps politiques. La Chine, qui est toujours demeurée étrangère aux affaires du monde civilisé, n'entrait pas dans cette suite de révolutions que

Bossuet a dépeintes pour l'instruction des nations chrétiennes. On peut donc dire qu'elle était hors de son sujet.

En portant ce flambeau dans les ténèbres de l'histoire, ce grand écrivain a enseigné la manière de l'étudier, et il en a fixé les principes; mais en même temps, comme la rapidité de son récit et la hauteur de ses idées ne lui ont pas permis de descendre aux connaissances élémentaires, il était à souhaiter que quelqu'héritier de ses vues et de sa doctrine entrât dans le détail, et y portât la même lumière. C'est ce qu'a fait le savant auteur des *Leçons de l'Histoire*; et le service qu'il a rendu aux instituteurs et aux pères de famille, est digne d'une éternelle reconnaissance.

Jusqu'ici les diverses parties de l'histoire universelle avaient été traitées par des esprits bien différens. Chacun y portait ses vues. La plupart avaient puisé dans les écoles beaucoup de prévention pour les mœurs et les gouvernemens de l'antiquité. L'histoire écrite avec de tels préjugés ne pouvait être que dangcreuse. C'était une grande folie, il faut l'avouer, d'inspirer tant d'enthousiasme pour la législation absurde des Païens, et pour leurs républiques séditieuses, à des hommes qui devaient vivre sous des institutions monarchiques, et sous les lois du christianisme. Ce fanatisme fut plus exalté que jamais dans le siècle dornier. Lorsque l'auteur de *l'Esprit des Lois* écrivait que la vertu était le principe des républiques, n'était-ce pas inspirer du mépris pour le gouvernement de son pays, auquel il n'attribuait pas un principe si honorable? Il était facile de prévoir que si ces grands admirateurs des Grecs et des Romains avaient jamais quelque autorité, ils bouleverseraient l'état pour y faire l'expérience de leurs idées. Le fantôme de la liberté romaine imposait presque à

tout le monde. En vain Bossuet les avait avertis par ces paroles si remarquables, et vraiment prophétiques pour toute révolution : « Quand Brutus inspirait au peuple Romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie, qu'il voulait détruire, devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. » On aurait prévenu de grands malheurs si on eût toujours enseigné l'histoire ancienne de manière à en tirer de telles leçons. Combien donc importait-il de faire revivre cet esprit, et d'en étendre les principes à toutes les parties de l'histoire, pour suppléer aux différentes sources auxquelles on était forcé de recourir, et laisser aux jeunes gens une instruction uniforme ! Le travail de M. l'abbé Gérard paraît bien estimable, lorsqu'on l'envisage sous ce point de vue.

Il ne s'agit pas de faire violence aux faits pour en tirer des lumières si instructives. Il ne faut qu'examiner les choses sans prévention, pour voir combien de malheurs réels sont cachés sous ces noms pompeux de liberté et d'égalité. C'est un magnifique drap mortuaire qui couvre la pourriture des tombeaux. Avec ces noms superbes, les Grecs avaient trouvé le secret de ne point connaître de repos. Une inquiétude éternelle agitait au dedans et au dehors toutes ces républiques sans consistance, qui ne voulaient souffrir ni maîtres, ni rivales. Le bon sens d'Esopé ne les corrigea pas. Il fallut que la dure expérience vint les instruire. Deux leçons se donnaient à-la-fois sur les deux principaux théâtres de l'univers : Dans le même temps, Athènes se défaisait des Pisistratides, et Rome chassait les Tarquins. Toutes deux furent punies par la liberté même qu'elles s'étaient donnée. Athènes fut la plus malheureuse ville du

monde. Soumise au plus cruel des tyrans, à celui qui ne se repose jamais, au caprice des passions populaires, elle fut continuellement teinte du sang de ses meilleurs citoyens. A peine délivrée de l'inondation des Perses par le génie de Thémistocle, on la voit, dans les temps brillans de Périclès, désolée par la guerre du Péloponèse, qui dura vingt-sept ans. Elle fut prise enfin, et opprimée par Lysandre, qui lui donna trente tyrans. Dans le siècle suivant, vous la voyez ramper sous les rois de Macédoine; son meilleur temps fut celui où, esclave des Romains sous le nom d'alliée, elle instruisait ses vainqueurs; mais elle voulut remuer en faveur de Mithridate, et Sylla éteignit ce reste de liberté dans des fleuves de sang.

Rome ne paraît pas moins misérable dans ses conquêtes. Les déclamateurs ne voient que la gloire militaire de ses entreprises; ils ne savent pas à quel prix elle l'achetait. Placée entre l'anarchie et la guerre, elle ne se sauvait d'un de ces fléaux que par l'autre. Elle était condamnée à conquérir l'univers ou à périr. Elle n'avait pas à respirer un moment. Il fallait qu'elle déchirât ses voisins, ou qu'elle se déchirât elle-même. Toute son histoire n'est que le développement de cette proposition. C'était même l'opinion de quelques-uns de ses magistrats. « Le consul Appius, dit M. l'abbé Gérard, ne trouvait de remède aux dissensions que dans les guerres du dehors. » Ce consul entendait les affaires de sa république, et on ne peut lui reprocher que d'avoir eu trop durement et trop orgueilleusement raison. Mais on peut juger si un gouvernement qui ne pouvait subsister que par la guerre, était autre chose qu'un gouvernement révolutionnaire et anti-social. Ce qu'on dit de la profonde habileté du sénat, qui est très-juste, ne sert qu'à prouver que lorsqu'on a mis dans l'état un

principe de révolution et de désordre, il est impossible d'en éviter les conséquences. Cette *force majeure* à laquelle *tous ceux qui gouvernent se sentent assujétis*, n'est que la force des principes qui les entraînent par leurs suites.

Cicéron et les plus habiles du sénat voulaient rétablir la république, après la mort de César. Ces hommes judicieux n'y pensaient pas. Avec toute leur expérience, ils furent joués par un jeune homme qui, à la vérité, était cru fin politique, mais qui, d'ailleurs, n'eût pas été capable de se rendre maître de l'univers, si Rome n'eût couru d'elle-même au-devant de la monarchie. Ce fut la force des choses qui lui mit l'empire dans les mains. Ainsi on a raison de dire que les hommes *sont plus ou moins qu'ils ne pensent*.

« Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. »

« Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. »

De tels exemples montrent assez de quelle importance il est que l'histoire, écrite par des hommes expérimentés, enseigne les principes de l'ordre social, seuls fondemens sur lesquels les états puissent se soutenir.

Outre ces leçons générales qu'un esprit juste découvre dans la conduite des affaires, l'histoire en offre de particulières qui intéressent les mœurs, et qui ne demandent pas moins de réflexion.

On aura une idée de la manière dont M. l'abbé Gérard juge et peint les hommes, par le morceau suivant :

« Philippe (*c'est le père d'Alexandre*), s'est rendu digne de mémoire par bien des endroits. Il serait difficile de décider s'il ne se montra pas plus redoutable dans l'intérieur du cabinet que sur le

champ de bataille, dans les traités que dans les combats. Profond dans ses vues, plein de sagacité dans le choix des moyens, changeant sa marche avec le plus grand art, selon les circonstances, et sans changer d'objet, constant à suivre le plan qu'il s'était tracé, unissant la lenteur et la maturité dans les conseils, à l'activité, à la chaleur dans l'exécution, intrépide dans les dangers, et d'un courage à toute épreuve, doué d'une éloquence forte et persuasive, maniant aussi bien la plume que l'épée, *il eût été un grand homme, si les vertus morales, si les qualités du cœur eussent répondu en lui à celles de l'esprit.* »

On ne peut douter que si tous les écrivains se fussent accordés à juger du mérite et à dispenser la gloire par de tels principes, la droiture de cette opinion n'eût à la longue influé sur la conduite des hommes. Alexandre s'écriait dans le fond des Indes : O Athéniens ! combien de travaux j'endure, pour mériter vos éloges ! Si les Athéniens n'eussent jamais loué que de bonnes actions, leur estime eût pu être une règle de vertu pour ce prince.

La méthode d'histoire universelle qu'a suivie M. l'abbé Gérard paraît sujette à quelques inconvéniens, en ce qu'elle, faisant marcher de front toutes les histoires particulières, selon l'ordre des temps, il est inévitable de passer de l'une à l'autre, ce qui peut nuire à l'intérêt et partager l'attention du lecteur ; mais il me semble que le savant historien sauve habilement ce défaut, en ne suspendant son récit qu'à ces époques fixes, où l'esprit demande naturellement à s'arrêter. Cependant il faut avouer qu'on se trouve un peu dépaycé, lorsqu'on est jeté dans l'histoire d'un peuple dont les mœurs et les affaires sont absolument étrangères aux événemens qu'on vient de parcourir. C'est ce qu'on éprouve en

592 MERCURE DE FRANCE,

passant de l'histoire de la Grèce à celle de la Chine, qui n'y a pas plus de rapport que l'histoire de *Gulliver*. Mais les dynasties ténébreuses des Chinois étant devenues un objet de spéculation pour certaines gens qui ne vivent que d'incertitudes et d'obscurités, M. l'abbé Gérard s'est fait un devoir de les éclaircir et de les faire entrer dans son plan. Les personnes instruites trouveront qu'il aurait pu les resserrer davantage, aussi bien que d'autres parties de l'histoire ancienne; mais on ne doit pas perdre de vue qu'il a travaillé pour un âge dont il faut tout à-la-fois éclaircir le jugement et orner la mémoire.

C H. D.

Abrégé de l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident, traduit de l'anglais du docteur *Goldsmith*, sur la douzième édition; par *V. D. Musset-Pathay*. A l'usage des Prytanées, Lycées et Écoles secondaires. Deuxième édition, soigneusement revue et corrigée, avec une carte de l'Italie et de la Gaule. Un volume in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *Hyacinthe Langlois*, quai des Augustins; et chez *le Normant*, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

COMME on juge aujourd'hui de l'éducation des enfans par la quantité de mots qu'ils ont dans la tête, comme c'est leur mémoire qu'on cultive, et non leur intelligence, il est tout naturel que les abrégés soient à la mode : moi je crois que les détails historiques conviennent fort aux jeunes gens, et que les abrégés ne sont bons que pour les vieillards. Un écolier de douze à treize ans qui voudra apprendre

FRUCTIDOR AN XII.



apprendre l'Histoire Romaine dans l'unique volume de M. Goldsmith, aura beaucoup plus travaillé, s'intéressé à quelques faits, qu'un autre écolier du même âge qui aura lu l'Histoire Romaine dans les seize volumes de M. Rollin. Dans l'Abrégé, les faits se pressent tellement qu'il faut un effort pour les saisir, et les grands personnages passent si vite qu'on n'a point le temps de s'intéresser à eux; dans l'histoire complète au contraire, tout parle à l'imagination d'un enfant; il se passionne pour les hommes à grand caractère qu'il voit agir sous ses yeux: il prend sa part de leurs projets, épouse leurs querelles, ressent leurs injures; en un mot il exerce sa pensée, son jugement, ses affections; il forme son esprit, et retient sans peine beaucoup plus de faits que celui qui n'en a étudié que la nomenclature. Je n'avance rien ici qui ne soit prouvé par une longue expérience; et l'on ne peut réfléchir sur l'ancien système d'éducation auquel nous revenons trop partiellement peut-être, sans admirer quelle profonde connaissance du cœur humain avaient les différentes corporations auxquelles l'instruction publique était confiée.

L'histoire n'est pas la science des enfans; c'est pour cela même que l'histoire ancienne peut seule pour eux être un objet d'étude; elle est toute dramatique, et leur convient beaucoup sous ce rapport. Des républiques toujours agitées, jamais de petits intérêts, puisqu'il s'agit toujours de la perte ou du triomphe de l'état, de grandes vertus, des injustices criantes, des personnages dominans, des rivalités sanglantes; quels ressorts pour des écrivains! quel spectacle attachant pour des imaginations encore neuves! L'histoire ancienne séduit les jeunes gens par la même raison qu'elle plaît aux poètes dramatiques: c'est l'enfance de la société; les passions y jouent un bien plus grand rôle que dans nos gouvernemens modernes; les états n'y

sont point liés par une politique générale ; la prospérité des peuples y paraît bien plus dépendante des vices et des vertus de ceux qui gouvernent ; enfin il y a un dénouement à ces grands drames, puisque le sort de ces nations est accompli. Elles ont disparu, elles ne laissent plus que des souvenirs : ces souvenirs peuvent être présentés d'une manière brillante ; personne n'a plus d'intérêt direct à en discuter la vérité : aussi admire-t-on et peut-on admirer dans les historiens anciens ce qu'on ne tolérerait pas dans les historiens modernes. L'écrivain qui ôte à ces grands drames le mouvement, qui réduit à des faits sans couleur ce poétique spectacle de l'antiquité, a-t-il le droit de présenter son travail comme utile à la jeunesse ? Nous croyons le contraire. C'est ne pas connaître les enfans que de négliger de compter pour beaucoup l'imagination dans les moyens de les instruire et de les diriger : on prétend aujourd'hui s'adresser d'abord à leur raison, et l'on en fait de sots et froids raisonneurs. Comment espérer conduire des enfans par une raison qu'ils n'ont pas, et négliger de s'emparer de leur imagination ? ils en ont tous, et ne saisissent bien que ce qui l'exerce : c'est en grande partie sur cette observation qu'était fondé le système d'instruction suivi par les Jésuites.

Il n'y a point de peuple sur lequel les modernes aient autant écrit que sur les Romains, et c'est peut-être le peuple sur lequel nous avons les idées les plus fausses. Tacite nous a bien fait connaître leurs empereurs ; aucun de leurs historiens ne nous a mis à même de bien juger leurs rois ; et Cicéron seul, dans une phrase, nous a révélé le secret de la politique de leur sénat : « Le peuple Romain, dit-il, a » fait la conquête du monde en allant toujours au secours de » ses alliés. » Voilà un de ces aveux qu'il n'est bon de faire qu'après l'événement, et avec lequel on pourrait écrire

une Histoire Romaine plus vraie, plus instructive que celle de Tite-Live, mais bien moins amusante. Pour les premiers rois de Rome, ils sont destinés à n'être jamais jugés; aussi l'homme instruit est-il toujours étonné des absurdités répandues sur leur conduite, et sur les limites de leur puissance. Je n'en citerai qu'un exemple.

Tite-Live, et d'après lui M. Rollin, l'abbé de Vertot, et tous ceux qui les ont copiés en Angleterre comme en France, affirment que, sous la monarchie, le peuple seul avait droit de déclarer la guerre, ce qui serait d'autant plus extraordinaire que le peuple seul n'avait certainement pas ce droit pendant la république, et qu'il serait absurde que le chef d'un état guerrier fût absolument sans autorité dans une circonstance aussi importante. Pour appuyer cette opinion bizarre, généralement reçue aujourd'hui, il n'est pas un historien qui ne cite une formule de déclaration de guerre conservée par Tite-Live, et portée par un fécialien, emploi qui dans nos mœurs répond à celui de hérault-d'armes. La voici :

« Écoutez, Jupiter et vous Junon, écoutez, Quirinus, »
 « écoutez dieux du ciel, de la terre et des enfers, je vous »
 « prends à témoin que le peuple Latin est injuste; et »
 « comme ce peuple a outragé le peuple Romain, le peuple »
 « Romain et moi, du consentement du sénat, lui déclara- »
 « rons la guerre. »

« On voit par cette formule, dit M. Rollin et répète mot pour mot l'abbé de Vertot, qu'il n'est fait aucune mention du roi, que tout se fait au nom et par l'autorité du peuple, c'est-à-dire de tout le corps de la nation. »

Il me semble qu'il ne faut pas un grand effort d'esprit pour voir que cette formule prouve tout le contraire, et qu'il y a trop de bonhomie à croire que, dans une monarchie, *tout le corps de la nation* s'explique sans l'inter-

vention du monarque : c'est vouloir faire parler un corps sans tête. Qui ne sent que le *moi* souligné dans la formule se rapporte au roi , que le peuple romain et *moi* signifient le peuple romain et moi qui suis son roi , moi qui conduis ses armées , moi monarque et seul organe qui puisse transmettre ses résolutions aux étrangers , nous vous déclarons la guerre ? Autrement ce serait le fécialien , c'est-à-dire un porteur de formule qui se nommerait avec le peuple romain , qui se mettrait sur la même ligne , qui parlerait de lui aux étrangers , non par ordre , mais avec le consentement du sénat ! en vérité cela est si absurde qu'on ne conçoit pas comment tant d'historiens ont pu s'y tromper. Mais ils copiaient des écrivains romains qui , séduits par la gloire de Rome république , trouvaient admirable tout ce qui pouvait relever la prétendue *majesté du peuple* ; et ils ont trouvé plus simple de donner une fausse explication d'un fait hors de toute vraisemblance , que de le discuter. Je citerais au besoin cent niaiseries aussi fortes , et généralement adoptées par ceux qui croient savoir l'histoire romaine ; mais je ne veux point m'écarter de mon but qui est de prouver que l'histoire ancienne n'est séduisante que parce que ceux qui l'ont écrite y ont mis plus d'imagination que de critique , et que la réduire à des faits séchement racontés , c'est en rendre la lecture pénible pour des enfans , sans leur procurer une instruction plus réelle.

On vante beaucoup les historiens de l'antiquité , on fait peu de cas des historiens modernes , et particulièrement des nôtres ; cette prévention seule suffirait pour éloigner du genre historique des hommes de mérite qui ne consentiront jamais à se livrer à un travail pénible qui n'a plus de récompense dans l'opinion publique. Nous avons d'excellens historiens ; et ce n'est pas leur faute s'il a plu aux

philosophes du dix-huitième siècle de les décrier au point que personne ne veut se donner la peine de les lire : les philosophes avaient un grand intérêt à tourner en ridicule des écrivains amis de leur patrie , du gouvernement , de la religion ; et dont la morale sévère fait un si grand contraste avec l'indulgence des historiens protestans qu'il était alors question de mettre à la mode. A cet égard , comme à tant d'autres , nous avons été dupes d'une coterie qui avait juré de bouleverser la France. Mais il ne faut pas s'y tromper ; les récompenses les plus brillantes que puisse offrir notre gouvernement , ne suffiront pas pour créer des historiens : le premier moyen d'en obtenir est de rendre à ceux que nous avons déjà , l'estime qu'ils méritent. Pour cela , il ne faut pas les juger par comparaison avec les historiens de l'antiquité , ou il faut les mettre dans la position où étaient ceux-ci : qu'il n'y ait plus qu'une seule nation dans le monde , que cette nation soit la France , et comme alors il n'y aura plus de points d'histoire à discuter , on pourra se livrer entièrement à son imagination , arranger les faits d'après un système donné ; on pourra mentir sans craindre d'être relevé par les historiens des autres peuples ; on pourra tout se permettre , pourvu qu'on flatte sans cesse les préjugés nationaux. Les Romains se sont chargés de nous transmettre leurs griefs et l'explication de leur conduite envers les peuples conquis ; il nous manquera éternellement l'histoire des guerres puniques écrites par un Carthaginois. Il nous manque également l'histoire de tous les peuples qui existaient en Italie lors de la fondation de Rome ; histoire qui nous aiderait beaucoup à convertir les politiques qui pensent que les fondateurs de cet empire créèrent d'imagination des institutions nouvelles.

Romulus se trouve à la tête de trois mille et quelques

brigands ; il dit aux uns : vous serez patriciens , c'est-à-dire nobles ; il dit aux autres : vous serez plébéiens , c'est-à-dire peuple ; et voilà bientôt une aristocratie si puissante qu'elle tue le chef qui l'avait formée , et veut dès-lors s'emparer des rênes du gouvernement. Quand on ne pense qu'à l'origine de ce fameux sénat , on est émerveillé de la facilité avec laquelle il s'élève au-dessus des autres citoyens , et , comme M. de Mirabeau , on est prêt à crier contre le danger des plus petites distinctions sociales ; mais le merveilleux cesse lorsqu'on réfléchit que Romulus ne fit qu'adopter la forme du gouvernement des peuples dont il se constituait le voisin , et l'on conçoit que les patriciens ne devinrent tout-à-coup si puissans contre leur roi , si respectés du peuple , que par esprit d'imitation , que par la force d'habitude antérieurement contractée par les individus échappés des états voisins pour venir fonder l'état romain. Romulus n'inventa rien dans la forme de son gouvernement ; à cet égard les preuves existent pour ceux qui savent lire : ce prince en paroîtra moins extraordinaire à ceux qui aiment que l'on fasse des constitutions toutes nouvelles ; mais je crois que mon observation ne lui fera rien perdre auprès des hommes qui pensent que l'habileté d'un chef consiste bien plus à diriger les idées reçues , qu'à s'amuser à faire des théories politiques.

A cet égard , le sénat fut aussi sage que ses rois : après l'expulsion des Tarquin , il ne fit qu'un léger changement dans la forme du gouvernement , et ce changement étoit indispensable. Tous les historiens ont loué la sagesse avec laquelle ce sénat créa un dictateur quand le besoin s'en fit sentir ; mais ils ont présenté cette conception politique comme aussi neuve que belle ; et le fait est qu'elle existait déjà aux mêmes conditions et pour les

mêmes circonstances chez les nations voisines. Pour s'en convaincre, il suffit encore de lire. D'où il faut conclure que le peuple romain n'était pas plus bête que les autres peuples qui repoussent les nouveautés en politique : le sénat ne lui en proposoit pas ; il trouvoit plus simple et plus sûr d'adopter des institutions connues, et qui, bien que nouvelles dans Rome, n'étaient nouvelles pour aucun romain. Il est plaisant de trouver la preuve de ce fait dans les historiens qui disent le contraire ; aussi répéterai-je que les anciens écrivoient l'histoire et ne la discutaient pas ; et que nous autres malheureux modernes nous sommes obligés de la discuter en l'écrivant ; aussi mettons-nous souvent des raisonnemens ennuyeux, mais nécessaires, où ils ne mettaient que des phrases brillantes.

Pour M. Goldsmith, il ne fait usage ni de discussions, ni de périodes arrondies ; il abrège : il jette les faits les uns après les autres avec beaucoup d'ordre, il est vrai ; mais avec une sécheresse qu'on lui reprocherait, si le petit nombre de réflexions qu'il se permet ne faisaient désirer qu'il n'en eût hasardé aucune. Voici de quelle manière il peint le changement opéré dans les mœurs romaines après la mort des Gracques.

« Le gouvernement à cette époque devint une *odieuse*
 » *aristocratie*. Les tribuns, qui d'abord protégeaient le
 » peuple, ayant acquis eux-mêmes des richesses, ne sé-
 » parèrent plus leurs intérêts de ceux du sénat, et concou-
 » rurent avec lui à opprimer les Romains. Les dénomi-
 » nations de plébéiens et de patriciens n'entraînaient plus
 » de lutte, et la seule différence était entre les pauvres et
 » les riches. »

Je ne sais pourquoi M. Goldsmith appelle cet état une *odieuse aristocratie* ; c'est abuser des termes, puisqu'il

convient lui-même qu'il n'y avait plus d'intérêts séparés entre les patriciens et les plébiens. L'ascendant que donnent les richesses augmente chez tous les peuples à mesure que les distinctions sociales s'effacent ; cet ascendant est épouvantable , j'en conviens ; c'est le plus humiliant , le plus corrompateur de tous ; mais c'est positivement quand il n'y a plus d'aristocratie légale qu'il s'établit ; et les Romains le subirent pour punition de s'être fiés aux tribuns , comme nous l'avons subi pour nous punir d'avoir tant cru les philosophes. Comme il n'y a pas de démocratie possible dans les grands états et dans les vieux états , tout grand peuple ou tout vieux peuple qui se prête à renverser les distinctions sociales pour arriver à l'égalité absolue , n'y gagne rien que de voir la richesse s'élever au-dessus de tout : et comme être riche est alors un désir général , on sacrifie honneur , vertu , famille , patrie , liberté à l'espoir de s'enrichir ; la condition des pauvres est plus dure qu'à toute autre époque ; la condition des riches est plus incertaine ; le besoin de toutes les jouissances en devient plus vif dans ceux qui peuvent se les procurer , plus tourmentant dans ceux qui les envient ; et de cette disposition des esprits il résulte un mal-aise qui ne s'apaise que sous l'autorité d'un maître. Ce fut le sort des Romains. Mais il n'y avait point pour cela aristocratie ; il y avait , au contraire , absence d'aristocratie ; c'est ce que nos philosophes appellent égalité , et ce qui les a le plus séduits dans l'histoire romaine ; car ils séparent toujours les causes des effets ; c'est pour cela qu'ils sont incorrigibles.

Malheureusement pour les Romains , les maîtres qu'ils reçurent de la force des événemens étoient obligés de les amuser par l'image de la république ; aussi depuis Tarquin n'eurent-ils jamais de véritable monarchie , quoique la forme et les institutions de ce gouvernement fussent indispensables à l'étendue de leur puissance. Heu-

reusement pour nous , la république n'a point jeté de racine dans notre esprit ; les souvenirs qu'elle nous a laissés sont pénibles , et nous ne demandons qu'à rentrer dans nos anciennes institutions dégagées de tout ce que le temps , bien plus que la révolution , a rendu sans force et par conséquent sans utilité. Nous sommes un vieux peuple , mais nous ne sommes point un peuple vieilli , surtout en nous comparant aux autres nations de l'Europe ; nos idées politiques sont plus saines qu'elles ne l'étaient à la fin du dix-huitième siècle ; le parti philosophique , et démocratique , et révolutionnaire s'éteint sans éclat , n'osant plus soutenir des principes qu'il dément par sa conduite ; tous les jours nous faisons des progrès d'autant plus assurés qu'ils sont le fruit d'une meilleure opinion publique : si nous parlons encore d'égalité , c'est par réminiscence ; mais personne ne voudrait se charger de la définir ; enfin les distinctions sociales s'établissent et s'établiront doucement sous la protection d'un gouvernement créé pour un peuple agricole et militaire. Bientôt *l'odieuse aristocratie* des richesses , comme dit M. Goldsmith , sera contenue par des institutions dont on ne sent jamais mieux le besoin qu'après les avoir détruites : nos souvenirs nous sauveront ; ceux que les Romains devaient conserver ont contribué à les perdre. Les hommes qui veulent juger des siècles à venir par l'exemple de l'antiquité , n'ont jamais observé qu'il n'y a eu de grands états sans despotisme que depuis l'établissement de la religion chrétienne ; que cette religion et le sort de l'Europe sont inséparables ; aussi ne peut-on penser sans mépris à ces philosophes inconsidérés qui prétendaient appeler les peuples à la liberté en leur prêchant l'athéisme et le déisme , aussi dangereux l'un que l'autre en politique.

La traduction de l'ouvrage que nous annonçons n'est

point exempte de négligences; mais si le style manque quelquefois de correction, il est toujours clair et rapide. Nous croyons qu'il faut mettre sur le compte de l'auteur des tournures maniérées qui appartiennent au roman; on sait que M. Goldsmith a eu de grands succès dans ce genre, et l'habitude l'aura emporté. Par exemple, il dit, en parlant de l'enlèvement des Sabines: « Vainement les » filles elles-mêmes s'opposèrent aux entreprises de leurs » ravisseurs: la constance et les caresses obtinrent les » faveurs que la timidité avait d'abord refusées. » Il est permis de croire que les Romains poussèrent violemment des caresses qui devaient leur faire obtenir des faveurs, car ils n'avaient point pour modèles nos héros de romans qui semblent n'enlever des femmes que pour mieux les respecter après. Ces défauts et d'autres que nous pourrions faire remarquer n'empêchent point que l'ouvrage de M. Goldsmith ne soit bon à lire. S'il convient peu aux jeunes gens qui desirent apprendre l'Histoire Romaine, il est excellent pour ceux qui veulent connaître ce qu'ils ont retenu de leurs études sur ce sujet: avec cet Abrégé, ils peuvent faire en peu de temps un sûr examen de leur mémoire, et ces examens sont toujours profitables.

F I É V É R.

Un peu du Temps passé, un peu du Temps présent, ou Quelques Vérités dont il faut convenir; par J. C. Prix: 75 cent., et 1 fr. par la poste. A Paris, chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

CETTE petite brochure est attribuée à un homme très-connu dans la révolution. Nous ignorons si c'est avec son-

dement ou si c'est une simple conjecture qu'ont fait naître les lettres initiales du nom de l'auteur. Quoi qu'il en soit, elle est écrite avec une concision énergique. On la lit avec avidité, comme tout ce qui traite des événemens du jour, et touche à des intérêts présens. Elle est si courte, que son étendue n'excède pas beaucoup celle qu'on donne communément dans ce journal aux extraits des nouveautés : ainsi, nous en pourrons citer une très-grande partie, qui fera nécessairement naître le desir de connaître le reste.

« Si l'histoire des troubles qui agitent l'Europe, et qui ont eu tant d'influence sur les autres parties du monde depuis vingt années, doit exciter vivement la curiosité de nos descendans, il faut convenir que les événemens qu'elle retracera ont été une source de grandes calamités pour les âmes droites et sensibles qui en ont vu toutes les époques.

» Comment, au milieu d'universités savantes, d'académies célèbres, ces temps ont-ils rivalisé avec ceux de l'ignorance et de la barbarie ? Par exemple, comment, sous l'ancienne monarchie, des ministres extérieurement importans, des magistrats extérieurement amis des mœurs, les docteurs bien avérés de nos sorbonnes littéraires parcouraient-ils, chacun dans leur sens et de la meilleure foi du monde, un cercle d'erreurs qui prouvent que la raison conduit rarement ceux qui s'efforcent de la définir, et que les véritables préceptes sont dans les bons exemples ? Corneille et Fénelon, Racine et Turenne ne soupçonnaient pas que, pour faire preuve de lumières et de philosophie, et aspirer à un grand nom, il faudrait un jour dépraver les mœurs par des ouvrages licencieux, détourner les hommes de la voie paisible de la sagesse, en soulevant leurs passions, en les égarant par les paradoxes les plus insensés.

» Mais si notre nation légère s'éloigne trop facilement des sentiers de la prudence et de la raison, son tact délicat, sa sensibilité naturelle savent bientôt l'y ramener. Aussi, quels qu'aient été ses excès, les mœurs, les arts et le goût ne se montrent pas moins disposés à nous confier encore le secret de former des hommes pour être la sauve-garde de la civilisation perfectionnée. N'est-ce pas aux soins, à l'énergie de ces mêmes Français ; n'est-ce pas à leur magnanimité que les puissances qui se réjouissaient de notre ruine future, pendant nos agitations passées, doivent leur propre conservation ? car lorsqu'elles faisaient la guerre à la France, la France seule la faisait à la révolution. Si l'on excepte cette époque terrible où l'ancienne dynastie, achetant la proscription par le délaissement dans lequel elle laissa toutes les classes de la société, ignorait qu'il y avait plus de Bayard sous les chaumières de la Vendée, que parmi les *gens présentés* ; si l'on excepte cette époque épouvantable où Robespierre, popularisant la cruauté, éleva son trône sur mille échafauds sanglans, et, fort de tous les crimes, prétendit ériger de monstrueux principes en sublimes vertus ; si l'on excepte, dis-je, cette douloureuse époque, combien de nobles efforts ne firent pas les divers membres qui héritèrent successivement de l'autorité, pour s'opposer à des systèmes dévastateurs ; systèmes que la faiblesse de Louis XVI, le vain orgueil de ses frères et de leurs courtisans, avaient peut-être encore moins préparés que la fatale incapacité des ministres du dernier règne de la branche des Capets !

» En effet, qui ne vouerait maintenant tour à tour au ridicule et à l'opprobre le nom de ces prétendus hommes d'état, jadis ministres par la magie de ces lauriers de boudoirs et de ces couronnes domestiques accordés libéralement dans le salon de nos anciens traitans à des vertus

supposées héréditaires, ou à des talens que leur obscurité naturelle voulait préserver de subir la plus honteuse illustration ; de ces prétendus hommes d'état dont le génie fut étonné, les lumières embarrassées en 1789, par un misérable déficit de 56 millions, tandis que, dans l'an III seulement, on trouva le moyen de dépenser plusieurs fois le capital de ce même déficit ? Que diraient-ils donc aujourd'hui, ces administrateurs trop vantés, lorsqu'après douze années de guerre et de fléaux qui furent si désastreux à notre population, à notre commerce et à notre crédit, le soleil, notre puissant allié, montre encore la France à ses ennemis, riche de ces fécondes ressources qui feront éternellement son orgueil, sa force et leur désespoir ? Il faut en convenir, ces ministres d'un roi sans caractère furent encore plus coupables d'ignorance qu'il ne le fut lui-même de faiblesse. »

» Ce monarque n'exista que pour apprendre aux rois que toute révolution est la faute des gouvernans, et jamais des gouvernés ; que les qualités privées qu'on suppose aux souverains, plus souvent qu'ils ne les justifient, ne sont qu'inutiles ou funestes à leur peuple, tant qu'elles ne sont point accompagnées de ces vertus publiques qui commandent l'admiration, la confiance, et ont pour base *la fermeté*.

» Mais si quelque chose fut réellement déshonorant pour la civilisation, c'est le flegme avec lequel des ministres étrangers, réputés grands hommes, virent les malheurs de la société, et par une influence qui ne devrait point être au-dessus de la flétrissure, que dis-je ? de la rigueur des lois, contribuèrent à subvertir alors tous les principes de justice et d'honneur. Songez à la politique de celui qui régenta les cours et trafiqua du repos des peuples d'Europe, de celui qui a détrôné les rois de l'Asie ! Qu'ont été

ses projets dès les premiers troubles de la France, sinon des spéculations d'assassinats et de pillage, qu'un autre choix de mots voudroit ennoblir ? »

Ici vient le récit des crimes du cabinet de Saint-James. L'auteur, s'adressant aux Anglais, leur dit :

« Vous ne vouliez que trahir, et vous avez trahi ; dépouiller, et vous avez dépouillé. Méditez encore la destruction de tant de contrées qu'il vous seroit moins dispendieux et plus honorable de faire prospérer ! Que vos commérages politiques s'appellent des congrès, que vos sermens déguisent des parjures et s'appellent des traités, tandis qu'il n'en est pas un qui ne dépose contre la droiture et l'humanité ! Semez la discorde parmi les nations ; spéculiez sur leur avilissement ; et tâchez d'éteindre en elles l'amour de la patrie, le goût du travail, les sentimens vertueux, qui sont autant de barrières morales qui garantissent celles des pays que votre ambition insatiable veut franchir. Que l'Angleterre en pleine paix avec l'Autriche, la Russie, la Prusse, etc. parle de modération et insulte l'Europe, entière en conduisant leurs vaisseaux dans ses ports, sans que ces cours, minutieusement occupées de vaines prérogatives et de tracasseries féodales, s'en indignent ; que cette Angleterre ait excité assez de soulèvemens et de divisions sanguinaires dans l'Inde, pour en avoir bientôt dépouillé tous les souverains, depuis l'infortuné Tipoo-Saïb jusqu'au nabad de Carnate ; plongé dans l'affliction tous les peuples ; et qu'elle parle de ses principes d'honneur et de la conscience de ses ministres, tandis qu'ils désolent ces régions lointaines par de continuel forfaits, sans que, parmi les Cortez anglais, il se soit encore trouvé quelques sensibles *Lás Casas* ! Tout cela n'est-il pas un code de barbarie et d'augustes rapines ? »

» Pour nous qui avons eu la gloire d'échapper à une

révolution que l'on tenteroit vainement de prolonger, qui ne faisons rien que pour nous garantir de nouveaux orages ; pour nous qui seuls avons renversé ces échafauds où les ennemis de la France se réjouissoient de nous voir monter tour à tour ; pour nous qui avons humilié ces mêmes ennemis par tant de défaites pendant ces longues calamités, bien plus forte aujourd'hui, c'est d'une commune résolution que nous allons vivre sous un gouvernement concentré qui nous garantit de la stabilité de nos lois ; et dont nos lois nous garantissent la stabilité.

» Que d'envieux détracteurs ne nous reprochent point la démocratie que nous avons vantée ! Qu'importent les mots, si nos idées précises sont rendues par d'autres expressions ? Les royalistes de l'ancienne monarchie ne la voyaient que dans les privilèges fastidieux et les distinctions abusives qu'ils recevaient très-commodément de leurs pères, et qu'ils passaient tout aussi commodément à leurs enfans. Aujourd'hui les distinctions ne sont plus qu'individuelles ; rien n'est héréditaire que le titre d'empereur dans la même famille, c'est-à-dire, que nous en avons personnifié notre gouvernement, que nous en avons assuré la succession pour transmettre à nos fils celle de nos droits personnels, droits long-temps méconnus, droits enfin recouverts : nous avons senti que les intérêts de la chose publique ne seraient véritablement bien soignés que par un monarque dont le sort est tellement lié à celui de la nation, qu'il ne peut être heureux qu'autant qu'elle est heureuse, grand qu'autant qu'elle est élevée. Nous sommes royalistes après avoir effacé toutes les traces de la féodalité, après nous être donné un code qui est le résultat de la plus haute expérience et de la plus profonde méditation ; car c'est à la lueur des flammes qui consumaient notre édifice social, que des gens réfléchis, des hommes à grand

caractère, qui ont bravé tant de périls, et vu l'effet de toutes les passions humaines mises en mouvement, ont rédigé notre charte. Les Français républicains, dans la noble acception du mot, ont senti que sous un chef héréditaire l'intérêt général est toujours d'accord avec l'intérêt particulier de celui qui gouverne; tandis que, dans un gouvernement dont les dépositaires du pouvoir sont mobiles, leur intérêt particulier est souvent en opposition avec l'intérêt général. Un état voisin, un état ennemi peut acheter, peut corrompre les souverains momentanément élus d'un autre état; il ne pourra rien sur un homme revêtu d'une puissance incommutable, dont l'existence est essentiellement composée de l'existence de tous; incorporé dans la nation qu'il représente, il n'est jamais dans sa nature de lui nuire, puisqu'il se nuirait à lui-même.

» C'est sur-tout aux puissances jalouses de leur conservation de nous féliciter, et de faire des vœux pour la nôtre. Nous dirons aux monarchies du continent, que désormais leurs destinées et celles de la France doivent à peu près se confondre. En effet, quand dut-il moins exister de rivalités entre les grands états que dans ces circonstances? presque tous jouissent du même degré de splendeur, de fortune; et tous ont, en commun, les mêmes désavantages, la perte, la spoliation de leur commerce. Malheureusement un seul est sensible à cet affront, et vengera tous les autres. Cependant la Russie peut-elle ignorer que ses sapins, ses goudrons, ses chanvres lui sont payés en marchandises anglaises, c'est-à-dire, en une monnaie sur laquelle elle perd quatre-vingt pour cent? Peut-elle ignorer que la présence des marchandises anglaises, dans tous les coins de son vaste empire, empêchera à jamais le développement de ses manufactures? Ne sait-elle pas que ce sont des négocians établis à S. Pétersbourg, sur les bords de la mer Caspienne

Caspienne et de Marmara, qui extraient l'or, les produits de ces contrées, et s'enrichissent des bénéfices que, sans leur stagnation, pourraient faire les propres Russes ?

» L'Autriche n'a-t-elle pas beaucoup plus à redouter qu'à espérer des essais maritimes que vont lui faire tenter ses possessions nouvelles sur l'Adriatique ? L'Angleterre sourira, à part, de son orgueil et de ses dépenses infructueuses ; elle lui permettra un humble cabotage dans tous les ports de la côte ; mais bientôt une factorerie anglaise, fixée à Trieste, se chargera d'écouler, pour son propre compte, à Odessa, sur tous les points de la Crimée, et jusques dans l'intérieur de la Turquie, les produits manufacturés de la Grande-Bretagne.

» La Prusse, devenue maîtresse de provinces qui ne ressemblent plus à des pièces éparses de marquetterie, croit inutilement au progrès de son commerce, parce que ses bateliers charrient, depuis peu, sur l'Oder, les marchandises anglaises qui arrivoient à Hambourg. L'Elbe ne sera pas toujours fermé, et toujours les Anglais feront consommer aux Prussiens le café, les sucres, les cotonnades, les épiceries diverses qui sont en consignation dans les magasins des deux compagnies orientales et occidentales sur la Tamise ; tandis que par le bas prix de leur toile d'Irlande, et à raison de leur installation à l'île de la Trinité, ils se débarrasseront aisément de la concurrence des toiles de Silésie. Ils continueront à se servir des deux foires de Leipsick, pour faire tomber de plus en plus celle de Francfort-sur-l'Oder. *Qui est maître de la mer, l'est de la terre.* Tous ces rois qui sont surchargés de l'entretien de trois ou quatre cent mille hommes, toujours sous les armes, éprouveront cette vérité que l'Angleterre a longtemps et physiquement démontrée à l'Espagne, en l'iso-

lant du Mexique, et la privant de ses indigots et de ses piastres.

» Que si le besoin d'aimer nos voisins, de restaurer les mœurs publiques, de voir couler de nouveau, pour toutes les nations, des jours prospères, des jours de paix, ne nous fait rencontrer que des ingrats acharnés à notre perte; s'ils refusoient à nos sentimens élevés un juste retour; s'ils ne respectoient point les efforts auxquels nous nous livrons, qu'ils sachent que le char de la révolution est posé sur des roues dont le mouvement terrible n'a pu être arrêté que par un Hercule généreux. Qu'ils se persuadent enfin que la gloire des empires est le repos des peuples, et la plus belle apothéose de ceux qui les gouvernent. »

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE.
(Rue de Louvois.)

La Prévention maternelle, com. en un acte et en vers,
de M. Delrieu.

Lachaussée, il y a soixante ans, traita le même sujet dans son *Ecole des Mères*. Madame Argant idolâtre son fils, marquis de sa façon et de fraîche date, le plus fat et le plus effronté des petits-maitres, jeune homme sans mœurs et sans principes, affichant l'insensibilité et la perfidie. Elle lui sacrifie sa fille, qu'elle ne connaît pas, et qu'elle n'a vue qu'au berceau, et répond au reproche que lui en fait son mari :

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France
Nous avons deux enfans; mais l'usage m'absout,
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

L'époux réplique :

L'égalité , madame , est la loi de nature ;

Il n'en faut avoir qu'un , quand on veut qu'il ait tout.

Le marquis fait d'énormes sottises. Sa mère est désabusée, et passant d'une extrémité à l'autre, veut le déshériter. La sœur du marquis, dont celui-ci avait convoité la dépouille, sollicite sa grace et l'obtient. Ce drame est écrit d'un style faible et diffus, mais qui n'est dépourvu ni de naturel, ni d'élégance. C'est à-peu-près le caractère de tous les ouvrages de Lachaussée.

La Prévention maternelle est calquée sur *l'Ecole des Mères*. M. Delrieu a seulement substitué un oncle à un père, un second fils à une fille. Dans l'une et l'autre pièce, l'enfant qu'on veut dépouiller se montre généreux, et intercède pour son frère, complice de la spoliation méditée. Toutes deux finissent par une moralité sur la nécessité de partager son cœur entre ses enfans, si l'on veut en être aimé, et se montrer digne de l'être.

Dans le drame de M. Delrieu, la prévention de madame Bonneval contre Justin, le dernier de ses enfans, est très-faiblement caractérisée, et se dissipe sans effort. Il ne s'arrangeoit pas, dit-elle, avec son aîné; elle l'a envoyé dans les colonies. Il ne paraît pas qu'elle eût puor lui de l'aversion; elle préférerait seulement l'aîné, qui porte le nom de Bonneval. Celui-ci contracte des dettes à l'insu de sa mère. Un créancier se présente devant elle pour en être payé: Bonneval, qui est présent, lui coupe la parole à chaque mot, ne lui permet pas de s'expliquer, et dit que c'est un libraire qui lui a prêté des livres. La mère se répand en protestations de reconnaissance envers le prétendu libraire; elle voit bien, par la conduite que tient son fils, qu'il a fait d'excellentes lectures: le créancier est éconduit sans avoir pu ouvrir la bouche. Cette scène est si ridicule,

Q q 2

la patience et l'ineptie du créancier sont si extraordinaires, si peu vraisemblables, qu'on a murmuré; mais les murmures ont été couverts par les applaudissemens du parterre, qui était tout entier à l'auteur, et qui s'extasiait souvent sur ce qu'il y a de plus pitoyable dans la pièce.

Le créancier, mécontent de sa première audience, revient dans la maison. L'oncle des Bonneval découvre le mystère, et se sert de cette découverte pour tâcher de dessiller les yeux de sa sœur. Il n'y réussit pas encore. Bonneval persuade à sa mère qu'il a emprunté cet argent pour l'envoyer à Justin : en conséquence, redoublement d'affection maternelle pour un fils si sensible et si généreux. Cependant Justin est dans la maison maternelle, à Toulouse, sous le nom d'un de ses amis : il fait croire qu'il est dangereusement malade à Bordeaux ; son frère s'en réjouit, sa mère s'en afflige. Il apprend que la dette de vingt mille francs a été contractée sous prétexte de l'obliger ; que son frère est vivement poursuivi et au moment d'être emprisonné, en l'absence de leur mère : comme ami de Justin, il donne à Bonneval les vingt mille francs dont celui-ci a besoin pour se débarrasser de son créancier. L'oncle, à qui Justin s'était fait connaître, révèle toute cette histoire à madame Bonneval, qui, après un peu de bruit, pardonne à son fils aîné. Ce dernier, touché des procédés de son frère, se convertit subitement. Il voulait et comptait dans le jour épouser sa cousine malgré elle, malgré son père, ce qui est un peu fort. Il la voit passer dans les bras de son frère : c'est sa seule punition, si c'en est une ; car il n'aimait que ses biens, et puisqu'il est revenu à de meilleurs sentimens, il n'a point de regrets à former.

La Prévention maternelle est à une distance infinie de *l'Ecole des Mères*. Le marquis de Lachaussée est un personnage vicieux ; comme il devait l'être, pour contraster

avec sa sœur, mais brillant. Bonneval l'aîné est un plat coquin, dont aucun vernis ne couvre la bassesse. Marianne inspire le plus vif intérêt dans *l'École des Mères*. Le rôle de la jeune parsonne, dans *la Prévention*, est à peine indiqué. M. Delrieu a pris trop peu d'espace pour son tableau : dans le court intervalle d'un acte, les personnages n'ont pas le temps de déployer leur caractère.

Il y a quelques vers heureux dans sa pièce ; mais le style n'en est pas toujours assez correct. Le mot propre ne se rencontre pas toujours sous sa plume, et le ton qu'il a pris est souvent trop élevé, même pour un drame larmoyant. Cette pièce, très-médiocre, a été fort mal jouée, et cependant applaudie avec fureur. C'est une espèce de phénomène qui ne peut s'expliquer que par la tactique de l'auteur ou des acteurs, et le mauvais goût du parterre, qui a pris pour de la chaleur les convulsions de Dorsan : elles ont commencé au premier vers, et n'ont fini qu'au dernier. Ce jeu d'énergumène forme un contre-sens d'autant plus marqué, qu'il remplit le personnage raisonnable de la pièce. C'est une espèce d'Ariste, un homme qui n'a d'autre intérêt que celui de la justice, d'autre vue que de désabuser sa sœur, ce qui demande du sang-froid et non pas des fureurs. Je ne crois pas que Talma mette plus d'énergie dans celles d'Oreste. Madame Molé, de son côté, jette des cris de Merlusine ; ce qui produit un sabbat assez réjouissant. Il y a en outre trois ou quatre reconnaissances pathétiques, qui contribuent à redoubler le tintamare ; en sorte qu'on rit d'assez bon cœur à ce drame larmoyant : c'est du moins l'effet qu'il a produit sur moi, tandis qu'on entendait des sanglots dans le parterre ; soit qu'on y fût réellement touché, soit qu'on y jouât aussi la comédie.

L'auteur a été demandé, nommé. Ce n'est pas tout, on l'a voulu voir, et cédant à cette impertinente curiosité, il

s'est montré avec un grand air de bonhomie, et a fait une révérence très ingénue.

ANNONCES.

Traité d'arithmétique, à l'usage des ingénieurs du cadastre et des élèves qui se destinent à l'école polytechnique, à la marine, à l'artillerie et au commerce; par A. A. L. Reynaud, ancien élève de l'école polytechnique, actuellement professeur d'analyse au cadastre, à l'athénée de Paris (ci-devant lycée de Paris), et à l'école polytechnique. U. vol. in-8°. Prix: 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Introduction à l'algèbre, à l'usage des ingénieurs du cadastre et des élèves qui se destinent à l'école polytechnique, à la marine, à l'artillerie et au commerce; par le même. Seconde édition, augmentée d'un grand nombre de problèmes, et d'une collection fort étendue de tours amusans qui peuvent s'exécuter en société. Ces tours, et le reste de l'ouvrage, n'exigent que la connoissance des quatre règles de l'arithmétique. In-8°. Prix: 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez l'auteur, rue Geoffroy-l'Anier, n°. 17; et chez Courcier, impr.-libr., quai des Augustins.

Etrennes aux jolies Femmes, chansonnier pour l'an 13, précédé du calendrier. Un vol. in-18, jolie figure. Prix: 1 fr., et 1 fr. 30 c.

A Paris, chez Marchant, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 188, et passage Feydeau, n°. 24.

Victor de Martigues, ou Suite de la Rentière. 4 vol. in-12. Prix: 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, place de la Vieille Estrapade, n°. 2; Hénée, imprimeur, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 2, ancien logement de feu M. Knaepen; Borniche, au Cabinet de lecture, rue Saint-Jacques, n°. 335.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Pour réparer quelques erreurs dans l'annonce des prix des diverses éditions de l'*Enéide*, traduite en vers français, par M. Delille, nous les rétablissons ici dans toute leur exactitude :

In-18, avec le texte, 4 gros vol.

Papier fin grand-raisin, avec 4 fig.	14 fr.
— vélin superfin, broché en carton, 4 fig.	34
— Le même, satiné et cart. par Bradel, fig. av. la lettre.	41
Papier commun carré, sans fig., petits caractères.	7

In-8°, avec le texte, 4 gros vol.

Papier fin grand-raisin, 4 fig.	24 fr.
— vélin superfin, broché en carton, 4 fig.	54

In-4°, avec le texte, 4 gros vol.

Papier commun Jésus, sans fig.	60 fr.
— vélin grand-jésus superfin, cartonné, 4 fig.	240
— Le même, satiné et cart., orné de 16 fig. avant la lettre.	360

A Paris, chez Giguet et Michaud, rue des Bons Enfants, n°. 6; et chez le Normant,

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 31 août. La violation des traités soufferte par notre gouvernement, en laissant traverser le Bosphore à des vaisseaux de guerre russes, les troupes que cette nation envoie successivement dans les anciennes îles vénitiennes, et les mouvemens qui se font déjà sentir en Morée, n'excitent pas seuls toute notre sollicitude; profitant de l'ascendant qu'elle a progressivement acquis, la Russie nous arrache presque tout notre commerce, et nos bâtimens naviguent aujourd'hui dans l'Archipel sous pavillon russe. Nous le voyons, et nous n'osons y porter aucun remède. La situation des provinces de Walachie et de Moldavie, n'est pas moins l'objet de nos inquiétudes.

Les provinces de Moldavie et de Walachie, qui, par la contiguïté de leur territoire, par la conformité de leur gouvernement, et sur-tout par l'étroite liaison de leurs deux princes, doivent être considérés comme un même pays, ont acquis depuis trente ans une grande importance dans la politique de l'Europe orientale.

Depuis le partage de la Pologne, ce pays est devenu la principale frontière de l'Empire Ottoman du côté de la Russie, comme il l'était déjà du côté de l'Aufrique.

L'envahissement de la Crimée et des possessions turques riveraines de la Mer-Noire, et l'état incertain de l'Égypte rendent ses produits agricoles indispensables à l'approvisionnement de Constantinople.

Ainsi sa perte compromettrait l'existence de la puissance ottomane par le double danger de l'invasion et de la révolte.

Cependant, si l'on considère d'une part l'histoire politique de ces provinces, de l'autre l'état actuel de leur gouvernement intérieur, on ne pourra méconnaître que leur envahissement est médité, préparé, et qu'il peut être consommé par la plus légère crise.

Dès 1772, la Russie réclama ouvertement la possession, ou au moins l'indépendance des deux principautés; si le démembrement de la Pologne, proposé à cette époque par la Prusse, déterminait Catherine II à se désister de sa prétention, elle ne l'abandonna pas; on la voit au contraire préparer l'exécution de ses projets ultérieurs par le traité de Kainardjy (1774), et par la convention explicative de

616 MERCURE DE FRANCE;

ce même traité (1779); elle s'applique par ces actes à fonder son autorité dans le pays, sur les sentimens religieux qui dominent les habitans, et sur des démonstrations de bienveillance aussi captieuses qu'attentatoires à la souveraineté de la Porte Ottomane.

Par ces traités, le gouvernement turc s'engage envers la Russie à ne troubler en aucune manière l'exercice de la religion grecque dans les deux provinces, à restituer aux couvens les biens qui leur avaient précédemment appartenu;

A accorder aux ecclésiastiques des deux principautés les distinctions dues à leur rang;

A se contenter des impositions ordinaires qui lui seront apportées tous les deux ans par des députés, sans qu'elles puissent être augmentées;

A souffrir que les deux princes aient chacun auprès de la Porte un chargé d'affaires, lequel doit être considéré comme jouissant du droit des gens.

Ce principe d'usurpation a été développé et fortifié par la dernière guerre et par le traité qui l'a déterminée; enfin a paru cet acte d'intervention de la cour de Pétersbourg, d'après lequel la forme constitutive des deux états a été changée, intervention manifestement contraire au traité de Kainardjy, qui avait restreint l'intercession de la Russie en faveur des deux principautés, aux objets spécifiés dans l'article 7 de cet acte.

L'Autriche n'est pas dans cette attitude agressive; cependant en 1774, elle a obtenu de la complaisance intéressée des Russes et de la facilité des Turcs, une portion de la Moldavie (la Bukovina), et cette cession, en la rendant maîtresse du territoire embrassé par le *Syreth*, a fait disparaître pour ses armées la barrière naturelle des deux empires.

Ainsi le flot de l'envahissement s'avance sur le territoire ottoman; et cette puissance, qui est déjà comme submergée par la civilisation toujours croissante des états adjacents, peut disparaître en un instant du monde politique.

Il est vrai qu'en 1771, lorsque les Russes se trouvaient maîtres de ce pays par la victoire, on a vu l'Autriche proposer à la Porte Ottomane d'employer jusqu'à la force des armes pour lui faire restituer cette conquête; mais qu'elle était la condition de cette intervention? L'abandon à l'Autriche elle-même d'une partie de la Walachie.

Il reste à considérer la situation intérieure de la Moldavie et de la Walachie : on trouvera là , encore plus que dans les actes publics du cabinet russe , la révélation de ses projets ; cette puissance a voulu , par ses traités avec la Porte , se créer des droits sur les deux principautés ; elle prépare l'exercice de ces mêmes droits en insinuant son autorité dans leur administration.

Au surplus , le dévouement des princes envers la Russie n'a pas seulement pour effet de préparer les voies à l'ambition de cette puissance : les deux hospodars sont en possession d'informer le ministère ottoman des événemens politiques de l'Europe. Ils ont à cet effet des agens sur divers points ; ils reçoivent les principales gazettes dont ils font des extraits qui sont traduits en turc et expédiés à Constantinople ; cette correspondance donne lieu à l'envoi de quatre ou cinq estaffettes par mois. On se ferait difficilement une idée du soin que les hospodars mettent à être informés de ce qui se passe et à en instruire promptement le ministère ; c'est leur principal mérite auprès de lui , et peut-être un des plus gros articles de leur dépense : on rappellera à cette occasion que lors de la mort de Catherine II , la Porte reçut cette nouvelle cinq jours avant l'ambassadeur russe , et que ce fut le prince de Moldavie qui la donna.

Il est aisé d'apercevoir que les princes , au moyen de cette correspondance et de leurs intelligences particulières à Constantinople , acquièrent une influence nécessaire sur l'opinion , et sur les déterminations du divan , et que la Russie faisant ainsi réagir sur le gouvernement turc la puissance au moyen de laquelle elle dispose des deux princes , accroît et consolide son ascendant , et éternise l'état de dépendance dans lequel elle tient la Porte Ottomane.

Le consulat-général russe à Yassy est un autre instrument , au moyen duquel ce gouvernement étend sur ce pays les liens de sa souveraineté : Le consul-général déploie ici la représentation d'un ministre , et les moyens réels dont il dispose en font *une autorité du pays*. Le nombre de ses protégés se monte à plus de 4,000 , dont les nationaux russes ne forment que le très-petit nombre.

Par un des articles du dernier traité , les habitans du pays ont eu , pendant quinze mois , la faculté de passer sous la domination russe. On a profité de cette circonstance pour attirer tous les Rayas de quelque importance , et même des Boyards. Après l'expiration d'un aussi long

618 MERCURE DE FRANCE,

terme, on n'a pas encore renoncé à acquérir de nouveaux sujets. Il suffit que les Rayas (non Moldaves) fassent un voyage dans une des villes de la Pologne russe, qu'ils y prennent un titre russe; ils entrent de droit à leur retour, sous la protection du consul-général, sans aucune opposition ou observation de la part du prince. Tous les gros négocians sont sous la protection russe; qu'ils recherchent toujours, à cause de la déférence obséquieuse envers l'agent de cette puissance, et de la faveur dont jouissent ceux qui trafiquent sous sa bannière. Les marchands de la classe inférieure, qui ne sont pas immatriculés chez le commissaire-général se donnent comme attachés aux négocians protégés. Sous cette qualité, ils reçoivent des passeports russes, et jouissent d'une protection implicite.

(Extrait du Moniteur.)

Dans un moment où tous les regards de l'Europe paraissent se porter sur l'empire ottoman, où cet empire si redoutable, il n'y a pas encore 150 ans, paroît menacé d'une dissolution prochaine, il ne sera pas indifférent de savoir ce que le grand-seigneur, dans l'état actuel des choses, pourroit encore opposer de forces à ses ennemis; quelle est au juste l'étendue des pays qu'il gouverne, leur population et leur industrie.

La Turquie d'Europe a 181,760 mille carrés et une population de 8 millions d'habitans. La Turquie d'Asie 345,800 mille carrés, et une population de 10 millions d'habitans. En tout 18 millions d'habitans, et une étendue de 528,560 miles (non compris l'Egypte). L'armée est de 150 mille hommes, la marine de 30 vaisseaux de ligne, les revenus de 166 millions.

Les villes principales en Europe sont : Constantinople, dont la population est évaluée à 400,000 ames : Andrinople qui, suivant Fabri, contient 130,000 habitans; Sofia, 70,000; Silistria en Bulgarie, 60,000; Salonique, 60,000; Belgrade, 25,000. Les villes principales en Asie sont : Alep, qui passe pour avoir 200,000 habitans; Damas, 180,000; Bassora, 150,000, Smyrne, 120,000. Prusa, 60,000; Angora, 60,000; Takat, 60,000, Bagdad, 20,000. Si ce tout était plus compact et mieux né, il pourroit encore résister longtems aux chocs extérieurs dont il est menacé. Le commerce et les manufactures des Turcs sont principalement dans les mains des étrangers. Il s'exporte peu d'objets fabriqués de la Turquie en Europe, et ces objets sont particulièrement des tapis. Mais les substances brutes qui en sortent, ont une grande valeur; elles consistent

principalement en raisins de Corinthe, figues, safrans, marbres, cotons, laines, soies et drogues. — L'éducation des Turcs est totalement négligée; le despotisme a étouffé toutes leurs lumières.

Il y a en rade à Corfou deux vaisseaux russes de 74, une frégate, un brick et cinq chaloupes canonnières. Un major russe dirige l'insurrection de la Morée. (*Idem*).

La cour de Vienne a donné ordre de porter dans l'Albanie et la Dalmatie tout ce qu'elle avait de troupes disponibles dans les états ci-devant vénétiens. Cette cour ne dissimule plus son mécontentement de l'occupation de Corfou par les russes. Elle a senti vivement les conséquences qui en pourraient résulter pour elle.

Des bords du Mein, 4 septembre. Les communications amicales qui ont eu lieu si long temps entre le cabinet de Pétersbourg et plusieurs princes d'Empire, ont cessé tout-à-fait; on attribue cette circonstance aux refus qu'ils ont fait de suivre à la diète les instructions que les ministres russes ont voulu leur donner à l'égard de l'événement d'Offenbourg et d'Etteinheim.

Le bruit est généralement répandu en Allemagne que le roi de Prusse va se faire proclamer empereur de Brandebourg.

P A R I S.

On n'a encore aucune nouvelle de M. de Ségur le fils, sous-préfet de Soissons, disparu le 15 thermidor, et dont on a depuis ce jour entièrement perdu la trace. Il était parti de la maison de monsieur son père, à Paris à quatre heures et demie du matin, ayant 15 à 20 louis dans sa poche.

— M. le cardinal Maury, a écrit à M. l'archevêque de Paris qu'il est entièrement dévoué à la dynastie actuelle, ainsi qu'aux principes de gouvernement adoptés depuis peu en France. On dit qu'il a écrit aussi à S. M. I.

(*Journal des Débats.*)

— M. de Talleyrand, grand-chambellan de S. M. I., a présenté, à S. M., dans l'audience qui a eu lieu le 18, au palais impérial d'Aix-la-Chapelle, les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires qui avaient reçu de leur cour de nouvelles lettres de créance, ou de félicitation, adressées à S. M. l'empereur, sur son avènement.

M. le comte de Cobentzel, ambassadeur de S. M. l'em-

pereur des Romains et d'Autriche, etc. auprès de S. M. l'empereur des Français, a remis en cette qualité ses lettres de créance, et les félicitations de sa cour. Il a aussi présenté ses lettres de créance comme ministre plénipotentiaire de S. A. I. l'électeur de Salsbourg, M. le comte de Lima, ambassadeur extraordinaire de S. A. R. le prince régent de Portugal, envoyé de Lisbonne avec la mission de féliciter S. M. I. sur son avènement, a présenté les lettres qui l'accréditent en cette qualité, et les lettres de félicitation de S. A. R. le prince régent M. de Souza, envoyé extraordinaire, et ministre plénipotentiaire de S. A. R. le prince régent de Portugal, a présenté ses nouvelles lettres de créance. M. le Bailli de Ferrette, grand-prieur de Dacie, ministre plénipotentiaire de l'Ordre de Malte, a présenté à S. M. I. ses lettres de créance et les lettres de félicitation de son altesse éminentissime le grand-maître de Malte. M. le marquis de Gallo, ambassadeur extraordinaire de S. M. le roi de Naples et des Deux-Sicules, qui avait remis précédemment ses lettres de créance, a présenté les lettres de félicitation de sa cour sur l'avènement de S. M. I.

— La plupart des acteurs tragiques de la comédie française sont partis il y a quelques jours pour Mayence. On ne joue en ce moment que des comédies sur ce théâtre.

— M. de Barral, évêque de Meaux, est nommé à l'archevêché de Tours.

— On voit depuis quelques jours au Luxembourg, les statues destinées à décorer le grand escalier et la salle des séances du palais du sénat. Ces statues, sont au nombre de 28; savoir : celle de Solon, Aristide, Scipion l'Africain, Démosthènes, Cicéron, Lycurgue, Camille, Cincinnatus, Caton d'Utique, Périclès, Phocion, Léonidas, Epaminondas, Miltiade, Beauharnais, Thouret, Mirabeau, Barnave, Condorcet, Chapelier, Hoche, Desaix, Dugommier, Caffarelli, Marceau, Vergniaux, Kléber, Joubert.

Erratum. Dans le dernier Numéro, dernière page de l'article sur Balzac. Le ton touchant; lisez : le ton tranchant.

Nous prévenons nos Abonnés que le *Mercur de France* ne paraîtra pas dans les jours complémentaires.

T A B L E

Du premier trimestre de la cinquième année
du MERCURE DE FRANCE.

T O M E D I X - S E P T I È M E .

L I T T É R A T U R E .

P O É S I E .

L A Bataille d'Actium (chant),	pag. 6
L'Homme et le Temps,	6
La Fauvette et le Linot (fable),	7
L'Ane conservé (épigramme),	Id.
Essai de traduction du <i>Prædium Rusticum</i> , (fragment du II ^e livre),	50
La Mélancolie,	51
Traduction de la première ode d'Horace,	53
Le Colibri (sur l'inconstance),	97
Vers écrits sur un exemplaire de l'Aminte du Tasse,	99
La Tortue et les Grenouilles (fable),	100
Élégie,	145
Les trois Graces de Minerve,	148
L'Homme (fragment d'une traduction de la IV ^e . nuit d'Young),	150
Attalante et Hippomène (Ovide, <i>Métamorph.</i>),	193
Epître à M. Lanier,	241
Chanson envoyée de Boulogne,	246
Epître à une jeune auteur tragique,	289
La création de la Femme (fragment d'un poème intitulé : <i>La Création</i>),	293
La Création de l'astre des nuits, et le lever du soleil (<i>idem</i>),	337
La Sensitive,	339
Oyide au Portier de sa Maîtresse (sixième Élégie),	341

422 TABLE DES MATIÈRES.

Imitation de l'ode d'Horace : <i>Vixi puellis</i> , etc.	385
Distiques sur les Muses ,	433
Romance d'un malheureux ,	482
La Retraite champêtre ,	Id.
Dialogue entre Charles-Quint et un moine de Saint-Just (d'après Fénelon) ,	529
Les Femmes ,	532
A Madame de L.... sur son talent pour la peinture ,	533
Seconde folie d'un Troubadour ,	577
Traduction de la III ^e élégie du III ^e livre de Tibulle ,	579
A Eléonore ,	581
A Glyris, traduction d'une épigramme de Méléagre ,	585

Extraits et comptes rendus d'Ouvrages.

Mémoires du duc de la Rochefoucault ,	9
Fables littéraires de Thomas Iriarte, poète espagnol ,	17
Premiers élémens de la Langue Française, ou Grammaire usuelle et complète ,	22
Extraits d'Homère et de Sophocle; par J. B. Gail ,	29
L'Enéide, traduite en vers français, par J. Delille ,	57 ,
	201 et 345
Les Merveilles du corps humain ,	67
Œuvres complètes de mesdames de la Fayette et de Tencin ,	75
Voyage du jeune Anacharsis en Grèce (nouv. édit.) ,	94
Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric-le-Grand , etc.	103 et 153
Essai sur Boileau-Despréaux ,	117
Traduction nouvelle des Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, et des Paradoxes de Cicéron ,	124 ,
	166 et 258
Tablettes d'un amateur des Arts ,	176
Procès-verbaux du Conseil-d'Etat sur le code civil ,	177
Genèse philosophique, précédée d'une dissertation sur les pierres tombées du ciel ;	215
Poésies de J. C. Grancher, professeur de langues anciennes ,	225
Œuvres d'Homère , avec des remarques, par P. J. Bitaubé ,	227
De la Philosophie de la Nature, ou Traité de Morale pour le genre humain , etc.	249
Sur la doctrine de Sénèque et d'Helvétius, relativement au bonheur ,	258

TABLE DES MATIÈRES. 623

Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des françaises et des étrangères naturalisées en France,	267
Pensieri di Metastasio, overo sentenze, e massime, estrate dalle sue opere, etc.	315
Essais d'un jeune Barde, par Charles Nodier,	325
Œuvres choisies de Fénelon, par M. Jauffret,	355
Le Bonheur, poëme; par L. A. F. Marchangy,	365
Idylles; par Jacques Raillon,	372
Histoire des Gaulois; par J. Picot, de Genève,	464
Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther; par M. Villers,	485
Œuvres de lady Montague,	500
Coup-d'œil autour de moi; par J. F. B.,	513
Esprit de Mirabeau, extrait de ses divers ouvrages, etc.	537
Loisirs littéraires de J.-J. Regnault Warin,	549
Essai de Vénérie, ou l'Art du Valet de Lumier,	557
Les Leçons de l'Histoire, ou Lettres d'un Père à son Fils,	585
Abrégé de l'Histoire Romaine,	592
Un peu du Temps passé, un peu du Temps présent,	602

V A R I É T É S.

Suite des Souvenirs de Félicie,	77
Zumélinde, ou la Jeune Vieille (conte de Fée),	297
Notice historique sur le comte de <i>Corke</i> , surnommé <i>le Grand</i> , et sur sa famille,	387
Le comte de <i>Corke</i> , ou la Séduction sans Artifice (nouvelle historique),	390
Sur Balzac et sur les premiers progrès de la langue française,	558

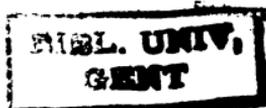
S P E C T A C L E S.

Académie Impériale de Musique.

Ossian, ou les Bardes,	179
------------------------	-----

Théâtre Français.

Molière avec ses Amis, ou la Soirée d'Auteuil,	135
Rentrée de M. Lafond,	373
Le Sujet de Comédie, ou les deux Figaros,	427



Théâtre de l'Opéra-Comique (place des Italiens).

Second début de Mlle. Saint-Aubin dans Michel-Ange,	30
Rentrée de Mme. Rolandeau,	135
Les trois Hussards,	278
Continuation des débuts de Mme. Rolandeau,	474
Reprise de la jeune Prude et rentrée de Mme. Scio,	568

Théâtre de l'Impératrice.

Les Tracasseries,	80
Le Complaisant,	230
L'Épée et le Billet,	522
La Prévention Maternelle,	610

Théâtre du Vaudeville.

Théophile, ou les deux Poètes,	33
Les Muets,	183
Ossian cadet, ou les Cuimbardes, parodie des Bardes,	331
Le Souper de Dancourt,	523

P O L I T I Q U E.

Extraits des <i>Mémoires secrets</i> , de M. de Montgaillard,	42
Nouvelles diverses,	40, 86, 141, 188, 236, 283, 334, 381, 429, 478, 527, 572, 615.
Paris,	42, 90, 143, 189, 239, 285, 335, 383, 430, 478, 528, 576, 619.

*Fin de la table.*

